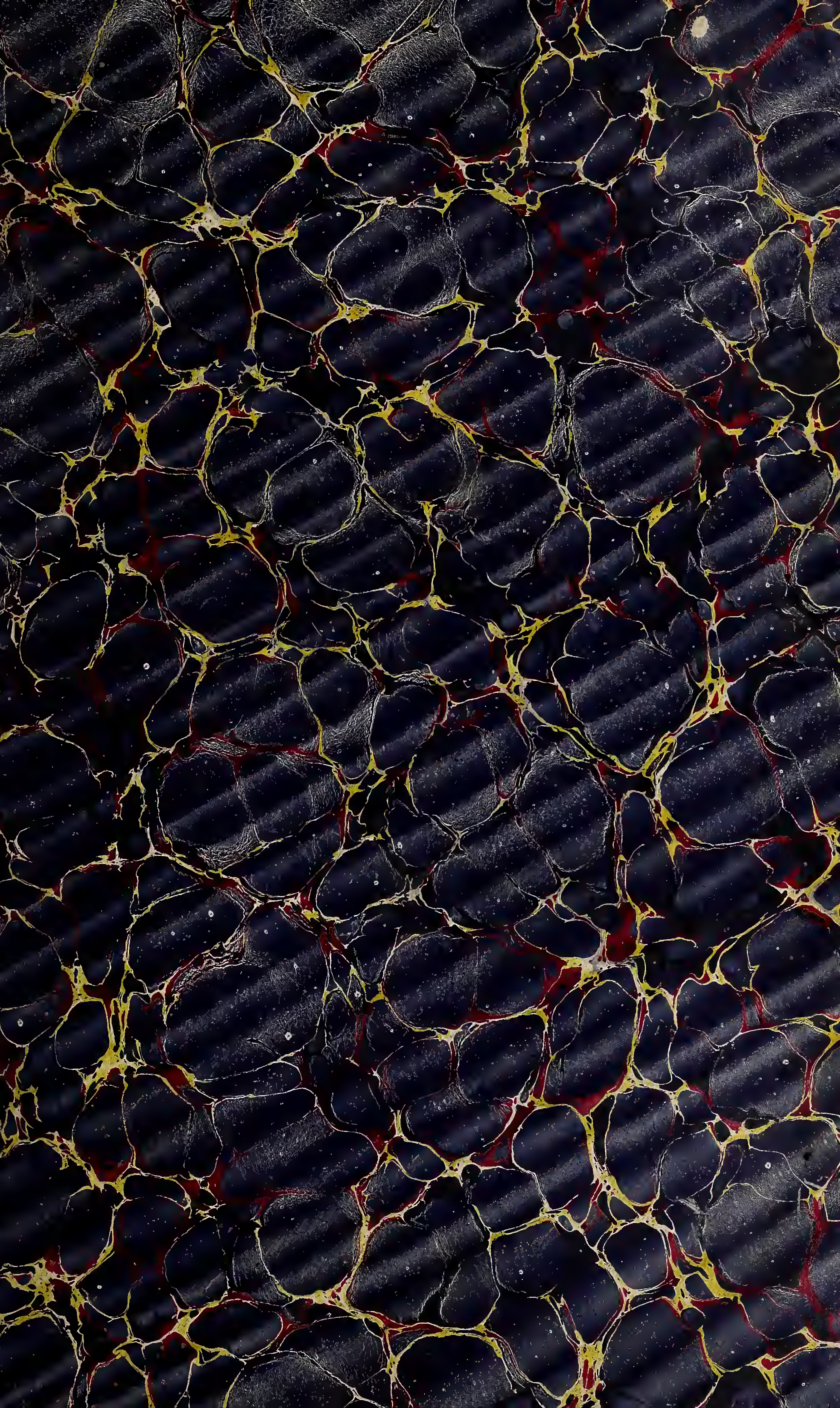
C. DE VARIGNY

NOUVELLE GÉOGRAPHIE MODERNE

LIBRAIRIE NATIONALE
GENÈVE





Mit 4 Karten
4 Planen
32 Tafeln
20 Abb.
30. Aug. 85 kck

NOUVELLE

GÉOGRAPHIE MODERNE

DES

CINQ PARTIES DU MONDE

AFRIQUE — OCÉANIE

SCEAUX. — IMPRIMERIE CHARAIRE ET Cie

NOUVELLE

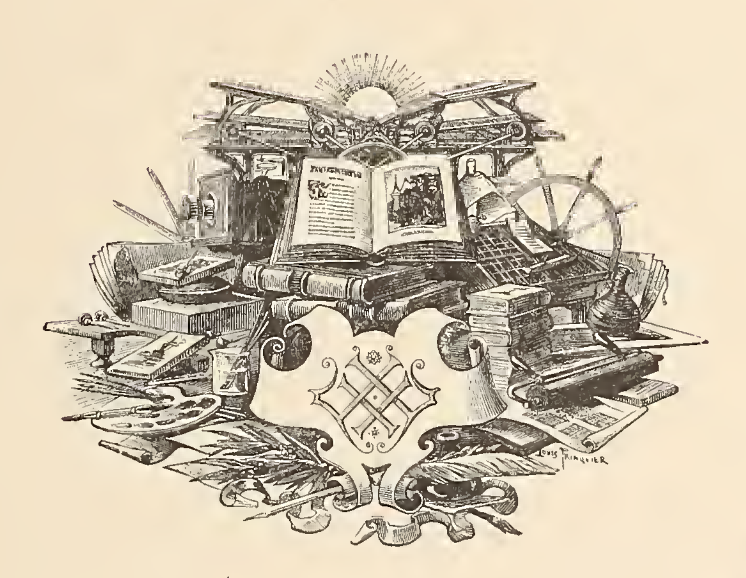
GÉOGRAPHIE MODERNE

DES

CINQ PARTIES DU MONDE

PAR

C. DE VARIGNY





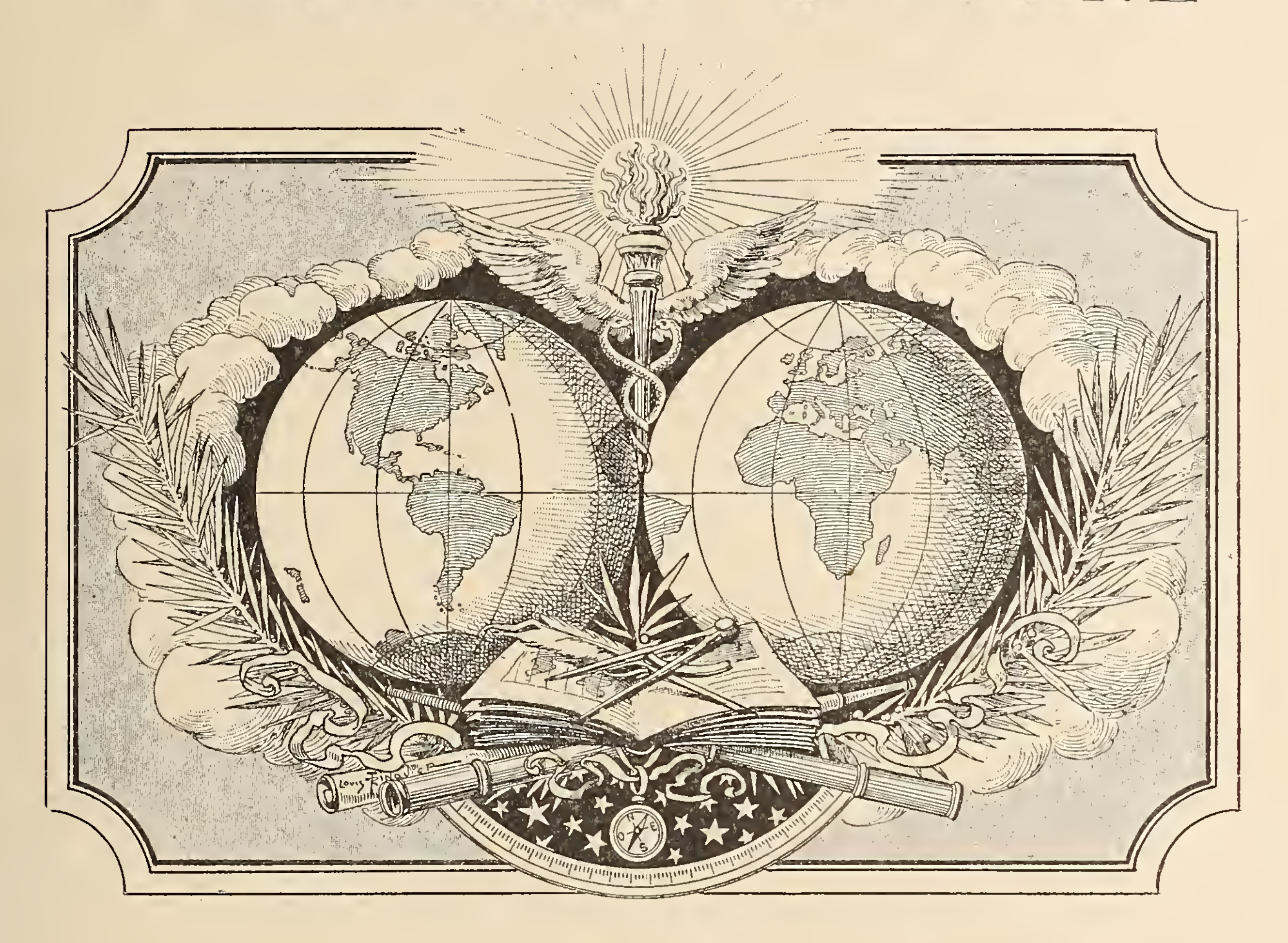
AFRIQUE — OCÉANIE

GENÈVE

A LA LIBRAIRIE NATIONALE, RUE DES TRANCHÉES-DE-RIVE, 3

NOUVELLE

GÉOGRAPHIE MODERNE



L'AFRIQUE

VUE D'ENSEMBLE

Terre massive et compacte, mesurant 8,100 kilomètres du nord au sud, 7,500 de l'est à l'ouest dans sa plus grande longueur et sa plus grande largeur, l'Afrique affecte la forme d'un triangle irrégulier dont la base ferait face à l'Europe, dont le sommet se dessinerait en relief puissant au sud, entre l'océan Atlantique et l'océan Indien. Trois fois grande comme l'Europe, sa superficie recouvre, en y comprenant ses îles, 29,825,000 kilomètres carrés. Sa population est évaluée à 200 millions d'êtres humains. Comme superficie, elle vient après l'Asie et l'Amérique; comme chiffre de population elle est encore au troisième rang après l'Asie et l'Europe.

Des cinq parties du monde l'Afrique est, géographiquement, la moins connue; historiquement, elle est, avec l'Asie, la plus ancienne. Trois mille ans avant que Rome naquît, l'Égypte avait une histoire, une monarchie, une civilisation. Tandis qu'en moins

de quatre siècles, de 1493 à 1892 l'Europe a conquis, peuplé, colonisé l'Amérique dont 800 lieues de mer la séparaient, l'Afrique, baignée par la Méditerranée, séparée de l'Espagne par un détroit de 15 kilomètres, des côtes de Sicile par un étroit bras de mer, restait, en grande partie, au commencement du XIXe siècle, une terre inconnue, mystérieuse et redoutable; ses côtes étaient devenues, depuis la fin du XVe siècle et la prise de Grenade par Ferdinand le Catholique, le repaire des Maures chassés d'Espagne, des pirates barbaresques qui tinrent en échec Charles-Quint et dont les flottes écumaient la Méditerranée, pillant Nice et Naples. Vainement bombardée par la France, l'Angleterre et la Hollande, par Blake et Beaufort, par Tourville et Duquesne, par Mansel, Ruyter et Lord Exmouth, Alger demeurait une menace constante pour le commerce européen. Il fallut l'imprudence d'Hussein-Dey pour provoquer les représailles, amener la France sur cette plage et entr'ouvrir la porte septentrionale de l'Afrique.

Nulle terre ne s'est montrée plus hostile à l'Europe, plus réfractaire à son influence. Baignée par quatre mers et, en apparence, accessible sur toutes ses faces maritimes, l'Afrique a de tous temps opposé à l'invasion étrangère l'immuable barrière de son inhospitalière orographie, de ses côtes, ici plates et désolées, là, montagneuses et inhabitées, de ses déserts et de ses steppes. Derrière ce rempart elle a longtemps défié les efforts des explorateurs comme elle avait bravé ceux des conquérants. Les armes, non plus que les idées de l'Europe, ne dépassaient l'étroite zone des rivages ou la longue vallée du Nil; l'intérieur du continent restait fermé. Il fallut, pour l'ouvrir, que plus de 200 explorateurs, hardis, résolus, sacrifiassent leur vie pour arracher ses secrets au mystérieux continent et pour les révéler au monde. Elle est longue, cette liste nécrologique de l'Afrique, et elle est loin d'être close. Grâce aux efforts de ces héroïques voyageurs dont l'Afrique garde les cadavres, grâce aux survivants plus heureux, nous connaissons aujourd'hui les sept huitièmes du continent, son orographie et son hydrographie, ses races et ses productions. De leurs travaux accumulés, de leurs cartes et de leurs livres, de leurs observations et de leurs mensurations, se dégage une vue d'ensemble de la massive région. Certains traits manquent encore, des vides subsistent sur certains points, mais les grandes lignes du pays sont connues; essayons de les retracer dans leur cadre.

Vu à vol d'oiseau, ce vaste continent offrirait à l'œil qui pourrait l'embrasser dans toute son étendue, l'aspect d'un plateau un peu plus élevé que les deux Amériques, double de l'altitude de l'Europe et d'une hauteur moyenne de 673 mètres. L'Asie seule l'emporte sur lui, par suite des renflements puissants de l'Himalaya, du Kouen-Loun, du Karakoroum et du Tibet. Et cependant l'on aurait peine à discerner, dans l'intérieur de l'Afrique, de hautes chaînes de montagnes. Les massifs montueux apparaissent à la périphérie. Ils bordent les côtes et forment murs de soutènement, puissantes assises sur lesquelles repose le plateau intérieur : l'Atlas au nord, le massif Éthiopien à l'est, au long de la mer Rouge; au sud la longue chaîne côtière des Lupata, puis la courbe puissante des montagnes de la région du Cap, ceinture rocheuse qui abrite la pointe côtière du continent contre les tempêtes de l'Océan. A l'ouest, s'allonge

la chaîne de la Guinée méridionale, au nord de laquelle se renfle le massif du Fouta-Djalon. Au-dessus du Soudan, les montagnes cessent, une zone de roche et de sable large de 2,000 kilomètres s'ouvre sur l'Atlantique et se déroule comme une bande grise et terne tigrée d'imperceptibles taches vertes, oasis perdues dans l'immensité du Sahara.

Au nord, nous retrouvons l'Atlas. La Méditerranée déroule au long du Maroc, de l'Algérie, de la Tunisie, de la Tripolitaine et de l'Égypte ses ondes bleues. A l'ouest, la mince et nette cassure du détroit de Gibraltar atteste que, par delà le détroit, l'Atlas se reliait à la Sierra Madre. A l'est, la vallée du Nil creuse un sillon de verdure que le fleuve raie d'une mince ligne d'azur. Parallèlement à la vallée du Nil et plus à l'est, la fosse brûlante de la mer Rouge déroule entre l'Asie et l'Afrique, ses eaux que colorent des milliards d'animalcules : elle se resserre à son extrémité sud, à l'étranglement d'Aden; orientée du nord-est au sud-est, elle se heurte à l'éperon massif et informe de la presqu'île des Somali qui la rejette à l'est où, par le golfe d'Aden, elle débouche dans la mer d'Oman.

Au-dessous du massif Abyssin et de la saillie montueuse du pays des Gallas et des Somali, le continent se contracte; il s'infléchit vers l'ouest, dessinant la large échancrure de Zanzibar, au sud de laquelle il se redresse jusqu'au canal de Mozambique, où de nouveau s'orientant vers l'ouest, le continent projette par une série de courbes arrondies, le cap des Aiguilles, son extrémité méridionale. Ici finit l'océan Indien et s'ouvre l'océan Atlantique.

Au long de la côte du sud-ouest, du cap Nègre à celui de Bonne-Espérance, règne le grand courant équatorial; plus au nord, débouche le Congo et se creuse le golfe de Guinée; la côte des Esclaves, la côte de l'Or, celles de l'Ivoire, des Palmes, des Graines se succèdent au long de la Guinée septentrionale. Le continent se renfle, formant à l'ouest l'énorme protubérance du pays des Mandingues et de la Sénégambie, des plateaux occidentaux du Soudan et du Sahara. Les îles du Cap-Vert, les Canaries, Madère, se profilent au large de la longue courbe qui, par le Maroc, va rejoindre la Méditerranée.

Dans ce cadre de près de 30 millions de kilomètres carrés, les saillies du sol ne semblent pas proportionnées à son étendue; çà et là quelques cimes isolées s'élèvent au niveau des neiges perpétuelles, quelques massifs dans l'est se dessinent avec ampleur, mais leurs cônes tronqués, leurs falaises de grès effrité, leurs socles mal assis sur un sol sablonneux et mouvant offrent l'aspect de soulèvements mal ébauchés, d'une œuvre informe et inachevée. A l'intérieur, comme à l'extérieur, les grandes lignes sont lourdes et massives; de vastes espaces séparent les fleuves, le Nil et le Zambèze à l'est, le Congo, le Niger et le Sénégal à l'ouest. Groupés au sud-est, les lacs du Victoria Nyanza, de l'Albert Nyanza, du Tanganyika et du Nyassa rappellent par leurs nappes d'eau les lacs de l'Amérique septentrionale, mais, sauf le lac Tsad, au centre, le reste du continent n'offre rien qui leur soit comparable.

L'équateur coupe l'Afrique en deux sections d'inégale grandeur, mais, de toutes les parties du monde, l'Afrique est la région tropicale par excellence; elle est, presque

en entier située entre le tropique du Cancer et celui du Capricorne; ses deux extrémités nord et sud ne s'en écartent guère que de dix degrés et, bien que se prolongeant vers les zones tempérées, elles subissent l'influence de la masse compacte du continent baignant, sous 40 degrés de latitude, dans les eaux tièdes et la chaude atmosphère de l'équateur.

De là ces contrastes de sécheresse et de luxuriante végétation, de steppes arides et désolés, d'interminables forêts vierges et de verdoyants plateaux que présente l'Afrique. Si, dans le nord, à la verte ceinture des côtes succède le Sahara brûlant, le Soudan déployé de l'est à l'ouest, apparaît comme une longue zone humide, chaude et brillante, peuplée de races distinctes, riche en produits de toute nature, arrosée par un grand fleuve, le Niger à l'ouest, par les rameaux du Nil à l'est, au centre par les nombreux cours d'eau qui rayonnent autour du lac Tsad. Plus bas, le Congo remonte au cœur même du continent; l'Arouhouimi s'en détache et l'immense forêt reconnue et traversée par Stanley trace un interminable et sombre sillon de verdure vers l'est et la région des grands lacs.

Çà et là, apparaissent des espaces vides; un huitième de l'Afrique est encore inconnu, mais ces vides se rétrécissent chaque année; chaque année de nouveaux explorateurs pénètrent plus avant. Les seuils d'accès se multiplient : par Souakim, au sud du désert de Nubie, on a abordé le Nil Blanc et le Nil Bleu, atteint Berber et Khartoum, Wadelaï et les lacs; par Zanzibar, Stanley a gagné Oudjidji et rejoint Livingstone, qui, par le Zambèze avait fouillé l'Afrique méridionale et atteint Loanda. A l'ouest, par le Congo, Stanley, à la recherche d'Emin, avait traversé l'Afrique de part en part. Cameron, parti de Zanzibar, arrivait à Banguela; Binger, par le Niger abordait au golfe de Guinée.

Les Phéniciens, les Grecs et les Romains avaient soigneusement relevé les côtes méditerranéennes de l'Afrique. Hérodote décrivit l'Égypte; Polybe, témoin du siège de Carthage, visita la Cyrénaïque et la côte occidentale; Pline parcourut la Numidie, les Syrtes, la Libye et les côtes orientales. Arrien, poussant jusqu'au sud de Zanzibar, décrivit le Périple de la mer Érythrée; avant lui Hannon avait tracé le sien, fait route dans l'ouest, franchissant les colonnes d'Hercule, longeant les côtes occidentales et atteignant le golfe de Cherbro par 7 degrés de latitude nord. Eudoxe de Cyzique, auquel la découverte sur la côte des mers de l'Inde de l'éperon d'un vaisseau de Gadès, naufragé sur les rives occidentales, avait prouvé qu'au sud de l'Afrique il existait une communication entre les deux mers, fut le premier qui osa tenter ce voyage de circumnavigation. Un échec ne le découragea pas; revenant sur ses pas; il arma une nouvelle flottille et tenta une seconde expédition, mais de celle-ci il ne revint pas; la gloire de découvrir la route des Indes par le cap des Tempêtes était réservée à Vasco de Gama.

De l'intérieur de ce vaste continent, sauf de l'Égypte, plus asiatique qu'africaine, les anciens toutefois ne connaissaient que peu de chose. Pour eux, qui l'abordaient par le nord, les seuils d'accès étaient rares et le Sahara constituait une barrière infranchissable. Dans l'est le Nil s'ouvrait et formait l'une des grandes voies commerciales



Gravé par E. Morieu, r. Vavin 45. Paris.



Lith. Lemercier et Cie Paris.


AFRIQUE
CAPITALE D'ÉTAT
Chemin de fer
Limite d'État
Kabylie Les noms de région sont écrits en caractères gras et droits
ARABES Les noms de peuplade sont écrits en caractères maigres et penchés
Colonies
(F) France
(A) Angleterre
(All) Allemagne
(I) Italie
(E) Espagne
(P) Portugal (T) Turquie
(Ass) Association africaine
Myriamètres
0 50 100 150
FRANCE
à l'échelle de l'Afrique
OCÉAN ATLANTIQUE
OCÉAN INDIEN
MER MÉDITERRANÉE
MER ROUGE
GOLFE D'ADEN
MER D'OMAN
GOLFE DE GUINÉE
Golfe Persique
Tropique du Cancer
Tropique du Capricorne
ÉQUATEUR
ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO
ALGÉRIE
TUNISIE
TRIPOLITAINE
MAROC
ÉGYPTE
NUBIE
SOUDAN ÉGYPTIEN
ABYSSINIE
SAHARA
FEZZAN
TIBESTI
SÉNÉGAMBIE
GUINÉE
MADAGASCAR
TRANSVAAL
COLONIE DU CAP
ANGOLA
BENGUELA
ARABIE
PERSE
AFGHANISTAN
BÉLOUTCHISTAN
EMPIRE DES INDES
Ile Madère
Iles Canaries
Iles Açores
Ile du Cap Vert
Cap Vert
Cap Blanc
Cap Guardafui
Cap Delgado
Cap d'Ambre
Cap Frio
Cap Corrientes
Cap de Bonne Espérance
Ville du Cap
Port Elizabeth
Alger
Tripoli
Alexandrie
Canal de Suez
Palestine
Golfe de Bénin
Golfe de Biafra
Baie Delagoa
Gravé par F. Morieu, r. Vavin 45 Paris
Lith. Lemercier et Cie Paris

du monde grec et romain; par lui les esclaves et l'ivoire arrivaient à la Méditerranée, mais cette route, leurs marchands ne la remontèrent que jusqu'à Méroé, située près du village actuel d'Assour et, sur la mer Rouge, leurs explorations s'arrêtèrent au golfe Avalitique, aujourd'hui golfe d'Aden. Le Nil fut pour eux la porte d'un continent mystérieux, mais ils redoutèrent de s'aventurer trop avant, de remonter trop haut le *Jupiter égyptien* qui portait en lui toute la richesse d'un grand pays et dont les crues incompréhensibles occasionnées par les nuages de l'Inde retenus par les cimes de l'Ounyamouési les frappaient de crainte et d'admiration. « J'ai entendu raconter, écrit Sénèque, aux deux centurions que Néron envoya à la découverte de la source du Nil, qu'ils avaient fait un long chemin grâce aux secours que leur avait fourni le roi d'Éthiopie. Au bout de cette course, disaient-ils, nous arrivâmes à des marais immenses dont les habitans ne connaissaient point et désespéraient de jamais connaître les bornes. Ce sont des herbages entremêlés avec l'eau, qui forment un marais si bourbeux et si embarrassé qu'il est impossible de le traverser. Là, nous avons vu deux rochers d'où tombait un grand fleuve ». Ils avaient atteint le Nil en amont du lac Nô, mais le Jupiter égyptien leur barrait la route.

Si le Nil était un Dieu, l'Atlas géant était l'un des piliers de l'univers et le colosse soutenait sur ses puissantes épaules le faix du monde septentrional. Dans l'ignorance où l'on était alors de l'orographie de l'Afrique, les hypothèses les plus bizarres s'échafaudaient sur les récits les plus controuvés. L'intérieur du continent était tantôt un chaotique amas de gigantesques montagnes, dont l'Atlas masquait l'étendue et marquait la limite, tantôt un désert de sables brûlants, tantôt une vaste mer intérieure s'épanchant dans les mers environnantes par des fleuves à ciel ouvert et des déversoirs souterrains. Les cartographes confirmaient ces données, semant çà et là des lacs imaginaires, sillonnant le Sahara d'importants cours d'eau, parfois aussi coudoyant la réalité dans leurs suppositions hardies, mais ce qu'ils ne virent ni ne dirent c'est que l'Afrique centrale formait un vaste plateau tropical orienté et légèrement incliné vers l'ouest, adossé à l'est et au sud à des contreforts montueux, ridé par des chaînes parallèles ou perpendiculaires à l'équateur.

Parmi les premières, les plus saillantes sont : l'Atlas qui, du Maroc à la Tunisie, se déploie sur 1,400 kilomètres de longueur, atteignant au mont Miltsin 3,475 mètres d'attitude, au Chéliah en Algérie 2,312 et se reliant à l'est aux *Hammada* de la Tripolitaine et au plateau de Barka. Plus à l'ouest, les explorations de Barth, Duveyrier et Nachtigal ont révélé l'existence d'une série de hauteurs entre lesquelles se creusent de larges vallées et que forment les groupes montagneux d'Asgar, d'Aïr, d'Anahef d'une hauteur moyenne de 1,500 mètres et dont le point culminant atteint, au massif du Tibesti plus de 2,500 mètres. Au sud, entre l'Orange et le Zambèze, les massifs du pays de Matabele, parallèles, eux aussi, à l'équateur, ferment le bassin du Zambèze, au nord duquel se déroulent les plateaux alpestres relevés par Livingstone; plus bas, enfin, la longue et puissante chaîne du Cap contourne le continent et s'allonge au nord-est et à l'est par les monts du Campas, des Sources et du Cathkin, dont l'altitude atteint 3,000 mètres.

Les chaînes montagneuses, perpendiculaires à l'équateur, sont plus importantes.

Nous aurons, dans le cours de cette étude, l'occasion de les noter plus en détail, aussi nous bornerons-nous ici à retracer leurs grandes lignes. La plus considérable est le massif d'Abyssinie; il porte les plus hautes cimes de l'Afrique : le Kénia 6,095 mètres, le Kilima-Ndjaro 6,110. Au nord, s'en détachent les monts Arabiques; à l'est le massif Abyssin projette une longue chaîne parallèle au littoral de l'océan Indien. Ce triple rempart formerait la ligne de partage des eaux qui se déversent dans la Méditerranée, dans la mer des Indes et dans l'Atlantique. Plus à l'ouest apparaît une ligne de faîte entre les lacs Victoria et Albert Nyanza; elle se relierait aux montagnes Bleues, séparant les bassins du Nil, du lac Tsad, du Niger et de la Bénoué. Au long du littoral de l'Atlantique, plusieurs chaînes parallèles traversent le Benguela, l'Angola et le Loango; ce sont les Sierras de Chella, de Fria, de Complida qui convergent, au nord, au massif de l'Alantika et au pic Cameroun, 3,200 mètres. Enfin, entre la Guinée et le Soudan, une série de hauteurs s'allonge vers le nord-ouest, vers le plateau de Fouta-Djalon qui sépare le Sénégal de la Gambie et du Niger.

Les eaux sont rares dans l'Afrique septentrionale; par contre, l'Afrique centrale est abondamment arrosée. Cinq grands fleuves sillonnent ce continent et se déversent dans les trois grandes mers qui l'entourent : le Nil dans la Méditerranée, le Sénégal, le Niger et le Congo dans l'océan Atlantique, le Zambèze dans la mer des Indes. Par ses branches maîtresses le Nil puise ses eaux dans la région des grands lacs de l'Afrique équatoriale. Par la longueur de son cours, 7,000 kilomètres, il est, après le Missouri-Mississipi, le second fleuve du monde; par la superficie de son bassin, 3,350,000 kilomètres carrés, il vient après les Amazones 7 millions de kilomètres carrés et le Mississippi 3,496,000. Créateur de l'Égypte, nous l'examinerons en détail dans l'étude de cette région. Le Congo lui est inférieur comme longueur de parcours, environ 5,000 kilomètres, mais l'égale presque comme superficie de bassin, 3,200,000 kilomètres. Alimenté par les grands lacs de l'Afrique centrale, par un réseau d'affluents : le Loukouga, le Lualaba, la Coanza, la Cunene et l'Orange, le Congo se déverse dans l'océan Atlantique à la pointe Padrone, au nord de Saint-Paul de Loanda.

Au golfe de Guinée aboutit le Niger, issu de la colline de Tembi, visité et décrit par le capitaine Binger et dont le cours mesure plus de 3,500 kilomètres. Le Niger, orienté de l'ouest à l'est, décrit une vaste courbe au nord, franchissant par une gorge étroite la barrière que lui opposent les hauts plateaux, ramassant dans son parcours les eaux de la Benoué et de la Rima, de l'Utaba et de la Sirba. A l'ouest, le Zambèze se déverse dans l'océan Indien après un cours de plus de 3,000 kilomètres. De même que le Nil et le Niger sont les grands fleuves de l'Afrique centrale, le Zambèze est le grand cours d'eau de la région méridionale. Formé par la Liba et le Cuando, il reçoit par le Schiré, les eaux du lac Nyassa.

Compacte et massive, mal découpée et mal articulée, l'Afrique ne possède, on le voit, sur son immense périmètre, que quelques grands fleuves, distants les uns des

autres: 7,000 kilomètres séparent le delta du Nil de celui du Zambèze; on en compte autant entre l'estuaire du Zambèze et celui du Congo, 1,500 des bouches du Congo à celles du Niger, 4,000 entre l'embouchure du Niger et celle du Sénégal. Barrés par des rapides, soumis, comme le Nil, à des crues annuelles, ou, comme le Zambèze, à des crues imprévues et soudaines, partout ailleurs d'un régime irrégulier, quelques-uns de ces fleuves n'offrent aux explorateurs que des voies incertaines, à leurs embouchures qu'un point d'appui ou de départ souvent malsain, des ports rares et d'accès difficile, des côtes basses et inhospitalières.

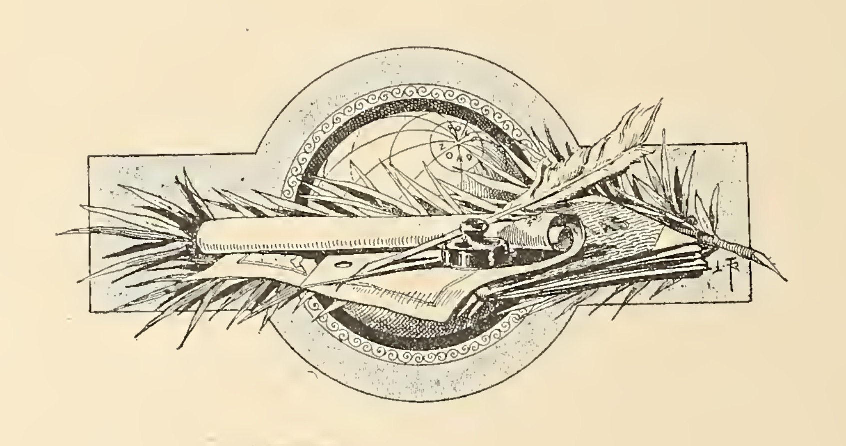
Le monde ancien, dans ses tentatives de conquête et de colonisation africaines, s'était vu la route fermée à l'est par le désert de Libye, par son vaste bassin déprimé, sillonné par de mouvantes dunes de sable; puis, à l'ouest, par le Sahara, barrière infranchissable, étant donnés les moyens d'action dont il disposait. On ne savait pas alors que dans ce désert de plus de six millions de kilomètres carrés, qui séparait le monde européen de l'Afrique véritable, du pays des noirs, de grands centres, comme Agadès, avaient dû contenir autrefois des populations de 50,000 âmes; on ne soupçonnait pas que, sur ce sol aujourd'hui dénudé, les fleuves eussent serpenté au travers des hautes forêts et des épais pâturages, et qu'un assèchement graduel eut fait disparaître toute trace de végétation, convertissant en sable stérile cette *Terre jaune*, ailleurs si appréciée pour sa fécondité. Moins encore soupçonnait-on, au delà de cette région stérile, l'existence des forêts de l'Afrique centrale et de leurs peuples de pygmées; la région des grands lacs, des riches plaines que nous ont révélées Livingstone, Burton, Speke, Grant, Brazza et Stanley, les plantureuses régions de l'Ounyamouési, qui, du Nil Blanc au Zambèze, largement arrosées, sont habitées par un peuple nombreux, riche en troupeaux; non plus que l'existence de ces larges vallées, aux crêtes couronnées de palmiers, aux ruisseaux limpides, aux champs de maïs, de sorgho et de millet, pays abondant en bétail, en fruits et en miel, paradis des chasseurs où errent les éléphants, les antilopes, les zèbres et les girafes gîtés dans les bois, à la fois jungles et futaies.

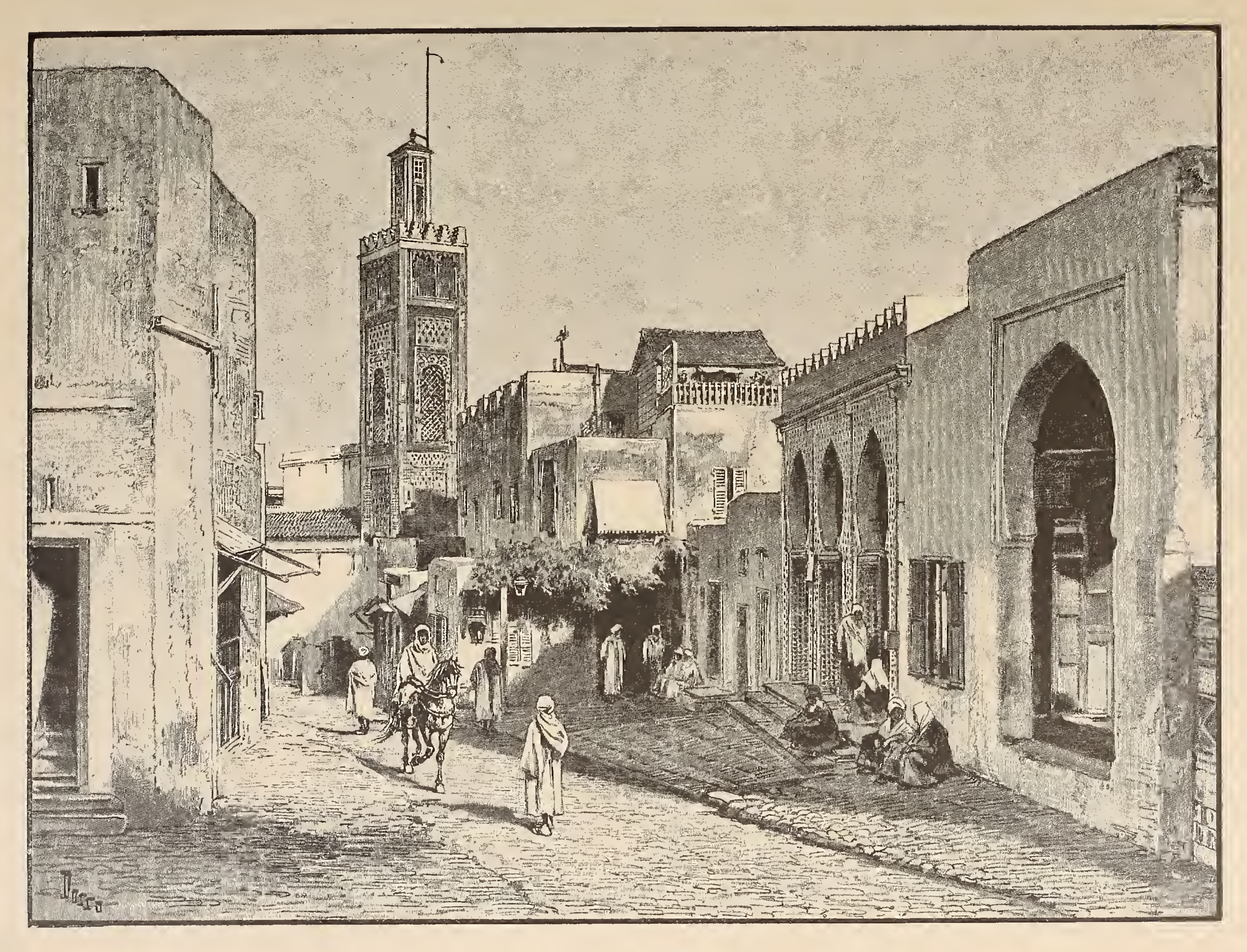
Quand la pesante main de Rome s'abattit sur ce continent, quand, pour la première fois, elle se heurta, en Sicile, à l'Afrique commerçante, à l'empire carthaginois qu'elle devait anéantir après une rivalité de cent dix-huit années; quand, à Zama, puis à Actium, elle se heurta à l'Afrique guerrière, aux soldats d'Annibal, aux flottes d'Antoine et de Cléopâtre et que, victorieuse, elle fit de l'Égypte une province romaine, le grenier de l'empire pendant six siècles, Rome ne put ni pousser plus avant sa conquête, ni, plus tard, la disputer à l'islamisme triomphant qui s'étendit sur la côte et onze siècles la garda, menaçant l'Europe. Le 5 juillet 1830, la France renversa la muraille barbaresque qui, à deux cents lieues de ses rivages, barrait le chemin à la civilisation européenne. D'Alger, nid de pirates et d'écumeurs de mer, elle fit la capitale de son empire africain et, sur la Méditerranée affranchie, déploya son drapeau libérateur.

L'équateur divise l'Afrique en deux parties, d'inégale superficie, mais non d'inégale importance. Le jour est proche où ce vaste continent que l'Europe dépèce et se

partage avant même de le connaître en entier, envahi, colonisé par elle, apportera, lui aussi, sa large quote-part à l'actif de l'humanité. A l'heure actuelle, on ne saurait évaluer à moins d'un milliard et demi le mouvement de son commerce naissant. Par ce que l'on peut entrevoir de ces richesses intérieures, il semble vraisemblable que, dans un siècle d'ici, l'Afrique sera à l'Europe d'alors ce qu'est à l'Europe d'aujourd'hui l'Amérique actuelle.

Nous diviserons en deux parties l'étude de ce continent. Dans la première, nous examinerons l'Afrique septentrionale, depuis les côtes jusqu'à l'équateur, en commençant par le bassin de la Méditerranée : le Maroc, l'Algérie, la Tunisie et la Tripolitaine. Nous aborderons ensuite le bassin du Nil et de la mer Rouge, comprenant l'Égypte, la Nubie et l'Abyssinie; puis, le plateau intérieur : la vaste région du Sahara et du Soudan, et, enfin, le bassin de l'Atlantique : Sénégambie et Guinée septentrionale. La seconde partie de ce travail embrassera l'Afrique méridionale : le plateau central, le bassin du Zambèze, l'Afrique australe et les îles de l'océan Indien.





UNE RUE, A TANGER



Le marabout de Sidi Yacoub, dans le Bois Sacré, à Blidah.

I. — BASSIN DE LA MÉDITERRANÉE

I. — LE MAROC

Les Arabes désignent du nom *Maghreb-el-Aksa*, l' « Extrême Ouest », la région à laquelle nous avons donné celui de Maroc, emprunté à l'un des trois États qui en font partie. Au Maghreb-el-Aksa s'arrêtait, en effet, l'empire arabe. Le puissant courant qui porta si loin l'étendard de l'Islam avait, ici, dévié en atteignant l'Atlantique; il s'était dirigé au nord, sur l'Espagne dont la côte se profilait à 15 kilomètres de distance. Tarik franchit le détroit auquel il laissa son nom, *Djébel al-Tarik;* il débarqua à Tarifa et commença, à la bataille de Xérès dans laquelle il défit les Visigoths, la conquête de la péninsule; avant lui, les Carthaginois avaient occupé cette région dont les Romains firent la Mauritanie et la Gétulie.

Plus vaste que la France, le Maroc renferme, sur une superficie de 800,000 kilomètres carrés, une population évaluée, en 1889, à 9,400,000 habitants dont 5,200,000 Berbères et Touareg. Situé à l'angle nord-ouest de l'Afrique, le Maroc appartient à la fois au bassin de l'Atlantique et à celui de la Méditerranée. Son dévelop-

pement de côtes océaniennes est supérieur à son littoral méditerranéen, 900 kilomètres contre 400. Borné au nord par la grande mer intérieure, à l'ouest par l'Atlantique, le Maroc n'est séparé du Sahara que par une ligne indécise qui laisse sa superficie encore incertaine ; à l'est, il confine à la province d'Oran.

Montueux et accidenté dans sa partie septentrionale, le Maroc déploie, au long de la Méditerranée, une côte escarpée, étranglée entre la mer et les montagnes, projetant au nord des caps aigus dont les plus saillants sont ceux de Tres Forcas et de Ceuta où le promontoire du Djébel-Mouça dresse la colonne méridionale de la Porte d'Hercule en face du rocher de Gibraltar qui forme la colonne septentrionale. Plus élevé que Gibraltar, le Djébel-Mouça, l'antique Abyla, offre l'aspect d'un chaotique amas de rocs, repaire de loups, de sangliers et de singes, d'où le nom de *Sierra de las Monas*, Sierra des Guenons, que lui ont donné les Espagnols. A l'extrémité ouest du détroit, le cap Spartel fait pendant au Djébel-Mouça. Sur cette pointe, au-dessous de laquelle la côte se dérobe brusquement, fuyant au sud, s'élève le phare de premier ordre qui éclaire l'entrée du détroit. Ici finissait le monde connu des anciens et s'ouvrait l'océan mystérieux; sur le promontoire d'*Ampelousion*, ou des Vignes, s'élevait le tombeau d'Antée, long de soixante coudées, et se creusait la grotte gigantesque d'Hercule.

Si le littoral méditerranéen du Maroc est inhospitalier et hérissé de falaises, son littoral océanien apparaît tout autre, mais aussi difficile d'accès. De Tanger à Mogador, sur 600 kilomètres de longueur, la côte se déroule, orientée du nord-est au sud-ouest, basse et marécageuse, défendue par des bas-fonds qui s'avancent à 50 kilomètres au large. Çà et là, au-dessus des marais s'élèvent des buttes, socles de villes et de villages disparus, entre lesquels de lents cours d'eau promènent des eaux paresseuses. Cette côte s'étend à 150 kilomètres dans l'intérieur; elle constitue, ainsi que le Sahara marocain, la région basse et déprimée avec laquelle la région montagneuse offre un saisissant contraste.

Cette dernière est constituée par la chaîne de l'Atlas qui, du nord-est au sud-ouest, sillonne le Maroc dans toute sa longueur, soulevant entre ses ramifications parallèles un plateau de 70 kilomètres de largeur assis au nord sur la chaîne de l'Idrar-N'Draren, au sud sur celle du Djébel Saghrern. Sur la côte méditerranéenne, le montueux massif du Rif s'allonge sur 350 kilomètres de longueur; son altitude moyenne est de 1,000 mètres; sa largeur de 50 à 60 kilomètres. Le massif du Rif ou du Rivage, n'excède nulle part 2,000 mètres; il est très inférieur à l'Atlas, où l'Aïachin atteint 3,500 mètres, où le Miltsin dépasse 4,000, et dont l'altitude moyenne se maintient, dans le grand Atlas, à 3,900, Le double versant de la longue chaîne présente des contrastes aussi accentués que la région montueuse qu'il forme et la région plate qu'il domine. Le versant de l'Atlantique, exposé aux vents pluvieux, est verdoyant et çà et là revêtu de majestueuses forêts ; celui qui fait face au désert en reflète la morne aridité ; la terre végétale fait défaut sur ces pentes que protège mal contre le souffle desséchant du Sahara une ligne de hauteurs désignées du nom d'Anti-Atlas et dont l'insuffisante élévation ne dépasse pas 1,500 mètres.

Largement ouvert sur l'Atlantique, le Maroc est plus arrosé par les pluies que ne l'est l'Algérie ; aussi ses cours d'eau sont-ils plus nombreux et plus abondants. Ils se déversent dans la Méditerranée, dans l'Atlantique et, quelques-uns, dans le Sahara où ils vont se perdre. La Méditerranée reçoit la Molouya dont le parcours de 400 kilomètres fait d'elle le plus important cours d'eau du Maroc. Issue du cœur de l'Atlas, des flancs de l'Aïachin, elle fut, aux temps des Romains, la limite naturelle entre la Mauritanie Tingitane et la Mauritanie Césarienne. Dans son cours supérieur, la Molouya creuse une large vallée entre les massifs de l'Atlas; orientée du sud au nord, elle débouche dans les terres basses à 200 kilomètres de son embouchure, à l'ouest de Nemours et en face des îles Zaffarines. En dehors de la Molouya les cours d'eau qui s'épanchent dans la Méditerranée sont tous secondaires et faiblement alimentés par les chaînes du littoral.

Mieux partagé et comportant un développement de côtes plus considérable, le versant de l'Atlantique est sillonné par un plus grand nombre de rivières. Au sud du détroit de Gibraltar, s'ouvre la vallée de l'Oued el-Khous; plus bas apparaît le Sébou que Pline avait surnommé le *magnifique*, puis le Bou-Regrag qui sépare le royaume de Fez du Maroc. Le Oum-er-Rbia, la *Mère des Herbes*, descend du grand Atlas et roule, entre ses rives herbeuses, un volume d'eau parfois considérable. Fleuve intermittent, sujet à des crues et à des maigres, il n'offre qu'une voie incertaine de pénétration. Au sud de l'Oum-er-Rbia se succèdent le Sous, *Subus* des anciens, et l'Assaka, mal alimentés par les chaînes qui s'affaissent, puis le Draa, grossi du Dadès ; il côtoie le désert et roule une grande quantité d'eau, mais les canaux d'irrigation et les sables ont tôt fait de l'appauvrir. Dans son cours inférieur il se perd en partie dans une grande plaine humide, dans des marécages où disparaît ce Nil du Maroc qui n'atteint la mer que rarement et à l'époque des fontes exceptionnelles de neiges.

Le climat du Maroc est salubre et uniforme ; la température moyenne se maintient à 18 degrés à Tanger et à Maroc, 20 à Mogador; les maladies épidémiques qui, de temps à autre déciment la population, ne sont pas le fait du climat mais de la misère et de la saleté des habitants. Ici, comme presque partout sur le littoral africain on se trouve en présence d'une véritable mosaïque de races juxtaposées. Au Maroc, les plus nombreux, avons-nous dit, sont les Berbères; mélange de races antérieures, ils personnifient aujourd'hui l'élément autochtone auquel les conquérants, Phéniciens, Romains, Arabes eux-mêmes n'ont pu se substituer, qu'ils ont refoulé dans les régions montagneuses et les basses terres sans le détruire. Après eux viennent les Arabes, pasteurs et nomades, fidèles à leurs traditions ainsi qu'à leur religion ; puis les Maures, métis de Berbères et d'immigrants. M. Rainier a tracé leur portrait : « Ils sont, dit-il, efféminés, intrigants, rapaces, superstitieux, bigots, fanatiques, perfides, et adonnés au plaisir. Ils sont paresseux, quoique capables d'endurer de grandes fatigues pour de grands intérêts ». Les Juifs, les Nègres et les Européens, ces derniers en petit nombre, complètent cette population que gouverne l'Iman, chef suprême, vicaire de Dieu, maître plus absolu que ne le fut jamais aucun souverain. « A lui seul il est le gouvernement, il n'a au-dessus ou à côté de lui ni loi écrite en dehors du Coran, ni conseil d'em-

pire, ni ministère. Nulle discussion, nulle publicité, nul contrôle ne le gênent dans son autocratie. C'est le plus parfait exemple du pouvoir fait homme. » Le royaume est divisé en provinces administrées par des caïds nommés par le souverain; elles sont au nombre de seize. L'Espagne seule possède sur la côte marocaine quatre ports ou Présidios : Ceuta, Peñon de Vélez, Alhucemas, Melilla et les petites îles Zaffarines

Riche en minerais, le sous-sol du Maroc renferme le cuivre et l'or, le fer et le plomb, le sel gemme, le nitre et le soufre. Le sol très fertile, se prête à toutes les cultures : céréales, lin, chanvre, légumes, oliviers, vignes, tabac, coton, amandes, canne à sucre, indigo, chêne-liège ; le bétail abonde et les côtes sont très poissonneuses, aussi est-il peu de pays où la vie matérielle soit aussi peu coûteuse. Un exemple entre cent; nous l'empruntons à M. L. de Campon. « Un ami m'offrit à déjeuner à Mogador : le menu comprenait une superbe langouste, un lièvre et deux perdreaux, il y en avait pour quatorze sous... La nourriture de mon personnel, trois hommes et quatres bêtes, me revenait à deux francs par jour. J'ai pris quelques budgets mensuels de familles indigènes à Mogador. Une d'entre elles, composée du père, ouvrier cordonnier, de la mère nettoyeuse de graines, de trois garçons et de trois ou quatre filles, dépensait dix-neuf francs par mois, tout compris : nourriture, logement, habillement, café, dépenses extraordinaires, amortissement du mobilier ; et comme les recettes totales arrivaient au chiffre de vingt-quatre francs, il y avait un excédent de cinq francs qui, accumulé pendant plusieurs années, permettra un jour à cette famille laborieuse de s'adjoindre un magnifique chameau. »

Le Maroc ne possède que sept villes dont la population dépasse 20,000 âmes; dix autres en ont plus de 5,000. Fez, la cité sainte, est de beaucoup la plus peuplée; on évalue à 75,000, le chiffre de ses habitants. Située à distance à peu près égale de l'Atlantique et de la Méditerranée, sur la voie historique qui relie les deux mers et sur l'Oued Fez, qui arrose de nombreux vergers et jardins, la ville se détache dans son cadre de verdure en un amoncellement confus de maisons entassées que dominent les flèches à boules dorées de ses nombreux minarets et de blanches terrasses étagées sur le versant des coteaux semés de jardins et d'eaux jaillissantes. A l'horizon, le Djébel Aït-Yousef, dresse sa cime neigeuse et un vaste cirque de montagnes déroule autour de Fez ses crêtes dentelées. Mais ce site charmant a son revers; les immondices encombrent les rues étroites; les émanations putrides blessent l'odorat; les eaux pures du torrent sortent de Fez noires et puantes; les maisons lézardées, les minarets abandonnés, les mosquées dont les arabesques s'effritent attestent la lente décadence de cette ville sainte qui renferma 400,000 habitants et, de ses 735 mosquées, n'en a gardé que 130. Déchue comme cité religieuse, Fez a conservé quelques industries : celles des armes damasquinées, des cuivres repoussés et des vêtements de luxe.

Maroc, ou Marrakech, est, après Fez, la seconde capitale de l'empire auquel elle a donné son nom. Située à 380 kilomètres au sud-ouest de Fez et à 200 de Mogador, la Damas de l'Occident a fière apparence entre ses murailles flanquées de tours que surplombe le minaret de sa grande mosquée et dans le cadre majestueux que

l'Atlas forme à l'horizon. Maroc *la Rouge*, moins peuplée que Fez, mais, comme Fez, résidence impériale, est, elle aussi, une ville déchue mais non résignée, turbulente et prompte à la révolte. Dans son enceinte de douze kilomètres, les ruines s'étendent, l'industrie décroît et la plus importante, celle à laquelle le Maroc attacha son nom, l'industrie des maroquins importée par les Maures chassés de Cordoue, a déserté Maroc et s'est concentrée à Fez.

Mogador, sur l'Atlantique, est le port du Maroc et l'un des plus importants de l'empire. Par Mogador s'exportent l'huile, les dattes, figues, pommes, amandes, plumes d'autruches, peaux et cuirs de la région. Située à la porte du désert, reliée par des sentiers de caravanes au Sahara et, par des routes, aux villes de Maroc et de Fez, Mogador est un centre commercial très fréquenté par les navires européens. Ville moderne peuplée de 20,000 habitants, elle ne compte guère plus d'un siècle d'existence ; aussi ses rues se coupant à angle droit, ses blocs réguliers de constructions ne rappellent-ils en rien les villes de l'intérieur.

Au nord de Mogador et au long de la côte se succèdent les ports de Mazagan et de Casabianca, puis, à l'estuaire du Bou-Regrag, la double ville de Rbat-Sla, dont la première sur la rive gauche du fleuve offre l'aspect d'une cité presque européenne, dont la seconde, sur la rive droite, fut un nid de corsaires redoutables et fanatiques ; on conserve encore à Rbat la « clef sainte » de la ville de Cordoue. Les deux villes réunies renferment près de 35,000 habitants. Meknès ou Mequinez, à 120 kilomètres dans l'est et à 60 de Fez, en contient 25,000. Ici encore, on retrouve les mêmes signes de décadence qu'à Fez et à Maroc : les monuments se dégradent, la mosquée de Moulaï-Ismail, nécropole des empereurs, est à demi ruinée, et cependant cette ville est au cœur de la région agricole du Maroc ; elle est entourée de populeux villages, de grandes cultures, de vergers et de champs d'oliviers, mais sa population, dans laquelle les Aïssaoua dominent, éloigne les étrangers par son fanatisme.

Tétouan est la grande ville marocaine du littoral de la Méditerranée ; ville militaire où se réfugièrent les Maures chassés d'Europe et qui eut à subir les assauts répétés de l'Espagne ; ville commerçante où les Juifs, qui forment un quart de la population, possèdent la presque totalité des richesses. Prise par les Espagnols en 1859, Tétouan fut, à la paix, restituée au Sultan, mais l'Espagne a gardé Ceuta, qui, sur la côte d'Afrique, fait face à Gibraltar. Tanger, à l'ouest, fait remonter son origine aux temps héroïques ; capitale de la Mauritanie Tingitane, successivement romaine, arabe, portugaise, espagnole, anglaise, elle est redevenue arabe en attendant d'être européenne et cosmopolite. Ainsi qu'Alger, elle s'élève sur les flancs d'une colline que couronne sa kasbah ; son port, bien qu'à demi comblé par les Anglais contraints de l'évacuer, fait avec Gibraltar dont, de Tanger, on entend l'écho des pièces d'artillerie, un commerce actif de vivres et de bétail, avec l'Europe un trafic assez important de laines et de cuirs.

Le mouvement commercial du Maroc se chiffre par un total annuel de 81,675,000 francs, dont 39,625,000 francs à l'exportation et 42,050,000 à l'importation. L'Angleterre et la France se disputent ce commerce dont l'Angleterre a la plus grosse part,

et qui emprunte, par ordre d'importance, les ports de Tanger, Casabianca, Mogador, et Mazagan alimentant un mouvement maritime de près de 5,000 navires. Les principaux produits d'exportation sont : les céréales, le bétail, les peaux, les amandes, la laine, les gommes et la cire.

II. — L'ALGÉRIE : ORAN. — ALGER. — CONSTANTINE.

Nous avons noté, dans notre étude de l'Asie, le grand mouvement de flux et de reflux qui, au cours des siècles, tour à tour précipitait les hordes asiatiques sur l'Europe, entraînait les conquérants européens en Asie. Longtemps indécise, la lutte est terminée; l'Europe l'emporte et règne sur la plus grande partie de l'Asie subjuguée. Entre l'Europe et l'Afrique, il en fut de même; l'histoire nous montre les mêmes conflits, les mêmes péripéties, le même résultat : l'Europe semant ses colonies au long des côtes africaines, l'Afrique envahissant l'Europe, Annibal vainqueur sur le Tesin, à la Trébie, à Trasimène, à Cannes enfin où Rome semble à sa merci; puis Zama vengeant Cannes, et l'Afrique, incarnée dans Carthage, subjuguée par Rome personnification de l'Europe. Huit siècles et demi plus tard, les Arabes, maîtres de la Syrie, de l'Égypte, de la Perse, de l'Afrique septentrionale débordent sur l'Europe par l'Espagne, suivis des Maures; Tarik franchit le détroit qui garde son nom, l'Espagne est conquise, la barrière des Pyrénées franchie, la Septimanie envahie et la cavalerie des Maures pousse jusqu'à Sens. Charles Martel arrêta ce flot qui menaçait de tout submerger, puis, lentement, le reflux se produisit. L'Espagne se ressaisit, la Provence s'affranchit, le Berbère recule et repasse la mer, par delà laquelle l'Europe le suit, tour à tour envahissante et refoulée jusqu'au jour où la conquête d'Alger consacre à jamais sa victoire.

Plus vaste que la France européenne, l'Algérie, la France africaine, occupe une superficie de 670,000 kilomètres carrés peuplés de quatre millions d'habitants. On sait ce que la France a fait de cette région, repaire de pirates il y a moins d'un siècle, aujourd'hui sa plus importante colonie; on sait ce qu'il lui en a coûté d'or et de sang pour y asseoir sa domination, y implanter sa civilisation. Actuellement le mouvement commercial de l'Algérie s'élève à 500 millions de francs, les cultures s'étendent, le désert recule devant les oasis créées par la science de l'ingénieur, faisant jaillir du sol aride la nappe d'eau qui fertilise les sables; mais pour étendre les cultures, pour forer les puits, pour créer les routes, il faut encore et surtout des hommes, et de récentes constatations statistiques, en confirmant les appréciations de ceux que préoccupaient de fâcheux indices, ont prouvé que ce que la France produisait le moins en ce moment était les hommes. Stationnaire, ou à peu près, au point de vue de la natalité, en présence de voisins et de rivaux dont la population s'accroît, la France, obéissant à un secret instinct, agrandit son domaine colonial au moment précis où elle semble le moins en mesure de le peupler.

Entre ces deux courants de faits et d'idées, la contradiction est flagrante, et tous deux cependant résultent d'impérieuses nécessités. Sous peine de nous laisser devancer par nos concurrents, force nous est de maintenir notre influence extérieure; force nous est de fortifier notre situation coloniale dans l'Afrique que l'Europe dépèce, dans l'Océanie que l'Europe convoite, sentant approcher l'heure du partage; force nous est plus encore de conserver ce que nous avons payé de tant de sacrifices sous peine de déchoir et d'abandonner à d'autres le fruit de nos efforts.

Problème insoluble, si l'on pose en principe que toute expansion coloniale exige un accroissement rapide de la population chez la mère patrie, qu'elle exige en outre de cette population l'instinct nomade, l'esprit d'aventure, puis aussi le désir de fortune rapide l'emportant sur les goûts de confort restreint, mais assuré; l'ambition enfin, sans issue le plus souvent dans une société où chacun a sa place marquée et son horizon limité. De ces conditions, les unes ne se rencontrent pas en France, les autres n'y existent qu'à l'état d'exceptions. Pour les trouver réunies, il faut remonter, en Europe, au xvi[e] et au xvii[e] siècle, à la découverte de l'Amérique et des mines de Potosi, aux expéditions espagnoles et portugaises, hollandaises, anglaises et françaises dont l'élan fut irrésistible. Plus près de nous, les quelques années qui suivirent la découverte de l'or, en Californie et en Australie, donnèrent à l'émigration une impulsion nouvelle, promptement épuisée.

Problème soluble cependant si l'on reconnaît que le nombre n'est ni l'unique ni le principal facteur de la suprématie d'une race. Dans l'Algérie, conquise depuis plus d'un demi-siècle, depuis quarante ans pacifiée, nous ne comptons pas 300,000 Français et le nombre des indigènes y dépasse trois millions. Si grande que soit la disproportion qu'indiquent ces chiffres, elle n'est pas pour alarmer. Une poignée d'hommes administre et gouverne les Indes Néerlandaises; une poignée de fonctionnaires, quelques milliers de marchands et de colons, 60,000 hommes de troupes suffisent à l'Angleterre pour maintenir l'ordre dans l'Inde peuplée de 260 millions d'Hindous. Et cependant l'Inde, possession anglaise, est à vingt-cinq jours de Londres, tandis qu'Alger n'est qu'à quarante heures de Paris, à vingt-quatre de notre grand port commercial de Marseille, de Toulon, notre port militaire du midi.

De nos jours, la colonisation n'implique plus l'idée de substitution d'une race supérieure à une race inférieure, de la suppression brutale de la seconde au profit de la première, mais de la suprématie intellectuelle et morale, militaire et navale, industrielle et commerciale de l'une sur l'autre. Ces facteurs équivalent au nombre, rétablissant, et au delà, l'apparent équilibre rompu, à la condition toutefois de s'incarner dans ceux qui, par leur origine, les personnifient. La qualité des administrateurs, détenteurs à quelque titre que ce soit de l'autorité déléguée par la métropole, est ici d'une importance capitale; elle compense l'infériorité du nombre.

Rome le savait et tenait le monde dans sa dépendance. L'Angleterre le sait; aussi choisit-elle, pour administrer ses colonies, les hommes d'État les plus capables, les juges les plus éclairés, les percepteurs les plus intègres. Le prestige est à ce prix, et le prestige supplée à la force matérielle. Nous sommes appelés à en faire l'expé-

rience dans la Cochinchine qui compte 1,700,000 autochtones, dans l'Annam qui en possède 4 à 5 millions, dans le Tonkin peuplé de près de 9 millions. Ici la disproportion est autre qu'en Algérie et la distance est énorme. A défaut de l'émigration active et continue, nous ne triompherons des difficultés que créent cette disproportion et cette distance qu'à la condition de relever, avec la situation qui leur est faite, le niveau intellectuel et moral des fonctionnaires de tous rangs chargés d'administrer nos colonies naissantes. Pour cela, choisir les plus capables, mettre leurs pouvoirs à la hauteur de leurs responsabilités, modifier l'opinion erronée que les capacités doivent refluer au centre et, qu'aux extrémités, les médiocrités suffisent. C'est à distance et au loin que les erreurs sont dangereuses, lentes et difficiles à réparer, et que la valeur morale de ceux qui dirigent et commandent doit se hausser au niveau des responsabilités à assumer, de l'importance des décisions à prendre.

Prolongement de la France par delà la Méditerranée, l'Algérie, nonobstant l'infériorité du chiffre des colons à celui des indigènes, s'assimile de plus en plus à la France. Si fière et si indépendante que soit une race, elle finit toujours par subir l'ascendant d'un vainqueur intelligent et tolérant qui lui donne, avec la sécurité, les moyens de vivre et de grandir. Romaniser, comme le faisait Rome avec ses rois sujets, une contrée qu'elle convertissait plus tard en province, ouvrant largement aux nouveaux venus la porte de la Cité, est devenu, après bien des essais, le procédé adopté. Les traditions de Rome survivent sur ce sol où Rome a laissé des traces profondes. En les reprenant, la première des races latines ne fait que renouer la chaîne brisée.

A 200 lieues des côtes de France, l'Algérie déroule, sur la Méditerranée, une façade de 1,100 kilomètres, entre le Maroc à l'ouest et la Tunisie à l'est. Elle affecte la forme d'un quadrilatère long, compact et massif, aux côtés à peu près égaux, orienté du sud-ouest au nord-est. Entre le littoral maritime au nord et celui des sables au sud, sa largeur moyenne est de 300 kilomètres. Du côté du Maroc, sa frontière, mal assise et trop facilement acceptée lors de la paix qui suivit, en 1845, la victoire d'Isly remportée par le maréchal Bugeaud, part de la baie d'Adjeroud, à 15 kilomètres de la Molouya, emprunte le cours de l'Oued Kiss, coupe l'Oued Isly et l'Oued Mouilah près de leur confluent, laisse le Figuig au Maroc et rejoint l'Oued Benout. A l'est, la frontière de Tunisie part du cap Roux, s'infléchit vers l'ouest, puis emprunte le sillon de l'Oued Bou-Hadjar; orientée du nord au sud, elle coupe l'Oued Mellegue, le Djébel Mkhiseh près de Tébessa et va se perdre dans le désert, qui, au sud, forme la limite méridionale. Limite indécise et flottante, toute de convention, et qui lentement recule, élargissant la zone de pénétration, chaque jour mieux connue et par laquelle la civilisation s'infiltre, cherchant, au sud-ouest à rejoindre la courbe septentrionale du Niger, au sud le lac Tsad et le réseau hydrographique central.

Son littoral est rigide; sa côte, de 1,100 kilomètres en ligne droite, n'en représentant que 1,300 avec les sinuosités; *Mare sœvum, littus importuosum,* « mer tour-

Les altitudes sont en mètres, au dessus du niveau de la mer.

ALGÉRIE ET TUNISIE

Échelle

0 25 50 75 100 125 150 175 200 Kil.s

Explication des Signes

CAPITALE

CHEF-LIEU DE DÉP.T

Chef-lieu d'Arrond.t

Ville

Petite Ville, Bourg

Mosquée et Marabout

Ruine

Puits

Limite d'État

Limite d'Algérie et de Tunisie

Limite de Département

Chemin de fer

Échelle de : $\frac{1}{5.500.000}$

Gravé par M.lle Perrin, R. des Boulangers, 34. Paris.

Imp. Lemercier et C.ie Paris.

mentée », plage sans ports, écrivait Salluste, longeant ces côtes tantôt escarpées et rocheuses, tantôt plates et basses, mais n'offrant aux navires que des anses rares, dépourvues d'îles derrières lesquelles on puisse s'abriter, et semées de caps aigus. De l'ouest à l'est, ces caps se succèdent, régulièrement espacés, dessinant des baies largement ouvertes aux vents, sans profondeur, seuils d'échouage et non d'accès, dominés par de montagneux massifs. Non plus que les flots de la Méditerranée, les fleuves n'ont échancré cette côte; les ruisseaux qui descendent des hauteurs sont rares et pauvres en eaux, dépourvus d'un volume suffisant pour creuser un estuaire; ils s'égouttent dans la mer et ne sont pas navigables. Les anfractuosités des montagnes, l'orientation des caps et le travail de l'homme ont seuls créé les ports de cette côte : Oran, Alger, Dellys, Bougie, Djidjelli, Collo, Stora, Bône.

Au long de cette côte, du Maroc à la Tunisie, l'Algérie dessine un massif montueux, plus étroit au centre, par le travers d'Alger, où il mesure encore 100 kilomètres d'épaisseur, plus renflé à l'ouest où, perpendiculairement au cap Khamis, il en compte 200; ce massif atteint son maximum de largeur à l'est, près de la frontière tunisienne, au sud de Collo et de Bône où il dépasse 250 kilomètres. Parallèle à la Méditerranée, la zone montagneuse soulève un long et haut plateau descendant au nord, vers la mer, par une série de pentes accidentées, au sud, vers le Sahara, tantôt en déclivités abruptes, tantôt en sillons allongés. Au premier plan apparaissent les montagnes du Tell, de médiocre attitude et de médiocre longueur, séparées par des plaines. Leurs plus hauts sommets : le Saida, le Tiaret, l'Ouarensenis, l'Acheou, le Taguelsa, les monts des Bibans, de Sétif, de Constantine, d'Houach, n'atteignent pas 2,000 mètres. Aux montagnes du Tell se rattachent les collines du Sahel qui serrent de près la côte, les massifs de Tlemcen 1,700 mètres, de Traras 1,400, de Mascara, d'Alger 870 mètres, du Zakkar 1,500, de Blidah 1,600. En arrière, surgit le massif du Djurjura kabyle, le *mons Ferratus* des anciens, dont l'oued Sahel, l'oued Isser et ses affluents entourent et baignent la base et que dominent les pics de Lélla-Khredidja 2,308 mètres, d'Aboukir 2,250, de Tizi-Ougoulmin 2,122. Dans le massif de Dira, source des rivières kabyles, s'élève le Dira 1,813 mètres, le Kef-el-Akdar 1,400; le Djébel Ouennouga et le Djébel Kteuf relient le massif de Dira à celui de Sétif. Plus à l'est les montagnes s'abaissent: le massif de Constantine ne dépasse pas, à son point culminant, l'Oumselas, 1,300 mètres; les monts de l'Edough, entre Phillippeville et Bône, descendent à 1,000 mètres.

Au dernier plan se déroule la chaîne saharienne; elle est plus large, plus compacte et plus continue. Son soulèvement initial apparaît aux monts du Ksel où le Bou-Berga mesure 1,950 mètres; par le massif de l'Amour et du Bou-Khaïl, 1,900 mètres, elle rejoint, entre Biskra et Batna, les monts de l'Aurès, sillonnés de gorges profondes que dominent le Touggourt couronné de cèdres, le Mahmel et le Chéliah dépassant 2,300 mètres.

Trois versants se partagent les eaux de l'Algérie : celui de la Méditerranée, celui des Hauts Plateaux et le versant du Sahara. « L'Algérie, écrit M. P.-F. Bainier,

manque d'eau et ses rivières sont sans importance réelle; aucune n'est navigable, si ce n'est vers l'embouchure, ni même flottable; un petit nombre peut servir à l'irrigation et quelques-unes seulement ont assez d'eau constante pour être utilisées par l'industrie. Elles coulent dans des pays ravinés, sans direction régulière, sans lit, contournant péniblement les montagnes qui barrent leurs cours, sans embouchures profondes propices à l'établissement de ports; elles ont rarement des villes sur leurs bords et n'appellent ni la population, ni la culture, ni la civilisation. En hiver, elles charrient des masses d'eau considérables qui les rendent très dangereuses; en été, elles sont à sec ou tellement réduites qu'elles ne méritent plus le nom de rivières. Leurs rives sont rarement cultivables, et leur cours ne peut servir en rien aux communications qu'il entraverait plutôt; lors des sécheresses, elles deviennent toutes guéables à cheval et souvent à pied. » Cette pauvreté des eaux serait inexplicable, étant données la quantité de pluie qui tombe sur le versant méditerranéen de l'Algérie et la superficie de ce versant, évaluée à 200,000 kilomètres carrés, si les ruisseaux à ciel ouvert drainaient seuls cette vaste région. Il n'en est rien, et souvent le lit superficiel recouvre un lit souterrain dont le débit est supérieur. Là, où les roches interceptent ce lit souterrain, les eaux remontent, suintant à la surface, formant, en amont de la barrière, un lac ou un marécage. Sur les pentes des montagnes, les ravins qui les sillonnent, arides et secs, recouvrent souvent un torrent profond dont les eaux fuient sans que rien révèle leur existence.

De l'ouest à l'est, les principaux cours d'eau du versant méditerranéen sont : la Tafna qui mesure 170 kilomètres ; elle roule des eaux abondantes que lui apportent le Sebdou, l'Isser, le Tafrent et le Mouïlah dont l'Isly est l'affluent ; le Rio Salado, le Sig et l'Habrah qui se déversent dans le marais de la Mactah. Issu du Djébel Amour, le Chéliff, long de 695 kilomètres, est le plus important des fleuves algériens ; si, dans la saison des pluies, il atteint la largeur de la Seine, il a le régime irrégulier de la Loire et ses bancs de sable. Ses affluents sont : l'Hakouin, le Boulan, l'Ouaran, à droite ; le Nahr-Ouassel, le Fodda, le Riou, la Mina à gauche. Plusieurs cours d'eau sillonnent la riche plaine de la Mitidja, autrefois marécageuse et fiévreuse, aujourd'hui drainée et assainie ; ce sont le Corso, le Boudouaou, la Reghaïa, l'Arrach, le Mazafran, formé par la Chiffa et le Djer, le Nador. A l'est se succèdent le Sébaou, le Sahel, le Rummel ou Oued El-Kebir mesurant 235 kilomètres, le Sefsaf, la Seybouse, que les embarcations remontent à 10 kilomètres de son embouchure, la Mafrag, puis le Medjerda qui emprunte une partie de ses eaux et donne une partie de son cours à la Tunisie.

La région des Hauts Plateaux alimente un certain nombre de cours d'eau sans écoulement. Ils vont se déverser dans des *Chotts*, bassins fermés, lagunes salées qu'ils remplissent dans la saison pluvieuse ; tels, dans la province d'Oran, le chott El-Chergui, mesurant 140 kilomètres de longueur sur 20 de largeur, alimenté par l'Hammam, le Fallet et le Guermir ; dans la province d'Alger, le bassin des Zahrez aux rives inhabitées et désolées ; dans la province de Constantine, le chott de Tarf, les lacs Beïda et Éfraïm, et nombre de petites lagunes.

Dans les *ouadis* ou rivières sans eau du Sahara, se produit le phénomène dont nous

avons déjà parlé. Sous les sillons larges et permanents, sous les plissements du sol, circule un réseau fluvial. Les sables absorbent les eaux de pluie, les emmagasinent dans de vastes gouttières souterraines dont le lit extérieur, tapissé d'herbes, révèle l'existence et l'orientation. Il suffit de creuser pour rencontrer la nappe d'eau courante, soigneusement abritée contre l'évaporation, ressource précieuse pour les caravanes. Bon nombre de puits artésiens forés dans le Sahara l'ont été sur le tracé de ces ouadis. Dans la saison pluvieuse, les ouadis roulent, eux aussi, pendant quelques semaines, des eaux apparentes, tels le Mzab et la Neça qui vont se perdre dans le chott Safioun, la Mia, l'El-Benouf, le Djeddi qui arrose Laghouat, reçoit le Biskra, le Fédala, l'Abdi, l'Abioud et s'épanche dans le chott Mel'Rir mesurant 6,000 kilomètres carrés et se reliant au golfe de Gabès par les chotts Tofelat et Asloudj, d'une part, de l'autre à la côte de Tunis par les chotts Sellem, El-Djerid et El-Rarsa, vaste bassin dont le commandant Roudaire propose de faire une mer intérieure algérienne en coupant le sablonneux seuil d'accès qui le sépare de la mer.

Sur ce sol, dont nous venons de retracer les grandes lignes orographiques et hydrographiques, se juxtaposent des races diverses. Vainqueurs et vaincus des temps passés, descendants de Romains, Numides, Vandales, Berbères ou Kabyles, Arabes, Nègres forment le fond d'une population qui compte, en outre, des représentants de toutes les parties du monde. Nous avons dit la trace profonde que Rome avait laissée dans cette région; les ruines de ses cités couvrent l'Algérie, la Tunisie et le Maroc. « Partout, écrit M. Whal, des aqueducs, des thermes, des temples, des théâtres, des arcs triomphaux, les travaux utiles et les constructions luxueuses, tout ce qui indique l'aisance et les loisirs heureux... La carte de l'ancienne Afrique nous montre le pays couvert de routes qui la sillonnent en tous sens. Sétif, Cirta, Lambessa, Hippone étaient autant de riches carrefours où se croisaient les voies de communication; dix passaient à Sétif, six à Cirta et Hippone, cinq à Lambessa. La population composite, formée par le mélange des émigrants latins, des débris puniques, des indigènes assimilés, gardait, au milieu de l'uniformité romaine, son caractère distinct et comme une originalité de terroir dans la politique, dans la littérature païenne et religieuse; les Africains Septime Sévère, Fronton, Apulée, Tertullien, Augustin forment une race à part. » Mais Rome n'a pas laissé, sur ce sol, que des ruines mortes et des milliers d'inscriptions, elle y a laissé des colons, enracinés au sol; ils ont fait souche et, dans la Kabylie orientale, tout bons musulmans que soient leurs descendants, ils revendiquent fièrement, comme les habitants de Tébessa, leur origine première. Les invasions successives n'en ont oblitéré ni les traits ni le souvenir, non plus que l'invasion arabe n'a modifié les Berbères demeurés les plus nombreux. La grande masse de la population est restée africaine et ni la conquête française, ni l'immigration européenne n'ont changé ses conditions d'existence, ni affaibli ses traditions et ses croyances.

Espagnols, Maltais et Mahonnais, Français, Anglais et Italiens, Suisses, Allemands et Belges modifient l'aspect du sol par leurs cultures, par les villes et villages qu'ils fondent, par les routes qu'ils tracent, par les voies ferrées qu'ils construisent, mais le

sol est plus malléable que l'habitant et des générations passeront avant que l'œuvre d'assimilation s'achève.

L'Algérie forme trois départements français, de superficie à peu près égale, d'inégale population. Le plus étendu est celui d'Oran, le plus peuplé est celui de Constantine, le plus central et le plus important est celui d'Alger. Nous les parcourrons successivement de l'ouest à l'est, de la frontière du Maroc à celle de la Tunisie.

Bornée à l'ouest par le Maroc, à l'est par le département d'Alger, au nord par la Méditerranée, au sud par les dunes sablonneuses de l'Areg, la province d'Oran mesure environ 2,600,000 hectares et renferme près de 800,000 habitants. Ici, les trois zones longitudinales du Tell, des Hauts Plateaux et du Sahara, qui forment le trait caractéristique de cette côte, sont plus accentuées encore qu'ils ne le sont dans la province d'Alger et dans celle de Constantine. La zone du Tell y est plus restreinte, les plaines moins étendues, les ports plus rares; la zone des Hauts Plateaux, par contre, y a plus d'ampleur et celle du Sahara, que sillonne seul le maigre chapelet des oasis des Ksour, apparaît plus sèche et plus aride que les régions sahariennes situées plus à l'est.

Si, pour le voyageur qui l'aborde par son port principal, la province d'Oran offre l'aspect d'une plaine dénudée, semée de montagnes rocheuses brûlées par le soleil, trouée de lagunes salées, recouverte çà et là d'une végétation rabougrie de palmiers nains, derrière ce premier plan de la côte se déploie le magnifique panorama du Plateau tellien, les vallées du Dahra, les monts et les forêts de Daya, les riches cultures de Sidi-Bel-Abbès, au sud les vergers de Tlemcen et, dans l'est, les plaines fertiles de l'Habra et du Sig, la belle campagne de Mostaganem. Le littoral franchi, on se trouve en présence du massif tellien, aux longues pentes ravinées par les eaux, creusées d'âpres vallées qui découpent ce massif en monts isolés par des dépressions dont les plus profondes sont celles de la Tafna, de l'Isser et du Chéliff. Le massif tellien forme deux échelons parallèles; le premier, distant de 30 kilomètres de la côte, mesure, en moyenne, 500 à 1,000 mètres; le second, qui forme le rebord septentrional des Hauts Plateaux, oscille entre 1,000 et 2,000 mètres. En arrière de cette double chaîne, se déroule la zone des Hauts Plateaux, mesurant, en moyenne, 160 kilomètres d'épaisseur. Sa surface monotone, couverte d'alfa, ressemble à celle d'un lit de mer d'où surgiraient, de loin en loin, pareilles à des îles, des collines rocheuses entre lesquelles des petits chotts marécageux se creusent, derniers vestiges d'un bassin lacustre aujourd'hui desséché.

Le rebord méridional des Hauts Plateaux forme la chaîne saharienne; ses falaises escarpées surplombent le désert; elles atteignent 2,200 mètres à leur point culminant le Djébel Mzi, 2,100 au Mir-El-Djébel; elles déversent dans le Sahara des ruisseaux promptement taris. Succession de massifs reliés par des contreforts, cette chaîne comprend les montagnes des Ksour et le Djébel Amour aux pentes boisées et verdoyantes sur lesquelles le Chéliff prend naissance et se fraie une voie vers la Méditerranée à travers le plateau du Tell.

La province d'Oran est riche en produits naturels. Le sous-sol renferme le fer, le

cuivre, le zinc, le plomb; on en extrait l'onyx translucide dont les Arabes ont décoré les monuments de Tlemcen. Les carrières de Aïn-Tekbalet, près de l'Isser et à 30 kilomètres de Tlemcen, sont renommées pour la richesse de coloration, l'opposition des tons et des couleurs, la limpidité de leurs blocs; elles constituent le plus puissant dépôt connu d'onyx, autant par son étendue et l'épaisseur de ses bancs que par l'infinie variété de ses teintes. L'alfa, cette herbe africaine qui ne prospère que dans les terrains légers et comparativement ingrats formés de silices et recouverts de pierrailles calcaires, dans les régions les plus sèches des Hauts Plateaux, est l'une des principales richesses de la province d'Oran. Sur les 225,000 tonnes qu'exportent annuellement les pays producteurs, parmi lesquels Oran figure en première ligne, la fabrication du papier en consomme, à elle seule, 210,000; la corderie, la vannerie, la sparterie se partagent le surplus. Mais, par un fâcheux et trop fréquent résultat des lois économiques faussées, la France utilise très peu l'alfa; l'Angleterre, en revanche, absorbe la presque totalité de la production : 200,000 tonnes. L'alfa, qui revient aux négociants français à 14 francs les 100 kilogrammes, ne revient qu'à 10 francs aux Anglais et aux Belges. Si l'alfa coûte en France plus cher qu'en Angleterre, il en est de même des produits chimiques employés pour le convertir en pâte; ils reviennent à 56 francs les 100 kilogrammes en France, à 35 en Angleterre. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si, dans ces conditions doublement défavorables, peu d'usines en France fabriquent la pâte d'alfa et si cette industrie restreinte alimente surtout une fabrication de luxe et non, comme en Angleterre, une fabrication d'articles courants. Et, cependant, l'alfa donne un papier souple, soyeux, résistant, transparent et d'une grande pureté. A poids égal, il a une épaisseur supérieure à celle des autres papiers. Il reçoit bien l'impression, il convient admirablement aux éditions de luxe et aux belles gravures.

Oran, chef-lieu de la province, renferme 68,000 habitants; elle est, après Alger, la plus peuplée des villes de notre colonie africaine. Située dans l'enfoncement méridional du golfe qui porte son nom, Oran dut son importance au port de Mers-El-Kébir, le havre naturel de cette partie de la côte, le *Portus Divinus* des Latins. Une ville n'eût pu naître et grandir au pied de ces falaises; elle s'éleva à 8 kilomètres de distance, dans l'*Ouaran*, ou « la coupure », d'où le nom qu'elle porte. Adossée à cette muraille inexpugnable, la ville formait une sorte de camp retranché. A la suite des Maures chassés d'Espagne, les Espagnols s'y établirent. Vingt-quatre heures de navigation à voile séparaient alors Oran de la péninsule et, par un temps clair, des montagnes du Maghreb on entrevoyait celles de Murcie.

Il fallut trois siècles et le tremblement de terre de 1790 qui détruisit Oran, pour la rendre aux Arabes qui ne la gardèrent que jusqu'en 1831, époque à laquelle les Français la prirent, la fortifièrent et l'agrandirent. Ils n'y sont pas les plus nombreux; les Espagnols, anciens maîtres de la ville, y constituent encore l'élément ethnique prépondérant, par suite du voisinage des ports espagnols d'Almeria et surtout de celui de Carthagène, qui, par les voies ferrées, se relie au réseau continental européen et n'est qu'à huit heures de distance par navires à vapeur. L'achèvement du port d'Oran a fait abandonner à la marine militaire celui de Mers-El-Kébir et a donné au mouvement

commercial de la ville une vigoureuse impulsion. Oran est l'une des grandes escales de ce littoral africain et son importance s'accroît rapidement.

Tlemcen, au sud-ouest d'Oran, compte près de 30,000 habitants. Bâtie sur un plateau de 800 mètres d'altitude que dominent au sud les roches escarpées de Lella-Seti, l'antique cité reine du Maghreb, la Grenade africaine apparaît encadrée de vergers d'oliviers, de forêts de figuiers, dans son enceinte de remparts arabes aujourd'hui en ruines et au-dessus desquels se dressent ses blancs minarets, les tours et les créneaux de sa mosquée. Bien nommée par les Romains qui l'appelaient *Pomaria*, Tlemcen eut, au xve siècle, une ère de grande prospérité; elle renfermait 100,000 habitants et ses monuments attestent leur génie artistique. Elle est resté un musée des plus curieux et un centre agricole considérable.

A distance égale d'Oran et de Tlemcen, Sidi-Bel-Abbès, l'une des villes les plus pittoresques et les plus prospères de l'Algérie, s'élève sur les bords de la Mekerra. Ici encore les Espagnols sont plus nombreux que les Français. Maskara, ou le *Camp permanent*, est plus à l'est; Abd-el-Kader en fit sa capitale et sa tribu y réside. Centre agricole de la fertile plaine de l'Eghris, Maskara est renommée pour ses vignobles et ses grandes cultures. Mostaganem est plus rapprochée de la province d'Alger; ville essentiellement européenne et où domine l'élément français, elle renferme près de 15,000 habitants. La vallée des Jardins, qu'arrose l'Aïn-Sefra, fait un cadre de verdure à Mostaganem et à Mazagran, qu'illustra l'héroïque fait d'armes de 1840.

Entre la province d'Oran à l'ouest et la province de Constantine à l'est, celle d'Alger recouvre une superficie de 2,355,000 hectares et renferme une population de plus de 1,200,000 habitants. Ici, l'épaisseur de la zone montagneuse est moindre, elle n'excède pas 100 kilomètres, mais son orientation et sa disposition sont les mêmes. Les gradins parallèles, que nous avons notés dans la province d'Oran, se prolongent à travers la province d'Alger; ils sont plus rapprochés, serrant de près la côte, enfermant dans leur courbe les larges plaines de la Mitidjah, recouvrant de leurs saillies la région des Kabyles, déroulant autour de la protubérance de Dellys et d'Azeffoun la chaîne neigeuse du Djurjura, dont la plus haute cime, le Lalla-Khedidja, dépasse 2,300 mètres. Au pied du Djurjura, la vallée s'étend, profonde, semée de bois, de champs et de pâturages, d'aiguilles rocheuses sur lesquelles se dressent les villages berbères.

Par delà l'Oued Sahel qui se déverse dans le golfe de Bougie, la chaîne des monts Babor prolonge à 200 kilomètres plus à l'est le montueux sillon du Djurjura; aucun de ses pics n'atteint 2,000 mètres; le plus élevé, le Djébel Adrar en mesure 1,994. Au sud du Djurjura et des Babor s'allonge la chaîne des Biban, ou « des Portes », ainsi nommée des *Portes de Fer* dont les Français et les Arabes se disputèrent la possession; elles mettaient en communication la province d'Alger et celle de Constantine. Une voie ferrée franchit aujourd'hui la Grande Porte et une excellente route carrossable traverse la Petite Porte. Plusieurs cours d'eau arrosent cette région que sillonne le cours moyen du Chéliff; les plus importants sont le Mazafran, l'Harrach, l'Isser, le Sébaou et l'Oued Sahel.

Si formidable qu'apparaisse, d'Alger, la longue muraille du Djurjura, elle est accessible dans toutes ses parties, et les bergers kabyles mènent paître leurs troupeaux de chèvres sur ses pics les plus sourcilleux. Plusieurs cols la traversent par des altitudes de 1,600 à 1,800 mètres et, dans les vallées qui séparent les crêtes, se rencontrent des prairies naturelles que tapisse au printemps une herbe courte et fine très appréciée par les troupeaux. Peu de régions sont à ce point pittoresques; on ne voit partout que crêtes rocheuses, cascades bondissantes, vallons ombreux, vergers suspendus aux pentes des précipices, villages kabyles perchés sur les cimes, sans autres ouvertures extérieures que de rares portes, et ressemblant de loin à d'énormes tortues grises endormies sur d'abrupts sommets. Quand, du plateau sur lequel s'élève Fort-National, clef de la Kabylie, l'œil embrasse le vaste horizon, on croit rêver devant l'étrange panorama qui se déroule; il en est de plus majestueux et de plus grandioses, il n'en est pas de semblables à celui-ci, de comparables à cette mer de pics verdoyants émergeant de sombres et profondes vallées et dont les sommets baignent dans la violente lumière africaine.

Près de 500,000 Kabyles habitent cette région qui porte leur nom. La conquête et l'invasion ont passé sur eux sans altérer leurs traits caractéristiques; ils sont restés Berbères, industrieux et travailleurs, agriculteurs, forgerons, orfèvres, armuriers, pasteurs. Leur sol, impuissant à les nourrir, les contraint à émigrer dans les grandes villes, dans les villages agricoles où ils louent leurs bras pour les moissons, se font manœuvres ou portefaix, colporteurs, ou maçons; mais, comme toutes les races montagnardes, ils préfèrent leur pauvre et rude terre natale aux villes du littoral. Cette race forte et résistante, prolifique et laborieuse, a déjà rendu et est appelée à rendre encore d'importants services à l'œuvre de civilisation que la France poursuit en Afrique.

Alger, capitale de nos possessions sur cette côte, est bien le seuil d'accès du vaste continent, la tête de cet empire naissant qui ne compte pas encore un siècle d'existence. Elle apparaît, monumentale et grandiose, entre le cap Caxine et la pointe Pescade, entre Notre-Dame d'Afrique et Koubba, déployant sur la mer la haute façade de son boulevard bordé de maisons européennes, jetant comme un défi à l'aveuglante lumière du soleil sa kasbah crayeuse, déroulant à l'est ses collines verdoyantes semées de villas et de jardins, ses faubourgs, ses villages, ses hameaux et ses plaines; l'Atlas se profile à l'horizon et, derrière l'Atlas, le Djurjura soulève ses sommets étagés qui vont rejoindre les hautes cimes neigeuses du Tamgout et de Lella-Khedidja. C'est bien la ville que l'on ne peut se lasser d'admirer et qui enchante l'imagination, double ville, européenne et africaine, dans laquelle le passé et le présent se coudoient, dans laquelle deux civilisations, deux religions se trouvent face à face, les unes aux autres antagonistes, sorte de champ clos de l'orient et de l'occident, du nord et du sud, des vainqueurs et des vaincus d'hier.

Ces vaincus ont grand air et, tout vaincus qu'ils soient, ils imposent encore le respect. Sous ses haillons malpropres, l'Arabe reste digne et grave ; si sauvage et ignorant

qu'il soit, il garde l'attitude fière, le parler sobre, le secret de ses pensées, de ses regrets et de ses espérances. Nos plus merveilleuses découvertes ne lui arracheront pas un cri d'admiration, non plus que le danger ne lui arrachera une supplication. Tel il fut autrefois, tel il est encore aujourd'hui et notre civilisation qui l'enveloppe de toutes parts, qui le cerne jusque dans son dernier abri, semble sans prise sur lui, figé dans son immobilité fataliste, opposant à tout sa force d'inertie, son inaltérable patience, vivant de peu, sobre et taciturne, attendant l'impossible, peut-être n'attendant plus rien.

Mystérieuse comme lui, sa kasbah, sa *ville blanche*, aux ruelles étroites, aux maisons murées, l'une à l'autre adossées, renferme tout un monde. L'Arabe n'y est plus seul, ni maître ; les pires industries de l'Europe envahissent ce labyrinthe mal famé, s'y cachent et s'y terrent ainsi qu'en une tanière qui ne s'ouvre que la nuit. Il y tient bon toutefois ; les femmes voilées et vêtues de blanc circulent comme autrefois au long des degrés escarpés, d'étranges échoppes y débitent d'étranges produits ; des portes basses s'entr'ouvrent sans bruit laissant apercevoir des patios intérieurs, des salles de bains où flotte une épaisse fumée, des demeures souterraines où la vie se fait muette et silencieuse ; les portes massives rappellent celles des citadelles et les étroits guichets aux fortes barres de fer défient l'indiscrétion du dehors et déjouent la curiosité du dedans.

Tout autre est la ville française. Elle a l'aspect grandiose d'une cité construite en vue de l'avenir, elle porte l'empreinte d'une race qui a pris possession définitive du sol. Elle ne rappelle en rien les villes du littoral méditerranéen : Nice, italienne et française, cosmopolite, anglaise et russe, américaine et européenne, avec ses hôteliers suisses, ses garçons d'hôtel allemands ; Cannes exclusive et aristocratique ; Marseille populeuse, maritime, commerçante, méridionale et affairée. Alger n'a ni le mouvement de Marseille, ni la riante apparence de Nice. Centre administratif et militaire, elle est, malgré ses constructions européennes et sa population bariolée, une ville africaine, une porte ouverte sur le continent, sur le sud dont sa large vallée de la Mitidja lui trace la route, sur le désert dont Laghouat et Biskra marquent le seuil. Dans son enceinte se coudoient l'Arabe et le Kabyle, le Soudanais, le Marocain, le Tunisien, les gens du Mzab et les nègres de Bambara. Toutes les races de l'Afrique y sont représentées et, derrière sa monumentale façade, s'étend le continent dont elle est le microcosme.

Longue de 100 kilomètres, large de 20, la plaine de la Mitidja s'ouvre au sud-ouest d'Alger. Peu de terres sont aussi fécondes que ce vaste bassin lacustre aujourd'hui semé de villes et de villages : Boufarik, Blida, Joinville, Montpensier, Dalmatie, Souma, Bouïnan, la Chiffa, Mouzaïaville, El Afroun, Marengo. Les centres les plus importants sont Boufarik, autrefois marais inhabitable et fiévreux, aujourd'hui assaini et drainé, ombragé par de magnifiques platanes ; Blida « la parfumée », qu'entourent des forêts d'orangers ; Mouzaïaville, célèbre par son marché. Plus à l'ouest, se trouvent Miliana, bâtie sur le flanc d'un rocher et dominant la fertile vallée du Chéliff, Orléansville assise en belle position sur les bords du Chéliff dont elle domine la plaine vaste et fertile.



LES GORGES D'EL KANTARA

Plus au nord et sur le bord de la mer, s'élève Cherchel, ancienne colonie phénicienne, puis capitale de la Mauritanie Césarienne, *splendissima colonia Cœsariensis*, détruite par Firmus, relevée par Théodore, ruinée par les Vandales, puis par les Arabes, et restée célèbre par ses ruines et son passé. Ténès, l'antique *Cartenna*, est à l'ouest de Cherchel. Derrière ses remparts encore debout on a retrouvé les débris d'un monument considérable, des inscriptions et des fûts de colonnes, puis des citernes, des silos, des hypogées, toute une ville souterraine convertie en magasins et en caves.

A l'est d'Alger, Dellys est, comme Alger, une double ville arabe et européenne; Tizi-Ouzou, seuil d'accès de la Kabylie, est située dans la vallée du Sébaou et sur la route de Fort-National, clef de cette région dont nous avons parlé plus haut. Au sud, sur la route de Làghouat, Médéa, que le col de la Ténia met en communication avec la plaine de la Mitidja, fut l'un des points que les Arabes nous disputèrent avec le plus d'archarnement. Plus bas, Boghari puis Djelfa se succèdent jusqu'à Laghouat, première étape de la route de Tombouctou et appelée à devenir le centre politique de l'Algérie méridionale.

Confinant à la Tunisie à l'est, à la province d'Alger à l'ouest, la province de Constantine renferme 2,465,000 hectares et une population de 1,370,000 habitants. Son développement de côtes mesure 370 kilomètres échancrés par les golfes de Bougie, Philippeville et Bône. Ici l'épaisseur montagneuse est plus considérable, le massif de l'Aurès, au sud, en double l'étendue; par contre, les trois zones que nous avons relevées successivement plus à l'est sont moins accentuées et moins hautes, sauf dans l'Aurès où le pic de Chéliah dépasserait de 20 mètres le Lalla-Khedidja de la Kabylie. Dans cette région montueuse, les cours d'eau sont rares et de médiocre débit. L'Oued Sahel se déverse dans le golfe de Bougie; l'Oued El-Kebir arrose Constantine; l'Oued Agrioun franchit le massif du Babor par le Chabet-El-Akra, la plus grandiose des gorges algériennes; l'Oued Guebli atteint la mer près de Collo; l'Oued El-Kebir et le Mafray sont tributaires du golfe de Bône; plus à l'est enfin, le cours moyen de la Mafrag, rivière tunisienne, arrose la partie orientale de la contrée.

Les conditions climatériques sont autres dans la province de Constantine que dans celles d'Oran et d'Alger. Le niveau moyen du sol cultivable est plus élevé, la température y est plus fraîche, les pluies y sont plus abondantes. Il en résulte une acclimatation plus facile pour l'immigration européenne, une terre mieux adaptée à la culture des céréales, aussi les Romains, les Turcs, les Arabes eux-mêmes tenaient-ils la province de Constantine pour la plus riche de la Régence; elle est aujourd'hui encore la plus peuplée, celle vers laquelle se dirigent de préférence les colons cultivateurs. Plus facile à défendre à cause de son relief montueux, elle est aussi celle où les Berbères se sont le plus solidement cantonnés et maintenus, celle où les Français l'emportent en nombre sur l'élément ethnique étranger, sur les Italiens, les Maltais et les Espagnols, mais leur chiffre est loin d'égaler celui des Musulmans qui dépasse un million.

Constantine donne son nom à cette province ; elle s'élève sur un rocher abrupt qu'un isthme étroit de 150 mètres de largeur relie seul au massif. Le Rummel, grossi du Bou-Merzoug, enveloppe le pied du rocher, défendant sur deux côtés l'approche des murailles. Ce plateau, autrefois inexpugnable, a vu se succéder de nombreuses générations ; il était le centre stratégique de la région, aussi le sol en est-il couvert de débris superposés, de constructions romaines et d'édifices arabes. Ce fut l'antique *Cirta* carthaginoise, la résidence des rois numides, de Syphax, puis de Massinissa. Strabon affirme que Cirta pouvait mettre sur pied 10,000 cavaliers et 20,000 fantassins. On sait ce que la conquête de Constantine coûta à la France ; ce dernier siège, disent les traditions locales, fut le quatre-vingtième subi par Constantine. Perchée comme un nid d'aigle sur son rocher, la vieille capitale de cet âpre pays numide étouffe dans son étroite enceinte. Pour s'agrandir, il lui faudrait escalader la montagne ou franchir son ravin. « La situation qui fait sa force, écrit M. Lanier, arrête aussi son essor, l'espace lui est inflexiblement mesuré. Et il n'est pas grand cet espace. Le rocher mesure dans la plus grande diagonale un kilomètre, et dans la moindre 700 mètres. A peine a-t-on fait quelques pas dans les rues qu'on est arrêté par un parapet ; on se penche et l'on voit l'abîme. Une partie du plateau est à peu près plane ; les Européens s'en sont emparés, y ont aligné des rues et construit de hautes maisons, mais l'espace où trois indigènes sont à l'aise suffit à peine à deux Européens, et, à mesure que le nombre de ceux-ci augmente, le chiffre total de la population diminue. »

Le réseau des voies ferrées relie Constantine à Alger dans le nord-ouest, à Biskra au sud, à Philippeville au nord, à Guelma à l'est, à Bône et à Tunis dans le nord-est. Bône, seconde ville de la province, renferme plus de 30,000 habitants. Elle s'élève près de l'emplacement de l'*Ubba* carthaginoise, de l'*Hippone* romaine, résidence de saint Augustin. La ville s'est déplacée, à la suite de son port que les alluvions de la Seybouse ont repoussé plus au nord. Rivale de Constantine, futur chef-lieu du département de la Seybouse dont la création s'impose, Bône est l'une des belles villes de l'Algérie, elle est aussi l'un de ses grands ports, la tête d'une région agricole et industrielle. Les Maltais ont converti sa plaine en un admirable jardin maraîcher ; l'Edough, qui domine la ville à l'ouest, est couvert de forêts de chênes-lièges ; sur son versant méridional se trouvent les mines de fer de Motka-El-Hadid renfermant jusqu'à 62 pour 100 de métal pur.

Plus à l'ouest, sur la côte, Philippeville, escale maritime de Constantine, dispute à Oran et à Alger la première place comme port d'attache du littoral. Peuplée de 23,000 âmes, elle est située à 2 kilomètres de l'embouchure du Safsaf, sur deux mamelons que séparait un long ravin devenu aujourd'hui la principale artère de la ville. La voie ferrée qui la relie à Constantine, à 87 kilomètres au sud, fait d'elle le seuil d'accès de la province et un port très animé. Philippeville fut, elle aussi, une cité phénicienne, *Rus Lucar*, « cap de Feu », dont les Romains firent *Rusicada* et les Arabes Ras-Skikda. Son port artificiel, pour lequel on a dépensé des millions, s'est substitué à la magnifique rade de Stora que cinq kilomètres seulement séparent de Philippeville. Collo est plus à l'ouest ; sa rade rappelle celle de Stora et fut, de tout

temps, un port de relâche très fréquenté. Mais c'est moins encore à son port qu'à sa plaine fertile, à ses forêts de chênes-lièges, à ses gisements de plomb argentifère et à ses côtes poissonneuses, que Collo est redevable de sa prospérité croissante.

De l'autre côté du cap Bougaroni auquel est adossée Collo, se succèdent les ports de Djidjelli et de Bougie. Djidjelli, célèbre et prospère sous le nom lybien d'*Igilgili*, fut une colonie phénicienne, une cité romaine, puis byzantine, enfin un nid de pirates. Déchue, elle se relève et, dans son port abrité des vents d'ouest, concentre les produits des riches villages qui l'entourent et des bourgades kabyles des montagnes voisines. Sa population, d'environ 5,000 âmes, consiste surtout en Provençaux, Italiens, Basques et Maltais adonnés en grande partie à la culture maraîchère. Plus peuplée, 12,000 habitants, Bougie fut aussi plus importante ; du XIe au XIVe siècle elle trafiqua avec Marseille et les républiques italiennes; son miel et sa cire étaient renommés et surtout ses bougies qu'elle fut la première à fabriquer, prenant une ruche pour blason et son produit principal pour nom. Mais à cette période de prospérité commerciale succédèrent des temps troublés; Bougie devint, comme Djidjelli, un repaire de pirates, et sa population décrut et tomba à quelques centaines d'habitants. L'occupation française et la paix la relevèrent ; de nouveau les produits de la Grande-Kabylie affluèrent dans son port relié directement à Marseille et aux villes du littoral ; une ère nouvelle commence pour elle et Bougie se relève.

Sétif, presque aussi peuplée que Bougie, est au sud, à 113 kilomètres de cette dernière ville. Elle s'élève, par 1,096 mètres d'altitude, près du Bou-Sellam, sur l'emplacement qu'occupait la *Sitifis* romaine, capitale de l'une des Maurétanies. Son heureuse situation au point de croisement des routes, et la fécondité de son sol en firent de bonne heure un centre important; Sétif continue de l'être, surtout en tant que marché agricole. Il en est de même de Guelma, plus à l'est, et sur les rives de la Seybouse, dans un cadre d'oliviers, de vergers et de vignobles. Au sud et sur les confins du Sahara, s'élève Biskra, devenue depuis quelques années une station hivernale. Sa riante oasis forme un jardin de 5 kilomètres de longueur produisant des dattes estimées, mais le sol cultivable de Biskra ne suffit pas à nourrir ses habitants; ils émigrent en grand nombre et l'on trouve des Biskris dans toutes les villes du littoral.

Si considérable que soit l'œuvre entreprise par la France en Algérie, elle a été, en France surtout, diversement appréciée et sévèrement jugée à diverses époques. Les passions politiques, les animosités personnelles ont souvent provoqué d'injustes appréciations. Plus impartiaux, les étrangers ne lui ont pas refusé leur légitime tribut d'admiration. « En présence des faits, écrit M. de Tchihatchef, s'évanouissent les doutes et les appréhensions que l'ignorance ou la malveillance s'étaient plu si longtemps à jeter sur l'avenir de ce beau pays ; désormais les plus opiniâtres détracteurs de la France n'oseront pas lui adresser le reproche de n'avoir pas l'esprit colonisateur, reproche qui, malheureusement, a été répété plus souvent par les Français que par les étrangers, peut-être parce que les premiers parlaient souvent de ce qu'ils n'avaient

pas vu, tandis que les derniers se donnaient au moins la peine d'observer le pays sur les lieux mêmes. Ainsi fit le célèbre explorateur allemand Rholfs déclarant que quiconque a pu voir comme lui les prodigieux travaux exécutés par les Français en Algérie n'éprouvera qu'un sentiment de pitié pour ceux qui, en présence de toutes ces œuvres admirables, oseraient encore prétendre que les Français ne savent pas coloniser. Contrairement à l'opinion fréquemment produite, j'estime que, sous le rapport de la colonisation, la France n'a rien à envier aux nations les plus privilégiées, et que l'œuvre accomplie en Algérie n'a été surpassée nulle part et très rarement égalée. »

Les chiffres confirment ces appréciations. Depuis 1885, le commerce de l'Algérie n'a fait que grandir ; il s'est élevé de 423 millions à 567 millions au total. Le commerce spécial avec la France dépasse 192 millions à l'importation, 200 millions à l'exportation. L'Algérie exporte en France des céréales pour 38 millions, des vins pour 56, des animaux pour 41, des laines pour 20. Son mouvement maritime dépasse 7,000 navires à l'entrée et à la sortie jaugeant près de 4 millions de tonnes. Plus de 3,000 kilomètres de voies ferrées ont été construits, et de magnifiques routes sillonnent la région. Plus de 100 millions ont été consacrés à l'amélioration des ports ; des barrages destinés à garder en réserve l'eau des rivières et à la distribuer dans les plaines à l'époque des sécheresses ont été édifiés sur l'Habra, le Sig, la Djidoula, le Tlélat, l'Hamiz. Enfin la population s'accroît et l'organisation de l'instruction publique met l'Algérie au rang des nations les plus avancées. C'est à la France et à son génie colonisateur que cette région, où la piraterie et le banditisme régnaient en maîtres, doit d'être ce qu'elle est aujourd'hui.

III. — LA TUNISIE.

Les Arabes désignent du nom de *Djezirat-el-Maghreb*, « île occidentale », la longue côte africaine qui, sur 2,300 kilomètres, s'étend de l'extrémité du Maroc au golfe de Gabès. Elle comprend le Maroc, l'Algérie et la Tunisie ; elle forme une île montagneuse encadrée entre l'Atlantique et la Méditerranée d'une part, et, de l'autre, l'océan de sable du Sahara. Elle se détache en relief vigoureux, en lignes rigides, en face des rives européennes bien autrement échancrées et articulées ; elle forme un tout compact, une véritable région insulaire sillonnée par les mêmes chaînes, présentant partout le même caractère, n'offrant nulle part une solution de continuité, une barrière géographique qui les séparent. Entre le Maroc et l'Algérie, entre l'Algérie et la Tunisie, les lignes de démarcation sont fictives, et si, la frontière franchie, il semble que l'on aborde une autre région, un examen, même superficiel, montre qu'il n'en est rien et que le contraste résulte, non du relief du sol, des conditions climatériques, de la nature des produits, mais du degré de civilisation et de colonisation. Il y a peu d'années encore, Bône semblait marquer la limite entre deux contrées distinctes : à l'ouest, l'Algérie, semée de villes et de villages, traversée par de grandes routes, florissante et cultivée ;

à l'est, la Tunisie, aride et déboisée, personnifiant l'immobile Orient à côté de l'Orient moderne et civilisé. Le contraste était saisissant ; il s'efface depuis que le traité du Bardo, signé le 12 mai 1881, a rétabli la vérité historique et géographique et fait de la Tunisie ce qu'elle a toujours été, le prolongement oriental de l'Algérie, le complément naturel du Maghreb.

Sur une superficie d'environ 116,000 kilomètres carrés, la Tunisie renferme une population diversement évaluée entre 1,500,000 et 2 millions. A l'est et au nord elle confine à la Méditerranée ; au sud, sa frontière à travers le désert passe près de Nefta, suit le chott El-Djérid, traverse les montagnes de Douirat, les plaines d'El-Djefara et se termine au fort d'El-Biban sur la Méditerranée. A l'ouest, la ligne qui la sépare de l'Algérie commence au cap Roux, coupe les sommets du Djebel Ghorra et du Djébel Dir, rejoint la vallée de l'Oued Bou-Hadjar et pénètre dans le desert, à l'est de l'oasis de Négrin. Son climat est analogue à celui de l'Algérie, sa température moyenne se maintenant à 18 degrés, mais les vents d'est et de sud-est apportent à la Tunisie des pluies plus abondantes, aussi la culture descend-elle plus bas dans le Sahara Tunisien que dans le Sahara Algérien et retrouve-t-on des ruines de colonies romaines plus au sud de la Tunisie que dans la province de Constantine.

Orientée au nord et à l'est, la Tunisie comporte un grand développement de côtes, 300 kilomètres au nord, du cap Roux au cap Bon, 600 à l'est du cap Bon au Ras-Adjir. Au long de la côte nord se trouve l'île de Tabarca, campement de pêcheurs bretons, à l'est de laquelle s'ouvre Bizerte, puis se déroule une plage sablonneuse et d'accès difficile. Par delà le cap Farina, se creuse le golfe de Tunis que le cap Bon ferme à l'est. Au cap Bon commence la côte orientale qui fuit dans le sud. La presqu'île du cap Bon constitue une région riche et populeuse. Sur cette côte se succèdent les ports d'Hammam et de Sousse, de Monastir, Mehedia, Sidi-Mansour, Sfax, et Gabès, les îles Kerkena et Djerba. Cette dernière renferme 30,000 habitants. Au-dessus de Djerba, de longues flèches sablonneuses formant des lagunes se prolongent jusqu'à l'extrémité méridionale de la Tunisie, au Ras-Adjir.

Moins montueuse que la partie occidentale du Maghreb, la Tunisie est divisée en deux parties par une chaîne de montagnes orientée à l'est-nord-est et qui forme le prolongement de l'Atlas algérien. Cette chaîne qui, de Tébessa aboutit au cap Bon, se relie à la Sicile par le seuil sous-marin qui sépare la Méditerranée en deux bassins ; elle forme la ligne de partage des eaux qui, par le versant septentrional, s'écoulent dans la mer et, par le versant méridional, alimentent les lacs d'eau douce, ou *sebka*, semés sur la côte orientale, ou vont s'épancher dans les chotts. Cette ligne de partage dont l'altitude dépasse 1,000 mètres à son débouché de l'Algérie n'en mesure plus que 500 par le travers de l'Oued Miliana, elle va s'affaissant jusqu'au cap Bon. Au nord de la chaîne principale se déroulent deux chaînes secondaires et parallèles, dont l'une s'arrête à Porto-Farina à l'entrée du golfe de Tunis et dont l'autre va se perdre au cap Serrati ; elle constitue la région Khroumire ; en dehors de ces chaînes, se succèdent de l'est à l'ouest, des collines qu'interrompent des reliefs montagneux orientés du nord au sud.

C'est dans le massif central qu'apparaissent les plus fortes altitudes. Le Djébel

Chaubi, près de Fériana, est le plus haut sommet de la Tunisie; il mesure 1,590 mètres. Sur la même chaîne se succèdent le Ras-Sidi 1,520 mètres, le Djébel Semama 1,450, le Djébel Lazcred 1,429, le Mghila 1,445, le Serdj 1,375. Les deux plus hauts sommets du massif Khroumir, le Djébel Bir et le Ghorra, ne dépassent pas 1,014 à 1,212 mètres. Une région, dite des Hauts-Plateaux, s'étend au long de la frontière algérienne, entre la chaîne du Kef, celle du centre, et le système montagneux du sud. Son altitude, de 1,000 mètres à l'ouest, va en diminuant vers le sud-est, où ses grandes plaines ondulées s'inclinent vers les chotts et les terres basses de la côte entre Kairouan et Gabès. Très rapprochées, au nord, les montagnes, à versants rapides, sont sillonnées par des vallées étroites et profondes; les plaines y sont rares et d'une médiocre étendue, on les rencontre surtout à l'embouchure des rivières ou le long des grands cours d'eau, telles les plaines de Tabarka, de Mogod, de Mateur et de la Medjerda.

Ce relief orographique détermine trois versants distincts au nord, à l'est et au sud. A chacun de ces trois versants correspond un cours d'eau important. Au versant du nord appartient la Medjerda, originaire de l'Algérie, près de Souk-Ahras ; elle franchit la chaîne du Kef à l'Oued Zerga et se jette dans la Méditerranée au nord de Tunis, après avoir ramassé les eaux de l'Oued Mellègue, de l'Oued Tessa et du Siliana descendus des Hauts-Plateaux. Au sud, l'Oued Nebhâna se déverse dans le lac Kelbia, non loin de Kairouan, ainsi que l'Oued Marguellil et le Zéroud. Enfin le golfe de Gabès reçoit le Leben ou Rann, tandis que les eaux du versant opposé vont se perdre dans les chotts ou le Sahara.

Tous ces cours d'eau sont torrentueux, à sec l'été, d'un médiocre débit l'hiver, mais sujets à des crues soudaines, comme la Medjerda qui monte parfois de 12 mètres et décroît aussi rapidement. Telle est l'inclinaison du thalweg que ces rivières ne peuvent rendre aucun service comme voies de transports ou de communications ; par contre l'industrie peut s'approprier leurs forces motrices et l'agriculture les utiliser à l'aide de barrages.

De l'étude du relief de la Tunisie et de ses conditions climatériques il résulte qu'au dessus de l'altitude de 1,000 mètres le sol devient impropre à la culture, il se couvre de broussailles et de forêts de pins, d'alfa et de chênes verts. Au-dessous, entre 600 et 1,000 mètres, s'étend la région des Hauts-Plateaux, agricole et forestière. C'est dans cette zone que l'on rencontre les plus beaux massifs boisés de la Khroumirie et de la chaîne centrale. Entre 400 et 600 mètres l'alfa cesse, l'olivier prospère. Plus bas se déploie la région des lacs, des chotts, des plaines et des dunes du Sahara. De beaucoup la plus étendue, cette région recouvre 10 millions d'hectares, dont une grande partie improductive, mais les plaines portent de riches récoltes de céréales, d'importants vignobles, des plantations d'oliviers, de palmiers et d'arbres à fruits. On évalue à 2,600,000 hectares, les terres labourables et les prairies de la Tunisie, à 5,200,000 les landes à pacage, à 1,500,000 la zone de l'alfa, à 810,000 la zone forestière.

Sur cette terre phénicienne s'éleva l'antique *Byrsa*, la puissante Carthage qui, un moment, tint la fortune indécise entre elle et Rome. Si Rome la détruisit, César

et Auguste la rebâtirent, les Vandales en firent la capitale de leur royaume. Bélisaire s'en empara et Hassan la rasa. « Qui peut dire, écrivait M. Beulé en 1860, qu'elle ne se relèvera pas un jour et qu'un peuple civilisé qui comprendra tous les avantages de sa situation, n'imitera pas l'exemple des Romains ? » En attendant ce jour, le sol s'exhausse, le port marchand est comblé et des vignobles occupent l'emplacement où s'abritaient les trirèmes carthaginoises. Les ruines, converties en carrières de marbre et de granit, ont à peu près disparu et Chateaubriand n'y retrouva qu'« un sol uni semé de petits morceaux de marbre ». Peu de terres ont été, à ce point, pillées et saccagées. Chrétiens et Barbares, Pisans et Gênois, Espagnols, Anglais et Français, Arabes et Turcs, Romains et Vandales ont fouillé ces décombres pour en extraire des matériaux de construction ou des reliques du passé.

Ici, les anciens maîtres du pays, les Carthaginois et les Romains, les Grecs et les Vandales n'ont laissé que des ruines, mais leurs descendants n'ont pas pris racine dans le sol. Aucune tradition, aucun élément ethnique ne les rappellent ; rien dans les traits physiques des habitants, dans leur langue ou dans leurs coutumes n'évoque leur souvenir. Ce qui semble avoir persisté, c'est la race antérieure aux conquêtes, la race autochtone, celle que les Phéniciens trouvèrent établie dans la région. Elle forme encore la majorité ; puis viennent les Arabes Koulouglis, descendants des Turcs et des Maures, les Arabes nomades, les Juifs, quelques nègres et la population européenne. Entre les Berbères et les Arabes, entre les Arabes sédentaires et les Arabes nomades, les vieilles antipathies persistent. Les Arabes sédentaires se marient entre eux, répugnant à toute alliance avec les nomades, de même que ceux-ci avec les Kabyles.

Tunis, capitale de la région à laquelle elle donne son nom, est, après le Caire et Alexandrie, la cité la plus populeuse du continent Africain, 130,000 habitants. Admirablement située dans l'angle oriental du Maghreb, entre les deux bassins de la Méditerranée et à l'issue de la vallée de la Medjerda, elle réunissait les avantages qui firent si grande Carthage, dont quelques kilomètres la séparent, qu'elle remplaça quelque temps, mais dont elle n'eut pas le triste sort. Tunis, « la fleurie, l'odorante, la blanche, la fiancée de l'Occident », fut, pour le monde musulman, la cité sans égale, le rendez-vous des voyageurs venus de l'Orient et de l'Occident, la ville des rêves réalisés.

Au cours des siècles, les avantages de la situation de Tunis se sont modifiés, sa lagune s'est en partie comblée et son port artificiel remplace mal celui dont la nature l'avait dotée. Elle n'en reste pas moins un paysage maritime incomparable. « Lorsque par une mer tranquille et sous un ciel pur, écrit M. J. de Crozals, le navire qui a suivi la côte est arrivé à la hauteur de Ras-Sidi-Ali-el-Mekki, un merveilleux spectacle se découvre. A gauche, vers le nord, s'arrondit comme un dos liquide, scintillant sous les feux du soleil la mer sans limites ; devant la proue du navire, dans le lointain, une grande île rocheuse, l'ancienne Œginure, paraît être la gardienne avancée du golfe du côté souvent menacé de la Sicile ; à quelques encablures du vaisseau à l'extrémité opposée, vers la côte occidentale, l'île Plane, l'antique Korsura, lui répond. Entre le Ras-Sidi et le Ras-Addar s'ouvre le golfe. Près de 70 kilomètres

séparent ces deux points extrêmes, promontoires fameux, consacrés par le souvenir des Dieux : les anciens avaient mis le premier sous la garde d'Apollon, le second sous celle de Mercure. La distance qui sépare les deux bras du golfe, l'arc immense de sa courbure, sa profondeur, semblent être exactement ceux que le regard humain, dans sa portée extrême, peut embrasser. Les hauteurs qui forment la corne orientale du golfe : le Djébel Hamil, le Bou-Kournein, apparaissent d'abord dans le lointain comme de grandes îles rocheuses jetées en regard de la côte; peu à peu on voit émerger de l'horizon les terres qui les soutiennent et les relient; le profil du littoral se dessine; le massif puissant du Zaghouan ferme le paysage vers le nord, et tandis que l'œil suit les jeux de la lumière sur les flancs du mont et contemple les arêtes vives de son sommet découpé en forme de croissant, l'esprit se reporte aux temps où cette même montagne, le *mons Zeugitanus*, encore aujourd'hui riche en sources, versait un fleuve aux citernes de Carthage. »

Dépendance de Carthage, Tunis suivit sa fortune, de même qu'elle suivit celle de Rome quand Rome fut maîtresse de ces côtes. Devenue ville arabe en 609, aujourd'hui ville à demi française, elle offre l'aspect pittoresque de ces cités d'Orient, qui impressionnent si vivement à distance, mais désenchantent vues de près. Si la vieille Tunis a gardé ses longues voûtes, ses colonnes de marbre prises à Carthage, ses arcades et ses chapiteaux bariolés, ses marchés et ses bazars, la nouvelle Tunis, « le quartier franc », s'élargit et s'étend vers la lagune, juxtaposant à la vieille cité africaine une cité européenne et nécessitant la création d'un port nouveau.

La Goulette, en arabe Halk-el-Oued, le « goulot du fleuve », s'élève, autour d'une forteresse en ruines, sur la rive occidentale du canal donnant accès dans le lac de Tunis. Ce fut l'*Oppidum Ligulæ* des Romains et la *Galabras* des Byzantins, la porte de la baie intérieure dans laquelle Carthage abritait une partie de sa flotte. Le port militaire de la grande cité carthaginoise était plus à l'est; il a gardé sa forme sauf du côté du rivage où le vent chasse les sables. Du port marchand, il ne reste plus rien et les murs mêmes ont disparu sous les atterrissements d'un sol qui ne cesse de s'exhausser. Dans le nord-est, près du cap Blanc, Bizerte s'élève sur la pente d'une colline ; son lac semble être appelé à devenir le port militaire de la France en Afrique ; il renferme 1,300 hectares et les grands navires y trouveraient 13 mètres d'eau. Situé sur la route de Gibraltar en Orient, il peut devenir une importante escale le jour où le curage des canaux en rendra l'accès facile. Par delà Bizerte, la côte occidentale qui va rejoindre le littoral de la province de Constantine se déroule rigide, inaccessible et inhabitée. A l'exception de Béja, la *Vacca* de Salluste, cité riche et commerçante au temps de Jugurtha, aujourd'hui annexe militaire de la subdivision de Tunis, aucun centre important ne s'est créé dans cette région peu salubre.

Si Tunis est la capitale politique de la Tunisie, Kairouan en est la capitale religieuse. Située à 160 kilomètres au sud de Tunis, la ville sainte s'élève dans une immense plaine à la fois saharienne et marécageuse, et dessine à l'horizon, de quelque côté qu'on l'aborde, une masse blanche et imposante que domine le minaret de la mosquée de Sidi-Okba. Sa muraille crénelée, ses terrasses et ses



Gravé par M.me Perrin, 34, rue des Boulangers

Paris, Imp. Lemercier et C.ie

coupoles, ses constructions, ses bazars, ses bains se détachent en relief puissant sur un sol dénudé portant quelques rares oliviers et des haies de cactus, mais se couvrant après la saison des pluies de riches pâturages promptement brûlés. « Kairouan, écrit M. Victor Guérin, est la cité sainte par excellence, la véritable métropole du culte, métropole où le croissant domine sans partage. Là, jamais le Muezzin, en annonçant la prière du haut des minarets, n'a rencontré sous son regard aucun autre symbole religieux arboré sur un sanctuaire rival où le nom de Mahomet ne fût point invoqué; là, depuis douze siècles, l'iman, interprète et apôtre du Coran, n'a jamais vu paraître en sa présence le ministre de l'Évangile. Kairouan, en effet, a toujours été une ville rigoureusement interdite à ceux qui ne professent pas l'islamisme. Ce n'est que par exception qu'un petit nombre de voyageurs chrétiens ont pu y pénétrer. »

Sousa, ou Sousse, est le seuil d'accès de cette région du Sahel tunisien ; elle est aussi l'une des principales cités de la Tunisie. Ancienne colonie phénicienne, elle joua un rôle important dans les guerres puniques ; sous le nom de *Hadrumetum* elle fut le chef-lieu de la Byzacine romaine. Vue de la mer, elle dessine à l'horizon une longue ligne blanche entourée de murs crénelés, et flanquée de tours. Port de Kairouan, elle entretient avec Marseille un important commerce d'huile ; les oliviers abondent autour de Sousa, dont le trafic intérieur est aux mains des Juifs.

Sfakès ou Sfax est plus au sud, sur la côte, en face des îles Kerkenna. Le chiffre de sa population, environ 35,000 âmes, fait d'elle la seconde ville de la Tunisie. Ce fut la *Taphura* des Romains, située à la limite de la culture de l'olivier et du palmier. Plus industrieuse et plus active que la plupart des autres villes de la Tunisie, Sfax fait un important commerce d'huiles, de raisins, figues, amandes, éponges, poissons secs des pêcheries de Kerkenna et aussi d'alfa. Le territoire environnant est couvert d'oliviers et de vergers, mais le port de Sfax est inabordable aux grands navires, obligés de mouiller à 2 où 3 kilomètres de la plage. Un détroit de 50 kilomètres sépare Sfax des îles Kerkenna, où se réfugia Annibal avant de se rendre près d'Antiochus. Marius y débarqua et Tibère y exila Sempronius Gracchus.

Gabès, au fond du golfe qui porte son nom, est moins une ville qu'une oasis semée de villages et de hameaux, un nid de verdure dans lequel se détachent des constructions blanches et qu'arrose un ruisseau saigné par des canaux d'irrigation. Djara et Menzel constituent les deux plus importantes agglomérations de cette région fortunée. riche en produits de toute nature et centre militaire de premier ordre. Tout semble indiquer qu'avant peu Gabès deviendra une ville importante, une escale commerciale fréquentée.

A l'ouest de Gabès, dans l'intérieur des terres, s'ouvre le Beled-el-Djerid, le « pays des Palmes », serre chaude naturelle où, sous un ciel de feu, se récoltent les meilleures dattes de l'Afrique. Plus d'un million de palmiers y recouvrent une superficie de 2,000 hectares et 20,000 chameaux transportent annuellement à la côte les produits des oasis de Tozer, Nafta, El-Oudian et El-Hamma. « Les villages de cette oasis, écrit M. Victor Guérin, bâtis sur des collines sablonneuses qui se touchent les unes les autres, renferment une population totale d'environ 8,000 âmes. Les habitants se

livrent à la fois à la culture du sol et à la confection des étoffes de laine qui ont un grand débit dans la Régence. Les jardins sont arrosés par un oued qu'alimentent deux sources principales. Cet oued serpente à travers une véritable forêt de palmiers mêlés d'orangers, de citronniers et de grenadiers qui embaument l'air de leur parfums. Çà et là, des vignes capricieuses, aux ceps gigantesques, grimpent le long des dattiers, s'enroulent autour de leurs troncs ou courent en guirlandes d'un arbre à l'autre. D'innombrables petits compartiments ensemencés d'orge ou de blé, ou plantés de légumes, sont arrosés chaque jour par l'eau qui dérive de l'oued. Cette eau est tiède comme dans la plupart des oasis; je lui ai trouvé une température de 28 degrés centigrades. »

Au centre de cette région, le chott El-Djérid déploie sur 200 kilomètres de l'est à l'ouest et sur 75 du nord au sud sa grande plaine lacustre, comparable à un miroir dont la surface, composée de dalles salines unies, recouvre des eaux profondes. Plusieurs routes de caravanes relient les oasis des deux rives; ce ne sont que des pistes, mais souvent dangereuses, sur lesquelles il ne faut s'avancer qu'avec précaution, vu les vasières où s'enliserait le voyageur, les gouffres qui l'engloutiraient. Un nuage de poussière, un mirage, une erreur du guide, un effarement des animaux conduiraient une caravane à sa perte. Le seuil de partage, qui sépare de la Méditerranée le bassin immergeable, et que l'on propose d'ouvrir aux eaux de la mer, comporte une saillie de 47 mètres de hauteur et une longueur totale de terres à traverser mesurant 175 kilomètres.

Au sud de Gabès et du chott El-Djérid, on ne rencontre plus de centres importants; Kasr-El-Moudenin, Zian, El-Biban n'ont guère que des ruines. Par delà El-Biban commence la Tripolitaine.

Pays essentiellement agricole, la Tunisie compte plus d'un million d'hectares, un sixième de sa superficie totale, en culture. Elle possède en outre plus d'un million et demi de têtes de bétail et d'animaux de transport. Son commerce extérieur n'excède guère 54 millions de francs dont 33 à l'importation et 21 à l'exportation. Dans ce mouvement commercial, la France figure au premier rang avec un total d'environ 21 millions, 28 en y comprenant l'Algérie; viennent ensuite: l'Italie avec 7 millions, Malte avec 4, puis l'Angleterre, la Russie, l'Autriche, etc. Les exportations tunisiennes consistent principalement en blé, 4 millions, alfa, 2,500,000 francs, huile d'olive, tan, laines et tissus de laine, avoines et éponges. Ce commerce est desservi par 13,000 navires, entrées et sorties réunies. Les trois cinquièmes du tonnage sont sous pavillon français, les deux autres sous pavillons italien et anglais.

Quand la France prit en mains l'administration de la Tunisie, la Tunisie n'était qu'une ruine. L'œuvre de relèvement fut aussi une œuvre de salut à laquelle M. Cambon attacha son nom. « Ce qui frappe tout d'abord, écrit M. P. Foncin, quand on embrasse l'emsemble de l'œuvre accomplie par M. Cambon en Tunisie, c'est sa complexité, son étendue. Organisation du contrôle sur toute l'administration indigène, subordination définitive de l'autorité militaire à l'autorité civile, suppression de la commission financière et réformes des finances, suppression des juridictions consulaires et création

d'une justice, d'une police française, maintien de la sécurité, constitution de tout un vaste système de travaux publics, abolition réparatrice d'un grand nombre de droits d'exportation qui accablaient l'agriculture, l'industrie et le commerce, création d'un service forestier, d'une chambre de commerce et d'une direction des beaux-arts, impulsion donnée à l'enseignement et à la diffusion de la langue française furent l'œuvre de quatre années. » Aujourd'hui le pays est en grand progrès, les budgets s'équilibrent, le commerce s'accroît et l'immigration européenne commence à affluer sur cette terre adis si riche, et, maintenant encore, si pleine de promesses.

IV. — LA TRIPOLITAINE

Entre la Tunisie et l'Algérie à l'ouest et l'Égypte à l'est, la province turque de la Tripolitaine se déploie sur une superficie de 1,200,000 kilomètres carrés peuplés d'un million d'habitants. Elle ne constitue ni un ensemble géographique ni une unité politique ; elle tient de la terre saharienne par ses déserts, par son sol sablonneux et ses oasis ; elle est méditerranéenne par son développement de côtes de 2,000 kilomètres ; elle se compose de régions que ne relie aucun lien historique : la Tripolitaine proprement dite avec l'oasis de Ghadamès, l'ancienne Cyrénaïque ou plateau de Barka, le Fezzan et l'oasis de Ghât. Elle a pour limites : au nord, la Méditerranée, à l'ouest une frontière qui, au sud d'El-Biban, décrit une ligne courbe, puis se redresse rejoignant Ghadamès, s'infléchit à l'est, côtoyant les dunes d'Edeyen, et va finir aux monts de Tummo, dans le Sahara. A l'est, une ligne conventionnelle la sépare de l'Égypte.

Les Grecs donnèrent à une partie de cette région le nom de *Tripolis*, la « terre aux trois villes », à cause des trois grandes villes d'*Œa*, de *Leptis* et de *Sabrata;* les Romains firent de cette partie orientale du territoire de Carthage la *Tripolitana provincia* et la réunirent à la province d'Afrique. Après Rome, les Arabes s'en emparèrent, puis les Espagnols en 1510 ; cédée par Charles-Quint aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, elle ne resta que peu d'années entre leurs mains ; les Turcs la reprirent en 1551 et la gardèrent, tributaire d'abord, puis vilayet de l'Empire. Ainsi firent-ils de la Cyrénaïque, du plateau de Barka ; colonie grecque, Cyrène, la somptueuse cité des Hellènes, donna son nom à cette région que l'on appela aussi la *Pentapole*, à cause de ses cinq villes : Cyrène, Apollonie, Barce, Teucyre et Bérénice ou Hespéris. L'époque de la prospérité de Carthage fut aussi celle de la Cyrénaïque, Grèce africaine, commerçante comme l'autre, comme elle passionnée pour les arts et les sciences. Cambyse, puis Alexandre et Ptolémée la conquirent ; après eux les Romains. Avec l'invasion arabe, la nuit se fit sur elle et son nom disparut de l'histoire.

Sur cette longue côte de 2,000 kilomètres, les ports sont rares et la mer est déserte. Les Grecs et les Italiens ont désappris la route de la Libye que 400 kilomètres à peine séparent du cap Matapan, 250 des côtes de la Crète qui, sous les Romains, faisait partie de la même province. C'est que, si brillante que fut Cyrène, elle était une création

artificielle, la tête d'un pays de peu de culture, tirant des oasis de l'intérieur ses produits commerciaux qui lui arrivaient lentement et péniblement. Aussi la Cyrénaïque ne se releva-t-elle pas du coup que lui porta l'invasion arabe : les habitants désertèrent leurs villes ruinées, le pays retomba dans l'obscurité et la barbarie reconquit sans peine ce qu'une civilisation d'emprunt ne lui disputait plus.

Vestibule du Sahara, dont ses déserts sablonneux et ses oasis annoncent le voisinage, la Tripolitaine est sillonnée au nord-ouest par la chaîne des monts Ghârian, d'une altitude moyenne de 1,000 à 1,200 mètres; cette chaîne se rattache, par des hauteurs sablonneuses, au massif de l'Atlas et, à l'est, à la double ligne parallèle des Haroudj, dénommés, à cause de leur couleur, *Haroudj Blanc* et *Haroudj Noir;* ce dernier, le plus élevé des deux, ne dépasse pas 800 mètres en moyenne; les plus hauts sommets seraient, croit-on, dans la partie orientale où plusieurs atteindraient 1,500 mètres. Une autre chaîne longe le plateau de Barka, dessinant à l'horizon des formes arrondies qui rappellent celles des Apennins et dominée par le massif du Djébel Akdar, « Mont Vert », dont les cimes dépassent 1,000 mètres. On comprend le culte des Arabes pour cette montagne verte, fraîche et parfumée, quand on a parcouru la région stérile et désolée qui l'enveloppe de tous côtés et donne un double prix aux eaux courantes qui ruissellent sur ses flancs et à la riante verdure qui les recouvre.

Ici d'ailleurs la couleur est le principal charme du paysage. Les débris de coraux qui jonchent la plage de la Cyrénaïque la teintent de rose; si le socle calcaire qui porte le plateau de Barka se détache en blanc cru, il ne fait que plus vivement ressortir le vert des collines boisées, le sol rougeâtre qui recouvre les monts et a fait donner à Barka le nom de *El Hamra,* « Barka la Rouge ». Au sud l'œil ne rencontre que les teintes grises des dunes de sable qui vont se perdre dans le Sahara.

Suivant Hérodote, le territoire de Cyrène renferme trois belles régions. Les côtes donnent en abondance des fruits précoces, on y moissonne et on y vendange plus tôt qu'ailleurs. Les récoltes sont à peine emmagasinées que les fruits sont mûrs sur les collines et qu'il faut les cueillir : plus tard, la région supérieure donne ses produits, de sorte que, pendant huit mois de l'année, dit-il, les Cyrénéens n'ont qu'à récolter. Si cette région favorisée ne possède aucun cours d'eau permanent, elle n'en est pas moins arrosée par des pluies suffisantes; mais telle est la porosité du sol calcaire que les eaux fuient dans les fissures du plateau pour jaillir en sources à sa base ou, par des canaux souterrains, se déverser dans la mer. Les anciens avaient capté ces eaux et, les ramenant à la surface, avaient fertilisé ce sol dont ils tiraient les bois de Thuya recherchés à Rome, l'essence de roses et les plantes médicinales, entre autres le *Silphium.* C'est dans cette région, près de Bérénice, selon Pline, près du promontoire de Phykus, extrémité septentrionale du plateau de Barka, selon Scylax, qu'ils plaçaient le jardin des Hespérides. Aujourd'hui la terre de Barka ne produit plus que des céréales et des fruits, du miel et de l'huile.

Vue à vol d'oiseau, la Tripolitaine offrirait l'aspect d'une vaste plaine en façade sur la mer et se prolongeant dans l'intérieur sur une longueur d'environ 150 kilomètres. A l'est, le sol se soulève en pentes abruptes, dessinant le plateau de Barka, la vieille

Cyrénaïque, semé de ruines antiques et projetant au-dessus de la Méditerranée sa masse compacte. Au sud-est le plateau s'incline et s'affaisse vers la frontière d'Égypte. A l'ouest de la grande plaine, un autre plateau, l'*Hammada*, dresse ses flancs arides et dénudés. Par delà se déploient les montagnes noires que domine le Djébel Es-Soda, tandis qu'au sud les longs plissements du sol vont mourir près de l'oasis du Fezzan.

Ici, l'Arabe domine et aussi le fanatisme musulman. On se sent sur une terre où l'Européen est tenu pour ennemi, où la haine qu'il inspire se trahit dans les regards, où la crainte seule retient les bras. On est au seuil du *Continent Noir*, des déserts de l'ouest et du Sahara. Par l'oasis du Fezzan au sud, par Ghadamès à l'occident, s'ouvrent les routes de l'intérieur, du lac Tsad et du Touat, du pays des Touareg et de Timbouctou. Du cœur de l'Afrique, ces races diverses remontent dans la Tripolitaine avec leurs caravanes; elles y prennent contact avec notre civilisation européenne qu'elles haïssent et qu'elles redoutent, qui de toutes parts les enserre et, par le nord et le sud, l'est et l'ouest, pénètre toujours plus avant dans les régions mystérieuses dont les explorateurs nous révèlent les richesses.

C'est à Tripoli, la grande ville de cette côte, qu'il faut observer ce flux et ce reflux des races africaines. « Tripoli, dit le D[r] Nachtigal, est le grand entrepôt commercial des habitants de Ghadamès, qui commandent, par leur trafic, le désert de l'ouest, sont les correspondants d'affaires des Touareg, possèdent des comptoirs dans les États d'Haoussa, et vont, par Touat, jusqu'à Timbouctou. Les négociants locaux eux-mêmes, ainsi que ceux de la Cyrénaïque, les habitants du Ghârian et des oasis du Fezzan partagent leur activité commerciale entre les États d'Haoussa et le Bornou ; ils se sont mis dans ces derniers temps à aller jusqu'à l'Ouadaï; réciproquement on trouve à côté de ces négociants leurs correspondants de toutes les régions de l'Afrique centrale, depuis le riche Ghadamésien, porteur de burnous et d'escarpins, jusqu'au Touareg à la face voilée, depuis le Fezzanais jusqu'au nègre de Bornou et d'Haoussa, et au Touban à la taille élancée. » Tripoli est le musée ethnographique du nord-est du continent.

Vue du large, Tripoli offre l'aspect d'un beau port naturel, aux eaux profondes, au mouillage sûr, que bordent des maisons blanches surmontées de terrasses et de belvédères, que dominent un fort, un phare, et le massif palais du Pacha. Au sud-ouest, se déploie l'oasis de Meschija qu'entoure un désert sablonneux et gris, sur lequel se détachent en relief des massifs de verdure. En pénétrant dans la ville le voyageur éprouve l'éternelle déception que causent ces cités d'Orient, décors élevés au bord de la mer, façades brillantes qui masquent le plus souvent une écœurante vulgarité, une indescriptible saleté, un dédale de voies tortueuses. La population de la ville dépasse 30,000 âmes dont environ 5,000 Européens.

Intermédiaire commercial entre le Soudan Oriental et l'Europe, Tripoli a, sur les villes de l'Algérie et de la Tunisie, l'avantage de servir d'entrepôt et de marché d'échanges aux produits de ces régions. Ce commerce s'effectue au moyen de caravanes dont Ghadamès autrefois était le point de départ, mais qui, maintenant, s'organisent directement à Tripoli. « En moyenne, écrit M. E. Reclus, il part chaque année de Tripoli, six ou huit grandes caravanes, ayant de 1,000 à 3,000 chameaux et toujours

escortées par des centaines d'Arabes armés qui se hasarderont sans crainte en territoire hostile : le voyage dure ordinairement de deux à trois mois jusqu'aux premières villes du Soudan. Plusieurs négociants sont associés chacun pour une part différente dans la spéculation commune; mais ils ne peuvent guère réaliser avant deux années leur part de bénéfice proportionnel, car les opérations d'un troc fructueux entre les cotonnades, les écus de Marie-Thérèse et autres objets d'Europe, et les plumes d'autruche, l'ivoire, la poudre d'or, les esclaves, durent longtemps et les caravaniers tripolitains ont à promener souvent leurs marchandises en de nombreux marchés. Quand ils reviennent, ils se font annoncer de Sokna ou de Ghadamès par des courriers montés sur des mahari ou chameaux rapides, et de nouvelles spéculations se nouent avec les marchands d'Europe en prévision de la prochaine arrivée du convoi; d'ordinaire les marchandises se vendent aux enchères à l'arrivée. » Le commerce de Tripoli porte principalement sur les plumes d'autruche, l'ivoire, les peaux et surtout l'alfa dont l'exportation à destination de l'Angleterre, par la voie de Malte, semble appelée à prendre d'importants développements.

A l'ouest de Tripoli, la longue côte de la Grande Syrte ne possède pas une ville. Sur ce littoral de 500 kilomètres on rencontre de loin en loin des campements de nomades, de rares cabanes et des ruines. Au sud de la Grande-Syrte, les steppes sont, eux aussi, dépourvus de centres; l'eau des puits y attire quelques pasteurs errants avec leurs troupeaux, et des bandes de pillards à la recherche des dattes des oasis. Il faut descendre jusqu'à l'oasis de Zella pour trouver une agglomération humaine de 1,200 âmes, jusqu'à celle de Djofra dans l'ouest pour en rencontrer une plus considérable. Dans le Djébel Ghourian, Zenthan, dont les habitants vivent dans des galeries souterraines, est l'unique centre.

Aucune des villes de la Cyrénaïque n'égale Tripoli en population et en importance. Benghazi ou Bérénice, capitale du pays de Barka, est la plus considérable; malgré les désavantages de son port, son commerce d'exportation dépasse 10 millions à l'année, la pêche des éponges produit environ 2 millions et la population s'accroît, atteignant déjà le chiffre de 15,000 ; ville peu salubre d'ailleurs et méritant son surnom de « ville des mouches ». Au long de la côte, à l'ouest, on relève Tokra qui de son antique passé n'a conservé que ses magnifiques remparts, de même que Ptolémaïs, aujourd'hui Tolmitah, dont l'enceinte mesurait 7 kilomètres. De Barka, qui donna son nom au plateau, il ne reste rien que les ruines d'un fort et de vastes citernes. Une source abondante marque le site où s'éleva Cyrène ; le sol est jonché de ruines qu'environne une immense nécropole; partout les bouches béantes des sépulcres s'ouvrent sous les pas, on les compte par milliers et ils forment une souterraine cité des morts. Apollonia, sur le bord de la mer, a tout perdu en perdant son port; Derna est une réunion de villages que traverse le lit d'un torrent, éveillant sur son parcours une végétation luxuriante et arrosant de riches vergers. Enfin Tobrouk, ou Tabarka, situé à l'ouest du montueux plateau de Barka, est, après Tripoli, le meilleur port de cette côte.

Peuplé d'habitants recrutés dans toutes les régions de l'Afrique, le Fezzan est sou-

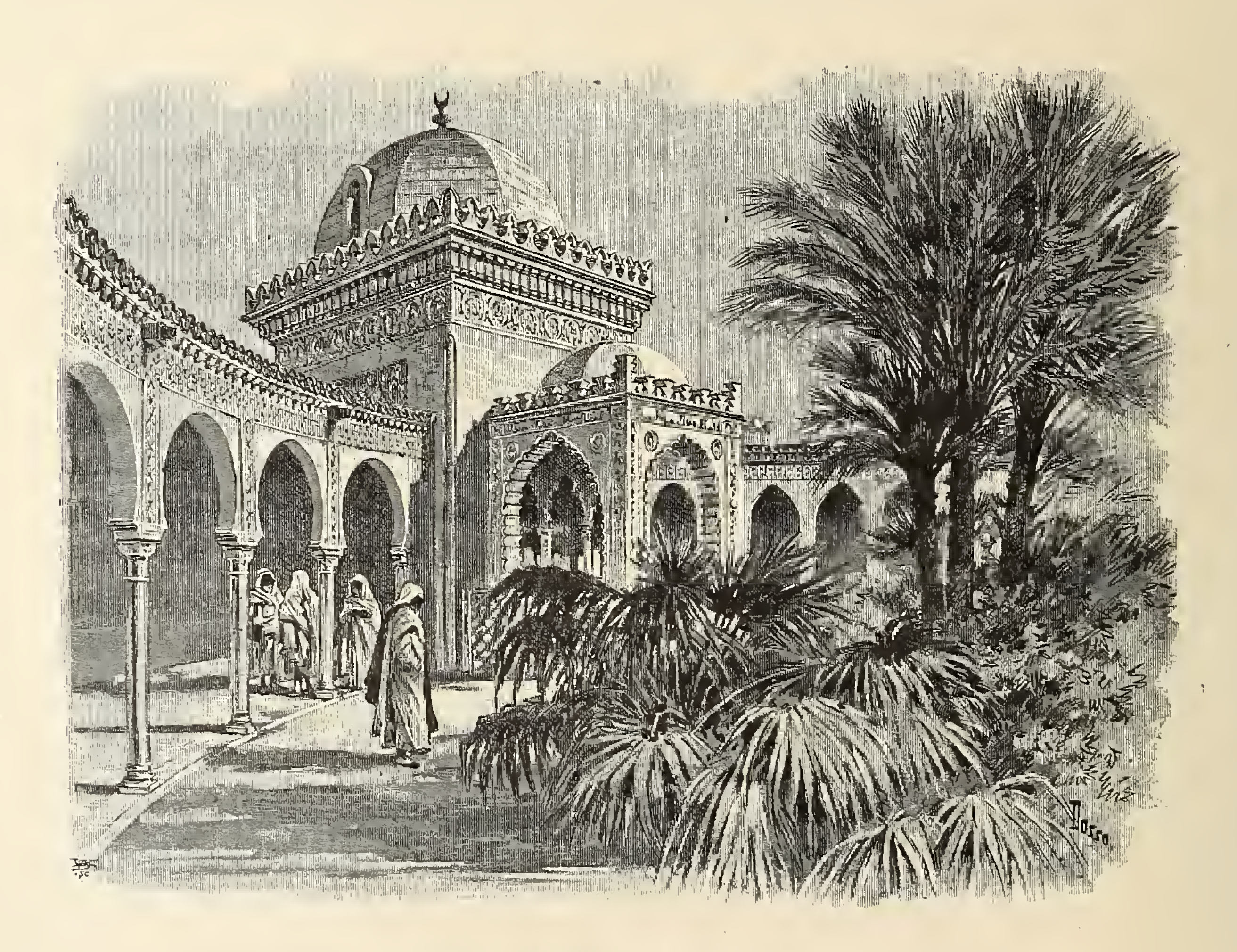
danais par sa population nigritienne, saharien par son climat, tripolitain de par les conventions politiques. En réalité il constitue la zone intermédiaire entre le littoral et l'intérieur; il est l'entrepôt des produits de l'Europe, le seuil d'entrée de l'Afrique Centrale. Le chiffre de sa population est encore si peu connu que les évaluations de Nachtigal le portent à 43,000, et celles de Rholfs à 200,000. Le Fezzan affecte la forme d'un plateau dessiné en amphithéâtre, d'une altitude moyenne de 500 mètres. Ce plateau est sillonné de ravins, lits de torrents presque toujours à sec, creusé de lacs salins temporaires ou permanents, dont quelques-uns sont peuplés de vers très appréciés des gourmets de cette région. De ces vers on fabrique une pâte, au goût de crevettes avancées, que l'on emploie comme assaisonnement.

Mourzouk est la ville principale des oasis du Fezzan; elle est située dans la dépression de la Hofra, la « fosse méridionale » de la région; une muraille d'argile flanquée de tours et mesurant trois kilomètres de circonférence environne cette cité de 6,000 à 7,000 habitants autour de laquelle s'étendent des jardins, se groupent des palmiers et se déroule une plaine marécageuse, insalubre l'été. Traghen, dans l'oasis du même nom et capitale déchue du Fezzan, n'est plus qu'un amas de ruines dépeuplées.

Non plus que le Fezzan, le territoire de Ghadamès, situé dans l'angle occidental de la Tripolitaine, ne fait géographiquement partie de cette province turque; il appartient au versant du désert et ses oasis constituent le poste avancé dans l'intérieur, comme elles constituèrent longtemps le point de départ des caravanes. Ghadamès, qui donne son nom à ce groupe d'oasis, n'est ni la plus grande ni la plus riche en eau et en dattes; elle est la plus active et la plus industrieuse et ces qualités ont compensé et au delà l'infériorité de son sol et de ses cultures.

On estime à 6,000 âmes la population de Ghadamès que 520 kilomètres séparent de Tripoli. La ville offre l'aspect d'un souterrain troué de galeries, les rues étroites étant presque recouvertes et ne recevant de jour que par l'interruption des voûtes; les maisons elles-mêmes ne sont éclairées que par un regard au centre et n'ont point de cour intérieure à ciel ouvert comme dans les villes du nord de l'Afrique. L'unique préoccupation des habitants est de s'abriter des rayons brûlants du soleil et de demander à l'obscurité une fraîcheur relative. « Au point de vue du négoce, écrit M. A. Charbonneau, Ghadamès est, depuis bien des siècles, l'entrepôt des marchandises venues de Tripoli ou du Soudan, le rendez-vous des caravanes, une halte pour les pèlerins. Toutefois il s'agit de préciser les choses quand on parle du commerce soudanien. Sans la vente des nègres, il n'y eût eu que de bien faibles bénéfices à tirer du trafic de la poudre d'or, de l'ivoire, des armes, de l'indigo, du safran, des gommes, des dépouilles d'autruche, etc.; le commerce des esclaves a toujours tenu la première place dans les opérations de ces négociants si pieux et si consciencieux, et l'abolition de la traite par les Turcs explique parfaitement la ruine du pays. A cette cause de l'appauvrissement de l'oasis vient se joindre la concurrence qui lui est faite par Mourzouk, si avantageusement située sur la route qui va de l'Égypte aux provinces de Bornou et d'Haoussa. C'est par ce côté, pour ne parler que de l'est, que voyagent les marchands afin d'être plus sûrs d'échapper aux Touareg, terreur du désert. »

Le commerce extérieur de la Tripolitaine n'est pas, en effet, en progrès. Dans les dix dernières années il a baissé de près de moitié et n'excède pas un total de 15 millions à peu près également répartis entre l'importation et l'exportation. Cette dernière se compose surtout d'alfa, d'ivoire, plumes d'autruche, peaux, bétail et laine. Ce commerce est desservi par un mouvement maritime dont Tripoli est le centre et qui emploie 1,860 navires jaugeant 400,000 tonnes. L'industrie est à peu près nulle et se borne à un petit nombre d'articles tels que nattes, cuirs de Ghadamès, tapis du Fezzan, essences et parfums de Tripoli. La mer est poissonneuse et les pêcheurs exploitent en outre avec profit les gisements d'éponges au large de Benghazi.



Cour de la Mosquée du Pacha, à Oran.



LA MOSQUÉE, A TUNIS



Le Sphinx et les Pyramides.

II. — BASSIN DU NIL ET DE LA MER ROUGE

Le grand fleuve africain qui, dans son cours de plus de 7,000 kilomètres, apporte à la Méditerranée les eaux qu'il va puiser sous l'équateur, dans la région si longtemps mystérieuse des grands lacs, le Nil, créateur de l'Égypte et instrument de sa civilisation, n'est pas seulement le plus vaste cours d'eau de l'Afrique. Il est, par sa longueur, le second de l'univers, après le Mississippi, le troisième par la superficie de son bassin fluvial qui n'est inférieur qu'au bassin des Amazones et à celui du Mississippi, bien que le débit de ses eaux ne le classe qu'au 27[e] rang parmi les fleuves de la terre. Issu du lac Victoria-Nyanza, le plus vaste des lacs après le lac Supérieur et dont l'étendue dépasse 66,000 kilomètres carrés, le *Nil Blanc,* l'une des deux branches maîtresses du fleuve, rejoint, à Khartoum, le *Nil Bleu* descendu du haut plateau abyssinien d'Amhara. A chacune de ces branches de la grande artère fluviale incombe un rôle différent; plus régulier dans son débit, plus puissant par son parcours, le *Nil Blanc* représente le facteur stable et permanent; ses eaux blanches et limoneuses, égalisées par des réservoirs naturels, par les grands lacs et les marécages, coulent paisibles avec une vitesse régulière et un débit constant. Le *Nil Bleu,* aux ondes claires et transparentes, représente, dans l'organisme du fleuve, le facteur mystérieux, longtemps incompréhensible pour les riverains du bas Nil qui attribuaient à une loi surnaturelle

les crues périodiques et régulières du fleuve qui faisaient, de la plaine du Delta, la plus riche et la plus fertile région de la terre connue. A quelle cause rattacher ces phénomènes constants se reproduisant à dates fixes, d'égale durée et d'égale intensité? L'explication du mystère se trouvait dans les montagnes de l'Abyssinie, à plus de mille lieues du Caire, là où les eaux torrentueuses grossies par les pluies entraînaient avec elles, sur les pentes rapides, le limon fécondant que le fleuve charriait et déposait sur les terres basses du littoral.

Entre le Victoria-Nyanza d'où s'échappe le Nil Blanc, et la mer, la différence de niveau paraît être en moyenne de 1,200 mètres, faible déclivité si l'on tient compte de la longueur du parcours, mais qui n'en constitue pas moins des obstacles pour la navigation en créant ce que l'on appelle les cataractes du fleuve, couloirs encaissés, semés de roches, sur lesquelles le fleuve glisse, tantôt en une nappe régulière, tantôt en flots tumultueux et tourbillonnants. Jusqu'à Khartoum, où le Nil Bleu le rejoint, les principaux affluents du Nil Blanc sont : le Kafou, l'Eyoub, l'Ounyama, l'Assoua, le Bahr El Ghazal, le « fleuve des Gazelles », qui draine le Darfour méridional, le Bahr El Giraf, le Sobat que le volume de ses eaux fit quelque temps prendre pour le vrai Nil.

A Khartoum, le Nil n'est plus qu'à 400 mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée dont 2,700 kilomètres le séparent. Le Bahr El Azrek, le Nil Bleu, le rejoint. Descendu du plateau d'Abyssinie, d'une altitude de 1,860 mètres, il franchit par une série de rapides et de cataractes les obstacles que lui opposent les Alpes Éthiopiennes et apporte au Nil Blanc les eaux du Yabous et du Toumat, du Dender et de l'Abou-Ahraz. A 300 kilomètres en aval de Khartoum, le Nil reçoit l'Atbara, issu de l'Abyssinie, et grossi du Takkazé. Au-dessous de Berber, situé en amont de la cinquième cataracte, le Nil se déroule en larges courbes, contournant le désert de Djezirah, les plateaux de Nubie, offrant le singulier phénomène d'un fleuve qui sur un parcours de 2,500 kilomètres ne reçoit aucun affluent visible, soit de droite, soit de gauche, que ni l'évaporation, ni les saignées d'irrigations, ni les filtrations latérales n'affaiblissent, et dont le niveau demeure constant nonobstant l'énorme déperdition résultant du sol et du climat. Des sources invisibles et profondes peuvent seules compenser cette déperdition et maintenir le volume des eaux.

En aval de Berber, le Nil franchit successivement sa cinquième et sa quatrième cataractes; il passe à Korti puis au vieux Dongola ; près d'El-Ordeh se trouve la troisième cataracte, à Ouadi-Halfa la seconde; ici, sur 130 kilomètres, le lit du fleuve est semé de roches; 353 îles ou îlots, sans compter les écueils, surgissent à la surface, formant une interminable série d'archipels entre lesquels les eaux bouillonnent. Obliquant au sud vers Korosko, puis se redressant au nord, le Nil franchit sa première cataracte, celle d'Assouan, porte de la vieille Égypte qui s'ouvrait entre les îles d'Éléphantine et de Philœ. Ici commence la rive Lybique, riche en cultures, autrefois féconde en villes, qui vit naître, grandir et périr Thèbes aux cent portiques. La vallée s'élargit, les hauteurs s'abaissent, les berges décroissent, en aval du Caire le Delta s'ouvre. Des sept branches par lesquelles il s'épanchait dans la

Méditerranée, il ne subsiste que deux, les autres étant oblitérées ou inaccessibles : la branche de Rosette, que les anciens désignaient du nom de Bolbitique, et la branche de Damiette, l'ancienne branche Phaltnitique. La première mesure 219 kilomètres de longueur, la seconde 220 ; leur largeur varie entre 250 et 750 mètres de largeur. Plus profonde, la branche de Rosette offre un minimum de 3 mètres, celle de Damiette n'excède pas $1^{m},60$.

C'est, avons-nous dit, au cœur même du continent africain que se prépare la crue du Nil. « Les eaux nouvelles, écrit M. Marius Fontane, descendues des hauteurs et qui ont formé les immenses réservoirs dont le poids va bientôt emporter toutes les retenues, vont se répandre sur les vastes marais qui, stagnants depuis de longs mois, se sont épaissis de la moisissure des herbes, de la déjection des pachydermes, de l'entassement des insectes aimant à vivre dans ces grasses et tièdes eaux. Ces marécages de plat pays, sans bords pour ainsi dire, lourds et gluants, comme refoulés par les eaux nouvelles, s'allègent de leurs puanteurs dans le Nil déjà grossissant, vont augmenter la crue du Nil Bleu à Khartoum, et c'est ainsi que le premier signal de la grande crue annuelle, bienfaisante, arrive au Caire, le 6 juin, en une eau verdâtre, gélatineuse, dangereuse à boire jusqu'au moment où le Nil Bleu l'emportant sur le Nil Vert, les Égyptiens se réjouissent, célébrant la *Nocta céleste* qui symbolise le « fleuve naissant ».

Entre le moment où le grand flot passe à Khartoum et celui où il atteint le Caire 51 jours s'écoulent. Sa marche est ralentie par les écluses ouvertes pour recevoir l'onde fécondante. A Khartoum, la crue atteint jusqu'à 7 mètres, 8 à Choudy, 12 à Semneh, 7 au Caire. Le fleuve roule à la mer 120 milliards de mètres cubes dont 90 d'eau et 30 de limon. Ses eaux, meurtrières au commencement de la crue, deviennent alors fraîches et délicieuses ; elles sont, pour les Égyptiens, une boisson recherchée que goûtaient fort les sultans de Constantinople et les princesses syriennes des Ptolémées.

I. — L'ÉGYPTE

L'Égypte, qui, sans le Nil, serait un désert et dont le Nil a fait une terre fertile entre toutes, civilisée avant toutes, n'occupe qu'une partie relativement peu considérable du bassin du grand fleuve. Sa superficie est de 1,021,354 kilomètres carrés, sa population d'environ 7 millions. Elle a pour limites : au nord la Méditerranée sur une longueur de 870 kilomètres, depuis le mont Akabah jusqu'à El-Arich ; au nord-est une ligne de 225 kilomètres, parallèle à l'isthme de Suez ; au nord-ouest la Tripolitaine ; à l'est la mer Rouge sur 1,300 kilomètres ; au sud la cataracte Wady-Halfah ; à l'ouest les déserts de Libye.

Le long sillon de verdure que féconde le Nil et qu'encaissent la chaîne Arabique à l'est, la chaîne Libyque à l'ouest et qui constitue l'Égypte propre, ne compose pas à lui seul l'Égypte actuelle ; à la vallée du Nil il convient d'adjoindre la région aride et montueuse qui s'étend entre la mer Rouge et la vallée du Nil et que l'on appelle le

désert Arabe, puis les oasis de l'ouest et enfin l'isthme de Suez entre la frontière arabe et la branche de Damiette. Ici se trouve le trait d'union terrestre qui relie l'Afrique à l'Asie et à l'Europe, et que coupe le canal maritime, la grande œuvre française qui abrège de 3,276 lieues la distance de Marseille à Bombay, de 2,976 celle du Havre, de 2,850 celle de Londres. Aujourd'hui, comme aux temps antiques, cette région est l'un des pôles d'attraction de l'humanité, le point de rencontre des races, le nœud central vers lequel convergent trois continents et où se croisent les routes de terre d'Asie en Afrique, les routes océaniques d'Europe aux Indes. Cette situation exceptionnelle a fait la grandeur de l'Égypte; cette terre apparaît dans la nuit du passé ainsi qu'un phare lumineux dont les rayons ont devancé de bien des siècles la brillante aurore de la civilisation hellénique. Elle fut le cœur du monde antique, elle est restée l'un des centres de vibration du monde moderne.

Le Nil pénètre en Égypte aux rochers d'Assouan où il quitte la Nubie. Les deux longs bourrelets qui, sous les noms de chaînes Arabique et Libyque, bordent sa vallée, se resserrent, restreignant de 9 à 4 kilomètres la largeur de son bassin. Au-dessous d'Esneh, ces chaînes s'écartent, laissant entre elles un espace de 20 à 25 kilomètres qui se maintient jusqu'aux approches du Caire. Aussi nues et arides l'une que l'autre, les deux chaînes diffèrent en ce sens que la chaîne Arabique serre de beaucoup plus près le lit du fleuve, qu'elle est plus abrupte et se termine brusquement au-dessus du Caire en falaises découpées qui lui ont fait donner le nom de Djébel Mokattam, « la montagne taillée ». Plus souple, la chaîne Libyque affecte des formes molles et arrondies ; aux escarpements de la chaîne Arabique elle oppose de longues pentes douces ; près du Caire elle soulève, ainsi qu'un socle, la plate-forme qui porte les pyramides, puis, par de longues ondulations elle va se perdre dans les plaines sablonneuses du Delta.

L'autre région égyptienne, le désert Arabique, s'étend entre la mer Rouge et la vallée du Nil; sur 650 kilomètres de longueur du sud au nord, sur 200 de largeur de l'est à l'ouest, il déroule son sol pierreux et brûlé, coupé de vallées sèches arrosées à longs intervalles par des pluies abondantes, abritant çà et là de rares sources connues des pasteurs nomades qui viennent comme autrefois y abreuver leurs troupeaux. Cette région rocheuse a fourni aux anciens Égyptiens les monolithes de porphyre et de granit dont ils ont décoré leurs édifices et sur lesquels les siècles n'ont point de prise. Ces monolithes ont été extraits des montagnes qui, de Syène, descendent vers Esneh. « Il serait difficile, écrit M. Rozière, de donner une idée exacte de l'aspect plutôt bizarre que pittoresque de ce désert et du tableau qu'offre aux yeux du voyageur la succession de ces diverses montagnes. Les formes sans cesse variées de leurs sommets, leurs flancs nus, qui n'offrent pas la plus légère trace de végétation, les ravins nombreux qui les sillonnent, les fréquents filons de quartz et de spath calcaire dont la blancheur tranche vivement sur les différentes couleurs des schistes, surtout l'effet singulier des crêtes de ces filons qui s'élèvent au-dessus des flancs des montagnes comme autant de murailles, forment un spectacle particulier à ce désert varié mais partout morne, inanimé, et dont sont loin de nous donner une idée nos chaînes de montagnes les plus arides parmi lesquelles au moins l'œil découvre toujours quelques traces de culture et quelques pentes habitées. »

Les oasis de l'ouest qui forment, avec la vallée du Nil, l'isthme et le désert Arabique, le domaine égyptien, sont échelonnées, au nombre de cinq ou six, dans la région sablonneuse qui s'étend à l'ouest de la vallée du Nil, à l'entrée du désert de Libye. La plus grande de ces oasis, située à près de 200 kilomètres d'Esneh, porte le nom de Ouah-el-Khardjeh; à 160 kilomètres plus à l'ouest se trouve celle d'Ouah-el-Dakkel, puis Ouah-el-Farafreh, Ouah-el-Barahieh et Siouah. Séparées les unes des autres par des seuils qui excluent toute idée d'un sillon continu dont elles occuperaient les dépressions profondes, elles sont en outre coupées par des espaces arides et offrent l'aspect d'îlots de végétation semés çà et là dans un océan de sable. Leur population ne dépasse pas 30,000 habitants.

L'histoire de l'Égypte est celle des premiers temps de l'humanité, mais de même que les sources de son fleuve ont longtemps défié les recherches des explorateurs, de même l'origine de la civilisation égyptienne se dérobe encore dans la nuit du passé et, de cette civilisation, ce que nous connaissons le mieux c'est sa décadence. Avant Ménès, le plus antique souvenir que l'Égypte ait gardé, et dont l'existence remonte à 5,785 ans, on entrevoit confusément des migrations et des fusions de peuples, une organisation sociale en voie de formation, des éléments ethniques que Ménès réunit et groupa en un tout homogène. Cette évolution fut l'œuvre de longs siècles antérieurs, de même que le groupement commencé par Ménès ne se consolida et ne s'acheva qu'au cours d'autres siècles. S'il faut en croire une chronologie encore incertaine, huit cents ans s'écoulèrent et trois dynasties se succédèrent avant que la quatrième élevât sur les bords du Nil l'indestructible monument des Pyramides. Pendant ces huit cents ans la légende parle de cités qui se construisent, de lois qui s'établissent, d'un ordre social qui se fonde.

Après la quatrième dynastie et ses tombes monumentales, la nuit se fait de nouveau; neuf siècles s'écoulent avant que la douzième dynastie siège à Thèbes, achève le lac Mœris et nous montre, sur un gigantesque bas-relief, des peuples captifs rendant hommage au roi d'Égypte victorieux. Puis à l'ère triomphante succède celle des épreuves; des nomades, les *Hyksos*, descendus des plateaux de l'Idumée ou du nord de l'Arabie, envahissent le Delta. Repliée sur elle-même l'Égypte attend l'heure de la délivrance. Elle sonne sous la 18e dynastie; avec les Pharaons commence l'histoire extérieure de ce pays qui va prendre la première place parmi les nations. L'inscription murale du temple de Karnak nous raconte, dans son style lapidaire, la conquête de la Mésopotamie et de la Phénicie, du sud de l'Arabie et du haut Nil; les monuments de cette période attestent les développements de l'art égyptien et aussi les connaissances scientifiques de ce peuple que Solon, Platon et Hérodote proclamaient « l'éducateur du genre humain ».

Sa civilisation remonta le cours de son fleuve; elle naquit et grandit dans la basse Égypte, dans les terres grasses et fertiles du Delta. Là seulement elle était en contact avec l'Europe et l'Asie sur lesquelles elle rayonnait. Alexandrie était son centre intellectuel et ne cessa de l'être qu'après la conquête de Cambyse, en 527 avant notre ère. Depuis, asservie à des maîtres étrangers, changeant de nationalité comme de religion, successi-

vement persane, grecque, romaine, byzantine, arabe et turque, alternativement païenne, chrétienne et musulmane, elle vit périr ses arts et ses monuments et le plus dur esclavage effacer de l'âme de son peuple jusqu'au souvenir de sa grandeur passée. Ce ne fut qu'au XIX[e] siècle que l'Égypte reparut sur la scène du monde. Un despote de génie, Méhémet-Ali, l'arracha au long engourdissement dans lequel le despotisme l'avait plongée. On sait comment il s'affranchit du joug de la Turquie, soumettant la Nubie et le Kordofan, envahissant la Syrie, menaçant Constantinople, emmenant la flotte ottomane prisonnière à Alexandrie et contraignant le sultan à lui céder, sous sa suzeraineté nominale, la possession héréditaire de l'Égypte. Ses successeurs l'ont conservée, mais l'influence de l'Europe s'est substituée à celle de la Turquie sur cette terre où la France a construit le canal maritime de Suez, où la France et l'Angleterre ont exercé, sous le nom de *condominium*, un contrôle salutaire sur les finances dilapidées, où l'Angleterre, demeurée seule, déguise du nom d'occupation temporaire un protectorat de fait.

Carrefour et point de rencontre de trois continents, l'Égypte offre, au premier coup d'œil, l'aspect d'une mosaïque de nationalités diverses : Coptes et Fellahs, Berbères et Nubiens, Arabes et Bédouins, Turcs, Syriens, Juifs s'y juxtaposent aux Persans et aux Russes, aux Français, Anglais, Allemands, Autrichiens, Espagnols, Italiens. La race primitive est représentée par les Coptes et les Fellahs. Les premiers habitent de préférence la haute Égypte, Assiout, la capitale copte ; ils ont conservé leurs coutumes et leurs mœurs, mais non leur langue à laquelle on doit d'avoir pu déchiffrer les hiéroglyphes, et à laquelle s'est substituée la langue arabe. De même que les Coptes, mais plus mélangés de sang étranger, les Fellahs descendent des primitifs occupants du sol. Ils ont, comme leurs ancêtres dont la sculpture nous a conservé les traits, la tête ovale, le nez régulier, les narines largement ouvertes, le front haut et large, de beaux yeux noirs; les femmes, dont quelques-unes rappellent les plus beaux types de l'antiquité, ont la tournure élégante et fière.

Les Hyksos, qui envahirent l'Égypte il y a plus de 4,000 ans, ont laissé ici des descendants, facilement reconnaissables par leur ressemblance avec les sculptures retrouvées à Tunis, sur les rives du lac Menzaleh. D'origine asiatique, ils ont la figure large, le nez fort, les pommettes saillantes, le front large, le sourire bienveillant et le front intelligent. L'Arabe, ici comme partout, se distingue des races qui l'entourent, par son mode de vie, par ses instincts nomades, par sa silencieuse fierté ; le désert et la solitude l'attirent et le reprennent. Il n'est qu'un hôte de passage sur cette terre que ses pères ont conquise ; il méprise le Fellah courbé sur son champ, comme il méprise le travail obligatoire et la civilisation européenne. Quant aux Turcs, ils sont en petit nombre, 20,000 au plus, et ces maîtres nominaux de l'Égypte y sont tenus pour étrangers.

Si le plus grand nombre des Égyptiens sont mahométans, ils ne le sont qu'à la surface et, depuis cinquante ans surtout, leur ferveur religieuse, qui ne fut jamais très vive, a beaucoup décru. Le Fellah n'a rien d'un fanatique et les rites extérieurs qu'il observe sont pour lui affaire de tradition plus que de conviction. Simple, bon, doux et serviable,

assoupli par des siècles d'obéissance passive, ami de la paix, il a de sérieuses qualités s'il a les vices des races serviles : la ruse et le mensonge, les seules armes qu'il put opposer à la brutalité de ses oppresseurs. Alors que tout change et se modifie autour de lui, il est resté ce qu'étaient ses ancêtres aux temps des Pharaons ; ses procédés de culture sont les mêmes ; mêmes aussi sa pauvreté, sa patience que rien ne lasse, son labeur obstiné. Le percement de l'isthme de Suez, en faisant de l'Égypte la grande voie commerciale de l'Europe, a multiplié sur cette côte de grands travaux d'art et les engins puissants de la civilisation. Au travers du désert, les phares électriques, ces « soleils des chrétiens », se succèdent de la Méditerranée à la mer Rouge, éclairant le passage des rapides navires à vapeur de l'Orient, mais toutes ces merveilles de l'Occident sont pour lui comme si elles n'étaient pas.

L'antique Égypte avait conçu un rêve analogue, mais ce n'était pas la Méditerranée qu'elle voulait relier à la mer Rouge, c'était le Nil. Elle mena l'œuvre à bien. « Un canal, creusé à force de bras, écrit Diodore de Sicile, relie la bouche pélusiaque au golfe Arabique et à la mer Rouge. Nékos, fils de Psammétik, en commença la construction ; Darius, roi de Perse, la continua, mais il ne l'acheva pas, car on lui avait représenté que s'il perçait le détroit l'Égypte entière serait inondée, le niveau de la mer Rouge, étant, disait-on, plus élevé que le sol. Plus tard, Ptolémée II reprit cette œuvre et y mit la dernière main. Il fit construire une écluse à l'endroit le plus favorable ; on l'ouvre quand on veut traverser le canal et on la referme ensuite exactement. Ce canal porte le nom de fleuve de Ptolémée ; la ville d'Arsinoë s'élève à son embouchure. » Cette œuvre, voie de communication sur laquelle deux trirèmes pouvaient naviguer de front, coûta, dit Hérodote, la vie à plus de 120,000 Égyptiens.

Bonaparte, entre autres projets, reprit celui de relier les deux mers. Sur ses ordres, Lepère étudia la question, mais ses cotes erronées assignaient à la mer Rouge un niveau supérieur de 9^{m},90 à celui de la Méditerranée. Le gouvernement de Bombay offrit, plus tard, en 1823 et 1826, d'établir un service de communication entre l'Inde et l'Angleterre par Suez, mais son offre fut rejetée, le gouvernement anglais crut avoir assez fait en autorisant Waghorn à organiser, à ses risques et périls, un service de dépêches au travers de l'isthme et de la mer Rouge ; en 1857, la voie ferrée d'Alexandrie au Caire fut prolongée jusqu'à Suez ; en 1858 enfin, la Compagnie du canal se constituait sous la direction de M. de Lesseps.

Malgré toutes les difficultés techniques, malgré le mauvais vouloir de l'Angleterre, l'œuvre fut terminée et le canal inauguré le 17 novembre 1869. Il mesure, à Port-Saïd, à son entrée dans la Méditerranée, 133 mètres de largeur ; sa longueur, à travers le désert, est de 160 kilomètres, et sa largeur, à surface d'eau, de 68 à 100 mètres, au plafond de 22 ; sa profondeur est uniformément maintenue à 8 mètres. « Du côté de l'Asie, écrit M. Lanier, les berges sont munies de poteaux surmontés de plaques où ont été gravées les distances en milles anglais ; du côté de l'Afrique, les mesures sont prises en kilomètres. On compte treize gares ou stations entre Port-Saïd et Suez ; les principales sont : El-Kantara, El-Ferdane, Ismaïlia, Toussoum. Le chenal est marqué par des balises placées de distance en distance. Le gouvernement égyptien a fait con-

struire, pour éclairer la côte de la Méditerranée, quatre grands phares à Rosette, au lac Bourlos, à Damiette, à Port-Saïd; ce dernier phare, d'une portée de plus de 20 milles, éclaire l'entrée du canal. Outre le port principal, trois bassins ont été établis à Port-Saïd. Pour maintenir à l'entrée du chenal et dans l'avant-port des fonds uniformes de 8 mètres, une énorme drague marine, longue de 50 mètres, large de 9 et profonde de 3m,50, mue par une puissante machine à vapeur, fonctionne régulièrement et des bateaux porteurs, construits en fer, d'une capacité de 80 à 120 mètres cubes, reçoivent les déblais et les emportent au large. » Dans le grand mouvement de transit annuel du canal de Suez, se chiffrant par 3,500 navires jaugeant plus de 9,600,000 tonnes, toutes les nations de l'Europe sont représentées, mais la part afférente à l'Angleterre dépasse, à elle seule, 2,600 navires; après elle, viennent la France, l'Allemagne, la Hollande et l'Italie.

Point de contact et de transit de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, la vieille terre historique des Pharaons, si longtemps figée dans son immobilité séculaire, apparaît comme un microcosme des trois continents. Un souffle nouveau a passé sur elle, métamorphosant ses villes, modifiant ses coutumes, ses traditions et jusqu'à son climat. A la proverbiale sécheresse ont succédé, par le fait de cultures plus étendues et de plantations d'arbres, des pluies régulières. Géographiquement, cette terre est africaine; elle tend à devenir européenne; le Fellah mieux vêtu, est aussi mieux logé, l'ophtalmie, l'une des plaies de l'Égypte, est en décroissance, et les rapides progrès de l'agriculture sont en voie de changer l'aspect du pays. Des fabriques s'élèvent au long de la route du Delta, des rideaux d'arbres ombragent les villages, et, dans les riches pâturages s'engraissent de nombreux troupeaux.

Dans les cités, l'évolution n'est pas moins sensible, et ce qu'elles gardent du passé permet mieux encore de mesurer le chemin parcouru. Alexandrie, à laquelle le conquérant macédonien donna son nom il y a 22 siècles, et le Caire, la « Mère du monde », l'héritière de Memphis, offrent toutes deux le curieux contraste d'un passé lointain avec un présent tout moderne. Nulle part l'antagonisme entre ce qui fut et ce qui est ne se révèle plus saisissant, nulle part, la marche de la civilisation n'apparaît plus irrésistible. Alexandrie, la deuxième ville de l'Afrique, par le chiffre de sa population qui dépasse 200,000, l'un des grands centres commerciaux du monde, la double cité turque et européenne, s'élève, à l'angle nord-ouest du Delta, sur une langue de terre qui sépare le lac Maréotis de la mer. Une voie ferrée la relie au Caire dont elle est distante de 200 kilomètres. Strabon nous a laissé la description de la ville somptueuse, peuplée de 600,000 habitants, riche en monuments merveilleux, en palais, en temples, en jardins publics, en constructions magnifiques, qui faisait alors l'admiration du monde au temps des Ptolémées et des Césars, ville artistique et scientifique, ville turbulente, prompte aux séditions violentes, que les empereurs châtièrent à maintes reprises, que les Arabes livrèrent au pillage et à la destruction et qu'achevèrent de ruiner la découverte de la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance qui tua son commerce et la conquête des Turcs qui tua son industrie. Réduite à 6,000 habitants, la grande ville des Lagides n'était plus qu'une bourgade.



LE PORT DE TRIPOLI

Elle se releva avec l'avènement de Méhémet-Ali. Une ville européenne se juxtaposa à la vieille Alexandrie qui n'a rien gardé de ses temples, de ses musées, de ses bibliothèques, de ses œuvres d'art. Cette ville nouvelle est essentiellement commerçante ; le trafic l'a fait naître et la fait vivre. Son mouvement maritime se chiffre par un total de plus de 4,000 navires, à l'entrée et à la sortie, son mouvement commercial par un demi-milliard à l'année. Près d'Alexandrie, Nicopolis, élevée par Auguste, rappelle le souvenir de la victoire d'Actium.

Située au sommet du Delta, le Caire, capitale de l'Égypte et peuplée de près de 400,000 habitants, est, après Constantinople, la plus grande ville de l'Orient musulman. Envahie, elle aussi, par la civilisation européenne, elle a cependant, mieux qu'Alexandrie, conversé sa couleur locale, sa note caractéristique. Héritière de Memphis, située au point de croisement de toutes les routes de la Basse-Égypte, le Caire, bâtie par les conquérants asiatiques, s'élève sur la rive droite du Nil dont un canal, dérivé du fleuve, la traverse dans toute sa longueur. L'aspect en est merveilleux, quand, du haut de la forteresse, le regard plonge sur le fouillis des minarets élancés, des blancs palais, des maisons pittoresques qu'encadrent des massifs de sycomores et de palmiers, par delà lesquels et le fleuve se déroule la plaine grise que dominent à l'horizon les Pyramides, tombeaux des rois. L'imagination aurait peine à rêver plus étonnant entassement de pierres. La pyramide de Chéops recouvre 5 hectares et renferme 2,500,000 mètres cubes de pierres. L'inscription relevée par Hérodote constate que la somme employée pour approvisionner d'ail, d'oignon et de persil les ouvriers qui l'ont édifiée dépassait 1,600 talents d'argent, environ 10 millions. Par ce seul détail, on peut juger ce qu'a pu coûter cette monstrueuse construction dans laquelle disparaîtrait tout entière la basilique de Saint-Pierre de Rome avec sa coupole et ses colonnades.

Peu de villes possèdent une population aussi singulièrement variée que le Caire. « Le Turc en tarbouch y coudoie le Fellah nu, sous une simple chemise de cotonnade bleue, écrit M. J. Charmes; le Bédouin, au turban blanc, drapé dans sa robe blanche, un grand manteau noir sur l'épaule, y croise l'Arnaute à l'air sauvage avec sa veste rouge ou grise, ses pistolets passés à sa ceinture, ses moustaches orgueilleusement retroussées; l'Arabe du Sinaï, vêtu de haillons composés de milliers de petits chiffons dont pas un n'est plus large que le doigt, y passe à côté du Nubien, de nègres du Sennaar, d'Abbadieh, de Barbarins; des Nubiennes, à peine couvertes d'une loque légère qui dessine la beauté accomplie de leurs formes, y montrent leur tête hideuse, placée par un caprice de la nature sur un corps admirable. Toutes les couleurs, depuis le noir d'ébène jusqu'au blanc albinos, toutes les races, tous les costumes fourmillent aux regards. Je ne parle pas des Anglais aux casques enveloppés de longs voiles, des Juifs, des Français, des Italiens, des Grecs, des Russes, de toutes les variétés européennes possibles et imaginables. Les femmes indigènes pareilles à de gros paquets, courent sur des ânes. Les Fellahines, chargées de lourds fardeaux, le visage à peine voilé, la taille svelte et élancée, émaillent cette immense houle humaine, où tout est mouvement, éclat de couleur, bruit et agitation. » Quatre cents mosquées, dont quelques-unes sont au nombre des monuments les plus remarquables de l'Islam, s'élèvent

dans la grande cité, autrefois intolérante de la présence des infidèles, et que les infidèles administrent aujourd'hui. Outre son université religieuse d'El-Azhar et ses nombreuses écoles arabes, le Caire possède le plus merveilleux musée qui existe de l'histoire et de l'art égyptien.

Du Caire, en remontant le cours du Nil, on rencontre les ruines de Memphis, les Pyramides et les tombeaux de Sakarah et de Dajan. Beni-Suef est la première ville importante en amont de la capitale; une voie ferrée la relie à Medinet-El-Fayoum, renommée pour ses vergers et surtout pour ses jardins de roses. Au sud, les villes se succèdent, superposées ou juxtaposées aux ruines antiques: Abou-Girg, qui remplace l'*Oxyrrhinchos* hellénique; Miniet, sur l'emplacement de Moûnat-Khoufou; Mellaveh, en face des débris d'Arsinoë; puis l'Oasis de Siouah, Siout, la « ville des loups », la *Lycopolis* des Grecs; Keneh; Thèbes, sur les ruines de laquelle s'élève Louqsor, populeux village campé sur un monticule qui recouvre un temple et auquel les monuments de Karnak, l'allée des sphynx, les pylônes, les obélisques, les nefs décapitées font un cadre d'une grandeur étrange.

En amont, les ruines se multiplient; ce sol en est jonché. Deux gigantesques pylônes se dressent près d'Eldfou, dont le temple a été défendu par les sables du désert contre les outrages des siècles. Déterré et déblayé par Mariette, il a reparu au jour dans un merveilleux état de conservation, déroulant sa longue perspective de salles et de colonnades; moins heureux, le double temple d'Ombos s'est écroulé, et l'île Éléphantine, l'entrepôt de l'ivoire, n'a rien gardé de ses monuments. Au-dessus d'Assouan apparaît la première cataracte et finit l'Égypte classique.

A côté des villes anciennes que le temps ronge lentement, que le sable recouvre ainsi qu'un linceul, d'autres, comme Alexandrie, renaissent de leurs décombres, rappelées à la vie par la vie extérieure qui autour d'elles s'agite, intense et fièvreuse, telle Suez, la vieille *Clysma* des Grecs, devenue, après Alexandrie et Port-Saïd, le troisième port de l'Égypte. D'autres ont surgi dans le désert de sable comme Ismaïlia, sur le lac Timsah. Les travaux de percement du canal en firent un centre important, son achèvement l'a en partie dépeuplée; telle aussi Port-Saïd, seuil d'accès du canal et que le canal enrichit. C'est une ville plate, découverte, aux maisons de brique, de pierre et de bois, aux rues longues et sablonneuses, appelée à un grand avenir.

La partie cultivée du sol de l'Égypte dépasse les 5/8 de la superficie totale; ses productions principales sont le blé, le coton, l'avoine, les haricots, lentilles, riz, pastèques, tabac. Ces produits divers alimentent un commerce d'exportation qui se chiffre annuellement par environ 250 millions et à peu près autant à l'importation et qui est desservi par 4,000 navires à l'entrée et à la sortie du port d'Alexandrie, par à peu près autant à l'entrée et à la sortie des autres ports égyptiens. La plus grande partie de ce commerce s'effectue avec l'Angleterre; viennent ensuite, par ordre de nationalités, la France et l'Algérie, l'Autriche-Hongrie, l'Italie, la Russie, la Turquie.

Terre exclusivement agricole, l'Égypte ne possède ni mines ni houillères; par contre, elle renferme d'importantes carrières de pierres que ses monumentales

constructions n'ont pas épuisées. On en extrait le granit, le grès, les pierres calcaires et aussi le porphyre d'Assouan, l'albâtre et le marbre de Siout et d'Esneh. Fayoum produit du salpêtre et les côtes de la mer Rouge du soufre ; à Jemsah on a découvert des sources de pétrole et les marais salins abondent à Damiette, Rosette et Souakim. Actuellement l'industrie se borne au tissage des étoffes et aux raffineries ; le Caire est, avec Alexandrie, le centre de la fabrication des cotonnades. En dehors de son commerce maritime, l'Égypte entretient, par les caravanes, un trafic assez actif avec la Syrie qui lui envoie des fruits, des huiles et des soieries, avec l'Arabie dont elle tire le café, les armes, les pelleteries. Ce commerce primitif tend à décroître, mais il est, et au delà, compensé par l'accroissement du commerce avec l'Europe.

II. — HAUTE ET BASSE-NUBIE. — SENNAAR. — KORDOFAN.

Fréquemment dénommée Soudan égyptien ou Soudan oriental, la Nubie comprend, outre la Haute et la Basse-Nubie : le Sennaar, le Khartoum et le Kordofan, soit la région enfermée entre le Nil et la mer Rouge, depuis la pointe Ras-Benas jusqu'à Massaouah, entre le Nil Blanc et le Nil Bleu, et confinant, à l'ouest du Nil Blanc, au Darfour.

En amont de la première cataracte, le Nil dont le cours s'est jusqu'ici maintenu à peu près parallèle à la mer Rouge, décrit une vaste courbe à l'ouest, s'infléchit au sud, remonte au nord, enserrant dans sa courbe orientale le désert de Nubie, dans sa courbe occidentale le steppe de Bayouda, au sud duquel s'ouvre le Kordofan. Entre le steppe de Bayouda et les solitudes mornes des côtes de la mer Rouge, serpente la vallée du Nil, lumineuse et fraîche, oasis de végétation rayant d'une bande verte la zone terne et grise de l'aride désert de l'*Atmour*. Parfois ce n'est qu'une étroite lisière, là où le fleuve resserré, encaissé dans les roches ne peut étendre l'action fécondante de ses eaux, mais c'est là, sur ses rives, que se groupe la population et que s'élèvent les villages.

A l'est, la mer Rouge, ou golfe Arabique, s'étend du nord-ouest au sud-est ; elle mesure 2,250 kilomètres de longueur sur 200 à 300 de largeur moyenne et se termine au nord dans les deux golfes profonds et étroits d'Akabah et de Suez. Au sud elle aboutit au détroit étranglé de Bab-el-Mandeb, *Porte de l'affliction*, par delà lequel s'ouvrent le golfe d'Aden, la mer d'Oman et l'océan Indien. De toutes les mers commerçantes du monde, la mer Rouge est, à juste titre, la plus abhorrée des voyageurs et des matelots ; près de 200,000 voyageurs la traversent annuellement et tous sont unanimes à la tenir pour l'une des plus redoutables de notre globe, non à cause de ses tempêtes qui ne sont pas à comparer avec celles de l'océan Indien ou avec les cyclones du Pacifique, mais à cause de l'intolérable chaleur qui se dégage de cette longue fosse encaissée entre des terres brûlantes et des montagnes dénudées. Telle est l'évaporation de son bassin

que le barrage du détroit d'Aden réduirait, en un demi-siècle, la mer Rouge, à la condition d'un immense Chott marécageux.

Bordée par des chaînes volcaniques élevées, semée, au long de ses côtes, de bancs de corail, de récifs et d'îlots, la mer Rouge renferme des îles nombreuses. Schedouan, Massaouah, Havakil relèvent de l'Égypte ; Dahlak, Périm, Kamaran appartiennent à l'Angleterre, les îles Dessi à la France. Sur la côte asiatique se trouvent quelques petits archipels ; quant aux principaux ports, ce sont Kosseïr, Souakim et Massaouah appartenant à l'Italie. Ces ports n'ont d'importance qu'en tant que débouchés des produits que les caravanes apportent d'Abyssinie, du Sennaar, du Kordofan, du Darfour et qui, par Kosseïr et Suez, par Djeddah et Aden, gagnent l'Orient.

Au nord du confluent du Nil et de l'Atbara, la bande de terre qui s'étend à droite du fleuve vers la mer Rouge en est séparée par une longue chaîne, orientée parallèlement au littoral et que l'on désigne du nom de chaîne Arabique, nom qui reviendrait plus légitimement à la bordure rocheuse qui, sur les côtes d'Arabie, longe la mer Rouge. On donne aussi l'appellation générique d'*Etbaï* à ce système montagneux qui s'étend du Ras Benas à Souakim et dont l'îlot pyramidal de Zemerdjil qui se dresse au large du Ras Benas, servant de point de repère aux navigateurs, n'est que le prolongement. L'axe central de la chaîne, dont l'élévation s'accentue du sud au nord, paraît être au Djébel Orba, son point culminant, d'une altitude de 2,300 mètres. De là, partent les chaînons qui rejoignent les hauteurs de l'intérieur et vont, orientés de l'est à l'ouest, traverser le bassin du Nil et, obstruant le cours du fleuve, former le barrage des cataractes près d'Assaouan, ou soulever, au nord-est d'Abou-Hamed, le Djébel Chikr. Entre ces chaînes qui constituent l'ossature rocheuse de la Nubie, le désert se déploie, non monotone et plat, mais bossué de milliers de monticules isolés, de collines de grès, effritées, délitées, affectant les formes les plus bizarres : pyramides ou tours mesurant quelques vingtaines de mètres de hauteur, trouées de part en part, minées par la base ou découronnées par le sommet. Çà et là, des dunes mouvantes cheminent au travers de la plaine profilant leurs cornes en croissant tournées vers le sud, chassées qu'elles sont par le vent du nord qui accélère ou ralentit leur marche.

De l'autre côté de l'étroite bande verte du Nil, s'ouvre le steppe de Bayouda : la Nubie occidentale. Elle diffère quelque peu d'aspect avec la Nubie orientale, bien que son système montagneux soit de même formation et de même origine. Les sommets les plus élevés se groupent au centre même de la courbe décrite par le fleuve ; ce sont le Djébel Ghilif, le Djébel Magaga, le Ghekdoul, d'une altitude moyenne de 1,000 mètres. Ces sommets dominent une large dépression au travers de laquelle passait autrefois, croit-on, l'un des bras du Nil. Moins dénudé que l'*Atmour* de la Nubie orientale, le steppe de Bayouda se couvre parfois, à la saison des pluies, d'une maigre verdure.

Soustraite, par sa situation géographique, à l'influence des pluies équatoriales qui ne dépassent pas le 17ᵉ degré de latitude nord, et à celles de la zone méditerranéenne qui ne pénètrent pas aussi avant dans l'intérieur, la Nubie est un pays d'une

siccité extrême. Extrêmes aussi, et surtout dans le désert, sont les écarts de la température. A celle du jour qui atteint d'ordinaire 27 degrés et dépasse souvent 40, succèdent des nuits très froides, la sécheresse de l'atmosphère laissant librement rayonner la chaleur du sol dans l'espace. Sur ce sol, les cadavres d'animaux se dessèchent sans se corrompre, la peste est inconnue et les fièvres n'apparaissent qu'à mesure que l'on se rapproche des terres basses inondées par le fleuve.

En dehors de la zone de pénétration de ses eaux, la végétation est à peu près nulle. Sur ses rives, la faune est abondante. Dans les forêts de mimosas gîtent les lions, léopards, hyènes, girafes, autruches, gazelles, antilopes et nichent de nombreuses troupes d'oiseaux aquatiques. Toute la vie se concentre sur ses rives et nulle part, mieux qu'ici, on ne comprend le culte instinctif rendu au grand fleuve africain par la population dont il assure l'existence.

Cette population, diversement évaluée, mais qui n'est pas inférieure à un million d'habitants, se compose de races diverses : Nigritiens, Hamites, Turcs, Arabes, *Barabras* ou Berbérins, en forment le fond principal. « De taille moyenne et bien proportionnés, les Barabras, écrit M. Vivien de Saint-Martin, sont parmi ceux des Africains qui ont la nuance de peau la plus foncée ; elle varie de la couleur du bronze florentin au noir presque bleu. Ils ont la barbe noire comme le Nigritien, mais leurs traits ont beaucoup plus de régularité et l'on rencontre fréquemment des Barabras qui rentrent dans le type de beauté admis par l'Européen. Le nez est droit et ferme, à larges narines, les lèvres, d'un dessin très pur, sont rarement grosses et bouffies ; les pommettes n'ont qu'une faible saillie et, sur les figures régulières, les yeux bien fendus et largement ouverts brillent d'un vif éclat. » Ce sont des cultivateurs habiles, mais leurs champs trop limités ne suffisent pas à les nourrir, aussi bon nombre d'entre eux émigrent-ils sur la côte d'Égypte où ils se louent comme domestiques et où leur docilité et leur fidélité les font préférer aux serviteurs d'autres races.

Moins nombreux, les Ababdeh, à demi nomades, promènent leurs troupeaux de pâturages en pâturages, se construisant des huttes temporaires ou se terrent, comme les troglodytes, dans des grottes ; ils font, en outre, un trafic de gommes et de poissons qu'ils échangent contre des grains. D'autres tribus enfin, les Hassanieh, campés dans la Nubie et le Kordofan, les Choukoubieh, les Chatkieh, établis entre Berber et Dongola, complètent la population de la Nubie, dont les agglomérations principales sont : Chandy, située dans la région connue sous le nom d'île de Méroë, entre le Nil Blanc et l'Atbara ; Damer, au confluent du fleuve et de l'Atbara ; Berber, en aval de Damer, et qu'une route de caravanes relie à Souakim ; Abou-Hamed, au coude du Nil et point terminal de la route de Korosko ; Dongola, ancienne capitale de la Basse-Nubie, ville autrefois populeuse et florissante, aujourd'hui village battu par les vents sur son rocher qui domine à pic le cours du Nil. Dans la Basse-Nubie se succèdent de petits centres : Soleb, Dal, Wadi-Halfa située près de l'avant-dernière cataracte.

Khartoum, avec sa population de 40,000 âmes, est la ville importante et le centre commercial de cette région. A Khartoum aboutissent les routes de l'intérieur et aussi

les caravanes apportant l'ivoire, l'ébène, les plumes d'autruche que Khartoum échange avec le Caire. La ville qui vit mourir Gordon et qu'emportèrent les troupes du Mahdi, s'élève sur la rive gauche du Nil Blanc à peu de distance de son confluent avec le Nil Blanc. Elle se détache toute blanche, dans un cadre de verdure, sur un plateau qui surplombe le fleuve.

Au-dessus de Khartoum le Nil Bleu et le Nil Blanc s'évasent, embrassant dans leur double cours la région du Sennaar que le Nil Blanc sépare du Kordofan. La partie septentrionale, au sud de Khartoum, est cultivée et peuplée ; elle renferme de nombreux villages et hameaux ; le sol, d'un brun rouge, se déroule monotone et plat, mais remarquablement fertile ; ses produits alimentent le Soudan égyptien et, par Khartoum, descendent le cours du Nil. Sennaar, qui a donné son nom à cette région, est située sur le Nil Blanc ; ce fut autrefois une cité importante, aujourd'hui déchue. A 60 kilomètres en amont de Sennaar et sur la rive droite du fleuve, se trouve Karkoj, point terminal de la navigation du Nil Bleu. Au-dessus de Karkoj se succèdent, Rosaires, autrefois capitale d'une province indépendante, Famaka au confluent du Toumat ; à l'horizon se dresse la cime du Fazogl', avant-garde du montagneux massif Éthiopien.

Au sud-ouest de Khartoum et à l'ouest du Nil Blanc s'étend le Kordofan que des steppes sablonneux séparent au nord et à l'ouest de la Nubie et du Darfour ; au sud apparaissent de grandes forêts qu'habitent les Baggara et les Chillouk. Le Kordofan affecte la forme d'un plateau d'une altitude moyenne de 650 mètres, légèrement montueux et accidenté, et dont les terres cultivables sont çà et là isolées les unes des autres par d'étroits steppes sablonneux. Au sud le sol se relève et prend un aspect montagneux.

Borné à l'est par le Nil Blanc, le Kordofan appartient géographiquement au bassin du grand fleuve, mais aucun de ses affluents ne le sillonne ; il ne possède que des cours d'eau temporaires orientés vers le Nil, cours d'eau ou *Khôr* que les pluies alimentent parfois et que le sol absorbe rapidement. Le plus considérable est le Khôr Abou el Habel ; ailleurs, quelques lagunes à fond d'argile conservent toute l'année l'eau des pluies, et forment, entre les steppes sablonneux de riantes oasis. « L'œil fatigué des sables brûlants, écrit le colonel Colston, se repose avec délice sur ce qui semble être une grande prairie serpentante d'un vert d'émeraude. Pendant quatre mois cette prairie est un lac ; le reste de l'année l'eau se trouve très près de la surface du sol et l'on y puise dans plus de deux cents trous qui se trouvent au bord de la zone de verdure. Tous les jours on y voit des milliers de chameaux qu'on mène s'y abreuver de tous les déserts environnants. De grands troupeaux de bœufs, de chèvres et de moutons viennent aussi se désaltérer à ces puits précieux. » Cette terre est surtout une terre de pâturages ; mais elle est aussi une terre de cultures spéciales, produisant une variété de grains désignés du nom de Doukhn, *Penisetum typhoideum* et *Penicillaria spicata*. Le Doukhn pourvoit à l'alimentation des habitants et aussi à celle des animaux domestiques. Une autre variété de culture est le gommier ; outre ces

deux produits principaux, on récolte le tabac, le sésame, les courges et quelques légumes.

Ici, nous retrouvons les Barabras, dont nous avons parlé plus haut ; ils ne forment point la majorité de la population, mais ils constituent, avec les Bédouins qui se disent d'origine arabe, un appoint important. Les *Nouba* ou nègres représentent l'élément autochtone refoulé par les Barabras et les Bédouins dans la région méridionale et montagneuse du Kordofan. A ces trois races se juxtaposent les tribus nomades, disséminées pendant la saison pluvieuse, se rapprochant des puits et des bassins lacustres l'été. « Ils sont, écrit M. de Lauture, de la couleur des gens de Dongola et de Barber. Leurs traits sont fins et leur démarche noble. Leur barbe est rude et clairsemée ; leurs cheveux, qu'ils laissent croître, sont réunis en tresses dont le nombre et la disposition varient d'une tribu à l'autre. » Ils ont peu d'industrie ; en dehors du soin de leurs troupeaux, ils se livrent à la chasse des antilopes, de la girafe et de l'autruche.

Obeid, capitale du Kordofan, est une ville nègre, une agglomération de cabanes en terre battue ou en briques séchées au soleil que recouvrent des toits de paille en forme cylindrique ; Colston lui attribue une population de 20,000 à 30,000 habitants. Obeid est un marché important où chaque jour affluent des milliers de vendeurs et d'acheteurs, marché de grains, d'animaux de transport, de gomme arabique et de plumes d'autruche. En dehors d'Obeid, on ne rencontre que des centres peu peuplés : Bara, au nord et à 70 kilomètres de la capitale, Kadjmar, puis, au sud d'Obéid, Melbès.

Les statistiques font défaut pour évaluer les productions de ces régions, détachées de l'Égypte, et dont le commerce d'échanges s'effectue au moyen de caravanes. On en est réduit à des estimations de quantités essentiellement variables et antérieures à la guerre qui a séparé ces provinces de l'Égypte. On évaluait alors à 2,000 tonnes, soit 2 millions de francs, l'exportation des gommes du Kordofan, à un chiffre à peu près égal, 2,200,000 francs la valeur des plumes d'autruche ; les données manquent sur l'ivoire et les éléphants ont à peu près disparu de cette région. Le bétail abonde : bœufs à bosse, moutons, chèvres, mais il est impossible d'apprécier la valeur des animaux vendus par les pasteurs nomades. Quant au *doukhn* et au tabac de la Nubie, en dehors de la consommation locale, le surplus s'écoule par le Nil et les ports de la mer Rouge.

III. — ÉTHIOPIE. — PAYS DES GALLAS. PAYS DES SOMALIS.

Au sud-est des terres plates qui, au-dessous de Khartoum, s'allongent entre les deux bras du Nil Blanc et du Nil Bleu, le sol se relève brusquement ; l'énorme plateau granitique de l'Abyssinie, ou Éthiopie supérieure, dresse entre le Nil Bleu et les côtes méridionales de la mer Rouge ses *ambas* escarpées, ses cimes dentelées, ses hautes

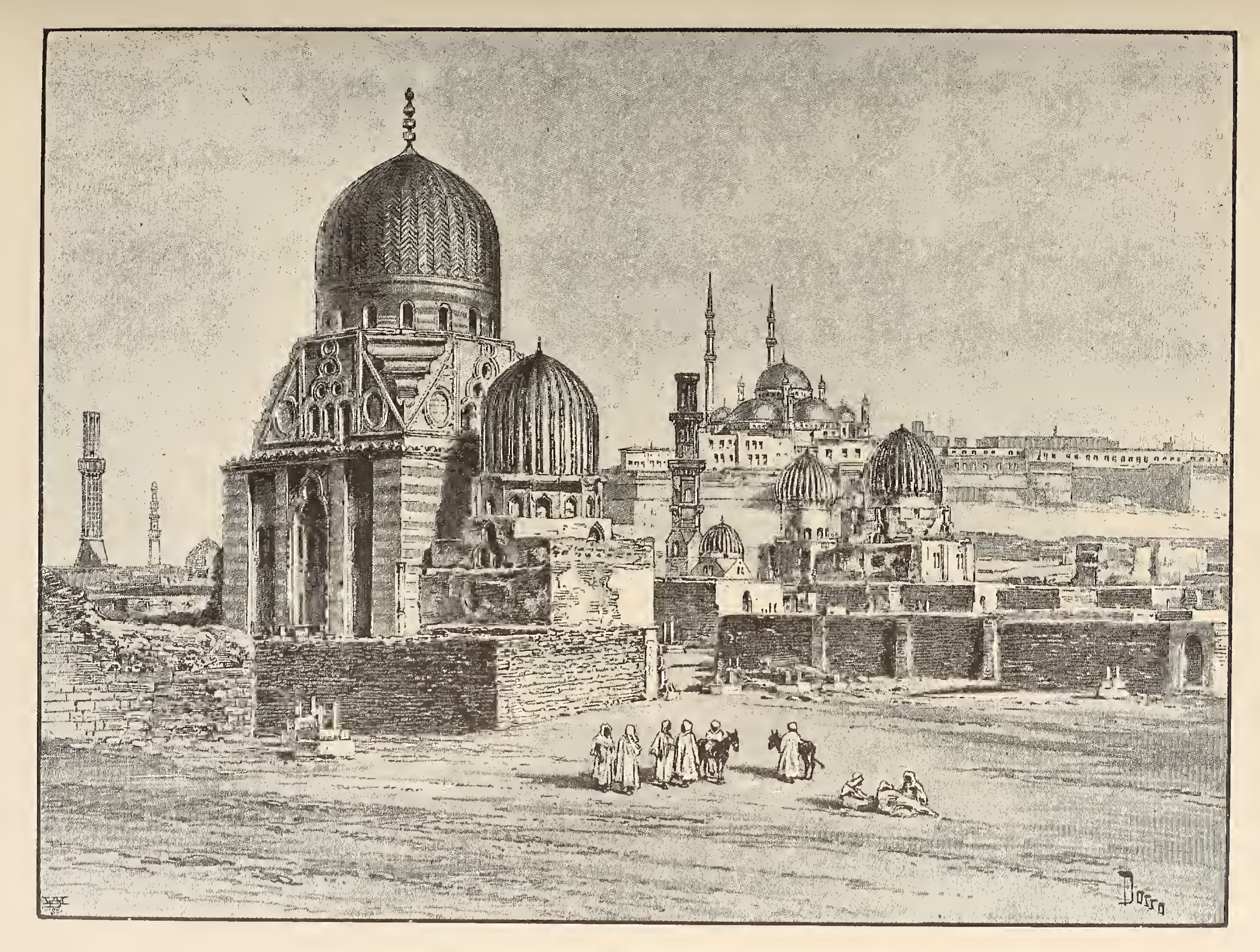
terres sillonnées de crevasses profondes, déchirées par les éruptions volcaniques, semées de lambeaux de pâturages, coupées d'éboulis parmi lesquels se détachent çà et là quelque arbre solitaire et rabougri, battu par le vent, quelques broussailles dans les anfractuosités des roches.

Ce plateau, d'une altitude moyenne de 2,500 à 3,000 mètres, domine au nord-est et à l'est les plages de la mer Rouge et les plaines d'Adel; au sud, il s'incline vers l'Éthiopie inférieure et le Choa; au nord et à l'ouest, il descend en longues pentes vers les terres plates de la Nubie. Dans sa partie méridionale se creuse une large dépression, le lac Tzana, étalant par 1,900 mètres d'altitude une nappe d'eau de 75 kilomètres de longueur sur environ 40 de largeur. A l'est du lac Tzana, une fissure d'environ 700 mètres de profondeur, orientée de l'ouest à l'est, sillonne le plateau, formant l'un des traits orographiques les plus saillants de cette région. Dans cette fosse profonde roulent les eaux tourmentées du Tacazzé.

Il est, avec l'Abaï, l'une des deux rivières de l'Éthiopie. Descendu de l'escarpement oriental du plateau, il se débat dans la longue coupure qui l'étreint et l'oriente vers l'ouest, où il rejoint l'Atbara dont il prend le nom et, remontant vers le nord, va se déverser dans le Nil. L'Abaï, né au sud du lac Tzana, traverse ce lac à son extrémité méridionale, puis décrivant une grande courbe, pénètre dans le Sennaar où il prend le nom de fleuve Bleu. Non plus que le Tacazzé, l'Abaï n'est navigable; leurs pentes sont trop rapides, leur cours est trop torrentueux, trop encaissé et semé de rapides. L'Abaï descend d'une hauteur de 2,800 mètres, du massif du Gojam qui, avec celui du Simen, constitue l'un des deux points culminants du plateau abyssin; sa cime la plus haute, l'Abba-Yarad, mesure 4,600 mètres.

L'altitude du plateau et sa formation en gradins successifs créent des zones naturelles et distinctes de climat, de végétation et d'aspect. Les Abyssins les désignent des noms de *Déga*, ou hautes terres, de *Ouaïna Déga*, terres moyennes et de *Kolla*, terres basses. Dans les *Déga*, la végétation est pauvre, l'orge et le blé y mûrissent lentement; par contre, les pâturages sont abondants et nourrissent de beaux chevaux et de grands troupeaux de moutons à longue laine. Les *Ouaïna Déga* jouissent d'un climat plus doux, rappelant celui de l'Europe méridionale. C'est la région riche et populeuse, la terre du froment et aussi de l'oranger, du citronnier, de l'olivier, de la culture et des herbages. Les gradins inférieurs de la région du littoral et des pentes nubiennes constituent les *Kolla*, terres basses et chaudes où prospèrent le coton, l'ébénier, le baobab, le dattier, le caféier, la canne à sucre. Ici, dans les fonds vaseux, se trouvent l'éléphant, le lion, le rhinocéros, l'hippopotame, la hyène, la girafe, la panthère, des milliers de singes et aussi des insectes malfaisants et des reptiles monstrueux.

Sur une superficie d'un peu plus de 400,000 kilomètres, l'Éthiopie renferme une population d'environ 3,000,000 d'habitants. Cette population comprend deux éléments ethniques distincts : l'un, sémitique et originaire du sud-ouest de l'Asie, l'autre autochtone. Le premier représente la race étrangère, immigrante et intellectuellement supérieure, l'autre la race indigène, à tous égards inférieure et socialement tenue pour



LES TOMBEAUX DES CALIFES, AU CAIRE.

telle. Les nobles et le clergé appartiennent à la race immigrante, les marchands et les cultivateurs à la race primitive ; les esclaves se recrutent parmi les nègres. Le type abyssin, tel qu'on le rencontre surtout dans la région moyenne, la plus peuplée et la plus cultivée se rapproche du type européen. « L'habitant des *Déga* écrit M. Ach. Raffray, est plus riche, moins nomade, plus hospitalier. Il a plus de dignité, plus de calme ; il est plus religieux ; cela tient peut-être à ce que la noblesse théocratique recherchant de préférence un pays riche, salubre et tempéré, a étendu sa domination sur les hauts plateaux, qui sont devenus en grande partie les fiefs des églises et des monastères. »

L'industrie est encore peu développée en Éthiopie ; elle se borne au tissage du coton et de la laine, au travail des métaux, que façonnent les orfèvres, fondeurs, forgerons, armuriers. L'absence de routes rend les communications difficiles et crée des obstacles presque insurmontables au commerce. La monnaie courante consiste en tablettes de sel d'une valeur de 15 à 20 centimes. Quant aux produits locaux exportés au dehors ils consistent principalement en un peu d'or que l'on recueille dans le sud-ouest, en ivoire, myrrhe, café, plumes d'autruche, musc, gommes, que les caravanes transportent à Massaouah et à Souakim.

Si les centres sont nombreux, il en est peu de populeux. Les plus importants sont Ankober, l'une des capitales de l'Éthiopie, située par 2,700 mètres d'altitude et sur la longue pente inclinée vers le littoral de la mer Rouge ; sa population est évaluée à 10,000 âmes ; à 40 kilomètres plus à l'ouest, Angolola est une ville récente, créée en 1830 par le souverain Sahfé Sahlassé qui y transporta sa résidence, mais Gondar est encore la ville principale, le siège du gouvernement. Elle s'élève à 50 kilomètres au nord du lac Tzana, par 1,270 mètres d'altitude, sur le sommet d'un mamelon qu'entoure une profonde vallée et qu'encadrent les fertiles plaines du lac. Elle eut, dit-on, jusqu'à 40,000 habitants, elle en possède tout au plus 10,000 actuellement. En dehors de ces villes, les seuls centres un peu importants sont Adouah, Sokota, Abderasoul grand marché d'esclaves. Sur la côte, le port anglais de Massaouah, maintenu libre au commerce, offre un débouché maritime aux produits de toute la région ; c'est là qu'aboutissent les caravanes de l'Éthiopie et du Choa, qu'elles échangent leurs marchandises contre les articles fabriqués de l'Europe. Ce port semble appelé à devenir le centre d'un commerce considérable, étant données les ressources naturelles de la contrée qu'il dessert.

Du sommet du Metatité situé près d'Ankober et contrefort méridional du grand plateau Éthiopien ou Abyssin, le regard plonge sur une vaste plaine déroulant au sud des champs verdoyants, çà et là coupée de lignes sombres figurant des vallées, rayée de fissures noires, cluses profondes dans lesquelles bondissent des eaux torrentueuses ; c'est le Choa, région essentiellement agricole, tributaire du royaume d'Éthiopie, et par lequel les Gallas, remontant les pentes du plateau, ont débordé sur le nord, sur les terres du Négous affaibli par ses luttes avec les musulmans du littoral. Les Gallas sont nombreux dans cette région du Choa, à laquelle ils confinent au sud. Leur territoire,

aux limites flottantes comme la population nomade qu'il renferme, est double en superficie de celui de la France. Il s'étend entre le pays des Somalis et le Choa, il confine, au sud, aux régions septentrionales du Victoria-Nyanza. Mais, de même que les Gallas débordent au nord sur le Choa et l'Éthiopie, de même les Somalis refoulent lentement les Gallas, envahissant les bassins de l'Ozi et du Tanna. Il se produit ici un de ces mouvements d'oscillation comme l'histoire en constate souvent parmi les populations nomades; elle en note les effets sans pouvoir en expliquer les causes qui ne se révèlent souvent qu'au terme même de l'évolution.

Peu de races africaines peuvent rivaliser avec la race galla là où elle s'est conservée pure de mélange avec les nègres. « Les Gallas, écrit M. Rochet d'Héricourt, sont, en général, bien constitués. Ils ont une haute taille, le front large et élevé, le nez aquilin, la bouche bien coupée, le teint cuivré plutôt que noir. Habitués, dès leur plus tendre enfance, à monter à cheval, à porter le bouclier et la lance, ils sont excellents cavaliers et insensibles aux plus rudes fatigues. Cette grande nation, car on peut l'appeler ainsi, pourrait, conduite par un chef entreprenant, se rendre maîtresse de l'Afrique entière. » Leur force physique, leur intelligence et leurs aptitudes font d'eux des esclaves très recherchés sur les marchés d'Orient; les femmes gallas ne sont pas moins appréciées et on les payait en Arabie jusqu'à 100 et 150 piastres. Cette race prolifique s'accroît d'ailleurs rapidement et l'on en rencontre des représentants depuis la côte des Somalis jusqu'aux contrées du Haut-Nil.

La terre des Gallas constitue le prolongement méridional du grand massif Éthiopien. Une ligne de plateaux relie les massifs l'un à l'autre, contournant à l'ouest le Choa et aboutissant, dans le pays des Gallas, à une chaîne entaillée par les cours d'eau qui rejoignent, au nord le Nil Bleu, au sud l'Ouma, la rivière aux noms multiples. Au long de cette chaîne, ainsi découpée et orientée du nord-ouest au sud-est, se succèdent le Goro Tchen, le Belbella, le Tchillimo, le Kalo, le Roggé, dont les sommets dépassent 3,000 mètres. Le point culminant se trouverait au Hamdo, ou au massif du Wariro, par 3,800 mètres d'altitude.

Les villes sont des campements de nomades faciles à déplacer; aussi la résidence du souverain et des chefs de tribus est-elle rarement fixe. Dans le Choa, elle tend à le devenir; Litché, fondée par le roi Ménélik, est devenue un marché important, en même temps que le chef-lieu du royaume. Dans le pays des Gallas, Rogé est, elle aussi, un centre important du trafic du café et des esclaves. Tchora, capitale du Gouma, se trouve sur un affluent de l'Orghisa; Saka, sur le versant oriental, est un autre marché considérable, et si la haute vallée de la Gongsa ne renferme pas de grands centres, elle abrite une population industrieuse, habile dans l'art des broderies, des incrustations de nacre et d'argent, dans celui de travailler les métaux, et capable de rivaliser avec les ouvriers de Gondar.

Le Somal, ou pays des Somalis, est compris dans le vaste triangle que dessinent le golfe d'Aden, la mer des Indes et la chaîne montagneuse qui, d'Ankober, rejoint les sources du Tana. Sa superficie est d'environ un million de kilomètres carrés; sa popula-

tion, diversement estimée, ne paraît pas s'élever à plus de 1,200,000 habitants. Encore peu connu, le Somal est d'une exploration difficile; le morcellement de la population en une infinité de tribus expose le voyageur à des exactions sans fin de la part de tous les petits chefs; le climat est brûlant et souvent malsain, et l'absence de toute ville européenne sur la côte rend l'organisation et l'équipement d'une caravane presque impossible, en même temps qu'elle exclut tout mode de ravitaillement et de communication, toute base d'opération et de retraite.

Au long du golfe d'Aden, large de 300 kilomètres, la côte, parallèle à celle de l'Hadramaout qui lui fait face, se déroule, du golfe de Tadjourah au cap Guardafui, sur 900 kilomètres de longueur, bordée d'une saillie montagneuse dont les massifs volcaniques correspondent à ceux qui s'élèvent sur la rive asiatique. Cette chaîne se détache, à l'ouest, du massif de montagnes qui enserrent et dominent la ville d'Herrar, et dont l'un des sommets, le Moulata, dépasse 3,000 mètres. En s'allongeant vers l'est, les monts s'affaissent, n'offrant plus que de faibles ondulations jusqu'à Berbera où le sol se relève et une ramification montagneuse se dessine au sud, dépassant, au Toro, 2,000 mètres. A l'est, les altitudes sont moindres: 1,220 mètres au Karoma, 760 près du cap Guardafui; elles n'atteignent plus que 275 mètres au cap même, redouté des navigateurs et renommé pour ses naufrages. A cette saillie extrême de l'Afrique orientale, la côte s'infléchit brusquement et s'oriente du nord-est au sud-ouest, rigide et bordée de rochers. A 150 kilomètres au sud du cap Guardafui, la presqu'île de Ras Hafoun se détache de cette côte, à laquelle la relie une langue de terre étroite et sablonneuse, et projette à 20 kilomètres au large une masse quadrangulaire de 180 mètres d'élévation. Au-dessous de Ras Hafoun la côte s'allonge, inhospitalière, presque inabordable, sur plus de 500 kilomètres de longueur, surplombée par des falaises de 50 à 120 mètres.

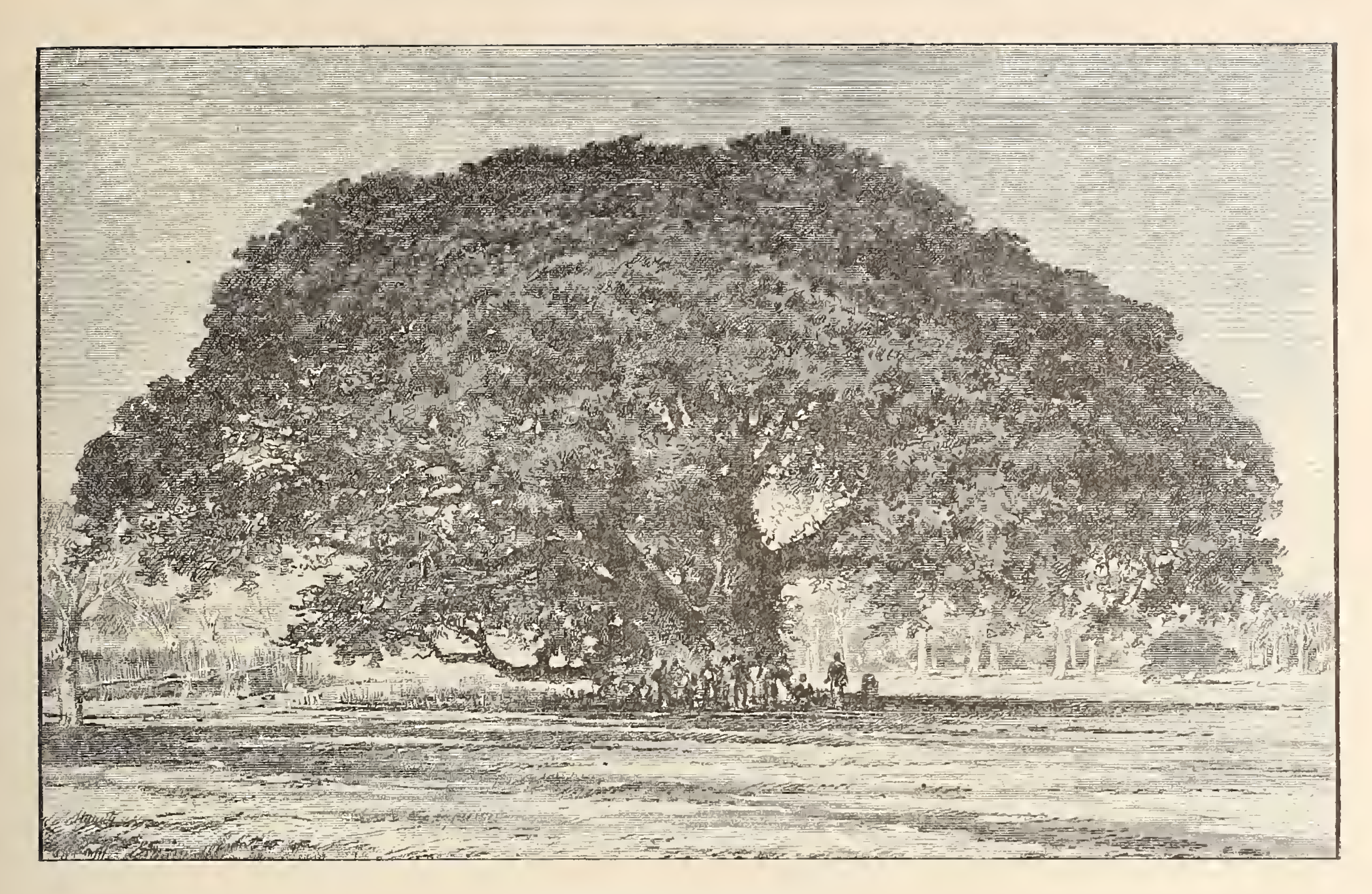
Le principal fleuve de cette région est la Djouba qui se jette dans la mer des Indes à quelques kilomètres au sud de l'Équateur. Les Portugais le désignaient du nom de Rio-dos-Fuegos. Chaillé-Long fut le premier qui, en 1873, remonta la Djouba jusqu'à près de 300 kilomètres au-dessus de son embouchure. Quant au Ouebi qui, ramassant sur son parcours les eaux torrentueuses du pays d'Harrar, les déverse dans les riches plaines de l'Ogaben, dont, comme le Nil pour l'Égypte, il est le créateur et le principe fécondant, l'effort dépasse ses forces; appauvri d'eaux, dépourvu d'affluents après sa sortie du « Paradis du Somal », il n'est même plus en état de trouer le bourrelet de dunes qui lui barre l'entrée dans l'océan; il se noie dans un marais avant de rejoindre la Djouba.

Pauvrement arrosé, le sol du Somal est, en partie, stérile et sablonneux au nord et surtout près de la côte; au sud-ouest les pluies sont abondantes, moins toutefois que dans le Choa où l'on évalue à un mètre la tranche annuelle d'eau fluviale. C'est au sud que la faune et la flore acquièrent leur plein développement, que dans les hautes forêts gîtent les grands fauves, que les singes pullulent et aussi les hyènes, les chacals, les léopards, les autruches, les ânes sauvages et les antilopes. Cette terre du Somal était connue des anciens Égyptiens: à ces côtes ils avaient donné le nom de « Côtes des Aromates », et les peintures murales d'un temple de Thèbes représentent des Somalis déposant devant la reine d'Égypte leur tribut de myrrhe et d'encens. Les buttes

funéraires de Zeila attestent que les Somalis étaient en rapport avec les peuples industrieux de l'Orient dont les produits bien connus ont été retrouvés enfouis pêle-mêle avec les instruments et les produits d'une civilisation moins avancée. Les Somalis sont tels encore aujourd'hui que les représentaient, il y a plus de 3,000 ans, les peintures murales de Thèbes : plus foncés que les habitants du Danakil et que les Gallas, mais de même origine, plus grands et moins robustes, d'allure fière et de taille élancée. Ils sont braves, mais cruels et pillards. Malheur au navire que la tempête drosse, sur le cap Guardafui; il est de bonne prise et les Somalis n'en laissent pas une planche. Eux-mêmes n'hésitent pas à affronter la mer et, sur leurs boutres de 50 tonneaux, à se rendre à Zanzibar ou Bombay.

Au long de la côte septentrionale se succèdent de rares ports. Le plus important, situé entre le Danakil et la terre des Somalis, dans le golfe de Tadjourah, est celui d'Obock, point stratégique important, qui fait face à Périm et à Aden et qui constitue un seuil d'accès sur le Choa à l'ouest, le Danakil au nord, le Somal au sud. En prenant possession d'Obock, la France a fait acte de sagesse et de prévoyance; ce port offre deux mouillages abrités par les falaises et de profondeur suffisante. L'eau y est abondante et la vallée fertile, alors que tout fait défaut à Aden et que l'eau de mer distillée s'y vend jusqu'à 22 fr. 50 la tonne. Non moins importante est la possession de la baie de Tadjourah. Cette baie et son port de Sagallo forment l'extrémité d'une vallée qui est à la fois la route la plus sûre et la plus directe pour pénétrer dans l'intérieur, celle que suivit Soleillet pour gagner Ankober, capitale du Choa, et pour pénétrer dans le Raffa. Ce qu'est Zanzibar, plus au sud : la porte de l'Afrique équatoriale, Obock peut et doit le devenir au nord et centraliser dans son port les produits de l'Afrique occidentale et de la Terre des Aromates.

Au sud-est d'Obock et de Sagallo, se trouvent Zeila, visitée par les caravanes; Boulhar occupée par les Anglais et seuil d'accès d'Harrar; Berbera, également anglaise, point central des échanges, important marché où les boutres viennent charger les marchandises apportées de l'ouest, du sud et du nord par les caravanes et enfin Bottiala. Par delà le cap Guardafui, sur la côte de la mer des Indes que l'Allemagne s'attribue en vertu d'un traité conclu avec le sultan d'Opia se disant « chef de tous les Somalis », Opia, résidence de ce sultan, n'est qu'un campement, la mer n'y offrant pas d'abri et la terre y étant sans eau. Plus au sud, se trouve Magdochou dont Ibn Batouta vanta la grandeur et la richesse, aujourd'hui bien déchue et bien dépeuplée. Sur un promontoire rocheux, s'élève Merka que les Portugais occupèrent au XVIe siècle et qui exporte encore quelque peu d'ivoire, de gomme et de cuirs; Kismayou est à l'issue du bassin de la Djouba et semble appelée à devenir un centre commercial important; plus bas enfin, à l'embouchure du Tana, des ruines nombreuses attestent l'importance qu'eut autrefois cette partie de la côte. Une ville moderne, Kapini, fondée en 1868, semble justifier, par son essor rapide, la prévoyance de son fondateur, le sultan de Zanzibar. Aux bouches du Tana finit la terre des Somalis.



Arbre géant de la Casamance.

PLATEAU INTÉRIEUR

LE SAHARA ET LE SOUDAN

I. — LE SAHARA

Derrière l'épais bourrelet montagneux, long de 2,300 kilomètres et large de 500, que, depuis le cap Ghir jusqu'à Tunis, l'Afrique dresse en face de l'Europe, derrière les plateaux de la Tripolitaine et de la Libye, s'ouvre un autre monde, presque aussi vaste que l'Europe, mesurant 5,000 kilomètres de l'est à l'ouest, 1,500 du nord au sud, recouvrant une superficie de plus de 6,000,000 de kilomètres carrés et que l'on désigne du nom du Sahara.

Le monde dont ce nom évoque l'aspect ne répond guère à l'idée que s'en faisaient les anciens, idée qu'ils nous ont transmise et qui, longtemps, s'est perpétuée ainsi qu'une tradition. Pour eux, le Sahara était un fond de mer desséché, une immense dépression sablonneuse et brûlante où, sur un sol calciné, ne pouvaient vivre hommes, plantes ou animaux. Si quelques généraux romains l'avaient abordé, s'ils avaient pénétré jusqu'à

Cydamus et Garama, par contre on ne comptait plus les armées et les caravanes englouties par le désert et dont nul n'était revenu dire le sort. Cette terre mystérieuse gardait ses secrets, une ombre épaisse la couvrait et cette ombre voilait le centre du continent.

Ce n'est guère qu'au commencement de notre siècle que l'on a soulevé ce voile, ce n'est que depuis trente ans que le Sahara, traversé du nord au sud, a cessé d'être une terre inconnue, aux solitudes immenses, un océan de sable inabordable à l'homme; mais, si du nord au sud, on a pu franchir la barrière que le Sahara interpose entre le massif méditerranéen et le Soudan, on n'a pas encore, de l'est à l'ouest, traversé le Sahara dans le sens de sa longueur, du désert de Nubie au cap Blanc. On en sait assez toutefois pour rectifier les idées erronées que nous avaient transmises les anciens, pour restituer à ce monde mystérieux son véritable aspect.

Et, tout d'abord, l'on a constaté que loin d'être, comme on le croyait, une vaste dépression inférieure au niveau de la mer, le Sahara formait un large plateau d'une altitude moyenne de 350 mètres ; que ce n'est pas le sable qui y domine, mais un sol dur et caillouteux ; que ce plateau offre une variété inattendue de hauteurs et de vallées. Ce qui constitue le Sahara, son trait caractéristique, c'est la rareté ou l'absence de l'eau. Il commence là où l'eau cesse, il finit là où elle reparaît, aussi ses limites septentrionales et méridionales sont-elles vagues et flottantes. Suivant la zone de pénétration des eaux du massif méditerranéen, ces limites commencent plus au moins au nord et cette zone de pénétration dépend des courants aériens arrêtés par les chaînes bordières sur lesquelles ils déversent leurs pluies et qui, allégés des eaux qu'ils contenaient, poursuivent, asséchés, leur course au-dessus des hautes terres dénudées. Nulle part on ne retrouve, dans le Sahara, même dans les dépressions profondes qui se creusent au sud de l'Algérie, les vestiges d'une mer intérieure ; l'élévation moyenne du plateau, la nature de son sol écartent absolument cette hypothèse; on ne relève partout que les traces de l'action du soleil, des vents ou des pluies.

Si on l'aborde par le nord, le Sahara commence à quelques journées de marche au delà des versants sud de la chaîne septentrionale. On pénètre tout d'abord dans une région de hautes plaines que recouvrent des pâturages, que sillonnent de nombreuses vallées aux *oueds* souvent à sec. A mesure que l'on avance au sud les pluies se font plus rares, les sources moins abondantes ; l'humus disparaît, puis le sable et l'argile auxquels se substitue un fond rocheux semé de cailloux ; dans les vallées moins profondes la végétation cesse, les collines se dépouillent, la région des *Sérirs* apparaît. C'est celle des plateaux dénudés, à laquelle succède l'*Hamada*. L'Hamada est le véritable désert, le sol dur et rocheux, inhospitalier et inhabitable, sans végétation et sans animaux, brûlant et sans eau, la température y varie entre 40 et 50 degrés le jour, elle est froide la nuit. L'*Hamada* et les *Sérirs* recouvrent la plus grande partie du Sahara, près de 4,000,000 de kilomètres carrés.

On désigne du nom d'*Erg* ou *Ahreg* la région des dunes ou du sable; c'est celle que les caravanes empruntent de préférence, celle où l'on trouve encore des nappes d'eau stagnante, où, à une faible profondeur, on peut creuser des puits et où les

chameaux rencontrent encore quelque végétation rabougrie. Moins étendue que l'*Hamada*, cette région n'occupe pas une superficie d'un million de kilomètres carrés. Elle est le résultat du travail des agents météoriques. Le soleil, les vents, les changements de température l'ont créé, désagrégeant les molécules des gypses, des grès, des dolomies, rongeant lentement leur surface effritée qui, une fois entamée, se décompose, ne laissant subsister que le noyau intérieur qui seul reste debout dans les sables, dessinant çà et là des colonnes ou des pyramides, des dalles ou des pavés. Chassée par le vent, la poussière est emportée par lui ; elle s'accumule dans les fonds, prête à obéir à ses mouvements giratoires, à former ces dunes errantes qui cheminent à travers le désert, écrêtées par les tourbillons atmosphériques, *fumantes*, comme disent les voyageurs, quand leurs nuées obscurcissent le soleil et que du sommet de ces dunes, ils voient monter et tourbillonner dans l'espace les flots d'une poussière rougeâtre. Puis enfin, et çà et là, les *Chotts*, ou *Sebka*, accidents du Sahara, bassins temporairement inondés, et les *oasis* ou zones de culture ; ces dernières, rares et clairsemées, n'occupent qu'une bien faible partie de la superficie.

Le Sahara ne fut pas toujours tel que nous le voyons aujourd'hui. Sur cette immense page nue, la nature a écrit l'histoire géographique du passé. On retrouve le lit et les berges des grands fleuves qui arrosaient autrefois cette terre desséchée ; on retrouve les troncs pétrifiés des antiques et épaisses forêts sous lesquelles vivaient tout un monde animal dont les ossements sont tombés en poussière, mais dont l'image grossièrement sculptée revit sur les parois rocheuses des montagnes du Fezzan, de l'Algérie et du Maroc : éléphants et rhinocéros, crocodiles et bœufs. « Ces animaux, écrit M. E. Reclus, ont disparu avec les forêts qui leur donnaient asile ; il ne reste que de rares sources vives, et pour obtenir de l'eau il faut creuser des puits aux endroits favorables, que sait reconnaître l'œil du nomade. Mais cette eau est presque toujours saumâtre et le voyageur s'y accoutume difficilement ; en arrivant au puits de Dibbela, le premier puits du désert, sur la route de Tzaddé au Fezzan, les gens des caravanes venus du sud, riche en eaux vives, tombent toujours malades ; quand ils viennent du nord, ils se sont faits par degrés au goût des eaux sahariennes et celle du Dibbela leur paraît bonne. »

C'est aux extrémités du plateau saharien, au désert de Libye à l'est, dans l'Iguidi à l'ouest, et au sud de l'Algérie que l'*Erg* domine et que s'étendent les régions des dunes et des sables. Les mieux connues sont celles de l'Erg oriental et de l'Erg occidental plus rapprochées de nos possessions françaises. Là, les dunes mouvantes cheminent vers le nord et l'ouest, à l'assaut des oasis ; elles s'élèvent jusqu'à 150 mètres de hauteur ; M. Duveyrier en a relevé, dans l'Erg oriental, mesurant 200 mètres, découpant leur fines arêtes dorées auxquelles les Arabes donnent le nom de *Siouf*, tant la ligne en est pure et rappelle la lame de fine trempe. Un singulier phénomène d'acoustique se produit dans ces dunes. Au milieu du grand silence, un son argentin et vibrant se fait entendre des hommes et aussi des animaux qu'il effare ; les sables *chantent*, puis se taisent et plus loin, dans une autre direction, un autre son répond au premier. Il semble qu'une voix mystérieuse erre sur l'immense solitude et le

voyageur se croit le jouet d'une hallucination. Ce phénomène est dû à l'affaissement intérieur des dunes et au froissement des milliards de molécules; nos soldats l'ont surnommé le « tambour des sables ».

Entre l'Hamada brûlante et caillouteuse et les *Erg* sablonneuses, entre les puits rares et les sources plus rares encore, on peut se rendre compte des périls que court une caravane à travers le désert, de ce qu'il faut de courage et de sang-froid, d'expérience et de persévérance à celui qui la dirige. Il n'a pour se guider que des indices connus de lui seul, des traces promptement effacées, de rares broussailles, le vol des oiseaux vers les oasis, un flair surprenant qui lui révèle dans quelle direction s'orienter, un œil exercé qui lui fait deviner où creuser le sol pour atteindre la nappe d'eau souterraine. Les routes changent et se déplacent, les puits se comblent ou se perdent; il les retrouve ou les remplace et sa mémoire fidèle note les moindres accidents du terrain. Combien de fois cependant sa sagacité est-elle mise en défaut et qui pourrait dire combien de caravanes richement chargées reposent à jamais dans les ravins desséchés ou sous le linceul de sable?

Presque inaccessible par mer, le Sahara déploie sur l'Océan un littoral rigide bordé de dunes stériles. La mer est aussi inhospitalière que la terre; ses flots sans profondeur sont semés d'écueils; quelques caps rompent seuls la monotonie de la longue côte qui s'étend du cap Noun au cap Blanc; ce sont le cap Juby par le travers des Canaries, le cap Bojador et le cap Barbas. Les baies sont rares : baie du Lévrier, île et baie d'Arguin, baie du Rio de Oro.

Étant donnés le sol et le climat, l'absence d'eau et de végétation, l'ossature montagneuse du Sahara apparaît comme un squelette décharné dont les contours rigides se dessinent dans leur cadavérique nudité sur le vaste plateau. Aucune couche d'humus n'en recouvre les saillies, aucune verdure n'en voile les dépressions; le sable lui-même, balayé par les vents, laisse à découvert les massifs rocheux, les arides terrasses, les ravins de grès noirâtres, les cônes volcaniques.

Cette ossature montagneuse est formée par des massifs d'une certaine importance. Le plus considérable, celui qui apparaît comme l'axe orographique du système, se trouve dans la partie orientale du Sahara, au-dessous de la Tripolitaine et au nord-est du lac Tsad; c'est le massif du Tibesti, visité par Nachtigal. Orienté du sud-est au nord-ouest, il mesure près de 700 kilomètres de longueur sur une largeur de 100, il sépare le désert de Libye des plaines du Borkou, les oasis du Fezzan de celles du Kawar, Son altitude moyenne est d'environ 1,000 mètres, mais au sud-est le renflement du Koussi, son point culminant, dépasse 2,500. Chaîne volcanique, semée de cratères, le Tibesti se relie au nord-ouest, par une série de hauteurs, aux monts d'Abo, d'Afati, d'une altitude de 500 à 700 mètres, puis au Tummo dont la longue chaîne va rejoindre le plateau des Tassili, au-dessous duquel se détache le Djebel-Ahaggar.

Le massif du Djebel Ahaggar occupe le centre même du Sahara. Il apparut à Barth, dans son voyage de Rhât à Agadés, comme une succession de plateaux superposés d'une hauteur de 1,500 à 2,000 mètres, assis sur un socle de plus de 600 kilomètres de circonférence. Il est, croit-on, dominé par un plateau suprême, l'Atakor, couronné par deux pics



Gravé par M.^{ce} Perrin, 34, rue des Boulangers.

Paris, Imp. Lemercier et Cie

jumeaux, le Ouâtellan et l'Hikana. Au sud-ouest du Tibesti et au sud-est du Djébel Ahaggar, l'Aïr découpe sur une plaine de sable et de roches ses hauts massifs orientés du nord au sud, qui recouvrent une superficie évaluée à 15,000 kilomètres carrés; sa cime la plus élevée, le Tangik dépasserait, selon Barth, 1,600 mètres. Par cette latitude méridionale, le voisinage du Soudan se fait sentir; l'Aïr n'a pas l'aspect des montagnes Sahariennes; les pluies y sont moins rares, les dépressions du sol plus humides, l'herbe tapisse les plateaux et la végétation sourit dans les vallées.

Le Tibesti et ses ramifications des monts de Tummo et des plateaux des Tassili, le Djébel Ahaggar et l'Aïr constituent la charpente osseuse du Sahara. A l'ouest de l'Ahaggar, en se rapprochant de l'Atlantique, le Sahara occidental n'offre plus de massif montagneux. Sur 2 millions de kilomètres carrés, la plaine se déroule, ridée çà et là de collines n'excédant pas 500 mètres, perdues comme des attols au sein de l'Océan. Là se creuse, en une apparente dépression, la large tache blanche de 300,000 kilomètres carrés que laisse sur nos cartes la région du Djouf, inexplorée même par les caravanes. En arrière du Djouf on a constaté l'existence d'un long et bas plateau sablonneux, le Temar ou l'Adrar, par delà lequel s'ouvre le littoral. Littoral dangereux, avons-nous dit, redouté des marins et qui commence au cap Noun, ou Non, ainsi nommé parce que, dit la tradition, la mer s'opposait à ce que les navires descendissent plus bas. Du cap Noun au cap Blanc, sur 1,200 kilomètres de côtes, la mer brise au large et une brume épaisse voile les approches de la terre.

Le Sahara fut, de tous temps, un obstacle insurmontable aux migrations de peuples. Mieux que ne l'eût pu faire aucune autre barrière orographique, ce vaste désert abrita l'intérieur de l'Afrique et défia les efforts de l'Europe. Aucune route historique ne le sillonne du nord au sud ou de l'est à l'ouest; aucune n'eût pu nourrir et abreuver une armée ou un peuple en marche; tout au plus le Sahara est-il, sur certains points, accessible à des caravanes, mais encore faut-il qu'elles ne soient pas nombreuses, les oasis et les puits étant hors d'état d'alimenter et désaltérer au delà de quelques centaines d'hommes et d'animaux. Ces routes de caravanes sont les seules voies traditionnelles du Sahara. Nous indiquerons les principales et les régions qu'elles traversent.

A l'est, l'une des plus fréquentées est celle qui, de Tripoli à Mourzouk, par les oasis du Fezzan, par Hofra et par Gâtroun, traverse les monts de Tummo, laissant le Tibesti à l'est et, descendant droit au sud, gagne les oasis de Kawar et de Bilma, atteint Agadem et aboutit à Kouka, sur la rive orientale du lac Tsad. Elle mesure un peu plus de 2,000 kilomètres de longueur et, sur une partie de son parcours, elle est semée d'oasis qui en font la voie naturelle de la Tripolitaine au Soudan, le tracé tout indiqué d'un futur chemin de fer transsaharien. L'oasis de Kawar, au débouché des monts Tummo, est la plus importante et la plus précieuse pour les caravanes; elle s'étend, interrompue çà et là par les sables et les rochers, sur une longueur de 80 kilomètres. C'est la terre des Tibbou, qui, plus à l'ouest, occupent le massif du Tibesti. Race de troglodytes, cantonnés dans leur montagneux massif, ils n'en ont jamais été

dépossédés et, de fait, aucun autre peuple qu'eux n'y saurait vivre. Il faut leur héréditaire sobriété, l'étonnante force de résistance qui leur permet de braver la faim et la soif, pour résister aux épreuves qu'ils supportent.

Maigre, robuste, merveilleusement découplé, le Tibbou a le teint plus clair et les traits plus réguliers que le Nigritien. Nulle population, semble-t-il, n'est plus épargnée par la maladie, grâce à sa sobriété, à sa vie au grand air et au travail. « Les Tibbou, écrit M. E. Reclus, résistent à la faim pendant des journées entières; quand ils sont perdus dans le désert, sans eau et sans nourriture, ils passent le jour à l'ombre sans mouvement et ne voyagent que de nuit. S'ils trouvent un os de chameau, ils le ramassent pour le broyer et en faire une espèce de pâte qu'ils mèlent au sang tiré d'une veine de leur monture. Leur dernière ressource quand la stupeur de la faim commence à les envahir, est de s'attacher fortement sur le dos de l'animal et de s'en remettre à son instinct pour la découverte du campement le plus prochain. »

A l'ouest de la route du Fezzan au lac Tsad, une autre route, s'embranchant plus au nord sur Ghadamès, rejoint par le Djébel Ahaggar, le pays des Touareg et aboutit à Tombouctou au seuil du Soudan occidental. Une autre, de Ouargla gagne le Touat et rejoint la première à l'ouest du Djébel Ahaggar. Ce fut celle que suivit l'expédition Flatters qu'anéantirent la trahison des indigènes et le meurtre de son chef. Treize hommes seulement échappèrent au massacre et purent rallier Ouargla après une marche de deux mois pendant laquelle ils n'eurent parfois que du sang à boire et de la chair humaine à manger.

Le Touat au nord et le Djébel Ahaggar au centre constituent les deux principales étapes de ravitaillement de cette longue et périlleuse voie. On désigne du nom de *Touat*, « oasis par excellence », l'ensemble des oasis situées au sud de l'aride et triste région de l'Erg occidental. Ces oasis se succèdent entre le pays des Touareg et les dunes interminables d'Iguidi que découpent en bassins séparés des Hamadas pierreuses et des bourrelets de sable ; elles reposent sur une nappe souterraine alimentée par les eaux qui, tombées en pluie ou en neige sur le versant méridional des Hauts Plateaux, arrivent au jour, après un long voyage, offrant, à une faible profondeur, un réservoir que l'industrie des Berbères a su exploiter pour abreuver ces palmeraies, ces jardins, d'autant plus riants que le désert environnant est plus terrible. Le Touat proprement dit ne constitue qu'une partie de ces oasis ; il a donné son nom à deux autres groupes : le Gourara et le Tidikelt. Créé par les eaux souterraines venues de l'Algérie, ce pays relève, géographiquement, de la terre française. Il mesure, du nord au sud, 200 kilomètres de longueur, 60 de l'est à l'ouest; sa population dépasse 200,000 âmes; on évalue à plus de 3 millions le nombre des palmiers.

C'est la route indiquée entre le Tell algérien et le Soudan, celle que préconisait déjà, il y a 35 ans, le capitaine de Colomb. « A Sidi-Mansour, écrivait-il, commence cette admirable forêt de palmiers qui couvre de son ombre une vallée longue de cent lieues et qui nourrit de ses dattes la population de près de 300 villages. Le Gourara, Tabelkouza, Taganet, Talmin, Timmi, Tamest, Touat, Tidikelt, îles de verdure dans un océan de feu, splendide trait d'union tiré par la Providence entre les peuples

inquiets et chercheurs du nord et les noirs enfants des riches contrées du Soudan. »

Très mélangée, nonobstant la situation isolée de cette région, la population du Touat comprend des Berbères, Nigritiens, Arabes, Harratin, métis de blancs et d'Arabes ; cette population est pacifique mais fanatique, probe et hospitalière, ses oasis sont très arrosées et très cultivées. Dans celle de Timimoun, s'élève la ville du même nom, la plus populeuse du Touat, la plus fréquentée par les caravanes, avec Beni-Abbas et Karzas que sa situation centrale a fait proclamer ville neutre et que n'entoure et ne défend aucune muraille. Plus au sud, l'oasis de Timmi possède une population nombreuse groupée dans la ville de même nom, population non plus seulement agricole mais adonnée à l'industrie; on y trouve des armuriers, bijoutiers, cordonniers, serruriers.

Au sud du Touat, le Djébel Ahaggar, relativement arrosé par les pluies, possède des vallées ombreuses et les pâturages indispensables pour les caravanes. Ici commence le pays des Touareg, de la nation « à la face voilée », que son costume, sa langue et ses mœurs rendent un objet de curiosité même pour les autres nations musulmanes. Le chameau, son indispensable compagnon, a fait du Touareg un nomade; là où son sol suffirait à le nourrir, ce sol est trop pauvre en pâturages pour nourrir ses nombreux troupeaux; force lui est donc de se déplacer avec eux et, suivant les saisons et les pluies, de chercher les pâtis qui leur conviennent. C'est chez les Touareg que l'élevage des chameaux a pris le plus de développement et que l'on trouve ces étonnants *Mahari* capables de franchir 300 kilomètres en deux jours, ne criant pas quand ils souffrent pour ne pas trahir leur maître, supportant, chargés et en marche, jusqu'à sept jours d'abstinence, restant deux mois au pâturage sans boire.

Silencieux, braves et fiers, les Touareg dédaignent le travail manuel qu'ils tiennent pour servile et qu'ils délèguent à leurs esclaves nègres; d'origine berbère, ils se divisent en quatre groupes distincts campés sur les saillies montagneuses du Sahara dont ils occupent les points d'intersection des routes de caravanes; les *Azdjer* dans le Tassili, les *Hôggar* dans le Djébel Ahaggar, les *Kel-Owi* dans l'Aïr, les *Aouélimmiden* sur le plateau d'Adghagh à l'ouest de l'Aïr et au sud de l'Ahaggar. M. Duveyrier a parlé avec éloges des Touareg, dont le général Daumas disait : « Je n'ai rien vu de bon chez eux que leur beauté et leurs chameaux. Braves, rusés, patients comme tous les animaux de proie, ne vous fiez jamais à eux, ils sont de mauvaise parole. Si vous recevez l'hospitalité chez l'un d'eux, vous n'avez rien à craindre de lui sous sa tente, ni quand vous serez parti, mais il préviendra ses amis qui vous tueront et ils partageront vos dépouilles. » Le triste sort de l'expédition Flatters semble confirmer ces appréciations.

Plus à l'ouest enfin, dans le Sahara occidental, une route de caravanes relie le sud du Maroc, par l'oasis de Tafilet, Tendouf, Bir-el-Abbas, Taoudeni et Araouan, à Tombouctou. Tendouf est une ville commerçante par excellence; ses habitants vivent des caravanes auxquelles ils louent leurs animaux et servent de guides. C'est de Tendouf que part tous les ans, en janvier, la *Kafila-el-Kebir*, la grande caravane de Tombouctou composée de milliers de chameaux. Ses deux uniques centres de ravitaillement,

sur ce long parcours, sont Taoudeni et Araouan. L'eau y est abondante et l'on exploite, à Taoudeni, des bancs de sel gemme qui alimentent un commerce actif avec les régions du Sahara où le sel fait défaut. Tombouctou à l'ouest et le lac Tsad à l'est, forment la lisière du Sahara et du Soudan.

Terre en apparence déshéritée, le Sahara, qui occupe en Afrique une superficie si considérable, vaut d'être conquis par l'homme, et sa conquête est moins une question de force qu'une question d'eau. L'eau seule peut rendre cette région accessible, habitable et productive; partout où elle jaillit l'oasis apparaît et s'étend, le sol se couvre de cultures et de graminées, de palmiers et de troupeaux. Les forages artésiens ont plus fait que des victoires pour la pacification des indigènes. Les rapports de tous nos officiers s'accordent pour attester avec quelle joie et de quelles clameurs enthousiastes les tribus les plus hostiles saluent la création des puits, l'eau jaillissante qui répand sur son passage la vie et la prospérité. Le premier puits artésien foré en 1857, à Chegga, en plein désert, inspirait à Si-Mohammed-Bel-Kadi, le chant suivant : « Gloire à Dieu, seul maître de l'univers. — Écoutez des choses merveilleuses. — L'eau a jailli du milieu des sables, — Dieu a donné l'eau au Sahara, — Par la main de celui qui nous gouverne. — Ce pays autrefois désolé, — Va renaître et devenir habitable ; — Tamelkat, la stérile, va produire. — L'abondance et la paix seront notre apanage parce que celui qui nous gouverne est juste. — La justice engendre la prospérité ; — L'iniquité ruine et tue. » C'est par centaines aujourd'hui que se comptent les puits artésiens forés à la lisière du Sahara, et par centaines aussi que se comptent les oasis créées par les eaux amenées à la surface du sol.

II. — LE SOUDAN.

Aucune frontière ne sépare le Soudan du Sahara qui le borne au nord. Le Sahara finit et le Soudan commence là où le désert cesse, là où l'eau et les cultures reparaissent. La ligne incertaine de démarcation part de la Sénégambie, du massif de Fouta-Djalon; elle remonte au nord avec la grande courbe du Niger, rejoignant le lac Tsad, contournant le Ouadaï et le Darfour, aboutissant à Khartoum. A l'est, elle s'arrête au Nil Blanc ; au sud, elle longe les États de la côte de Guinée et, par le Bahr-El-Ghazal, rejoint le haut plateau Éthiopien.

Pays de terres sans relief, au nord, où la plate orographie du Sahara se dégage mal de la sienne, le Soudan ne dépasse pas en moyenne l'altitude de 300 à 400 mètres. A l'ouest, le sol se relève et le renflement du Fouta-Djallon atteint environ 1,200 mètres de hauteur, 2,000, croit-on, à son point culminant que Lambert estimait dépasser 4,000 mètres. A l'ouest, les contreforts des monts Manding séparent les eaux du Sénégal de celles du Niger; ici l'altitude tombe à 500 mètres ; plus au nord se déroule une vaste plaine de sables ; les hauteurs s'effacent et font place à des monticules de 15 à 20 mètres.

Le Soudan se divise en trois régions distinctes qui correspondent elles-mêmes aux trois versants par lesquels s'épanchent ses eaux ; ce sont : à l'ouest, le Soudan occidental, le bassin du Niger ; au centre, le Soudan central, le bassin des lacs intérieurs ; à l'est, le Soudan oriental ou égyptien, le bassin du Nil Blanc dont nous avons parlé plus haut dans notre étude de l'Égypte.

Le Niger, le *fleuve des Noirs*, comme le désignent les géographes, le *fleuve des Esclaves*, comme l'appellent dédaigneusement les Arabes, est, par la longueur de son parcours, le troisième fleuve de l'Afrique ; par le volume de ses eaux, il est le second. De sa source à son embouchure, il mesure un peu plus de 4,000 kilomètres ; à vol d'oiseau la distance n'excède pas 1,800 kilomètres, mais, ainsi que la plupart des fleuves occidentaux de l'Afrique : le Sénégal, l'Ogôoué et le Zambèze, le Niger décrit une vaste courbe, doublant, et au delà, l'étendue de son parcours. Une tradition locale affirme qu'autrefois le Niger, dans sa courbe de l'ouest à l'est, et dont Tombouctou marque le point culminant, déversait ses eaux dans l'est, remplissant de vastes bassins lacustres, tels que le lac Tsad, et, par le Bahr-El-Abiad, rejoignait le cours du Nil, d'où le nom de *Nil des Noirs* que les Nigritiens lui ont longtemps donné.

Peu de fleuves d'ailleurs ont reçu des appellations plus diverses ; elles étaient pour dérouter les explorateurs et les géographes. Chacune des populations riveraines, et elles sont nombreuses, donnait au grand fleuve un nom différent : il était le *Djoliba* pour les Mandingues, le *Mayo* pour les Foula, l'*Issa* pour les Songhaï, le *Chaderba* pour les Haoussaoua, l'*Edon* pour les Nifaoua, le *Kouara* dans son cours inférieur. Même confusion dans les noms de ses affluents, et cependant la région qu'il parcourt fut l'une de celles où apparurent de bonne heure de grands centres commerciaux, où se fondèrent de grandes villes. Les Vénitiens connurent le royaume de Ghana, devenu depuis la Guinée ; Tombouctou passait alors pour la grande Babylone africaine, mais ce n'était ni à l'embouchure du fleuve ni dans son bassin inférieur que se groupaient les nationalités naissantes et que la civilisation se développait. C'était plus avant dans l'intérieur, sur le cours moyen du Niger ; les populations s'écartaient de la mer et, fait significatif, l'Europe connaissait l'existence des grands centres du fleuve alors que les navigateurs ignoraient ou avaient oublié sur quel point de la côte s'ouvrait son delta. Ce ne fut qu'en 1830 que les frères Lander relevèrent et remontèrent son cours inférieur que Rennell faisait se perdre dans une mer intérieure, que Dureau de la Malle reliait au Nil, que Tuckey confondait avec le Zaïre. Moins difficile à résoudre que le problème des sources du Nil, celui de l'embouchure du Niger n'en a pas moins dérouté pendant quelque temps la curiosité des géographes.

Mungo-Park fut le premier qui tenta l'exploration du Niger, en 1796. Il aborda le fleuve par son cours supérieur, par Ségou, à 800 kilomètres de sa source, à 750 en aval de Tombouctou. Il le descendit jusqu'à Silla et, dans son second voyage, gagna le Haoussa et périt près de Boussa. Depuis, de nombreuses explorations ont soulevé le voile qui cachait le cours du Niger. Attaqué par son cours supérieur et par son embouchure, il n'a plus guère de secret. Thompson l'a remonté en quatre mois jusqu'à Sokoto, par delà Tombouctou ; Laing a relevé ses affluents supérieurs et si Zweifel et

Moustier n'ont pu boire à la source même du fleuve, ils ont vu et décrit le Tembi-Koundou, la colline sacrée où naît le Niger.

Elle se trouve au nord du mont Daro, l'un des points occidentaux et culminants de la chaîne montueuse, au sud du massif du Fouta-Djalon, par 850 mètres d'altitude. Orienté à l'est puis au nord-est, le fleuve naissant reçoit de nombreux affluents torrentueux; le Fouta-Djalon lui envoie le Tankisso ou *fleuve noir* dont le cours dessine la limite méridionale des territoires dépendant de la France. A Bammako, gros village du Bélédougou, où Galliéni rejoignit Piétri, le fleuve mesure un demi-kilomètre de largeur, il pénètre dans le pays des Toucouleurs, l'empire éphémère fondé en 1850 par le *Hadj* ou « Pèlerin » Omar, et dont il ne subsiste que des débris.

Au long du cours du Haut-Niger se succèdent des tribus nombreuses, hostiles et divisées : Mandingues et Kouranko, Kissi et Maniania, Sangara et Ouassoulou, sur lesquelles Winwood Reade relate d'étranges légendes. Les Sangara pourraient vivre des heures entières au fond du fleuve; ils excelleraient dans l'art d'apprivoiser les crocodiles. Chez les Kissi, une grande ville, Nahalo, réaliserait le mythe des Amazones. Habitée exclusivement par des femmes, tout homme qui y pénétrerait serait mis à mort. Seuls, les captifs, qui leur agréent, y seraient détenus. Les enfants mâles issus de ces unions seraient tués à leur naissance, les filles survivraient. Par contre, la nation des Ouassoulou serait hospitalière aux étrangers et posséderait de grands troupeaux de bétail. Caillié les dit braves et pacifiques, durs à la fatigue et très jaloux de leur indépendance.

Voisins des Ouassoulou, les Bambara ont de nombreux traits communs avec eux. Ils sont doux et hospitaliers, braves et industrieux, forgerons habiles et excellents cultivateurs. « En dehors des indigènes employés au travail de la terre, écrit M. Galliéni, on rencontre, dans les villages de la région des forgerons qui fabriquent les couteaux, sabres et outils d'agriculture en usage dans ces contrées; des cordonniers qui confectionnent d'assez jolis objets en cuir; des tisserands qui, avec le coton récolté dans le pays, font des bandes d'étoffes servant à la confection des vêtements indigènes ; enfin des vanniers qui fabriquent des corbeilles, des *taras*, sorte de lits en baguettes de bambous. Mais, quant à présent, toutes ces industries sont si rudimentaires qu'elles n'ont aucune importance commerciale. Pourtant des progrès ont déjà été faits et nous nous rappelons qu'à notre retour du Niger, cette population que nous avions laissée misérable et en haillons, nous la retrouvâmes proprement vêtue, habitant dans des cases plus confortables et pourvue de quelques meubles grossiers vendus par nos traitants du haut fleuve. La vue des brillantes étoffes que leur montraient ces derniers avait fait naître chez eux le désir de les posséder, et ils s'étaient mis au travail. »

La région du Haut-Niger est riche et fertile dans les vallées; le sol d'alluvions y est d'une étonnante fécondité et les forêts abondent en essences variées; l'un des arbres les plus curieux que l'on y rencontre est « l'arbre à beurre », le *Karité*, qui porte un fruit de la grosseur d'une noix contenant une chair savoureuse et dont les Soudaniens extraient une substance analogue au beurre, dont ils se servent aussi bien pour la cuisine que pour leurs lampes et pour la préparation du savon; ils l'emploient aussi pour

le pansement des plaies. Les acacias, les gommiers, tamariniers, citronniers prospèrent sur les rives du fleuve.

En aval de Bammako, Ségou, capitale d'un empire détruit, n'en reste pas moins le centre d'un mouvement commercial important. Elle le doit à sa position sur la rive droite du Niger, à 40 kilomètres du Bakhoy ou Niger oriental qui coule parallèlement au grand fleuve et s'unit à ses affluents. Plus bas, Sansandig, autre centre commercial, a été ruiné par les Toucouleurs. Dans cette région, qu'ils n'ont pu asservir et garder, ils n'ont laissé que des traces de leur passage et de leur impuissance. Il en est de même à Djenné qu'a visité Caillié.

A Tombouctou, située non sur le fleuve, mais à une journée de marche, commence le bassin moyen du Niger. Après avoir remonté au nord, comme s'il se dirigeait vers la Méditerranée, le fleuve oblique brusquement de l'ouest à l'est, contournant les monts de Hombori qu'il laisse au sud, longeant au nord la terre des Touareg méridionaux et des Songhaï, débris d'un grand peuple qui, pendant le xvie siècle, tint le premier rang parmi les nations africaines. Tombouctou date de plus loin; elle était déjà une ville prospère au xive siècle, enrichie par le commerce du sel et de l'or. Cette richesse l'exposa aux convoitises puis aux attaques des Touareg, des Foula, des Toucouleurs qui s'en disputèrent la possession. Elle ne resta à aucun d'eux, payant tribut à tous et mettant les trêves à profit pour reprendre pacifiquement son commerce d'échanges.

Caillié fut l'un des rares Européens qui pénétrèrent à Tombouctou; il le dut au mépris qu'inspiraient sa misère, sa pauvreté et ses haillons, à l'indomptable volonté qui animait ce pèlerin de la science et ce corps chétif. « Je ne trouvai, dit-il, la ville ni aussi grande ni aussi peuplée que je m'y étais attendu. Sa population ne dépassait pas, à l'époque de mon passage, en 1827, 12,000 âmes. Son commerce est bien moins considérable que ne le publie la renommée, et l'on n'y voit pas, comme à Djenné, ce grand concours d'étrangers accourus de toutes les parties du Soudan. Des chameaux venant de Cabra avec les denrées de la flottille, quelques groupes d'habitants assis par terre sur des nattes, devant leur porte, pour faire la conversation ou la sieste, et un petit nombre de marchands de noix de kolah criant leur marchandise, animaient seuls de loin en loin les rues de Tombouctou, sur lesquelles semblaient planer le sommeil, l'inertie, la tristesse des déserts environnants. » Cinquante-trois ans plus tard, en 1880, Mardochée Aby Sérour, originaire du Maroc, pénétrait dans Tombouctou, et ce qu'il en disait confirmait le témoignage de Caillié. « Cette ville n'est plus aujourd'hui que l'ombre de ce qu'elle a dû être jadis. Avant d'y pénétrer, on traverse une large ceinture de terrains déserts, où des ruines de vieilles murailles permettent de juger de l'étendue du Tombouctou d'autrefois. J'estime que le nombre des habitants ne dépasse pas 20,000, mais à l'époque des caravanes ce chiffre s'accroît de celui de la population flottante. »

A l'est de Tombouctou, le fleuve, décrivant sa courbe orientale, contourne le pays de Bouroum. C'est là, bien que 3,000 kilomètres l'en séparent encore, que le Niger atteint le point le plus rapproché du bassin du Nil et que par la voie du lac Tsad, se nouèrent, entre les deux bassins, les premières relations commerciales. Orienté du nord-

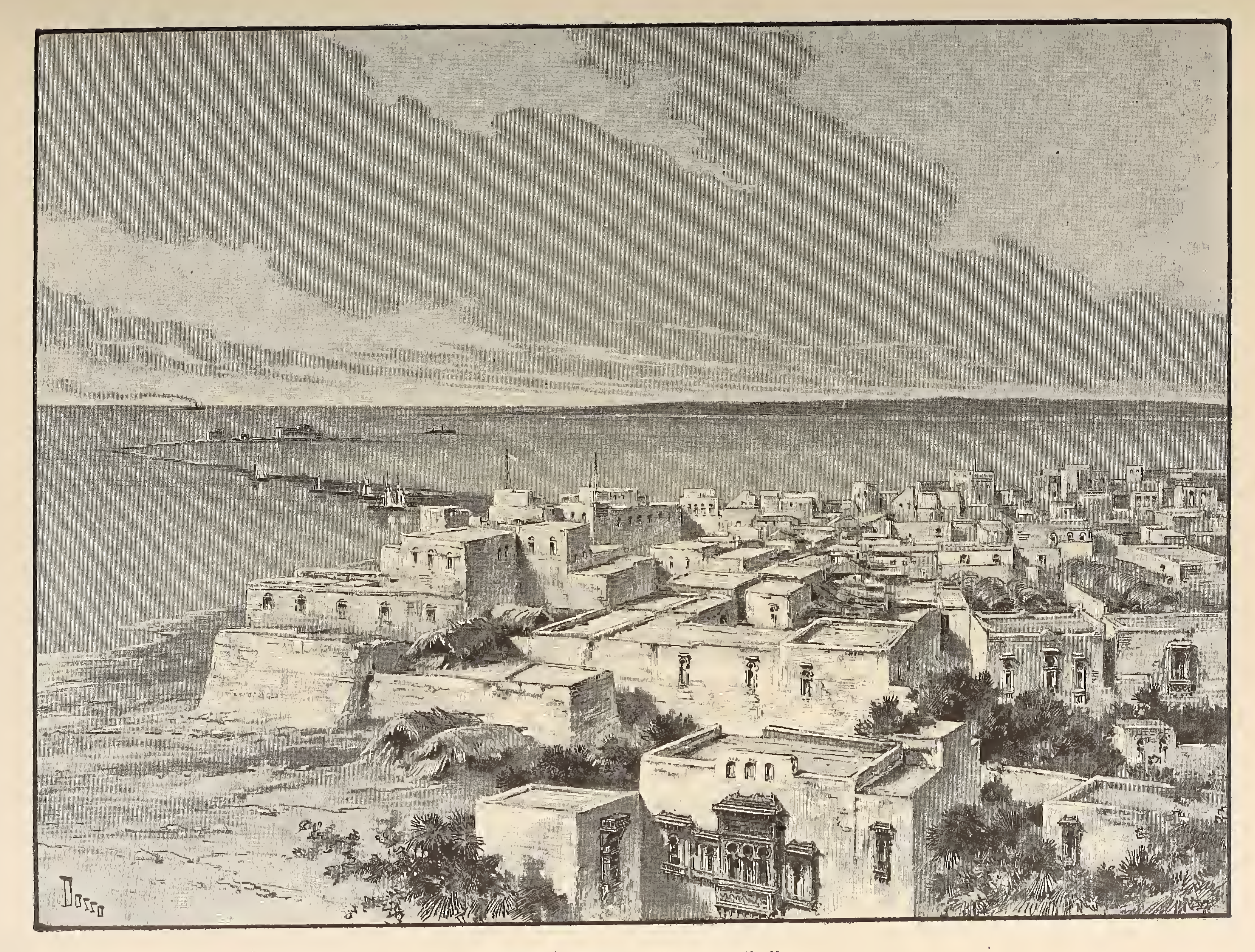
ouest au sud-est, le fleuve passe à Gogo, autrefois capitale des Songhaï, aujourd'hui déchue et réduite au rang de village. Sous une pyramide informe, édifiée au centre de Gogo, repose Mohammed Askia, fondateur de l'empire éphémère des Songhaï.

En aval de Gogo, sur un parcours de 300 kilomètres, le Niger coule entre des rives dépeuplées. Ce n'est qu'à partir de Sinder que les cultures reparaissent et que les villages se succèdent. Sinder et sa ville jumelle Garou, renferment, selon Barth, près de 18,000 habitants ; elles constituent l'une des grandes agglomérations riveraines. Doré, plus au sud, en contiendrait 4,000, et Saï marquerait le terme des explorations européennes. Entre Saï au nord-est, et le confluent du Sokoto, s'étend une région que Mungo-Park seul a parcourue.

A l'est de Saï, entre le Sahara au nord, le Niger à l'ouest, le Bénoué au sud et le lac Tsad à l'est, s'ouvre une contrée géographiquement distincte de celle que nous venons de décrire. C'est l'Haoussa, l'une des plus riches et des plus populeuses terres du Soudan. Sa superficie approximative serait de 400,000 kilomètres carrés; sa population s'élèverait, dit-on, à 10 ou 12 millions d'habitants, chiffre qui paraît exagéré et que M. E. Reclus, s'appuyant sur les récits de Barth, Rhalfs et autres, estime ne pas dépasser 4 millions.

Semé de roches entre lesquelles les eaux ont déposé d'épaisses couches d'humus, l'Haoussa offre l'aspect d'une région faîtière au sol tourmenté, qui sépare le bassin du Niger de celui du lac Tsad, mais cette région faîtière n'a que des pentes indécises et ce sol accidenté n'a qu'un relief incertain. Les cavités forment des lacs et des étangs, entre lesquels les cours d'eau se traînent paresseusement; par contre la végétation y est puissante, les champs fertiles et les pluies abondantes. Quatre races occupent ce sol que les Foula conquirent sur les Haoussaoua et sur lequel les Songhaï et les Touareg sont nombreux. Avec la paix, le pays s'est rapidement peuplé et les provinces centrales de Gando et de Sokoto rappellent, par leur mouvement commercial et leur incessante activité certaines régions populeuses de Chine. « M. Joseph Thompson, écrit M. E. Reclus, visitant les bords de la rivière de Sokoto, trente ans après Barth, parle avec admiration de l'activité commerciale des habitants et compare le mouvement incessant de va-et-vient sur la grande route de Gando à Sokoto à celui qu'on observe autour d'une fourmilière : bêtes et gens se pressent comme dans les rues d'une cité; sur le dos des chameaux, des bœufs, des chevaux et des ânes on voit passer les denrées et les marchandises du Soudan et des oasis, de la Berbérie et de l'Europe; d'élégants cavaliers, drapés dans des vêtements d'une splendeur orientale, écartent la foule du poitrail de leurs coursiers; des Touaregs armés de la lance et le visage voilé, dominent les passants du haut de leurs méharis. L'horizon est bordé de villages : du regard on peut en compter jusqu'à dix et chacun est aussi peuplé que des villes ailleurs. Pas un lieu d'étape qui ne soit une cité considérable; en plaine campagne, chaque baobab, chaque tamarinier recouvre une auberge en plein vent, où des négresses offrent au voyageur des rafraîchissements ou des vivres. »

Ces villes sont peuplées d'artisans; partout le bruit des instruments de travail atteste l'industrielle activité. Telles Tessaoua, ville de forgerons et de teinturiers en étoffes;



VUE GÉNÉRALE DE MASSOUAH.

Gossenako et Gassaoua très commerçantes; Kano, ville militaire, devenue un centre de tisserands et de tanneurs, et dont les produits sont très appréciés sur les marchés de Tombouctou, du Touat, de Ghadamès et de la Berbérie. A l'est de Kano le sol s'incline vers le Bornou et le lac Tsad, la ligne de faîte est franchie, Kammané s'élève sur le seuil de partage. Elle est, elle aussi, un centre très actif, réputé pour ses cotonnades et ses teintureries. Dans le nord-ouest, Wourno et Sokoto, villes voisines et rivales, se disputent, avec la résidence royale, la prééminence sur l'Haoussa. Sokoto la posséda et aussi, dit-on, 120,000 habitants. Elle est beaucoup déchue par le fait de son insalubrité, ainsi que Chifaoua.

Plus au sud, dans l'angle que forme la jonction du Niger et du Bénoué, s'étend la province de Noupé, au sol fertile, aux vastes forêts, et que le fleuve relie à l'Atlantique. Admirablement située, elle pourrait nourrir des millions d'habitants; désolée par les guerres, elle se relève et semble appelée à un grand avenir. Bida, sa capitale, renfermerait, selon le missionnaire Milum qui la visita en 1879, près de 100,000 habitants. Il n'est pas douteux qu'avec la paix et la sécurité, cette partie du Soudan ne devienne une région productive et commerçante que le Soudan français reliera à nos établissements du Sénégal.

Par le Bas-Niger et le Bénoué, elle se rattache surtout au golfe de Guinée. Navigables jusqu'à 1,500 kilomètres dans l'intérieur, les deux fleuves offrent une voie de communication que n'interrompt aucun rapide. Orienté de l'est à l'ouest, le Bénoué, remontant vers le lac Tsad, trace une route qui, par le pays des Niam-Niam, rejoint le bassin du Nil, et cette route naturelle traverse quelques-unes des régions les plus peuplées et les plus fertiles de l'Afrique. Du massif du Fouta-Djalon à Lokodja, dans le Noupé, par le Niger, de Lokodja à l'Adamoua par le Bénoué, le double réseau fluvial se déploie de l'est à l'ouest sur 1,000 lieues de parcours; 500 kilomètres à peine séparent les sources du Bénoué du cours du Chari, par delà lequel s'ouvre le « Pays des Rivières » et des hauts affluents du Nil. Les caravanes suivent cette voie, mais le mouvement commercial oblique vers le sud, vers le golfe de Guinée sur lequel débouche le Niger, grossi du Bénoué.

Né dans la haute région de l'Afrique équatoriale, le Bénoué, « la mère des Eaux », dont le cours a été visité jusqu'aux frontières de l'Adamoua, à 600 kilomètres de sa jonction avec le Niger, est sujet à des crues considérables qui atteignent 10 à 15 mètres. Il apporte au Niger un important volume d'eau et arrose un pays fertile, mais dépeuplé par les guerres. On y retrouve les Haoussaoua et les Foula; auprès d'eux les Bolo, race physiquement inférieure, et les Niam-Niam, réputés anthropophages. L'Adamoua, que le Bénoué traverse et où dominent les Foula, est l'une des belles régions de l'Afrique. Plus à l'est, le Bénoué reçoit la Gongola et pénètre dans l'Hamaroua. Mouri, capitale de ce petit royaume, se trouve à peu de distance du Bénoué, en face de Zhirou, en aval de laquelle la Kaddera débouche dans le fleuve. Plus bas, il reçoit le Soungo, puis l'Okoua et, à Lokodja, dans le Noupé, il s'unit au Niger.

En aval de Lokodja, le cours du Bas-Niger se déroule à travers une région fertile et peuplée. Les centres se succèdent : Idda, capitale de l'Ibo, peuplée de Haoussaoua;

Onitcha, puis Assaba où apparaissent les factoreries anglaises; Ado, dans le nord-ouest et que l'on croit la capitale du Bénin. Sur le fleuve, les barques se multiplient; tous les dialectes de l'Afrique, toutes les races se confondent, le Delta s'ouvre; ses rameaux, que les Anglais désignent du nom d'*Oil Rivers,* « rivières d'huile, » se divisent. Par eux, en effet, débouchent sur la côte de Guinée les amandes et les huiles de palme qui constituent le trafic principal avec l'Angleterre dont l'influence domine sur cette région. Ces produits se concentrent à Brass, à New-Calabar et Bonny-Town, comptoirs anglais où ils s'échangent contre les produits d'Europe.

A l'est du bassin du Niger et au nord-est de celui du Bénoué, le bassin du lac Tsad se déploie entre le Sahara, le Bornou, l'Adamoua et l'Ouadaï sur lesquels il déborde. Situé au centre géographique de l'Afrique, il en constitue le trait caractéristique, à savoir une vaste dépression du sol. Alors qu'en Europe et en Asie ce centre géographique est constitué par des massifs montagneux, ici, il est représenté par une vasque plate, d'une altitude de 270 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, aux contours irréguliers et modifiés par les crues, d'une superficie de 27,000 kilomètres carrés, d'une longueur de 170 kilomètres, semée d'îles et bordée de marécages.

Le Tsad est alimenté par des affluents qui lui viennent de l'ouest, du sud et du sud-est. Ni le nord ni le nord-est, ni le steppe ni le désert ne lui en envoient. A l'ouest, c'est le Yoobé issu de l'Haoussa, long de 600 kilomètres mais parfois à sec; au sud-ouest le Mboulou, né au sud du Bornou et long de 200 kilomètres, puis le Gambarou, le Missénéram et la Lébà, enfin les bras de décharge du Chari qui lui apportent près de 60 kilomètres cubes d'eau. Nachtigal calcule que le lac Tsad reçoit annuellement de ses tributaires et des pluies près de 100 kilomètres cubes. Cette masse liquide s'écoule, en partie par des dérivations souterraines dans les vastes dépressions du Bodélé, de l'Égueï et du Borkou dont elle avive la fécondité et dont le Bahr-El-Ghazal fut longtemps le déversoir visible. Il a cessé de l'être depuis quelques années par suite de modifications survenues dans les contours du lac, modifications qui font dire aux indigènes que le Tsad « dévore peu à peu sa rive ouest ». Par un autre phénomène assez singulier, le Tsad est essentiellement un lac d'eau douce bien que toute la région traversée par ses affluents soit saturée de sel, que ses côtes et ses îles abondent en natron qui constitue l'un des principaux articles d'exploitation et d'exportation de ses riverains.

Cette région est l'une des plus riches et des plus peuplées de cette riche et populeuse Afrique dont chaque année nous révèle quelque partie inconnue, quelque ressource nouvelle. Sur 700,000 kilomètres carrés de superficie, le bassin du Tsad renferme près de 10 millions d'habitants. De partout il est facilement accessible; les hommes et non la nature sont les obstacles qui se dressent devant l'explorateur et ont longtemps défendu les abords du lac mystérieux qu'ont successivement visité depuis un demi-siècle Denham, Clapperton, Richardson et Overweg qui y moururent, Vogel tué dans le Ouadaï, Beurnam assassiné dans le Kanem, Nachtigal qui nous l'a décrit.

Il l'aborda par le nord, par Kawar et Agadem. « Si le lac, dit-il, n'offrait point l'aspect que dans ma pensée je lui avais prêté, du moins l'étrange tableau de vie qui

se déroulait sur ses bords était-il pour moi une compensation. La grande plaine herbue qui entourait le village était toute couverte de bœufs, d'ânes, de moutons et de chèvres; les habitants se démenaient partout d'un air affairé; d'innombrables oiseaux aquatiques, cigognes, hérons, canards, pélicans, oies de toute couleur suivaient sans souci bêtes et gens afin d'en obtenir la pâtée, et près du village au bord de l'eau, un paisible éléphant étanchait sa soif en aspergeant de sa trompe son corps gigantesque. Des hippopotames caracolaient gaiement dans les flots, en bêtes curieuses et qui n'ont nulle idée de la rage de meurtre et de destruction qui distingue les hommes civilisés; ces hippopotames s'avancèrent sans méfiance tout contre le bord et je me gardai bien, pour mon compte, de troubler leurs ébats. Des résonnances métalliques semblaient leur plaire particulièrement et quand ils avaient l'air d'avoir tous décampé, on n'avait qu'à tambouriner sur un chaudron de cuivre pour les voir accourir derechef, en vrais dilettantes, de tous côtés. » Les îles du Tsad sont nombreuses et habitées par les Bouddouma dont l'élevage de la race bovine paraît être la principale occupation, en dehors du brigandage. Retranchés dans leurs repaires faciles à défendre, ils en sortent pour attaquer les voyageurs isolés, quelquefois même les caravanes. On évalue leur nombre à 30,000.

Le Bornou constitue la partie méridionale du bassin du Tsad. Il est habité par des races diverses dont l'ethnographie est des plus compliquées; les Kanouri en sont l'élément dominant; autour d'eux se juxtaposent les Magomi, Toubou, Kanembou, Ngoma, venus du dehors, puis les races primitives: Makari, Keribina, Gamergou, Manga, Mousgo et enfin les Arabes, moins nombreux qu'au Dar-Fôr et dans l'Ouadaï plus à l'est et dont ils sont originaires. Leur tribu la plus considérable, celle des Schoa, n'excède pas 100,000 âmes.

La température du Bornou se maintient en moyenne entre 23 et 24 degrés, avec des maxima de 35 et des minima de 15, ce qui, rapproché des chiffres relevés dans d'autres parties du Soudan, constaterait que la température moyenne du Soudan, plus rapproché de l'équateur, est plus tempérée que celle du Sahara. La saison pluvieuse est celle où la végétation est la plus luxuriante, mais elle coïncide avec la fièvre paludéenne, assoupie l'été, et qui sévit avec les premières pluies.

Kouka est la capitale du Bornou. Détruite par le roi de l'Ouadaï, il y a plus de trente ans, reconstruite par le cheik Omar, elle se compose de deux villes distinctes: une ville administrative et une affectée au menu peuple et aux étrangers. Elles sont reliées par une large voie, le *Dendal*, sur lequel se concentre tout le mouvement. « La place du marché qui est à l'un des bouts de cette artère, écrit Nachtigal, est le rendez-vous de la partie affairée de la population, tandis que l'extrémité opposée où est le palais attire surtout les oisifs, les ambitieux, les spéculateurs. Là défilent, devant l'étranger, tous les types de la population bornouane, depuis le Kanouri ou le Kânemma aisé jusqu'au vieux noble, représentant de l'ancienne aristocratie, qui chemine, tout de blanc vêtu, la tête rasée, portant à la main le lourd bâton à pomme en forme d'olive, qui est son attribut historique et traditionnel. A côté, voici le marchand tripolitain qui chevauche fièrement, en costume arabe, et le rouge tarbouch sur le chef; voici

également l'habitant du désert, reconnaissable au *litham* qui lui enveloppe le nez et la bouche. Puis ce sont des femmes et des jeunes filles désœuvrées qui flânent par la rue, drapées dans le châle bornouan ou portant une chemisette blanche ou bleue à broderies de soie. Un appendice d'argent en forme de demi-lune couronne les innombrables et courtes nattes de leur chevelure, et un petit morceau d'isil leur agrémente l'aile droite du nez. »

Toute cette région du Soudan qui confine au Sahara est d'une grande richesse de vie animale et végétale ; c'est par milliers que l'on y compte les antilopes et les gazelles; les autruches pullulent, les girafes errent en troupeaux, les éléphants voyagent en ordre de bataille; puis les lions et les hyènes, les oiseaux et les innombrables insectes. A mesure que l'on avance vers l'est, la végétation s'intensifie; elle envahit le Baghirmi où apparaissent les essences de la zone équatoriale, elle décroît dans le Ouadaï plus septentrional et qui forme une région intermédiaire entre le Sahara et le Soudan. A l'extrémité occidentale du Ouadaï se trouve le lac Fitri que 225 kilomètres séparent du lac Tsad. Abechr, capitale du Ouadaï, a remplacé Ouara dans laquelle Vogel pénétra, sacrilège qui lui coûta la vie. Ouara est aujourd'hui déserte et, bien que pauvre en eau, Abechr est devenue la cité principale. Ici, d'ailleurs, les centres importants font défaut et, à côté des riches régions occidentales, le Ouadaï paraît pauvre et désert.

Il en est de même du Kanem, situé au nord-est du lac Tsad et qu'une route de caravanes relie aux oasis de Kawar et du Fezzan. La superficie du Kanem n'excède pas 80,000 kilomètres carrés mais la partie habitée se réduit à un tiers de cette superficie, formant un triangle dont la base serait le lac. Par une transition insensible, à mesure que l'on s'élève vers le nord, la végétation décroît, le steppe, puis le désert remplacent les plaines fertiles, les abondants pâturages et les vallées ombreuses. Nachtigal évalue à 700,000 environ le chiffre total de la population du Kanem.

A l'est de l'Ouadaï s'ouvre le Dar-Four, ou Dar-Fôr, par lequel nous rejoignons le Kordofan dont nous avons parlé plus haut dans notre étude du bassin du Nil supérieur. Nachtigal estime à 4 millions la population du Dar-Four dont les parties les plus habitées sont le sud et l'ouest; ce sont aussi les plus riches en eaux et en pâturages. Pays de plaines, le Dar-Four est sillonné au centre par une chaîne montagneuse, le Djébel Marrah, coupé de gorges et de défilés. Son peu de longueur totale lui donne l'aspect d'un massif central formé de sommets reliés par des plateaux et dont l'altitude dépasse de peu un millier de mètres. Le plus élevé, le Toura, en mesure 1,440, le Mouné 1,275, le Kébé 1,150, le Nartafal 1,056, le Tourona 1,000. Du Marrah, centre hydrographique du Dar-Four, descendent de nombreux cours d'eau orientés vers le sud-est et l'ouest, souvent à sec l'été, mais presque partout, dans l'ouest notamment, il suffit de creuser à un mètre de profondeur pour rencontrer la nappe liquide. Le climat est salubre grâce à l'élévation générale du pays et aux massifs montagneux. Le sol est fertile; il produit en abondance le *doukhn*, espèce de millet qui constitue le principal aliment des habitants et du bétail, le *Dourah, Andropogon cornuus,* très cultivé dans le Soudan, puis le blé, le melon d'eau, le tabac, le coton, les arachides et aussi le miel, le beurre, la cire. Il nourrit des troupeaux d'ânes, chameaux, chevaux, bœufs et moutons, et les forêts sont riches en essences variées et en animaux sauvages.

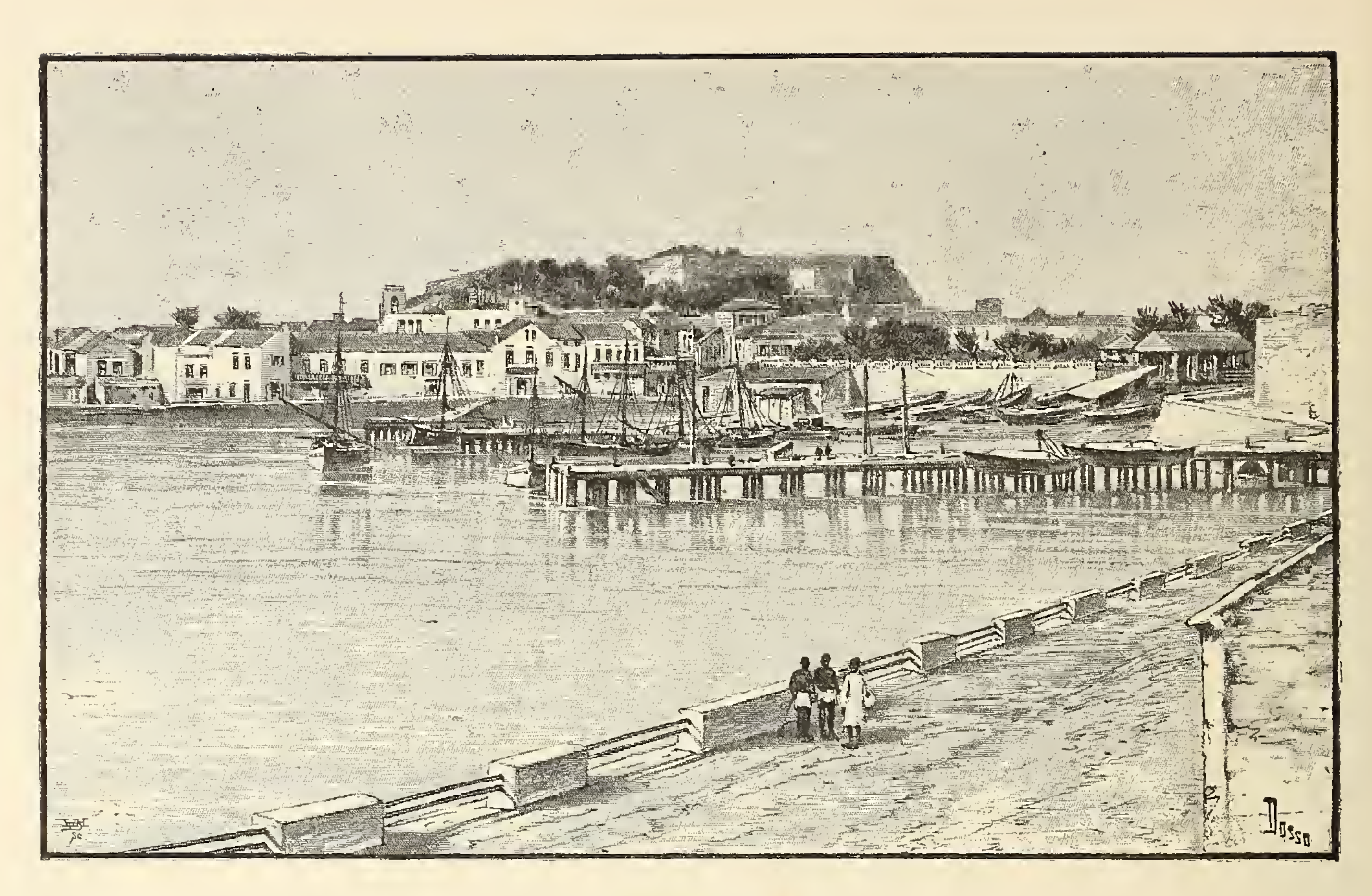
Les Fôriens, premiers occupants du sol, forment encore aujourd'hui le noyau principal de la population, noyau autour duquel se sont groupés Berbères et Arabes. Ils occupent surtout le massif du Djébel Marrah. « Les Fôriens, écrit Browne, ont les traits différents de ceux des nègres de la côte de Guinée. Leurs cheveux sont communément court et laineux. Ils ont en général la peau très noire. » Les Berbères sont, pour la plupart, originaires du Sahara ou émigrants de la Nubie ; quant aux Arabes, à demi nomades, ils promènent leurs troupeaux de chameaux, de bœufs et de chevaux dans la région intermédiaire du Dar-Four et du Kordofan.

Browne estime à huit le nombre des grandes villes du Dar-Four, Scetzon en cite 97 et M. d'Abbadie 140. Les plus connues sont Kabbeh, qui fut quelque temps la résidence du sultan, et aussi le centre commercial du pays ; Tinéat que visita Nachtigal, Kabkabia et Omchanga. Par sa situation géographique, le Dar-Four est l'un des principaux centres commerciaux du Soudan, la voie naturelle et l'étape des caravanes entre l'Égypte et l'Afrique centrale ; il est l'entrepôt des produits de toute cette région, de l'ivoire, des plumes d'autruche, cornes de rhinocéros, gommes, alun, natron qu'une grande caravane organisée chaque année ou tous les deux ans, la *kalifah*, comprenant souvent plus de 10,000 chameaux, vient charger à Soueïneh et transporte, en trois mois de voyage, à travers le Kordofan, jusqu'en Égypte.

Aux rives du Nil finit le Soudan oriental, le triple bassin du Niger et du Bénoué, du lac Tsad et du grand fleuve Égyptien. Nous compléterons cette étude du plateau central par celle du bassin de l'Atlantique, du versant occidental de la côte de Guinée.



Nègre de la Casamance.



Vue générale de Gorée.

BASSIN DE L'ATLANTIQUE

LE SOUDAN OCCIDENTAL

Entre le Sahara au nord, l'Atlantique à l'ouest, la côte de Guinée au sud et le Niger à l'est, le Soudan occidental se déploie sur 2,800 kilomètres de l'ouest à l'est, sur 2,000 du nord au sud. Il comprend, outre les établissements français du nord-ouest et de l'intérieur, les établissements européens échelonnés au long du golfe de Guinée.

Plus vastes et plus importantes, les possessions françaises se composent de quatre régions distinctes. Au nord-ouest : notre colonie la plus ancienne, le Sénégal, située entre le fleuve du même nom et la Gambie; au sud-ouest : la région connue sous le nom de Rivières du sud, comprenant la Casamance, le Rio Nunez, le Rio Pongo et la Mellacorée, ainsi que tout un réseau de petits fleuves côtiers; au sud: les établissements du golfe de Guinée qui s'étendent entre la République de Libéria et les colonies anglaises de la Côte d'Or; dans l'intérieur enfin: le Soudan français, entre le Sénégal et le Niger et dont le capitaine Binger a révélé le système orographique, en même temps que par les traités conclus avec les chefs indigènes il posait les bases d'un

vaste empire soudanais et plaçait sous notre domination le territoire compris d'une part entre le Cap Vert et le 3e degré de longitude ouest, de l'autre entre le parallèle du Cap Blanc et le littoral du golfe de Guinée, reliant ainsi nos établissements du Soudan français à ceux de la Côte d'Or française.

Nous étudierons d'abord la région connue sous le nom de Sénégambie et de Soudan Français, ensuite celle du littoral occidental du golfe de Guinée.

I. — SÉNÉGAMBIE. — GUINÉE OCCIDENTALE

La Sénégambie, dont le nom est empruntée aux deux fleuves du Sénégal et de la Gambie, qui la traversent au nord et au sud, était, il y a peu de temps encore, bornée à l'est par la légendaire barrière des monts de Kong dont l'exploration du capitaine Binger a démontré la non existence, ramenant cette prétendue chaîne de montagnes à une série de hauteurs n'atteignant pas 1,800 mètres et ne dominant que de 900 les terres environnantes. Aujourd'hui, la Sénégambie s'étend, à l'est, jusqu'au cours de la Volta Noire. Elle comprend le Sénégal, le Soudan français, le massif du Fouta-Djalon ; elle prolonge notre zone d'influence : au nord, sur le Kaarta et les États d'Ahmadou : à l'ouest sur le Ségou, les États de Tiéba, ceux de Samory, le pays de Kong, et le cours du Comoé jusqu'au Grand-Bassam et la côte d'Assinie.

Connue de l'Europe depuis plus de cinq siècles, la Sénégambie fut, pour l'Europe, « la Côte de l'Or », et son fleuve, le Sénégal, le « Fleuve de l'Or ». Elle fut surtout la « Côte des Esclaves », celle où les armateurs portugais tentèrent, en 1444, la fructueuse expédition dont Azurara raconte dans sa naïve *Chronica de Guine*, les heureux résultats : « Il plut à Dieu, dit-il, qui récompense les bonnes œuvres, d'indemniser les armateurs des pertes subies par eux à son service, de leur procurer de la joie, de l'honneur en échange de leurs peines, du profit en échange de leur dépense, car il livra entre leurs mains cent soixante-cinq esclaves, hommes, femmes et enfants. » Cette joie fut d'ailleurs de courte durée; une nouvelle expédition tentée en 1445 par Gonçalo de Cintra, aboutit au massacre de tous ceux qui y prirent part. L'année suivante, Nuno Tristao qui, le premier, avait doublé le cap Blanc, mourait assassiné sur les bords du Rio Nunez dont il cherchait à reconnaître le cours, et auquel il laissa son nom.

Ces insuccès ne découragèrent pas les navigateurs ; ils relevèrent les côtes et les estuaires et nouèrent des relations commerciales avec les indigènes, mais ce ne fut qu'au XVIIIe siècle que l'on recueillit les premières données précises sur l'orographie du pays. Les Français, les Anglais, les Hollandais disputaient alors aux Portugais l'occupation du littoral; ils les refoulèrent peu à peu dans l'archipel des Bissagos et la Guinée Portugaise ; l'Angleterre prit l'estuaire et le cours de la Gambie ; la France eut la plus large part : 750 kilomètres de côtes, du cap Blanc à la rivière Saloum ; 250 kilomètres entre le Rio Nunez et la Mellacorée, le bassin de la Casamance et 1,000 kilomètres en ligne droite du cap Blanc dans l'intérieur des terres ; au sud le massif

du Fouta-Djalon et le haut bassin du Djoliba étaient reconnus appartenir à la zone d'influence française. C'étaient le Sénégal et le Haut-Niger, les Rivières du sud, la Côte de l'Ivoire, une partie de la Côte des Esclaves, le Gabon et le Congo dont la France prenait possession.

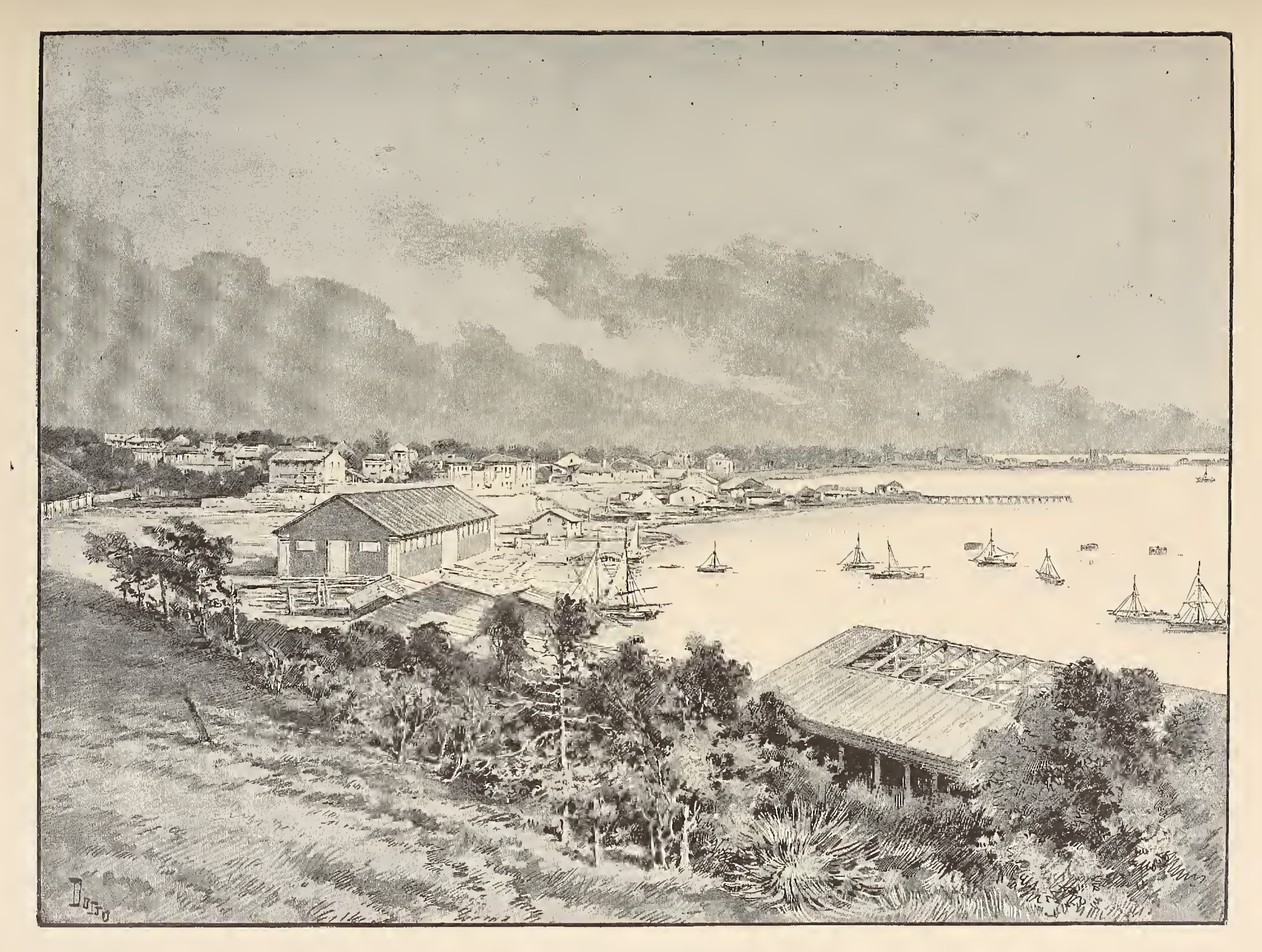
La vallée du Sénégal forme, au nord, la limite géographique et ethnographique du Sahara et de la Sénégambie ; le fleuve ne sépare pas seulement deux régions bien distinctes l'une de l'autre par leur orographie et leurs produits, il constitue aussi la ligne de démarcation entre les Arabes et les Berbères d'une part et les Nigritiens de l'autre. Il est avec le Fouta-Djalon, massif central, nœud hydrographique de la Sénégambie, le trait caractéristique de cette région, à laquelle il donne son nom que complète celui de la Gambie dont le tracé, plus méridional, est parallèle au sien.

Issu, comme le Niger, du massif du Fouta-Djalon, le Sénégal, dont le cours mesure environ 1,700 kilomètres, forme un bassin fluvial de près de 360,000 kilomètres carrés. Il est, sur la côte ouest, le premier fleuve africain que l'on relève au sud du Maroc, de l'Oum-Er-Rbia qui, à 3,000 kilomètres plus au nord, s'épanche dans l'Atlantique. Orienté du sud-est au nord-ouest, le Sénégal passa longtemps pour la bouche occidentale du Nil, du fleuve mystérieux, tributaire à la fois, croyait-on, de la Méditerranée et de l'Océan et qui, par le lac Tsad et le bassin du Niger, arrosait de ses eaux l'Afrique entière.

Deux branches maîtresses : le Bakoy et le Bafing, toutes deux alimentées par les torrents du Fouta-Djalon, forment le Sénégal qui ne prend son nom qu'à Bafoulabé, poste militaire construit à leur jonction. Les deux principaux affluents du fleuve sont le Kouniakary descendu des coteaux du pays de Kaarta au nord, et la Falémé, issue du Fouta-Djalon. Le Kouniakary n'est pas navigable ; il en est autrement de la Falémé, beaucoup plus importante, longue de 900 kilomètres et navigable sur 800. En dehors de ces deux affluents, le fleuve ne reçoit que quelques marigots, dont le Doué qui mesure 150 kilomètres et communique avec le Sénégal par ses deux extrémités, d'où le nom de *Petit Bras* qu'on lui donne ; puis le Margen, la Taouey et les Maringouins qui rejoignent le fleuve dans le coude qu'il dessine au long de l'Atlantique, dont il n'est alors séparé que par une bande sablonneuse de quelques kilomètres d'épaisseur que l'on désigne du nom de *Langue de Barbarie.*

Fleuve au régime irrégulier, le Sénégal n'est accessible qu'à certaines époques de l année. Pour les avisos à vapeur la navigation permanente s'arrête à Mafou. « Elle peut s'effectuer, écrit le commandant Galliéni, pendant trois mois jusqu'à Bakel et pendant quatre mois jusqu'aux Kayes, en aval du rapide des Kippes. En dehors de ces courtes périodes, la navigation entre Mafou et Médine n'est pas possible aux avisos et devient même précaire pour les chalands d'un tirant d'eau de plus de 40 centimètres. Pour donner une idée de la difficulté de la navigation du Haut-Sénégal aux basses eaux, nous dirons qu'entre Bakel et Médine, sur un parcours de 80 milles, on ne rencontre pas moins de 27 passages. En revanche, entre chacun de ces passages, il existe de beaux et larges biefs présentant des profondeurs suffisantes pour la grande navigation. »

Le bassin du Sénégal offre, jusqu'à Bakel, point de départ de l'exploration du



LA VILLE DE DAKAR.

commandant Galliéni et distant de 400 kilomètres de l'embouchure, une orographie plate et basse; ce n'est qu'au-dessus de Bakel que le sol se relève, dessinant des collines et des mamelons, puis le relief s'accentue à mesure que l'on se rapproche du Fouta-Djalon, les vallées se creusent, les montagnes se dressent et une végétation luxuriante envahit les bas-fonds. Entre Saint-Louis et Bakel se succèdent les postes de Richard-Toll, station militaire, convertie en résidence d'été des gouverneurs et qu'entoure un parc ombreux; Dagana, escale fluviale, village important, dont la longue rue borde le fleuve; Podor conquis sur les Toucouleurs dont les hameaux entourent le fort. A Mafou cesse la navigation des avisos à vapeur; on remonte le fleuve sur des chalands remorqués à la cordelle. En amont de Saldé, le sol, plus accidenté, dessine une longue chaîne de collines tabulaires. Hautes de 50 mètres, à l'abri des inondations du fleuve, elles constituent la route naturelle des caravanes, le tracé indiqué d'une future voie ferrée. Matam est sur la limite des États de Bosséa et de Damga; Bakel est l'escale médiane du fleuve.

En amont de Bakel, le Sénégal reçoit la Falémé. Sur le fleuve s'échelonnent le poste de Kayes, qu'un chemin de fer à voie d'un mètre relie actuellement à Bafoulabé distant de 132 kilomètres; celui de Médine, illustré en 1857, par l'héroïque fait d'armes d'un mulâtre, Paul Holl, qui avec quatre canons et cinquante soldats dont onze européens, défendit pendant 95 jours ce poste contre 20,000 Toucouleurs et se préparait à le faire sauter et à s'ensevelir sous ses débris quand le gouverneur Faidherbe vint le dégager. A l'est de Bafoulabé et de Koundum, se trouve Kita qui commande les routes de caravanes et l'entrée de la vallée supérieure du Niger. Située à distance égale de Koundum sur le Sénégal et de Bammako sur le Niger, Kita est la clef de cette région, qu'un traité a placée sous le protectorat de la France, étendant jusqu'aux rives du Niger le Soudan français, reculant jusqu'à la Volta Noire notre zone d'influence.

Au long de la côte occidentale de la Sénégambie s'ouvrent les ports de Saint-Louis, de Rufisque et de Dakar, tous trois accessibles aux navires. Le plus sûr serait celui de Saint-Louis, port fluvial, n'était la barre changeante qui rend son accès difficile. Peuplée de 20,000 habitants, Saint-Louis est la ville la plus importante que l'on rencontre sur la côte de 4,000 kilomètres de longueur qui s'étend depuis le Maroc jusqu'à Free-Town dans le golfe de Guinée; elle est le centre des possessions françaises, maintenant surtout que les postes du Niger sont reliés à Saint-Louis par un service combiné de bateaux à vapeur, de locomotives, de voitures et de piétons. « Pendant la saison sèche, écrit M. Reclus, quand le bureau postal doit s'arrêter à Podor ou à Mafou, la durée du voyage entre Saint-Louis et Bamakou est de 32 jours; elle est moindre de 10 jours quand les « rois de la fumée » remontent jusqu'à la gare de Kayes; sur les routes du haut pays on emploie des chars métalliques dont le chargement normal est de 500 à 800 kilogrammes et que l'on peut au besoin utiliser comme nacelles à la traversée des cours d'eau. En outre la ligne télégraphique, achevée sur tout le parcours, rattache les bords du Niger à Saint-Louis et à Dakar, aussi bien qu'à la France, par les deux câbles qui vont rejoindre les lignes océaniques, espagnole et portugaise, dans les

îles de Ténérife et de São-Thiago. Grâce à ces fils, les dangers qui menacent les postes du haut bassin peuvent être connus d'avance et d'avance écartés. »

Au sud de Saint-Louis, Dakar, 2,000 habitants, qu'une voie ferrée relie à la capitale, est son port en eau profonde, port militaire qu'abrite l'île de Gorée et point de relâche des paquebots des Messageries maritimes. Au long de la voie ferrée ont surgi des villages et des villes, tels que Mpal, centre de la culture des arachides, Longa, plus au sud, puis Ndand, l'ancienne capitale du royaume de Cayor, et Thiès. Rufisque, située sur cette ligne et au sud de la presqu'île du Cap-Vert, est plus peuplée que Dakar et prend chaque jour plus d'importance, grâce à sa situation au point d'arrivée des routes de l'intérieur, aussi Rufisque est-elle devenue le marché central des arachides et des gommes.

Les arachides, ou pistaches de terre, constituent aujourd'hui la principale denrée d'exportation de la Sénégambie française. La culture s'en est très étendue depuis quelques années; limitée d'abord au cours moyen du Sénégal, elle déborde sur le Cayor et le Saloum, et les arachides se substituent à la gomme dans le grand trafic, dépassant déjà 70 millions de kilogrammes à l'année et représentant 18 millions de francs. On en extrait une huile excellente pour la fabrication des savons et les usages industriels, puis la culture de l'arachide améliore le sol et ses fanes fournissent un bon fourrage. La gomme se récolte dans les grandes forêts d'acacias, dont quelques-unes occupent une superficie de plusieurs centaines de kilomètres carrés. Les Maures les possèdent et les exploitent, échangeant les gommes contre du numéraire, des produits européens, des étoffes surtout; dans les bonnes années ils en récoltent plus de 3 millions de kilogrammes.

En dehors de ces deux principaux articles d'exportation, la Sénégambie produit le miel, le riz, le maïs qui constitue le fond de l'alimentation indigène, le coton, le caoutchouc, les peaux, l'ivoire. Dans les forêts, on retrouve, outre l'arbre à beurre dont nous avons parlé plus haut, le baobab, qui recouvre les pentes du Cap Vert; le fromager au port majestueux, aux puissantes racines entre lesquelles les voyageurs improvisent des magasins et des demeures; le palmier rônier, l'acajou du Sénégal, *Caya Senegalensis*, le kola, *Sterculia acuminata*, dont la noix sert de monnaie divisionnaire dans le Soudan. A la lisière des plaines et des forêts gîtent les autruches, paissent les girafes, pullulent les singes, ravageurs des champs. L'éléphant abondait autrefois, mais les indigènes n'ont su que le détruire au lieu de le domestiquer, aussi a-t-il presque complètement disparu.

Sept groupes ethniques, divisés en plus de 60 peuplades, habitent cette région; on peut les ramener à trois groupes principaux : les Maures, les Noirs et les Peuhles, et les Toucouleurs. Les Maures occupent le territoire compris entre le fleuve au sud et à l'est, l'océan Atlantique à l'ouest et le Sahara au nord. Ils se divisent en tribus dont les plus considérables sont les Brachnas, les Trarzas et les Douaïchs. Grands, bien découplés, ils ont les cheveux lisses et noirs, la peau jaunâtre, les traits réguliers. Nomades, ils errent avec leurs troupeaux, échangeant la gomme, les plumes d'autruche et leurs animaux contre le mil et les produits européens. Pillards et voleurs, ils attaquent les caravanes peu nombreuses et les villages mal défendus.

La population sédentaire se concentre sur la rive gauche du fleuve, dans la partie du bassin inférieur et moyen du Sénégal, et remonte jusqu'au massif du Fouta-Djalon. Elle se divise en une foule de tribus, trop imparfaitement organisées, par le fait même de leur morcellement, pour prévenir les déprédations des Maures et pour maintenir la paix. Cette population sédentaire se compose de Noirs et de Peuhles. Les premiers représentent la race autochtone; ils sont grands, bien faits, très noirs, intelligents mais apathiques, sauf les Mandingues qui ont le goût du commerce. Au contact des Européens ils deviennent bons marins et excellents soldats. Les Peuhles semblent originaires de la Libye égyptienne, ils furent conquérants et dominateurs; nomades d'instinct, ils deviennent sédentaires et se cantonnent dans le Fouta-Djalon, d'où ils descendent au sud vers la mer. Métis des Peuhles et des Noirs, les Toucouleurs ont été longtemps les plus redoutables adversaires de notre domination dans le Sénégal. Ils ont cessé de l'être et s'engagent fréquemment comme laptots, tirailleurs et spahis dans notre armée.

Les explorations de MM. Galliéni et Binger ont révélé les ressources de ces vastes territoires qui relient aujourd'hui l'Algérie à nos établissements de la Côte de Guinée, océan de terres dans lequel se noient les enclaves anglaises de la Gambie, de Sierra-Leone, de la Guinée portugaise et de la République de Libéria. Ses productions spontanées sont abondantes ; les indigènes y exploitent le caoutchouc, l'huile de palme et les graisses végétales; ils y cultivent l'arbre à kolas, y récoltent le miel et la cire; les riches pâturages du Mossi nourrissent de nombreux troupeaux, et les plantations de tabac, d'indigo, de coton, de cacao, de matières textiles, de café, de vanille et de poivre donnent d'excellents résultats.

Le sous-sol n'est pas moins riche. Le bassin entier du Comoë n'est qu'un immense *placer* à peine entamé. Depuis le Grand-Bassam et l'Assinie jusqu'à Bondoukou et Groùmania toutes les transactions s'effectuent en or. « Nous pensons, écrit M. Binger, qu'il n'existe pas dans le monde entier de pays où l'on rencontre autant de poudre d'or et de pépites entre les mains des indigènes. Avec les connaissances que nous avons et les moyens dont nous disposons, l'extraction de l'or atteindrait certainement un rendement cinq ou six fois plus rémunérateur que celui des orpailleurs indigènes. » Toute cette partie de la côte est d'ailleurs d'une pénétration facile et rien ne prouve mieux la richesse du Soudan français et des territoires adjacents que l'important mouvement commercial intérieur qu'y ont constaté des explorateurs aussi compétents que MM. Galliéni et Binger.

Au sud de l'estuaire du Sénégal, entre Saint-Louis au nord et Freetown au sud, se succèdent de nombreux cours d'eau : le Saloum, la Gambie, la Casamance, le Rio Grande, le Cassim, le Rio Nuno ou Nunez, le Pongo, la Mallacorée, les deux Scarcies. Par la longueur de son cours, 1,200 kilomètres, par l'étendue de son bassin, 50,000 kilomètres, la Gambie est, de beaucoup, le plus considérable de ces fleuves. Elle semblerait même devoir l'emporter sur le Sénégal, aux abords difficiles, d'une navigabilité incertaine et seuil d'accès d'une région moins plantureuse. Par la Gambie l'on atteint directement

les riches vallées du Fouta-Djalon, le Bambouk, pays de l'or, le haut Sénégal et le haut Niger, mais le climat en est plus redoutable pour les Européens que celui de la côte septentrionale et son bassin, moins étendu, est aussi moins peuplé et moins commerçant.

Issue du Fouta-Djalon, près de Lobé, la plus grande agglomération du massif, la Dimma ou Gambie contourne, dans son cours sinueux, une région montagneuse dont elle se dégage à Touba-Kouta, à 400 kilomètres de son embouchure. En aval de Touba-Kouta, elle offre l'aspect d'un grand fleuve; sa vallée s'élargit, les terres basses apparaissent à travers lesquelles la Gambie déroule ses capricieux méandres. A Albreda, à 30 kilomètres de son estuaire, le fleuve mesure plus de 6 kilomètres de largeur et 11 mètres de profondeur. Cet estuaire forme une baie de 50 kilomètres d'ouverture, en amont de laquelle le fleuve débouche, large de 4 kilomètres et profond de 20 mètres, entre la pointe de Bar et la ville de Bathurst. Le pays qu'il arrose, plat et marécageux sur le littoral, change complètement d'aspect à mesure qu'on avance dans l'intérieur. Onduleux et accidenté, riant et pittoresque, il se déroule semé de bouquets d'arbres et de savanes, plus boisé que le Sénégal, plus riche en essences forestières.

Les Mandingues constituent ici le principal groupe ethnique. Ils sont, avons-nous dit, bons agriculteurs et commerçants habiles, leurs caravanes relient Tombouctou et Sierra-Leone, le Sénégal et le Haut-Niger; on les a dénommés les « Juifs de l'Afrique occidentale », Binger les signale comme la race envahissante par excellence; ce sont eux qui, avec les produits européens colportent dans toute cette partie du Soudan les idées et les nouvelles de l'Europe. Il semblerait que ce rôle fût réservé aux établissements anglais de la côte et que l'influence civilisatrice émanât d'eux; ce n'est cependant pas le cas. L'insalubrité du climat est telle qu'elle a raison de la ténacité britannique; les fonctionnaires doivent être fréquemment relevés, les colons font défaut et les comptoirs n'ont ici qu'une médiocre importance. Bathurst, chef-lieu des établissements anglais, est une résidence des plus malsaines et les 6,000 habitants qu'elle renferme sont, presque tous, des nègres de la côte et des Mandingues. Au long du fleuve se succèdent quelques petits postes : le fort Bullen qui commande l'entrée de la Gambie, Albreda que la France a échangée contre Portendik sur la côte des Maures, Éléphant Island et Georgetown. Possession anglaise, le territoire riverain de la Gambie est depuis 1888 érigé en colonie indépendante.

Au sud de la Gambie, la région française des Rivières du Sud s'étend jusqu'au massif du Fouta-Djalon, déroulant au long de la côte une plage basse, marécageuse, sillonnée de rivières aux eaux paresseuses. En arrière de cette zone indécise, le sol se relève, mais saturé d'humidité et couvert d'une exubérante végétation. La race noire peuple cette région devenue française en vertu d'une convention conclue avec le Portugal et par laquelle nous avons échangé le Rio Cassini contre le territoire de Ziginchor qu'il occupait dans la Casamance. C'est par la Casamance, voie de pénétration du Fouta-Djalon, que s'effectue, après le Sénégal, notre trafic commercial le plus important. Le fleuve mesure 280 kilomètres de longueur et, bien qu'obstrué par des bancs de sable, il offre une passe praticable pour les bâtiments de 1,500 à

2,000 tonneaux qui trouvent à Ziginchor un mouillage de 7 mètres de profondeur. Les rives basses et fréquemment inondées de la Casamance se prètent admirablement à la culture du riz, des bananes, des oranges et de la canne à sucre : de nombreux villages, encadrés dans une végétation tropicale, se succèdent au long de son cours : Yatacounda, Mangrougou, Cougnara, Sandiniéri et Sédhiou, dernière étape de la navigation fluviale, située à 90 kilomètres en amont de l'embouchure : les navires à vapeur remontent jusqu'à Sédhiou en 12 heures.

Cette ville, entrepôt principal des produits de la Casamance, renferme environ 5,000 âmes, dont une dizaine d'Européens ; la température y est très élevée, elle oscille entre 25 et 35 degrés. « Les principaux produits de la Casamance, écrit M. de Lanessan, sont : l'arachide qui fournit, mensuellement, un million de kilogrammes, le gros et le petit mil, le riz, les amandes de palme, l'huile de palme, des cuirs et un peu de coton. Le coton n'est pas cultivé et cependant il pousse en assez grande abondance pour permettre à la population de se vètir d'abord et d'échanger le surplus contre des produits européens. On exporte également de la Casamance de 4,000 à 6,000 paires d'oiseaux chaque année. Comme dans tous les pays intertropicaux où la civilisation n'a pu encore pénétrer, les articles européens importés sont : les cotonnades, guinées, rouenneries, calicots, les étoffes de laine, la quincaillerie, le fer, les armes à feu, la poudre, l'ambre, le corail, les verroteries, le tabac, les spiritueux. » On évalue à près de 2 millions le chiffre total des exportations de la Casamance ; les arachides y tiennent le premier rang.

Au sud de la Casamance, la Sénégambie Portugaise fait face aux îles Bissagos ; le Rio Grande est son principal cours d'eau, mesurant, d'après Mollien, 750 kilomètres de longueur. Elle est également arrosée par le Cassini dont la France lui a rétrocédé la possession. Ici, comme sur toute cette côte, le climat est aussi insalubre que la végétation est luxuriante. Les éléments ethniques se mêlent et se confondent en groupes infiniment variés, rapprochés ou séparés par des alliances éphémères ou des inimitiés passagères, par des périls communs, des pillages et des rapts. Toutefois l'influence portugaise commence à se faire sentir. Le nombre des métis s'accroît plus rapidement que dans les possessions anglaises et françaises et les *Portugais noirs*, comme on désigne les métis du littoral et des îles du Gaba, servent inconsciemment d'intermédiaires entre leurs compatriotes de l'intérieur et les Européens de la côte.

On désigne du nom de Sierra-Leone l'ensemble des possessions anglaises qui s'étendent entre la région française des Rivières du Sud et la colonie nègre de Libéria ; les navigateurs portugais lui donnaient le nom de Mitombo. De ce nom de « possessions » il ne faudrait pas conclure une suzeraineté effective et efficace, mais une « zone d'influence », terme nouveau introduit dans la langue diplomatique depuis que l'Europe a commencé à se partager l'Afrique sans être encore en mesure d'occuper et de coloniser les vastes territoires que l'on découpe sur une carte encore inachevée et que les puissances s'attribuent sans souci du relief du sol et de ses limites naturelles. Dans la Sierra-Leone, comme dans le Sahara et le Soudan, il serait difficile de tracer la ligne

d'occupation de l'Angleterre ou de la France. Parfois cette ligne pénètre assez avant dans l'intérieur des terres, souvent aussi ce n'est qu'une zone bordière derrière laquelle se déroulent des régions inconnues.

La Rokelle est le principal cours d'eau de cette contrée dont Freetown est le centre important, peuplé de 22,000 habitants. Sur ce sol, meurtrier pour les Européens, Freetown est la ville la plus insalubre; outre les marécages qui l'entourent, le reflux laisse à découvert des fonds vaseux dont les émanations léthifères se condensent dans le cirque montagneux qui forme le golfe. Ce *White man's grave*, ce « tombeau du blanc », comme l'appellent les Anglais, offre un aspect aussi pittoresque que grandiose; les monts aux cimes verdoyantes, les contours harmonieux du golfe, la beauté du ciel et de la végétation n'éveillent que des idées riantes que dissipe promptement un court séjour dans cette localité où la moitié des officiers anglais succombent à la fièvre jaune, où le chiffre des morts l'emporte sur celui des naissances, où les animaux domestiques importés ont peine à s'acclimater, où, changeant même de forme et de couleur, ils reviennent au type primitif.

Les Timni sont en majorité sur cette côte qu'un de leurs chefs céda aux Anglais. A demi soumis et refoulés dans l'intérieur, ils ont conservé leur organisation primitive, leurs villages et leurs chefs, leurs coutumes païennes et leur langue. Auprès d'eux se trouvent les Mandi, les Saffroko, les Gallina, les Houbou, tribus belliqueuses, souvent en guerre, puis les Mandingues qui ici, encore, sont les instruments inconscients d'une civilisation supérieure, commerçants nomades qui prêchent la paix nécessaire à leur trafic, colporteurs de marchandises et d'idées européennes.

En dehors de Freetown, on ne trouve, dans Sierra-Leone, que des agglomérations agricoles, des villages aux noms anglais mais habités par des noirs : Wellington, York, Waterloo, Hastings, Aberdeen, Port-Lokko sur le Lokko, affluent de la Rokelle, puis, en dehors du territoire anglais, des étapes et des marchés de caravanes : Sumata, près des sources de la grande Scarcie, Samaya, sur la petite Scarcie, Boumba et Falaba.

La République de Libéria confine au Sierra-Leone dont elle est le prolongement oriental. Fondée en 1820 par un nègre philanthrope, enrichi du Massachussets, la colonie noire de Libéria eut des débuts difficiles. Ce ne fut qu'en 1848 que la république nègre fut reconnue par les grandes puissances; sa superficie est de 37,200 kilomètres carrés, sa population d'environ 1,100,000 habitants.

Découpé en quadrilatère à peu près régulier, le territoire de Liberia dessine au long de la mer une plage basse, bordée d'étangs, découpée en petites falaises et sillonnée par de nombreux cours d'eau parallèles descendus des collines de l'intérieur. De ces cours d'eau, le plus considérable est le Saint-Paul, long de 300 kilomètres et navigable sur 30 ; une barre dangereuse le sépare de l'océan et force les navires à mouiller dans la baie de Monrovia. En arrière de cette première zone plate qui borde le littoral, on voit se profiler à l'horizon une ligne de hauteurs dont le point culminant n'excède guère 300 mètres : c'est le *Plateau des Mandingues*, recouvert de hautes herbes, défriché et cultivé en maints endroits. Si le climat de Libéria est moins redoutable que

celui de Sierra-Leone, si la chaleur y est moins implacable, la région est tout aussi insalubre pour les blancs que décime l'empoisonnement paludéen.

Le caféier réussit admirablement sur ce sol; il y atteint un développement inusité et semble n'avoir pas à redouter les maladies causées par les parasites, maladies qui rendent ailleurs sa culture incertaine. Libéria produit aussi le caoutchouc, le bois de teinture rouge, l'huile de palme et le poivre ou « malaguette » qui fit donner à cette côte le nom de « Côte des graines ». « La malaguette, écrit M. E. Reclus, est une espèce de cardamome, *Amomum granum Paradisi*, aux fleurs entourées de bractées éclatantes, dont le fruit, se formant au bas de la tige, se développe en gousse écarlate, emplie de grains noirs dans une pulpe juteuse. Après une marche fatigante, rien ne désaltère mieux que ce « poivre de Guinée », grâce à l'acidité de la chair contrastant avec la brûlante saveur de la graine. Au XVI[e] siècle, l'industrie européenne l'utilisait surtout pour donner du goût aux liqueurs spiritueuses; les indigènes s'en servent comme de remède contre les migraines et les fièvres et en parfument les morts. »

Ici, encore, nous retrouvons les Mandingues, dont l'influence n'a pas peu contribué à la pacification relative du pays. Auprès d'eux, les Boussi, sédentaires et industrieux, récoltent et vendent le café et le coton; les Vaï cultivent le sol; ainsi font les Bassa adonnés aux cultures vivrières. Les Krou, habitants du littoral, bien qu'originaires de l'intérieur, sont d'incomparables marins et d'excellents pêcheurs; ils constituent une race supérieure que les négriers n'ont jamais pu assouplir à l'esclavage, qui loue volontiers ses services et demeure fidèle à ses engagements, mais qui a conscience de ses droits et sait les faire respecter. Recherchés comme matelots et en contact fréquent avec les Européens, les Krou contribuent activement à l'œuvre de civilisation; commerçants eux-mêmes, ils échangent contre des articles étrangers les produits de leur sol et constituent la race d'avenir de cette région.

Monrovia, capitale de la république, doit son nom à J. Monroe, président des États-Unis lors de la fondation de Libéria; elle s'élève au pied d'un promontoire de la côte, au sud de l'estuaire de Saint-Paul. Ville d'aspect américain, elle est découpée, comme les cités du Nouveau Monde, en blocs réguliers et renferme environ 9,000 habitants, y compris sa banlieue. Plus pittoresque, Robertsport, entrepôt du bassin du lac Fisherman, n'en contient que 2,000; la double ville de Buchanan et d'Edina en a 5,000 et Harper 8,500 avec ses faubourgs; cette dernière est l'une des rares villes salubres de la côte.

Le commerce de Libéria est encore peu important. Jusqu'à ces dernières années il était exclusivement américain, limité au port de Philadelphie, ce qui s'explique étant donnée l'origine américaine de la colonie. Aujourd'hui, le mouvement commercial s'est reporté vers l'Europe, vers l'Angleterre et Hambourg. L'exportation consiste principalement en café et arachides, bois colorants, caoutchouc et huile de palme. Ce commerce, évalué à 12,500,000 francs pour l'importation et l'exportation, alimente un mouvement maritime d'environ 300 navires dans lequel la part afférente à l'Angleterre se chiffre par 110 navires, celle de Libéria par 120 et Hambourg par 30.

II. — GUINÉE ORIENTALE. — CÔTE DE L'IVOIRE. — CÔTE DE L'OR. — CÔTE DES ESCLAVES

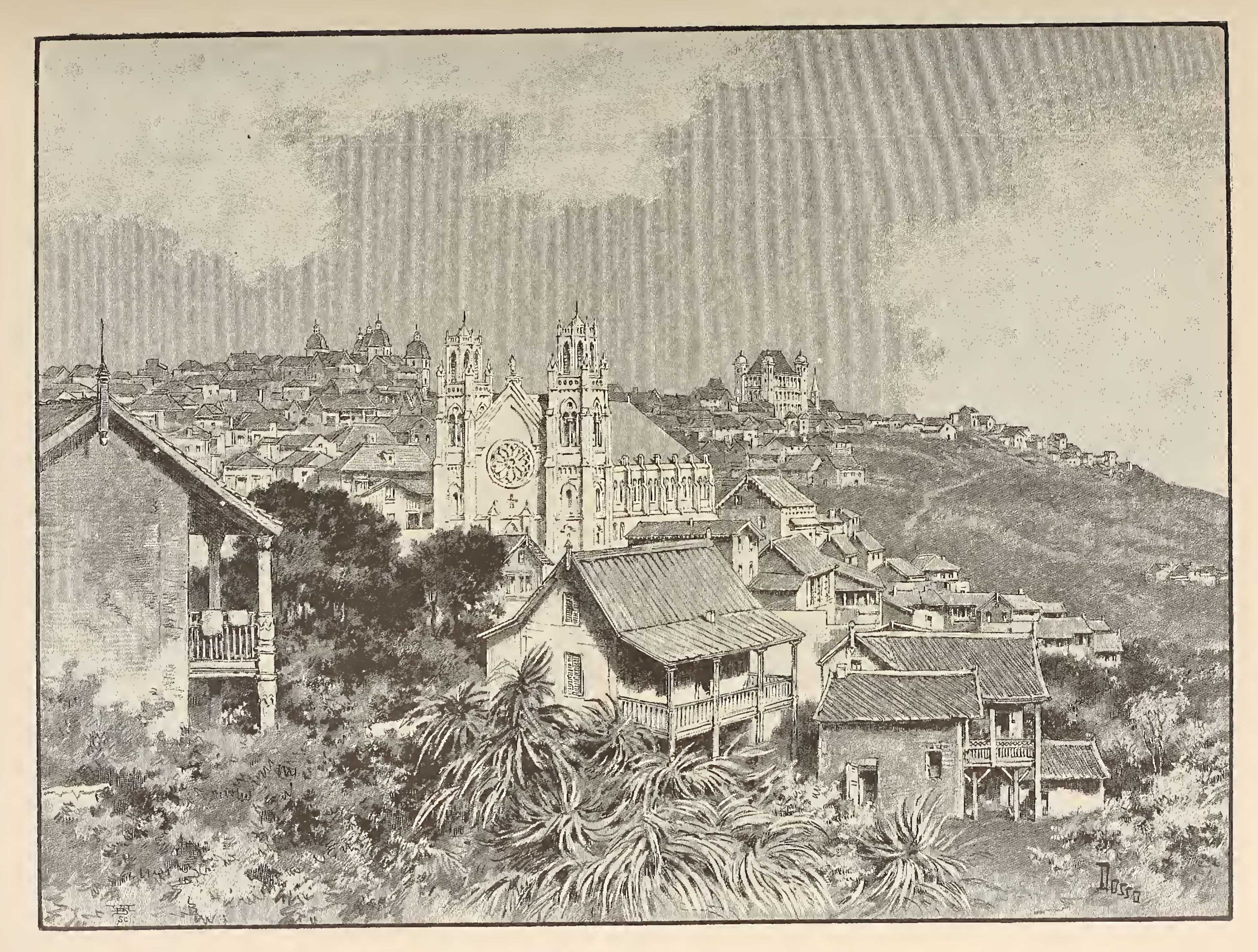
Entre le cap des Palmes à l'ouest et celui des Trois-Pointes à l'est, la Côte de l'Ivoire déploie, sur 550 kilomètres, depuis la République de Libéria jusqu'à la Côte de l'Or, sa plage blanche bordée de récifs et coupée de rivières, accidentée à l'ouest, monotone et plate à l'est, dépourvue d'anses et de saillies. Deux fleuves, le Lahou et l'Assini, descendent parallèlement à la mer, le Lahou à l'ouest, l'Assini à l'est. La partie occidentale de cette côte, que n'occupe encore aucune puissance européenne, est aux mains de la tribu des Krou dont nous avons parlé plus haut; la partie orientale, qui comprend les territoires de Grand-Bassam et d'Assini, est sous le protectorat de la France.

Encore peu connue, la région occidentale est d'un abord difficile, défendue par des barres périlleuses qu'osent seuls affronter les Krou dans leurs pirogues légères. Ce n'est que par eux que l'on a relevé les noms de quelques bourgades côtières et des tribus qui les habitent, que l'on a su qu'une vaste lagune s'étendait à l'intérieur parallèlement au rivage. La même formation géologique se retrouve d'ailleurs au long de la côte que nous occupons. Les dunes s'y succèdent, masquant des lacs et des lagunes, des terres basses d'alluvions et d'une grande richesse, derrière lesquelles se dessinent, à l'horizon, des collines que recouvrent de grandes forêts. Le sol se relève, remontant vers les hauts plateaux, prolongement oriental du massif du Fouta-Djalon.

De ces lagunes, la plus considérable est celle d'Ébrié, qu'un canal étroit désigné du nom de rivière du Grand-Bassam met en communication avec la mer. Partiellement encombrée par les sables, l'embouchure de la rivière est en outre défendue par une barre que forment plusieurs lignes de brisants. Les navires ne sauraient la franchir et doivent mouiller au large, sans autres moyens de communication avec la terre que les pirogues des indigènes. L'Akba, ou Comoé, se jette dans la lagune d'Ébrié, à laquelle il apporte les eaux du plateau supérieur et qu'il relie à la lagune Kodioboué à l'est et au lac Ono au nord-est.

A 24 kilomètres à l'est de l'embouchure du Grand-Bassam, s'ouvre l'estuaire de l'Assini que défend une barre non moins dangereuse que celle du Grand-Bassam; les navires à vapeur d'un faible tirant d'eau peuvent seuls aborder les lames de fond habituellement très fortes auxquelles ne résisteraient pas des navires à voile. En arrière de ces obstacles redoutables se dresse une seconde ligne de défense; au long des lagunes les pandanus et les mangliers constituent une barrière inextricable, enchevêtrant leurs racines bizarrement contournées; ils constituent l'avant-garde d'une haute forêt peuplée de singes, de léopards, de bœufs sauvages, de myriades de perroquets et d'ibis. Dans les clairières et sur les terres basses, les indigènes cultivent l'igname, le bananier, le manioc, le maïs et l'arachide.

Ici se trouve le type nègre pur. Les hommes s'adonnent à la chasse, à la pêche et



VUE GÉNÉRALE DE TANANARIVE.

à la récolte du vin de palmier, le reste incombe aux femmes, dont le prix d'achat varie entre 48 et 192 francs; ce sont elles qui cultivent et préparent les aliments, qui plantent et déterrent le manioc, recueillent les noix de palmier et en extraient l'huile que les indigènes échangent avec les traitants européens contre du rhum, du tabac, des cotonnades, des verroteries et des perles. Malgré son accès difficile et son commerce restreint, ce pays semble appelé à un bel avenir. Le sol en est très fertile, le climat relativement salubre, les saisons y sont régulières et les pluies abondantes, les plantations de café commencent à donner des résultats satisfaisants, le coton prospère et les essais d'élevage de bœufs dans l'Assini ont réussi; l'or se rencontre au nord-ouest d'Axim où certaines mines rendent jusqu'à 70,000 francs par mois. La population indigène est douce, les villages sont nombreux et bien bâtis et partout on rencontre les signes caractéristiques d'une large aisance matérielle. Le prix de la main-d'œuvre des indigènes, nous dit M. Reichenbach, ne dépasse pas un franc par jour en tafia, poudre, tabac ou étoffes.

Prolongement oriental de la Côte de l'Ivoire, la Côte de l'Or s'étend sur le golfe de Guinée depuis le cap des Trois-Pointes jusqu'au cap Saint-Paul; elle mesure environ 600 kilomètres de longueur sur 200 de largeur. La superficie de ce territoire, occupé par l'Angleterre, est évaluée à 43,000 kilomètres carrés, sa population à 500,000 habitants. Mais la zone d'influence remonte plus au nord, elle comprend le royaume des Achanti et les régions adjacentes, elle s'exerce sur près de 3 millions d'indigènes et sur le versant méridional du plateau des Mandingues.

Cette côte fut, sinon la première où les Européens créèrent des comptoirs, à tout le moins celle où ils s'établirent le plus solidement, celle que les Français, les Portugais, les Hollandais, les Anglais se disputèrent de 1475 à 1871, date à laquelle l'Angleterre resta seule maîtresse de la région, à la suite de la cession définitive des établissements néerlandais et de l'expédition militaire contre les Achanti.

Officiellement désigné sous le nom de « Possessions Anglaises du Cape Coast », ce territoire est aujourd'hui complètement exploré et son orographie connue. Des barres redoutables et de puissantes lames de fond rendent difficile l'accès des côtes, des lagunes côtières règnent à l'intérieur de la plage, puis le sol se relève en une série de collines de faible altitude, fouettées par le vent de mer et recouvertes d'une maigre végétation. Derrière cette zone apparaît une chaîne montagneuse orientée du sud-ouest au nord-est, la chaîne des monts Akwapem, à travers laquelle le Volta se fraie une issue vers la mer. Par delà cette dépression, la chaîne fuit vers le Dahomey, exhaussant ses sommets, se reliant aux monts Okwahu dont le plateau ne dépasse pas 700 mètres, aux monts Adansi qui dessinent le rebord méridional du plateau des Achanti. D'épaisses forêts recouvrent le versant méridional des monts Akwapem, au nord desquels s'étendent des clairières et des savanes.

D'abondants cours d'eau descendent de la région montueuse et accidentée qu'arrosent des pluies telles que la tranche annuelle dépasse un mètre d'épaisseur; ces fleuves côtiers sont, de l'ouest à l'est : l'Ancobra, mesurant 250 kilomètres de longueur et issue

du plateau des Achanti; le Boosum-Prah, le « fleuve sacré », navigable sur 160 kilomètres de parcours; la Volta, aux crues formidables, au volume d'eau considérable, semée de rapides et mesurant, près de la mer, dans les terres basses, plusieurs kilomètres de largeur lors de la saison pluvieuse. Sa barre est l'une de celles que les marins n'affrontent pas sans anxiété: les lames de fond s'écroulent avec un formidable fracas sur la ligne de brisants qui défend l'accès du fleuve et se heurtent aux vents et aux courants qui poussent les flots du large sur la longue plage de sable. Moins brûlant que le climat de la Sénégambie, celui du Cape-Coast ne laisse pas encore que d'être dangereux pour les Européens; ils évitent les terres basses et se réfugient dans les sanatorium de la région montagneuse.

Ils sont d'ailleurs peu nombreux, quelques centaines au plus. Quant à la population indigène, elle se répartit en deux groupes distincts : les Potoso, premiers occupants du sol, et les Achanti, plus nombreux, qui leur imposèrent leur joug. L'énergie avec laquelle les Achanti tinrent tête aux Anglais atteste leurs vertus militaires. « Ils sont, physiquement, écrit M. E. Reclus, l'un des plus beaux peuples du continent africain; ils sont grands et bien proportionnés; les femmes ont la taille gracieuse et les traits réguliers. La peau est très noire et les cheveux crépus, mais le nez est assez mince, les lèvres n'ont pas de forte saillie. Ils ont une compréhension très rapide des choses, une excellente mémoire et savent parfaitement s'accommoder au milieu. Au bord des ruisseaux ils se font cultivateurs; dans les steppes ils paissent le bétail; sur le rivage de la mer et des lagunes ils sont pêcheurs et bateliers; dans les villes ce sont des commerçants très actifs, des artisans ingénieux, ils tissent les étoffes, tournent et vernissent les poteries, forgent le fer et fabriquent des instruments et des armes, brodent des tapis, sertissent l'or et les pierres précieuses. » Selon les récits d'Hérodote et de Diodore de Sicile, les Achanti descendraient des populations de couleur établies primitivement sur les bords de la Méditerranée et que les Carthaginois et les Romains auraient successivement refoulées dans le centre du continent africain. On retrouve chez eux la mâle prestance, la fierté et la valeur belliqueuse des anciennes tribus éthiopiennes.

Entre les Achanti, établis dans l'intérieur des terres, et les Fanti, habitants du littoral, l'analogie de race est marquée; le Fanti, comme l'Achanti, est industrieux intelligent et brave, mis en contact avec les Anglais il s'est rallié à eux et, pendant la guerre, les Fanti ont pris parti contre les Achanti. Il en est résulté une animosité dont le temps et la soumission aux mêmes maîtres auront raison, et que les Anglais s'efforcent de calmer. Dans la mesure compatible avec leur domination, ils respectent les coutumes et les droits des populations indigènes, convertissant peu à peu leurs chefs en administrateurs délégués du pouvoir central et chargés de maintenir l'ordre et la paix nécessaires à l'extension du commerce.

Aussi les agglomérations urbaines ont-elles pour points de départ des postes militaires et des forts, tel : Axim, clef de la vallée de l'Ancobra et destiné à devenir le port occidental de la côte; tel aussi Tarquah, centre de la région minière, dont la poudre d'or sert de moyen d'échange à toute cette partie de la Guinée, d'où le nom

de *Guinea* donné à la pièce d'or anglaise qu'a remplacée depuis la livre sterling. Cape-Coast, l'ancien *Cabo-Corso* des Portugais, est la capitale administrative de la contrée qui porte son nom. Elle forme une double ville : la ville noire que peuplent les Fanti et les matelots Krou, et la ville blanche dans laquelle se concentre le trafic avec le pays des Achanti : Cape-Coast renferme près de 12,000 habitants. Coumassi, plus au nord et dans l'intérieur des terres, capitale des Achanti, possédait, dit-on, avant la guerre, 70,000 habitants. Elle n'en a plus que la moitié, mais semble en voie de se repeupler rapidement.

Au long de la côte et à l'est de Cape-Coast, se succèdent de petits ports : Anamaboe, Koromantin, les salines d'Akemfo, Simba, puis Accra peuplée de 10,000 habitants, et située près du vieux fort danois de Christianborg que sa situation salubre a fait choisir comme résidence du gouverneur, de préférence à Cape-Coast. Au nord et dans l'intérieur des terres, Akropong, autrefois capitale du royaume d'Akwapem, s'élève sur un plateau montueux, dans un cadre d'orangers, de bananiers et de palmiers. A 120 kilomètres au nord de Coumassi, se trouve Koutampo, marché très fréquenté, peuplé, selon Kirby, de 40,000 habitants. Moins populeuse, Salaga fut également prospère; aujourd'hui, ruinée par la suppression de la traite, Salaga se relève lentement par le commerce du bétail et des noix de coco.

Dans toute cette région le trafic intérieur est très actif et s'accroît d'année en année à mesure que les routes deviennent plus sûres et que la paix s'y substitue aux luttes incessantes de tribu à tribu. L'agriculture se développe et la Côte de l'Or devient la Côte des Palmes depuis que l'exportation de l'huile de palme prime celle de l'or. En dix années le commerce extérieur a presque doublé, s'élevant de 16 à 30 millions; l'exportation de poudre d'or a baissé et ne figure guère que pour 1,600,000 francs dans ce total, alors que celle de l'huile dépasse 5 millions. Quant à l'importation, elle consiste principalement en cotonnades, et bien que le trafic de l'eau-de-vie ait quelque peu diminué, ce produit ne laisse pas que d'occuper malheureusement un rang encore trop important dans la nomenclature des produits expédiés d'Europe.

A l'est des établissements anglais de Cape-Coast, la plage se déroule, rigide, brûlée par le soleil, battue par les vagues, fouettée par les vents du large qui soulèvent et déplacent des dunes de sable, en arrière desquelles s'allongent d'interminables lagunes parallèles à la côte. Dans ces lagunes se déversent les fleuves côtiers, s'épanchent d'autres lagunes plus en retrait. La côte est sans estuaires, dépourvue d'échancrures; çà et là les dunes s'entr'ouvrent, laissant passer par un chenal sablonneux les eaux paresseuses, laissant pénétrer dans les lagunes intérieures les pirogues et les embarcations. Du large on ne voit pas les criques mystérieuses, les seuils d'accès masqués. On se croirait près de repaires de pirates et de fait l'on se tromperait de peu; on longe la « Côte des Esclaves ».

Ce fut le repaire des négriers, la côte aux abords connus d'eux seuls, par laquelle ils écoulaient la marchandise humaine que des rives du Niger et du Soudan, du

Dahomey et du Yorouba, les traitants amenaient en longues files de prisonniers enchaînés. Là se négociaient les achats, de là s'expédiaient les cargaisons de *peaux d'ébène* à destination de Cuba et des Antilles, de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud, représentées sur la côte par des comptoirs et des agents. Cette terre est aujourd'hui en grande partie sous le protectorat européen; l'Allemagne y occupe Porto-Seguro et Petit-Popo; la France, Agoué, Grand-Popo, et le royaume de Porto-Novo; l'Angleterre, les établissement du Bénin. Au nord de Porto-Novo s'ouvre le Dahomey.

Ici encore, les territoires ne sont délimités qu'à l'est et à l'ouest; au sud ils aboutissent à la mer, mais au nord les frontières n'existent pas; elles sont remplacées par la « zone d'influence » et, suivant son degré d'action, remontent plus ou moins haut dans l'intérieur des terres. On ne saurait donc évaluer qu'approximativement la superficie et la population de ce versant méridional dont le golfe de Bénin renfle les contours rigides; on estime la première à 150,000 kilomètres carrés, la seconde à 3 millions d'habitants.

Du large, on ne distingue pas la côte; elle fuit, monotone et plate à l'horizon, ne se dégageant par aucune hauteur de la mer qui la baigne; le ressac des lames, leur grondement sourd révèlent seuls le continent. Ce n'est que bien au delà des lagunes intérieures qu'apparaissent les saillies du sol et que le relief se renfle en faibles ondulations, en vagues terrestres qui remontent vers l'intérieur, où, beaucoup plus au nord, se profilent à l'ouest les monts Oko et où la chaîne du Bousso soulève des pics de 2,000 mètres d'altitude surplombant les plaines du bas Niger.

Les tribus noires qui peuplent ce versant du golfe de Bénin ont, entre elles, sous des noms variés, de nombreuses affinités. Elles peuvent se ramener à trois groupes principaux : les Nagos, les Djedjis et les Minas. Les Nagos sont travailleurs, commerçants, sociables et accessibles à l'influence européenne; les Minas leur sont inférieurs, pillards et à demi nomades; quant aux Djedjis ils sont encore courbés sous le joug autocratique des chefs. Chez tous on retrouve la pernicieuse influence et les tristes stigmates de l'esclavage et de la traite, de même que dans le Dahomey on voit une population entière courbée sous le joug le plus odieux et le plus tyrannique qu'aient jamais subi des êtres humains. « Au contraire de ce qu'on croit d'ordinaire, écrit le capitaine de frégate Serval, les habitants du Dahomey sont, en général, laborieux et obéissants. Jamais on n'entend parler d'assassinats ou même de coups; les enfants et les femmes ne sont pas frappés, les esclaves rarement et, plus rarement encore, ils le sont avec cruauté. Le sentiment de la famille, le respect des morts sont très développés. Mais en même temps ils sont extrêmement attachés à une religion dont les rites sanguinaires et odieux ne sauraient être tolérés par un gouvernement européen. Les féticheurs sont répandus dans toutes les familles, les pratiques du culte se mêlent à tous les actes de la vie. Il semble vraiment que ces malheureux se réfugient dans la religion pour oublier l'épouvantable despotisme qui pèse sur eux. Tout essai de résistance, si légitime qu'elle soit, le moindre signe de mécontentement sont considérés comme crime de rébellion. Pour la même raison l'homme qui s'enrichit est en butte à toutes les délations; on cherche à le prendre en défaut pour avoir le prétexte de le frapper d'amendes

ruineuses. Aussi règne-t-il une misère profonde dont on cherche à peine à sortir. » On sait les épouvantables massacres de la fête de la *Grande Coutume*, les hécatombes humaines qui marquent l'avènement au trône d'un nouveau monarque, l'indicible soif de sang qui s'empare alors de toute la population et que des milliers de victimes ont peine à satisfaire. L'intervention énergique de l'Europe a pu seule enrayer ces pratiques sanguinaires.

Dans la région populeuse qui s'étend du cap Saint-Paul à l'estuaire du Niger, les villages sont nombreux et l'on rencontre d'importantes agglomérations. Adangbé, sous le protectorat allemand, renferme un peu plus de 7,000 habitants, Petit-Popo 3,000. Ajuda, sur la côte du Dahomey, est une ville européenne et indigène dans laquelle domine l'influence portugaise; sa rade foraine est peu sûre, hantée de requins, il ne s'y fait pas moins un important commerce d'huile de palme. Abomey, plus au nord, fut longtemps le théâtre des massacres des rois du Dahomey; elle est restée une place forte, résidence royale, peuplée d'environ 10,000 habitants. Porto-Novo, sous le protectorat français, en renferme 30,000; elle est, après Lagos, la ville la plus importante du littoral, son mouvement commercial dépasse 9 millions à l'année et tend à s'accroître. Badagry, plus à l'est, s'élève sur le territoire anglais de la Côte des Esclaves; elle fut un grand marché négrier, elle est aujourd'hui un centre de factoreries et d'entrepôts. Lagos est à 65 kilomètres à l'est de Badagry. La « Liverpool africaine », peuplée de 70,000 habitants, est située au fond du golfe de Bénin et au point de convergence des routes de l'intérieur, entre le pays de Jebu à l'est et le Dahomey à l'ouest. L'Angleterre acquit, en 1861, la lagune et l'île de Lagos du roi Docemo, en échange d'une pension annuelle de 25,000 francs. Le mouvement commercial de Lagos dépasse 30 millions à l'année; dans ce mouvement, l'exportation d'huile et de noix de palme figure pour plus de 10 millions.

Abeokouta, au nord-ouest de Lagos et dans l'intérieur des terres, est l'une des grandes agglomérations urbaines du continent africain. Sa population dépasse 100,000 âmes. Ville comparativement récente, elle doit son existence à la terreur qu'inspiraient les négriers, à leurs incursions sur les villages de la plaine dont les habitants se réfugièrent dans le cirque de rochers granitiques dont Abeokouta occupe le centre et d'où ils pouvaient surveiller l'approche de l'ennemi et se défendre. Cette forteresse naturelle ne tarda pas à attirer les survivants des razzias, et bientôt Abeokouta devint une place forte que les négriers n'ont garde d'attaquer. Cette ville de fugitifs a conservé le culte de son indépendance, et tous les efforts tentés par l'Angleterre pour amener ses habitants à reconnaître son protectorat ont échoué jusqu'à ce jour. Ils ont également repoussé par la force les attaques du roi de Dahomey et, à deux reprises, ont mis ses armées en déroute.

A cent kilomètres d'Abeokouta, s'élève Ibadan, la grande ville du Yorouba méridional. Presque aussi peuplée qu'Abeokouta, Ibadan tenta de s'emparer de sa rivale, mais elle échoua, elle aussi, dans sa tentative et dut se soumettre à celle qu'elle prétendait assujettir. Bénin, qui donne son nom au golfe, est plus à l'est. Cette capitale d'un pays insalubre est tombée au rang d'un village. Au delà de Bénin s'ouvre l'estuaire du Niger et commence l'Afrique méridionale.



Les chutes du ZAMBÈZE.

II. — AFRIQUE MÉRIDIONALE

Entre le golfe de Guinée à l'ouest et la côte septentrionale de Zanzibar à l'est, le continent africain se contracte. Il mesurait 7,000 kilomètres de largeur par le 10e degré de latitude nord, de la Sénégambie au cap Gardafui; il n'en compte plus que 3,700 sous l'Équateur. Ses lignes s'effilent; si ses contours extérieurs restent massifs et compacts, à l'intérieur les cours d'eau, voies de pénétration, se multiplient et s'enchevêtrent; de grands lacs apparaissent; des fleuves considérables dessinent, par eux-mêmes et leurs affluents, un réseau fluvial qui remonte jusqu'au cœur du continent. Sauf au sud, où le désert de Kalahari rappelle le Sahara, la végétation se déploie, exubérante, sous un ciel de feu et sur un sol humide; les rivières, les marais, les hautes et sombres forêts retardent la marche de l'explorateur et cet autre monde qui s'étend au sud du Soudan n'est ni moins redoutable ni moins mystérieux que celui des arides régions du nord.

Entre ces deux mondes, si divers d'aspect et qui offrent entre eux un contraste aussi saisissant, le Soudan, que nous avons décrit plus haut, est la terre de transition. Cette longue bande, parallèle au Sahara, et qui confine au sud à l'Afrique méridionale, tient à la fois de l'un et de l'autre, elle les relie par une insensible gradation, elle en fait pressentir les traits caractéristiques qui, plus au nord et plus au sud, s'accentuent en relief puissant. Il semble que, sur ce continent inachevé, la nature, partout exagérée

et violente, n'ait pu fondre en un ensemble harmonieux ses éléments constitutifs, échancrer les côtes par ses fleuves, répartir plus équitablement les eaux, assouplir les articulations de ce grand corps aux formes lourdes, aux difficiles abords, au relief indécis, au climat excessif, aux zones heurtées, déserts de sable et de pierres, terres inondées, impénétrables forêts.

Même contraste implacable dans la faune et dans la flore, dans les éléments ethniques, dans les courants aériens et maritimes. Ici des régions désertes, dénudées et desséchées, une terre morte dont le nomade lui-même se détourne, qu'il n'aborde qu'en nombre, et poussé par l'appât du gain; là, des forêts mystérieuses où, sous un dôme impénétrable de verdure, pullule une population de nains malfaisants. Au nord, le pays de la soif, la terre des mirages décevants, terre du néant et d'où se sont retirées la vie animale et l'existence végétale; au centre, la contrée des fauves et des grands pachydermes, des serpents visqueux et des amphibies monstrueux; ici des pays déserts, inhabitables, où l'homme ne saurait étancher sa soif, apaiser sa faim; là, des régions où se pressent des millions d'hommes, fourmilières humaines qui rappellent les grandes agglomérations de l'Asie. Au long des côtes, des mers profondes dans lesquelles la sonde plonge à plus de 5,000 mètres, mais aux eaux tournoyantes ou aux flots lourds et ternes, aux plages fiévreuses, meurtrières pour le blanc.

Cette Afrique équatoriale, dont nous abordons l'étude, fut à peine entrevue des anciens; elle n'a d'autre histoire que celle de ses vaillants explorateurs, d'autre passé que celui d'hier, mais elle est l'une des plus étonnantes révélations que le XIX[e] siècle léguera à l'histoire universelle. En soulevant le voile mystérieux qui recouvrait cette partie de notre globe que l'on considérait avant eux, les uns comme un désert, les autres comme une mer intérieure, nul telle qu'elle est, les voyageurs africains ont fait connaître une flore et une faune d'une infinie variété et d'une merveilleuse richesse; sur un sol que l'on estimait inhabitable et inhabité, ils ont découvert de vastes empires, de grandes fédérations de tribus, des millions d'êtres humains dont l'Europe ne soupçonnait pas l'existence. Ils ont rectifié les idées fausses que l'on se faisait de l'orographie et de l'hydrographie du continent et, s'ils n'ont ni tout vu ni tout expliqué, ils ont assez vu, comparé et mesuré pour permettre d'arrêter les grandes lignes du cadre et d'esquisser le tableau.

L'Afrique équatoriale affecte la forme d'un haut plateau, sillonné de fissures creusées par les fleuves; ce plateau, aux pentes inclinées vers l'est et l'ouest, a pour revêtement extérieur un bourrelet d'inégale altitude, s'affaissant parfois jusqu'au niveau de l'Océan, s'élevant ailleurs à une hauteur considérable. « Quelquefois, écrit Livingstone, la bande extérieure s'incline doucement comme le pourtour d'une assiette renversée, ailleurs une rampe élevée surgit près de la plage, et à cette chaîne côtière succède une région basse qui la sépare du plateau central; il est des endroits où la zone maritime a jusqu'à 500 kilomètres de largeur. Dans tous les cas, sa largeur détermine l'étendue de la navigation fluviale à partir de la mer. Tant que les rivières africaines ne font que la traverser, elles ne présentent aucun obstacle à la navigation, mais dès qu'elles émergent de la partie haute elles offrent des rapides et des cataractes qui en diminuent l'utilité. »

Cette région constitue le plateau central, le nœud hydrographique où naissent les sources reculées du Nil au nord, des affluents du lac Tsad au nord-ouest, du Congo et du Couenza à l'ouest, du Zambèze et de ses tributaires au sud-est, de la Rovouma et du Lifidji à l'est. Elle est aussi le bassin des grands lacs, la ligne de faîte des versants, la terre des rivières. Au-dessous de cette région, qui comprend le Caméroun, le Gabon, le Congo et l'Angola, l'Afrique orientale anglaise et allemande, le bassin du Zambèze et la Mozambique et le sud-ouest africain, s'ouvre l'Afrique australe, renfermant le Transvaal, Orange et la Colonie du Cap. Nous aborderons successivement l'étude du plateau central et de l'Afrique australe et nous la compléterons par celle des îles africaines de l'océan Indien : Madagascar, les Comores, les Mascareignes, les Seychelles et leurs satellites.

I. — LE PLATEAU CENTRAL. — CAMÉROUN — GABON ET CONGO.

La longue côte insalubre et plate du golfe de Guinée, Côte des Palmes, Côte de l'Or et Côte des Esclaves, que nous venons de parcourir et de décrire, aboutit à l'est au golfe de Biafra, au rio de Camaraôs, ou « des crevettes ». Ici, par un brusque contraste, l'aspect du pays change, le massif volcanique du Caméroun dresse au-dessus des plaines et des marigots sa cime grandiose de 4,194 mètres d'altitude, ses pentes boisées, ses sommets striés de cendres, de laves et de neiges. Peu de montagnes se dessinent en un relief aussi majestueux, dans un cadre aussi propre à mettre en valeur leurs formes imposantes dont on mesure d'un seul coup d'œil l'altitude et l'ampleur. Quand, après avoir longé l'interminable plage indécise de la Guinée orientale dont la ligne fuyante se confond à l'horizon avec les terres plates, sans couleur et sans relief, le regard s'arrête sur cette masse énorme, soulevée d'un jet puissant au-dessus des eaux, l'on comprend l'impression profonde que son aspect produit sur l'esprit superstitieux des indigènes, le nom de *Mongo-ma-Loba*, montagne des Dieux, qu'ils lui ont donné, celui de « Char des Dieux » que lui donna, il y a 2,500 ans, Hannon le Carthaginois, découvrant de la haute mer le colosse lointain, alors couronné de flammes, et, comme aujourd'hui, fièrement assis sur sa base de 2,000 kilomètres carrés.

Il apparaît comme l'avant-garde d'une série de montagnes dont MM. Swartz et Knutson ont relevé, à 120 kilomètres dans l'intérieur, les sommets dessinant à l'horizon une barrière verdoyante, dont Burton a vu, de la cime du Caméroun, se profiler les cônes massifs, mesurant de 2,000 à 3,000 mètres d'altitude. Jusqu'ici il est le roi de cette région, le pic le plus élevé et le mieux connu, et s'il est dépassé, en altitude, par d'autres sommets africains, par le Kenia, le Kilimandjaro et le Simen du massif éthiopien, il n'est dépassé par aucun pour la beauté de ses formes, pour les contours de sa base, qu'enserrent presque entièrement les eaux marines et fluviales, le Moungo et le rio de Caramaôs à l'est, le golfe de Biafra au sud et à l'ouest.

Le massif du Caméroun a donné son nom à toute cette région qui relie le Congo à



INDIGÈNES DU SÉNÉGAL.

la côte de Guinée. Les Portugais la découvrirent, les Anglais l'occupèrent, l'Allemagne la possède aujourd'hui en vertu des conventions diplomatiques de 1885. Une ligne conventionnelle empruntée au deuxième degré de latitude nord, sépare le Caméroun du Congo français.

Situé dans l'angle rentrant que décrivent la côte de Guinée et celle du Gabon, le Caméroun diffère peu, en tant que climat, du golfe de Guinée. Les pluies y sont plus abondantes, la faune et la flore identiques; même végétation spontanée, mêmes cultures et mêmes productions; seule, la vie animale n'est pas la même et Buchholz a recueilli ici des espèces nouvelles de tortues et de poissons, entre autres les *Camaraôs*, dont l'appellation est restée à cette contrée. En août et septembre, mais de quatre en quatre années, semble-t-il, le fleuve du Caméroun et ses estuaires sont envahis par des milliards de petites crevettes de couleur jaunâtre. Telle est leur abondance qu'on les pêche à pleins paniers, que les indigènes, abandonnant toute autre occupation et faisant trêve à leurs luttes intestines, les recueillent, les fument et les expédient dans l'intérieur des terres. Aussi nombreux sont les papillons dont les nuées épaisses obscurcissent l'air et les scarabées qui mouchètent le sol de leurs corselets verts et rouges.

La population se divise en une infinie variété de tribus dont la plus connue est celle des Ba-Kouiri « hommes des brousses », originaires de l'est selon leurs traditions. Ils sont intelligents et sociables, grands chasseurs et vaillants guerriers, superstitieux et fétichistes. Dans l'intérieur, les Ba-Koundou, plus nombreux, également intelligents et plus industrieux que les Ba-Kouiri, excellent dans l'art de préparer et de travailler les cuirs, de faire les filets et les cordages. Ici, de même que sur la côte de Guinée, les principaux produits d'exportation sont l'huile et les amandes de palme, et aussi l'ivoire; en échange de ces produits, les traitants blancs livrent aux noirs l'eau-de-vie qui les décime ou les abrutit et qui représente, à elle seule, les deux tiers de l'importation.

Victoria, située au pied de la « Montagne des Dieux », dans un site merveilleux de beauté, sur un golfe semé d'îles verdoyantes, est le centre maritime et commercial du Caméroun; son port naturel est d'un accès relativement facile et d'un mouillage sûr. Plus à l'est, Bimbia, réunion de villages de pêcheurs, est le débouché naturel et l'entrepôt des populeux villages Ba-Kouiri de l'intérieur, mais les abords maritimes en sont tortueux et la barre est redoutable dans la saison des pluies. Au long de la côte qui, dessinant les contours de la baie de Biafra, oblique au nord, s'élèvent quelques factoreries autour desquelles se groupent des villages nègres, ce sont les factoreries dites des Ba-Tanga et des Ba-Koko, du nom des tribus avoisinantes, à demi policées, mais expertes dans l'art de construire et de diriger les canots. Ces factoreries écoulent encore une certaine quantité d'ivoire que les Ibea « habitants des brousses », y apportent des forêts de l'intérieur.

Le vaste plateau du Congo s'étend sur 2,350 kilomètres de largeur, depuis la côte occidentale, dite du Gabon, jusqu'au lac Tanganyika, à l'est duquel s'ouvre l'Afrique orientale allemande; au nord-est, une ligne conventionnelle le sépare du Victoria-Nyanza et de l'Afrique orientale anglaise; au nord, une autre ligne factice constitue sa frontière

avec le Soudan. Au sud, le Congo confine au Loanda, au Lounda et à la Zambézie. Sur les cartes qui dessinent ces frontières, non plus que dans les conventions diplomatiques qui les déterminent, on n'a pu tenir compte du relief orographique d'un sol en partie inconnu; on a, comme dans le *Far-West* des États-Unis et au Canada, emprunté aux degrés de longitude et de latitude des limites temporaires qui devront être remaniées plus tard et remplacées par d'autres plus conformes à la vérité géographique.

Ce plateau du Congo qui occupe, de l'ouest à l'est, plus de moitié de la largeur du continent, se divise en deux parties distinctes : à l'ouest, le Congo français qui, ne faisant qu'un avec la côte du Gabon, mesure plus de 1,000 kilomètres sur l'océan Atlantique ; à l'est, l'État indépendant du Congo. Le cours inférieur du grand fleuve constitue leur frontière au sud et à l'ouest.

Le Congo français, « la France équatoriale africaine », plus vaste en superficie que notre domaine européen, dépasse 600,000 kilomètres carrés; les évaluations varient, quant au chiffre de la population, entre 5 et 7 millions. La prise de possession du Gabon qui fut le point de départ de la colonie, remonte à 1842; l'occupation se borna d'abord à l'estuaire du fleuve; en 1862 elle s'étendit à l'Ogooué et à tout le territoire compris entre l'Ogooué et le Gabon. Depuis, les conventions intervenues avec l'Allemagne et les autres puissances européennes ont élargi ces limites, les reportant à la rivière Campo au nord, au Chiloango au sud. Les explorations commencées par MM. Griffon du Bellay et de Lanessan, continuées par MM. Aymès, de Compiègne et Marche, par M. de Brazza, ont permis d'arrêter les lignes principales de l'orographie et de l'hydrographie de cette vaste région; des postes ou stations ont été créés au long des fleuves et des rivières, des établissements fondés sur la côte, et, parallèlement à l'œuvre que la France poursuivait à l'ouest, une association internationale créée sous le patronage du roi des Belges, entreprenait, avec le concours de M. Stanley, l'explorateur africain, l'organisation, à l'est, de « l'État indépendant du Congo ».

De la rivière Campo au nord, jusqu'à la pointe Chamba qui marque au sud le confluent de la Loema et de la Lubierda, la côte se déroule sablonneuse et plate, défendue par des brisants qui la rendent inhospitalière aux navires. A mesure que l'on s'éloigne du littoral, le relief du sol s'accentue, les collines, puis les montagnes apparaissent, la végétation s'accuse, les forêts surgissent, impénétrables et profondes, humides et fraîches, arrosées par des pluies abondantes. Elles recouvrent les flancs des monts, envahissent les dépressions qui les séparent et les plaines qui les entourent. Aucun de ces monts n'atteint de grandes altitudes, leurs plus hautes cimes n'excèdent pas 1,500 mètres ; le mont de la Mitre en mesure 1,200, l'Igoumbi, au sud de l'Ogooué, 1,100, et ces niveaux sont le couronnement d'une série de terrasses étagées, parallèles au rivage, s'élevant en gradations successives et régulières. Les plus distantes et les plus hautes se perdent à l'horizon lointain dans des nuages de vapeurs qui leur ont fait attribuer, par les premiers voyageurs, une origine volcanique et qui ne sont que des nuées blanches chassées par les vents et qui s'effrangent sur leurs crêtes.

Sur ces hauteurs les pluies sont fortes; sur leurs flancs les cours d'eau sont nombreux ; ces cours d'eau se déversent dans le réseau fluvial que forment le Campo,

le Gabon, l'Ogooué, le Niari, le Loema, le Massabi, le Chiloango et le Congo. Par eux-mêmes et leurs tributaires ces fleuves dessinent sur la carte des nervures délicates et compliquées analogues à celles de feuilles d'arbre juxtaposées. Ils n'ont pas tous la même importance comme seuils d'accès et de pénétration; les plus considérables sont le Gabon, l'Ogooué, le Niari et le Congo.

Le Gabon a, pour lui, son estuaire qui remonte à 70 kilomètres dans l'intérieur des terres et qui mesure plus de 15 kilomètres de largeur. Cet estuaire lui donne l'aspect d'un fleuve plus étendu qu'il ne l'est en réalité. L'île Coniquet et les îles aux Perroquets le divisent en deux bassins, l'un extérieur, profond, mais semé de roches à fleur d'eau, l'autre intérieur, offrant un fond moyen de 6 à 8 mètres et un abri sûr. C'est l'unique port de l'Afrique occidentale. « L'estuaire du Gabon, écrit M. A. Marche, forme une vaste rade, la meilleure de la côte occidentale, dans laquelle viennent se jeter deux rivières principales, la rivière Como et la rivière Ramboé. L'entrée en est facile, même pour les navires du plus fort tonnage. En pénétrant dans la rade, on aperçoit sur la rive droite le mont Bouët, ainsi baptisé en souvenir du fondateur de la colonie et qui domine ce vaste bassin. En avant de la hauteur, une maison en briques rouges se détache et tranche sur le fond de la verdure sombre qui borde le rivage, c'est la mission catholique. Un peu plus loin : Libreville ou le Plateau, la maison du gouvernement, avec l'hôpital ; plus au fond, sur la plage, les principaux établissements de commerce, anglais, américains et allemands, puis, sur une éminence, Baraka, la mission américaine, et Prince-Glass, le village des noirs. » Libreville est le chef-lieu de nos établissements sur cette côte.

L'Ogooué, dont tout le bassin est français, aurait une importance supérieure à celle du Gabon, s'il était plus navigable. Il débouche dans l'Océan à 100 kilomètres au sud-ouest du Gabon, après un cours qui n'est pas moindre de 1,200 kilomètres. Issu des montagnes des Batékés et des Afouros, à une faible distance et à l'est du cours moyen du Congo, le fleuve, orienté d'abord au nord-est, traverse le pays des Okotas, oblique à l'est, puis au sud-ouest vers l'Atlantique dans lequel il se déverse par plusieurs bras dont deux principaux : le Wango, qui aboutit à la lagune du Fernand-Vaz, et la rivière Nazareth. Entre ces deux branches espacées s'étend un delta de plus de 120 kilomètres de largeur que la saillie du cap Lopez partage en deux. L'Ogooué est accessible aux navires à vapeur jusqu'à Lambacéné, à 250 kilomètres en amont de son embouchure.

Ainsi que l'Ogooué, le Niari est entièrement sur territoire français; on ne donne, le plus souvent, le nom de Niari qu'à son cours supérieur, désignant de celui de *Killiou* son bassin inférieur. Sa longueur est de 600 kilomètres. Comme l'Ogooué, il décrit une courbe vers le nord et n'est séparé du Djoué, affluent du Congo, que par une étroite chaîne montagneuse. Le Niari n'est accessible aux chaloupes à vapeur que sur 60 kilomètres au-dessus de son embouchure. Là se dresse une « porte » que barrent des roches verticales de 30 mètres de hauteur, en amont desquelles les rapides et les cataractes se succèdent, les cluses se resserrent, étranglant le fleuve qui, large de 300 à 700 mètres dans la plaine, en arrive à voir son lit réduit jusqu'à 6 mètres de bord à bord.

De tous les fleuves de cette région, le Congo est le plus vaste et le plus important. Nous aurons l'occasion de décrire son cours dans l'étude de l'État indépendant du Congo qu'il sillonne dans toute sa largeur et qu'il sépare du territoire français dans son bassin inférieur. Son cours a été neutralisé par les conventions diplomatiques de la Conférence de Berlin.

Bien que très chaud, le climat de cette région ne saurait être considéré comme excessif, étant donné le voisinage de l'équateur. La température dépasse rarement 32, alors qu'elle atteint 43 au cap de Bonne-Espérance par 34 degrés de latitude sud, 48 à Esneh en Égypte, 56 à Mourzouk dans le Fezzan. Ce qui rend ce climat dangereux, c'est beaucoup moins la chaleur que l'humidité, le peu de pente des rivières dans la région maritime, la stagnation des eaux qui, formant un foyer d'émanations délétères, produisent l'infection paludéenne à laquelle peu de blancs résistent. Ces mêmes conditions réunies produisent aussi la végétation luxuriante qui se déploie dans les terres grasses et profondes de l'intérieur. Les forêts du Gabon sont l'habitat des *Gina* ou Gorilles que fit connaître du Chaillu et dont il a tracé un portrait quelque peu exagéré, au dire des voyageurs qui, après lui, ont visité la région au sud de l'Ogooué. Il les représente comme des monstres de six pieds de haut, dont les rugissements s'entendent à plus d'une lieue de distance, d'une force prodigieuse, et n'hésitant pas, selon les nègres, à se mesurer avec l'éléphant et à attaquer les villages. Il en est de haute taille, puisque celui que rapporta du Chaillu et que mesura Owen avait $1^{m},67$ et que Ponel en vit un de $1^{m},72$; mais, d'après M. Marche et d'autres explorateurs, le gorille n'attaque pas l'homme le premier, il s'écarte de son chemin et le laisse passer, à moins qu'il ne porte des armes, auquel cas l'animal se met sur la défensive. « En somme, ajoute M. Marche, le gorille est un singe comme tous les autres; il peut être redoutable quand il est acculé, à cause de sa taille et de sa grande force, mais ce n'est en rien l'être extraordinaire et presque surnaturel qu'a voulu en faire M. du Chaillu. » Les quadrumanes abondent d'ailleurs dans cette contrée où M. du Chaillu a découvert le *Koula* et M. de Brazza le *Colobus Tholoni*.

On y trouve aussi le léopard, mais non le lion; l'éléphant s'y fait rare, les buffles y sont nombreux et redoutés des indigènes; les hippopotames peuplent le cours des fleuves et aussi les crocodiles. Mais c'est le monde des insectes qui fournit encore les espèces les plus redoutables et les plus féroces. M. de Compiègne a décrit les *bachikoué*, fourmis que les indigènes redoutent plus que les grands félins. « On en voit, dit-il, des processions composées de millions d'individus, défilant pendant des heures entre deux rangs d'officiers qui surveillent leur marche ; tout être vivant qui ne s'écarte pas de la route qu'elles suivent est perdu; indifférentes à leur propre vie, dévouées d'avance au triomphe de leur communauté, elles se ruent avec furie sur leur proie; quand leur avant-garde est signalée dans une hutte, les habitants la leur abandonnent en hâte; à leur retour ils n'y trouvent plus ni rongeurs, ni insectes, ni vermine. Mais, par un phénomène assez singulier, les bachikoué redoutent l'éclat du jour; quand leur route traverse un espace ensoleillé, elles creusent un tunnel en dessous et poursuivent leur marche dans l'obscurité. »

Dans nos études précédentes sur l'Asie, l'Europe et l'Amérique, nous avons mis en relief le grand courant qui entraîne les populations de l'est à l'ouest; nous avons montré la civilisation se déplaçant au cours des siècles, suivant la même orientation. Non plus que les autres continents, l'Afrique n'échappe à cette loi universelle, et ici, comme ailleurs, nous retrouvons les races originaires de l'Orient envahissant l'Occident, refoulant celles qui leur font obstacle, les supprimant ou se les assimilant. De là, dans toutes ces régions encore peu connues, une mosaïque de peuplades et de tribus, une fusion et une confusion d'éléments ethniques, un mélange de langues et d'idiomes qui déjouent toutes tentatives de classement; force est de s'en tenir aux grandes lignes et aux groupes principaux.

Ici, nous en noterons trois : l'un, le plus ancien et en voie de disparaître, représente le passé; l'autre, relativement plus moderne, personnifie le présent; dans le troisième, envahissant et débordant, s'incarne l'avenir. Le premier est le groupe des Mpongué ou Pongo. Les missionnaires qui ont étudié leur langue, la placent au-dessus de tous les idiomes du continent pour l'harmonie des sons et la logique de la construction. Elle leur a fourni, sans emprunt étranger, les mots et les idées nécessaires pour la traduction littérale de la Bible. La race est belle, mais paresseuse et apathique, aussi décroît-elle rapidement, moins apte à la lutte pour l'existence que les races rivales. Les Benga se juxtaposent et se substituent à eux. Ils ont l'instinct commercial, ils sont pêcheurs habiles et marins consommés. Doués de plus de force de résistance que les Mpongué, ils se maintiennent, non sans peine, contre les Fan, « hommes des brousses », d'origine Foula, qui, du nord-est, débordent sur le sud-ouest, poussant devant eux les tribus indigènes auxquelles ils sont supérieurs en force physique et en vertus guerrières.

On les désigne aussi du nom de *Pahouins*, on les croit issus des Niam-Niam; comme ces derniers, ils seraient anthropophages; ils ont le teint plus clair et les cheveux moins laineux que les Niam-Niam, l'attitude fière, le regard assuré. Grands chasseurs, ils sont maigres, élancés et bien découplés. A mesure qu'ils se rapprochent du littoral, qu'ils prennent contact avec la civilisation, leurs coutumes barbares se modifient; ils semblent avoir le don de s'adapter à des conditions nouvelles d'existence; quelques-uns d'entre eux sont bons forgerons et armuriers habiles, potiers ingénieux et excellents cultivateurs. Ils représentent l'élément actif et travailleur, la main-d'œuvre indispensable pour notre colonie naissante. Le temps aura raison des méfiances que leur inspire encore la race blanche et qui leur font conserver, à distance de leurs villages commerciaux facilement accessibles aux chaloupes de guerre, des campements forestiers où ils émigrent à la moindre alerte, et où ils détiennent ce qu'ils ont de précieux.

La première agglomération un peu considérable que l'on relève sur la côte, se trouve, au nord, dans l'île espagnole de Corisco, peuplée d'indigènes, mais dépourvue de comptoirs européens; ceux des Espagnols se groupent dans l'île de la Petite-Elobey, ils sont peu importants. Plus au sud : Libreville, chef-lieu de nos possessions et dont nous avons déjà parlé. A l'estuaire de l'Ogooué commence la ligne de postes que M. de Brazza a créés sur le cours du fleuve : celui du cap Lopez, Lambadéné qui

possède déjà quelques factoreries, puis Njolé, Apingi, Obombi, Achouka, Booué, Boundji, Lastoursville et Franceville se succèdent au long de l'Ogooué. Franceville est la station centrale et la ville d'avenir de cette région.

Revenant sur la côte, nous relèverons, au sud du cap Sainte-Catherine, une série de comptoirs échelonnés de l'estuaire de l'Ogooué à celui du Congo; chaque rivière a le sien, plus ou moins important. Celui de Loango est le plus considérable, il est aussi le plus pittoresque. « Toute la côte du Loango, vue de la mer, écrit M. Maxwell, présente l'aspect le plus délicieux qui se puisse imaginer. En nombre d'endroits, elle est bordée de falaises verticales d'une roche rougeâtre, tandis que des lignes de montagnes forment l'arrière-plan, tantôt s'enfonçant au loin dans l'intérieur, tantôt se rapprochant de la mer. Quelques-unes de ces montagnes se terminent à leur sommet par des escarpements à pic, auxquels des rangées d'arbres et d'arbrisseaux forment comme une frange de verdure. L'espace qui s'étend entre les montagnes et la mer se développe en plaines agréablement ondulées, relevées çà et là de bouquets d'arbres élevés. L'effet général est magnifique, aussi les Portugais ont-ils transporté ici des noms empruntés aux sites les plus pittoresques de leur contrée natale. » Loango est aujourd'hui terre française. L'enclave portugaise, comprise au sud entre les possessions de la France et l'État du Congo, a pour comptoirs principaux Landana et Cabinda.

Le Gabon et le Congo français produisent en abondance les fruits des régions tropicales, bananes, patates douces, et aussi les arachides, le maïs, le manioc, le riz, le coton, le café, le cacao, la canne à sucre et la vanille; mais leurs principaux produits d'exportation sont l'huile de palme et le caoutchouc. Le commerce total ne dépasse pas 7 millions de francs.

II. — ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO

Le bassin du Congo constitue à lui seul l'un des grands États du monde; sa superficie, d'après M. L. Metchnikov, serait de 4,075,000 kilomètres carrés, huit fois l'étendue de la France; Stanley évalue sa population à 29 millions d'habitants.

Les Portugais explorèrent, les premiers, l'estuaire du grand fleuve africain; ils lui donnèrent le nom de *Zaïre*, corruption du terme indigène *nzadi;* ils le remontèrent à la poursuite de l'or et aussi du mystérieux *Prêtre Jean*, qu'ils avaient vainement cherché en Asie, où il était cependant, où il s'appelait Togroul Oung, contemporain, allié puis ennemi de Gengis-Khan, sous les coups duquel il succomba. Ce ne fut toutefois que dans la seconde moitié de ce siècle que les explorations scientifiques permirent d'établir le tracé du fleuve. Livingstone en découvrit les affluents supérieurs, mais c'est à Stanley qu'était réservée la gloire de reconnaître le Congo et d'en descendre le cours. Rarement explorateur mit autant de courage et d'audace au service d'une tâche aussi téméraire. En 1876, il s'embarquait avec 356 nègres et 3 Européens sur le Loua-Laba, branche maîtresse du Congo; neuf mois plus tard il reparaissait à l'embouchure du Congo; ses

trois compagnons européens étaient morts, 221 nègres avaient succombé en route, de la faim, de la fièvre et sous les flèches ennemies. Dans ces neuf mois de luttes et de misères, Stanley avait dû livrer trente-deux combats, descendre des rapides, franchir des chutes, tourner ou faire sauter les obstacles. Sous l'équateur, six cataractes lui barrent la route; il fait tailler dans la forêt vierge une route de vingt-quatre kilomètres et traîner ses embarcations en aval des chutes. Dans le tourbillon de Mbélo, il perd douze canots, quinze de ses hommes, toute sa cargaison d'ivoire, lui-même n'échappe que par miracle.

Entre tant d'incidents tragiques, le récit de la bataille qu'il dut livrer pour s'ouvrir le passage de l'Arouhouimi donnera une idée de l'indomptable énergie qu'il sut déployer et des obstacles qu'il sut vaincre. « A peine débouchions-nous dans le fleuve, nous apercevons un grand nombre de canots autour des îles semées sur son cours. Nous nous dirigeons vers la rive droite, mais une flottille de canots qui, par leurs dimensions, dépassent tout ce que nous avions rencontré jusque-là, s'avance à notre rencontre. Je fais mettre mes bateaux en ligne, deux par deux, chaque couple à neuf mètres des autres, et nous jetons l'ancre. Le nombre des canots ennemis est de 54; l'un d'eux, celui qui les précède, a, sur chaque bord, 40 rameurs qui pagayent debout, au son d'un chant barbare. A l'avant, sur une plate-forme, se tiennent six jeunes guerriers coiffés de plumes cramoisies; sur l'arrière, huit hommes gouvernent l'embarcation. Toutes les pagaies sont surmontées de boules d'ivoire, tous les bras ont des anneaux d'ivoire que chaque mouvement fait briller, toutes les têtes sont couronnées de plumes. Le bruit retentissant des tambours et de cent trompes d'ivoire, le chant de deux mille voix sauvages ne sont pas pour calmer nos nerfs, mais nous n'avons pas le temps d'y penser. Le grand canot marche rapidement sur nous, les autres le suivent, faisant jaillir l'écume autour d'eux. « Attention, tenez ferme, attendez « le premier coup et visez juste. » Le canot monstre fond sur mon embarcation, *Lady-Alice,* comme pour la couler, puis à 25 brasses il se détourne et nous envoie une bordée de lances. La fusillade éclate et couvre tous les bruits. Que se passe-t-il? Nous sommes trop absorbés pour le savoir, mais, au bout de quelques minutes, nous voyons l'ennemi reformer ses lignes à cent brasses en amont. Mon sang bouillonne; je fais lever les ancres et donne l'ordre de les poursuivre; ils fuient; à un détour de la rivière nous apercevons leur village. Ils abordent et nous gagnons la berge; la lutte s'engage dans les rues dont nous chassons l'ennemi et ce n'est qu'après l'avoir rejeté dans les bois que je fais sonner la retraite. » Onze ans plus tard, en 1887, il devait remonter le fleuve, emprunter le cours de l'Arouhouimi, rejoindre Emin Pacha, et, traversant l'Afrique entière, de l'est à l'ouest, rallier Zanzibar.

Le grand fleuve, auquel le nom de Stanley restera désormais attaché, a ses sources les plus lointaines dans les monts Tchingambo, à égale distance du lac Nyassa au sud, et du lac Tanganyika au nord, à 700 kilomètres à vol d'oiseau du littoral de la mer des Indes, à 2,200 des plages de l'Atlantique. De sa source à son embouchure, le Congo ne mesure pas moins de 4,000 kilomètres; un faible plissement de sol sépare ses sources

des affluents du Zambèze et ces sources elles-mêmes s'unissent en une petite rivière, tête du fleuve et qui porte le nom de Tchambezi. Elle se déverse dans le lac Bangouélo d'où elle sort sous le nom de Loua-Laba pour s'épancher dans le lac Kandji où la rejoint l'affluent du Tanganyika, le Lou-Kouga. Dans ce bassin lacustre alimenté par les eaux du Bangouélo et du Tanganyika se forme le Congo.

Le lac Bangouélo est situé par 1,300 mètres d'altitude; il mesure près de 200 kilomètres de longueur sur 100 de largeur et se relie par le Loua-Poula au lac Moéro plus au nord et qu'un isthme de 150 kilomètres sépare du Tanganyika. Réservoir supérieur du Congo, le lac Tanganyika déroule ses eaux profondes dans une fosse étroite et longue dont les contours offrent une singulière analogie avec le bassin du lac Nyassa, tributaire du Zambèze et distant de 250 kilomètres au sud-est. C'est vers les rives du Tanganyika que Stanley, lors de son premier voyage en Afrique, rejoignit Livingstone ; le lac mesure 630 kilomètres de longueur sur une largeur moyenne de 90, sa profondeur, en certains endroits, dépasse 500 mètres.

A partir de son confluent avec le Lou-Ama qui lui apporte les eaux de la chaîne bordière du Tanganyika, le Congo, orienté au nord-ouest puis au nord, a déjà les allures d'un grand fleuve ; dans son lit, large d'un kilomètre, il roule des ondes troubles et aborde les chutes dites de Stanley, *Stanley-Falls*, au-dessous desquelles il devient navigable. De puissants tributaires grossissent son volume : le Lou-Bilach, le Lou-Lami, puis l'Arahouimi large comme un fleuve et dont l'énorme masse liquide double le débit du Congo. Plus bas, débouchent l'Itimbiri, le Lou-Longo, l'Ikelemba, le Rouki aux flots noirs, l'Ou-Banghi puissant qui ramasse dans son cours sinueux les torrents du plateau du Chiari, la Likoualla, la Bounga, l'Alima, la Koua-Kassaï et le Kouango que les Portugais prirent pour le Congo supérieur.

Large de près de 4 kilomètres, le Congo traverse le *Stanley-Pool*, l'étang de Stanley, mesurant 210 kilomètres carrés; il en sort pour franchir par une série de cataractes une hauteur verticale de 250 mètres, resserrant et creusant son lit qui mesure 90 mètres, fuyant avec une vitesse de 13 mètres par seconde, décrivant de brusques détours, plongeant dans un abîme profond, le *Chaudron du Diable*, d'où ses eaux tourbillonnantes s'échappent et s'étalent dans un lit de 17 kilomètres de largeur. Son estuaire s'ouvre et le fleuve débouche dans l'Océan, traçant jusqu'à 450 kilomètres au large son sillon puissant qui, plusieurs jours avant qu'ils ne relèvent la terre en révèle l'approche aux marins, et creusant jusqu'à une distance de près de 500 la fosse maritime qui, sous les flots de l'Atlantique, prolonge sa vallée fluviale.

Examiné dans son ensemble, le vaste bassin du Congo constitue une région géographique nettement délimitée, sillonnée par un réseau fluvial aux contours nets et précis. Au centre, se creuse un bassin lacustre appelant à lui les eaux descendues de l'est et de l'ouest, du nord et du sud, de l'hémicycle de hauteurs qui se dessinent en amphithéâtre. Au sud-est, ce sont les monts Mouchinga et les sommets du Lokinga, hauts de 2,000 mètres, qui ferment le bassin du lac Bangouéolo et rejettent le Loua-Poula vers le nord. Au nord-est, les monts Viano rejoignent le lac Tanganyika, que bordent des



TYPES ALGERIENS.

plateaux accidentés, dominés par le Miroumbi d'une altitude de 1,500 mètres, par le Misozi, 1,750. Au nord, par delà les cônes bleuâtres du Mfoubiro, se profilent les massifs du Kibanga, auxquels Stanley assigne 3,000 mètres de hauteur; puis les hauteurs s'affaissent, le seuil de partage s'abaisse au sommet de la grande courbe que le Congo dessine au nord et, par delà ce seuil bas apparaît une longue dépression rejoignant le lac Tsad. A l'ouest, enfin, sur la côte, une chaîne bordière barre l'accès de l'océan au Congo. Avant que ses eaux accumulées eussent forcé l'obstacle qu'au nord, au sud, à l'est et à l'ouest leur opposait la nature, les terres basses, submergées par les eaux, ont reçu d'elles le limon qui les recouvre sur une épaisseur considérable.

Ces terres basses, aujourd'hui asséchées, et que drainent le fleuve et ses nombreux affluents, constituent une double zone : zone de prairies et zone forestière. Dans la première, plus occidentale, l'herbe épaisse et haute rend la marche difficile; le piéton y disparaît comme dans un fourré de roseaux. Les indigènes brûlent cette herbe chaque année, et ces incendies, qui dévorent des milliers de kilomètres carrés, déroulent dans l'atmosphère embrasée leurs longs voiles embrumés. Lorsque, la nuit, le feu rampe sur les flancs des coteaux, escaladant les monts, ondulant en larges nappes jusqu'aux extrémités de l'horizon, le paysage revêt un aspect fantastique et terrible.

Tout autre apparaît la sombre et mystérieuse région boisée, qui se déploie entre le Congo supérieur, l'Arouhouimi et la région des grands lacs. Dans cette Afrique aux contrastes violents, le voyageur passe, sans transition, des plaines brûlées par l'implacable soleil dans le demi-jour crépusculaire des forêts impénétrables à ses rayons puissants, de la lueur la plus aveuglante à l'ombre la plus épaisse. Stanley nous a révélé cette région, inconnue jusqu'à lui, longue de 1,000 kilomètres sur 840 de largeur moyenne, recouvrant une superficie supérieure à celle de la France et de l'Italie réunies. De Yambouya au fort de Bodo, il lui fallut 160 jours de marche à travers cette forêt au sol humide, à la végétation enchevêtrée, entrelacée, dans laquelle il dut s'ouvrir un passage la serpe et la hache en main.

Sous cette forêt, bruit tout un monde d'insectes redoutables, vivent d'innombrables tribus toujours en guerre, défrichant et cultivant des clairières, rendant les approches de leurs villages inaccessibles à l'aide des moyens de défense que leur fournit la nature : arbres abattus, inextricables fouillis de branches épineuses, brochettes cruellement affilées et cauteleusement dissimulées sous des feuilles qui semblent semées par le vent à côté de quelque tronc couché sur le sol. En franchissant l'obstacle, l'intrus s'enfonce dans le pied la cruelle écharde, qui le rend boiteux pendant des mois, si le poison végétal dont elle est barbouillée ne le tue pas. Dissimulés derrière les abattis d'arbres, les indigènes le guettent, armés de leurs lances et de leurs flèches.

Ces voûtes ombreuses abritent la race de pygmées, qu'a décrite Stanley, race aux yeux de singe, rusés et rapprochés, au front large et bombé, à la face de pleine lune, aux petits pieds et aux petites mains, au teint d'argile rougeâtre, race qui s'étiole et meurt au grand soleil africain, hors de la forêt qu'elle habite. Race antique, maîtresse incontestée de la partie la plus sombre du sombre continent, alors que fleurissaient les dynasties de l'Égypte et de l'Assyrie. Hérodote a parlé de leurs ancêtres, les cinq

voyageurs Nasamons des rives du Niger; les Grecs ont chanté leur guerre avec les cigognes et les cartes géographiques d'alors plaçaient, dans les monts dits de la Lune, le royaume des pygmées. Leur taille excède de peu $1^{m},20$, leur tour de poitrine $0^{m},64$; le corps revêtu de poils longs de 12 à 15 millimètres, donne au toucher l'impression d'une fourrure. Si petits qu'ils soient, ce sont de redoutables adversaires. Les tribus voisines les ménagent, car ils leur servent d'éclaireurs; nul ne pénètre dans la forêt qu'ils ne donnent l'éveil; leurs villages commandent le croisement de toutes les routes, il n'est pas de sente qui ne les traverse. Ils sont aussi des alliés précieux, rusés, tireurs habiles, connaissant mieux que personne les dédales de ce labyrinthe, qui n'a pas de secrets pour eux.

Lorsqu'après 160 jours de marche dans cette forêt où il laissa de nombreux cadavres de ses compagnons morts de faim, de soif et de blessures, Stanley déboucha enfin dans la « Région des Herbes », dans les terres plantureuses de l'Equatoria, il donna à la montagne haute de 1,400 mètres qui se profilait à l'horizon, le nom de *mont Pisgah*, en souvenir du pic d'où Moïse, avant de mourir, contempla la Terre Promise. « Mes hommes, écrit-il, tendaient les mains vers la vue superbe qui se déroulait devant eux; ils regardaient, comme fascinés et avec une adoration reconnaissante l'éclatant firmament bleu. Puis, poussant un soupir profond, ils reprirent possession d'eux-mêmes et, comme ils tournaient la tête, ils virent la noire forêt qui se prolongeait au loin dans l'ouest infini et, contre elle ils brandirent le poing avec haine et colère. Exaltés par une fièvre soudaine, ils l'apostrophaient pour lui reprocher sa cruauté, la comparaient à l'enfer, l'accusant du meurtre de cent de leurs camarades. Vaste comme un continent, engourdie, telle qu'une bête énorme, dans sa fourrure hérissée que voilaient des vapeurs, la grande forêt devant eux étendue reposait sans remords dans son calme implacable. »

Encore peu connue, l'ethnographie du Congo est à peine ébauchée; Cust y a relevé quarante-deux langues distinctes et la nomenclature n'est pas encore complète. La vaste région que l'on désigne du nom d'État indépendant du Congo comprend, en effet, une infinie variété de peuplades et d'États. Il n'en fut pas toujours ainsi ou, à tout le moins, il fut un temps où ces peuplades multiples se groupaient autour de quelques chefs dont elles reconnaissaient l'autorité. C'est ainsi que les Portugais, au XVe siècle, trouvèrent, sur la côte, un souverain, chef des Bantou, qui commandait en maître aux populations méridionales, avec lequel ils purent traiter et, en substituant leur autorité à la sienne, convertir en un domaine portugais le royaume Congolais. A l'est, le chef des Lounda tenait dans sa dépendance le territoire du Kassaï et de ses affluents, aussi vaste que la France; au nord du lac Bangouéolo, se trouvait le royaume du Mouata Kazambé, entre lequel et l'empire des Lounda s'étendait le royaume du Msiri; plus au nord enfin, s'ouvrait celui du Kassongo.

Au contact des blancs, d'une part, à la suite de l'impulsion donnée à la traite et des incursions des négriers de l'autre, ces divers États se sont désagrégés. L'Europe, alors,

ne demandait à l'Afrique que des esclaves, de l'or et de l'ivoire; nul commerce n'était plus lucratif que la traite des nègres, un heureux coup de main sur un village de la côte enrichissait un armateur et les coups de main se multipliaient, rejetant les fugitifs dans l'intérieur des terres. Les nègres se vendaient bien, mais se faisaient rares. Encouragés par la hausse des prix, par les demandes croissantes de l'Amérique et des Antilles, les traitants s'aventurèrent dans l'intérieur, en nombre, bien armés et, de toutes parts on vit de longues files d'esclaves enchaînés, maltraités, arriver sur les côtes où les navires attendaient leurs chargements de *bois d'ébène*. Il en mourait en route, il en mourait à bord, mais les survivants laissaient un gros profit.

Les noirs eux-mêmes se mirent alors de la partie; les chefs vendaient leurs sujets, les tribus leurs captifs et, pour s'en procurer, s'armaient les unes contre les autres. L'esclavage s'étendit comme une lèpre sur la terre africaine; chaque tribu, chaque peuplade revint à sa primitive autonomie et, sous le double choc du dehors et du dedans, les royaumes indigènes, groupements artificiels et sans cohésion, s'effondrèrent, leurs parties constitutives se désagrégeant. De là l'infini morcellement auquel la conquête scientifique du continent africain par l'Europe a surperposé l'occupation étrangère, le partage des côtes d'abord, puis de l'*Hinterland*, de l'arrière-pays, découpant à l'aide de lignes conventionnelles et géométriques, à défaut de lignes orographiques déterminées et connues, des « zones d'influence » et des « sphères d'intérêts », que force sera de modifier et de rectifier.

C'est à ce partage contemporain qu'est due la création, le 1er août 1885, de l'État indépendant du Congo, dont « l'Association internationale » a fait le roi des Belges, Léopold II, souverain à titre personnel. La France, l'Allemagne et le Portugal se sont partagés le reste. C'est à Stanley que l'Association internationale, alors présidée par le roi des Belges, est redevable de cette conquête qui devait détourner du bassin de l'Ogooué le commerce de l'Afrique centrale et ruiner peut-être nos établissements du Gabon; c'est à M. de Brazza que la France doit d'avoir gagné Stanley de vitesse, de l'avoir devancé sur le Congo navigable et d'avoir annexé le Congo français au Gabon.

Ce fut une lutte héroïque, celle de ces deux hommes sur cette terre africaine; d'une part, Stanley soutenu par les missions de l'Association internationale, ayant 314 hommes derrière lui : Européens, Zanzibaristes, Congolais; de l'autre Brazza n'ayant que de maigres subsides, 2 blancs et 20 Sénégalais. Des deux parts, même énergie, même héroïsme. Brazza part du Gabon, remontant l'Ogooué, atteignant l'Alima. Stanley emprunte le cours du Congo; les rapides l'arrêtent et le retardent, mais Brazza, à court de vivres, attend vainement les vapeurs et le ravitaillement qu'on doit lui envoyer avec les 100,000 francs votés par le gouvernement. Rien ne vient, et il sait que tout dépend de la rapidité de sa marche. C'est alors qu'il prend la résolution de pousser de l'avant; il part, dénué de tout et, selon l'expression railleuse de Stanley, il arrive au Congo « comme un mendiant, pieds nus, amaigri, sans ressources et en haillons ». Mais il y arrivait le premier.

Stanley le suivait de près. Après avoir atteint la falaise qui domine le « Stanley Pool » il s'arrêta, « contemplant avec un légitime orgueil, écrit M. Cortambert, ces

vastes solitudes qu'il avait traversées en 1877 comme un flamboyant météore et dont il allait prendre possession. Soudain, son regard s'assombrit; là-bas, à l'horizon, sur la rive droite du Pool, il venait d'apercevoir quelque chose d'étrange, comme un drapeau qui flottait à la rive. Il s'élance et, derrière lui, toute l'expédition se presse, anxieuse, car l'inquiétude du chef a gagné tout le monde. Parvenu à une faible distance de l'objet qui avait attiré son regard, Stanley s'arrêta, il pâlit et, de la main montrant au lieutenant Vaseko la bannière qui flottait devant eux : « Le drapeau français ! » dit-il. — C'était vrai. Et déjà sur le seuil d'une hutte bâtie à la hâte et devant laquelle on avait planté un mât de pavillon, apparut une escouade de soldats sénégalais ayant à sa tête le compagnon de Brazza, le sergent Malakine. Le Stanley Pool, la clef du Congo navigable, était officiellement occupé par la France. »

Telle qu'elle est, la part de l'Association internationale est encore assez vaste et assez belle: 1,940,000 kilomètres carrés, la moitié du bassin fluvial du Congo. Les agglomérations humaines que l'on y rencontre se composent exclusivement d'indigènes. Ce sont : dans l'ancien royaume du Bemba, de gros bourgs portant les noms des chefs qui les gouvernent; dans le Kazembé, des capitales qui cessent de l'être quand le souverain meurt, son successeur en désignant une nouvelle ; dans le Msiri des marchés qu'entourent des enceintes de crânes humains; dans l'Ou Roua, des cités souterraines, des cavernes mesurant jusqu'à 30 kilomètres de profondeur qu'habite tout un peuple avec ses animaux domestiques.

Dans le haut bassin du Congo, dans cette région « d'une beauté souveraine », comme la désigne Livingstone, vivent les Ma-Nyema, les « mangeurs de viande », anthropophages redoutés, grands appréciateurs de chair humaine et préférant de beaucoup, comme plus savoureuse, celle des hommes à celle des femmes. Ici, commencent à apparaître les postes de négoce établis par les Arabes et qui s'étendent rapidement dans toute cette région. Enrichis par le commerce de l'ivoire, ces marchands arabes étendent leur influence et se découpent de vastes territoires dans lesquels ils exercent un pouvoir souverain. La station de Hamed-ben-Mohamed, ou *Tippo Tip*, le « ramasseur de richesses », dont le nom revient souvent dans les récits des explorateurs africains, ne renferme pas moins de 10,000 habitants, esclaves et pasteurs. Nyangoué, au nord-ouest, est aussi peuplée ; elle est, elle aussi, une résidence de chefs arabes, de même que Riba-Riba et que Kibongo qui porte le nom du traitant qui l'a fondée. C'est encore à un chef arabe que Stanley a proposé à « l'Association internationale du Congo » de remettre la garde du point stratégique, clef de cette contrée, qui porte son nom, *Stanley Falls*, ou chute de Stanley. D'autres stations sont en voie d'organisation, telles Oupoto, Bangala et Equateurville, centre de missionnaires protestants.

Au nord-est du fleuve, le pays des Monbouttou est d'une grande richesse; il est aussi très peuplé et Schweinfurth estime sa densité à 100 habitants par kilomètre carré, densité supérieure à celle de la France. Cultivateurs et chasseurs, les Monbouttou sont, en outre, artisans habiles et de beaucoup supérieurs en intelligence aux races qui les entourent. Ils sont anthropophages, comme les Niam-Niam qui habitent plus au nord.

En descendant le cours du Congo et en aval d'Équateurville, se succèdent les stations fluviales de Ngombé, de Bolobo peuplée de 10,000 habitants, selon Stanley, et dans le voisinage de laquelle se trouveraient des gisements de topazes; puis Stanley-Pool, dont nous avons parlé plus haut; Leopoldville, chef-lieu de la région, centre de missions et de factoreries; Vivi qui fut pendant peu de temps la capitale de l'État du Congo. Près du delta, les stations se multiplient : Fouka-Fouka; Toundouwa; Ouango-Ouango; Noki, village portugais; Moussouko; Mbinda et Boma, autrefois grand marché d'esclaves, aujourd'hui centre de factoreries européennes, la ville européenne du Congo, que le fleuve met en communication avec Banana, le port d'entrée, par lequel s'exportent annuellement pour près de 5 millions d'ivoire, de café, de noix et d'huile de palmes, de caoutchouc et de copal.

III. — L'ANGOLA

Au sud du Congo, le territoire d'Angola dessine sur l'Atlantique sa longue côte de 1,400 kilomètres, qui s'étend de l'estuaire du Congo à celui du Cunené. La superficie de ce territoire dépasse 800,000 kilomètres carrés, sa population, diversement évaluée, comprendrait entre 2 millions et 5 millions d'habitants.

Cette terre est portugaise depuis plus de quatre siècles. Diego Cam en prit possession en 1485; une colonie lusitanienne s'y établit en 1574 et, depuis, nonobstant l'occupation temporaire des forts de la côte par les Hollandais, le Portugal n'a jamais lâché prise. S'il a, pendant trois siècles, dépeuplé l'Angola au profit du Brésil, puisant dans sa province africaine les esclaves destinés à défricher son empire américain, c'est que le climat et la culture étaient analogues dans ces deux régions situées sous une même latitude et que le Brésil peu peuplé apparaissait autrement riche que l'Angola peu connu et à peine exploré, et sur lequel la domination portugaise était encore précaire et mal assise.

Le territoire d'Angola est divisé en quatre provinces ou districts : au nord, sur la rive gauche du Congo, Zaïre, appellation sous laquelle les Portugais désignaient le grand fleuve africain; puis, du nord au sud, Loanda, Benguella et Mossâmedes, ainsi désignées des noms des comptoirs portugais échelonnés au long de la côte. Ces divisions administratives correspondent, dans une certaine mesure, à des divisions géographiques tracées par les fleuves; le Zaïre s'étend du Congo au Lojé; le Loanda du Lojé au Cuança; le Benguella du Cuança au Caporaro; le Loanda du Capororo au Cunené qui sépare l'Angola de l'État du sud-ouest africain. Ces lignes fluviales ne correspondent pas toutefois à des modifications dans l'orographie de l'Angola dont le relief montueux se déroule du nord au sud, çà et là troué par les eaux et découpé en zones longitudinales, parallèles au littoral.

Vue de la mer, la côte, chaude et fiévreuse, apparaît basse et marécageuse, faiblement orientée en longs plissements, en plans inclinés que bordent de hautes

forêts; la région boisée commence par 300 mètres d'altitude et remonte jusqu'à 800 mètres où lui succèdent les jungles qui couronnent les hauts plateaux jusqu'à 1,100 mètres d'altitude. La zone montagneuse qui forme la charpente osseuse de l'Angola se maintient à 200 kilomètres de la côte, soulevant les sommets du Lovili 2,370 mètres, de l'Elonga 2,300. Elle se compose d'une double chaîne enserrant un haut plateau populeux et cultivé, semé de villages et sillonné de cours d'eau; du nord au sud, son altitude décroît, les cimes n'excèdent pas 1,800 mètres, puis 1,000; dans l'Angola méridionale, cette zone montagneuse orientée vers l'ouest se rapproche du littoral, s'abaissant par gradins successifs et se terminant par des collines côtières de 600 à 200 mètres.

Arrosée par des pluies abondantes, cette région montueuse alimente de nombreux cours d'eau. Les uns se déversent, au nord, dans le Congo, les autres forment les fleuves côtiers qui s'épanchent directement dans l'Atlantique : l'Albrich, le Lojé, le Cuança, le Longa, le Keve, le Catumbella, le Cunené. Le Cuança est le plus considérable. Issu du lac Mussombo, distant de 1,200 kilomètres de la côte, le Cuança contourne d'abord à l'est le haut plateau et la double chaîne; orienté du sud-est au nord-ouest il semble se diriger vers le bassin du Congo quand brusquement il se détourne vers l'ouest, aborde l'obstacle et le franchit par une série de chutes et de rapides, débouchant dans la plaine où, grossi du Mucoso et du Lucalla, il devient immédiatement navigable pour les embarcations jusqu'à la mer, éloignée de 200 kilomètres; une barre difficile à franchir obstrue son embouchure.

Saint-Paul-de-Loanda est le port de la Cuança, de même que Benguella est celui du Catumbella plus au sud. Le Cunené qui sépare les possessions portugaises du territoire allemand, a plus d'importance que le Catumbella, au parcours restreint. Le Cunené, à peu près aussi étendu que le Cuança, draine un bassin de plus de 270,000 kilomètres carrés. Descendu des montagnes de Djamba, il contourne, comme le Cuança, la chaîne montagneuse, mais en sens inverse, vers le sud-ouest; il n'a pas l'aspect torrentueux du Cuança et s'il fuit, rapide, entre ses rives boisées, il n'est pas, comme le Cuança, semé de cascades et de chutes. Dans la saison des pluies, la rivière gracieuse et riante se change en grand fleuve aux eaux débordantes, convertissant la plaine en lac. Par contre, l'été, ses eaux se perdent dans le déversoir qu'il s'est créé et son embouchure, à sec, a souvent alors déjoué les recherches des navigateurs.

Welwitsch a fait l'inventaire botanique de l'Angola, comprenant plus de 3,000 espèces. On a donné son nom à la plus curieuse, la *Welwitschia mirabilis*, arbre champignon, mesurant jusqu'à quatre mètres de circonférence; non moins singulière est une variété d'*Hydnora*, plante parasite, à l'existence souterraine et qui, brusquement pousse, à l'air libre, une hampe que termine une large fleur rouge dont l'odeur empoisonne l'air. La faune est riche, mais elle s'est appauvrie par la disparition des animaux sauvages que le voisinage des blancs a refoulés dans les forêts, tels les éléphants et les lions autrefois très nombreux. Les oiseaux chanteurs abondent dans l'Angola et on en fait, avec Lisbonne, un trafic important. La mer est très poissonneuse : on remarque, parmi ses habitants, le *Pungo*, poisson chanteur, aux notes

douces et tremblantes. A certaines époques de l'année les eaux du littoral ressemblent à un immense vivier et les bancs de Pungo se déroulent sur des kilomètres de longueur.

Parmi les éléments ethniques de cette région, les effets désastreux de la traite des nègres et de l'esclavage ont survécu à la cause. Nous retrouvons ici l'œuvre de désagrégation que nous avons notée plus haut, l'émiettement en tribus et peuplades, le résultat des guerres incessantes en vue de se procurer des captifs pour les vendre aux négriers ou de les exploiter comme esclaves. La beauté de la race donnait plus de prix aux prisonniers et Loanda fut longtemps l'un des centres les plus actifs du honteux trafic de chair humaine qui enleva plus d'un million d'habitants à cette région. Aujourd'hui, il n'en est plus de même; le pays se repeuple et la race se civilise au contact des blancs qui sont disséminés au nombre de 4,000 environ dans l'Angola.

Les centres principaux de l'Angola se trouvent au long de la côte; un petit nombre seulement sont situés dans l'intérieur, tels, en descendant du nord au sud, San-Salvador ou Ambassi qui fut la capitale du royaume qui s'étendait du Gabon au Cuança. San-Salvador s'élève, à 250 kilomètres de la mer, sur un plateau entouré d'eaux vives; elle est à la fois un centre de missions et un marché commercial peuplé d'un millier d'habitants. Ambriz, sur la côte, est plus importante; si son commerce d'ivoire a beaucoup décru, son exportation de café, de caoutchouc et d'arachides s'est accru et dépasse annuellement 5 millions. Loanda est plus au sud, à l'embouchure du Cuança; ce fut le premier port fréquenté par les Portugais, elle est restée leur établissement le plus considérable et la ville la plus populeuse entre Lagos et le Cap. Loanda renferme 15,000 habitants et son mouvement commercial dépasse 10 millions à l'année.

Avant d'être l'entrepôt du commerce extérieur, Loanda était la localité où les indigènes s'approvisionnaient de monnaie pour le trafic intérieur; cette monnaie consiste en une espèce de coquillage, *cypræa moneta* ou *cauri* qui sert encore de moyen d'échange, de même que les noix de *Kola,* et a cours dans la plus grande partie de l'Afrique équatoriale et occidentale. C'est en *cauris* que s'effectuent la plupart des achats quotidiens de vivres et d'objets usuels. Leur cours varie, mais, en moyenne, 2 cauris représentent cinq centimes. En aval de Loanda, et sur le fleuve, se succèdent quelques stations commerçantes : Massangano, en amont du confluent du Cuança et du Lucalla; Dondo, tête de la navigation fluviale; Pamba, à peu de distance du Lucalla, puis Malangé sur le Cuança.

Sur la côte et à l'embouchure du Catumbella, se trouve Benguella, qui donne son nom à son district, de même que Loanda au sien. Benguella est, comme importance, la seconde ville du littoral; elle fait un commerce actif d'ivoire et de cires. « Les rues sont larges, écrit le comte de Caméron, les maisons blanches, les portes et les fenêtres peintes de couleurs vives, ce qui donne à la ville un air de propreté. Au centre est un jardin public disposé avec goût, bien entretenu et où la musique militaire joue tous les dimanches soirs. En fait d'édifices, il y a l'hôtel de la Douane, la maison du gouverneur, un très bon hôpital, une église puis un fort qui, vu de la mer, a une tournure

assez importante, mais qui n'est défendu que par de vieux canons criblés de trous, huchés sur des affûts dont le bois est pourri. » Au sud de Benguella, Mossâmedes, chef-lieu du district, se peuple rapidement; son port est sûr et ses côtes très poissonneuses compensent l'infériorité de la campagne environnante dépourvue d'eau et de terre végétale. En arrière de Mossâmedes, l'aspect du pays change et l'on voit s'ouvrir une région plantureuse qui pourrait nourrir un million d'habitants et n'en possède pas 10,000. Des Boers, venus du sud de l'Afrique, se sont établis dans cette contrée dont ils développent les ressources.

Les ressources sont grandes et l'Angola est en voie de progrès. Lorsque les maux causés par la traite des nègres auront disparu, lorsque la sécurité et la paix permettront au commerce et à l'agriculture de s'étendre, l'Angola deviendra un pays riche en coton, café, tabac, sucre, arachides et thé, culture récemment introduite et prospère. De 1825 à 1890 le commerce de l'Angola s'est élevé de 3,300,000 francs à 34 millions ; il peut et doit décupler dans un avenir peu éloigné.

IV. — AFRIQUE ORIENTALE ANGLAISE

Entre l'État indépendant du Congo à l'est et la terre des Galla et des Somali à l'ouest, s'étend une région aux limites indécises et de création récente. En 1886, la Compagnie impériale anglaise de l'Afrique orientale, *Imperial British East Africa Company*, constituée en vertu d'une charte octroyée par la reine Victoria, prit possession de ce vaste territoire ; en juin 1890, une convention conclue avec l'Allemagne, dont les possessions sont limitrophes au sud, reconnut à l'Angleterre, outre le protectorat de l'Ouganda à l'ouest, celui d'une partie du sultanat de Zanzibar, sauf la partie de la zone littorale affermée à la Compagnie allemande, le protectorat du Vitou et du pays des Somali. Par suite de ces arrangements, la « sphère d'intérêts » de l'Angleterre dans cette partie de l'Afrique orientale s'étend, de l'est à l'ouest, depuis la côte septentrionale de Zanzibar jusqu'aux affluents du Congo, sur 1,500 kilomètres ; au nord et au nord-est ses frontières sont flottantes; au sud ses limites sont celles de l'Afrique orientale allemande.

Par sa situation géographique, cette région, de laquelle relèvent les lacs de Victoria-Nyanza, d'Albert et d'Albert-Édouard, appartient, dans sa partie occidentale, au bassin supérieur du Nil; dans sa partie orientale au bassin de la mer Rouge sur laquelle elle possède un développement de côtes de près de 1,000 kilomètres. Par sa configuration, par le vague de son tracé, par l'élasticité de ces termes « zone d'influence, sphère d'intérêts », que nous retrouvons dans la plupart des conventions européennes relatives à l'Afrique, elle atteste, une fois de plus, la précipitation avec laquelle s'effectue ce dépècement d'un continent et la part inévitable que l'on a dû faire à l'ignorance où l'on est encore du relief orographique et des éléments ethniques. A mesure que cette ignorance se dissipe, que les faits précis se substituent aux hypothèses, ce



LA VILLE DE FUNCHAL.

qui apparaît clairement c'est que l'Angleterre a sous sa main les deux extrémités de la route destinée à relier, dans un avenir peu éloigné, le bassin du Nil à celui du Tana, Alexandrie à Zanzibar.

Séparé du massif éthiopien par la dépression du lac Zambourou et les terres plates du pays des Borami, cette région, dont l'un des traits caractéristiques est la longue fissure volcanique du pays des Masaï, que termine, au sud, le massif du Kilima-Ndjaro, se rattache toutefois au massif éthiopien par la chaîne qui, longeant le Victoria-Nyanza, s'amincit au nord, contournant le lac Zambourou et rejoignant, par une série de hauteurs, les monts de Kaffa. Longue d'environ 800 kilomètres, orientée du nord au sud, la fissure volcanique dont le relief va s'élargissant et s'accentuant jusqu'au massif du Kilima-Ndjaro, est dominée par des cônes d'une altitude moyenne de 2,000 mètres, entre lesquels s'ouvrent, à de grandes profondeurs, des dépressions lacustres, des steppes salins que surplombent le Gelei 4,000 mètres, le Dounyé-la-Nyouky, le Dounyé-Longonok qu'escalada Thompson qui, de son sommet, vit à ses pieds le lac Naïvacha, le Dounyé-Bourou, couronné de jets de vapeur et de gaz. Les lacs se succèdent: au sud, celui de Mangara, plus au nord un bassin de natron, puis le lac Naïvacha, l'Elmeteïta, le Nakouro, le Baringo mesurant près de 500 kilomètres carrés, plus au nord le Zambourou.

A 200 kilomètres au sud-est de cette grande fissure volcanique, et à 400 kilomètres du littoral, apparaît le massif du Kilima-Ndjaro, déroulant jusqu'à la côte ses longues pentes que terminent les monts d'Ou-Sambara, hauts de 1,500 mètres. Sur l'un des sommets de l'Ou-Sambara s'élève la ville de Bouloua d'où l'œil découvre l'immense panorama de la côte de Mombâz. En arrière, sur sa base de 270 kilomètres de circonférence, le Kilima-Ndjaro, le colosse des monts africains, dresse à 5,300 et à 6,000 mètres de hauteur sa double cime neigeuse du Kimawenzi et du Kibo que Rebmann entrevit le premier en 1848, et que Meyer gravit en 1887 constatant, dans son cratère muet depuis des siècles, l'existence d'un vaste glacier. Les Souahéli, auxquels la neige était inconnue, crurent longtemps que le sommet de la montagne était revêtu d'argent massif ; pour se procurer le précieux métal ils firent maintes tentatives, mais, dans leurs mains profanes, l'argent fondait en eau.

Si le Kilima-Ndjaro donne son nom à ce massif dont il est le géant, de même qu'il est probablement la plus haute montagne de l'Afrique, le Kénia lui étant inférieur et le Ruwenzari découvert par Stanley n'excédant pas 5,500 mètres, le « mont Blanc », nom que les indigènes donnent au Kilima-Ndjaro, n'en est pas la seule grande sommité ; le Dounyé-Erok, le « mont Noir », atteint près de 5,000 mètres, le Dounyé-Egéré, ou « mont Gris », le Kénia, l'Elgon sont d'à peu près égale altitude ; ils surplombent, à l'est, le bassin du Victoria-Nyanza.

Speke découvrit, en 1858, le grand lac africain, mais ce ne fut qu'en 1862 qu'il atteignit le but de ses explorations, le point où le Nil débouche du Nyanza par une cataracte de douze pieds de hauteur. Ce fut deux ans plus tard que Baker découvrit la seconde source du Nil s'échappant de l'Albert-Nyanza. « Depuis quelques jours, écrit-il, nos guides nous affirmaient que nous approchions du lac, et le 14 mars 1864, le soleil

n'était pas encore levé que j'éperonnai mon bœuf. Le jour était magnifique. Après avoir traversé une profonde vallée entre les collines, nous gravîmes le versant opposé. En toute hâte j'atteignis le sommet, et soudain le prix de mes efforts se déploya devant mes regards. Bien au-dessous de moi, semblable à une mer de vif-argent, s'étendait le lac, bornant l'horizon au sud et au sud-ouest, étincelant sous les rayons du soleil de midi. A l'ouest, à 80 kilomètres de distance, des montagnes bleues semblaient sortir des eaux et s'élever à une hauteur de plus de 2,000 mètres. Impossible de décrire les sentiments de joie que j'éprouvais. Je voyais la récompense de mes travaux, des longues années pendant lesquelles j'avais obstinément poursuivi mes recherches dans l'Afrique centrale. L'Angleterre avait découvert les sources du Nil. » Il disait vrai ; sa découverte et celle de Speke confirmaient l'existence des lacs mystérieux d'où Ptolémée faisait sortir le grand fleuve de l'Afrique orientale.

Situé par plus de 1,000 mètres d'altitude, le Victoria-Nyanza, le plus vaste des lacs connus après le lac Supérieur en Amérique, recouvre une superficie de 66,500 kilomètres carrés ; son étendue et sa circonférence de 1,200 kilomètres en font une mer intérieure que 650 kilomètres à vol d'oiseau séparent de l'océan Indien. A l'ouest du lac et de l'archipel de Sessé qui déploie ses 400 îles orientées du sud-ouest au nord-est, s'ouvre l'une des plus riches, des plus plantureuses et des plus belles régions de l'Afrique équatoriale : l'Ouganda ou la terre de Ganda. Bien que l'équateur la traverse, la chaleur y est moins forte que dans la Nubie située 20 degrés plus au nord ; la température moyenne s'y maintient à 22 degrés et n'atteint que rarement le maximum de 35. L'automne et le printemps y sont les saisons pluvieuses, les mois où « l'on sème » ; les dix autres, selon le proverbe indigène, « on mange ».

Sur toute cette région la nature étend, ici un dôme, là un tapis de verdure ; les forêts et les plaines se succèdent, ombreuses ou couvertes de cultures, sillonnées de cours d'eau ; 10 à 12 millions d'êtres humains peuplent cette terre fertile qui encadre le Victoria-Nyanza, le lac d'Albert-Édouard et l'Albert-Nyanza, le *Mwoutan Nzigé* des indigènes, la « mer des sauterelles », bien inférieur en superficie au Victoria-Nyanza ; l'Albert-Nyanza mesure environ 150 kilomètres de longueur sur 30 de largeur. Les indigènes affirment que les nuées de sauterelles qui envahissent l'Égypte et l'Algérie sont originaires des marécages de l'Albert-Nyanza à l'ouest et du lac Tsad au nord. Cette opinion semble partagée par bon nombre d'explorateurs et, en 1891, M. R. Allain communiquait à la Société de Géographie de Paris une note dans laquelle, appelant son attention sur l'étrangeté de la faune et de la flore des régions avoisinant le lac Tsad, il disait, à propos des insectes : « Ils pullulent dans le pays arrosé par cet immense marais ou étang qu'on est convenu d'appeler le lac Tsad et qui n'est vraiment un lac qu'au moment des pluies. Barth et Nachtigal, comme Overwegg, ont dit que cette région était la région par excellence des insectes. Or, ces termites deviennent ailés à partir de la saison des pluies, en juin, et prennent leur volée. Si l'on considère le temps que des insectes partant du lac Tsad mettent pour se répandre en nuées innombrables soit en Égypte, soit en Algérie, ne trouverait-on pas là aussi l'origine ou le pays de naissance de ces terribles acridiens qui, sous le nom de criquets ou de sauterelles, portent

partout la famine avec la dévastation, et la science ne pourrait-elle pénétrer le secret de ces fabuleuses migrations ? » Le nom de *mer des sauterelles*, donné par les riverains indigènes à l'Albert-Nyanza, indiquerait, dans l'ouest, un second foyer d'invasion.

Morcelée en tribus et en peuplades nombreuses, la population de cette contrée se groupe surtout autour des grands lacs et sur les affluents supérieurs du Nil. Nous retrouvons ici les Galla, les Mombouttou, les Nyam-Nyam, les Bonga, les Golo dans le nord. Au sud du Victoria-Nyanza habitent les Ouazinja, les Ouasoui, les Touzou; entre le lac Victoria et le lac Albert : les Karagoué, les Ouadou, les Ouanyoro, les Ouasagara ; au nord du Victoria-Nyanza : les Ouaganda, les Ouasaga ; puis, à l'est : les Ouasouri et enfin les Obbo, les Latouka, les Madi et les Bari à droite du Nil.

Les Ouaganda, habitants du pays de Ganda ou de l'Ouganda, *Ou* signifiant pays et *oua* les habitants, constituent l'une des grandes agglomérations africaines. Cette tribu comprendrait de 3 à 5 millions d'individus et offrirait, selon Wilson et Felkin, le singulier phénomène d'une population où les femmes seraient trois fois et demi plus nombreuses que les hommes, tant par le fait d'une extraordinaire prépondérance des naissances féminines que des ravages causés par les guerres intestines. Après les Ouaganda, les Ouanyoro seraient les plus nombreux, mais inférieurs en force physique et en capacités intellectuelles. A l'est et dans le voisinage de la côte, habitent les Bantou, débris d'une race autrefois puissante, aujourd'hui dénommés les « vaincus » par les Souahéli, « les gens de la plaine », ainsi que par les Ouasambara dont la domination s'étend entre la mer, les montagnes et le fleuve Pangani dont le cours inférieur trace la limite entre les protectorats anglais et allemand. Les Ouatchaga peuplent les pentes du Kilima-Ndjaro ; toujours en guerre avec les Masaï qui les enserrent au sud et à l'ouest, ils occupent une région fertile, mais en partie déserte.

Bergers nomades, les Masaï personnifient l'un des plus beaux types ethniques de l'Afrique. « Ils croient, écrit M. E. Reclus, comme tant d'autres peuples, être la race élue et racontent, dans leurs légendes, qu'ils descendent d'un dieu, siégeant au-dessus des nuages, sur le mont Kénia. De même que les Ouakouafi, ils s'entremêlent diversement aux populations Bantou ; mais les étendues qu'ils parcourent sont plus méridionales que les terres des Ouakouafi. Occupant presque tout le territoire de plaine qui sépare le haut Pagani de l'Ou-Gogo, ils sont également fort nombreux dans la dépression volcanique d'entre-plateaux ; d'ailleurs les migrations volontaires, les fuites, les attaques, les disettes, leur ont fait souvent changer de domaine. On évalue les Masaï à plusieurs centaines de milliers ; ils sont plus d'un million si l'on compte comme appartenant à leur race les Oua-Houmba et les Oua-Houma des bords du Nyanza. »

Les cours d'eau de cette région sont alimentés par les eaux qui ruissellent et les sources qui jaillissent sur les pentes du Kilima-Ndjaro. Les principaux sont : le Pangani, navigable jusqu'à 40 kilomètres de son embouchure ; le Sabaki, ou « le fleuve des forêts », issu des monts Oulou et renforcé par le Tsavo descendu du Kilima-Ndjaro, et le Tana, « fleuve de la montagne », que grossissent les torrents du Kénia. Au long de la côte, les centres européens naissent à peine, Zanzibar, plus au sud, absorbant encore tout

le mouvement commercial. Çà et là, on relève quelques agglomérations indigènes : Buani, sur le Pangani, point de départ des caravanes pour la région du Kilima-Ndjaro; Tanga et Muorongo, ports assez sûrs ; Mombaz, la grande ville que chanta Camoens, que visita Vasco de Gama, qu'incendia Francisco d'Almeida et qu'achevèrent de détruire les Arabes; puis Tangaunkou et Malindi où aborda Vasco de Gama après avoir franchi le cap des Tempêtes et découvert la route de l'Inde.

V. — AFRIQUE ORIENTALE ALLEMANDE

Dans la répartition de l'Afrique entre les puissances européennes, la Compagnie allemande de l'Afrique orientale, *Ost Afrikanische Compagnie*, prit possession, en vertu des traités conclus avec les chefs indigènes, de l'Ousagara, du Ngourou, de l'Ouzegouha et de l'Oukami, c'est-à-dire des territoires compris entre l'Afrique orientale anglaise et les établissements portugais de Mozambique, soit de 700 kilomètres de côtes. Par suite des arrangements faits avec l'Angleterre en 1886 et de la convention de 1890, sa « zone d'influence » fut reconnue s'étendre à 1,000 kilomètres dans l'intérieur, jusqu'au lac Tanganyika; par contre, l'île de Zanzibar demeurait en dehors et sous le protectorat de l'Angleterre.

Ainsi délimité, ce territoire recouvre une superficie de 1,100,000 kilomètres carrés, peuplés d'environ un million d'habitants. Cette côte appartint autrefois aux Portugais, dépossédés par les Arabes; elle fit partie des possessions du sultan de Mascate, du « Roi de la mer » dont la puissance s'étendait depuis le golfe Persique et le golfe d'Oman jusqu'au golfe d'Aden et au cap Delgado; en 1856 elle échut au fils du sultan de Mascate, proclamé sultan de Zanzibar. C'est grâce à son autorité reconnue par les chefs indigènes jusque dans le bassin du Congo que les voyageurs européens ont dû de pouvoir pousser aussi avant leurs explorations dans l'intérieur de l'Afrique. On l'en remercia en le dépossédant, en lui enlevant ses territoires et ses ports, en le réduisant à la condition de vassal.

L'Angleterre en se réservant le protectorat de l'île de Zanzibar, l'Allemagne en prenant Bagamoyo et le littoral, lui ont tout pris. Centre d'organisation et point de départ des caravanes à destination de l'Afrique équatoriale et des grandes explorations entreprises dans l'intérieur, Zanzibar, avec Bagamoyo qui lui fait face sur la côte, est la porte orientale du continent, celle par laquelle pénétrèrent Stanley, Burton, Speke, Grant, Kaiser, Guyot, Thompson, Wilson, Giraud, Cameron et tant d'autres. De Bagamoyo partent les routes du lac Nyassa et du Tanganyika, du Victoria-Nyanza et de l'Ouganda, du Lobemba et du Kazongo, routes aujourd'hui bien connues et souvent décrites.

Le vaste territoire de l'Afrique orientale allemande n'a pas les frontières élastiques et vagues de l'Afrique orientale anglaise dont le sépare, au nord-est, une ligne partant d'Ouanga, sur la côte, coupant le massif colossal du Kilima-Ndjaro et aboutissant à la

rive orientale du lac Victoria-Nyanza. Contournant le lac au sud et à l'ouest, la frontière rejoint le lac Albert-Édouard; orientée du nord au sud, elle atteint le lac Tanganyika dont elle suit la courbe, puis elle oblique vers le lac Nyassa, à l'est duquel le tracé sinueux du Rovouma, aboutissant près du cap Delgado, sépare le territoire allemand des possessions portugaises de Mozambique.

Dans ce cadre de 1,200 kilomètres de longueur du nord au sud, de 1,000 de largeur de l'est à l'ouest, se déroule une région montueuse et accidentée au centre, inclinée en longues pentes vers l'Océan dans lequel se déversent les eaux. Elles sont abondantes, les pluies étant fréquentes sur le littoral que recouvre une riche végétation; les forêts y alternent avec les clairières, les bouquets de grands arbres avec les plaines, les joncs avec les graminées. Dans les brousses épaisses on se fraie un passage la hache à la main; les villages se relient les uns aux autres par des galeries de verdure sous lesquels les porteurs ont peine à cheminer avec leurs charges. On y rencontre fréquemment l'arbre à copal dont la gomme, très appréciée, fait l'objet d'un trafic important.

Au sud, le Rovouma, que Livingstone remonta jusqu'à 300 kilomètres de son embouchure, creuse dans le cours supérieur de la Lou-Djenda, sa branche maîtresse, l'une des plus riantes et des plus riches vallées de l'Afrique orientale. En aval de sa jonction avec la Lou-Djenda, le Rovouma traverse une cluse de rochers dont les blocs énormes entravent son lit; il en sort pour déboucher dans la plaine et s'épancher dans une vaste baie au-dessus du cap Delgado. Au nord du Rovouma, se succèdent quelques fleuves côtiers de peu de parcours et de débit; il faut remonter 300 kilomètres pour rencontrer un grand delta fluvial, celui du Lou-Fidji que Livingstone crut issu du lac Nyassa et qui descend des monts auxquels on a donné le nom du grand explorateur africain. Les deux branches maîtresses, l'Ouranga et le Louonego, s'unissent au-dessus des cascades de Chougouli. Plus bas, le fleuve reçoit la Rouaha et descend les chutes de Pangani, en aval desquelles il devient navigable sur les 200 kilomètres qui le séparent de l'océan Indien. Les autres fleuves qui se succèdent plus au nord n'ont pas l'importance du Lou-Fidji; ce sont le Kingani, le Rou-Fou et le Ouami.

En arrière du littoral, le sol se relève et son relief s'accentue. Au sud-ouest se profile la chaîne des monts Livingstone que continuent au nord les plateaux de Yomatema inclinés, à l'est et à l'ouest, en pentes douces. Les caravanes les franchissent par un seuil de 1,000 mètres d'élévation insensiblement gradué. Au centre, les monts de l'Ousagara enserrent dans leur double chaîne parallèle un haut plateau salubre; leurs cimes les plus élevées excèdent de peu 2,000 mètres. Elles n'en sont pas moins, par leur altitude et leur orientation parallèle à la côte, la ligne de partage des pluies, des eaux, du climat et de la végétation. Leur versant maritime est abondamment arrosé, leur versant occidental est aride et sec, la végétation forestière ne se rencontre que dans les fonds humides, partout ailleurs le bois fait défaut. « Le massif montagneux de l'Ousagara, écrit M. Cortambert, appartient à la grande chaîne qui forme le bourrelet oriental de l'Afrique centrale, assez semblable à une assiette renversée : une forte dépression à sa partie septentrionale a donné naissance à la région des grands lacs, et

les eaux se sont ensuite frayé passage à travers leurs barrages naturels, creusant ainsi les grandes voies du Nil au nord, du Loualaba à l'ouest, du Rovouma à l'est. »

Ici encore nous retrouvons la mosaïque de races, de tribus et de peuplades qui est le trait caractéristique de l'ethnographie africaine; au sud : les Ma-Kondé et les Oua-Nindi; à l'est du lac Nyassa : les Ma-Viti, plus nombreux et plus puissants, race conquérante redoutée de ses voisins; au centre : les Oua-Sagara; à l'ouest : les Oua-Gogo ou Mgogo, peuplade belliqueuse avec laquelle les caravanes et les explorateurs ont dû compter, inexorable qu'elle est pour le paiement du *Hongo*, tribut que tout voyageur doit acquitter en marchandises quand il traverse un territoire indigène. C'est l'impôt sur la soif et sur la faim, impôt arbitraire, exigé avant que les hommes et les animaux épuisés, altérés, puissent camper, s'abreuver et reprendre des forces. Le *Hongo* est l'incessant souci des chefs de caravanes ou d'expéditions; les négociations qui le précèdent exigent d'eux une inaltérable patience et la patience est difficile en présence de réclamations exorbitantes, et quand la soif étreint.

Exaspérés de la rapacité des Oua-Gogo, les Arabes décidèrent en 1870 de s'y soustraire et de traverser leur territoire sans payer le *Hongo*. A cet effet ils réunirent en une seule plusieurs caravanes, plusieurs centaines de combattants armés de fusils à tir rapide, et se mirent en marche. « A l'annonce de leur approche, écrit M. Burdo, les habitants des premiers villages de l'Ougogo désertèrent leurs foyers et les voyageurs purent ainsi arriver, sans coup férir, jusqu'au centre du pays : ils ne rencontrèrent aucune résistance et ne virent même pas la silhouette d'un indigène. Seulement, à mesure que l'on avançait, on trouvait les *Tembés* vides de toutes provisions, les récoltes brûlées, les puits comblés, et bientôt cette colonne guerrière, organisée pour la lutte, se trouva désarmée devant les fléaux combinés de la famine et de la soif. C'est le moment que choisirent les Ouagogo pour commencer l'attaque; cachés dans les bois, ils y avaient concentré toutes les forces de la contrée et, à un signal donné, tenant les Arabes à leur portée, ils sortirent tout à coup des fourrés, se ruèrent sur la caravane, l'enveloppèrent et en firent un impitoyable massacre. De cette grande expédition, qui se montait, dit-on, à douze cents hommes, pas un seul n'est revenu. » Moins malheureux, Burdo n'en fut pas moins retenu un mois dans l'Ougogo; à deux reprises lui et ses compagnons faillirent être tués et durent laisser aux mains des indigènes la plus grande partie de leur avoir.

Au nord-ouest du territoire des Ouagogo s'étend l'Ounyamouézi, l'empire barbare fondé par Miramba, qui, de la condition de *pagazi*, simple porteur de caravane, s'éleva par son audace, sa bravoure et sa cruauté au rang de fondateur de dynastie. Voleur de grand chemin, il réunit autour de lui une bande d'esclaves fugitifs et de déserteurs de caravanes. A leur tête, il conquit l'Ounyamouézi et s'en fit proclamer roi, étendant sa domination sur les tribus environnantes, prélevant sur elles l'impôt du sang. Législateur et conquérant, il décréta le service obligatoire dans ses États, n'exonérant que ceux qui s'étaient illustrés par une action d'éclat, auquel cas il leur permettait de prendre femme, leur donnant en outre des terres et des esclaves. Son armée se composait de céli-

bataires, jeunes hommes ardents et fanatiques, prêts à tout braver pour conquérir par leur vaillance le droit de se marier, d'être libres et de devenir riches.

Des tribus aussi belliqueuses, commandées par de pareils chefs, expliquent les résistances que rencontra et rencontre encore la prise de possession de cette vaste région par la Compagnie allemande, les échecs subis par ses explorateurs. Popelin et Ramaekers, Delen, Storms et Becker ont échoué dans leurs tentatives de relier la côte orientale au bassin du Congo. La conquête sera longue et difficile et, sauf le littoral, la plus grande partie de la contrée est encore aux mains des chefs indigènes.

Sur ce littoral de l'océan Indien, l'Inde reparaît. Les ports qui se succèdent sur la côte méridionale sont peuplés d'Hindous, acheteurs de copal, d'ivoire et de riz, vendeurs de verroteries, d'armes et de cotonnades; ces ports sont : Mikindani au nord du Rovouma; Lindi à l'embouchure de l'Oukredi; Kiloa Kisiouani, située sur l'emplacement de Kouloua, la grande ville aux 300 mosquées que visita et décrivit Ibn-Batouta, que détruisit Francisco d'Almeida en 1505. Au nord du Rou-Fidji s'ouvre le port vaste et sûr de Dar-es-Salaam; rival de Zanzibar, Dar-es-Salaam a, sur le port insulaire, l'avantage d'être continental et d'éviter aux voyageurs la traversée des 45 kilomètres qui séparent Zanzibar de Bagamoyo, longtemps l'unique point d'atterrissement et de départ des caravanes et des expéditions dans l'intérieur. Les Allemands s'efforcent, et non sans succès, de détourner sur Dar-es-Salaam l'important trafic dont Zanzibar est le centre. A cet effet ils ont construit une route carrossable, qu'ils transforment en voie ferrée, première amorce des grandes voies de pénétration qui, dans un avenir peu éloigné, sillonneront les riches et populeuses contrées de l'Afrique orientale.

Dépourvue de port, Bagamoyo n'offre aux navires qu'un mouillage incertain, distant de trois kilomètres de la côte. Ce n'en est pas moins une ville de 10,000 habitants, où se recrutent les porteurs de caravanes, où s'organisent les expéditions pour l'intérieur. Zanzibar, la grande ville africaine, peuplée de 100,000 âmes, lui fait face. Elle s'élève sur l'une des îles les plus riches de l'océan Indien, déployant dans un cadre de verdure ses maisons blanches à toits plats, ses grandes demeures d'architecture arabe, aux portes sculptées, aux marteaux d'airain. Dans ses ruelles étroites, dans ses rues tortueuses grouille une population étrangement mélangée. « Zanzibar, écrit Stanley, est le Bagdad, l'Ispahan, le Stamboul de l'Afrique orientale. C'est le grand marché qui attire l'ivoire et le copal, l'orseille, les peaux, les bois précieux, les esclaves de cette région. C'est là qu'on y amène, pour y être vendues au dehors, les noires beautés de l'Ouhiyou, de l'Ougindo, de l'Ougogo, de la terre de la Lune et du pays des Galla. Tout le commerce est entre les mains de trois sortes d'individus : Arabes de Mascate, Banians et Hindous, sectateurs de Mahomet. Il se fait ici comme dans tous les pays musulmans, comme il se faisait longtemps avant que Moïse fût né. L'Arabe ne change rien; il garde partout les usages de ses pères. Il n'est pas moins Arabe à Zanzibar qu'à Mascate ou à Bagdad. Quel que soit l'endroit où il aille vivre, il y porte son harem, sa religion, sa longue robe, sa tunique, ses babouches et son yatagan. Toutes les railleries des indigènes n'ont pu le faire changer de coutumes. A son tour il a peu influé sur le milieu où je le rencontre; le pays

n'est pas devenu oriental, ainsi que nous l'entendons; l'aspect en est à demi africain, la ville n'est qu'à moitié arabe. »

L'île elle-même est africaine, par sa formation géologique, par sa faune et par sa flore. Fragment détaché du continent, ainsi que les îles adjacentes de Mafia et de Pemba, l'île de Zanzibar mesure 1,690 kilomètres carrés en superficie; très cultivée, elle renferme une population de plus de 200,000 âmes, dont 100,000 pour le chef-lieu. Le mouvement commercial du port de Zanzibar dépasse 45 millions de francs à l'année; les principaux articles d'exportation sont : l'ivoire, le caoutchouc, les peaux, gommes, bois et épices, à destination de l'Angleterre, des Indes, de l'Allemagne, de la France et de l'Arabie.

VI. — BASSIN DU ZAMBÈZE

Au sud de l'Afrique orientale allemande et de l'État du Cóngo, entre la côte occidentale de l'Angola et la côte orientale de Mozambique s'ouvre le bassin du Zambèze. D'une superficie de 2,100,000 kilomètres carrés, le bassin du Zambèze renferme une population évaluée à 5 millions d'habitants.

Le grand fleuve de l'Afrique orientale devrait porter le nom de Livingstone, de l'intrépide pionnier qui le découvrit et l'explora, du philanthrope infatigable, de l'apôtre passionné de l'émancipation des noirs qui est l'une des gloires les plus pures et les plus incontestées de l'Angleterre. « Livingstone, écrit M. Arm. Gasquet, a une place entre tous les explorateurs qui l'ont précédé et suivi. C'était un missionnaire, dans la plus ample et la plus noble acception de ce terme; il apparut aux noirs comme un messager de la bonne nouvelle, comme une espèce de messie bienfaisant, médecin du corps et de l'âme, leur prêchant la douceur et la paix, leur enseignant le respect de la vie humaine et l'amour du travail. Dans ces villages perdus au cœur de l'Afrique, hommes et femmes venaient sans défiance à sa rencontre. Partout où il vit le nègre à l'état de nature, il le connut bon, naïf, facile aux généreux enthousiasmes, sensible à la reconnaissance; il ne le connut méchant, rusé et cruel que lorsqu'il était déjà vicié par le contact avec les trafiquants de la côte. »

Les explorations de Livingstone, suivies de celles de Serpa-Pinto, de Brito Capello et d'Ivens, ont mis en relief les traits caractéristiques de cette région du Zambèze que complète l'étude des rivières et des lacs fermés dont les bassins occupent une superficie de plus de 780,000 kilomètres carrés. Inclinée vers l'est, cette partie de l'Afrique déverse la presque totalité de ses eaux dans l'océan Indien; le versant de l'Atlantique ne comprend qu'une bande du littoral occidental, et c'est à 400 kilomètres de Benguella que jaillissent les sources qui vont, à 2,500 kilomètres, en ligne droite à l'est, s'épancher dans le canal de Mozambique.

Contrée aux lignes molles et indécises, la Zambézie que se disputent et se partagent le Portugal et l'Angleterre, forme à l'est la côte de Mozambique, déployant sur 2,500 kilo-



VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE DU CAP.

mètres au long de l'océan Indien, depuis le cap Delgado jusqu'à la baie de Delagoa, son littoral bas et plat, marécageux et insalubre, qui fait face à la grande île de Madagascar, dont 450 kilomètres la séparent dans la partie la plus étroite du canal de Mozambique. Au nord, le Rovouma marque la frontière des possessions allemandes. L'Angleterre élève des prétentions sur le lac Nyassa, comme elle en élevait sur la baie de Delagoa que l'arbitrage du maréchal de Mac-Mahon a attribué au Portugal. A l'est du lac Nyassa, les monts Mouchinga et les monts Lokinga esquissent la frontière septentrionale. Entre le Lounda et la Zambézie, le réseau fluvial, indécis et mobile, n'offre qu'un point de repère incertain. Au sud la Zambézie déborde sur les régions que s'attribue l'Angleterre, sur le pays des Damara et le royaume de Matabela, sur celui de Khama et la terre de Ngami. La limite géographique serait le désert de Kalahari; la limite politique, empruntant en partie le cours moyen du Zambèze, est reportée à 500 kilomètres plus au nord.

Le Zambèze, axe central de ce bassin découpé en possessions européennes et en royaumes indigènes constituant leurs « zones d'influence », mesure 3,100 kilomètres de longueur. Sa branche maîtresse, mais non son affluent le plus éloigné de son embouchure, est la Liba dont les sources sont proches de celles de la Lou-Loua, le grand tributaire du Kassaï. Sur le sol uni où serpente la Liba, les eaux s'étalent en un vaste marécage couvert de joncs, « les petites rivières, disent les indigènes, y ont peine à rejoindre leur mère », le Zambèze, auquel la Lou-Ena apporte le renfort des eaux occidentales qui l'aident à se dégager de ce lacis de plaines humides. Plus bas, le Kabompo amène les eaux de l'est, le Loua-Ngo-Nbougo celles des terres marécageuses du Lobalé, et le fleuve, désormais constitué, roule au sud ses eaux troubles, s'étalant en lac dans la saison pluvieuse.

MM. Capello et Ivens ont exploré cette région du haut Zambèze; ils la décrivent comme un steppe aride au nord, au sud comme une plaine couverte d'herbes que paissent des troupeaux de buffles, de gazelles et d'antilopes; peu d'habitants, disent-ils, et ceux-ci vivent dans des huttes bâties sur pilotis, autant à cause des marécages que pour se soustraire aux incursions de leurs voisins. Dégagé, non sans effort, du bassin lacustre dans lequel il s'est longtemps attardé, le fleuve voit se dresser devant lui, à 300 kilomètres en aval de sa jonction avec ses hauts affluents, la chaîne de collines rocheuses qui, dans un passé lointain, fermait, au sud-est, le bassin lacustre et convertissait toute cette région en un vaste lac. La masse des eaux accumulées a forcé l'obstacle et, par une fissure large de 100 mètres, la mer intérieure s'est épandue sur les terres basses, vidant son bassin dont quelques lacs épars, tels que le Ngami, ne sont plus que des vestiges.

Nulle chute au monde n'est aussi grandiose que celle par laquelle le Zambèze, large de 1,650 mètres, s'engouffre et disparaît avec un bruit de tonnerre dans un abîme étroit dont le tourbillonnement des vapeurs ne permet pas d'apercevoir la profondeur. Les indigènes ont donné à cette chute le nom de *Mosi-oa-Tounya*, de « Fumée tonnante »; le bruit s'en entend à 16 kilomètres de distance et Holub affirme qu'à 80 kilomètres, par un temps clair, on distingue les colonnes de vapeur d'eau qui

s'élèvent à plus de 300 mètres au-dessus de l'abîme, tantôt en panaches flottants, ondulant au vent, tantôt en spirales déroulées dans l'air immobile.

« En se précipitant dans le gouffre où nous la voyons tomber, écrit Livingstone, cette nappe d'eau entraîne un volume d'air considérable qui arrive à une profondeur inconnue, rebondit, chargé d'une masse de vapeur, et forme, au-dessus, de l'abîme, les colonnes que nous avons aperçues d'une distance de 32 kilomètres. Parvenue à 90 mètres au-dessus du niveau du fleuve, cette vapeur se condense et retombe en une pluie fine et perpétuelle. Le soleil du matin revêt ces panaches humides des riches couleurs d'un triple arc-en-ciel. Les rayons du soir, émanant d'un ciel tout ruisselant d'or, leur communiquent une teinte sulfureuse qui fait ressembler ce gouffre béant à la gueule de l'enfer. Pas un oiseau ne perche dans le sombre massif où retombe la pluie de ces colonnes; pas un n'y chante. Nous avons vu des bandes de *calaos* et de tisserins noirs passer de la terre ferme dans les îles et retourner à la pointe des caps; mais tous évitaient la région des pluies perpétuelles, où sont les arbres verts. Le soleil même, qui partout ailleurs est si accablant, ne pénètre jamais sous cette voûte ténébreuse. En présence de cette ombre épaisse, de ce déchirement du sol, de ce fleuve qui s'engouffre et rejaillit en fumée, nous comprenons les êtres qui, dans l'enfance du globe, peuplaient l'air, la terre et les eaux de formes étranges, où celle de l'homme n'existait pas. »

En aval des chutes, le Zambèze reçoit le Kafoué, échappé, comme lui, du bassin lacustre dont il franchit par une seule cascade le rebord effondré; plus bas, le Loa-Ngué. Orienté au sud-est, le fleuve s'engage dans la gorge de Lupata que surplombent des roches de 100 à 200 mètres; son lit resserré se creuse à près de 20 mètres, puis, brusquement, s'étale au débouché de la cluse; ses eaux se bifurquent et son bras septentrional, serpentant à travers les terres basses et marécageuses, descend à la rencontre du Chiré apportant au Zambèze les eaux du Nyassa.

Le grand lac du Mozambique égale presque le Tanganyika en superficie. Il recouvre 30,000 kilomètres carrés, 9,000 de moins que le Tanganyika. Nous avons noté plus haut l'analogie de ces deux lacs dont l'orientation est la même, mêmes aussi les contours allongés et étranglés. Tous deux offrent l'aspect d'une fissure profonde, d'un brusque effondrement du sol déchiré par une secousse volcanique. Encadré dans un cirque de montagnes dont l'altitude dépasse 2,000 mètres et auxquelles on a donné le nom de monts Livingstone, par qui, dit-on, ce lac fut découvert, le Nyassa était déjà connu au XVIIIe siècle. Sur deux cartes françaises, l'une de 1785 de J.-B. Nolin, l'autre de M. Janvier publiée en 1782, le lac Nyassa figure sous la forme oblongue que nous lui connaissons et coupé, au nord, par le 10e degré de latitude. La grande carte du continent africain publiée en Angleterre, en 1827, ne fait que reproduire les indications des cartes françaises.

Alimenté par de nombreux cours d'eau, ruisseaux, torrents et rivières, le Nyassa se déverse par le Chiré dans le Zambèze qui, en aval de leur jonction, mesure plus de 10 kilomètres de largeur. En amont et sur la rive gauche du Chiré, le Morambala, le « mont Sentinelle », dresse à 1,200 mètres de hauteur, au-dessus des terres basses et

marécageuses, sa cime solitaire, point de repère des riverains et des bateliers. Ici, commence le delta du fleuve, à l'est duquel on a creusé un canal aboutissant au port de Quélimane et rejoignant le Zambèze en amont de Maruro.

Moins riches que celles de la zone côtière de Mozambique, la faune et la flore de la Zambézie sont celles des régions tropicales, çà et là toutefois envahies par des essences des climats plus tempérés du sud et peuplées d'espèces animales dont quelques-unes, modifiées par le climat et la nature du sol, offrent des qualités singulières d'adaptation. Telles les antilopes du haut Zambèze, animaux amphibies, auxquels leurs larges pieds servent de nageoires et permettent de traverser, sans y enfoncer, les terres vaseuses qui bordent le fleuve, tels aussi certains oiseaux aquatiques, *Pana Africana*, qui marchent à la surface de l'eau. Les crocodiles sont aussi nombreux que dangereux ; les lions abondent et aussi les rhinocéros et les hippopotames, mais ils décroissent rapidement depuis l'introduction des armes à feu.

Les éléments ethniques sont multiples et confus. Rien n'est plus éphémère que la durée de ces empires africains fondés par un chef de tribu plus vaillant, plus rusé, plus cruel que ses voisins, les asservissant jusqu'au jour où, lui mort, son empire croule, remplacé par un autre aussi précaire. Aussi ne trouve-t-on, dans cette contrée du haut Zambèze, que peuplades autrefois souveraines, aujourd'hui esclaves, en attendant de reconquérir leur autonomie. Les plus importantes sont, dans l'ouest : les Ganguella, les Amboella, les Balounda et les Oyampo ; au centre, entre le Kabompo et le Zambèze : les Mabounda, les Barotsé et les Makololo ; au sud du Zambèze : les Machona, les Makalaka et les Béchouana ; à l'est, les Batoka et les Matébélé. Voisins de l'Angola, les Ganguella en paraissent originaires et leur langue s'étend, à l'est, au delà de la région qu'ils occupent ; bons agriculteurs, ils sont aussi ouvriers habiles. Il en est de même des Amboella, doux, pacifiques et hospitaliers, vivant dans une abondance relative, et aussi des Balounda, pacifiques et débonnaires ; la fécondité du sol adoucit les mœurs de ces populations.

Entre le Kabompo et le Zambèze s'étendait le royaume des Makololo, fondé par Sebituani, conquérant Basouto. Livingstone visita Linyanti, sa capitale, alors peuplée de plus de 15,000 habitants. Un soulèvement des Barotsé fit crouler ce royaume instable, auquel les Barotsé substituèrent leur domination. Leur capitale éphémère, Nabiélé, a disparu, rongée par les eaux du fleuve et remplacée par Lialoui ; les peuplades environnantes paient tribut aux Barotsé dans le royaume duquel, disent les indigènes, « on ne connaît pas la faim ».

Au sud-est, l'empire des Matébélé recouvre une plus vaste superficie et comprend un plus grand nombre d'habitants, plusieurs centaines de mille selon les uns, près d'un million selon les autres. Un guerrier redoutable, Mousselekatsi, en fut le fondateur, comme Sebituani fut celui de l'empire des Makololo. D'une bande de fugitifs, Mousselekatsi fit une armée, instrument de conquête et de terreur, dont les membres tenaient la mort violente pour seule honorable et obéissaient à une loi unique : ne jamais reculer. Les Matébélé ont décimé les Makololo et les Machona, avant eux

maîtres du pays; des survivants ils ont fait leurs esclaves. Leur capitale, Gouboulouvayo, s'élève au centre du bassin du Zambèze, près des sources de l'Oum-Kosi ; les traitants y ont des comptoirs, les missionnaires y possèdent des stations et l'élément européen pénètre dans cet empire dont les mœurs barbares et les lois cruelles s'adoucissent à ce contact.

Plus à l'est, en se rapprochant de la côte de Mozambique, entre le lac Nyassa et le Zambèze, l'empire des Ma-Viti, que des traités les obligeant à respecter les stations des blancs lient à l'Angleterre, s'étend à l'ouest et au sud-est du Nyassa que bordent de nombreux villages : Karonga, très peuplé; Mombera, sanatorium des missionnaires dont une station, Mouinimouanta, se trouve à 100 kilomètres du lac; puis Bampa, bon port, sur le lac Bandaoué, centre des missions; Kota-Kota, autrefois important marché d'esclaves, aujourd'hui port commerçant très fréquenté par les Arabes. A 150 kilomètres au sud du lac, se trouve Blantyre ainsi nommée du village où naquit Livingstone. Blantyre et Mandala, ville voisine, font un trafic actif avec la côte de Mozambique à laquelle les relient la route dite des Missions, et aussi avec la Zambézie.

Possession portugaise, le territoire de Mozambique recouvre, entre la baie de Rovouma et celle de Delagoa, une superficie de près de 1,900,000 kilomètres carrés, peuplée, en dehors des nombreuses peuplades indigènes, d'environ 400,000 habitants de sang mêlé. O'Neill explora cette région avant lui à peine connue ; il en révéla les ressources, en étudia les reliefs orographiques et aussi les mœurs des habitants. De tout cela, les Portugais s'étaient peu souciés; Mozambique n'était, pour eux, qu'une escale sur la route des Indes, plus tard un marché d'esclaves, non une porte ouverte sur un continent inconnu que l'on disait être un repaire de tribus anthropophages.

Terre accidentée, monotone et triste dans ses parties plates, pittoresque et verdoyante dans ses régions montueuses, le Mozambique est sillonné par une chaîne de montagnes qui se relie aux plateaux du Chiré et aux massifs qui encadrent le lac Nyassa. Dans l'ouest se dessine la saillie des monts que domine le double pic du Namouli, mesurant 2,400 mètres et à laquelle il donne son nom. Cette saillie est la partie la plus belle et aussi la plus riche et la plus peuplée du Mozambique. De nombreux villages s'élèvent sur ses flancs verdoyants arrosés par les ruisseaux et les torrents qui forment la Oualaga débouchant dans la mer des Indes au nord du Zambèze, la Ligouya dont l'estuaire s'ouvre entre Quelimane et Mozambique et le Lou-Rio qui se déverse au nord de Mozambique. Le Rovouma, dont nous avons parlé plus haut, et qui sépare, au nord, le Mozambique des possessions allemandes, est, avec et après le Zambèze, le seul grand fleuve de cette côte.

Les ports y sont sûrs, les baies y sont nombreuses ; du nord au sud se succèdent celles de Mayapa, de Mazimboua, d'Ibo, de Montepes, de Pomba, de Lourio, de Memba, de Fernao-Velloso, de Conducia au sud de laquelle s'ouvrent le port de Mozambique, labyrinthe de port intérieurs, puis de Mokanibo, assez vaste pour abriter des flottes, et de Quelimane, port commercial du bassin du Zambèze, peuplé de Cafres et occupé par une garnison portugaise. On évalue à 5 millions de francs l'importation et l'exportation de Quelimane, à un chiffre quelque peu supérieur le mouvement commercial de

Mozambique. Construite sur un îlot de corail, long de 3 kilomètres et large de quelques centaines de mètres, la ville de Mozambique, autrefois arabe, est devenue une « ville noire » peuplée de plus de 10,000 habitants, en grande majorité africains originaires du littoral. A côté de la « ville noire », la cité des blancs s'étend et grandit et tout présage à Mozambique une prospérité moins éphémère que celle dont elle fut redevable à la traite des nègres.

VII. — LE SUD-OUEST AFRICAIN.

Entre la colonie portugaise de l'Angola, au nord, et la colonie anglaise du Cap au sud, s'étend un vaste territoire mesurant 1,600 kilomètres de côtes sur l'Atlantique, recouvrant une superficie d'environ 600,000 kilomètres carrés, et peuplé de 200,000 à 300,000 habitants. C'était la terre des Damara et des Namakoua, aujourd'hui officiellement désignée du nom de Sud-Ouest Africain. L'Angleterre y avait un établissement, au centre même de la côte, à Walvisch-Bay, et se tenait pour légitime propriétaire de toute la région jusqu'au jour où l'Allemagne fit valoir les droits qu'elle tenait d'un négociant allemand, Lüderitz, mystérieusement disparu, lequel en avait fait l'acquisition par contrats passés avec les chefs Damara et Namakoua. Après échange de dépêches menaçantes, l'Angleterre céda et le pays tout entier, sauf l'enclave de Walvisch-Bay, qui reste possession britannique, passa sous la domination allemande. Des négociations avec le Portugal arrondirent encore, au nord, ce domaine, plus vaste que l'Allemagne et reportèrent sa frontière aux rives du Cunéné.

Tel qu'il est aujourd'hui officiellement constitué, le Sud-Ouest africain a pour limites : au sud, le cours de l'Orange qui le sépare de la colonie du Cap ; à l'ouest, l'Atlantique ; au nord le Cunéné qui forme sa frontière avec l'Angola ; à l'est, une ligne conventionnelle tracée au travers de la plaine sablonneuse qui borde le désert de Kalahari et la terre de Ngami. Prolongement de l'Angola, le Sud-Ouest Africain en continue, au sud, le relief orographique, mais tout en en affectant les formes et en en reproduisant les contours, il constitue cependant une unité géographique distincte, nettement délimitée, encadrée au nord, au sud et à l'est par des dépressions bien marquées. A l'ouest, ses côtes, plus rigides que celles de l'Angola, offrent encore moins de ports et d'abris ; à l'est apparaissent le bassin lacustre du Ngami et la vaste dépression du désert de Kalahari, tandis qu'au nord s'étendent les terres plates de l'Ovambo et qu'au sud se creuse la vallée de l'Orange.

Vue à vol d'oiseau, cette région offre l'aspect d'un long plateau central, parallèle à l'Océan, et dont le faîte, d'une altitude moyenne de 1,000 à 1,500 mètres, atteint, par sa plus haute cime, l'Omataka, 2,300 mètres. Cette ligne montueuse occupe à peu près la partie médiane du territoire ; elle court du nord au sud et son axe central se maintient à une distance de 200 kilomètres du littoral. Son double versant s'incline, à l'ouest vers l'Atlantique, à l'est vers le bassin du Ngami et le désert de Kalahari.

Entre cette ligne de faîte et la côte règne une plage basse, remontant en longues pentes douces vers l'arête médiane. La largeur de cette plage varie et les premiers renflements du sol s'accusent à des distances inégales ; ils sont d'ailleurs si faiblement gradués que le voyageur se croit encore en plaine alors qu'il s'élève, tel le *Namieb* ou grande plaine qui s'étend à l'est de la baie de Walvisch. « En apparence, écrit M. E. Reclus, c'est une plaine, mais en parcourant le Namieb dans la direction de l'est on monte sans s'en apercevoir et, à 100 kilomètres de la côte, on se trouve à 600 mètres d'altitude ; vu de la mer, il cache le profil des montagnes qui s'élèvent au delà ; quand on a gravi les crêtes de dunes, sa ligne d'horizon apparaît comme un trait parfaitement horizontal. Le voyageur Stapff croit que le Namieb est un ancien fond de mer ; son aspect est celui d'une immense surface de béton dont la couleur varie du brun au blanchâtre. En temps sec, c'est-à-dire pendant presque toute l'année, on y marche comme sur un pavé ; mais les pluies délayent la couche superficielle d'argile calcaire ou gypseuse qui agglutine le sable et l'on y marche alors très difficilement : les roues y laissent de profondes ornières que l'on reconnaît encore après des années. » Au sud de la baie de Walvisch, l'arête rocheuse s'élargit en un vaste massif que domine l'Omatoko ; plus bas, la chaîne s'amincit, toujours orientée parallèlement à la mer.

Les pluies sont rares au long de cette côte, un peu plus fréquentes dans l'intérieur où l'on en compte en moyenne une vingtaine par année, alors qu'à Walvisch-Bay il en tombe cinq ou six pendant la même période et une sur le littoral d'Angra Pequena, plus au sud. Les rosées nocturnes compensent, mais dans une faible mesure, cette rareté des pluies ; elles permettent aux graminées de pousser, mais non aux arbustes et aux arbres de se développer. Il faut remonter jusqu'aux ravins supérieurs de la crête rocheuse pour trouver des eaux abondantes et une végétation forestière. L'Oumarourou, le Swakop, le Khosib ont peine à gagner la mer ; ce dernier est resté une fois douze ans sans l'atteindre. Le Swakop, ou Tsoakhoub, qui se déverse au nord de Walvisch-Bay, est la plus importante de ces rivières autant par la longueur de son cours, 400 kilomètres, que par le fait que son lit, qui coupe en deux parties à peu près égales le Sud-Ouest Africain, marquait autrefois la limite entre les terres des Damara au nord et celles des Namakoua au sud.

Sous les noms de Damara et de Namakoua on comprenait, au début, des éléments ethniques divers, des races primitives auxquelles s'étaient superposées ou juxtaposées des races émigrantes. Ici, comme partout ailleurs en Afrique, les dénominations premières ont fait place à d'autres essentiellement éphémères et les races, morcelées en tribus et en peuplades, se groupent ou se désagrègent, la tribu dominante imposant son nom et son joug aux plus faibles. Sur ce territoire à peine peuplé de 300,000 habitants, une seule subdivision des Damara, les Ovambo, représente dix nations dont la plus considérable se compose de 30,000 individus, dont la plus faible en compte 1,500.

Les Ovambo habitent la région septentrionale, les rives du Cunéné. Plus fertile et mieux arrosée, cette région septentrionale, dite terre des Damara, semble appelée à un bel avenir en tant que terre pastorale. Des Boers du Transvaal ont déjà envahi les grands plateaux herbeux qui se prêtent admirablement à l'élevage des bestiaux et offrent de

vastes espaces propres à l'agriculture et à la culture des arbres fruitiers. Les Damara y vivent à l'aise et cette terre favorisée pourrait nourrir une population bien autrement nombreuse que celle qui l'habite. Il n'en est pas de même de la terre des Namakoua, comprenant toute la région méridionale. L'eau y manque et aussi le sol arable; la population, moindre, y est très disséminée; on parcourt d'immenses espaces sans rencontrer un village ou un puits. Par contre, cette terre déshéritée semble riche en minerais de cuivre et d'argent. Si le nord du territoire attire les cultivateurs et les éleveurs, les mineurs se dirigent vers le sud où les exploitations surgissent.

Les agglomérations humaines n'existent pour ainsi dire pas sur ce sol où l'on compte un habitant par 2 kilomètres carrés, et dont la côte de 1,600 kilomètres de longueur n'offre que de rares abris. Le meilleur est la baie de Walvisch, bien située au centre même du littoral, à distance égale des fleuves frontières, du Cunéné et de l'Orange, et dans laquelle se déverse le Tsoakhoub et aussi, dans les années très pluvieuses, le Kuisip. Enclave anglaise de la possession allemande, le territoire de Walvisch-Bay occupe une superficie de 1,761 kilomètres carrés. Au dessous de Walvisch-Bay s'ouvre la crique de Porto-do-Ilheo, pourvue d'eau potable, alors que l'établissement anglais en est approvisionné par les navires venant du Cap. Au sud, la terre des Namakoua n'a d'autre port qu'Angra Pequena, mouillage sûr, mais où l'eau douce fait également défaut.

Jusqu'ici la domination allemande est plus nominale qu'effective sur cette vaste région, divisée administrativement en province de Damarara-Land, de Nama-Land et d'Hinterland. Toutefois l'exploration du pays et de ses ressources naturelles est très avancée; les stations de missionnaires se multiplient et il paraît peu douteux que cette colonie ne prenne, dans un avenir prochain, un grand essor.



Le Simoun dans le Sahara.



Les bords du Zondag.

III. — AFRIQUE AUSTRALE

A l'extrémité méridionale du continent, l'Afrique Australe recouvre une superficie de 1,620,000 kilomètres carrés. Elle comprend, outre la Colonie du Cap et ses vastes annexes de la Cafrerie à l'est, du pays des Bassoutos et de la Natalie au nord-est, des Griqua et des Bechouana au nord, l'État libre d'Orange et le Transvaal ou la république du Sud Africain. Cette terre lointaine que 11,000 kilomètres de mer séparent de l'Europe fut l'une des premières que la colonisation européenne envahit. Découvert en 1486 par Barthélemy Diaz, doublé en 1497 par Vasco de Gama, le cap des Tempètes, devenu le cap Bonne-Espérance, vit s'élever, au fond de la baie de la Table, une ville hollandaise, plus de trois siècles avant que l'Europe prît pied sur le littoral méditerranéen et que la France occupât Alger.

De toutes les portes par lesquelles l'Europe pénètre dans l'Afrique, celle du sud s'ouvrit, sinon la première, du moins plus large, et cette apparente anomalie s'explique par l'analogie de climat. Cette zone de l'Afrique brûlante offrait à la race et aux cultures de l'Europe un terrain d'acclimatation dont la température moyenne oscillait entre 17 et 19 degrés. Ce privilège, elle le partageait avec la côte algérienne; mais si cette dernière avait l'immense avantage de faire face à l'Europe et non au pôle Austral, de longer la mer intérieure, centre de la civilisation, l'Afrique Australe offrait des voies de



INDIGÈNES DU SÉNÉGAL.

pénétration dans le continent bien autrement accessibles; le Kalahari n'était pas le Sahara, par l'est et par l'ouest on le pouvait tourner. Il n'en demeure pas moins acquis que le voisinage de l'Europe assure l'avantage aux colonies septentrionales, que leur population de race blanche s'accroît plus rapidement, que leur commerce prend plus d'extension et qu'entre l'Algérie française et l'Afrique anglaise du sud, la première l'emporte de beaucoup sur la seconde, qui l'a cependant devancée de trois siècles.

Ici, comme au nord, nous trouvons en présence des éléments ethniques profondément dissemblables. Ici, comme au nord, la race européenne se trouve en contact avec la race indigène, mais, contrairement à ce que nous avons vu en Amérique et à ce que nous verrons en Océanie, la race indigène ne disparaît pas à ce contact. Dans les régions africaines où nous avons constaté des traces de dépopulation, cette dépopulation est due surtout aux guerres intestines des peuplades entre elles, aux plaies profondes et saignantes encore de la traite des nègres; mais, non plus en Algérie qu'au Cap, à Zanzibar que sur la côte de Guinée, la race autochtone ne décroît et le blanc ne gagne ce que perd le nègre.

Les éléments ethniques que nous trouvons ici sont : l'élément noir, qui est prépondérant, l'élément anglais, l'élément hollandais, ou Boer, puis un facteur nouveau, spécial à cette région, l'*Afrikander*, dans les veines duquel coule, avec le sang hollandais, le sang des calvinistes français persécutés en 1685. Le Hollandais fut toutefois le premier qui occupa ce sol. En 1652 la Compagnie des Indes Orientales décida de créer un établissement au Cap de Bonne-Espérance; la ville du Cap s'éleva dans la position qu'elle occupe encore, sentinelle avancée de l'Europe à l'extrémité de l'Afrique. La vieille cité hollandaise a subi le sort de la plupart des colonies situées sur un point stratégique ou sur une route commerciale; elle est tombée, il y a près de deux siècles et demi, aux mains des Anglais; mais pour avoir changé de maîtres, elle n'a guère changé d'aspect. Les Hollandais ne campaient pas; là où ils s'établissaient, ils s'établissaient solidement. Il fallut l'annexion anglaise pour faire de ce peuple sédentaire et tenace un peuple de nomades, pour le décider à émigrer plus au nord, dans le *continent noir*, tenu en échec par l'élément hollandais, par les Boers, race indépendante et redoutable, parce qu'elle s'accroît dans de grandes proportions. Les Boers ont jusqu'à dix et douze enfants; les Anglais sont loin de ce nombre. Les Boers ne conspirent pas; ils attendent. Quand les Anglais voulurent leur imposer leur langue, ils résistèrent ; flegmatiques et solides, ils écrasèrent les Anglais à Lange-Neck, puis à Ingago et enfin à Majuba-Hill. L'Angleterre fit la paix.

Le Boer avait gain de cause, mais il hait le voisinage britannique. Si fertile que soit sa ferme, si confortable que soit la maison bâtie de ses mains, il n'hésite pas à *trek*, c'est-à-dire qu'il attelle ses bœufs à son monumental chariot, forteresse ambulante, qu'il y entasse sa famille, ses meubles, ses provisions, semences et outils, et qu'il part silencieusement chercher ailleurs la solitude qu'il aime, l'indépendance qu'il préfère à tout. Moralement et physiquement, les Boers sont les maîtres de cette extrémité de l'Afrique.

Ils ne pardonnent pas aux Anglais d'avoir affranchi les noirs, au prix d'une indemnité dérisoire, de leur vendre des fusils, de la poudre et des balles; mais, con-

fiants dans leur nombre croissant, dans leur énergie et dans l'avenir, ils patientent, sentant que cette partie du continent est à eux, ne devançant ni ne redoutant l'heure de la lutte avec le nègre, fuyant le contact de l'Anglais. Hommes du XVIIe siècle ils ont conservé les mœurs patriarcales, la foi, les préjugés et les aversions de leurs ancêtres. L'*Orange Free State*, le territoire libre de l'Orange, conquis, peuplé et gouverné par eux, est leur citadelle entre le territoire des Basoutos et la colonie du Cap.

Ici, comme au Canada, les noms français abondent. Les vieux huguenots de 1685 ont fait souche; à chaque pas on rencontre leurs descendants. « Le patriarche Hugo est mort dernièrement, écrit M. de Hübner; sa famille est encore en deuil. Pour le chef de famille le deuil se porte trois ans. Il a laissé 292 descendants dont 211 sont en vie. Ses enfants, ses petits-enfants, ses arrière petits-enfants ne comprennent pas qu'il soit mort. — Il n'a jamais été malade, nous disaient-ils, il n'a jamais gardé le lit un seul jour de sa vie, et il est mort soudainement. C'est étonnant. — Et quel âge avait-il ? — Quatre-vingt-treize ans. — Et ils trouvent étonnant qu'il soit mort. »

On ne déracinera pas une pareille race. Si elle tient au sol par de puissantes racines, si elle s'est si bien fondue avec l'élément hollandais qu'il est difficile de l'en distinguer, elle a, elle aussi, comme le Franco-Canadien, conservé le souvenir de la mère-patrie. « Combien de fois, écrit M. F. Féraud, à plusieurs centaines de milles de tout centre de population, ne m'est-il pas arrivé de recevoir l'hospitalité chez les Boers, hospitalité empressée que je devais à ma seule qualité de Français. Un soir, sur les confins du *Great Bushman Land*, par un de ces orages terrifiants comme on en voit dans ces pays, j'allai frapper à la porte d'un fermier boer. Par malheur, au lieu de saluer le paysan en langue hollandaise, j'eus l'idée de m'exprimer en anglais. A mon grand étonnement, le Boer me regarde, tire quelques bouffées de sa pipe et ne me répond pas. Ma situation devenait pénible. Tout à coup, à l'intérieur, une voix de femme s'élève, s'informant de ce qui arrivait. Oh ! répond le Boer candidement, ce n'est rien, ce n'est qu'un Anglais ! Aussitôt, je proteste, je me réclame de ma qualité de Français. Le brave homme ouvre des yeux étonnés, me tend sa large main, il appelle sa femme, demande le café, le cognac, et me dit avec un sentiment d'orgueil et de joie : *Ik bin ooch een franschman!* « Moi aussi je suis un Français. » Ce fermier s'appelait Visage. J'étais le premier de ma nation qu'il voyait. »

Moins nombreux que les Boers, les Anglais n'ont pas, comme eux, pris racine dans le sol. Ils n'aiment pas l'Afrique comme l'aiment les Boers, ils n'y sont pas fixés sans arrière-pensée de retour. Ils viennent y conquérir l'indépendance ou la fortune, mais pour en jouir en Europe. Sur cette terre qui est leur, ils campent, ils ne s'établissent pas; officiers et fonctionnaires, négociants et fermiers, ils tiennent à l'Europe par toutes les fibres de leur être; exilés volontaires, ils aspirent à l'heure du retour et la hâtent de tous leurs efforts. Ils ont apporté ici leurs capitaux et l'énergique volonté de les faire fructifier, des cœurs vaillants et leur esprit d'initiative, mais, dans les Boers ils voient des rivaux désaffectionnés, dans les noirs des paresseux qu'il faudrait mener à la baguette et dont l'énorme prépondérance numérique les inquiète.

Et ce nombre grandit; dans l'Afrique du Sud l'élément noir augmente, l'élément

hollandais reste, l'élément anglais passe. Le premier, jusqu'ici, ne représente que la force brute, mais cette force est formidable. Dans quelle mesure l'infériorité du nombre des blancs continuera-t-elle à être compensée par la supériorité de la civilisation et aussi de la race, c'est le secret de l'avenir?

Dans le relief orographique de l'Afrique Australe, nous retrouvons les traits saillants qui caractérisent l'orographie générale du continent. Ici, comme ailleurs, les crêtes rocheuses se déroulent sur le rebord extérieur, plus élevées à l'est où elles dépassent 3,000 mètres et surplombent les plaines et les plateaux de l'intérieur. Au sud de la terre des Namakoua, la chaîne montagneuse, interrompue par la dépression de la vallée du fleuve Orange, reprend et s'élève graduellement, dessinant les monts des Cèdres où le Sneeuw-Kop, pic des Neiges, mesure 1,800 mètres, et la chaîne de l'Olifant où le Winter-Hock, que l'on aperçoit parfois du Cap, en mesure 2,080.

Au sud des monts Olifant, la *Table Mountain* dresse à 1,091 mètres au-dessus des vagues qui, nulle part, même au cap Horn, n'atteignent pareille hauteur qu'ici, son bloc immense à la crête horizontale qu'entourent deux rochers géants : la Tête-du-Lion et le Pic-du-Diable. Contre cette digue puissante viennent se briser les éternelles tempêtes des mers australes. A terre, pas trace de culture non plus que d'habitations. Le roc tombant à pic dans les flots ne laisse pas assez d'espace pour une chaumière. Dans le cirque montueux s'abrite la ville du Cap, que 40 kilomètres séparent du cap de Bonne-Espérance plus au sud. Tout au long de cette côte, la houle est formidable ; la mer se brise avec fureur contre le soubassement des roches, déroulant jusqu'au delà du cap des Aiguilles, le plus méridional et le plus aigu de l'Afrique, ses vagues énormes.

Au nord du cap des Aiguilles, se profilent les Zwarte Bergen, les « montagnes noires », dépassant 2,200 mètres, auxquelles font face les Niewe-Veld, plus avant dans l'intérieur, et que prolonge, parallèlement à la côte, mais à 200 kilomètres de distance, la chaîne des Sneew-Bergen, dont la cime culminante, le Compass, excède 2,700 mètres. Au nord-est, s'allonge le Randberg, « chaîne du rebord », que l'on désigne aussi du nom de Draken-Bergen déjà affecté aux monts du sud ; par delà le Mauch, qui dépasse 2,100 mètres, les monts s'affaissent brusquement vers la vallée du Limpopo.

L'Orange à l'ouest et le Limpopo à l'est du cap de Bonne-Espérance, sont les deux grands fleuves de l'Afrique Australe ; ils en sont aussi les deux frontières : l'Orange avec le Sud-Ouest Africain, le Limpopo avec le Mozambique. Entre ces deux points extrêmes, de nombreux cours d'eau se déversent dans l'Atlantique et l'océan Indien. L'Orange, ainsi nommé par les premiers colons en souvenir de la maison royale de Hollande, a pour branche maîtresse le Senkou, la « Rivière Noire », descendue du pays des Bassouto, du Mont aux Sources ; grossi de la Semena et du Senkounyane, il reçoit la Maletsounyane, célèbre par sa chute de 181 mètres, et le Makhaleng, en aval duquel l'Orange forme la frontière de la Colonie du Cap. Ses affluents se succèdent : le grand et le petit Calédon, le Zoukou, le Vaal, l'Ongar, le Hartebeest, le Hygap et le Boradailé ;

après un cours de 2,018 kilomètres, il se déverse dans l'Atlantique au nord de la baie Alexander.

Le pays qu'il arrose, accidenté et montueux au long de son cours supérieur, est sillonné de profondes et verdoyantes vallées que remplacent, dans son cours moyen, de grandes plaines ondulées couvertes d'abondants pâturages. En aval de sa jonction avec le Vaal, le fleuve aborde une région de steppes, de ravins nus et stériles; son aspect change, son lit se rétrécit, ses eaux diminuent de volume, bues par les terres arides qu'il traverse. Dans son cours inférieur, il apparaît torrentueux et dévastateur dans la saison des crues, appauvri et errant dans son lit trop vaste à la saison des maigres.

Entre l'Orange et le Limpopo, les principaux cours d'eau sont: l'Olifant ou la rivière des Éléphants, la Breede River, la Groote River, la Sunday River et la Great Fish River qui se succèdent au long de l'Atlantique. Dans l'océan Indien, et en remontant la côte orientale, on relève le Kei, au cours rapide et aux pittoresques cascades, le Saint-John River qui s'enfonce dans les terres ainsi qu'un fiord entre de hautes falaises, puis, au long de la Natalie, le Zinkulu, le Komanzi, le Lazi, le Geni, le Tugela, au nord duquel la plage se déroule plate et sablonneuse, coupée de lagunes, jusqu'à la baie de Delagoa dans laquelle se déversent les eaux du pays des Zoulou et au-dessus de laquelle s'épanche le Limpopo dont le cours dépasse 1,500 kilomètres.

Le Limpopo, ou le *Crocodile*, est, avec le Vaal, affluent important de l'Orange, le principal cours d'eau de la république Sud-Africaine. Il est formé par des torrents descendus du versant septentrional des Hoogeveld, ou hauts plateaux. Orienté au nord, puis au nord-ouest, il longe dans son cours sinueux les frontières occidentales et septentrionales du pays, oblique à l'est, puis au sud, et vient, après avoir traversé la colonie portugaise de Mozambique, se jeter dans l'océan Indien par le 25° de latitude sud.

Dans ce cadre, dont nous avons indiqué, avec les grandes lignes extérieures, l'orographie et l'hydrographie générales, trois États politiquement distincts mais sourdement travaillés par le rêve d'unité fédérative que l'on désigne sous le nom d'*Afrikanderisme*, se juxtaposent: la colonie du Cap et ses nombreuses annexes, l'État libre d'Orange et le Transvaal ou la république Sud-Africaine. Nous les étudierons dans cet ordre.

I. — COLONIE DU CAP ET SES ANNEXES

La colonie du Cap proprement dite a pour limites : à l'ouest, l'Atlantique; au sud et à l'est, l'océan Indien ; au nord, le fleuve Orange, le Calédon et la chaîne du Drakenberg; sa superficie est de 517,849 kilomètres carrés, sa population d'environ 900,000 habitants dont près d'un tiers d'Européens. L'Angleterre l'enleva en 1794 à la Hollande qui la recouvra en 1802, la reperdit en 1806 et en fut définitivement dépossédée par les traités de 1815, lesquels légitimèrent l'occupation anglaise.

A ce territoire, presque aussi vaste que la France, l'Angleterre annexa, en 1840, la

Natalie ou territoire de Natal, qu'elle érigea en 1856 en colonie distincte, puis le Zoulouland, le Griqualand en 1871, la même année le Lésouto ou terre des Bassouto, en 1875 la Cafrerie et le pays des Pondo, la terre des Bechouana.

La plupart de ces annexions ne furent ni voulues ni préméditées ; l'ambition d'agrandir ce domaine y eut moins de part que la nécessité de couvrir ses frontières, de refouler le noir plus au nord. Lorsqu'en 1834 eut lieu le grand *trek* des Boers exaspérés contre l'Angleterre qui décrétait, sans compensation suffisante pour eux, l'émancipation de leurs esclaves, les Boers envahirent le domaine des Cafres qui, usant de représailles, se ruèrent sur la colonie. Force fut de les repousser, puis de les déposséder. A mesure que les blancs remontaient vers le nord, les noirs affluaient vers le sud, menaçants et désespérés, et chacune de leurs attaques était suivie d'un large coup de faux qui, élargissant le territoire des blancs, en reportait la frontière plus avant dans l'intérieur. D'étape en étape l'Angleterre est ainsi remontée jusqu'à la Zambézie et le jour où des nécessités politiques l'amèneraient à s'en emparer, ce jour-là, par la région des Grands Lacs et de l'Ouganda elle relierait ses colonies méridionales au bassin supérieur du Nil, à la mer Rouge et à la Méditerranée.

Décimés par les guerres, refoulés par les blancs, les indigènes sont en nombre restreint dans la partie méridionale de la colonie du Cap, et, même au nord, ils sont contenus par les Anglais et les Boers. Traqués comme des bêtes fauves, les *Bushmen*, « hommes des brousses », ont en grande partie disparu des rives de l'Orange. Leur vie fugitive et nomade a fait d'eux des êtres disgraciés, chétifs et malingres, tenus en dehors de l'humanité. Plus nombreux et plus robustes, les Hottentots ont mieux résisté, mais on ne les trouve guère réunis en tribus qu'au nord de l'Orange.

Berceau d'un empire naissant, la ville du Cap, camp hollandais, devint de bonne heure une ville hollandaise ; elle en a conservé l'aspect. Les rafales du cap des Tourmentes, les furieux coups de vent du sud-ouest ont passé, sans les ébranler, sur ses constructions massives, d'aspect seigneurial, dorées par les rayons d'un clair soleil alternant avec les lueurs blafardes d'un ciel tempétueux, adossées aux puissantes assises du Table-Mountain derrière lesquelles les montagnes Bleues fuient à l'horizon. Sur la plage, Hottentots, Cafres, Damaras et Namaquas, Malais et métis se pressent ; dans la région des affaires, le blanc prédomine, mais le noir ne disparaît pas. « Jamais et nulle part, écrit M. de Hübner, vous ne le perdrez de vue complètement. Il est le maître du continent. J'ignore s'il le sait ou s'il le sent, mais par sa présence il le prouve. N'étaient les noirs on se croirait en Europe. Au déclin du jour les rues se dépeuplent. Tout le monde, chefs et commis, patrons et sous-ordres, banquiers, négociants, boutiquiers un peu aisés demeurent à la campagne. A ces heures les trains regorgent de voyageurs et la grande route se couvre d'équipages. Tous s'enfuient dans la direction de Wynberg, le paradis du Cap. Les hautes autorités anglaises, civiles et militaires, avec leur personnel, sont retenues par le devoir ; quelques rares familles hollandaises de la vieille roche, par leur attachement au vieux manoir de leurs ancêtres. »

Peuplée de 50,000 habitants, la ville du Cap se complète par des villages de plaisance semés dans la campagne ou sur le bord de la mer et, plus à distance, par des

centres d'une certaine importance qui gravitent autour de la capitale : tels Simon's Town, au sud, entrepôt militaire et naval; Stellenbosch, dans l'est, et qu'une voie ferrée relie au Cap ; puis Paarl, grand village hollandais tout en façade sur la route menant aux monts Draken-Steen. Entre Stellenbosch et Paärl, dans le *Fransche Hock*, le « quartier des Français », s'établirent les réfugiés français à la fin du XVIIe siècle.

Au long de la côte et à l'est de la ville du Cap, s'échelonnent les ports de Mossel Bay, dont la valeur des échanges n'excède pas 4 millions à l'année ; Port-Elizabeth, bien autrement important et devenu le principal centre commercial de la colonie, autant par son activité que par le chiffre de ses échanges qui dépasse 75 millions, alors que celui de la ville du Cap n'est que de 60 millions. Port-Elizabeth est, par excellence, la ville anglaise de cette région, celle où affluent les colons britanniques, résolus à faire fortune, n'y épargnant ni leurs peines ni leur énergie. « A dire vrai, écrit M. de Hübner, au sens figuré du mot, les seuls nègres de l'Afrique, ce sont eux. Mais ils ne le seront que pendant quelques années et au bout de cet exil ils entrevoient les horizons riants du *home*, de l'aisance, de la richesse peut-être, certainement des loisirs et de l'indépendance. Ces espérances se réaliseront-elles ? D'abord tout le monde ne fait pas de l'argent ici. Et puis l'argent est-il un gage assuré de bonheur? Demandez-le aux nouveaux riches qui vivent à Kensington ou à Brighton, ou dans les *country houses* de la vieille Angleterre, jouissant des fruits amassés par leurs labeurs aux antipodes. La plupart d'entre eux sont rongés du désir de retourner *là-bas*. Ils ont le mal du pays, le mal de l'Afrique, de l'Australie, de la Chine, du Japon. »

Au nord de Port-Elizabeth et dans l'intérieur des terres, s'élève Graham's-Town, la troisième ville de la colonie du Cap, autrefois poste militaire avancé, base d'opération dans les guerres contre les Cafres, aujourd'hui cité commerçante et centre de l'élevage des autruches. En dehors de ces agglomérations on ne rencontre que de petites villes ou des bourgs : King-William's-Town, Graaf-Reinet, Worcester, Uittenhane, Swellendam, Queen's-Town, dont la population oscille entre 3,000 et 6,000 habitants.

Ici, la terre produit en abondance le grain et le vin, la viande et la laine. L'Afrique centrale nourrit d'excellents chevaux, de nombreux troupeaux de brebis et de bêtes à cornes. Les transports s'effectuent au moyen de bœufs, aussi les fermiers ont-ils créé une industrie spéciale, celle de l'élevage et du dressage de bœufs *porteurs* et *coureurs*. Une exploitation très prospère autrefois, fut celle des autruches ; grâce aux incubateurs artificiels on réussit à les multiplier au point qu'on comptait, en 1882, 16,000 de ces oiseaux domestiques, donnant 114,000 kilogrammes de plumes, d'une valeur de plus de 27 millions de francs. Mais la mode changeante a fait baisser de 500 à 200 francs la valeur moyenne du kilogramme de plumes, et des épidémies ont, à diverses reprises, décimé les autrucheries. Pour conserver, autant que possible, à la colonie, le monopole de cette exploitation, le gouvernement du Cap a frappé d'un droit de sortie de 2,500 francs l'importation de l'autruche et de 125 francs celle de l'œuf.

Pays longtemps et exclusivement agricole, la colonie du Cap a développé ses ressources industrielles et minières, exploitant ses gisements de cuivre, créant des tanne-

ries, minoteries et brasseries, des manufactures de lainages et de draps, utilisant pour ses salaisons de poisson un sel renommé. Son mouvement commercial s'accroît rapidement, dépassant 275 millions à l'importation, 250 à l'exportation. Au nombre des principaux produits exportés figurent, pour une somme qui dépassait, en 1889, 100 millions de francs, les diamants, bien connus sous le nom de diamants du Cap. « Ces champs diamantifères, écrivait M. Desdemaines-Hugon, dans la *Revue des Deux-Mondes,* sont situés sur la limite de la colonie du Cap de Bonne-Espérance et de l'État libre du fleuve Orange, à environ 1,200 kilomètres de Cape-Town, par une altitude moyenne de 1,800 mètres. Ils appartenaient d'abord à la république de l'Orange, mais dès que la richesse extraordinaire de ces gisements fut bien établie, le gouvernement anglais se rappela tout à coup qu'il était cessionnaire des droits d'un ancien chef Cafre dont ces terrains devaient faire partie. Il s'en empara en dépit des protestations énergiques de la république hollandaise qui, en 1871, offrait loyalement de soumettre la question à l'arbitrage de l'empereur d'Allemagne. Le gouvernement du Cap s'y refusa et garda les mines, malgré le résultat des arpentages qui ne lui était pas favorable. » Les plus importants de ces placers diamantifères sont ceux de Kimberley, de Beer, Bultfontein et du Toit's-Pan; leur production totale, depuis leur découverte, s'élève à près de 1,500 millions.

Après les diamants viennent : la laine, les plumes d'autruche, les peaux, le cuivre, le mohair. Port-Élizabeth tient, avons-nous dit, le premier rang dans ce mouvement commercial dont l'Angleterre attire à elle la plus grande partie et que dessert un mouvement maritime de plus de 800 navires, dont près de 600 sont sous pavillon britannique.

Au nord de la colonie proprement dite du Cap, s'étendent les territoires des Griqua et des Betchouana; à l'est, la Cafrerie, le Lésouto ou terre des Bassouto, la Natalie et le pays des Zoulou. De ces États, les uns, comme le pays des Griqua, sont politiquement annexés depuis 1880; les autres, comme le Lésouto et la Cafrerie, sont administrés par des résidents, d'autres, comme le Bechouana, sont sous le protectorat direct de la Couronne ; tous relèvent de l'Angleterre et font partie de son domaine colonial. Si le Griqualand est politiquement annexé au Cap, c'est que dans le Griqualand se trouvent les mines de diamants; si le Bechouana est terre de protectorat, c'est que ses limites indécises, lentement reculées au nord, remontent vers le Zambèze et que, pour être différée, l'annexion n'en sera que plus profitable. Dans ces deux régions septentrionales, la population est clairsemée. On ne compte pas plus de 100,000 habitants dans le territoire des Griqua, 500,000 dans la terre des Bechouana, dont la superficie dépasse déjà 480,000 kilomètres carrés. Le sol est maigre et sec dans cette région qui confine à la terre des Ba-Kalahari, laquelle ne nourrit guère que des chèvres.

Plus riche, la terre des Bassouto se couvre de nombreux troupeaux de chevaux et de bêtes à cornes. Les Boers l'envahirent, refoulant les indigènes dans les régions montagneuses; l'Angleterre intervint pour protéger ces derniers et son intervention

suffit pour décider les Boers à *trek* encore plus au nord, dans l'État libre d'Orange, où ils se cantonnèrent solidement. Mais les Bassouto affranchis par leurs protecteurs ne rentrèrent pas pour cela en possession de leur territoire ; les Anglais s'y substituèrent aux Boers; les Bassouto s'insurgèrent et la guerre éclata. Elle coûta 100 millions à l'Angleterre qui resta maîtresse du pays et l'administre directement par l'intermédiaire d'un résident.

Encadrée, pour ne pas dire étranglée, entre la Natalie au nord et la colonie du Cap au sud, entre les monts Draken à l'ouest et l'océan Indien à l'est, la Cafrerie est à la fois la plus pittoresque, la plus féconde et la plus salubre de ces régions de l'Afrique Australe, aussi l'Angleterre qui, au nord, au sud et à l'ouest enserre la Cafrerie, a-t-elle peine à contenir la formidable poussée de ses colons, impatients de prendre possession de ces terres que les Cafres sont résolus à défendre. En maintes occasions, les Cafres ont prouvé leur courage et leur force de résistance; robustes et vigoureux, ils sont nombreux et leur nombre s'accroît chaque année par l'excédent des naissances sur les décès ; sur une superficie de 40,000 kilomètres carrés ils sont plus d'un demi-million.

L'infinie variété et l'apparente bizarrerie des modes de gouvernement appliqués par l'Angleterre à ses colonies s'expliquent par les conditions particulières à chacune d'elles, par la nécessité d'adapter les rouages gouvernementaux à ces conditions, en vue d'amener, selon les circonstances, tantôt la substitution de son influence à celle des chefs indigènes, comme aux Indes, tantôt d'asseoir, comme en Australie, sa domination sur un sol dépeuplé, ou, comme au Canada, de désarmer par d'habiles concessions, des rancunes séculaires. « En Cafrerie, écrit M. de Hubner, les grands chefs ont, de concert avec le gouvernement anglais, librement adopté certaines lois, comme par exemple la défense du débit des boissons alcooliques et d'autres dispositions relatives aux mœurs. Les magistrats ont, outre la mission de protéger les rares trafiquants ou pionniers blancs, celle de veiller à ce que les lois soient observées. Ils sont avant tout des diplomates. »

Aussi étendue et aussi peuplée que la Cafrerie, la Natalie doit son nom de Natal à Vasco de Gama qui en releva les côtes le jour de Noël 1497 ; mais, contrairement à la Cafrerie, la Natalie est aujourd'hui un territoire essentiellement britannique, où prévaut le régime de la grande propriété, possédée par les blancs, travaillée par les nègres et les *coolies* hindous venus de Calcutta et de Madras. Engagés par les planteurs pour dix ans, libérés à l'expiration de leur contrat, ces coolies restent dans la colonie où, grâce à leur sobriété, leur persévérance et leur économie, ils accaparent le commerce de détail. On en compte près de 30,000 disséminés dans la Natalie et leur nombre s'accroît. Ici, le sol se prête à l'élevage des bestiaux et à la culture des céréales, à l'exploitation forestière et à l'industrie minière. Les gisements de charbon occupent, selon les ingénieurs, une superficie de 3,500 kilomètres carrés, renfermant 2 milliards de tonnes de combustible.

Durban, près le promontoire de Port-Natal, est la ville importante de cette région, ville tropicale, ne rappelant en rien le Cap ou Port-Elizabeth, ville encadrée de figuiers multipliants aux troncs tourmentés et aux branches tordues, de mangliers au feuillage épais, de gigantesques bambous et d'énormes bananiers. L'emplacement sur lequel



LES CHUTES VICTORIA.

s'élève la double ville de Durban, ville haute et ville basse, était, il y a 40 ans à peine, le promenoir favori des éléphants ; les lions abondaient dans les hautes forêts voisines. Aujourd'hui Durban renferme 18,000 habitants dont 9,000 blancs, et concentre dans son port la plus grande partie du commerce de la Natalie qui dépasse 60 millions à l'année. Des voies ferrées relient Durban aux centres sucriers d'Isipingo au sud, de Vezulam au nord, et de Pieter-Maritzbourg au nord-ouest.

Les Zoulous sont nombreux dans la Natalie, plus nombreux même, aujourd'hui, que sur leur sol natal. Depuis leur sanglante défaite de 1879, ils semblent avoir renoncé à la lutte et s'accommoder des conditions moins précaires d'existence que leur assure la domination anglaise. Ils trouvent facilement à gagner leur vie sur les plantations et l'appât d'un salaire leur fait peu à peu déserter le Zulu-Land pour émigrer en Natalie.

II. — L'ÉTAT LIBRE D'ORANGE ET LA RÉPUBLIQUE SUD-AFRICAINE

Ces deux États républicains, tous deux peuplés de Boers et affranchis du joug de l'Angleterre, ont même origine et même histoire. Dès 1825, mais surtout en 1834-1837, les Boers, impatients de se soustraire au contact des Anglais maîtres de la colonie du Cap, franchirent le fleuve Orange, et remontant vers le nord, envahirent la région qu'occupe aujourd'hui l'État libre d'Orange. L'Angleterre les y suivit et y proclama sa suzeraineté. De nouveau la guerre éclata entre les deux races, l'une à l'autre antipathique. Vainqueurs d'abord, puis vaincus, les Boers se remirent à *trek*, s'enfonçant toujours plus au nord, sous la conduite de leur chef Pretorius, irréconciliable ennemi de la Grande-Bretagne. S'il avait l'esprit étroit et l'intolérance fougueuse du fanatique, Prétorius avait la foi robuste et l'indomptable énergie d'un chef de pasteurs. Ainsi que Moïse, il conduisait le peuple élu à la conquête de la terre promise, et c'était bien la terre promise, cette région aux riches pâturages, aux collines verdoyantes, aux montagnes bleuâtres, peuplée de gibier, abondamment arrosée, dans laquelle il s'arrêta enfin et dont la capitale, Prétoria, devait porter son nom.

La persévérance des Boers eut raison de la ténacité britannique. Impuissante à coloniser l'État d'Orange, l'Angleterre le rétrocéda aux Boers sans autre condition que de n'y pas rétablir l'esclavage. En 1852 le traité de rétrocession constituait l'État libre d'Orange ; en 1881, la République du Transvaal était officiellement reconnue après une série de combats dans lesquels les colonnes anglaises furent décimées.

Sur une superficie de 107,439 kilomètres carrés, l'État libre d'Orange possède une population d'environ 150,000 habitants dont 70,000 blancs et 80,000 indigènes. Il a pour limites ; au nord, le Transvaal ou la République Sud-Africaine ; au sud la colonie du Cap dont le sépare le fleuve Orange ; à l'ouest la terre des Griqua ; à l'est le territoire des Bassouto et la Natalie ; le Vaal, au nord, forme la frontière avec le Transvaal. Dans ses limites politiques, qui cadrent assez exactement avec ses barrières géographiques, l'État libre d'Orange affecte la forme d'un plateau d'une altitude

moyenne de 1,300 mètres déroulant en longues pentes du nord-est au sud-ouest des plaines légèrement accidentées, couvertes de pâturages.

Ils constituent la principale richesse de l'État, dont l'élevage est l'industrie spéciale. Sur les 11 millions d'hectares qu'exploitent 6,000 fermiers, 70,000 seulement sont cultivés, le reste est affecté au bétail et surtout aux brebis mérinos dont le nombre dépasse 5 millions. Bien qu'encore restreinte, l'agriculture est en voie de progrès et le sol ensemencé donne d'abondantes récoltes de céréales. Le sous-sol est riche, riche en pierres précieuses, en houille et, semble-t-il, en gisements aurifères. L'exportation atteint déjà 50 millions de francs à l'année et consiste surtout en laines, peaux, diamants et plumes d'autruche. Cette exportation serait bien autrement considérable, si l'Angleterre n'avait détaché du territoire de l'État, ainsi que nous l'avons dit plus haut, la région diamantifère occidentale.

Bloemfontein, capitale de l'État, en est aussi la seule ville. Sa population n'excède pas 3,000 âmes ; elle n'en est pas moins un centre politique, intellectuel et commercial; elle est aussi un sanatorium renommé pour les maladies de poitrine et, depuis quelques années on y envoie des malades, même d'Europe. En dehors de Bloemfontein, cette région pastorale n'a que des villages, des marchés fréquentés à certains jours, et des entrepôts agricoles, tels : Béthulie, création des missionnaires français sur l'Orange ; Ladybrand, au cœur de la province la plus fertile ; Philippolis, puis Fauresmith et Jagersfontein, centres de l'exploitation diamantifère.

Plus étendu que l'État libre d'Orange, le Transvaal ou République Sud-Africaine, recouvre une superficie d'environ 300,000 kilomètres carrés, peuplée de 400,000 habitants dont 110,000 blancs; ses limites ont été fixés par la convention de Londres du 27 février 1884 et rectifiées par la convention du Cap en date du 20 juin 1888. Ces actes assignent comme frontières au Transvaal : au nord, le pays des Matabelés; à l'ouest le Bechouanaland et les territoires nègres sous protectorat anglais; au sud l'État libre d'Orange et la Natalie : à l'est, la terre des Zoulou, celle des Souasi et le Mozambique portugais.

Deux fleuves, le Limpopo, ou *Crocodile,* au nord, et le Vaal au sud, dessinent, avec leurs affluents, l'hydrographie du Transvaal. Nous avons dit que ces affluents nombreux étaient plus apparents que réels, souvent à sec ou roulant des eaux torrentueuses; on a, dans une certaine mesure, remédié à cet inconvénient en établissant des barrages et des réservoirs. Le pays est en outre bien approvisionné d'étangs; il est surtout riche en eaux sulfureuses encore peu connues, mais, paraît-il, des plus efficaces contre la goutte, les rhumatismes, la paralysie et les maladies scrofuleuses.

Toute la partie méridionale du pays est formée de hauts plateaux qui s'étendent, en plan incliné, depuis les Drakenberg, par 2,000 mètres d'altitude, jusqu'à Prétoria par 1,300. Au nord de ces plateaux, trois chaînes principales sillonnent le Transvaal de l'ouest à l'est; ce sont les Magaliesbergen, qui se déroulent de Rustenburg à Prétoria ; puis une chaîne brisée, composée d'une série de massifs : le Dwarsberg, le Wittfonteinberg, le Hanglip, le Makapan, le Zabedele, la Marchimala ; la troisième,

celle de la Blaauwberg et de la Zoutpensberg, prolonge ses ramifications jusqu'au Limpopo. Nulle part ces montagnes ne soulèvent de hautes cimes; les deux points culminants, l'Ingwenya et le Mauchsberg, dépassent seuls 2,000 mètres et n'atteignent pas 2,500. En dehors de ces chaînes de montagnes, l'orographie du Transvaal apparaît montueuse et accidentée; les soulèvements du sol se déploient en longues vagues terrestres que dominent çà et là des pics isolés, à cimes aplaties, montrant leur ossature rocheuse et auxquels ou donne le nom de *Kopjes*, « têtes ».

Favorisé par la nature et le climat, le Transvaal offre successivement, au voyageur qui le remonte du sud au nord, la végétation des zones tempérée, semi-tropicales et tropicales. Les forêts font défaut dans le sud où les fermiers incendient les prairies l'hiver, mais au nord apparaît une végétation luxuriante; le *Boschweld*, « champs boisés », large bande de terre semée de bouquets d'arbres, marque la transition entre les deux régions dont la plus méridionale est essentiellement agricole et pastorale. Dans cette dernière, zone des Hauts Plateaux, les écarts de température sont considérables, avec des maxima de 25 et des minima de 0. Plus au nord le thermomètre ne descend pas au-dessous de 11.

Il est encore difficile d'apprécier les ressources agricoles du Transvaal; elles sont grandes, mais les bases d'évaluation font défaut. Trente mille Boers disséminés sur une superficie presque aussi considérable que celle de la France, se bornant à cultiver ce qui est nécessaire pour leur famille et leurs serviteurs noirs, sans voies de communication pour écouler le surplus de leurs produits, ne sauraient permettre d'apprécier la capacité de rendement du sol. Les essais de culture de la canne à sucre, du tabac, du café et des fruits tropicaux ont donné, dans le nord, dans les districts de Prétoria et surtout de Rustenburg, des résultats satisfaisants, de même que l'élevage du bétail dans le sud. Toutefois, comme pays d'élevage, le Transvaal est inférieur à l'État d'Orange; la mouche *tsétsé* interdit aux troupeaux les pâturages du nord. « C'est, écrit M. E. Reclus, à une distance de 10 à 130 kilomètres en deçà du Limpopo, que l'on entre dans la région fatale; arrivés à l'endroit précis où va commencer la zone de la *tsétsé*, les voyageurs détèlent leurs bœufs et descendent de leurs chevaux pour les renvoyer sur les plateaux du sud. Dans les régions situées près de la limite, les éléphants savent parfaitement que pour fuir la poursuite des cavaliers ils doivent se mettre sous la protection de la mouche *tsétsé;* ils se réfugient dans les campagnes riveraines du Limpopo où l'homme n'ose les suivre qu'à pied ou bien sur un cheval habillé d'une toile épaisse que ne peut traverser le dard de l'insecte. »

Prétoria, capitale de la république, renferme environ 4,000 blancs. Elle s'élève, par 1,300 mètres d'altitude, dans une vallée, entre la chaîne des Magaliesbergen et les hauts plateaux. Elle est bâtie en échiquier, comme les villes américaines, et découpée en parcelles régulières. Siège de l'Assemblée législative et du gouvernement, c'est aussi à Prétoria que convergent les lignes télégraphiques et les principales voies de communication. Johannesburg fait partie du district de Prétoria, mais elle doit son importance aux mines d'or de Witwatersrand qui s'étendent sur une grande superficie. Ville toute récente, elle a crû spontanément comme les cités minières du Nouveau-Monde et renferme aujourd'hui près de 30,000 habitants.

Barberton dans la vallée du Kaap et le district de Lydenbourg est, elle aussi, un centre d'exploitations minières. Elle compte à peine huit années d'existence et, après une période de prospérité, traverse une crise commerciale fâcheuse. Les autres centres de la République Sud-Africaine ne méritent guère une description particulière. Ce sont des bourgades composées d'une centaine de maisons tout au plus, contenant quelques rares magasins et n'ayant d'animation qu'à l'époque des foires ou marchés.

La production aurifère annuelle du Transvaal s'élève, en moyenne, à 35 millions de francs. Les autres produits d'exportation consistent en laine, bétail, plumes d'autruche, ivoire. L'importation atteint 125 millions et s'effectue surtout par les ports de Durban et de la baie de Delagoa.



Convoi de bœufs dans les montagnes.



Pic de Ténériffe.

IV. — AFRIQUE INSULAIRE

ILES DU CAP-VERT. — ASCENSION. — SAINTE-HÉLÈNE. — MADAGASCAR. — LES COMORES. — LES AMIRANTES. — LES SEYCHELLES. — LES MASCAREIGNES.

Le double océan, dans les eaux tièdes duquel baigne le continent africain, est pauvre en îles. Cette terre compacte et massive a résisté aux efforts des vagues qui n'ont pu entamer ses côtes rigides, non plus que ses fleuves les échancrer de larges estuaires. Ni les Açores, ni même les Canaries que nous avons décrites dans notre second volume, et que 100 kilomètres à peine séparent de l'Afrique, ne semblent des fragments du continent; il en est de même des îles du Cap-Vert, de la grande île de Madagascar et de ses satellites au sud-est. La mer, qui partout ailleurs, dans son incessant mouvement de flux et de reflux, a pénétré, disjoint, émietté les côtes de l'Europe, de l'Asie, de l'Amérique, ici a été impuissante à détacher autre chose que d'insignifiantes parcelles de terre dans la baie de Biafra, au fond du golfe de Guinée, ou sur le littoral de Zanzibar. Partout ailleurs, les grandes profondeurs sous-marines qui règnent entre les îles et le continent, la structure géologique de ces îles, leur faune et leur flore semblent leur assigner une formation distincte.

Les îles du Cap-Vert n'ont d'africain que leur nom et leurs pluies de sable dont nous parlerons plus loin. Bien que distantes de 465 kilomètres seulement du promontoire dont on leur a donné le nom, un abîme de 4,000 mètres de profondeur se creuse entre elles et lui, et en fait, ce qu'elles sont en réalité, des terres océaniques et volcaniques. Dix îles principales et quatre petits îlots forment cet archipel portugais, dont la superficie, de 3,851 kilomètres carrés, est peuplée de 111,000 habitants.

Un Italien, au service du Portugal, Antonio di Noli, découvrit ces îles vers 1460. Il ne lui fallut pas plus d'une journée pour relever celles de Maio, de Sào-Thiago ou Saint-Jacques et de Fogo. Les autres étaient trop proches pour échapper aux recherches de ces habiles explorateurs. Ce qu'ils en virent n'était pas pour les séduire : des côtes arides ou marécageuses en arrière desquelles se dessinaient des montagnes pelées, striées d'éboulis et de roches noirâtres, d'argiles rouges, de cendres et de pierres ponces; des cônes de cratères éteints, on en voit plus de vingt du pont d'un navire, en doublant l'extrémité septentrionale de Santo-Antao; puis, des ravins profonds, des eaux rares, une flore et une faune sans caractère propre. Aussi, des années s'écoulèrent-elles avant que des colons portugais, assistés d'esclaves nègres importés de la côte d'Afrique, tentassent de défricher le sol et d'élever des bestiaux. Dans quelques-unes de ces îles, les vallées étaient fécondes, dans presque toutes les pâturages étaient bons; la température moyenne se maintenait à 23 degrés et si les fièvres paludéennes sévissaient sur le littoral au point de faire donner à Sào-Thiago le surnom de *mortifère*, il n'en était pas de même sur les hauts plateaux de Santo-Antao.

Ce littoral est, par contre, un riche vivier et la pêche, à elle seule, suffirait à l'alimentation de la population, à la condition toutefois de trier avec soin les poissons capturés et d'écarter les espèces vénéneuses qui abondent. Sur la côte, comme dans l'intérieur des îles, les *pluies sèches* sont fréquentes. Le phénomène que l'on désigne de ce nom et dont, ainsi que beaucoup d'autres voyageurs, nous avons été témoin oculaire, est spécial à ces îles; on en a constaté de rares exemples à Madère et dans les Canaries, mais si rares qu'on les considère comme un prodige. La *pluie sèche* consiste en une pluie de poussière impalpable, apportée par les vents d'est des déserts africains. Souvent, au lever du jour, les voiles, les agrès, le pont du navire sont couverts de cette poussière rougeâtre que l'humidité retient et que les vents ont lentement déposée pendant la nuit. Ces vents la charrient bien au delà des îles du Cap-Vert, jusqu'à 2,000 kilomètres au large du continent; ils l'enlèvent au Sahara, la soulevant en épais tourbillons; les parcelles les plus légères sont entraînées par le courant atmosphérique et les nuages qu'elles forment se déploient sur une surface évaluée à 300,000 kilomètres carrés. Cette énorme quantité de poussière, que les vents enlèvent ainsi depuis des siècles au désert, explique le caractéristique aspect des *Hamada* aux roches lisses, polies, menuisées par les brises, usées par elles, et l'absence, sur ces *Hamada*, de molécules de sable ou de poussière.

L'élevage du bétail fut, au début, la principale occupation des colons; peu nombreux, ils se partagèrent le sol et firent de l'archipel ce qu'il est resté : un pays de grandes propriétés. Un seul propriétaire possède un tiers de l'île de Sào-Thiago et

emploie 3,000 fermiers et valets de ferme. Le bétail lâché sur ces vastes espaces, prospéra ; les brebis et les chèvres, les vaches et les chevaux, les ânes surtout, se multiplièrent au point de devenir à demi sauvages ; il fallut la sécheresse et la terrible famine de 1831 pour diminuer considérablement le nombre de ces animaux passés à l'état de gibier. Depuis, l'agriculture a fait quelques progrès ; on a développé les cultures vivrières : maïs, manioc, haricots ; puis le café, très renommé, la canne à sucre, le tabac et surtout le *jatropha curcas*, sorte d'euphorbiacée, connue dans le pays sous le nom de *purgueira* et dont on exporte les graines et l'huile. Cette plante, qui réussit parfaitement dans les terres arides, est bien adaptée à un sol où l'eau pluviale fait souvent défaut.

Santo-Antao est la plus grande et la plus fertile des îles de l'archipel. Les montagnes plus élevées, et dont l'une, le Topo do Coroa, dépasse 2,200 mètres, retiennent les nuages ; des eaux courantes arrosent les vallées et alimentent une végétation abondante. C'est dans ces vallées et sur le littoral que se rencontrent les rares centres de population, dont Ribeira-Grande, peuplée de 5,000 habitants, est le plus considérable. Près de Santo-Antao, la petite île de San-Vicente, basse, aride et en grande partie dénudée, serait sans importance, n'était son port, affouillé par les vagues dans un ancien cratère ébréché, et le meilleur de l'archipel. Au fond de ce port s'élève la triste ville de Mindello, entrepôt de charbon ; elle n'a ni arbres, ni verdure, ni eau, et ses habitants en sont réduits à l'eau distillée de la mer ou à celle qu'on leur apporte de Santo-Antao. Mais ce port est le centre commercial de l'archipel et des centaines de bateaux à vapeur y font escale pour renouveler leur provision de combustible. D'importantes compagnies de transatlantiques y possèdent des comptoirs et plus de 70,000 passagers y descendent à terre chaque année.

A l'est de San-Vicente, se succèdent Santa-Luzia, Saô-Nicolau, semée de roches volcaniques, mais pourvue de sources abondantes et même d'un cours d'eau torrentueux, le Ribeira Brava, à l'embouchure duquel s'ouvre un port de cabotage assez fréquenté ; puis l'île de Sal ou du Sel, dont on exploite les salines, et celle de Boa Vista où les sables, « venus du Sahara », disent les indigènes, se déroulent en longues dunes. Saô-Thiago, plus au sud, est, comme Santo-Antao, montagneuse et fertile ; dans ses vallées on cultive avec succès la canne à sucre, le riz, les bananes, les oranges. Praia, sa capitale, peuplée de 4,000 habitants, renferme plus de blancs qu'aucune autre ville de l'archipel. Fogo, enfin, ou « l'île du Feu », dresse à 2,900 mètres son cratère que l'on relève à 150 kilomètres au large. Elle consiste en un vaste massif volcanique dont les éruptions, notamment celles de 1785 et de 1799 sont restées célèbres ; mais son sol de scories est remarquablement riche et produit un tabac renommé, aussi l'île, souvent dépeuplée par les éruptions, s'est toujours repeuplée, et Fogo renferme encore plus de 12,000 habitants. La petite île de Brava, sa voisine, est comparativement plus peuplée encore ; sur une superficie de 55 kilomètres carrés elle contient 8,000 habitants, soit 150 par kilomètre carré. Ici, comme dans toutes les autres îles, la population s'accroît rapidement. Cette population se compose de Portugais et de descendants de Portugais, de nègres et surtout de métis des deux races. N'étaient les terribles famines causées par

la sécheresse et la mortalité que ces famines amènent, la densité atteindrait rapidement un niveau très élevé.

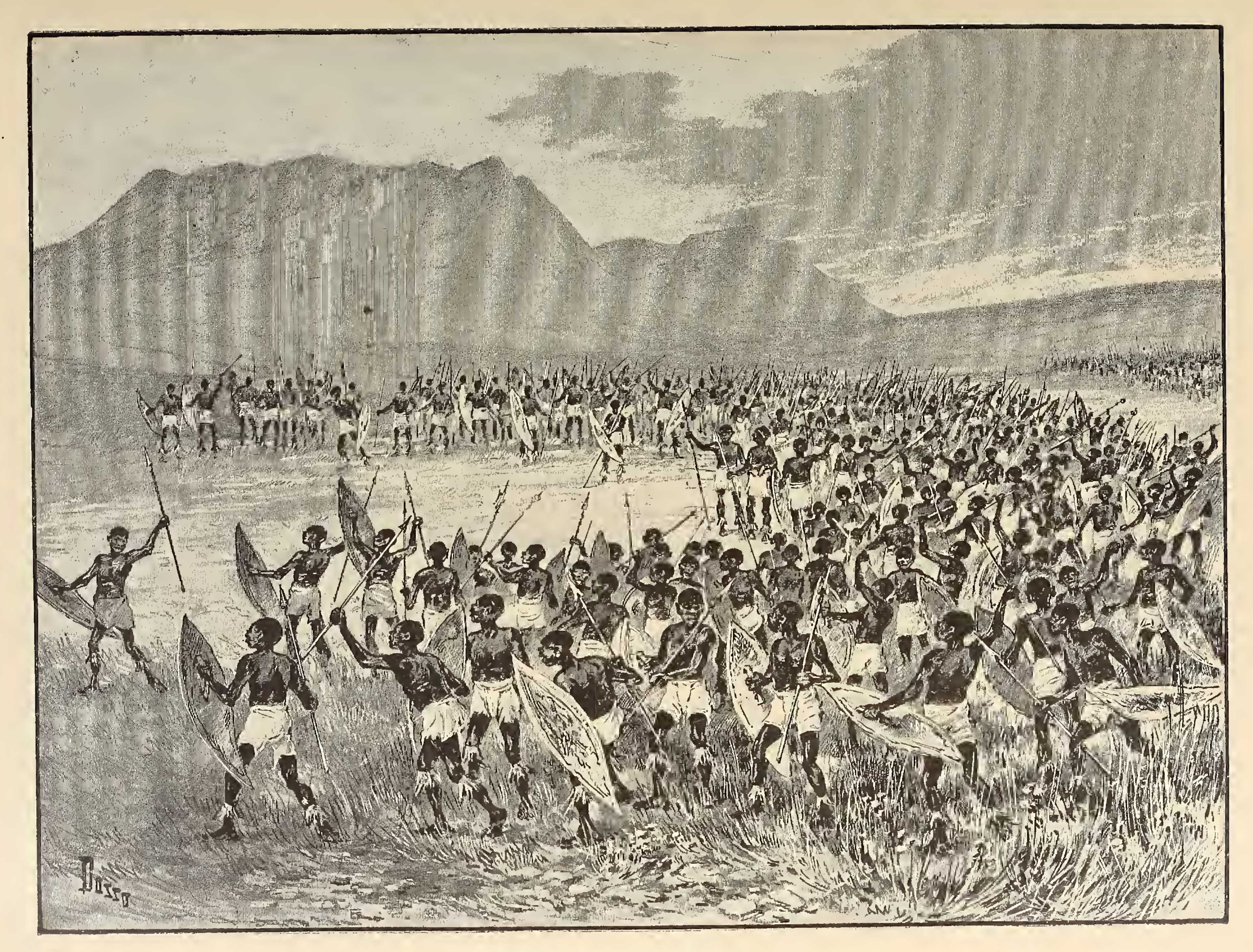
On évalue à 6 millions de francs le mouvement commercial des îles du Cap-Vert, dont 4 millions pour l'importation et 2 millions pour l'exportation. L'importation de houille à Saint-Vincent dépasse annuellement 150,000 tonnes. Le mouvement commercial, concentré dans le port de Mindello, se chiffre par un total de près de 1,000 paquebots à vapeur à l'entrée et à la sortie.

Terres solitaires et perdues au milieu de l'immensité de l'Atlantique, les îles anglaises de l'Ascension et de Sainte-Hélène situées, la première à 1,560 kilomètres, la seconde à 1,000 kilomètres des côtes d'Afrique, en dehors des routes maritimes, sont sans importance commerciale, L'île de l'Ascension n'a ni faune ni flore propres ; c'est un promenoir de tortues de mer, très appréciées et atteignant un volume énorme, on en a recueilli qui pesaient jusqu'à 500 kilogrammes. Les Anglais y ont établi une station de ravitaillement et un sanatorium pour leur flotte chargée de la surveillance des côtes de l'Afrique. Le climat de l'Ascension est salubre et les montagnes vertes qui sillonnent l'île offrent aux officiers et aux soldats éprouvés par les fièvres du golfe de Guinée un changement de milieu des plus salutaires. Sainte-Hélène, illustrée par l'exil et la mort de Napoléon Ier, serait, sans ce grand nom, profondément inconnue.

Par delà le cap de Bonne-Espérance, la grande île de Madagascar s'allonge, dans l'océan Indien, en face de la côte de Mozambique, dont près de 400 kilomètres la séparent. Plus étendue que la France, sous le protectorat de laquelle elle est placée, sa superficie est de 590,000 kilomètres carrés et sa population, diversement estimée, paraît être de 3 millions d'habitants.

Les anciens connurent-ils cette grande île à laquelle les Mascareignes et les Comores, les Amirantes et les Seychelles servent de satellites, constituant sur 1,000 kilomètres de l'est à l'ouest, sur 1,500 du nord au sud une série de terres semées dans l'océan Indien ? Dans son mémoire sur le *Périple d'Hannon*, le commandant Mer attribue aux Carthaginois la découverte de Madagascar, et M. Guet affirme que les Carthaginois la colonisèrent. Quoi qu'il en soit, la nuit se fit sur leurs découvertes comme sur leur civilisation et ce n'est qu'au xe siècle de notre ère que l'Arabe Maçoudi désigne vaguement Madagascar sous le nom de Djafouna ; ce n'est qu'au xve que le Portugais Diego Diaz la baptisa du nom de Saô-Lourenco. Mais ces grands retrouveurs de terres perdues, ces découvreurs de terres nouvelles n'étaient pas assez nombreux pour établir ne fût-ce qu'un faible poste militaire sur toutes les îles et les contrées qu'ils relevaient dans leurs courses hardies à travers les océans. Le Portugal s'y fût dépeuplé ; il ne pouvait étreindre la moitié de l'univers : l'Afrique occidentale et ses archipels, le golfe de Guinée, l'Angola, le Zambèze et Mozambique, Madagascar et l'Inde, la Chine et le Japon, une partie de l'Amérique et une autre de l'Océanie ; la proie était trop grosse, la tâche dépassait, non son audace, mais ses forces.

Les Portugais ne firent donc que passer à Madagascar. Après eux vint la France. Richelieu soumit à la signature du roi des lettres patentes octroyant au capitaine Rigault,



ZOULOUS EN ORDRE DE COMBAT.

de Dieppe, et à ses associés « la possession, durant dix années, de l'île Madagascar, pour y ériger colonies et commerce et en prendre possession au nom de Sa Majesté très chrétienne ». Mal conduite, l'expédition finit mal, non par le fait des Malgaches, ils ne résistèrent pas, mais les fièvres du littoral emportèrent une partie de l'effectif, le désordre et l'incurie des chefs désorganisèrent le reste. Un homme de cœur, Étienne de Flacourt, répara ce premier échec; mais, lui parti, les mêmes causes amenèrent le même résultat et, en 1664, la Société dite de l'Orient dut se dissoudre.

Colbert reprit, sans plus de succès, l'œuvre entreprise par Richelieu. De 1644 à 1810, la France occupa, à quatre reprises, l'île de Madagascar, maintenant et affirmant ses droits que l'Angleterre contestait, nous enlevant Bourbon et l'île de France, réclamant, en 1815, la possession de Madagascar en vertu de la clause du traité qui lui cédait l'île Maurice *et ses dépendances.* « Autant dire, écrit M. G. Marcel, que l'Angleterre est une dépendance de l'île de Man. » Toujours affirmés, jamais exercés d'une façon décisive et complète, les droits séculaires de la France sur la grande île sont restés vagues et mal définis ; avec la dixième partie des sommes dépensées en établissements éphémères, en campagnes inachevées, on se fut assuré la possession et l'occupation définitive de cette colonie, pays de protectorat mal assis.

Vestige probable, selon quelques savants, d'un continent disparu, Madagascar, par sa superficie, vient au troisième rang parmi les grandes îles de notre globe, après la Nouvelle-Guinée et Bornéo. Son orographie est encore mal connue et c'est à M. Grandidier que l'on doit les notions les plus exactes et les plus précises sur l'intérieur du pays. On crut longtemps que l'île était sillonnée, du nord au sud, du cap d'Ambre au cap Sainte-Marie, par une longue chaîne montagneuse, épine dorsale étendant ses ramifications à l'est et à l'ouest ; il n'en est rien. Au centre de l'île se dresse une succession interrompue de massifs irréguliers assis sur un socle de hautes terres et inclinés en longues pentes inégales vers la mer. Au sud et à l'ouest, ces pentes affectent des formes régulières et douces et se perdent dans les plaines du littoral ; à l'est, la déclivité est plus rapide, la chute plus abrupte et plus profonde ; elle se poursuit sous les flots où la sonde atteint des gouffres de 3,000 mètres. C'est au centre même de l'île, mais plus près de la côte orientale que de la côte occidentale, que se dresse le massif principal de l'île, l'Ankaratra, dont le point culminant, la Javona, dépasse 2,500 mètres.

Ces sommets sont d'origine volcanique. Autrefois cônes d'éruption, ils ont vomi des cendres et des scories, des fleuves de lave dont les longues coulées noires tranchent sur le sol d'argile rouge qui est la note caractéristique de la coloration de cette région. Ici, tout est rouge, la terre des hauts plateaux et aussi celle de l'intérieur ; sur cette tonalité violente s'estampent les forêts ombreuses, les verts pâturages et les laves noires refroidies. Sauf au sud, où domine l'influence desséchante des vents africains, Madagascar est relativement bien arrosée ; les vents alizés de l'océan Indien lui apportent des pluies abondantes qui alimentent de nombreux cours d'eau. Sur le versant occidental, incliné vers le canal de Mozambique, se déversent l'Anoulahine, le Mangouke, le Monemboule, l'Ounara, l'Ambongou, le Mandzavaï, le Betsibouke et son affluent l'Ikoupa, rivière de

Tananarive, la Soufia, la Louza et le Manangarivou. Ce versant, aux pentes douces et allongées, est le plus riche en eaux. Mais aucune de ces rivières, sauf la Louza, et encore sur un très faible parcours, n'est navigable. Par le versant oriental s'épanchent : le Tingbale, le Manahar, puis le Manangourou, et le Mangourou, les deux plus longues rivières de l'île et mesurant 400 à 500 kilomètres. Sauf à leurs embouchures, ces cours d'eau ne sont accessibles qu'aux pirogues indigènes.

Terre au climat variable, tropicale par sa latitude, tempérée par son altitude, Madagascar, baignée dans les eaux tièdes de la mer des Indes, jouit d'une température moyenne que n'affectent pas de trop brusques écarts. Les extrêmes oscillent entre 10 degrés sur les hauts plateaux et 34 sur la côte orientale dont le séjour, dangereux pour les Européens, lui a valu le nom de « cimetière des blancs ». Les premiers explorateurs ont exagéré la beauté de la flore et de la faune de Madagascar. Elle ne saurait rivaliser avec celles de Ceylan, des archipels d'Asie et d'Océanie, des terres tropicales du Centre-Amérique et de certaines parties du Brésil, mais elle est, à coup sûr, l'une des plus originales et des plus curieuses ; elle justifie ce qu'écrivait Commerson, en 1771, à son ami, l'astronome Lalande : « C'est à Madagascar que je puis annoncer aux naturalistes qu'est, pour eux, la terre de promission. C'est là que la nature semble s'être retirée, comme dans un sanctuaire particulier, pour y travailler sur d'autres modèles que sur ceux où elle s'est asservie ailleurs ; les formes les plus insolites, les plus merveilleuses s'y rencontrent à chaque pas. »

Au nombre de ces dernières se trouve la « ravenala », *urania speciosa*, dénommée « l'arbre du voyageur », auquel elle fournit l'eau que ses pétioles emmagasinent. La ravenala est en outre, pour le Malgache, ce que le bambou est pour l'Asiatique ; ses feuilles dépouillées des côtes servent, dit M. Charnay, de nappes pour étaler le riz, de cuiller pour le manger, de coupe pour boire, d'écope pour vider les pirogues. Fendues, elles forment la toiture des maisons qu'elles abritent admirablement ; les côtes reliées entre elles composent les parois des cases et le tronc de l'arbre fournit les poteaux qui soutiennent l'édifice. Non moins curieux sont le *filao* ou « l'arbre massue », dont les monstrueuses racines immobilisent les sables mouvants ; le *népenthès*, dont les fleurs découpées comme des amphores gardent l'eau ; l'*ouvirandra fenestralis*, plante aquatique, au tissu serré et tressé ; le *raphia*, dont les grappes de fruits pèsent plus de 100 kilogrammes. Mais, si originale que soit la flore de la grande île, sa faune est plus singulière encore, et l'infinie variété de lémuriens ou demi-singes qui peuplent les forêts de Madagascar a suggéré à des hommes de science l'hypothèse que l'île n'était qu'un fragment d'un continent disparu, auquel ils donnèrent le nom de Lémurie. Ici, vivait le légendaire oiseau *roc*, capable, disait-on, d'enlever un éléphant dans ses serres puissantes ; ses œufs, dont on a retrouvé quelques-uns, ont six fois le volume des œufs d'autruche et les ossements de l'oiseau, s'ils ne justifient pas les assertions de Marco Polo, attestent qu'il était d'une extraordinaire envergure. Nulle part toutefois on ne retrouve ici les fauves et les félins de l'Afrique ; par sa faune et sa flore, cette terre est plus malaise qu'africaine.

Elle est malaise aussi par la race dominante qui l'habite, par les Hova que leur langue, leurs traits physiques et leurs traditions rattachent au grand archipel d'Asie. Leur

prépondérance ne date que d'un siècle ; ils ont imposé leur joug aux Sakalaves, habitants des « Longues Plaines », chez lesquels le type nègre l'emporte sur le type malais, bien qu'ils n'aient pas la chevelure laineuse ; l'on retrouve chez eux les signes caractéristiques d'une fusion avec les Arabes. Autour de ces deux races qui constituent le fond de la population de l'île, les Hova et les Sakalaves étant en nombre à peu près égal, un million, se groupent des tribus, les unes indépendantes, les autres soumises aux Hova : Betsileo, Bara, Ant' Androï, Ant' Anossi, Ant' Aïsaka, Ant' Aïmoro, Betsimisaraka, de sang mêlé, mais que l'on ne saurait toutefois rattacher directement aux populations nègres du continent africain. Plus intelligents, plus énergiques et plus disciplinés, les Hova, fourbes, vicieux et cruels, l'ont emporté sur les Sakalaves, agriculteurs, superstitieux et turbulents. Le joug que les vainqueurs font peser sur les vaincus est lourd et leur organisation militaire a jusqu'ici paralysé les velléités de soulèvement des Sakalaves. Mais l'armée hova, que M. Grandidier évalue à 35,000 hommes, serait, dit-il, incapable de résister à un corps d'expédition européen, malgré la discipline sévère qui lui est imposée. La plupart des soldats, qui ne reçoivent pas de paie et s'entretiennent à leurs frais, sont las de l'oppression tyrannique des chefs, et pourraient, au premier échec, déserter et passer à l'ennemi.

Le riz est la principale culture de l'île et la production annuelle laisse un important surplus pour l'exportation; les céréales européennes réussissent sur les hauts plateaux; le café, le coton, la canne à sucre et les arbres à fruits des tropiques prospèrent sur les côtes. L'intérieur est surtout terre d'élevage; le zébu, ou buffle indien, s'y est parfaitement acclimaté et représente déjà plus d'un million de têtes. L'industrie, encore peu développée, est en voie de progrès rapides; les Malgaches sont des tisserands habiles, experts dans l'art de travailler les métaux et de fabriquer des nattes.

Tananarive, capitale du royaume hova, est la principale ville de l'île; siège du gouvernement, sa population dépasse 80,000 âmes. Elle s'élève, par 1,460 mètres d'altitude, à 180 kilomètres de distance de la côte orientale, à 360 de la côte occidentale. « Tananarive, écrit M. le docteur Lacaze, est bâtie sur le sommet et les flancs d'une montagne de granit. De loin, l'aspect est grandiose et original ; on ne voit d'abord, à une assez grande distance, que le palais de couleur grise qui domine tout ; peu à peu, les autres palais du sommet se dégagent ainsi que les clochers des temples méthodistes. A mesure qu'on approche, on aperçoit les cases qui envahissent la montagne dans tous les sens ; ces cases, bâties en terre glaise en général, ont une couleur sombre et sont recouvertes en paille... Du haut de la ville on a une vue magnifique ; c'est un immense panorama avec des lacs et des rivières qui s'étendent autant que la vue, et, à l'horizon, des montagnes d'une teinte bleue. Tout le pays est complètement déboisé. En somme, une montagne escarpée avec des palais d'une assez belle architecture au sommet; sur les flancs, des aspérités et des anfractuosités irrégulières, des cases de toutes formes, entassées les unes sur les autres, séparées par des espaces étroits qui ne peuvent avoir aucun nom; la malpropreté et l'aridité à peu près partout; dans ces rues et ces maisons, une population qui a toujours l'air de se promener, de

ne rien faire ; la plupart des hommes et femmes, vêtus de blanc, nu-pieds, marchant solennellement ou accroupis le long des murailles ; quelques-uns portés par des esclaves sur leur *filanzanes ;* des peaux jaunes, noires, cuivrées ; rien n'indiquant la souffrance, le malaise ; des figures d'un aspect peu gracieux en général ; les uns avec des airs d'autorité, les autres plus humbles, à l'air doux, passif ; du sommet de la ville et de tous côtés, mais surtout vers le sud, un spectacle magnifique et l'une des plus belles vues qu'on puisse rêver, tel est le tableau offert par Tananarive. »

En dehors de la capitale des Hova, l'île ne renferme pas de grands centres ; l'un des plus considérables, Fianarantsoa, la ville des Betsileo, ne possède guère plus de 10,000 habitants ; elle se trouve à 300 kilomètres au sud de Tananarive. Les Anglais y ont concentré leurs missions protestantes. Tamatave, le port principal de Madagascar, est sur la côte orientale, un peu au nord de Tananarive, et au sud de Foulepointe, havre assez fréquenté. Toute cette côte, redoutable pour les Européens, est malsaine ; on s'efforce de l'assainir par des plantations d'eucalyptus et on y a réussi partiellement pour Tamatave, centre d'exportation du riz et des bestiaux dont Madagascar approvisionne les Mascareignes, et aussi du caoutchouc et des cuirs à destination d'Europe. Au long de la côte nord-est se succèdent plusieurs ports : Ngoutsi, situé à 350 kilomètres au nord de Tamatave et près du cap Est ; Vohemar, à 200 kilomètres plus haut ; Lokia, puis Diégo-Suarez, baie vaste et sûre, cédée à la France qui en a fait le chef-lieu de sa province de laquelle relèvent les deux îles de Sainte-Marie et de Nossi-Bé. La baie de Diégo-Suarez rivalise, par son étendue et sa beauté, avec les baies de Rio-de-Janeiro, de San-Francisco et de Sydney. Elle est facile à défendre et, en cas de guerre maritime, nos ateliers, nos entrepôts et nos navires y seraient à l'abri de tout danger, les vaisseaux ennemis étant obligés de s'embosser à 30 kilomètres de distance. Comme port commercial, Diégo-Suarez, situé sur la route de Suez en Australie, a un grand avenir.

Sur la côte occidentale, les meilleurs ports sont ceux de Nossi-Bé, île appartenant à la France, de Passandava, de Bombetok, presque aussi important que Tamatave qui lui fait face sur l'autre versant. Bombetok est située à l'estuaire de l'Ikopa et dominée par la ville hova de Mojanga, peuplée de 10,000 habitants et qui fut autrefois la capitale d'un royaume sakalave. Plus au sud : Kitombo, à l'embouchure du Mangoka, Tullear, au centre d'une région fertile, et Nossi-Vé ; la plupart de ces centres maritimes ne possèdent pas plus de 4,000 à 5,000 habitants.

Le commerce extérieur de Madagascar n'excède pas 10 millions à l'année ; l'exportation, qui se chiffre par un peu plus de 4 millions, consiste en peaux, caoutchouc, cire, bestiaux, chanvre et sucre ; les cotonnades figurent en première ligne à l'importation.

Quatre groupes d'îles : les Comores à l'ouest, les Amirantes et les Seychelles au nord, les Mascareignes à l'est, gravitent autour de la grande terre de Madagascar. Non plus qu'elle, ces archipels ne semblent relever de l'Afrique dont, comme elle, ils sont séparés par des abîmes océaniques ; ainsi qu'elle, ils constituent des groupes distincts, autant par leur faune et leur flore que par les races qui les habitent. Si voisins

qu'ils soient de l'Afrique et si éloignée que soit l'Asie, c'est à l'Asie qu'ils se relient, c'est d'Asie que sont venus les colons qui ont modifié le type primitif de la population.

Trois cents kilomètres séparent les Comores de la côte africaine; semées entre le continent et la pointe septentrionale de Madagascar, ces îles occupent l'entrée du canal de Mozambique; leur superficie est d'environ 2,000 kilomètres carrés, leur population de 50,000 habitants; elles sont placées sous le protectorat de la France. Quatre îles : la Grande Comore, Mohéli, Anjouan, Mayotte et quelques îlots composent l'archipel des Comores, de création volcanique et d'altitude variable. Tandis qu'au sud, l'île Mayotte ne soulève aucun de ses mornes au-dessus de 600 mètres, au centre l'île d'Anjouan atteint 1,200 mètres et au nord la Grande-Comore dresse à 2,600 mètres son cône volcanique de Kartal qu'encadrent les flots bleus de l'océan Indien et la verte ceinture des cocotiers.

Bien que plus rapprochées de l'équateur que Madagascar et plus abondamment arrosées par les pluies, ces îles ont un climat plus salubre, des saisons mieux réglées, des brises plus fortes que la grande île. Le sol est fertile, la végétation spontanée et abondante. Par leur faune et leur flore, les Comores se relient à Madagascar et si le continent lémurien exista, elles en firent partie. La race qui les peuple est mêlée et, sous les couches superposées, il est difficile de retrouver le type primitif. Vient-elle, comme le croit Staniland Wake, des Khmer de l'Indo-Chine et le nom de Comores ou Komr n'est-il qu'une corruption du nom d'origine? On ne saurait l'affirmer. La race actuelle réunit les traits caractéristiques des Malgaches, des Arabes, des Africains et des Banyan de Bombay; suivant les localités l'un ou l'autre de ces types prédomine, sans toutefois exclure les autres.

Mayotte, terre française, est, de beaucoup, la plus importante des îles Comores. Ses côtes sont hérissées de falaises et de caps, entre lesquels se creusent nombre de petites baies dont quelques-unes offrent des mouillages sûrs, tels Dzaoudzi, chef-lieu de la colonie, sur la côte-est; puis Lougoni au nord, Soulou, Chingoni et Boeni à l'ouest. Le principal commerce de Mayotte consiste en sucre et en rhum.

A 800 kilomètres au nord de Madagascar s'étendent les Amirantes et les Seychelles, îles anglaises, relevant de l'île Maurice, l'une des Mascareignes. Entre Madagascar, les Amirantes et les Seychelles se trouvent quelques petites îles, îles Farqhar, île Providence, des îlots et des récifs, auxquels succèdent les Amirantes, *Ilhas do Amirante*, ainsi nommées de l'amiral Vasco de Gama qui les retrouva en 1502. De formation coralligène, ces îles, qui ne s'élèvent que de quelques mètres au-dessus des flots, sont couvertes de cocotiers qu'exploitent les rares habitants. L'air y est pur, le climat doux et salubre; les tortues abondent sur la plage et les pâturages de l'intérieur nourrissent des troupeaux de brebis et de zébus.

Moreau de Séchelles donna son nom aux Seychelles, archipel de 29 îles situées au nord-est des Amirantes. Leur superficie ne dépasse pas 264 kilomètres carrés et leur population se chiffre par environ 15,000 habitants. Mahé, la plus considérable de ces îles, occupe une surface de 117 kilomètres carrés; Praslin, qui vient ensuite, n'en mesure que 40. Plus élevées au-dessus de l'océan que les Amirantes, les Seychelles possèdent

quelques sommets montueux dépassant 900 mètres d'altitude ; elles sont plus salubres encore et jouissent d'une température élevée mais égale oscillant entre 26 et 29 degrés. Leur faune, comme leur flore, est pauvre et la plupart des plantes cultivées sont importées, telles le tabac, le riz, le café, le cacao. Les îles ne produisent spontanément que les noix de cocos, qui constituent avec les écailles des nombreuses tortues qui peuplent les plages, le principal article d'exportation. Notons toutefois deux curiosités de cette flore et de cette faune. La première est le *Lodoicea Seychellarum*, palmier éventail, dont les fruits ne mûrissent que dans les îles la Curieuse et Praslin. Ce fruit consiste en deux noix juxtaposées qui flottent sur les eaux pendant des mois, sans s'avarier, et que les moussons poussent quelquefois sur les côtes de l'archipel d'Asie. « La valeur de ce fruit, comme panacée et comme porte-bonheur, écrit M. E. Reclus, était réputée inestimable ; tel roi qui possédait ce talisman le donnait en rançon d'une ville. De nos jours, le coco de mer ou des Maldives n'a qu'une valeur de curiosité. Les jeunes feuilles du palmier, n'ayant pas encore perdu leur couleur d'un jaune clair, sont utilisées pour faire des boîtes, des éventails, des bibelots très fins et d'un éclat persistant. » Plus curieuse encore est la feuille ambulante ou mouche feuille, *phyllium-siccifolium* que les Anglais de l'Inde se disputent à prix d'or pour l'introduire dans leurs jardins ; sa couleur verte et sa forme lui permettent si bien de se dissimuler dans la verdure qu'il est très difficile de l'y reconnaître et de la capturer.

Bien que 1,700 kilomètres séparent les îles Seychelles des îles Mascareignes, c'est de l'une des Mascareignes, de l'île Maurice que relèvent administrativement et juridiquement les Seychelles et les Amirantes, les îles Farqhar, l'archipel de Saint-Brandon, Diego-Garcia, les Perlos-Banhos et les îlots sur lesquels s'étend la domination de l'Angleterre. Des trois îles qui composent les Mascareignes : Maurice, la Réunion et Rodrigues, deux : Maurice et Rodrigues sont terres anglaises ; la Réunion est restée à la France qui fut, jusqu'en 1810, seule maîtresse de l'archipel.

Don Pedro de Mascarenhas donna, en 1505, son nom à l'île qu'il découvrit, que la France occupa en 1638 et baptisa île Bourbon ; sous l'Empire elle fut l'île Bonaparte, sous la République l'île de la Réunion et le nom d'îles Mascareignes resta à l'ensemble de l'archipel partagé entre la France et l'Angleterre. Cette dernière en possède l'île la plus importante et la plus peuplée, Maurice, d'une superficie de 1,914 kilomètres carrés et renfermant plus de 360,000 habitants. Un peu plus étendue, la Réunion, d'une contenance de 1,979 kilomètres carrés, n'a que 165,000 habitants. Rodrigues, dépendance de l'île Maurice, n'a que 110 kilomètres carrés et 1,800 âmes.

Située à 400 kilomètres à l'est de Madagascar, l'île de la Réunion affecte une forme circulaire, légèrement orientée du nord-ouest au sud-est. Elle consiste en deux groupes de montagnes qui la divisent en deux parties distinctes : *partie du vent* et *partie sous le vent*, et que relie un plateau de 1,600 mètres dénommé « Plateau des Cafres ». Ces deux groupes de montagnes dont l'un occupe le centre même de l'île et dont l'autre s'élève au sud-est, ont, pour axe central, le premier : le Piton des Neiges, d'une altitude de 3,069 mètres ; le second : le cratère Bory, 2,625 mètres, au nord et à l'ouest duquel

s'élèvent le Grand-Bénard 2,970 mètres, le Langevin 2,391 et le Cimandef 2,250. Le Piton des Neiges est le centre du système hydrographique de l'île ; de là descendent les eaux torrentueuses qui ont creusé leurs lits dans des gorges profondes : la rivière du Mât, celle des Galets, le Saint-Étienne, la rivière des Marsouins.

Vue du large, cette île volcanique apparaît comme une pyramidale corbeille de verdure, de fleurs et de fruits aux pénétrants aromes, corbeille au-dessus de laquelle s'élèverait une vasque de montagnes déversant sur les pentes des eaux claires et limpides, avivant partout la fraîcheur et la vie. Sur la plage une ceinture d'arbres élancés enserre le massif embaumé. C'est la région de culture, le royaume de la canne à sucre dont les hampes serrées attestent la fécondité du sol qui les porte. Sur les flancs du vert massif, l'on distingue, en se rapprochant de la côte, des sentiers ombreux serpentant entre les forêts, de riantes et fraîches villas enfouies sous les bosquets de lataniers, de palmiers et de vacoas. Sur son double versant, l'île offre un double aspect, l'un rappelle l'Afrique par son ciel de feu et sa luxuriante parure, l'autre emprunte à l'Asie sa chaude coloration, ses horizons fuyants, ses contours harmonieux, ses sommets onduleux que surplombent des pics de 3,000 mètres d'altitude, des pitons aigus, des crevasses neigeuses ; puis, dans les oasis de verdure, des sources thermales comme celles de Salasie et de Cilaos auxquelles les malades de l'île Maurice et de Madagascar viennent demander la santé.

Mais cette terre favorisée baigne dans l'une des mers les plus redoutables de notre globe. Aussi se ferme-t-elle sur l'océan ennemi qui, de ses vagues énormes, sape sans relâche le socle qui la porte ; elle n'a ni ports ni baies, tout au plus quelques rades foraines d'où le navigateur inquiet s'empresse de fuir aussitôt que le canon d'alarme annonce l'approche des cyclones redoutés qui, soulevant les flots toujours tempétueux, se déchaînent sur l'île, dévastant les cultures, déracinant les arbres, renversant les maisons, balayant le sol lui-même, entassant en quelques heures des ruines que l'infatigable nature ne se lasse pas de relever. C'est par la pointe nord-est de l'île que les cyclones l'abordent, aussi est-ce sur l'autre versant, à la Pointe des Galets, que l'on a creusé le port commercial ;la tempête ne l'atteint que 12 heures plus tard et ce délai permet de prendre les précautions nécessaires pour la sécurité des navires. Construit en 1877, en même temps que la voie ferrée circulaire qui enveloppe l'île, ce port a été ouvert en 1886. Il relie les uns aux autres les principaux centres du littoral ; Saint-Denis, Saint-Pierre et Saint-Paul, peuplées de 40,000, 30,000 et 25,000 habitants.

Les principaux produits de la Réunion sont le sucre, le rhum, le café, le tabac, le cacao, le girofle, la vanille et les fruits des tropiques. Le mouvement commercial se chiffre par un total d'environ 28 millions à l'importation et 14 millions à l'exportation.

A 180 kilomètres au nord-est de la Réunion, l'île Maurice, qui fut l'île de France et qui est aujourd'hui colonie anglaise, soulève sur les flots agités de l'océan Indien, ses côtes escarpées, ses mornes arrondis, ses pitons aux formes tourmentées. Ile sœur de la Réunion, elle en a été disjointe par les traités, mais, géographiquement, ces deux terres se complètent l'une l'autre ; elles ont même origine, même climat, même forma-

tion géologique, même étendue; la Réunion, plus élevée, a sur l'île Maurice l'avantage de zones de culture plus variées; Maurice, plus basse, possède des plaines plus vastes et des ports plus sûrs.

Ici, comme dans l'île de la Réunion, la faune et la flore primitives ont à peu près disparu, remplacées par des cultures, des espèces végétales et des animaux importés; ce qui subsiste de cette faune et de cette flore primitives confirme toutefois l'idée d'une nature très distincte de celle de l'Afrique. Avant l'arrivée des Européens, le *dronte* ou Dodo, l'*aphanapteryx* ou le solitaire, la poule d'eau géante, plus grande que l'homme, vivaient dans les forêts et erraient sur les plages de l'île. Ces espèces ont disparu, leurs ossements seuls subsistent et témoignent en faveur des récits des premiers voyageurs.

Plus peuplée que la Réunion, Maurice est aussi plus déboisée; sa densité dépasse 188 habitants par kilomètre carré, elle n'est inférieure qu'à celle de la Belgique où cette densité atteint son maximum de 203. Le chiffre élevé de ses habitants est l'une des causes principales du déboisement de l'île, lequel a fait de grands progrès depuis l'occupation anglaise, modifiant profondément le régime hydrologique et donnant naissance au dicton local: « Les rivières de Maurice n'ont pas de chance : du temps des Français elles manquaient de ponts, du temps des Anglais elles manquent d'eau. » Les pluies abondantes glissent en effet sur le sol dénudé; elles s'écoulent rapidement ou séjournent sur les terres plates, alimentant d'éphémères torrents ou formant des marécages.

Le sol est, comme celui de la Réunion, montueux et volcanique, mais ici les montagnes sont moins hautes et les volcans sont éteints. Les principaux sommets de Maurice n'atteignent pas 1,000 mètres; le Piton du Milieu n'en mesure que 593, celui de la rivière Noire 825, le Pieter Both 815. Au centre, s'étend un plateau d'environ 500 mètres d'altitude conservant quelques restes des antiques forêts décrites par Bernardin de Saint-Pierre. Sur ce sol, les cours d'eau sont nombreux, mais ce sont des torrents qui roulent, rarement des rivières qui fertilisent. Parmi ces dernières on peut citer la Grande-Rivière, celle des Créoles, celle du Tamarin et la rivière du Tombeau. La température est la même qu'à la Réunion et oscille entre 15 et 30 degrés.

Port-Louis, peuplée de 70,000 habitants, est la ville importante et le grand port commercial de l'île. Elle s'élève sur la côte ouest, dans un site des plus pittoresques, merveilleusement encadrée de verdure, à l'embouchure de la Grande Rivière. Au loin les montagnes se déploient en amphithéâtre dominées par le mont boisé du Pouce, dont la cime, recourbée en forme de doigt, semble montrer le ciel. Fondée en 1735 par Mahé de la Bourdonnais, dix-neuvième gouverneur des Mascareignes, et dont la statue s'élève près du quai principal, cette ville est restée française d'aspect, plus française, disait Darwin, que Boulogne et Calais. Son commerce annuel dépasse 140 millions dont 80 millions à l'exportation; cette exportation consiste principalement en sucre et en rhum, en huile de coco, vanille et fibres d'aloès. Madagascar approvisionne Maurice, et aussi la Réunion, de bétail. Un réseau de voies ferrées entoure et traverse l'île, reliant à Port-Louis les principaux centres agricoles du plateau des Pamplemousses, des plaines Wilhems, de Flacq, les ports de Mahebourg et de Souillac, et la ville de Curepipe,



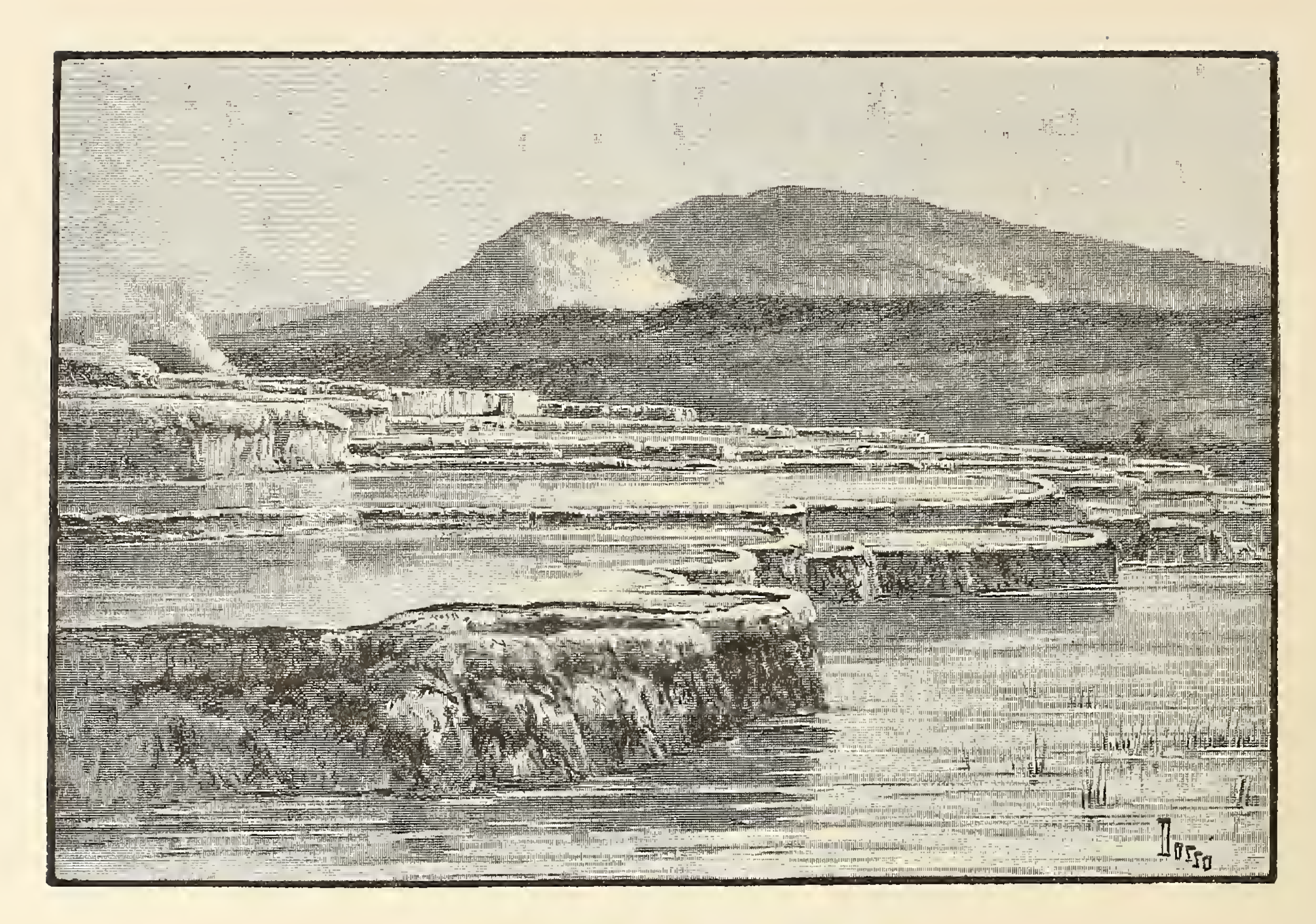
UNE MINE DE DIAMANTS PRÈS DE KIMBERLEY.

située au centre même de l'île et devenue le sanatorium de Maurice, la résidence préférée des créoles.

Ici finissent les terres d'Afrique, au nord-ouest desquelles, à 5,000 kilomètres de distance, s'étend le grand archipel d'Asie, à l'ouest desquelles s'ouvre l'Océanie dont nous allons aborder l'étude. En terminant celle du continent africain, résumons en quelques lignes les résultats du travail de répartition auquel ont procédé les puissances européennes. Si ce travail n'est pas achevé, si des modifications de frontières s'imposent, les grandes divisions sont suffisamment indiquées pour que l'on puisse établir les positions respectives occupées par chacune d'elles et les extensions territoriales projetées que laissent entrevoir les termes désormais consacrés de « zones d'influence » et de « zones d'intérêts ».

Au nord et à l'ouest, nous voyons la France, solidement établie en Algérie et au Sénégal, occupant le Congo et le Soudan. Par le Touat et le pays des Touareg elle tend à se rapprocher du Niger, à relier l'Algérie au Sénégal d'une part, au lac Tsad et au Congo français de l'autre. Au nord-est, la Turquie domine encore, nominalement, sur la Tripolitaine, le plateau de Barka et l'Égypte presque affranchie. L'Italie, mal assise à Massaouah, a peine à entamer le massif Abyssin et à étendre sa colonie de l'Érythrée. L'Angleterre occupe l'Égypte, la terre des Galla et des Somali et la région des grands lacs que le Nil relie à la Méditerranée. Au sud, elle tient l'Afrique australe ; à l'ouest, une partie du littoral du golfe de Guinée. L'Allemagne campe sur la côte de Zanzibar dont l'île est anglaise ; elle s'efforce de gagner le lac Tanganyika à l'ouest, le Nyassa au sud, le Victoria Nyanza au nord ; à l'ouest elle occupe le sud-ouest africain, la terre des Damara et des Namakoua que surveille l'enclave anglaise de Walvisch Bay. Le Portugal tient le Zambèze et, par le bassin du grand fleuve, le Loanda et l'Angola, s'ouvre une double façade sur la mer des Indes à l'ouest, sur l'Atlantique à l'est. Au centre du continent, enfin, l'État indépendant du Congo, conquête européenne d'une société anonyme sous le protectorat du roi des Belges, est la pierre d'attente d'un empire à naître.

Tout le littoral est pris et les explorations se poursuivent dans l'intérieur. C'est là que se produira le choc des intérêts, que se débattront les questions de limites, questions ajournées en l'état actuel de nos connaissances orographiques et hydrographiques, mais questions inévitables le jour où la conquête achevée mettra les conquérants face à face. La géographie seule pourra régler amiablement ces questions complexes dont, espérons-le, le dernier mot restera à la science et non à la force.



La terrasse Blanche, à la Nouvelle-Zélande.

L'OCÉANIE

VUE D'ENSEMBLE

Sur la surface de notre globe, dont près de deux tiers sont recouverts par les mers, la terre est l'exception, les eaux sont la loi générale. Ce domaine des eaux se répartit entre cinq océans : l'océan Glacial Arctique et l'océan Glacial Antarctique, l'océan Atlantique, l'océan Pacifique et l'océan Indien. Le plus vaste est l'océan Pacifique; à lui seul il recouvre plus d'un tiers de la superficie de notre globe : 173 millions de kilomètres carrés sur 510 millions ; il s'étend des mers arctiques aux mers antarctiques, de l'Asie à l'Amérique. L'ensemble des terres insulaires qu'il renferme occupe une superficie de 10,947,794 kilomètres carrés, supérieure à celle de l'Europe. Ces terres insulaires forment l'une des cinq grandes divisions terrestres; on lui a donné le nom d'Océanie.

Magellan, le grand navigateur portugais au service de l'Espagne, aborda le premier, en 1520, ce monde inconnu. Dans notre précédent volume nous l'avons montré explorant l'Atlantique, cherchant, au long des côtes de l'Amérique, interminable

obstacle qui lui barrait la route des mers ensoleillées, des îles verdoyantes et parfumées, des terres des épices, des fruits merveilleux et des produits étranges, la route des Indes, le point de jonction des deux océans. Il y croyait, mais avec la prescience du génie, il le devinait plus au sud. Il le découvrit enfin et, par le détroit qui garde son nom, il débouchait le 28 novembre 1520 dans cet océan où il devait trouver la mort au sein même de son triomphe.

Il avait résolu l'insoluble problème, ouvert à l'Espagne l'océan Pacifique, donné à sa patrie adoptive les riches contrées de l'archipel d'Asie. Vingt-sept ans auparavant, le 3 mars 1493, le pape Alexandre VI, choisi comme arbitre entre les Portugais et les Espagnols, leur avait partagé le monde à découvrir; traçant sur la carte une ligne idéale allant d'un pôle à l'autre, il avait décrété que toutes les îles découvertes ou à découvrir à l'ouest de cette ligne appartiendraient à l'Espagne et que toutes celles qui seraient découvertes à l'est reviendraient au Portugal. Magellan avait fait route à l'ouest; il pénétrait dans le Pacifique par l'ouest, et les terres nouvelles qu'il découvrirait, si loin qu'il pût pousser, deviendraient de droit possessions espagnoles. C'était la Malaisie, la mer des Indes, l'Océanie que lui livrait son audace; c'était aussi la mort qui l'attendait au but poursuivi avec tant d'obstination et dont il devançait l'heure en forçant de voiles pour franchir le Pacifique et atteindre ces îles fortunées dont le séparaient encore 4,000 lieues de mer. Il avait mis plus d'un an à gagner le détroit. Parti d'Europe le 20 septembre 1519, il s'y engageait le 21 octobre 1520, traversait le Pacifique en 160 jours et abordait, le 31 mars 1521, aux îles Philippines, au nord-est de Mindanao, à l'embouchure du Rio Agusan, après un voyage de dix-huit mois. Son triomphe était assuré, sa gloire était complète. Le 26 avril suivant, au moment où il se préparait à appareiller pour les Moluques, il tombait sous les coups des indigènes de Matam, près de Cébu, dans une insignifiante expédition dont il n'avait pas voulu laisser le commandement à l'un de ses lieutenants. Sébastien del Cano le remplaçait et rentrait en Espagne à bord du *Vittoria*, le premier navire qui eût fait le tour du monde. Charles-Quint, à son retour, offrait à Sébastien del Cano un globe d'or portant cette devise : « Tu as, le premier, parcouru ma circonférence. »

Ce monde nouveau, dont Magellan ouvrait l'accès à l'Europe par l'ouest, Vasco de Gama l'avait abordé par l'est en 1498, doublant le cap des Tempêtes, découvert par Barthélemy Diaz et désormais nommé cap de Bonne Espérance, pointe extrême de l'Afrique à laquelle se heurtent les vagues de l'Atlantique, de l'océan Indien et de l'océan Glacial Antarctique. Mais l'Inde l'avait attiré et retenu; il en revint avec treize vaisseaux chargés des dépouilles de l'Hindoustan, avec un équipage riche de butin, enivré de ses succès, ne respirant plus que la gloire, les conquêtes et l'or. S'il ne poussa pas au delà de Calicut et de Mélinde, s'il ne franchit ni le golfe de Bengale ni les mers de la Sonde, s'il s'arrêta au seuil de la Malaisie, d'autres allaient s'engager dans la voie qu'il traçait et qui assurait à son nom une gloire égale à celle de Colomb et de Magellan, l'Océanie était désormais ouverte à l'est comme à l'ouest.

Les terres jusqu'alors inconnues qui surgissaient du sein de l'immense océan, offraient aux yeux surpris des premiers navigateurs européens un aspect étrange : ici les débris

d'un continent submergé, là des îles naissantes émergeant à peine au-dessus des eaux, puis des cimes colossales brusquement soulevées par les éruptions volcaniques. Dans ce cadre gigantesque apparaissaient à l'œuvre les forces créatrices et les forces destructrices dont la nature dispose; elles se manifestaient dans toute leur ampleur et sous des formes diverses. Sur un monde englouti un autre monde s'édifiait; la vie se superposait à la mort, ce qui devait être à ce qui avait été. L'étude de ces forces est nécessaire pour comprendre la formation des terres océaniennes; il a été donné à l'auteur de ces pages de voir ces forces à l'œuvre, quatorze années de sa vie s'étant écoulées dans cet océan où s'élabore un monde nouveau. Il en dira ce qu'il a vu, complétant par les travaux plus récents des explorateurs et des savants ses observations personnelles.

Rien ne s'anéantit, tout se modifie. La nature et la matière revêtent chaque jour, à chaque heure, des formes nouvelles, résultats d'incessantes combinaisons. Rien de plus mobile, de plus changeant que notre planète, en apparence immuable, décrivant dans l'espace son cycle régulier, fouettée par les vents, ravinée par les eaux, chauffée par le soleil, refroidie par les neiges. Entre les forces qui la désagrègent et celles qui la recomposent, la lutte est incessante. Semblable au corps humain, elle se débat contre l'inévitable dissolution, comptant par siècles là où l'homme compte par heures, mais soumise comme lui à des lois éternelles.

Quand et comment s'est effondré ce continent tertiaire ou quaternaire dont les cimes surplombent encore l'immense Pacifique et sur les hauts plateaux sous-marins duquel les zoophytes édifient les puissantes assises d'un continent nouveau? Nul ne le sait. Le navigateur qui parcourt les solitudes marines sous lesquelles dorment à jamais les terres disparues voit se dérouler devant lui l'interminable horizon des vagues en mouvement. Il passe, sans soupçonner leur existence, sur des montagnes énormes, sur des abîmes profonds, sur des plaines et des vallées, sur un monde détruit dont nous ignorerons toujours la naissance, l'histoire et la ruine et que nos continents actuels iront peut-être rejoindre le jour où, suivant l'hypothèse de certains géologues, l'équilibre des pôles rompu par l'entassement des glaces amènera un cataclysme nouveau.

Dans l'océan Pacifique du sud nous verrons, d'une part, les débris d'un continent submergé, de l'autre le résultat de l'action lente et constante des zoophytes à l'œuvre, faisant surgir, du sein des flots, des îles nouvelles, puis des archipels, les reliant les uns aux autres, reconstruisant ce qui a cessé d'être, solidifiant la mer à laquelle ils empruntent, pour les sécréter et les fixer au roc, les molécules impalpables de matière solide qu'elle détient en dissolution. Au nord, nous verrons une autre force en mouvement, non plus lente et constante, mais violente et intermittente : les volcans, qui ont créé, avec les grands archipels d'Asie, ceux des Sandwich, et dont l'action soudaine soulève au-dessus des flots des îles de lave, fait osciller l'océan et pousse, d'un continent sur l'autre, à travers un espace de 2,000 lieues, des vagues de translation énormes et profondes.

Sans les volcans, les agents naturels qui s'acharnent à la destruction de notre globe :

la pluie, les fleuves, les glaciers, le vent, les vagues, finiraient par avoir raison du sol qu'ils minent avec persistance, entraînant dans les mers les parcelles de matière qu'ils dérobent à la terre, désagrégeant les montagnes, comblant les vallées, érodant les plaines. L'étendue des mers étant bien supérieure à celle des terres, le sol se nivellerait peu à peu jusqu'au jour où le linceul des vagues recouvrirait l'espace que les terres occupent. Les volcans, ces forces élévatrices, contrebalancent cette action en ramenant sans relâche, des entrailles de notre globe, des approvisionnements nouveaux de matière solide ; seuls, il peuvent soulever les dépôts accumulés au fond des mers, surexhausser le sol, refouler l'océan. La plus grande partie du littoral de l'Amérique du Sud s'est élevée, en certains endroits, de plusieurs centaines de mètres à la suite de violentes secousses de tremblements de terre. Celui de 1822, d'après les calculs de sir C. Lyell, a accru le continent américain d'une masse rocheuse dont le poids dépasse 100,000 des grandes pyramides d'Égypte.

Faut-il admettre, avec certains géologues, que la cause de ces perturbations soit due au mouvement de retrait ou de contraction de notre globe, par suite du refroidissement de la planète, retrait qui provoque l'expulsion au dehors des blocs de matière rejetés par les volcans ou ramenés à la surface, sous forme impalpable, par les sources minérales? Convient-il de les attribuer, au contraire, à des affaissements locaux de l'écorce terrestre auxquels correspondraient des exhaussements sur d'autres points? La première de ces hypothèses semble la plus généralement admise, et, de l'ensemble des observations faites, il résulte que la force qui tend à surexhausser le sol et l'a soulevé en certaines localités à des milliers de mètres de hauteur, l'emporte en énergie sur les forces contraires.

La profondeur à laquelle se produisent ces actions dynamiques varie suivant l'orographie. La plus considérable qu'ait cru pouvoir constater M. R. Mallet ne dépasse pas 48 kilomètres, chiffre vérifié depuis par M. Oldham, lors du tremblement de terre de Cachar, aux Indes. Dans la plupart des cas, cette profondeur est bien loin d'être atteinte et c'est à quelques kilomètres seulement, et souvent moins, de la surface terrestre que se produisent ces phénomènes, ainsi que nous l'avons pu constater nous-même en Océanie. Quant à la vitesse de propagation de la secousse imprimée, elle subit, elle aussi, des variations considérables, suivant le relief orographique. De Humboldt l'estimait à 830 mètres par seconde. En 1843, lors du tremblement de terre de la Guadeloupe, M. Ch. Deville constata une vitesse moyenne de 2,426 mètres par seconde dans la transmission de l'oscillation à Cayenne. Certaines de ces secousses se propagent à de grandes distances. Celle qui détruisit Lisbonne, le 1er novembre 1755, s'étendit en Italie, en Thuringe, aux îles Britanniques, en Finlande, jusqu'aux Antilles et au Canada. Au Chili, en 1822, l'oscillation se produisit instantanément sur 450 lieues de côtes. Lors de l'éruption du volcan de Cotopaxi, dans les Andes, en 1877, on entendait le bruit des détonations à Quito et à Guayaquil, situées à 350 kilomètres de distance. L'explosion du Krakatau ébranla l'océan depuis l'Asie jusqu'à l'Amérique et à l'Afrique.

La force de projection des volcans est parfois énorme. Le Cotopaxi a lancé des

blocs de rochers jusqu'à 13 kilomètres. La cendre, plus légère, parcourt des distances bien autrement considérables. Nous avons vu, en 1868, le volcan de Kilauea obscurcir l'atmosphère jusqu'à cent lieues au large.

Vidi ego quod fuerat quondam solidissima tellus
Esse factum; vidi factas ex æquore terras.

Nulle part les phénomènes volcaniques ne se manifestent avec autant de fréquence et d'intensité qu'en Océanie. Tout le pourtour du Pacifique n'est qu'un immense anneau de feu. Là se trouvent groupés, d'après le calcul de Humboldt, les sept huitièmes des volcans en activité sur notre globe, et, au centre de cet anneau de feu, les Mariannes, les Galapagos, les îles Havaï dressent leûrs montagnes géantes, volcans en éruption constante qui ont soulevé ces archipels au-dessus de la mer et, sans relâche, entassent leurs prodigieux amas de roches plutoniennes, élargissant leurs ceintures de récifs, comblant l'océan de leurs scories brûlantes charriées par des fleuves de laves qui déroulent, sur plus de 20 lieues de longueur et une lieue de largeur, leurs flots rouges frangés d'écume noire.

Mais les volcans ne sont pas seuls à l'œuvre; parallèlement à ces forces irrésistibles s'en révèlent d'autres offrant avec celles-ci le plus étonnant contraste : les infiniment petits envahissant l'infiniment grand, les zoophytes invisibles subjuguant l'océan. A côté des cimes qui, surplombant les flots, atteignent, comme aux îles Havaï, des altitudes supérieures à celle du mont Blanc, à côté d'îles énormes, comme l'Australie, presque aussi grande que l'Europe, et située à 13,000 kilomètres en ligne droite sous nos pieds, s'élèvent lentement les *attols*, ces masses madréporiques aux assises puissantes, qu'entassent dans les vastes solitudes sous-marines des centaines de milliards d'infusoires microscopiques qui décomposent la mer elle-même, la figent et ne s'arrêtent qu'après l'avoir pétrifiée à fleur d'eau.

A quelles lois obéissent-ils? Ils ne sauraient vivre hors de leur élément, et dans cet élément même ils ne sauraient exister au delà d'une certaine profondeur. Dans ces abîmes, qui dépassent 10,000 mètres, ainsi que l'a constaté le lieutenant américain Walsh, dans ce royaume de l'asphyxie et de la mort, où règne, avec une température toujours égale et voisine de zéro, une immobilité sépulcrale, se déroulent en reliefs puissants des montagnes et des vallées, des collines et des plaines que tapisse une végétation étrange. Sur une montagne engloutie dont nul indice ne révèle l'existence à l'homme, sur une cime sous-marine, les infusoires fourmillent, se multiplient et, sans relâche, dans l'ombre nacrée, ils poursuivent leur incessant labeur. Cette eau de mer dont ils se nourrissent contient en dissolution du chlorure de soude, de magnésie et de potasse, des sulfates, du carbonate de chaux, du fer et jusqu'à de l'argent évalué à deux billions de kilogrammes, c'est-à-dire à mille fois plus que le produit annuel de toutes les mines connues. De ces substances diverses ils sécrètent une parcelle invisible de matière solide, la centième partie d'un grain de sable et l'incrustent dans le roc, poussière d'atomes qui, avec le temps, va former un écueil redoutable, affleurant à la surface de l'eau, affectant partout et toujours la même forme concentrique.

L'écueil grandit, ses contours s'accentuent. C'est, au début, une ceinture de corail encerclant plusieurs kilomètres de mer ainsi convertie en un lac. Autour de cette ceinture, une seconde s'élève. Sur elles, les vagues déferlent sans les entamer, rejetant dans l'espace qui les sépare des sables, des débris de coquillages, des varechs, des algues marines déracinées par les tempêtes, entraînées par les courants. Ces matières s'accumulent, masse boueuse et flottante, puis se tassent et se solidifient. Bientôt, à quelques pieds au-dessus de la mer, on discerne une côte basse, arrondie ; au centre, une lagune qui peu à peu se comble. L'écueil est devenu un embryon d'île.

L'insecte invisible a terminé son œuvre ; sur ce sol ainsi préparé, la végétation va paraître, le consolider et l'exhausser. Dans ce sable, le Pandanus dresse le premier sa tige noueuse et résistante, ses feuilles lancéolées qui bruissent au vent. De ses branches rabougries sortent des pousses vigoureuses qui, de haut en bas, descendent plonger dans le sol de nouvelles racines et lui donner la force de résister aux tempêtes. Il vit et prospère au milieu de ces débris de corail qui ont arrêté ses graines flottantes, de cette poussière humide sur laquelle il étend son épaisse ramure odorante. Sous son ombre poussent le papyrus et l'hibiscus. La lagune se comble ; par le chenal qui la met en communication avec la mer, chaque vague lui apporte son tribut de sable, de végétaux, de coquilles vides, d'animalcules. Dans cette oasis naissante, les hirondelles de mer, lasses de leurs longs parcours, s'arrêtent et déposent, avec un guano fécondant, des germes de plantes et de graminées. Les grands crabes, les crustacés, les mollusques, les tortues de mer viennent chercher un abri dans les anfractuosités des bancs de corail ou une plage unie pour y enfouir leurs œufs dans le sable.

Autour de cette île, l'infatigable zoophyte élève, parfois à plusieurs kilomètres de distance, une seconde, puis une troisième enceinte. Aux îles Fiji, aux îles des Amis, de banc en banc, de récif en récif, il a poussé jusqu'à 100 milles au large du noyau principal ses murailles de coraux dont les vides lentement se comblent. Ailleurs, dans l'*Archipel Dangereux*, il a relié les uns aux autres, par des récifs-barrières mesurant jusqu'à 400 lieues de longueur sur des centaines de mètres d'épaisseur, des îlots créés par lui, fermant les détroits qui les séparaient, édifiant ainsi sur les débris d'un continent disparu les puissantes assises d'un continent nouveau.

Il faut un an à ces industrieux travailleurs pour exhausser leur massif de $0^{m},003$ et M. Dana a calculé que celui de Fiji, qui dépasse 600 mètres d'épaisseur, leur a pris vingt mille siècles à construire. Mais aussi leur œuvre est indestructible, et ces infusoires visqueux, sans consistance, presque diaphanes, à peine visibles à l'œil, ont aggloméré des masses capables de résister à l'effroyable pression de vagues qui atteignent parfois 30 mètres de hauteur et traversent le Pacifique avec une rapidité qui décuple leur force. Le 23 décembre 1854, nous avons été témoin d'un phénomène de cette nature. Une vague de plus de 400 kilomètres de largeur, partie des côtes du Japon, traversa l'océan Pacifique avec la vitesse vertigineuse de 150 lieues à l'heure. Après s'être heurtée à l'archipel Havaïen, où elle causa d'incalculables ravages, elle vint, cinq heures plus tard, se briser avec un épouvantable fracas sur les côtes de la

Californie, submergeant les rives, sapant les falaises, faisant voler en éclats des quartiers de roches.

Parmi les phénomènes dus à l'incessant travail de ces animalcules invisibles, l'un des plus surprenants est le déplacement des eaux, résultat de leurs créations qui, modifiant profondément le relief sous-marin, forcent la mer à se transporter ailleurs pour rétablir son niveau. Sollicité par cette force nouvelle, l'océan se déplace et laisse émerger d'autant les terres ainsi créées, hâtant l'heure où elles se rejoindront. Aux îles de la Société et dans le groupe Loyalty, on peut suivre facilement ce travail de retrait. La mer, peu sensible aux marées, a gravé sur les roches des lignes de niveau, des marches horizontales parfaitement visibles. On y constate quatre baisses successives de l'océan dont la dernière ne mesure pas moins de 15 mètres.

C'est à cette période que remonte l'apparition de l'archipel du Pomotou, immense réseau madréporique, alors enfoui à quelques mètres au-dessous de l'eau. Il ne fait encore qu'affleurer à la surface, mais déjà la végétation l'envahit, et lui donne l'aspect d'une vaste corbeille de verdure. Dans le groupe des Gambier le même retrait a mis à nu les bancs élevés par les polypiers sur les flancs de ces îles.

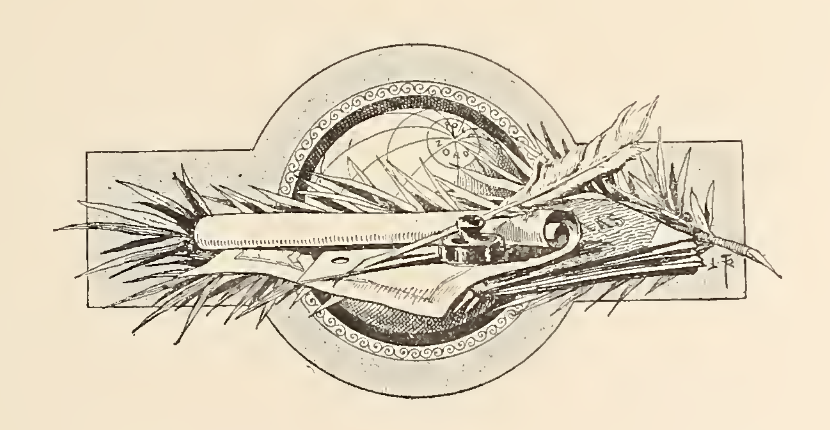
La même instinctive prévoyance qui pousse les grands États européens à prendre, dès maintenant, position et, devançant les événements, à procéder au partage de l'Afrique, les attire à l'autre extrémité du monde, dans l'océan Pacifique. Là, ce n'est plus un continent à se répartir qui éveille leurs convoitises; ce continent, l'Australie, est pris, l'Angleterre le détient; s'il lui échappe, ce sera pour affirmer son indépendance, pour revendiquer son incontestable prépondérance dans l'Océanie du Sud, pour y devenir un vaste et puissant empire. Mais, en dehors de l'Australie, que d'îles verdoyantes et fertiles, que d'archipels aux richesses connues ou entrevues que convoitent l'Angleterre et la France, les États-Unis et l'Allemagne, l'Espagne et la Hollande!

Elles y ont pris pied et, solidement assises, attendent l'heure, moins soucieuses encore de s'emparer de ces terres nouvelles que d'empêcher leurs rivales de les occuper : phase d'attente et de transition qui ne saurait longtemps durer, qu'une main mise par l'une d'elles convertira promptement en une ère d'annexions, de partages à l'amiable ou en luttes ouvertes. Déjà, en tous sens, s'exercent les influences avouées ou occultes, préliminaires obligés; les escales navales se multiplient, chaque nation tenant à familiariser les indigènes avec la vue de son pavillon, à les impressionner par le déploiement de ses forces, à les amener par ses missionnaires et ses trafiquants, par la persuasion morale ou l'appât du gain, à se déclarer ses clients, en attendant de devenir ses protégés ou ses sujets. Chacune d'elles a sa pierre d'attente sur laquelle elle rêve d'asseoir sa grandeur coloniale.

L'Angleterre occupe l'Australie et la Nouvelle-Zélande, les Fiji et le sud de la Nouvelle-Guinée, dont l'Allemagne possède la partie septentrionale et aussi l'archipel Bismarck, les Salomon et les Marshall; elle dispute les Samoa à l'Angleterre et aux États-Unis. La France a Tahiti, les Marquises, la Nouvelle-Calédonie, l'archipel de la Société et les Gambier. L'Espagne a les Philippines, les Mariannes et les

Carolines; la Hollande, la plus grande partie de l'archipel d'Asie, la partie occidentale de la Nouvelle-Guinée.

Les terres océaniennes peuvent se ramener à cinq groupes principaux; 1° à l'ouest : l'Insulinde ou la Malaisie, l'archipel d'Asie comprenant les îles de la Sonde, les Philippines, Célèbes et les Moluques; 2° au sud-ouest, l'Australasie groupant autour de l'Australie, la Tasmanie, la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Zélande; 3° la Mélanésie : archipels de l'Amirauté, de Bismarck, de Santa-Cruz, des Nouvelles-Hébrides, de la Nouvelle-Calédonie, des îles Loyalty et des Fiji; 4° la Micronésie, comprenant les archipels des Mariannes, des Carolines, des Palaos, des Marshall et des Gilbert; 5° la Polynésie : îles Tonga, Samoa, archipel de Cook, de la Société, des Pomotou, des Marquises, des îles Havaï. Nous commencerons l'étude de cette partie de notre globe par celle de l'Insulinde ou de l'archipel asiatique.





Un village des îles Moluques.

I. — ARCHIPEL D'ASIE

Au sud de la longue presqu'île de Malacca, à l'ouest de la Cochinchine et de l'Annam, l'Insulinde ou l'archipel asiatique déploie, entre l'Asie et l'Australie, ses milliers d'îles et d'îlots semés sur l'océan Indien, sur les mers de Java, des Célèbes, de Florès, de Banda, de Jolo, de Timor, mers intérieures que l'Insulinde enserre de ses contours bizarrement tourmentés, de ses longues plages effilées, capricieusement dessinées, comme celles de Célèbes et des Moluques, de Java, de Florès et des Philippines, soulevant au centre de ces archipels la massive et sombre corbeille de verdure de Bornéo, plus vaste que la France.

Orientées, les unes vers l'Asie, comme les Philippines, Bornéo, Java et Sumatra, les autres vers l'Australie, comme les Moluques, Célèbes et Timor, ces îles forment entre l'Asie et l'Australie un trait d'union analogue à celui de l'Archipel grec, entre l'Europe et l'Asie, à celui des Antilles entre les deux Amériques. A ces terres riches et fertiles entre toutes, la nature a prodigué les merveilles d'une faune et d'une flore incomparables. Sur cette mer azurée, dans ces îles aux noms doux et sonores, il semble que la vie atteigne l'apogée de sa puissance et de son intensité; îles aux parfums enivrants que la brise emporte au large, aux sommets couronnés de verdure, aux plages dentelées, coupées d'anses et de criques, frangées de rideaux de cocotiers

élancés, séparées par des détroits qui ressemblent à des fleuves gigantesques, comme celui de Banca, entre Java et Sumatra, dénommé *Banca street,* rue de Banca, tant la mer y est calme et unie, tant la circulation y est active.

Deux vastes courants enserrent cet Archipel d'Asie. Jetez les yeux sur une mappemonde et vous verrez que le pôle Nord encerclé de terres ne peut déverser ses eaux froides dans les mers équatoriales que par des issues resserrées : les détroits de Davis, d'Hudson, de Béring qui, avec une profondeur moyenne de cent mètres et une largeur peu considérable, ne présentent pas une issue suffisante pour la circulation méridienne, rejetée en deçà du bassin polaire vers le 67e degré de latitude nord. Le Groënland, l'Amérique septentrionale, le Kamchatka, la Sibérie, la Russie opposent d'infranchissables barrières au mouvement de ces eaux entraînées vers les régions chaudes par l'évaporation constante qui abaisse le niveau de la mer sous la Ligne, alors que par la fonte des glaces ce niveau s'élève aux extrémités. Au pôle Sud il n'en est pas de même qu'au pôle Nord ; rien n'y fait obstacle à cette force d'attraction qui appelle sous l'Équateur les eaux froides. L'Amérique et l'Afrique y viennent finir en pointes effilées, laissant entièrement libres de vastes espaces.

C'est là, dans ces mers ouvertes, que se forme le grand courant connu sous le nom de courant de Humboldt. Il remonte vers le nord, pénètre dans le Pacifique en longeant les côtes du Chili et du Pérou, vient, à la hauteur de l'Amérique centrale, confondre ses eaux avec les flots tièdes du courant équatorial, contourne, par la mer de Timor, l'Australie septentrionale, se dirige vers Madagascar et Ceylan, double le cap de Bonne-Espérance, remonte la côte de Guinée et débouche dans le golfe du Mexique, d'où, changeant de nom et sous celui de *Gulf Stream,* il baigne les côtes septentrionales de l'Europe dont il élève la température. A l'est, le courant du Japon, ou *Kuro Sivo,* contourne l'archipel d'Asie, remonte vers le nord et vient rejoindre, à la hauteur de l'île Vancouver, les côtes de l'Amérique qu'il longe pendant près de 800 lieues jusqu'à la mer Vermeille.

Dans l'organisme de notre globe, ces courants qui l'encerclent et le sillonnent charrient des pôles à l'équateur les eaux glacées des mers arctiques et des mers antarctiques, les réchauffent et, dans leur mouvement circulaire, les entraînent du centre à la circonférence, de même que, dans l'organisme humain, les artères font affluer au cœur le sang qui reflue aux extrémités. Sous l'appel constant de l'évaporation solaire, ces eaux froides vont tempérer l'ardeur des climats tropicaux et porter ensuite aux régions moins favorisées la chaleur empruntée aux zones torrides, abaissant et relevant ainsi tour à tour le niveau de la température.

Agents puissants de locomotion, ils ne se bornent pas à répartir plus également la chaleur et le froid sur les divers points du globe, ils transportent encore d'une terre à une autre les graines et les semences que l'ouragan détache, que leurs eaux entraînent dans leur parcours et rejettent sur les *attols* en formation aussi bien que sur les plages des îles et des continents. La plupart des archipels de l'Océanie ont ainsi reçu des grands archipels d'Asie la faune et la flore qui les parent et dont les semences emportées par les cours d'eau flottent sur la mer jusqu'au moment où le courant les saisit et les charrie au large pour les rejeter sur les terres qu'il baigne.

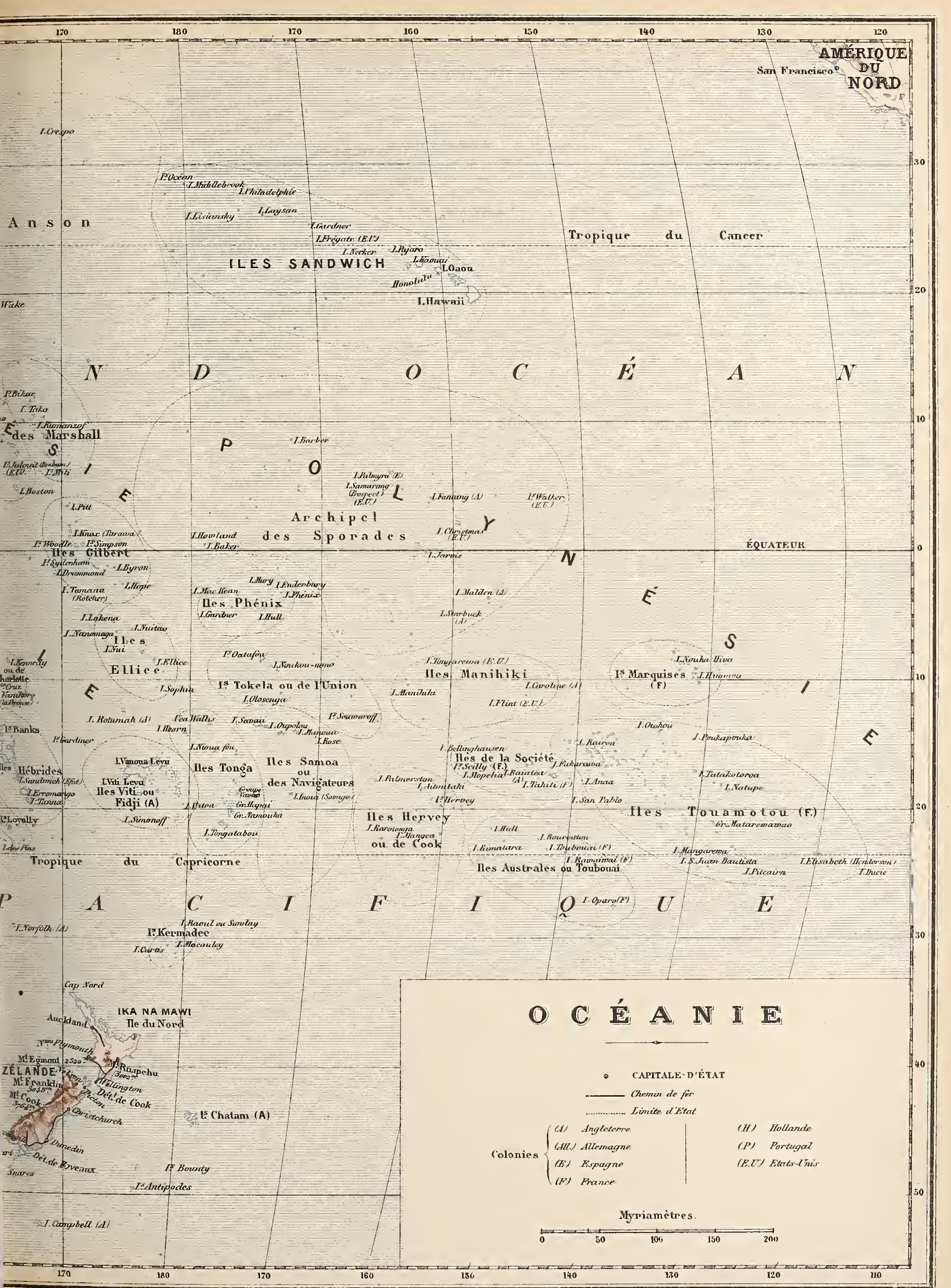
M. H. Jouan a mis en relief cette action des courants. « Quand on parcourt, dit-il, le Grand-Océan, depuis l'archipel d'Asie jusqu'aux îles les plus rapprochées du continent américain, on est frappé de l'aspect uniforme de la végétation sur les terres répandues dans ce vaste espace. Tous les voyageurs ont fait cette remarque. Il y a, à la vérité, des exceptions à cette règle; ainsi beaucoup de plantes de certaines îles manquent dans les autres. On doit s'attendre *a priori* à ce que les îles basses corraligènes dont le sol, à peine élevé au-dessus de l'eau, n'est composé que de débris madréporiques, n'étalent pas le même luxe de végétation que des terres au relief plus considérable, au sol plus riche. Les naturalistes voyageurs ont constaté encore un autre grand fait, c'est que la flore de l'Océanie tropicale se compose en général d'espèces identiques ou analogues à des espèces du grand archipel d'Asie. D'après quelques-uns, cet archipel et les terres des Papous : Nouvelle-Guinée et îles limitrophes, seraient le centre d'une végétation qui se serait répandue dans le reste de l'Océanie, de l'occident vers l'orient. Le règne végétal, si pompeux sur ces terres, perd successivement de sa richesse à mesure que l'on avance vers l'est; ce fait est également démontré par les relations de tous les voyageurs. »

Au nord de l'Australie, le courant équatorial, resserré par le détroit de Timor, débouche dans la mer des Indes, contournant les îles de la Sonde pour remonter le golfe de Bengale jusqu'aux bouches du Gange. Toute cette mer de Java est parsemée d'îlots, massifs de verdure dans une ceinture de cocotiers. On est aux portes de l'Inde, la mystérieuse Catay des anciens, la source intarissable de vie, de chaleur, de population, de richesses. La végétation intense des tropiques envahit les anses aux contours sinueux, aux grottes profondes, aux golfes gracieux. C'est le royaume des épices, celui des trois grandes îles de Sumatra, Java et Bornéo dont la superficie atteint 2 millions de kilomètres carrés, dont la population dépasse 35 millions d'habitants. Sur ces 2 millions de kilomètres carrés, la Hollande en possède 1,462,400, plus de quarante fois la superficie de la métropole; une armée de 30,000 hommes, dont 15,000 Européens, suffit à maintenir dans l'obéissance ce grand empire colonial, cette riche proie ravie par la Hollande, alors le plus petit des États européens, au plus puissant des souverains.

C'était en 1580, Philippe II venait de poser sur sa tête la couronne de Portugal. L'Espagne, qui n'est jamais plus voisine des revers éclatants que lorsqu'elle semble à l'apogée de sa grandeur, ni plus près de se relever que lorsqu'on l'estime perdue, l'Espagne voyait alors affluer dans ses ports les galions d'Amérique et des Indes. Victorieux à Saint-Quentin, Philippe II croyait toucher à la réalisation de son rêve de monarchie universelle. Il tenait les Pays-Bas écrasés sous sa main de fer, il méditait l'assassinat du prince d'Orange, il préparait la folle expédition de l'Armada. Roi de Portugal malgré les Portugais, il ferma les ports de la péninsule aux Hollandais dont il voulait châtier la résistance et consommer la ruine. Mais ce peuple flegmatique et obstiné, qui se refusait à subir, avec son joug, celui de l'Inquisition, atteint tout d'un coup dans son commerce, dont il vivait, menacé à la fois dans sa conscience



Gravé par E. Morieu, r. Vavin, 45. Paris.



Lith. Lemercier et Cie Paris.



OCÉANIE
AMÉRIQUE DU NORD
San Francisco
ASIE
TIBET
CHINE
JAPON
NIPHON
MER DU JAPON
MER JAUNE
MER ORIENTALE
CORÉE
Tokio (Yedo)
Canton
I. Formose
TONKIN (F)
Hanoï
ANNAM
BIRMANIE
GOLFE DU BENGALE
Golfe de Siam
MER DE CHINE
I. Luçon (E)
Manille
I. Mindoro (E)
I. Palouan (E)
I. Mindanao (E)
ILES PHILIPPINES
Mer de Soulou
Mer de Célèbes
BORNÉO
CÉLÈBES
MOLUQUES (H)
MER DE JAVA
MER DE BANDA
Mer d'Arafoura
Iles de la Sonde (H.)
Nelle GUINÉE (PAPOUASIE)
Archipel de Magellan
Iles Mariannes (E)
Iles Pelew (E)
Iles Carolines (E)
Archipel Anson
Archipel des Marshall
Iles Gilbert
ILES SANDWICH
Tropique du Cancer
ÉQUATEUR
Archipel des Sporades
Iles Phénix
Iles Ellice
Iles Tokela ou de l'Union
Iles Manihiki
Iles Marquises (F)
Iles Salomon
Archipel de la Louisiade
Nelles Hébrides
Iles Viti ou Fidji (A)
Iles Tonga
Iles Samoa ou des Navigateurs
Iles de la Société
Iles Hervey ou de Cook
Iles Touamotou (F)
Iles Australes ou Toubouai
Tropique du Capricorne
Nouvelle Calédonie (F)
I. Norfolk (A)
Iles Kermadec
MICRONÉSIE
MÉLANÉSIE
POLYNÉSIE
GRAND OCÉAN PACIFIQUE
OCÉAN INDIEN
AUSTRALIE (à l'Angleterre)
AUSTRALIE SEPTENTRIONALE
AUSTRALIE OCCIDENTALE
AUSTRALIE MÉRIDIONALE
QUEENSLAND
Nlle GALLES DU SUD
VICTORIA
Terre Alexandre
Terre de Tasman
Terre de Nuyts
Golfe de Carpentarie
Presqu'île York
Mer du Corail
Dét. de Torres
Perth
Adélaïde
Melbourne
Sydney
Brisbane
Dét. de Bass
TASMANIE (A)
Hobart-Town
NOUVELLE ZÉLANDE (A)
IKA NA MAWI Ile du Nord
TAWAI POUNAMOU Ile du Sud
Auckland
Wellington
Dét. de Cook
Dét. de Foveaux
I. Chatam (A)
I. Auckland (A)
I. Campbell (A)
I. Macquarie
FRANCE à l'échelle de l'Océanie
Paris
CAPITALE D'ÉTAT
Chemin de fer
Limite d'État
Colonies
(A) Angleterre
(All) Allemagne
(E) Espagne
(F) France
(H) Hollande
(P) Portugal
(E.U.) États-Unis
Myriamètres
0 50 100 150 200
Gravé par E. Morieu, r. Vavin, 45, Paris
Lith. Lemercier et Cie Paris

et dans son existence, n'hésita pas à engager, avec le maître qui croyait le réduire à merci, une lutte inégale en apparence, mais dans laquelle son âpre ténacité devait triompher.

Il n'avait qu'un but; absorbé par mille affaires, Philippe II ne pouvait concentrer contre lui tous ses efforts. Ses vastes projets dépassaient ses forces; il avait à faire tête à la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Amérique et les Indes que révoltaient son fanatisme religieux, sa politique sanguinaire et tyrannique. Les yeux fixés sur ces riches colonies portugaises de l'Insulinde dont ils achetaient les produits à Lisbonne pour les revendre au monde entier, les Hollandais n'eurent qu'une idée : se frayer, eux aussi, une route vers les Indes et, puisque leurs navires ne pouvaient plus s'approvisionner d'épices dans les ports de la péninsule, aller demander ces épices aux lieux d'origine et de production. Trafiquants de seconde main, ils voulaient devenir importateurs, au cabotage substituer la navigation à long cours et détourner à leur profit un commerce que Philippe II prétendait leur interdire. Mais les navires leur manquaient, et aussi les connaissances nautiques; ils construisirent des navires et étudièrent les cartes. La nécessité fit d'eux d'excellents marins; ils possédaient déjà toutes les qualités du négociant : la probité, l'intelligence et la volonté.

Au début, ils voulurent se frayer par les mers australes un passage plus court vers les Indes. Le rêve qui devait hanter sir John Franklin, Kane et Perry, les hantait déjà. Ils cherchaient le fameux passage du Nord-Ouest suggéré par Mercator; à deux reprises ils tentèrent de s'ouvrir la voie, se heurtèrent aux glaces, revinrent désappointés mais non découragés.

Restait la voie du Cap, plus longue, pensaient-ils, et, pour eux, aussi peu connue. Ils se procurèrent des cartes portugaises, firent traduire des livres de bord et, munis de ces renseignements, équipèrent quatre navires qui leur coûtèrent la somme énorme alors, de 700,000 livres. Ils en confièrent le commandement à Cornelis de Houtman. Puis, quand ces navires eurent disparu à l'horizon, sans se lasser ils se remirent à l'œuvre, armèrent d'autres bâtiments prêts à suivre Houtman s'il réussissait, à chercher une autre voie s'il échouait.

Houtman revint après trois ans. Un de ses navires s'était perdu en route; les trois autres, fort éprouvés, rapportaient leur plein chargement d'épices. Il rendit compte de son voyage; non sans peine il avait trouvé la route. Huit bâtiments appareillèrent immédiatement pour l'archipel d'Asie. « On équippe ici pour y envoyer, écrivait alors le baron de Buzenval, ambassadeur de France auprès des États, d'autres navires qui se gouverneront mieux. Si ces gens le font, les Portugais sont en danger de ne pas jouir longtemps des richesses de l'Orient. Car ces païs, qui sont pleins de navires et de matelots, y courront comme au feu. C'est beaucoup qu'un navire ait fait le chemin aux autres et fait paroistre qu'il ne tient qu'à entreprendre, qu'on soit aussi riche que les Espagnols. » Deux ans plus tard, le 20 février 1600, il écrivait à M. de Villeroi : « Il y a peu de temps, huit grands vaisseaux d'Amsterdam sont partis pour aller chercher du poivre aux Indes Orientales. Il n'y a pas de mois qu'il ne parte quelque compagnie pour fureter quelque côte desdites Indes et y dresser quelque trafic. Et ce qui me fait croire

que les particuliers y profitent, c'est qu'ils ne sont pas sitot de retour qu'ils n'équippent derechef pour y revoler. »

Ils en profitaient en effet, et les mesures aussi malencontreuses qu'arbitraires de Philippe II préparaient la grandeur de la Hollande. Une indescriptible animation régnait dans les ports de ce petit État; toute une flotte se construisait dans ses chantiers, s'armait dans ses arsenaux. Arraché à son flegme, le Hollandais n'en gardait que ce qu'il fallait pour parer aux échecs et diminuer ses risques, en intéressant à ses opérations les négociants d'Anvers auxquels, en loyal associé, il faisait la part belle dans le succès. Grâce à ce concours, en 1598, vingt-deux navires mettaient à la voile, Anvers ayant fourni un million de livres en or. En 1600, une partie de la flotte rentrait au port, rapportant une riche cargaison d'épices. L'ambassadeur de France ne se trompait pas en terminant par les appréciations suivantes le récit des ovations que l'enthousiasme de la population avait décernées à l'amiral Van Nek : « Vous verrez en bref que les richesses d'Orient prendront le cours de Hollande, laissant celui de Portugal qui les a possédées et gardées à clef d'icelles, il y a plus de six-vingt ans. Car ces gens-ci espèrent dorénavant de faire ledit voyage, aller et retour, en moins de trois ans. Voilà comment ces flegmatiques et patients Hollandais, quand on leur bouche un trou, comme on leur a fait celui des Espagnes, en trouvent toujours quelqu'autre pour s'y fourrer et s'y échapper. Monsieur, vous ne sauriez croire combien ce fait apporte de fermeté et bonne espérance au dedans de cet État, lequel consistant principalement au fait de la marine, se perdait s'il n'eût trouvé moyen d employer les forces qu'il a de ce côté-là. Maintenant le trafic d'Espagne ne sera plus regretté, ainsi, au contraire, on sera bien aise que chacun tire du côté desdites Indes et y trouve ses moyens, car cela apportera même à l'État un grand revenu par les impôts qu'ils mettront sur lesdites épices. »

Calculatrice et méthodique, la Hollande n'en était plus en effet à se contenter des réussites individuelles, contrebalancées par des échecs partiels. La haine aveugle de Philippe II l'avait poussée dans une voie où elle ne devait pas s'arrêter. D'une nation de petits trafiquants caboteurs, il avait fait, sans le savoir et le vouloir, une nation d'armateurs et de grands commerçants. Ils connaissaient la valeur de l'association ; plus n'était besoin du concours incertain d'Anvers, largement rétribué ; en unissant leurs efforts ils décupleraient leurs forces. De cette idée, banale aujourd'hui, nouvelle et hardie pour l'époque, naquit la *Compagnie Unie des Indes Orientales,* à laquelle les États généraux de Hollande octroyèrent, en 1602, le monopole du trafic à l'est du cap de Bonne-Espérance et à l'ouest du détroit de Magellan. Gérée par 17 directeurs centralisant entre leurs mains tous les pouvoirs politiques, civils, militaires et judiciaires concédés à la Compagnie, elle fut constituée au capital de 6,440,000 florins, divisé en parts de 2,000 florins.

Les Hollandais ont la rancune tenace ; ils l'ont prouvé à Louis XIV. Il ne leur suffisait pas d'avoir détourné à leur profit une partie du commerce des épices, ils entendaient chasser du grand archipel d'Asie ceux qui avaient prétendu leur interdire la vente de ses produits ; ils voulaient déposséder les Portugais et les Espagnols. Politiques habiles autant que navigateurs audacieux, ils prirent pied à Java et aux Moluques

et hardiment attaquèrent les Portugais à Amboine, leur enlevèrent ce point important puis, redoublant leurs coups, leur arrachèrent successivement Ternate, Batjan, les îles Benda, Malacca, Sumatra, Macassar, Célèbes, le cap de Bonne-Espérance.

Maîtres de Batavia, ils en firent un immense entrepôt. Leurs navires y amenaient, débarquaient et chargeaient le riz, le sucre, le café de Java, l'or de Palembang, les épices de Sumatra et de Bornéo, les nids d'hirondelles de Célèbes, la muscade et le girofle des Moluques, les perles et la cannelle de Ceylan. Leurs avant-postes commerciaux étaient au Japon, à Siam, à Moka ; ils enserraient l'Inde, accaparant ses produits, portant haut leur pavillon respecté et redouté des princes indigènes.

Leur succès prouvait leur force, mais à la force ils entendaient joindre la consécration du droit. Ils pressentaient la valeur de l'opinion publique, puissance morale naissante et vague encore, qui s'imposait déjà comme un facteur nouveau aux préoccupations des diplomates et à la conscience des nations, puissance encouragée, sollicitée, tenue en éveil par la découverte de l'imprimerie, par les premières gazettes, par le besoin de savoir et de comprendre, de résumer dans une formule nette et précise le sens et la portée des événements.

Cette formule, leur compatriote Grotius la leur donna sous le titre retentissant de *mare liberum*, la mer libre. Simple et claire, sympathique et sonore, cette formule répondait aux aspirations de tous; elle incarnait un principe de liberté, d'expansion qui, du premier coup, séduisait. La mer à tous et pour tous; les trois quarts du globe ouverts à l'énergie humaine, aux audacieux, aux vaillants; le grand espace sans frontière où Dieu n'a mis nulle barrière, la route universelle accessible à tous.

Grotius n'avait que vingt-cinq ans quand, préludant à sa célébrité future, et chargé par la Compagnie de justifier son refus d'accepter les conditions proposées par l'Espagne, il composa ce livre du *Mare liberum* où il posait en principe l'affranchissement du commerce. Avec une hauteur de vues et une hardiesse de pensée remarquables, il prouvait que les concessions pontificales, les découvertes et les conquêtes ne pouvaient ni supprimer les droits des nations à la liberté des mers, ni justifier un monopole inique pour ceux qui l'exerçaient, désastreux pour ceux qui le subissaient.

L'éclat de ce plaidoyer éloquent autant qu'habile rehaussait singulièrement le prestige et le rôle de la Hollande. Elle apparaissait comme l'avocat autorisé de l'Europe contre les prétentions excessives de la couronne d'Espagne, contre le partage arbitraire du nouveau monde. Elle réclamait au nom de tous contre un privilège injustifiable qui rendait l'univers tributaire de l'Espagne et du Portugal. Ce livre fit, pour la Hollande, plus et mieux que n'eût pu faire une flotte et, dans le grand silence des intérêts économiques, il retentit comme une voix proclamant un principe supérieur, une vérité perdue et retrouvée : la liberté des transactions commerciales.

Cette puissante Compagnie des Indes orientales à laquelle la Hollande fut en partie redevable de pouvoir résister à l'Espagne, de jouer un rôle important dans l'histoire et d'aider l'Europe à s'affranchir d'un joug odieux, vécut jusqu'en 1798, époque où ses possessions firent retour à la Hollande. Ce n'était déjà plus le grand empire commercial de 1720. Les Anglais occupaient Ceylan, Sumatra, Bornéo, le Bengale,

les Moluques et le Cap, mais ce qui restait aux Hollandais et ce qui allait leur faire retour constituait encore l'une des colonies les plus riches et les plus prospères qu'un peuple puisse ambitionner.

Sumatra, que le détroit de Malacca, large de 300 kilomètres au nord, de 100 au sud, sépare de la presqu'île asiatique du même nom, occupe, entre l'océan Indien et la mer de Banka une superficie de 440,000 kilomètres carrés peuplés d'environ 3,700,000 habitants. Inférieure en étendue à Bornéo, supérieure à Java, elle n'a ni l'importance commerciale ni la population exubérante de cette dernière, aussi les Hindous la désignaient-ils du nom de « Petite-Java » ; peuplée comme l'est Java, Sumatra posséderait plus de 70 millions d'habitants.

Orientée du nord-est au sud-ouest, Sumatra mesure 1,700 kilomètres de longueur sur une largeur moyenne de 300. Au sud-ouest, le détroit de la Sonde la sépare de son île sœur, de Java, distante de 25 kilomètres ; au nord-est, les îles Nicobar et les îles Andaman décrivent une courbe régulière, reliant, ainsi que les piliers d'un pont dont le tablier se serait écroulé dans les flots, l'île de Sumatra au cap Negrais, pointe extrême de la Birmanie anglaise. Inclinée du côté de l'Asie et de la mer intérieure, la grande île profile au long de l'océan Indien une ossature rocheuse, qui semble continuer au sud le relief des monts indo-chinois de l'Arrakan, dont les Andaman et les Nicobar feraient partie. Cette ossature rocheuse que l'on désigne du nom de monts de Barisan, n'excède pas, au nord, 500 à 700 mètres ; elle se redresse brusquement au Selawa Djanten dont la cime volcanique atteint 1,700 mètres, à l'Abong-Abong qui en mesure 3,400, au Loesch 3,700.

Au sud du Loesch, la chaîne décroît et se ramifie en chaînons parallèles enserrant dans leurs replis le plateau et le lac de Toba que dominent des volcans. Plus bas, la chaîne se reforme, se maintenant toujours à peu de distance du littoral de l'océan Indien, soulevant à 1,500 mètres d'altitude le Malintang, à 2,900 la double cime du mont Ophir, point de repère des navigateurs, le Singalang à 2,600, le Merapi à 2,848, le Sago à 2,200, le Talang à 2,540. Entre l'Ophir et le Talang, la chaîne, coupée par la vallée du Mésang, de nouveau s'évase et se ramifie, dessinant les plateaux de Padang, enfermant le lac de Marrindjoe, fond de cratère éteint, et celui de Singkarah, vivier poissonneux. Au-dessous du Talang, l'arête se reforme, serrant de plus près la côte dont elle n'est distante que de 25 kilomètres. Sur sa ligne rigide se dressent le cône volcanique du Korindji mesurant 3,690 mètres et qui dispute au Loesch le premier rang parmi les montagnes de Sumatra, puis le Dempo 3,170, le Besaji, le Tebah, le Tangkamoes 2,260, enfin le Badja Bassa 1,341, qui termine au sud la longue rangée des 66 volcans de Sumatra et qui surplombe le cratère éventré de l'île de Krakatau.

Là se trouve le point de jonction de la grande faille volcanique qui sillonne Sumatra et de celle sur laquelle s'élèvent les redoutables cônes ignivomes de Java. On sait qu'en 1883 une éruption fit voler en éclats l'île de Krakatau, bouleversant l'aspect du détroit de la Sonde, soulevant à 30 kilomètres de hauteur des nuages de cendres


AUSTRALIE
Échelle de 23.000.000
0 100 200 300 600 Kil.
Légende
CHEFS-LIEUX
Grandes Villes
Autres villes
Limites des Colonies
id. Subdivisions
Chins de fer
AUSTRALIE OCCIDENTALE
TERRITOIRE DU NORD
AUSTRALIE DU SUD
QUEENSLAND
NOUVELLE GALLES DU SUD
VICTORIA
TASMANIE
OCÉAN INDIEN
OCÉAN PACIFIQUE
MER DU SUD
MER DU CORAIL
MER DE TIMOR
Nouvelle Guinée
Golfe de Papouasie
Golfe de Carpentarie
Grande Baie Australienne
Terre d'Arnhem
Presquile d'York
Presquile d'Eyre
Grande Barrière
Récifs de
Great Sandy Désert
Désert de Gibson
Grand Désert de Victoria
Tropique
Java
I. Flores
Timor
PERTH
ADELAIDE
MELBOURNE
SYDNEY
BRISBANE
HOBART-TOWN
Rockhampton
Albany
Launceston
Port Darwin
Palmerston
Ballarat
Sandhurst
Geelong
Newcastle
Bass
Gravé par Mce Perrin, 34, rue des Boulangers, Paris.
Imp. Lemercier et Cie, Paris.

que les vents emportaient à 1,200 kilomètres au large, imprimant à l'océan une secousse telle qu'en treize heures la vague d'ébranlement partie de l'archipel d'Asie venait se heurter aux falaises du cap de Bonne-Espérance. Cette explosion formidable qui fracassait les deux tiers de l'île faisait surgir d'autres îles du fond de l'océan, et l'immense vague, affouillant les côtes de Java et de Sumatra dont elle modifiait les contours, engloutissait 40,000 êtres humains.

La longue saillie des monts de Barisan ne constitue pas la seule barrière que l'île de Sumatra soulève au long de l'océan Indien; une chaîne d'îles: îles Babi, Banjak, Nias, Tanamassah, Tanah-Bella, Mentawei, Sikobour, Nassau, Engano, forme, à 100 kilomètres au long de sa côte occidentale, un gigantesque brise-lames. Autant de ce côté, par lequel Sumatra fait face à l'océan, la côte apparaît rigide et inarticulée, autant, à l'orient, sur le détroit de Malacca et la mer intérieure, le littoral s'échancre et s'effrange, les terres s'affaissent en molles ondulations, sillonnées par les eaux courantes. Ce sont ces eaux qui ont recouvert ce versant de l'île de leurs riches terres d'alluvions, élargissant son pourtour, refoulant les ondes tièdes et paisibles de cette Méditerranée malaise que leurs apports envahissaient. Dans son bassin se déversent: l'Asahan, effluent du lac Toba; le Rokan bourbeux dont le cours est de 200 kilomètres; le Siak et le Kampar qui se traînent paresseusement au travers de plaines insalubres; l'Indragiri, issu des hautes terres de Padang; le Djambi descendu de l'Indrapoera et navigable jusqu'à 600 kilomètres en amont de son embouchure; le Moesi, ou rivière de Palembang, qui forme par ses nombreux canaux un marécageux réseau fluvial. Sur le versant occidental, plus étroit, les cours d'eaux sont aussi plus rares; celui de Padang est le plus considérable.

Coupée par l'équateur, l'île de Sumatra renferme les régions les plus diverses, autant au point de vue de l'orographie du sol qui modifie profondément le climat et les productions, qu'au point de vue ethnique, la population se composant de races variées, depuis les peuplades idolâtres et anthropophages jusqu'aux musulmans fanatiques et aux Malais soumis. Au nord de l'île et de l'équateur, la pointe d'Atchi est habitée par des tribus aussi isolées, aussi inconnues du reste du monde que les tribus les plus sauvages de l'Afrique : les Battaks, les Gaïoux, les Allas, les Karo. Plus au sud se succèdent les provinces des États de la côte occidentale, de Benkoulen, de Palembang, plus vaste à elle seule que l'île de Java, et de Lampong. Ces provinces ont pour chef-lieu Padang, siège du gouvernement.

Pour le voyageur qui, de la mer des Indes gagne l'Océanie, cet archipel d'Asie est la porte ensoleillée du Pacifique. Pour celui qui, du cap Horn, remonte vers le nord-ouest, c'est encore la Malaisie, mais une Malaisie indienne, à la flore et à la faune exubérantes, aux pachydermes énormes, à la population dense. Les éléphants errent en liberté dans le royaume de Palembang, sur la côte sud-est de Sumatra; les tapirs, les rhinocéros et les tigres gîtent dans les forêts où paissent des troupeaux de cerfs et des bandes de sangliers. Les oiseaux y sont rares; quelques faisans, cailles, perdrix et poules d'eau. Les *siamangs*, grands singes noirs, au poil frisé comme des moutons d'Astrakan, aux bras énormes, troublent de leurs cris mélancoliques le silence des

hautes futaies. C'est entre Palembang et Djambi que l'arche de Noë s'arrêta, dit la tradition.

Entre les populations insulaires de Sumatra les communications sont rares et difficiles ; l'escarpement des montagnes, la végétation intense des forêts peuplées d'animaux redoutables et les *pangdo* ou marais dans lesquels s'enlisent les voyageurs constituent d'efficaces barrières, aussi ne trouve-t-on d'agglomérations humaines que sur les côtes ; dans l'intérieur on ne rencontre que des villages. Au nord, la plus considérable de ces agglomérations est Groot Atjeh, autrefois *Kota Radja* ou « ville royale », capitale du royaume d'Atjeh, peuplée d'Atchinois et de Chinois qui se livrent à la culture du poivre dont Sumatra produit près des deux tiers de la consommation du monde entier ; toute cette côte occidentale porte le nom de « Côte du Poivre ». Sur le même littoral se trouvent les grottes de Klouat et de Klouang où se récoltent les nids comestibles de salanganes si appréciés des Chinois, et les pêcheries d'holothuries ou *tripang* que les indigènes vendent à haut prix aux mêmes Chinois. Plus bas, s'ouvre le petit port de Malaboeh, au sud duquel se déroule une plage malsaine bien nommée « Côte de la Peste ».

Padang, la ville importante de cette région, est dominée par les « hautes terres de Padang » et le fort de Kock, position stratégique de premier ordre. « Padang, écrit M. E. Reclus, la cité la plus prospère de toute la côte occidentale et l'un des marchés les plus actifs de Sumatra, a plutôt l'aspect d'un grand parc que d'une ville. A l'exception du quartier central où se groupent les édifices publics, les diverses parties de Padang habitées par des Niassi, Malais, Javanais ou Chinois, se composent de maisonnettes basses, ombragées de cocotiers ou de manguiers, entourées de jardins, de rizières, de vergers où croissent toutes les plantes tropicales utiles par leurs écorces, leurs gommes, leurs fleurs ou leurs fruits. Le cône fumant du Talang domine au loin ces campagnes parsemées d'habitations, tandis qu'au sud coule en serpentant la petite rivière de Padang et qu'au delà s'élève le mont des Singes ou Apenberg, ainsi nommé des quadrumanes familiers qui le peuplent. Le commerce d'exportation, qui est d'environ 15 millions par année, consiste presque uniquement en café, à destination des États-Unis : la production de cette denrée diminue peu à peu. »

Palembang, la seconde ville de l'île, occupe une superficie considérable. Située au long du Moesi, cette ville amphibie compte presque autant d'habitants sur les radeaux de son fleuve que dans les cases riveraines. Sur le Moesi sont ancrés les magasins et les boutiques, et nombre d'Européens préfèrent le séjour du fleuve salubre à la plaine brûlante. Déli est, sur cette côte orientale, le centre d'avenir. La culture du tabac y a fait de grands progrès ; en treize années, de 1873 à 1886, la production s'est élevée de 5 millions de francs à 60 millions et l'on a dû importer plus de 25,000 Chinois pour le travail des plantations qui, chaque année, s'étendent et se développent.

Au long de cette côte orientale et faisant suite à l'île anglaise de Singapour, s'étendent les archipels de Riouw et de Lingga, peuplés de Malais et de Chinois. Au sud s'allonge la grande île de Banka dont la superficie dépasse 12,000 kilomètres

carrés. Les Malais y dominent ; race amphibie, ils vivent dans leurs *praos* qu'ils ne quittent même pas au mouillage ; la mer est leur patrie ; ils se nourrissent de ses produits et se livrent au cabotage, abandonnant aux Chinois la culture du sol et l'exploitation des riches mines d'étain. Plus à l'est, l'île de Billiton renferme d'importants gisements d'étain et relève administrativement de l'île de Banka. Elle est située à égale distance de Sumatra et de Bornéo.

A l'est de Sumatra s'étend l'île de Bornéo, mesurant 1,368 kilomètres de longueur sur 966 de largeur, recouvrant une superficie de 728,000 kilomètres carrés, une fois et demie celle de la France. Après l'Australie qui est un continent, et après la Nouvelle-Guinée, Bornéo, qui occupe le centre de l'archipel malais, est la plus grande île du monde. Mais dans cette populeuse Insulinde aux contours souples, aux côtes effrangées, dont elle constitue le noyau central, Bornéo est la terre compacte, massive et relativement peu peuplée. Près de deux fois aussi grande que Sumatra, elle n'a pas la moitié autant d'habitants ; six fois plus vaste que Java, elle est dix fois moins habitée.

Découverte en 1521 par les Portugais, occupée en grande partie par les Hollandais en 1604, Bornéo n'est pas encore entièrement connue, sauf sur les côtes. Dans ce vaste archipel d'Asie la barbarie lutte encore contre la civilisation. Les pirates y pullulaient, et ce n'est guère que depuis 1876 que l'on a réussi à traquer et à détruire ces écumeurs de mer. Bornéo en abritait un grand nombre ; la férocité de ces Malais, leur mépris de la mort ont, pendant des siècles, inspiré la terreur aux navigateurs qui se hasardaient dans ces parages. On n'a que des renseignements incomplets sur l'intérieur de cette terre aux contours fermes et arrêtés. Ni golfes profonds, ni anses sinueuses ; les fleuves au cours lent et paresseux charrient des matières végétales en décomposition, obstruant leur parcours de troncs d'arbres et leurs embouchures de bancs de vase. Peu d'issues navigables par lesquelles le marin puisse pénétrer ; une côte de grès adossée à des marais et à d'inextricables forêts. Ces forêts abritent une vie animale intense, une incomparable végétation et des peuplades sauvages réfractaires à tout contact avec les Européens. Les orangs-outangs ou *mias* y abondent ; on ne les rencontre qu'à Sumatra et à Bornéo ; en quelques jours, M. A. Russel-Wallace en tua plus de dix. Le tigre, le léopard, le rhinocéros, l'éléphant, le tapir peuplent ces forêts où fourmillent avec des milliards d'insectes, des chauves-souris vampires et des crapauds volants.

On sait aussi que le sol est riche en mines d'or, d'étain, de fer, de gisements de diamants, que, sur les côtes, existent de nombreuses pêcheries de perles ; mais, sauf sur un très petit nombre de points, ces richesses ne sont pas exploitées. L'Européen a peine à pénétrer dans cet inextricable massif, gigantesque corbeille de verdure vénéneuse, sentinelle avancée de l'Inde radieuse, meurtrière et brûlante, jetée entre l'Océanie et la presqu'île de Malacca.

Ici, la vie est trop intense, le climat trop extrême pour notre race. L'équateur coupe en deux parties à peu près égales cette terre humide et fiévreuse, où le climat est cruel comme l'indigène, où la nature, d'une merveilleuse beauté, étouffe et tue

l'homme par ses parfums violents, brise son énergie et sa volonté et le livre sans défense, comme sans résistance, aux miasmes putrides de ses marais diaprés de fleurs étincelantes, peuplés de reptiles et d'animaux redoutables. Les Dayaks, les Malais, les Soulouans et les Négritos peuvent impunément respirer cet air empoisonné. Comme eux et mieux qu'eux, les Chinois y vivent, y prospèrent et s'y multiplient. Ici encore, comme à Sumatra et à Java, cette race résistante et prolifique travaille et s'enrichit, insouciante des conditions climatologiques, dédaigneuse de la souffrance physique, de la maladie, de la mort, bravant tout pour l'amour du gain.

Les Hollandais possèdent toute la partie de l'île située au sud de l'équateur et la moitié de la partie septentrionale. L'Angleterre occupe le reste, sauf l'enclave du sultan de Bruneï. Bornéo affecte la forme d'un triangle dont l'ossature rocheuse consiste en un tronc orienté du sud-ouest au nord-est et projetant, de son axe central, des ramifications montagneuses aboutissant aux promontoires maritimes, s'irradiant ainsi qu'une étoile. C'est au nord que la chaîne maîtresse s'annonce par le soulèvement puissant du Kina Balou, dont Belcher estimait l'altitude à plus de 4,000 mètres et que des mensurations récentes ont ramené à 3,300 mètres. Au sud, cette chaîne s'affaisse brusquement, ouvrant un seuil de communication par 600 mètres, puis elle se relève et fuit à l'horizon, se maintenant à 2,000 mètres de hauteur. Elle est en grande partie inexplorée et, sous le nom des « Mille et cent Montagnes », forme la frontière entre les possessions hollandaises et le Sarawak, royaume que sir James Brooke se tailla dans le sultanat de Bruneï. Actuellement ce royaume d'un ancien officier de l'armée des Indes dont a hérité son neveu, officier de la marine anglaise, mesure 700 kilomètres de côtes et de 60 à 200 kilomètres de largeur. Sa population dépasse 300,000 habitants dont 70,000 Malais et 15,000 Chinois ; Kuching, sa capitale, renferme plus de 20,000 âmes, parmi lesquels on compte un certain nombre de négociants européens.

La chaîne des « Mille et cent Montagnes » se termine au nord-ouest par le promontoire du Datoe, de même qu'au sud la chaîne orientale aboutit à celui du Satoï, et à l'est au promontoire de Lakoeroe. En dehors de ce squelette montagneux qui dessine les grandes lignes de l'île, Bornéo est semée de massifs montueux qui se dressent au milieu des plaines et dont les plus élevés ne dépassent pas 1,500 mètres. C'est dans ces régions accidentées que se trouvent les laveries d'or, les gisements de platine, de mercure, d'étain et de diamants.

Largement arrosée par les pluies, l'île de Bornéo possède de grands cours d'eau ; le plus important, comme débit, est le Bruneï ou Bornéo, à l'embouchure duquel est la capitale. Le Lupar, le Réjang sont accessibles aux embarcations ; il en est de même du Kapoeas dont le delta ne mesure pas moins de 100 kilomètres. Au sud, les fleuves côtiers coulent entre des marécages, coupés dans leur cours supérieur par des rapides comme le Barito et déversant dans la mer des eaux boueuses. D'un parcours supérieur au Barito, le Mahakkam, long de 960 kilomètres, arrose un bassin moins étendu, 80,000 kilomètres carrés, alors que le bassin du Barito en mesure plus de 100,000, bien que son cours ne dépasse pas 920 kilomètres. Ces deux fleuves forment, avec le Kapoeas, long de 800 kilomètres, les plus grands cours d'eau de Bornéo.

Les autochtones, les Dayaks, connus sous le nom de Battas à Sumatra, de Tagals à Luçon, de Bizayas à Mindanao, constituent l'élément ethnique prédominant à Bornéo. Les Dayaks ont avec la race caucasique des analogies marquées : les cheveux noirs, lisses et épais, le teint presque blanc, le nez droit et légèrement aquilin, le visage ovale. Supérieurs aux Malais, au point de vue intellectuel et moral, mais moins énergiques, les Dayaks ont été refoulés dans l'intérieur par cette race hybride, envahissante de marins hardis, de pirates redoutables qui occupent les côtes et que leur mépris pour tout autre travail manuel que la navigation rend dépendants des Chinois, avec lesquels ils ont de nombreux traits communs. Comme les Chinois, ils sont de souche mongole ; le croisement avec d'autres races, notamment avec la race hindoue, a atténué chez eux certains signes caractéristiques : l'œil est moins oblique, le nez plus saillant, le menton plus pointu, mais l'origine commune se trahit dans la similitude du langage, dans la couleur de la peau, dans la cruauté naturelle et instinctive. Ce sont des demi-Mongols, des *mongoloïdes,* comme les désigne M. Vivien de Saint-Martin.

Ils vivaient de la piraterie, ils vivent encore de rapines. Ils exploitent, oppriment et volent les Dayaks qu'ils réduisent en esclavage et font travailler pour eux, exploités à leur tour par les Chinois qui lentement les dépossèdent.

Nous retrouvons en effet ici cette race asiatique infatigable et souple, telle que nous l'avons déjà rencontrée dans l'Amérique septentrionale et méridionale, telle que nous la verrons dans l'Australasie et dans la Polynésie, telle que l'a vue, ainsi que nous, M. de Pina. « Malgré des précautions radicales, écrit-il, la population chinoise est restée dans les îles de la Sonde un épouvantail pour tous les gouvernements qui se sont succédé. Toujours surveillée, soumise à une police tracassière, entravée dans toutes ses entreprises, son développement est strictement maintenu dans la limite des services qu'elle peut rendre et ne peut dépasser le chiffre de 30,000 à Batavia. Précautions inutiles ; le travail, l'intelligence ont fini par prévaloir au profit même de ceux qui voulaient en contrarier l'essor. Résignés, mais infatigables, faits aux mépris comme aux labeurs, les Chinois continuent patiemment leur œuvre, défrichent les forêts, exploitent les mines de Banca et de Bornéo, pénètrent dans l'intérieur du pays et portent dans les grands centres de population, le camphre, le benjoin, la gomme, la gutta-percha et les mille produits que viennent y chercher les négociants d'Europe. Indifférents au climat, possédant la langue des naturels, se pliant à leurs mœurs, ingénieux et souples, ne se rebutant jamais, les Chinois semblent prédestinés à ce métier d'intermédiaire qui consiste autant dans le maniement des caractères que dans l'estimation de la valeur des choses. »

En donnant, en 1841, un coup de pied brutal dans cette fourmilière humaine qui a nom de Céleste-Empire, en faisant brèche dans les murailles derrière esquelles il s'isolait du reste du monde, l'Angleterre n'a fait que devancer d'inévitables événements ; elle a hâté l'heure d'une invasion pacifique dont nul ne peut encore prévoir les résultats, mais qui marquera dans l'histoire de l'humanité et dont la date survivra à celle de bien des faits que nous estimons, à tort, plus importants et plus gros de conséquences.

La domination hollandaise est, à Bornéo, plus nominale qu'effective. La Hollande n'a pas entièrement enlevé aux Malais le gouvernement de cette île dont elle occupe les points importants, tels, Pontianak où elle est établie depuis 1856 et dont elle a fait un port franc, le principal marché de la région et sa capitale. Pontianak, située sur la côte ouest, s'élève sur les rives du Kapoeas, à quelques kilomètres de la mer. En arrière de Pontianak et sur les rives du fleuve se succèdent d'importants villages qui gravitent autour de ce centre important. Au sud de cette ville et à l'embouchure des fleuves qui se déversent dans le détroit de Karimata et la mer de Java se rencontrent des centres secondaires, capitales ou chefs-lieux de petits royaumes indigènes et dans lesquels un résident hollandais partage, avec le souverain, l'autorité administrative. Il faut toutefois descendre jusqu'à la pointe sud-est de Bornéo pour trouver, à l'estuaire de Barito, un centre considérable, le plus peuplé de l'île, Bandjermassin, dont la population de 40,000 habitants est double de celle de Pontianak. Bandjermassin, capitale des provinces du sud et de l'est, s'élève comme la Venise adriatique sur un réseau de canaux. Ses pittoresques maisons de bois sculpté s'allongent en façade sur des canaux couverts de barques, de chalands et de radeaux habités par une partie de la population. Ce fut longtemps le centre du commerce des diamants ; ceux de Bandjermassin étaient renommés pour leur pureté et cotés à haut prix. L'exploitation a cessé d'en être fructueuse.

Martapoera et Pangaron sont, à peu de distance de Bandjermassin, d'importantes agglòmérations indigènes et des centres de laveries d'or et de gisements de houille. Plus au nord et dans l'intérieur des terres, Amoentaï, Negara et Margasari, sur le cours du Bahan et dans le bassin du Barito, voient s'accroître rapidement le chiffre de leurs habitants, se développer leurs industries locales et s'étendre leurs plantations. Cette partie de l'île de Bornéo renferme une population presque aussi dense que celle de Java. On y construit des barques, praos et sampangs, on y fabrique des tuiles et des poteries, on y exploite un sol merveilleusement fertile.

Au long de la côte occidentale qui s'étend sur le détroit de Macassar et en face de Célèbes, se succèdent de petits royaumes à demi indépendants. Pasir, capitale du royaume de ce nom, est le centre d'un trafic commercial actif avec Célèbes. Samarinda, plus au nord, capitale du royaume de Koeteï, est bâtie sur pilotis à l'estuaire du Mahakkam et exporte en Chine les bambous, le miel, les bois et les nids de salanganes qui proviennent de la région environnante. Sur la côte nord, les ports sont rares ; ceux de Kuching dans le Sarawak, de Bruneï dans le sultanat de ce nom, de Sandakan et de Bongon dans le *North Borneo* anglais sont les plus importants. Ces derniers surtout semblent appelés à prendre un rapide essor entre les mains de l'Angleterre qui met en valeur les ressources de North Borneo, l'une des régions les plus riches de la grande île.

Si, par sa situation géographique et son étendue, Bornéo est l'axe central de l'Insulinde, Java, dont la superficie, en y comprenant l'île annexe de Madoera, n'est que de 131,733 kilomètres carrés, un cinquième de Bornéo, est, par sa population, son commerce et sa production, l'île maîtresse, le foyer de l'influence hindoue qui, par elle,

rayonne sur le vaste archipel d'Asie et le rattache aux péninsules gangétiques. Sa population a décuplé depuis un siècle ; elle dépasse 23 millions d'habitants et sa densité atteint 171 habitants par kilomètre carré, alors que cette densité n'est que de 2,5 à Bornéo, de 8,8 à Sumatra. Seule, la Belgique, où elle atteint 203, est relativement plus peuplée que Java.

Ainsi que Sumatra, dont le détroit de la Sonde, large de 25 kilomètres, la sépare, Java, longue de 1,000 kilomètres et dont la plus grande largeur n'excède pas 195, est sillonnée dans toute sa longueur, de l'ouest à l'est, par une chaîne volcanique qui tantôt se contracte et tantôt s'élargit, enserrant de hauts plateaux, soulevant à plus de 3,000 mètres d'altitude ses cônes et ses cratères. Sur cette terre de formation ignée, sur ces pics de laves et de cendres, la nature a jeté le manteau d'une éblouissante végétation, donnant à Java l'aspect d'une des îles les plus pittoresques et les plus curieusement accidentées qui se puissent voir. De là son nom de *Noesa Kendang* ou de « terre des grands monts » sous lequel on la désignait autrefois. Les Arabes la nommaient Zabedj ; l'appellation de Java que lui donnèrent les Hindous et que rappelle celle de Jabadiou reproduite par Ptolémée, lui est restée.

C'est dans la partie occidentale de l'île, la plus rapprochée de Sumatra, que les volcans s'entassent et se pressent ;on n'en relève pas moins de 45 dans toute l'île, de 14 dans un espace de 55 kilomètres de longueur sur 20 à 30 de largeur. Les plus considérables sont, de l'ouest à l'est : le Salak, distant de 60 kilomètres de Batavia, et mesurant 2,000 mètres d'altitude; le Ghedèh, dont le cône le plus élevé atteint 3,030 mètres; le Tikoraï, 2,800, et le Papandayang auquel ses exhalaisons léthifères ont valu à l'une de ses vallées le nom de *gouva oupas* « vallée du poison ». Non moins redouté des indigènes est le Telaga Rodas dont, affirment-ils, l'ombre seule des arbres qui croissent sur cette terre maudite donne la mort. Deux des essences forestières de cette région, l'Antjé, *Antiaris toxicaria*, et le Tjettek, *strychnos ticute,* contiennent en effet des poisons violents. Plus au nord surgissent les cônes volcaniques du Gountour, 1,982 mètres, et du Slamat, 3,400; à l'est apparaît un autre groupe de volcans : le Soumbing, 3,300 mètres; le Merbahoe, 3,100; le Merapi, 2,860; le Willis, le Walisang-Lawou, 3,300; le Kawi, 2,900 ; l'Ardjouno, 3,300; le Tenggher, 2,500, et enfin le Semeroe, la plus haute cime de l'île, mesurant 3,700 mètres.

L'une des particularités des volcans de Java est d'être troués de fissures latérales par lesquelles s'échappent les vapeurs souterraines; il en résulte que les éruptions violentes sont rares et aussi les tremblements de terre. En outre, ces volcans très rapprochés les uns des autres, ne laissent pas de place à des accumulations redoutables de gaz et de laves ; par leurs fissures latérales ils dégorgent parfois des torrents de boue, de grandes quantités de vapeurs d'eau et de vapeurs acides, mais peu de scories et de cendres.

Cette île volcanique et montagneuse de Java est l'une des mieux arrosées qui soient. Sur toutes les pentes ruissellent de nombreux cours d'eau et des torrents. L'île est trop étroite pour que ces eaux forment des fleuves importants. Le plus considérable, le Solo, descendu du Merapi, ne mesure que 260 kilomètres de longueur. Après lui

viennent : le Kediri ou Brantas, le Tji-Taroun qui se déverse dans la baie de Batavia, et le Manok.

Au nord et au sud de la longue chaîne montagneuse qui constitue l'arête dorsale de Java et descend le plus souvent en pentes ondulées, parfois abruptement sur les terres basses, les côtes se déroulent offrant un contraste marqué. Ici, comme à Sumatra, le sol s'affaisse doucement vers la mer intérieure, dite de Java ; la plage septentrionale est basse et plate, abritée par des îles et des archipels, coupée par les baies de Bantam et de Batavia, par les rades de Tjiassem, d'Indramayou, de Cheribon et le port de Sourabaya. La côte sud, qui fait face à l'océan Indien, est plus rigide et, contrairement à Sumatra, les îles latérales sont moins nombreuses ; on ne relève que celles de Barung et de Kambangan ; sur la côte nord se succèdent, outre Madoera et Bali qu'un étroit bras de mer sépare de Java, les îles Pandjang, Babi, Landjang, Ontong-Java, Karimon, Bavian, Rahas.

Comparativement sain, le climat de Java n'est redoutable pour les blancs que dans certaines parties marécageuses des côtes. L'île se divise en quatre zones distinctes : la zone torride qui comprend les terres basses du littoral et où la température moyenne se maintient à 27°5 ; la zone tempérée, s'étendant de 650 à 1,450 mètres d'altitude avec une moyenne de 21 degrés ; la zone fraîche, de 1,450 à 2,400 mètres dont la température oscille entre 13 et 18 degrés, et enfin la zone froide avec une moyenne de 10 degrés. A chacune de ces zones correspond une flore particulière, atteignant dans chacune d'elles une extraordinaire intensité. Sur les côtes, le poivre et la vanille, les noix de coco et les bananes, les plantations de canne à sucre, de cannelle, d'indigo sont d'une incroyable fécondité. La zone tempérée est surtout riche en essences forestières ; c'est aussi la zone du tabac et du caféier, du thé et des arbres fruitiers, du cinchona et des cultures vivrières. Dans la zone fraîche reparaissent les arbres d'Europe : chênes et châtaigniers, puis le laurier et une variété gigantesque d'érable. La zone froide possède le tek, *Tectona grandis*, arbre précieux pour les constructions navales. « Le voyageur qui côtoie le rivage de Java, écrit M. Temmink, a sous les yeux les palmiers aux cimes élevées qui bordent la côte dans presque toute son étendue. Derrière ces parasols de verdure, le sol de la plaine monte, par un plan doucement incliné, jusqu'au pied de la chaîne de montagnes dont est couronné le centre de l'île. Ces campagnes sont parfaitement cultivées et embellies de jolis villages, où les maisons construites en bambous sont entourées d'une haie et ombragées de bouquets d'arbres fruitiers étalant leur sombre verdure. Ces teintes présentent un contraste agréable avec la végétation vive et gaie des vastes champs de riz distribués en amphithéâtre sur les flancs des collines ; de celles-ci s'échappent par intervalles des cours d'eau et des cascades auxquels les terres doivent leur étonnante fécondité. »

Entre les populations du nord et du sud de l'île, le contraste n'est pas moindre qu'entre les deux régions que sépare la longue arête rocheuse. Au nord, prédominent les Javanais proprement dits ; ils sont de beaucoup d'ailleurs les plus nombreux dans l'île ; au sud habitent les Soendanais, « hommes du sol » ou aborigènes, que les Javanais tiennent pour des demi-barbares et qui, cantonnés dans leurs montagnes, ont conservé



Gravé par Mme Perrin, 34, rue des Boulangers

Paris, Imp. Lemercier et Cie

leur race plus pure de mélanges extérieurs, mais aussi leur langue plus imparfaite, leurs coutumes plus grossières et leurs mœurs primitives. Ils ont eux-mêmes conscience de leur infériorité relative vis-à-vis des nobles Javanais affinés par la civilisation des Hindous. Doux et sobre, hospitalier et soumis, le Javanais de la classe inférieure, quelque peu apathique et indolent, mesure son travail et son activité à ses besoins qui sont peu compliqués; sa chaumière lui coûte de cinq à dix francs à construire; il tisse et fabrique lui-même ses vêtements; le sol lui fournit en abondance ce qui lui est nécessaire pour subsister, et l'ambition d'améliorer un sort, à tout prendre fort supportable, lui fait défaut. La nature lui prodigue les fleurs et les fruits, les beaux ombrages, la chaleur et la lumière; n'était la passion de l'opium et des combats de coq, le Javanais n'aurait guère besoin d'argent et ne ferait rien pour en gagner.

Les grands centres sont nombreux dans cette île populeuse. Batavia, capitale de Java et de toute l'Inde Néerlandaise, renferme plus de 100,000 habitants et recouvre une immense superficie. Fondée en 1619, la ville s'est successivement étendue, absorbant plusieurs cités distinctes groupées les unes auprès des autres, cité administrative, cité de villégiature, cité maritime et commerciale, converties en un jardin féerique, en un paradis de verdure, où de merveilleuses allées d'arbres remplacent les rues. « Les rayons ardents d'un soleil impitoyable, écrit M. de Beauvoir, ne pénètrent que par intervalles dans cette ombre tandis qu'ils dorent de reflets merveilleux tout ce qui la forme : ce sont les panaches multiples des cocotiers, les branches élancées des « flamboyants » qui sont tout fleurs et fleurs écarlates; les arbres à coton chargés de flocons blancs comme neige; les « palmiers du voyageur », éventails colossaux d'une élégance inouïe, enfin les banyans immenses dont il tombe des milliers de lianes verticales qui touchent terre, prennent vite racine, puis remontent jusqu'au sommet de l'arbre pour s'y marier en guirlandes noueuses et retomber encore. » Buitenzorg, près de Batavia, est la résidence du gouvernement. Là, se trouve l'un des plus beaux jardins botaniques qui soient au monde, la plus merveilleuse collection de plantes que l'homme ait jamais réunie.

Sur la côte nord, à l'est de Batavia, les ports, mal abrités, ouverts aux vents, ne sont guère que des lieux d'ancrage, tels Indramajoe sur le Manok, Chéribon sur le Ribon, Tégal, chef-lieu de province, Pekalongan sur la rivière du même nom. Simurang, située au fond d'un golfe formé par le renflement du cap Boegel, n'est pas mieux protégée; les navires doivent mouiller au large; Japara a vu son port envahi par les coraux et il faut aller jusqu'à Soerabaja, protégée par l'île de Madoera et construite sur le Brantas, pour trouver une rade abritée des vents et accessible aux grands navires. Soerabaja, qui fut la capitale de l'Insulinde, est restée un centre actif et populeux, un grand arsenal maritime. En face d'elle, sur l'île de Madoera, s'élève la ville commerciale de Bangkalan, centre de l'exportation du bétail pour lequel l'île est renommée.

La côte sud est moins favorisée encore que la côte septentrionale en tant que seuils d'accès; Tjilatjap est le meilleur ancrage de cette plage redoutable. Magelang, plus à l'est, enfouie dans un nid de verdure, et Poerworedjo, située dans un site des plus pittoresques, sont par contre les deux villes de l'île les plus attrayantes par la grandeur

et la beauté de leur cadre. A quelques kilomètres de Magelang se trouvent les ruines colossales de Bœrœ-Bœdor, la plus étonnante manifestation que le génie bouddhique ait léguée à Java. Dans une série de bas-reliefs mesurant plus de cinq kilomètres de longueur, des artistes inconnus ont sculpté l'épopée de Bouddha; 25,000 personnages renfermés dans 1,636 cadres, célèbrent en style lapidaire l'histoire du Dieu; ces figures, au quart et à moitié de grandeur d'un haut relief, sont l'œuvre d'un art raffiné et d'une composition minutieuse.

Plus à l'est, Soerakarta est, par le chiffre de sa population, la seconde ville de l'île de Java. Le palais du souverain renferme, à lui seul, plus de 10,000 habitants; un fort hollandais domine cette grande cité qu'un résident administre discrètement. Il en est de même à Djokjokarta, chef-lieu de royaume indigène que gouverne nominalement un sultan oisif dans son harem. La Hollande excelle dans l'art de voiler son autorité; elle l'exerce sous le couvert d'un sultan, laissant à la population douce, mais fière, qu'elle gouverne, l'illusion qu'elle obéit à ses chefs héréditaires, auxquels elle alloue de généreux subsides. Cette politique habile et sage explique comment 15,000 soldats européens et une flotte de 25 vaisseaux montés par 3,000 marins suffisent à maintenir dans l'obéissance ce vaste empire colonial.

Le détroit de Bali, large de 4 kilomètres et profond de 16 mètres, sépare l'île de ce nom de celle de Java. Bali continue à l'est la longue courbe décrite par Sumatra et Java et qui, par les îles de Lombok, Soembawa, l'archipel des Flores et Timor, oblique vers le continent australien. Sur une superficie de 10,838 kilomètres, les deux îles de Bali et de Lombok renferment une population de 1,400,000 habitants, restée hindoue, tandis que celle de Java devenait mahométane, et conservant, avec le culte, la langue, les coutumes et les traditions du passé.

Volcanique et massive, l'île de Bali gravite autour de son axe central, le Batoe Kaoe, ou pic de Tabanan, dressant à près de 3,000 mètres d'altitude son massif principal, au nord-est duquel le cratère actif de Batoer vomit par son double orifice des laves et des vapeurs mugissantes. Plus à l'est, le Seraja, volcan effondré, atteste par ses débris gigantesques la violence des éruptions antérieures. La base seule a subsisté, déchirée de profondes fissures; toute la partie supérieure a volé en éclats, jonchant de ses blocs énormes les terres et les mers voisines.

Dépendance de Java, Bali comprend deux provinces gouvernées directement par la Hollande et sept autres nominalement administrées par des chefs indigènes protégés et subventionnés. Boeleleng, sur la côte nord, est la ville des fonctionnaires européens; Pabéan, son port, n'est qu'une rade ouverte et souvent dangereuse.

Lombok est séparée de Bali par un détroit d'un peu plus de 30 kilomètres, et dont la profondeur de 1,000 mètres indique que Lombok ne repose plus sur le même socle sous-marin que Sumatra, Java, Bornéo et Bali. Ici se termine la mer de Java et commence celle de Flores; la faune et la flore changent d'aspect, le voisinage de l'Australie se fait sentir. On ne retrouve plus à Lombok les forêts de tek, les orchidées, les hautes fougères des îles de la Sonde, non plus que leurs félins; mais

on y voit des oiseaux australiens, le *megapodos gouldii* dont les nids recouverts de terre et de branches mesurent jusqu'à 2 mètres de hauteur et 10 de circonférence. Lombok est la terre de transition entre deux régions distinctes ; elle est d'origine volcanique, comme l'Insulinde, mais ses volcans moins élevés sont aussi moins actifs ; il n'en subsiste plus guère que des buttes fumantes. Seul, le pic de Lombok, cratère éteint, rappelle par ses grandes proportions, 3,500 mètres, les hautes cimes de Sumatra et de Java.

Ici, la population est, de nouveau, mahométane, comme à Java ; on la désigne du nom de Sasak et elle est assujettie aux Balinois Hindous qui ont conquis l'île et en ont fait une dépendance de leur terre de Bali. Mataram, capitale de l'île, est située sur la côte orientale, la plus rapprochée de Bali, mais à quelques kilomètres dans l'intérieur. Elle a pour port Ampanan, centre commercial très actif, belle et grande cité, aux larges voies ombragées, mais n'offrant aux navires qu'un mouillage incertain par les vents d'ouest. Peu de terres sont aussi merveilleusement cultivées que les plaines de Lombok et surtout celles qui avoisinent Mataram ; ce ne sont partout que jardins touffus, plantations bien arrosées se déroulant à perte de vue ; le riz et le café sont les deux principales productions de l'île.

Le détroit d'Allas, large de quelques kilomètres seulement dans sa partie méridionale, sépare Lombok de l'île de Soembawa, bien autrement vaste, mais beaucoup moins peuplée. Sur une superficie de 14,000 kilomètres carrés, Soembawa renferme 150,000 habitants, de race malaise, eux aussi, mais que leur situation géographique et leur commerce ont surtout mis en rapport avec Célèbes qui s'étend au nord et dont leur île est une dépendance administrative. Très échancrée par la mer qui a découpé l'île en golfes si profonds qu'un mince pédoncule au centre relie seul les uns aux autres les plateaux volcaniques, cette terre rappelle, par sa configuration, la grande île de Célèbes et nullement les contours allongés de Sumatra et de Java.

On y compte plus de 20 cratères, éteints ou en activité. Ce sont eux qui ont soulevé à 1,633 mètres d'altitude le massif de Ngenges, à 1,600 celui du Lanteh et à 2,700 le Timboro. Ce dernier dépassait, dit-on, 4,000 mètres avant l'explosion du 5 avril 1815 qui fit voler en éclats toute sa partie supérieure, ensevelissant pendant 10 jours l'Insulinde dans une nuit profonde sillonnée d'éclairs et semant sur des millions de kilomètres carrés d'épaisses pluies de cendres. Douze mille habitants périrent dans ce cataclysme qui coûta en outre la vie à près de 100,000 autres, décimés par la famine.

Soembawa, capitale du royaume auquel elle donne son nom, est située sur la côte septentrionale, au fond d'une baie ouverte aux vents de nord-ouest. Sa population n'excède pas 8,000 âmes. Le massif du Timboro, formant péninsule, sépare le golfe de Soembawa de celui de Bima dont le port, l'un des meilleurs de toute l'Insulinde, fait un commerce actif avec Célèbes. Par Soembawa et Bima on exporte surtout des chevaux de prix, pour l'élevage desquels l'île est célèbre et que les marchands arabes se disputent.

Prolongement oriental de la longue fissure volcanique des îles de la Sonde, Flores et les archipels de Solor et d'Allor continuent entre l'océan Indien et la mer intérieure

aux dénominations multiples, ici mer de Flores et mer de Banda, la traînée d'îles verdoyantes, hachée de détroits, qui, du cap Négrais, par les Andaman et les Nicobar, par Sumatra et Java, par Bali, Lombok, Soembawa et Flores, effleure Timor et se termine aux îles sud-occidentales, après avoir décrit une courbe de 5,500 kilomètres. Ainsi qu'à Sumatra et à Java, les volcans se succèdent sur la côte méridionale de Flores, atteignant 2,000 mètres à l'Ombocoe-Soro, 2,800 au Romba, 2,170 au Laki-Laki, 2,260 au Perampoean, 2,280 au Kabalalo. La superficie de Flores et des archipels de Solor et d'Allor est de 21,900 kilomètres carrés ; leur population de près de 400,000 âmes.

A mesure que nous avançons vers l'est, les éléments ethniques se modifient, et aussi la faune et la flore ; nous voyons apparaître le type *papoua* de la Nouvelle-Guinée modifié par les croisements, mais reconnaissable au teint plus foncé des indigènes, surtout de ceux qui habitent l'intérieur des îles. La même population se retrouve en effet dans l'île de Flores et dans celles d'Andonaré, de Lomblen et de Solor, d'Allor, de Ombaaï et de Pantar, les plus importantes des archipels auxquels Solor et Allor donnent leur nom. Larantoeka, située sur le détroit de Flores, est le siège des établissements hollandais dans cette région.

Soemba, au sud de Flores, bien que comprise dans les îles de la Sonde, ne fait pas partie de la longue chaîne, non plus que Timor. Soemba n'a ni la même orientation ni la même configuration. Elle fut, croit-on, l'*Ile d'or*, la célèbre île enchantée que célébraient à l'envi les légendes hindoues, arabes et malaises et que crut retrouver, en 1594, Godinho de Eredia. Il y gagna, outre le titre de *Descobridor*, celui d'*Adelantado* et la promesse du vingtième des revenus des terres dont il prendrait possession au nom du Portugal.

La conquête, par les Hollandais, des comptoirs portugais, vint mettre à néant ces beaux projets et ces brillantes perspectives. L'*Ile d'or* rentra dans le domaine de la légende, jusqu'au jour où la découverte des riches mines australiennes fit se demander si la terre mentionnée par Godinho de Eredia n'était pas le continent australien et si l'on n'avait pas entrevu, à la fin du XVI[e] siècle, l'existence de ces placers. Il n'en était rien. La prétendue Ile d'or de Eredia n'était autre que Soemba où les indigènes recueillent encore aujourd'hui quelques parcelles d'or.

La Hollande et le Portugal se sont partagé Timor, « l'île orientale », l'*Ultima Thule* de l'Insulinde par delà de laquelle, à 500 kilomètres de distance, s'ouvrait le continent australien. Sur une superficie de 30,295 kilomètres carrés, Timor renferme une population de près d'un million d'habitants. Ile montueuse et accidentée, elle déploie au sud une côte rigide qui fait face à l'océan Indien, à la *mer virile*, comme la nomment les indigènes et qui bat de ses flots tourmentés les hautes falaises, alors qu'ils appellent *mer féminine*, la mer du Nord, la mer Intérieure, aux vagues plus calmes et au long de laquelle Timor, ainsi que toutes les îles de la Sonde, déroule ses longues pentes inclinées, ses versants adoucis.

A Timor, les volcans sommeillent, mais les hautes cimes rappellent les grandes îles orientales. Plusieurs pics dépassent 3,000 mètres et celui d'Alas atteindrait, dit-on,

3,700. Plus étroit, le versant méridional de l'île est aussi le moins arrosé; c'est sur le versant septentrional que s'épandent les eaux et que serpentent les rivières; il est le plus verdoyant et le plus fertile. Mais Timor est relativement pauvre en espèces animales et végétales; on n'y retrouve pas l'intensité de vie qui caractérise les grandes îles de la Sonde, on s'y sent plus près de l'Australie que de l'Asie, mais la race prédominante est encore malaise et c'est des Moluques que se disent originaires les Timoriens proprement dits.

Koepang est la capitale de la partie de Timor occupée par les Hollandais. Bien que le site soit peu salubre et la chaleur intense, Koepang prospère, grâce à son port très fréquenté pendant la mousson du sud-est. Cultivateurs et sédentaires, les Timoriens ne se hasardent pas volontiers en mer, ils laissent les marins de Solor et ceux de Célèbes exploiter les pêcheries de leurs côtes et charger à Timor le bois de sandal, les écailles et les holothuries qu'ils vendent aux Chinois. Atapoepoe, port hollandais, est, avec Koepang, le centre de ce commerce d'exportation. Moins fréquentée, Dilli, résidence du gouverneur portugais, est aussi moins peuplée. Dilli est plus insalubre encore que Koepang; il ne s'y fait pas moins un trafic de café et de bois de sandal qui se chiffre par 2,500,000 francs à l'année.

Au nord et à l'est de Timor s'étendent deux groupes d'îles, dites « sud-occidentales » et « sud-orientales », qui se rattachent : les premières à la longue chaîne des îles de la Sonde, les secondes à l'île de Timor, dont elles semblent des fragments détachés. L'île de Wetter est la plus grande des îles « sud-occidentales »; Timor-Laoet est la plus considérable de l'archipel « sud-oriental ». Entre ces deux groupes, le contraste est marqué. L'archipel sud-occidental est d'origine volcanique, montagneux et accidenté, plus peuplé bien que de moindre superficie; il comprend quinze îles, sans compter les îlots, et renferme, environ 65,000 habitants. L'archipel sud-oriental n'en possède que 30,000; il est de moindre relief et sa plus haute cime n'excède pas 600 mètres.

II. — CÉLÈBES ET LES MOLUQUES.

Célèbes, la plus grande des îles de l'Insulinde après Bornéo et Sumatra, s'étend entre les Philippines au nord et les petites îles de la Sonde au sud, entre Bornéo à l'ouest et les Moluques à l'est. Elle baigne dans trois mers intérieures, celle de Célèbes au nord, de Flores au sud, de Banda à l'est. Le détroit de Macassar, large de 250 kilomètres, la sépare de Bornéo; celui des Moluques, de mêmes dimensions, de l'archipel de ce nom. Sa superficie, en comprenant celle des îles attenantes, est de 190,400 kilomètres carrés, sa population d'environ 800,000 âmes.

On prit longtemps pour un archipel cette île aux contours étranges, profilant sur les flots ses péninsules démesurées comme les branches d'une astérie difforme. Entre la configuration massive, la masse cyclopéenne de Bornéo et les formes bizarres de Célèbes, le contraste est grand. Dans ses golfes, largement échancrés, sortes de mers

intérieures, l'océan pénètre librement, enserrant de ses eaux bleues un énorme développement de côtes pittoresquement découpées. Les jungles marécageuses, les impénétrables forêts de Bornéo sont, ici, remplacées par de grandes plaines, tantôt unies, tantôt légèrement mamelonnées. Au centre et aux extrémités, l'origine volcanique s'accuse, le relief s'accentue et atteint au pic de Bonthain, par 3,100 mètres d'altitude, son point culminant. Ce massif accidenté, sillonné de vallées ombreuses où la couche de terre végétale dépasse 6 mètres de profondeur, est semé d'érables, d'upas, girofliers, muscadiers, palmiers. Sur les hauteurs, les cratères éteints, convertis en lacs, emmagasinent les eaux de pluie qui courent au long des ravins, entretenant la végétation. Le ciel est pur, l'air salubre; les grands pachydermes, les félins qui habitent les forêts de Bornéo ont disparu. Les singes de petite taille, le *cynopithecus nigrescens*, entre autres, spécial à Célèbes, remplacent le gigantesque mias; le « bœuf des bois », l'*anoa depressicornis* et le « cochon-cerf », le *babiroussa,* errent dans les forêts.

Tout diffère, sauf les éléments ethniques. Le plus important est désigné du nom de *Boughi*, mais sa parenté avec les Dayaks ne semble pas douteuse. Toutefois les Boughis sont plus blancs, plus grands et plus forts. Ils ont conservé plus pur le type caucasien; ils se sont moins croisés avec les Malais, les Chinois et les Négritos. A Java, à Sumatra, à Bornéo, l'invasion mongole a été plus considérable, les mélanges plus fréquents. Ces grandes îles ont ralenti et retenu l'immigration; l'avant-garde seule a débordé sur Célèbes, mais trop faible pour absorber ou dominer la race autochtone, elle n'a fait que se juxtaposer à elle sans la soumettre à ses lois, ses usages et ses coutumes. Les femmes Boughis sont remarquables par leur beauté, les hommes par leur courage et leur probité. Chevauchant la mer sur leurs praos rapides, ils ont tenu en échec les pirates malais, n'hésitant jamais à se mesurer avec eux, se faisant tuer pour défendre les chargements confiés à leur garde. Les Européens qui trafiquent dans ces îles se servent des Boughis comme d'intermédiaires avec les tribus indigènes et se louent de leur loyauté. Vifs, gais, braves, résolus, les Boughis, très fiers de la confiance qu'on leur témoigne, sont aussi très sensibles aux outrages et aux mauvais traitemants; ils peuvent être vindicatifs à l'excès. M. de Rienzi, qui les a étudiés de près, exalte leurs bonnes qualités et les dépeint sous des couleurs attrayantes.

Autrefois sauvage et belliqueuse, divisée en tribus toujours en guerre, la population de Célèbes est aujourd'hui l'une des plus paisibles de l'archipel asiatique. Ce changement, qui date de 1822 et n'a fait depuis que s'accentuer, est dû à l'introduction de la culture du café et au « despotisme paternel » du gouvernement hollandais. Le café réussit admirablement sur les plateaux de Célèbes; l'initiative prise par l'administration hollandaise, les encouragements et l'appui donnés par elle aux chefs indigènes amenèrent peu à peu la population à renoncer à ses habitudes nomades et à se livrer à la culture d'un produit dont elle était assurée de trouver dans le gouvernement un acheteur régulier, à des prix suffisamment rémunérateurs. L'établissement de contrôleurs d'origine européenne, chargés non seulement de recevoir et de payer le café, mais encore de régler à l'amiable les difficultés de village à village, d'individu à individu, mit un terme à d'incessants conflits. D'excellentes routes, bien entretenues, relièrent les loca-

lités les unes aux autres, assurant la sécurité des communications. Dans les villages, riches et prospères, les Hollandais ont introduit et enseigné aux indigènes leurs habitudes d'ordre, de propreté rigoureuse, de confort solide. M. Russel-Wallace nous décrit son arrivée dans un district indigène, sa réception par le chef. Dans une résidence vaste, bien aérée et bien construite, il retrouve un mobilier européen, un excellent repas bien servi. Son hôte porte avec aisance le costume européen et fait avec dignité les honneurs de sa table. A ses côtés, son père, ancien chef, portait autrefois un vêtement d'écorce, habitait une hutte grossière entourée de perches, à l'extrémité desquelles oscillaient au vent les têtes d'ennemis mis à mort de sa propre main.

« Cette population, dit-il, est aujourd'hui la plus industrieuse, la plus paisible et la plus civilisée de l'archipel. Elle est aussi la mieux vêtue et la mieux nourrie. Je ne crois pas que l'on trouve ailleurs un exemple aussi frappant de résultats obtenus en un si court espace de temps. Ces résultats sont dus uniquement au mode de gouvernement adopté par les Hollandais. Sans doute, ce mode de gouvernement est, jusqu'à un certain point, despotique ; il est opposé à nos idées de liberté de commerce, de travail et de circulation. Un indigène ne peut quitter sans permis son village, il lui faut vendre son café au gouvernement à un prix souvent inférieur à celui que lui en payerait un trafiquant, mais le gouvernement a défriché le sol et créé les plantations. S'il s'oppose à la liberté du commerce, s'il interdit l'importation des spiritueux, il est certain que, le jour où cette interdiction cesserait, l'ivrognerie et la paresse ruineraient la population au profit d'un petit nombre d'importateurs ; les plantations, mal cultivées ou abandonnées, rendraient moins, et à la prospérité actuelle succéderait la misère générale. »

La conversion de peuplades sauvages à la civilisation est soumise à des lois invariables que l'on ne peut enfreindre, à des étapes régulières que l'on ne saurait forcer sans danger et sans hâter l'œuvre de dépopulation. Au début de cette évolution, toujours et partout nous voyons le despotisme, tantôt paternel, le plus souvent brutal et violent, mais nécessaire, soit qu'il s'agisse de grouper en une nationalité résistante et solide des tribus divisées et hostiles, soit qu'il s'agisse de fixer l'homme au sol, de substituer la vie sédentaire à l'existence nomade et d'unir en un faisceau commun des forces individuelles éparpillées.

Que ce régime s'appelle protectorat, tutelle d'une race inférieure exercée par une race supérieure, féodalité, esclavage ou despotisme, il répond à une nécessité impérieuse. Il ne devient un abus intolérable, il ne constitue une atteinte aux droits individuels que le jour où, n'ayant plus sa raison d'être, il prétend s'imposer et se perpétuer par la force. En Océanie, comme en Europe, le pouvoir despotique a toujours servi de transition entre l'état de barbarie, soit relative, soit absolue, et l'état de civilisation. Inconsciemment il a préparé les voies, aplani les obstacles en brisant les résistances.

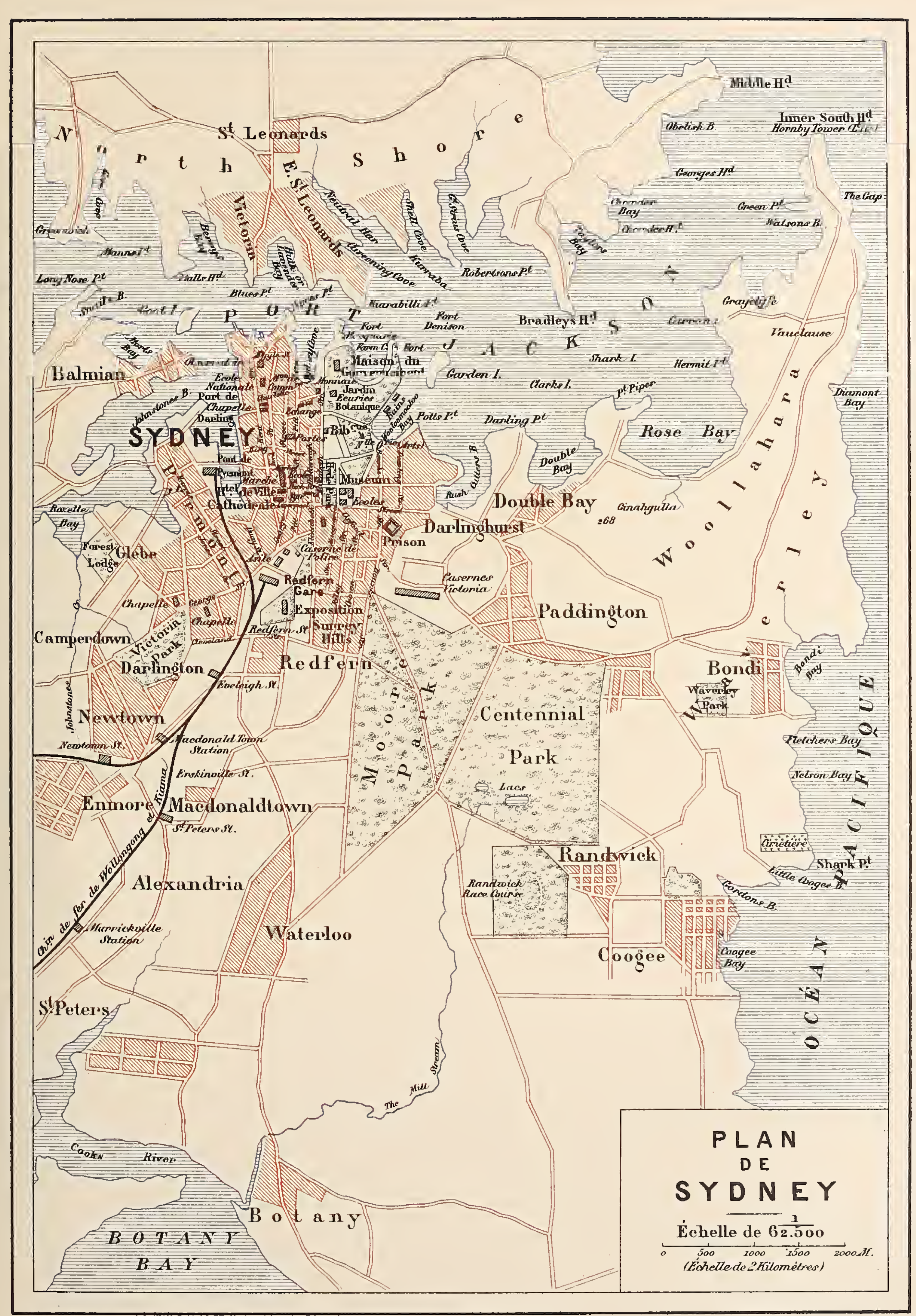
Trois golfes profonds échancrent Célèbes et convergent vers le centre de l'île qu'occupe le lac Posso. Ces golfes sont : au nord-est, celui de Gorontalo ; à l'est, celui de Tolo ; au sud, celui de Boni. Sur la côte ouest, la baie de Mandar se creuse entre le

cap de ce nom et la presqu'île de Macassar. L'île n'est que langues de terre orientées au nord, à l'est et au sud; de là un développement de côtes extraordinaire, près de 6,000 kilomètres; de là aussi le fait d'une grande terre presque toute en littoral.

Les montagnes de Latimodjong, au centre même de l'île et au sud du lac de Posso, constituent l'axe montagneux de Célèbes. De ce nœud central rayonnent les chaînes qui n'atteignent leurs maxima d'altitude qu'à l'extrémité de la péninsule méridionale de Macassar et de la péninsule septentrionale de Gorontalo. Au large, elles semblent se continuer par les séries d'îles et d'îlots qui s'allongent dans la mer de Flores et dans celle de Banda, atteignant dans l'île de Saleijer des altitudes de 1,700 mètres. C'est, avons-nous dit, dans la presqu'île méridionale de Macassar que se trouve le point culminant de Célèbes, le pic de Bonthain mesurant 3,100 mètres. A l'extrémité de la presqu'île septentrionale, le Sapoetam s'élève à 1,800 mètres, le Donda à 2,900. Ici, les volcans sont encore en activité, volcans de boue et de vapeur qui se continuent au nord par des îlots volcaniques, permettant de suivre jusqu'aux îles Philippines le tracé de la longue fissure des feux souterrains.

Les rivières sont rares sur cette terre découpée en longues péninsules; les torrents descendus du centre atteignent promptement la mer. Le Sadang, dans la presqu'île de Macassar, encaissé entre deux chaînes montagneuses et orienté dans le sens même de la longueur, mesure 400 kilomètres; le Bahoe Solo, dans des conditions à peu près analogues, en a 250; partout ailleurs on ne rencontre que des cours d'eau d'un parcours restreint. Les pluies sont abondantes, mais la pente du sol en rend l'écoulement facile et l'absence des marécages fait le climat salubre. « Le beau ciel de Célèbes, écrit M. Temmink, ainsi que sa constitution physique, assurent aux habitants un séjour sain, exempt de ces miasmes délétères si communs sous les climats équatoriaux, et surtout dans les vastes districts côtiers, périodiquement inondés par les bouches nombreuses des fleuves qui s'y répandent en deltas boisés de plusieurs centaines de lieues, tels qu'il s'en trouve à Bornéo sur une grande étendue du littoral, de même que dans quelques districts côtiers de l'île de Sumatra. Ces masses épaisses de jungles et de bois de haute futaie, qui couvrent d'un réseau impénétrable une grande partie de Bornéo, ainsi que quelques districts dans l'île de Sumatra et s'étendent partout le long du cours des fleuves jusque sur le rivage de la mer, ne se rencontrent point à Célèbes. De vastes plaines unies ou légèrement accidentées, couvertes d'herbes ou de bruyères, occupent l'espace entre la mer et la limite des régions montueuses et boisées de l'intérieur du pays. »

Située sous l'équateur qui la coupe en deux parties inégales, Célèbes, arrosée par des pluies abondantes, inondée de chaleur, possède une incomparable végétation forestière, ses sites pittoresques rivalisent avec les plus beaux des grandes îles de la Sonde. Le nature lui prodigue tous ses dons; son sol fertile produit en abondance tout ce qui est nécessaire à ses habitants : maïs, riz, sagou, tandis que ses plantations de caféiers, cannes à sucre, muscadiers, tabac, alimentent, avec les gommes, les écailles, le miel, la cire, les salanganes, un commerce d'échanges qui, pour le seul port de Mangkassar, dépasse 25 millions à l'année.



Gravé par Mme Perrin, 34, rue des Boulangers

Paris, Imp. Lemercier et Cie

Mangkassar, ou Macassar, est, après Batavia, la ville la plus importante des Indes Néerlandaises, l'une des mieux situées, à l'entrée du détroit auquel elle donne son nom, à distance égale de Sumatra et des Philippines, de Bornéo et des petites îles de la Sonde. Dans cette Insulinde, si riche en productions naturelles, si pauvre en ports, l'excellence de la rade de Macassar et son heureuse situation attirèrent, dès 1538, l'attention des Portugais. Martin Souza y édifia, en 1545, un poste militaire dont les Hollandais s'emparèrent en 1665. Le quartier qu'ils habitent et auquel ils ont donné le nom de Vlaardingen est devenu le quartier européen auquel se juxtaposent la ville commerçante et la ville indigène peuplées de Boughis, de Malais et de Chinois.

En dehors de Macassar, 22,000 habitants, on ne rencontre guère que des agglomérations d'indigènes, des capitales de petits royaumes vassaux, telles : Maros, Goa, Badjoa, port du royaume de Boni ; puis, dans le golfe de Gorontalo, Parigi, qu'une route de 33 kilomètres met en communication avec le golfe de Palos, supprimant une traversée maritime de 800 kilomètres autour de la longue presqu'île de Minahassa. Au nord, Gorontalo, Menado et Tondano sont des marchés commerçants et des centres agricoles, dont la population n'excède pas 4,000 âmes.

Dépendances de Célèbes, les îles qui l'environnent sont, à l'exception de Boéton, Moena, Pelling et l'archipel de Soéla, de peu d'étendue et médiocrement peuplées. Saleijer, située à l'extrémité de la péninsule de Macassar, bien que d'une superficie de 685 kilomètres carrés, renferme près de 60,000 habitants ; l'archipel de Sangi, avec 939 kilomètres carrés, en possède plus de 40,000. Sauf ces deux exceptions, la densité des îles adjacentes de Célèbes n'excède pas 5 habitants par kilomètre carré.

Située aux confins de la Malaisie, de la Mélanésie et de l'Australasie, l'archipel des Moluques se déploie entre les Philippines au nord et la mer de Banda au sud, entre Célèbes à l'ouest et la Nouvelle-Guinée à l'est. Sa superficie est évaluée à 79,000 kilomètres carrés, sa population à environ 600,000 habitants. Semées au nombre de plus de 100, non compris les îlots, au seuil de l'océan Pacifique, ces îles affectent des formes diverses. L'une des plus grandes, Halmahera, ou Gilolo, rappelle, par ses contours bizarres, Célèbes dont elle semble un décalque réduit. Boeroe ; massive et compacte, est une réduction de Bornéo, de même que Céram l'est de Java et Amboine de Timor.

Le double socle sur lequel s'élèvent ces îles est limité, au nord et au sud, par des abîmes maritimes. Entre les Moluques et la longue traînée des petites îles de la Sonde, la mer de Banda se creuse à 6,000 mètres, séparant par une fosse profonde l'archipel de la longue fissure volcanique de l'Insulinde ; au nord-est, l'océan Pacifique atteint 4,900 mètres. Un autre gouffre sous-marin de plus de 3,000 mètres apparaît au centre même de l'archipel, séparant le socle des Moluques septentrionales de celui des Moluques méridionales. Au groupe septentrional appartiennent, pour ne citer que les plus étendues, Halmahera, Batjan, Morotaï, Obi, Tafoeri, Majoe et les petites Moluques; le groupe méridional comprend Céram, Boeroe, Amblaw, Goram, Amboine, les îles Oeliasser, le groupe de Céram et celui de Banda. De beaucoup le plus peuplé, ce dernier groupe est aussi le plus important.

Cette importance ne s'est, jusqu'ici, mesurée ni à l'étendue des îles, ni même à leurs ressources naturelles, mais à leur mouvement commercial, et ce mouvement s'est concentré dans les plus petites îles de l'archipel. Céram, dont la superficie est de 18,198 kilomètres carrés et dont la population dépasse 200,000 âmes, a été et est encore une dépendance administrative d'Amboine qui n'a que 683 kilomètres carrés de superficie et 33,000 habitants. Il en est de même d'Halmahera et de Boeroe, après Céram les plus vastes de ces îles. Amboine et l'île minuscule de Banda ont pris et gardé la prééminence, mais il semble peu douteux que l'axe de gravité ne se déplace et que, dans un avenir prochain, Céram et Boeroe ne prennent le premier rang, auquel leur donnent droit les ressources de leur sol et la supériorité de leurs ports.

Les Moluques sont en grande partie d'origine volcanique, mais si les feux souterrains ont fait émerger ces terres et soulevé les hautes cimes du Lamandang dans l'île de Boeroe, de Noesaheli dans celle de Céram, dont l'altitude dépasse 2,500 et 2,900 mètres, les zoophytes ont élargi les contours des terres, entourant Goram d'une ceinture de récifs, édifiant Manawoko et Matabello, reliant les îlots les uns aux autres, parfaisant l'œuvre ébauchée de la création plutonienne. Ce sol accidenté est fertile; il se prête merveilleusement à la double culture qui a fait la réputation des Moluques, à celle du giroflier et du muscadier. Amboine est le centre de la première; les îles Banda celui de la seconde; de là, la supériorité de ces îles sur leurs voisines plus vastes et aussi fertiles. Mais ces deux cultures ne sont pas uniques; depuis quelques années les plantations de café, d'indigo, de coton, de tabac se sont multipliées et l'exploration des forêts de Boeroe et de Céram a fixé l'attention sur les riches essences qu'elles renferment. La faune de ces îles est une faune de transition : elle se rattache à celle de l'Insulinde par ses gigantesques pythons, à celle de la Nouvelle-Guinée par ses marsupiaux.

Par sa population, l'archipel relève également des deux. Sur les côtes, les Malais prédominent; dans l'intérieur des terres ce sont les Alfourous, d'origine Papoua. « Leur physionomie est ouverte et leur figure avenante, écrit M. Temmink. Leurs yeux sont grands, les lèvres larges sans être proéminentes, les cheveux longs et frisés. Ils sont généralement d'un naturel doux, serviable et fidèle; à ces bonnes dispositions s'unissent la bravoure et l'obéissance, qualités qui les rendent très propres au service militaire. » Par contre, ils redoutent le voisinage de la mer, ils la tiennent pour *tabou* et estiment de mauvais présage d'en entendre même le bruit.

Amboine et Ternate sont les principaux centres et les ports commerciaux de l'archipel. Amboine, située dans l'île du même nom, est la capitale ou le chef-lieu des Moluques. Cette ville, peuplée de 14,000 habitants, fut plus considérable autrefois qu'aujourd'hui. Dans son cadre de verdure que domine le massif du Soya, Amboine offre un abri sûr aux navires du plus fort tonnage. Ternate, capitale du sultanat de Tidore, est dans les Moluques du nord; elle aussi a perdu de son importance par suite de l'ouverture en franchise des ports de Célèbes et de Macassar, mais Ternate est encore un marché actif et un entrepôt commercial fréquenté.

Située au point de croisement de l'une des routes historiques et des voies commer-

ciales les plus importantes du monde, l'Insulinde a joué et joue encore un grand rôle économique. L'empire colonial de la Hollande est l'un des plus riches qui soient, et ce royaume des épices alimente un mouvement maritime considérable. Son budget, pour 1891, dépasse 580 millions de francs ; son commerce général se chiffre par un total de 1 milliard 565 millions dont 630 millions à l'importation et 935 millions à l'exportation. Les principaux articles d'exportation sont le sucre, le café, le thé, le riz, l'indigo, le cinchona, le tabac et l'étain. Java est le centre de la production du thé qui dépasse déjà 3 millions de kilogrammes.

Ce commerce, dont la Hollande absorbe la plus forte part, s'effectue par environ 6,000 navires à l'entrée et autant à la sortie. Les voies ferrées des grandes îles de la Sonde offrent déjà un développement de 1,263 kilomètres. L'armée coloniale se compose de 15,000 Européens et de 18,000 indigènes.

Si la concurrence de l'Amérique a beaucoup déprécié, sur les marchés européens, la valeur des productions de l'Insulinde, notamment du sucre et du café, les efforts faits par les planteurs Hollandais ont prouvé qu'ils pouvaient lutter, et non sans succès, contre leurs rivaux. A une production accrue correspondent des besoins plus étendus et, loin de se ralentir, la consommation de ces articles de première nécessité est en progression constante.

III. — LES ILES PHILIPPINES.

Entre la mer de Chine au nord, et celle de Célèbes au sud, s'étend l'archipel des Philippines, aux formes bizarres et tourmentées, sillonné de détroits, profilant en tous sens ses presqu'îles minces et allongées, ses caps et ses anses : archipel aux baies profondes et multipliées, qu'une ligne d'îlots semblable aux assises d'un pont gigantesque relie à Bornéo, et qui projette jusque dans le voisinage de Formose et des côtes de la Chine sa poussière d'îles. La mer qui l'entoure est profonde ; la sonde y atteint de 4,000 à 5,000 mètres. Le massif des terres, formé de roches éruptives, est depuis longtemps en voie de soulèvement. Sur la côte orientale de la grande île de Mindanao affleurent d'immenses bancs madréporiques, que la poussée souterraine fait surgir au niveau de l'Océan. Les flots en ont poli la surface, devenue lisse et unie. Au delà de ces miroirs de pierre, d'autres commencent à paraître, soulevés, eux aussi, par le même mouvement lent et continu.

C'est l'une des contrées les plus volcaniques du globe. A côté d'innombrables cratères éteints, nombre d'autres y sont en éruption constante. Manille, la capitale, maintes fois détruite par les tremblements de terre, s'est toujours relevée de ses ruines. La température moyenne oscille entre 29 et 39 degrés ; les orages sont fréquents et redoutables, mais plus redoutables encore sont les *vaguios*, sortes de cyclones qui naissent à l'est des Philippines, prennent l'archipel en écharpe dans leur mouvement de translation et de rotation uniforme de droite à gauche et vont ou se perdre dans la

mer de Chine ou se briser sur le continent asiatique, refoulant leurs vagues démontées jusque sur les côtes du Japon. Leur vitesse de translation atteint 13 milles à l'heure en moyenne; leur diamètre extérieur mesure de 40 à 130 milles et leur diamètre intérieur de 8 à 15. Ces énormes masses d'eau soulevée causent sur leur passage d'incalculables désastres. Le *vaguio* du 23 septembre 1874, qui vint se heurter contre le rocher d'Hong-Kong, engloutit dans le mouvement de retrait de ses flots plusieurs milliers d'habitants; quatorze navires sombrèrent.

Par suite de la configuration de l'archipel, ouvert du côté de la mer de Chine, presque fermé vers le Pacifique, les marées y sont folles, *locas*, comme les désignent les habitants. La grande houle de l'Océan qui s'engouffre dans les étroites passes de San-Bernardino et de Surigao se brise sur des caps innombrables, remonte et s'attarde dans de vastes golfes, contourne des anses et des promontoires, se divise en ondes secondaires, fractionnées elles-mêmes par le relief des côtes, et crée dans les ports un régime de marées variables suivant le vent, la force d'impulsion et de translation. Parfois, deux courants de marées se heurtent en sens opposé, immobilisant dans le choc de leurs vagues, dont le fracas s'entend à grande distance, les navires en danger. Ce phénomène rend la navigation périlleuse dans ces parages, où, jusqu'à ces dernières années, le défaut de cartes s'ajoutait aux incertitudes des courants et à la multiplicité des écueils inconnus. Les relevés hydrographiques sont encore incomplets, notamment pour les côtes orientales.

Elles furent reconnues pour la première fois le 31 mars 1521, par Magellan. Il y mourut, léguant à sa patrie adoptive le souvenir du plus hardi navigateur connu; il lui léguait aussi l'une de ses plus riches colonies, à laquelle l'amiral de Villalobos donnait le nom d'archipel des Philippines, en l'honneur du prince des Asturies, depuis Philippe II. Son vrai nom devrait être celui de *Magellanie* que lui attribuèrent les explorateurs.

Sept millions d'habitants, dont 10,000 Européens et 50,000 Chinois, peuplent cet archipel que l'Espagne occupe avec 4,175 hommes de troupe et dont elle tient en échec les pirates frémissants et à peine domptés de Mindanao et de Soulou avec une escadre montée par 2,000 marins. Ici comme à Bornéo, à Sumatra, à Célèbes, nous retrouvons sur un même sol plusieurs races distinctes: les Négritos, dont M. de Quatrefages a fixé les traits caractéristiques : « vrais nègres à teint très noir, aux cheveux laineux naissant par touffes isolées; petitesse de la taille, atteignant rarement $1^{m},52$; forme racourcie du crâne. Cette race, ajoute-t-il, doit former une branche du tronc nègre égale en importance à la race papoue. Partout, du reste, la race négrito se présente comme des plus anciennes, peut-être comme la plus ancienne, sur le sol où on trouve ses restes purs ou mélangés. Partout, excepté aux Andaman, elle a été rompue et plus ou moins absorbée par des races plus fortes. Dans l'Inde, comme dans la presqu'île de Malacca, comme aux Philippines, ces contacts ont donné lieu à des mélanges et amené la formation de populations métisses. » A côté d'eux, comme eux pauvres et misérables, nous trouvons les Manthras, sorte de transition entre les Négritos et les Malais, descendants dégénérés des Saletes, race guerrière dont le *Descobridor* Godinho de Eredia

nous a conservé le nom et le souvenir, et qu'il dit avoir été vaincus par une invasion malaise dirigée en 1411 par le rajah Permicuci. Puis les Bicols, métis d'Espagnols et d'Indiennes, les Tagalas, les Bisayas et les Malais de Soulou, encore gouvernés par leur Sultan et leurs *Datos*, seigneurs féodaux, conservant sous la domination espagnole des pouvoirs assez étendus.

Dans cet archipel des Philippines, où les races, les mœurs et les traditions s'entre-choquent, le fanatisme de l'Espagne est venu, une fois de plus, comme en Europe et en Afrique, se heurter au fanatisme musulman. A 6,000 lieues de distance les mêmes haines mettaient aux prises l'Espagnol européen et le musulman asiatique. L'île de Soulou était, par sa situation entre Bornéo, Célèbes et Mindanao, le centre commercial, politique et religieux des sectateurs de Mahomet, la Mecque de l'Insulinde. De là ils rayonnaient sur les archipels voisins. Pirates redoutables, sectaires obstinés, ils semaient la terreur, promenant sur leurs légers praos la ruine et la mort, animés d'une haine implacable contre ces conquérants envahisseurs auxquels ils ne faisaient pas plus de quartier qu'ils n'en attendaient d'eux. Constamment vaincus en bataille rangée, constamment ils reprenaient la mer, éludant la poursuite des lourds bâtiments espagnols, se réfugiant dans les anses et les criques où on ne pouvait les suivre, pillant les navires isolés, surprenant les *pueblos*, massacrant les vieillards, emmenant en esclavage les femmes et les adultes, poussant à 100 lieues de Manille, au golfe d'Albay, leur pointes audacieuses, enlevant chaque année jusqu'à 4,000 captifs.

Entre le kriss malais et les caronades espagnoles, la lutte n'était pas égale ; elle n'en dura pas moins longtemps et, tout obscure qu'elle fut, n'en fut pas moins sanglante. De part et d'autre même bravoure et même cruauté. Il fallut toute la ténacité de l'Espagne pour purger ces mers des pirates qui les infestaient, et ce ne fut qu'en 1876 que l'escadre castillane s'embossa devant Tianggi, nid de pirates soulouans, débarqua un corps d'armée, cerna les issues, incendia la ville et ses habitants, le port et les esquifs qu'il contenait. Sur ces ruines fumantes, les troupes plantèrent leur drapeau et les ingénieurs édifièrent une ville nouvelle. Cette fois c'en était bien fini avec la piraterie, mais non avec le fanatisme musulman, exaspéré par la défaite. Les *juramentados* succédèrent aux écumeurs de mer.

L'un des traits caractéristiques des Malais est le mépris de la mort. Ils l'ont transmis, avec leur sang, aux Polynésiens, qui ne voient en elle qu'un des phénomènes multiples de l'existence, non l'acte suprême, et y assistent ou s'y soumettent avec une indifférence profonde. Maintes fois il nous est arrivé de voir, étendu sur sa natte, un Canaque homme ou femme, sans symptôme visible de maladie, attendant sa fin, convaincu qu'elle approchait, refusant tout aliment, s'éteignant comme on s'endort. Les siens autour de lui répétaient : « Il sent qu'il va mourir », et le soi-disant malade mourait, l'esprit frappé d'un rêve, d'une idée superstitieuse, fissure invisible par laquelle la vie s'écoulait. Lorsqu'à cette indifférence absolue de la mort se joint le fanatisme musulman, qui entr'ouvre au croyant les portes d'un paradis où les sens surexcités se détendent en des jouissances sans nombre et sans fin, l'idée du trépas s'empare de lui ; elle le jette comme une bête furieuse sur ses ennemis qu'il poignarde

et dont il appelle les coups. Le *juramentado* tue pour tuer et être tué, pour échanger une vie de souffrances et de privations contre l'existence voluptueuse promise par Mahomet à ses sectaires.

Les lois de Soulou font du débiteur insolvable l'esclave de son créancier. Il lui appartient, lui, et aussi sa femme et ses enfants. Pour les affranchir, il ne lui reste qu'un moyen, le sacrifice de sa vie. Réduit à cette extrémité, il n'hésite pas, il prête le serment inviolable. Désormais enrôlé dans les rangs des *juramentados,* il n'a plus qu'à attendre l'heure où une volonté supérieure le déchaînera contre les chrétiens. Cependant les *Panditas,* ou prêtres, le soumettent à un régime d'entraînement qui fera de lui le fauve le plus redoutable. Ils surexcitent ce cerveau détraqué ; ils assouplissent encore ces membres huileux aux reflets d'acier, nerveux comme ceux des félins. Dans leurs mélopées au rythme vibrant ils lui font entrevoir les sourires radieux des houris. A l'ombre des hautes forêts qui tamisent la lueur de la lune, ils évoquent les images de ces compagnes toujours jeunes et belles qui l'appellent.

Ainsi préparé, le *juramentado* est prêt à tout. Rien ne l'arrêtera, rien ne le fera reculer. Il accomplira des prodiges de valeur. Dix fois frappé, il restera debout, frappera encore, emporté par un irrésistible élan, jusqu'au moment où la mort le saisira. Avec ses compagnons, il s'introduira dans la ville qu'on lui désigne ; il sait qu'il n'en sortira pas, mais il sait aussi qu'il ne mourra pas seul et il n'a qu'un but, égorger le plus de chrétiens qu'il pourra. Le docteur Montano nous raconte l'entrée dans Tianggi de onze *juramentados.* Divisés en trois ou quatre groupes, ils franchissen les portes de la ville, pliant sous des charges de fourrage dans lesquelles ils ont caché leurs kriss. Prompts comme l'éclair, ils poignardent les gardes. Dans leur course folle, ils frappent tous ceux qu'ils rencontrent. Aux cris de : *Los juramentados !* les troupes s'arment ; ils se ruent sur elles, le front haut, le kriss vissé à la main. Une grêle de balles éclate ; ils se couchent, rampent et frappent. L'un d'eux, la poitrine traversée, se relève et se jette sur les soldats. Transpercé par une baïonnette, il est encore debout, essayant d'atteindre son adversaire qui le tient cloué au bout de son fusil. Il faut qu'un soldat lui casse la tête d'un coup de feu à bout portant pour lui faire lâcher prise.

Quand le dernier a succombé, lorsque dans la rue, vidée par l'épouvante, on relève les cadavres, on constate que ces onze hommes armés de kriss ont haché quinze soldats, sans compter les blessés. « Et quelles blessures ! écrit le docteur Montano : tel cadavre a la tête tranchée, tel autre est presque coupé en deux ! Le premier blessé qui me tombe sous la main est un soldat du 3e régiment qui montait la garde à la porte par laquelle sont entrés les assaillants ; son bras gauche est fracturé en trois endroits ; son épaule et sa poitrine sont littéralement hachées ; l'amputation paraîtrait le meilleur parti à prendre, mais dans ces chairs lacérées il n'y a plus de place pour tailler un lambeau. »

On voit combien, sur nombre de points de ce vaste archipel, la domination espagnole est précaire et nominale. Dans l'intérieur de la grande île de Mindanao, nul contrôle, nulle police. C'est le pays de la terreur, de l'anarchie et de la cruauté. Le meurtre y est à l'état d'institution. Un *Bagani,* ou homme vaillant, est celui qui

a coupé soixante têtes; on en vérifie soigneusement le nombre et le Bagani possède seul le droit de porter un turban écarlate. C'est le carnage organisé, honoré; aussi la dépopulation est-elle grande et la misère inénarrable. Les Mandayas en sont réduits à percher comme les oiseaux; mais leurs demeures aériennes ne les mettent pas toujours à l'abri de leurs ennemis. Sur des poutres hautes de 10 à 15 mètres ils édifient une case dans laquelle ils s'entassent pour passer la nuit et afin d'être en nombre pour repousser les assaillants qui, à l'improviste, viennent les attaquer, cherchant à incendier leurs toitures de bambous à l'aide de flèches enflammées. Souvent, abrités sous leurs boucliers, serrés les uns contre les autres et formant *la tortue,* les assiégeants parviennent jusqu'aux pieux qu'ils attaquent à coups de hache, pendant que les assiégés font pleuvoir sur eux une grêle de pierres. Mais, leurs munitions épuisées, ils assistent, spectateurs impuissants, à l'œuvre de destruction, jusqu'au moment où leur habitation s'effondre dans le vide. Alors on fait le partage des captifs; on achève les vieillards et les blessés, on emmène les femmes et les enfants, et l'incendie consume les débris.

Le génie de la destruction semble incarné dans cette race malaise. Plus nombreuse et plus forte, elle eût couvert l'Asie de ruines. Enfermée dans ces îles, elle tourne contre elle-même ses instincts de cruauté, son besoin d'anéantissement. Les missionnaires seuls s'aventurent au milieu de ces peuplades. Ils ont, eux aussi, fait le sacrifice de leur vie et, la tenant pour rien, parviennent à s'imposer, à évangéliser et à convertir. Ils amènent à la foi et à la soumission à l'Espagne les plus misérables et les plus pauvres, mais ce n'est qu'à la condition de les dépayser et de les transplanter. Ils les décident à les suivre, les entraînent à quelques journées de marche et fondent un *pueblo.* Ces établissements d'*infieles reducidos* se multiplient, formant, au milieu de la barbarie qui les entoure, des oasis de culture et de vie relativement paisible; ces pueblos sont ouverts à tous ceux qui viennent y chercher un abri. Plus le pueblo compte de néophytes, moins il est exposé à l'invasion. L'un de ces hardis missionnaires a converti et baptisé en une même année 5,200 *infieles.* Que bon nombre de ces conversions soient plus apparentes que réelles, que la misère y ait plus de part que la foi, cela se peut; il n'en est pas moins vrai que le résultat obtenu est considérable et que, pour gagner les âmes, il faut à tout le moins commencer par sauver les corps.

Si profondes que soient les mers qui séparent l'Insulinde des Philippines, elles sont sillonnées par trois chaînes sous-marines, jalonnées d'îlots et de récifs qui rattachent Bornéo d'une part et Célèbes de l'autre à l'archipel espagnol. La plus septentrionale de ces chaînes sous-marines sert de socle à la longue île de Paragua et aux îles Calamianes, voisines de Mindoro; la seconde est jalonnée par l'archipel de Jolo ou Sulu, la troisième, plus à l'est, forme le prolongement de la presqu'île de Minahassa dans l'île de Célèbes et, par les îles Sangi, remonte vers la pointe méridionale de Mindanao. Ces trois chaînes sous-marines émergent et se relèvent dans les Philippines dont elles constituent le relief montagneux. La première dessine les arêtes montueuses des îles Paragua, Calamianes, Mindoro et Luçon; la seconde, celles des Sulu, de Negros, de Cébu

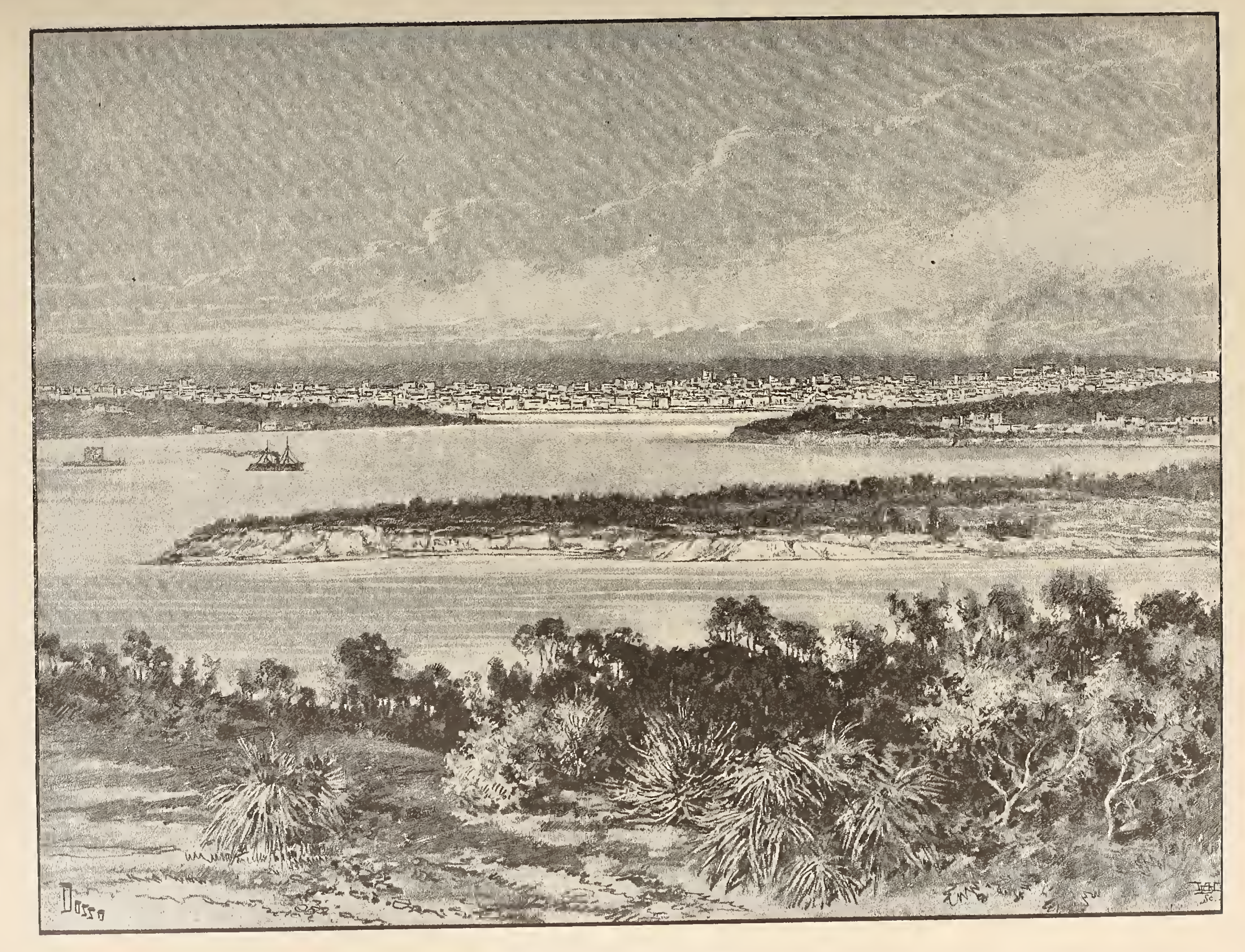
et des Visayas; la troisième, celles de Mindanao, de Leyte et de Samar. L'axe central vers lequel ces chaînes convergent et leur point de rencontre se trouvent dans la grande île de Luçon, la plus septentrionale des Philippines dont elle constitue, au point de vue orographique, la clef de voûte.

Toutes ces îles sont d'origine volcanique; les cratères en action y succèdent aux cratères éteints ou assoupis, suivant un axe régulier, jalonnant dans leur orientation du sud au nord, la longue fissure sur laquelle, au sud, s'élèvent les îles de la Sonde et qui, plus au nord, a soulevé les terres insulaires du Japon et la longue traînée des Kouriles. Le premier anneau de cette chaîne volcanique est le volcan Babuyan, situé dans l'île du même nom, au nord de Luçon. Au sud, apparaît le cratère de Taal, près de Manille et dans la grande île de Luçon. Ici la chaîne se dédouble; le rameau oriental forme les volcans de Bulusan et de Mayon dans la province d'Albay; à l'extrémité sud-est de Luçon, le rameau occidental soulève le Camiguin dans l'île voisine de Mindanao. Au sud de Mindanao les deux rameaux se réunissent dans le massif que dominent le Matutun et l'Apo, le plus élevé des cônes volcaniques des Philippines. Le Dr Montano en a fait l'ascension et ses calculs lui assignent une altitude de 3,133 mètres.

Inégaux d'altitude, ces foyers volcaniques affectent les formes les plus variées. Le majestueux Bulusan rappelle le Vésuve, moins Naples; le Mayon, haut de 2,734 mètres, recouvre de sa base plus de 200 kilomètres carrés; il est aussi redoutable par ses pluies de cendres que par ses avalanches de boues que les eaux détachent de ses flancs escarpés et qu'elles épandent sur les champs et les villages situés à ses pieds. Le Taal ne mesure que 230 mètres, le San-Cristobal dépasse 2,300. Tout cet archipel frémit sous l'action des feux souterrains; c'est dans la grande île de Luçon qu'ils se font le plus sentir; c'est à Manille, plusieurs fois détruite, que leurs vibrations sont les plus fortes.

Largement arrosé par les pluies tropicales, l'archipel des Philippines renferme de nombreux cours d'eau, mais ce n'est que dans les deux grandes îles de Luçon et de Mindanao que l'orientation des chaînes montagneuses laisse apparaître un réseau fluvial de quelque importance et des rivières de quelque parcours. La plus longue, et aussi la plus considérable par son débit, la Rio Grande, dans l'île de Luçon, mesure environ 350 kilomètres; elle se déverse au nord, en face de l'îlot volcanique de Camiguin. Le Pampangan s'épanche dans la baie de Manille, ainsi que le Pasig, dont le parcours n'excède pas 20 kilomètres, mais qui sert de déversoir à la Laguna de Bay, grand lac d'eau douce, et roule des eaux abondantes. Manille s'élève sur les bords du Pasig. Plus au nord, l'Agno, riche en parcelles d'or, s'épanche dans la baie de Lingayen. Au sud, le Rio Taal relie à la mer la baie de Bombon convertie en lagune. Dans l'île de Mindanao, le fleuve du même nom sert d'effluent au lac de Magindanao et l'Agusan est accessible aux embarcations qui peuvent le remonter jusqu'à 100 kilomètres de son embouchure.

Les observations météorologiques de MM. Faura et Semper, donnent, pour Manille, une température moyenne de 27 degrés centigrades avec des maxima de 36 en septembre et des minima de 15 en février. La tranche de pluie annuelle dépasse 2 mètres et varie entre 2m,27 et 2m,76. Une température aussi élevée et des pluies



VUE GÉNÉRALE DE SYDNEY.

aussi abondantes avivent une végétation exubérante. Celle des îles Philippines rivalise avec la flore des îles de la Sonde; à côté d'espèces qui lui sont propres, elle se compose d'autres qui appartiennent également à l'Insulinde et aussi d'espèces que l'on retrouve dans l'île chinoise de Formose. Mindanao, la moins connue encore de ces îles, paraît posséder la flore la plus originale, les plus riches et les plus belles essences forestières, entre autres la *Xanthostemum verdugonianum*, myrtacée dont le bois est presque incorruptible. Les arbres à épices des Moluques, le poivrier, le cannellier, le giroflier existent dans les îles méridionales des Philippines et l'arbuste à thé, de la flore chinoise, se rencontre dans l'île de Luçon.

Ni les grands fauves ni les félins de l'Insulinde ne gîtent dans les forêts des Philippines; par contre, les reptiles y abondent et sont particulièrement redoutables. Les gallinacés sont nombreux et fournissent les « coqs de combat » si appréciés par les amateurs. Au nombre des espèces animales particulières à ces îles, se trouvent le *Midaus*, rongeur à museau pointu, que l'on fuit comme la peste, à cause de l'odeur insupportable qu'il exhale; l'écureuil volant, *sciuropterus pulverulentus*, différent de ceux que l'on connaît en Europe, en Asie et en Amérique. Les côtes sont poissonneuses et les huîtres perlières de Jolo sont très recherchées par les Chinois. Quant aux crocodiles, ils atteignent une taille considérable et M. de la Gironnière en a mesuré dont la longueur était de près de 10 mètres.

Le tabac, le sucre et le chanvre constituent les plus importants produits des îles Philippines et leurs principaux articles d'exportation. Les cigares de Manille sont renommés dans toute l'Océanie et dans les ports de mer de la Chine. La récolte du tabac s'élève annuellement à près de 10 millions de kilogrammes; l'exportation des cigares dépasse le chiffre de 120 millions; celle du sucre représente 7 millions de francs; celle du chanvre excède 600,000 balles, près de 60 millions de francs. Délaissée pendant quelque temps, la culture du caféier commence à reprendre; celle du bananier textile, qui fournit le chanvre, s'est rapidement développée; avec les fibres les plus délicates on fabrique des tissus d'une incomparable légèreté, soyeux et résistants, très recherchés autrefois dans l'Océanie, aujourd'hui accaparés par les négociants Chinois. Ces différents produits alimentent un commerce d'échanges qui dépasse 200 millions à l'année et que dessert un mouvement maritime extérieur de plus de 800 navires.

L'île de Luçon et les Visayas renferment des centres importants. On compte dans la première 14 villes dont la population dépasse 10,000 âmes, sept en ont plus de 20,000. Manille, capitale de l'archipel, est de beaucoup la plus considérable. Dans cet archipel asiatique, aussi bien qu'en Europe et dans les deux Amériques, l'Espagne a donné aux localités occupées par elle sa marque indélébile. A Mexico comme à Panama, à Lima comme à Manille, sous toutes les latitudes, on retrouve l'aspect sévère et solennel, le cachet féodal et religieux que cette race imprime à ses monuments, à ses palais, à ses demeures. Panama conserve encore grand air avec ses églises et ses couvents délabrés, ses fortifications cyclopéennes, ses palais et ses arsenaux d'un autre âge. Dorées par le soleil des tropiques, rongées par le temps, criblées par les balles de cent insurrections, ces ruines restent imposantes par leurs vastes proportions.

Manille semble un fragment de l'Espagne transplanté dans l'archipel d'Asie. Sur ses églises, sur ses couvents, jusque sur son enceinte renversée par le tremblement de terre de 1863, le temps a mis sa patine brune et dorée. La « vieille ville », silencieuse et triste, allonge interminablement ses rues mornes, bordées de couvents aux façades unies, percées d'étroites fenêtres, gardant encore l'apparence austère d'une cité du règne de Philippe II. Entre l'antique Manille et la ville moderne, le contraste est grand. L'Escolta, avec ses attelages endiablés, avec sa foule bruyante de femmes Tagales, chaussées de hauts patins, ondulant du torse, presque toutes employées aux nombreuses fabriques de cigares dont Manille inonde l'Asie, l'Escolta avec ses *bodegas*, ses boutiques de bijoux étranges, d'articles de Chine, est le centre de la ville nouvelle, dans laquelle se coudoient des nationalités diverses : Européens, Chinois, Malais, Négritos, Tagales, 270,000 habitants de toutes races et de toutes couleurs. L'après-midi, dans la plaine de la Lunetta, les équipages se croisent, les piétons se pressent autour des concerts militaires, dans un cadre merveilleux qu'éclairent les rayons obliques du soleil couchant empourprant les hautes cimes de la sierra de Marivelès, déployant sur l'Océan sa longue traîne lumineuse, veloutant la sombre verdure des glacis de la ville en fête, qui respire après une journée brûlante.

Admirablement située, Manille, dont Lapérouse disait qu'elle occupait la plus belle position commerciale du monde, commande les routes maritimes qui, par le détroit de la Sonde, aboutissent au delta du Yang-Tsé-Kiang, du grand fleuve de la Chine. Dans sa vaste baie de 200 kilomètres de circonférence, mer intérieure dans laquelle débouche une rivière navigable, toutes les flottes du monde trouveraient place. Autour d'elle gravitent des centres importants : Malabon, son faubourg, dont la grande manufacture de cigares occupe jusqu'à 10,000 ouvrières ; Bulacan, Cavite, ville de chantiers, de fabriques et d'entrepôts, Santa-Cruz, Lucban renommée pour ses chapeaux en paille de Manille, puis Balanga et Calumpit, centres agricoles.

Laoag, seconde ville de Luçon et peuplée de 37,000 habitants, est au nord de Manille, sur les rives d'un fleuve large et rapide dont l'estuaire lui tient lieu de port. Laoag est le chef-lieu d'un district riche en tabac et en mines dont on extrait l'amiante. Vigan, 20,000 habitants, est située sur le bord de la mer entre Manille et Laoag. Les Ilocanos, dont Vigan est la ville capitale, constituent l'une des principales peuplades de l'île ; ils sont fiers, prompts à la révolte, mais travailleurs et industrieux ; ils cultivent le riz, l'indigo et surtout le tabac et le coton. Batangas, au sud de Manille, renferme 36,000 habitants et sa population s'accroît par suite de son heureuse situation sur le détroit de San-Bernardino qui relie Manille à l'île de Mindanao et à l'archipel des Visayas. Encadrée de verdure, Batangas fait face à Calapan qui, de l'autre côté du détroit, large de 25 kilomètres, s'élève sur la côte septentrionale de l'île de Mindoro.

A l'extrémité sud-est de l'île de Luçon, Albay, située au fond du golfe de même nom, est, malgré sa position excentrique, l'une des villes d'avenir des Philippines. La province dont elle est le chef-lieu est la plus anciennement soumise et aussi l'une des plus riches et des plus civilisées. Les vallées qui sillonnent cette région volcanique

sont prospères et les villages bien construits. La culture du bananier et la production de l'*abaca,* ou chanvre de Manille, y ont pris de grands développements et la colonisation ouvre chaque année des clairières nouvelles dans les forêts vierges qui couvrent la province et qu'elle convertit en vastes plantations. Ici, comme à Manille, comme partout où il y a de l'argent à gagner, une fortune à faire, le Chinois accourt, résigné aux plus rudes travaux. « Il se fait débardeur, balayeur de rues, commissionnaire, écrit M. J. Montano ; il dîne d'une *camota,* sorte de tubercule, et quelques chiques de bétel lui font attendre le repas du soir, auquel une cigarette suffit au besoin. Il est souvent sans chapeau, toujours sans chaussure ; son costume se borne à un caleçon dont la ceinture retient une bourse, souvent aplatie brusquement par les combats de coqs, par la loterie et le terrible *monte,* mais presque toujours elle répare les pertes subies et bientôt l'abject *coolie,* le balayeur crasseux, bien vêtu, les ongles roses et la queue artistement tressée, trône derrière un comptoir ou parcourt la ville en qualité de courtier. Parvenu à ce degré d'aisance, l'économe Chinois se résout à deux grandes dépenses. Il se fait baptiser en choisissant pour parrain un Européen dont le crédit puisse lui être utile; puis il se marie. Les *Daragas* métisses de Chinois et d'Indiennes ne s'unissent pas très volontiers aux Chinois, mais une pluie d'or surmonte bien des répugnances. Désormais chrétien, marié, riche, le Chinois va devenir plus riche encore; ce sera toujours sa grande préoccupation. » Moins importantes que celles de Luçon, les villes des Visayas sont aussi moins nombreuses. La plus considérable, Ilo-Ilo, renferme 25,000 habitants, Capiz 23,000, Sibalon et Cébu de 10,000 à 15,000.

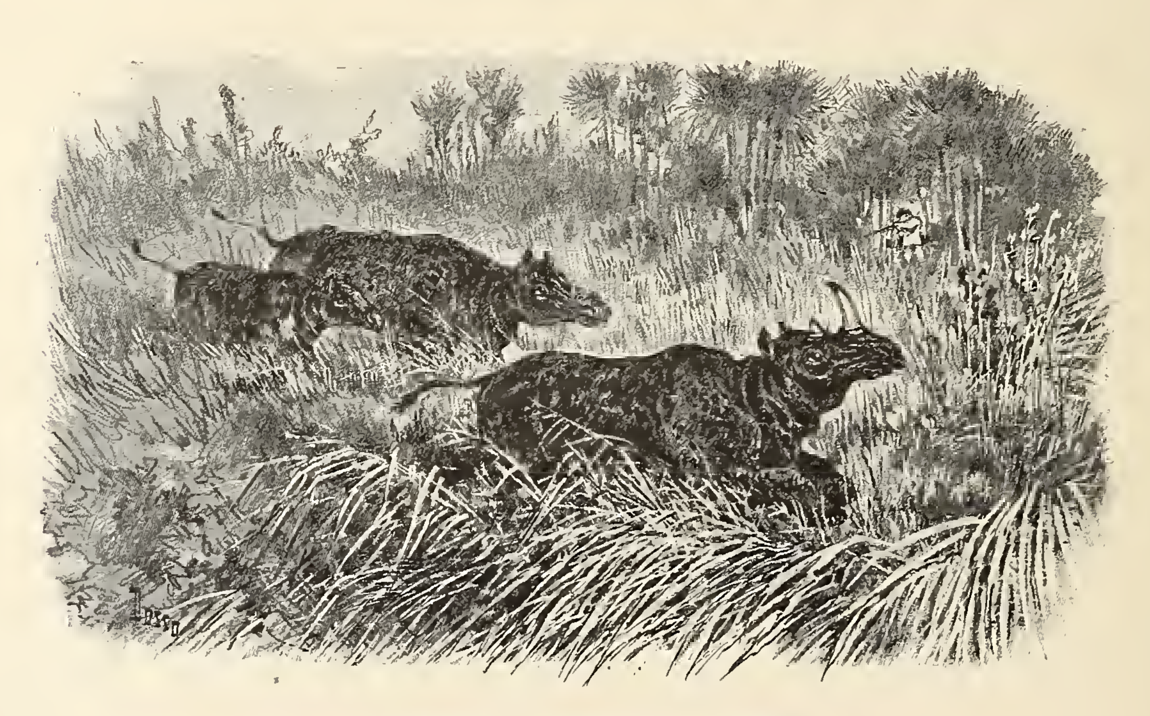
Après l'île de Luçon, celle de Mindanao est la plus étendue des Philippines; du nord au sud elle mesure 470 kilomètres, 490 de l'est à l'ouest. Sa côte méridionale baigne dans la mer de Célèbes; elle est découpée par des baies profondes, notamment celle de Illana qui fut longtemps le rendez-vous des pirates de l'archipel. Nominale dans l'intérieur de Mindanao, la domination des Espagnols ne s'étend guère encore au delà des côtes; 500,000 habitants peuplent cette superficie de 94,400 kilomètres carrés; cette population se compose d'Indiens Bisayas, catholiques et soumis à l'Espagne, au nombre d'environ 150,000, de Malais ou *Moros* mahométans, cantonnés surtout dans le sud et dans le bassin du Rio-Grande, de Chinois, puis d'*Infieles,* sauvages idolâtres et indépendants disséminés dans l'intérieur. On évalue à 300,000 le nombre des *Moros* et des *Infieles.*

Les uns et les autres vivent sous un régime féodal qui fait du *Dato,* ou chef, le seul homme libre de la peuplade, celui dont l'autorité absolue s'exerce sur sa famille, sur ses *sacopes* ou sujets et sur ses esclaves. Ces tribus sont morcelées et les *Datos* sont nombreux; le plus puissant d'entre eux, celui de la baie de Davao, ne peut mettre sur pied plus de 300 ou 400 guerriers. Toujours en guerre entre eux, ils vivent de pillage et de rapines. Ce n'est que sur les côtes que l'on trouve des cultures, des plantations, des postes de missionnaires, dont celui de Zamboanga est le plus considérable. Son port, accessible aux petits navires de cabotage, est un centre actif d'exportation de café.

A l'ouest de Mindanao, l'île de Paragua ou de Palaouan s'allonge entre Bornéo, les Visayas à l'est et Luçon au nord. Très accidentée, elle offre l'aspect d'une chaîne

montagneuse orientée du sud-ouest au nord-est, longue de 520 kilomètres, large de 40 et trouée de passes peu élevées qui la divisent en plusieurs tronçons. Sur les côtes, échancrées de nombreuses baies, les ports sont fréquents, mais les bancs de sable et les roches madréporiques à fleur d'eau rendent la navigation dangereuse pour tous autres que les Malais. La population, à demi sauvage, vit des fruits de la forêt, de chasse et de pêche. Elle se compose de Tagbanuas, misérables et à peine vêtus, de Malais et de Négritos. Les quelques Européens qui habitent l'île résident à Tay-Tay et à Puerto-Princesa, colonie militaire, résidence du gouverneur et séjour de déportés, presque tous forçats. Dépourvue d'eau potable, Puerto-Princesa n'a pour ressource que l'eau de pluie recueillie dans des citernes et quelques puits saumâtres.

Divisé en 54 provinces, l'archipel des Philippines est administré par des gouverneurs militaires dans l'île de Mindanao et les Visayas, par des alcades civils dans l'île de Luçon. Un impôt de capitation de 10 francs pèse sur la population indigène ; il sert de base pour évaluer le nombre des habitants. Les principaux postes militaires espagnols sont ceux de Manille et de Lingayen dans Luçon, de Polloc et de Zamboanga dans Mindanao.



Les animaux sauvages dans la brousse.



Vue générale de la ville d'Albany.

II. — L'AUSTRALASIE

L'Australasie, qui comprend l'Australie, la Tasmanie, la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Zélande, fut longtemps la moins connue et la moins peuplée des régions de notre globe; elle occupe une superficie de 8 millions de kilomètres carrés, peuplés d'environ 4 millions d'habitants; cette superficie est de peu inférieure à celle de l'Europe, mais la densité de population qui est de 24 par kilomètre carré en Europe, tombe ici à 0.5, chiffre auquel elle ne restera pas longtemps, étant donnés l'afflux de l'immigration et les qualités prolifiques de la race anglo-saxone.

La superficie totale du continent australien, terre océanienne la plus vaste du monde, est de 7,626,275 kilomètres carrés, soit des quatre cinquièmes de l'Europe. Bien qu'elle soit encore à peine peuplée, le commerce d'importation y dépasse 1,100,000,000 de francs à l'année et l'exportation 1,220,000,000. En moins d'un siècle, Melbourne avec ses 445,000 habitants, Sydney avec ses 381,000, Adelaïde avec 125,000, Brisbane, Sandhurst, Ballarat, sont devenus des centres importants de production et de consommation. Les trois millions de colons qui peuplent ce continent possèdent 8 millions de têtes de gros bétail, 86 millions de moutons, 7 millions d'acres de terre en culture. En 45 années ils ont extrait de leurs mines d'or près de 8 milliards de francs et, bon an mal an, ils exportent pour plus de 300 millions de laine.

Sur ce continent, découvert en 1542 par un Français, pilote provençal, Guillaume le Testu, entrevu ensuite par les Portugais, les Espagnols et les Hollandais, retrouvé par Cook en 1770, tout apparaît démesuré, excessif : la faune et la flore, la fertilité du sol et sa superficie, la sécheresse et ailleurs les cours d'eau, les réalités et les rêves, les ambitions et les visions. Ici, comme dans la plupart des pays neufs appelés à un grand avenir, confusément conscients de leurs hautes destinées, s'agite une force inconnue. Il semble que dans ce cadre plus vaste l'homme se sente plus grand, que ses pensées et ses aspirations se haussent au niveau des possibilités entrevues. Ce qui, dans un milieu autre, dans un cercle plus restreint, comme celui de nos sociétés modernes, semblerait imprudence et folie, devient une prévoyante audace ; ce qui passerait pour un défi jeté à la fortune n'est qu'une amorce tendue au succès. La foi dans l'avenir transporte les montagnes, écarte les obstacles et surmonte les difficultés.

Pour l'économiste, pour l'observateur désireux de remonter aux sources, soucieux de se rendre compte des causes de la prospérité des nations, l'Australie offre un champ d'études intéressant. Longtemps on a cru, sur la foi de récits apocryphes ou de cas exceptionnels, qu'elle était redevable aux *convicts* déportés d'Angleterre de la prodigieuse impulsion qui l'a si rapidement portée à son point actuel de richesse et de prospérité. Cette impulsion date au contraire du jour où les colons libres se sont sentis assez nombreux et assez forts pour exiger de l'Angleterre qu'elle cessât de déverser sur la colonie nouvelle le trop-plein de ses prisons et l'écume de ses criminels. Ce n'est pas à dire cependant que les 120,000 *convicts* qu'elle a successivement déportés sur ce continent lointain depuis 1788 n'aient été d'aucune utilité. Ils ont servi d'assises à cette construction puissante. Ils ont joué le rôle de ces blocs sacrifiés, enfouis dans les fondations, sur lesquels l'édifice s'élève et dresse sa façade de pierres équarries, taillées et sculptées. Ces *convicts* ont fouillé et défriché le sol, tracé les routes, rejeté les indigènes dans l'intérieur, déblayé le terrain sur lequel 1,300,000 émigrants libres sont ensuite venus planter leurs tentes. Qu'un grand pays comme l'Angleterre ait trouvé chez lui, en près d'un demi-siècle, 120,000 criminels à expédier à l'autre bout du monde, cela n'est pas pour surprendre ; mais qu'il ait trouvé plus d'un million d'émigrants libres désireux de s'établir dans une colonie à laquelle sa population primitive donnait un aussi mauvais renom, cela serait plus extraordinaire, si l'on ne tenait compte de l'accroissement du nombre de ses habitants, de leurs instincts migrateurs, de la fertilité du sol de l'Australie et enfin de la découverte des mines d'or.

C'est en 1837, à l'avènement au trône de la reine Victoria, que remontent les tentatives sérieuses de colonisation du continent australien. Le facteur principal fut l'élevage du mouton. Les premiers essais faits par les colons libres donnèrent d'excellents résultats. Londres était le grand marché des laines ; elle absorbait à des prix rémunérateurs les produits de la tonte australienne. Ce genre d'élevage exigeait peu de capitaux ; le sol était favorable et sans limites, les concessions de terres peu onéreuses.

Puis et surtout ce genre d'exploitation n'exigeait ni éducation spéciale préalable ni long apprentissage ; en quelques mois on acquérait l'expérience nécessaire. Cette vie quasi nomade, toujours en plein air, souriait à une population d'émigrants jeunes,

actifs, passionnés pour les exercices du corps, pour l'équitation, et que n'effrayait nullement la solitude des *stations*. Peu sociable par nature, avide d'indépendance et d'espace, le colon anglais, le cadet de famille surtout, retrouvait là sous un ciel plus doux, dans un pays plus fertile, la vie de campagne, les longues chevauchées dont il avait, tout enfant, contracté le goût et l'habitude dans le domaine paternel.

Sous ce climat propice, les moutons se multipliaient avec une prodigieuse rapidité. Pour trouver des terres vacantes, les nouveaux venus devaient pousser toujours plus avant dans l'intérieur, refoulant les autochtones, irrités d'être dépossédés, se vengeant par le vol, parfois l'assassinat, et traqués sans pitié par les envahisseurs qui les traitaient comme des chiens sauvages à l'affût de leurs animaux. L'absence de toute clôture rendait les déprédations faciles. Il fallait donc s'assurer de vastes espaces défendus par des barrières naturelles : cours d'eau ou plaines sablonneuses, pour retenir les troupeaux. On ignorait aussi les procédés employés depuis pour convertir la viande en conserves, procédés qui ont permis aux éleveurs de ne rien perdre de leurs produits et de se contenter d'espaces plus restreints pour un moindre nombre d'animaux. La laine était alors leur unique revenu, et leur richesse se mesurait au nombre d'animaux qu'ils possédaient. L'organisation actuelle de ces grandes fermes pastorales est curieuse. Nous empruntons à M. Bourdil la description suivante qui donne une idée très exacte du genre de vie des éleveurs et des hommes à leur solde. Il s'agit de la station de Bell-Trees :

« Deux cent quatre-vingt mille arpents de terre divisés, par 6,000 kilomètres de barrières, en prairies d'environ 3,000 à 4,000 arpents chacune. Sur cette superficie, une population de 80,000 moutons, 8,000 têtes de gros bétail et 25 à 30 hommes. L'état-major est composé d'un gérant et d'un garde-magasin. Les hommes se divisent en pâtres, *shepherds*, bouviers ou *stockmen*, et cavaliers de ronde, *boundary riders;* ces derniers tendent à prédominer quand les propriétés sont closes. Montés sur de bons chevaux, munis de quelques outils et de meules de fils de fer, ils surveillent et réparent les barrières. Les pâtres et bouviers, tous à cheval, font mouvoir d'une prairie à l'autre les animaux quand l'herbe est broutée. Les moutons reviennent à la ferme, *station*, une fois l'an, au moment de la tonte. On les classe alors et on les renvoie aux champs faire pousser de nouveau une toison dont on les a dépouillés et dont on les dépouillera à pareille époque. La halle de tonte contient 2,500 moutons, la provision d'un jour. Vingt-cinq tondeurs agiles expédient ces toisons dans une journée, et un classeur de laines, spécialiste important, classe ces mêmes toisons destinées au marché de Londres et aux fabriques françaises. Les Irlandais s'acquittent bien de leurs fonctions pastorales; ils sont logés, nourris, bien payés et ils ont un travail monotone et uniforme qui convient à leur insouciance et à leur imprévoyance. »

Ces grandes exploitations ont presque toutes débuté modestement. Quelques milliers de francs permettant à l'émigrant de se procurer les animaux qui, en peu d'années, lui donneront un troupeau considérable, et de louer à l'État, au prix modique de 30 à 50 francs le kilomètre carré, le terrain nécessaire pour le pâturage. Le plus souvent, le colon débute par s'engager sur une station déjà en pleine exploitation. Une année lui suffit pour se mettre au courant et, fort de l'expérience acquise, il achète à son

tour un certain nombre d'animaux, les amène sur son terrain et commence, avec un ou deux aides, à se livrer pour son compte à l'élevage. Les exemples de fortunes ainsi rapidement acquises sont nombreux en Australie ; ils expliquent les chiffres énormes de grosses et menues têtes de bétail que possède la colonie, chiffres qui sont hors de toute proportion avec ceux que l'on retrouve ailleurs.

Les États-Unis, en effet, avec 62 millions d'habitants, ne possèdent, si riches qu'ils soient, que 43 millions de moutons, la moitié de ce qu'en nourrit l'Australie. Ils ont 36 millions de têtes de gros bétail ; proportion gardée, ils devraient en avoir 133 millions pour égaler la production australienne. A mesure que les procédés de conservation de la viande s'amélioreront et se perfectionneront, l'importance de l'Australie grandira avec les débouchés assurés à ses produits.

Étant données les conditions particulières que nous venons d'indiquer, on comprendra que, contrairement à ce qui se passe dans les pays nouveaux, le prix de la vie matérielle soit peu élevé en Australie ; cette considération importante détermine beaucoup d'émigrants à venir s'y établir. Les objets importés coûtent, il est vrai, plus cher qu'en Europe, mais pour le colon des *stations*, pour l'ouvrier des villes, pour les gens de condition inférieure, la consommation de ces objets est restreinte, et la différence de prix, assez modique après tout, est compensée, et au delà, par des salaires plus élevés.

La découverte des mines d'or en 1851 n'a pas causé en Australie et en Angleterre la même perturbation que celle des mines de la Californie aux États-Unis et en Europe. On s'y est vite remis de l'émotion produite, et, après une forte hausse des prix de la main-d'œuvre et des objets de première nécessité, on est assez promptement revenu à un niveau que la production agricole ne permettait pas de dépasser. Les hausses fantastiques dont on fut témoin à San-Francisco de 1848 à 1855 n'étaient pas possibles dans un pays où le sol produisait au delà de ce que la population pouvait consommer. La spéculation n'avait pas de raison d'être et forcément se limitait aux actions minières, sans pouvoir provoquer ces accaparements de vivres qui, en Californie, enrichirent un certain nombre de spéculateurs au détriment des mineurs.

Cette découverte de l'or provoqua toutefois un afflux considérable d'émigrants européens, mais ils se recrutèrent principalement parmi la population de la Grande-Bretagne. La Californie avait déjà, peu d'années auparavant, détourné à son profit tout ce que l'Europe et le Nouveau-Monde comptaient d'esprits aventureux. Cette terre nouvelle, alors inconnue, sans gouvernement et sans lois, offrait aux ambitions un champ plus vaste et plus séduisant qu'une colonie anglaise au sein de l'Océanie. Néanmoins, Melbourne et Sydney virent tripler le nombre de leurs habitants ; Ballarat et Sandhurst surgirent dans les districts miniers. De cette époque aussi date l'introduction en Australie d'un facteur nouveau, l'apparition de la race chinoise. Cet empire de 400 millions d'habitants dont l'Europe forçait les portes à coups de canon, laissait échapper par ces brèches le surplus d'une population famélique. Elle étouffait derrière les barrières que la politique asiatique avait élevées entre l'Empire du Milieu et le reste du monde.



VEILLEURS DE NUIT JAVANAIS.

Elle déborda sur la Californie, comme, plus tard, sur l'Australie, poussant toujours plus avant ses flots d'émigrants humbles, patients, travailleurs, économes, vivant de rien, commerçants dans l'âme, trouvant à récolter là où le blanc ne peut même plus glaner, race prolifique par excellence, envahissante comme la fourmi, industrieuse comme elle. Nous la retrouvons ici, partout la même, réfractaire à toutes les influences de climat et de milieu qui agissent si puissamment sur toutes les autres races. Ici aussi elle s'est rendue indispensable, accaparant tous les petits métiers, même les plus rebutants. Les Chinois en vivent; mieux encore, ils entassent piastre sur piastre, jusqu'au jour où, donnant l'essor à leur ambition comprimée, ils peuvent se livrer au commerce, acheter et revendre, grossir leur capital. N'était l'opium, ils conquerraient le monde par la puissance de l'épargne, de l'économie, de l'absence de scrupules et d'amour-propre.

Cette civilisation européenne au milieu de laquelle ils vivent n'a pas prise sur eux. Ils sont cependant trop intelligents pour n'en pas apprécier la force et les puissants moyens d'action. Ils les étudient et, dans la mesure du possible, se les approprient; mais, au fond de leur cœur, ce qui domine, c'est la haine et le mépris. L'Européen est et sera toujours un parvenu né d'hier pour eux, dont l'antiquité se perd dans la nuit des temps. A la mobilité constante de nos institutions politiques ils opposent l'immobilité séculaire des leurs, les rites transmis de génération en génération, tout un ensemble de traditions philosophiques et religieuses qu'ils tiennent pour le dernier mot de la sagesse et de l'expérience humaine.

Dans leur marche en avant, les nations occidentales sont venues enfin se heurter à ce grand corps inerte et immuable; elles ont remué cette fourmilière qui comprend un quart de la population de notre globe. L'Angleterre par les Indes, la Russie par la Sibérie, la France par l'Indo-Chine la trouvent sur leur route. La Chine est redevenue ce qu'elle prétendait être : l'*Empire du Milieu*, le point de convergence. Par l'émigration elle prend contact avec les États-Unis, l'Océanie, les républiques espagnoles, et répond aux agressions violentes dirigées contre elle par l'invasion pacifique et lente de sa population. Si l'Angleterre lui a arraché par la force, en 1842, le rocher d'Hong-Kong, elle prend pied dans l'Australie du Nord et la Nouvelle-Zélande au nom même des traités qu'on l'a contrainte de signer, et le Parlement australien cherche les moyens d'écarter cette invasion redoutable.

La tâche est difficile parce que ces émigrants sont devenus nécessaires. Toute la partie nord de l'Australie se trouve sous le tropique du Capricorne, et depuis que l'abolition de l'esclavage a supprimé le travail forcé des nègres, les Chinois les remplacent. Originaires des provinces méridionales de l'empire, ils résistent à ce climat chaud qui paralyse l'énergie des blancs. Dans les districts miniers ils se chargent de tous les gros travaux; l'ingénieur ne saurait se passer d'eux, et les Irlandais qui réclament leur renvoi sont hors d'état de les suppléer, même au prix d'un salaire double et triple. Race exigente et vorace, à la tête froide et aux conceptions hardies, la race anglo-saxonne se rend compte de l'utilité de ces travailleurs asiatiques ; ils s'adaptent à tous les climats, ils personnifient la main-d'œuvre à bas prix, sans laquelle certains travaux

deviennent impossibles. On l'a bien vu quand il s'est agi de construire le chemin de fer du Pacifique à travers les neiges et la rigoureuse température des sierras; on l'a vu aux îles Chinchas où, sous un ciel brûlant, sur des rochers dépourvus d'ombre et d'eau, ils ont pu, seuls, résister à la poussière aveuglante et malsaine des gisements de guano.

De quel droit les chasser? Ils émigrent en vertu de traités qu'ils n'ont ni voulus ni désirés, qu'on leur a violemment imposés. Comment les remplacer? Aucune race ne voudrait et ne pourrait travailler à aussi bon compte, aucune ne saurait vivre d'aussi peu, se contenter d'une poignée de riz et de poisson séché; aucune ne réunit au même degré ces qualités nécessaires de docilité et d'intelligence pratique qui font d'eux d'incomparables manœuvres. Certes, ce sont de rudes travailleurs, ces Anglais, ces Écossais, grands, robustes, blonds et froids, mais ce sont aussi de rudes consommateurs. Ils ont conscience de leur valeur intellectuelle; ils sont nés pour commander et non pour obéir et accomplir œuvre servile. Ils sont la tête qui pense et qui dirige; le Chinois exécute. Un seul d'entre eux suffit pour mener une escouade de ces ouvriers asiatiques, sans le concours desquels l'or coûterait aussi cher à extraire des entrailles de la terre qu'il vaut rendu à Londres. Un Chinois se contente de 30 francs par mois: on paie 8 francs par jour un manœuvre européen.

Quel concours attendre des indigènes, réduits à la plus extrême misère et aujourd'hui au nombre infime de 50,000 pour l'Australie? Ils ont perdu jusqu'au souvenir de leurs traditions et de leurs ancêtres. Et pourtant leur antiquité n'est pas douteuse. A l'entrée même du port de Sydney, on retrouve des bas-reliefs taillés dans la roche trachytique, des kangourous sculptés, des lances d'obsidienne, les traces d'une population nombreuse et relativement avancée dont les descendants dégénérés n'ont pas gardé mémoire. Encore quelques années et les derniers d'entre eux auront disparu, n'ayant connu de la civilisation que l'eau-de-vie qui empoisonne et les armes à feu qui tuent.

L'Australasie est bien nommée; géographiquement elle est le prolongement méridional de l'Asie dans l'océan Pacifique, et le continent insulaire australien en forme l'axe central. Autour de lui se groupent la terre de Tasmanie au sud, les îles de la Nouvelle-Zélande à l'est et de la Nouvelle-Guinée au nord. Sauf la Nouvelle-Guinée que l'Angleterre, l'Allemagne et la Hollande se partagent, le reste de l'Australasie constitue, avec les îles Viti ou Fiji, le domaine océanien de l'Angleterre. Les Portugais le découvrirent, les Hollandais l'explorèrent, l'Angleterre le prit et le colonisa.

Nous en aborderons l'étude par celle du continent australien, terre étrange entre toutes, paradoxale dans sa flore et sa faune, riche en or et en argent, en laines et blé, en vins et en cuirs, en essences forestières et en minerais, terre qui inspire à ses habitants une foi ardente, un amour passionné. « Quand on voit, écrit M. Julien Thomas, les progrès réalisés dans cette colonie qui ne compte pas encore un siècle d'existence, on se demande ébloui, fasciné, où s'arrêteront ces merveilles de civilisation et de bien-être. Nos pères ont beaucoup fait; à nous d'achever ce qu'il reste à faire

dans ce beau pays d'or et de soleil. Les tours de nos édifices, les clochers de nos cathédrales, nous redisent l'histoire du passé, les labeurs de nos devanciers et nous prédisent ce que l'avenir nous réserve. L'avenir! Il est là, devant nous, plein de promesses. Il nous laisse entrevoir qu'un jour existera une région bénie où le paupérisme sera inconnu. Dans les siècles futurs, des millions d'êtres humains béniront la mémoire du capitaine Cook qui a retrouvé cette terre de la Croix-du-Sud et l'a léguée à leurs ancêtres. Debout, Australiens, et en avant! »

Rêve ou vision, qu'importe? Dans sa marche laborieuse vers l'avenir inconnu l'espérance précède, l'humanité suit.

I. — L'AUSTRALIE.

Primitivement désignée sous le nom de Nouvelle-Hollande, l'Australie fut, primitivement, explorée par les Hollandais. Ils firent le relevé des côtes orientales; Tasman fit celui des côtes occidentales Près de deux siècles s'écoulèrent, 1606 à 1798, avant que Bass, franchissant le détroit qui porte son nom, complétât ce relevé, dégageant la pointe méridionale de l'Australie de la Tasmanie que l'on croyait en faire partie. A peu près à la même époque commençaient les explorations dans l'intérieur par le sud-est. Elles s'arrêtèrent longtemps aux montagnes Bleues. Cet obstacle franchi, en 1813, il fallut la découverte de l'or, en 1851, pour attirer les mineurs vers le sud, mais les véritables explorateurs du continent, ceux qui en révélèrent l'orographie et l'hydrographie, furent autres : Lanson, qui, le premier dépassa les montagnes Bleues, Evans et Oxley, Howel et Hume, le comte Strzelecki qui parcourut les Alpes Australiennes et le massif du Kosciuszko, les frères Gregory, Leichardt qui périt en 1848 dans sa tentative pour traverser l'Australie de l'est à l'ouest, Mac Douall Stuart qui réussit à la traverser dans sa plus grande largeur, du golfe Saint-Vincent à la côte nord en face de l'île Melville, et dont l'expédition décisive permit d'établir une ligne de stations, point de départ d'excursions transversales; Burke enfin qui marcha sur ses traces et mourut de soif et de privations; ainsi que lui périrent Leichardt, Cuningham, Wills, Gray et bien d'autres, victimes de la science et de leur audace.

Grâce à leurs travaux et à leurs efforts, la plus grande partie du continent australien est aujourd'hui connue. Les sondages effectués dans les eaux qui l'entourent ont permis de reconstituer le socle sur lequel ce continent repose, de constater qu'au nord, au sud et à l'est, ce socle se prolonge et que les terres qu'il porte, la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Zélande et la Tasmanie en faisaient autrefois partie, et qu'ici, comme en Afrique, c'était sur le rebord extérieur du continent que s'élevaient les massifs montagneux, que se dressaient les plus hautes cimes. L'Australie offre en effet l'aspect d'un noyau central, d'une altitude médiocre, ourlé de terres élevées et dont la déclivité rapide a fait conjecturer quelque temps qu'une mer intérieure recouvrait le centre du continent.

Compact et mal articulé, ce continent que le détroit de Torres, large de 150 kilo-

mètres, sépare de la Nouvelle-Guinée, que celui de Bass, large de 200, isole de la Tasmanie, baigne à l'ouest dans l'océan Indien, à l'est dans l'océan Pacifique ; de ce côté et parallèlement au littoral, règne, sur près de 2,500 kilomètres de longueur, du cap Sandy à la presqu'île d'York, le *Great Barrier Reef*, le « grand récif barrière » ; il se maintient à 100 kilomètres de distance au large du littoral, décrivant une courbe identique à celle du continent. Au nord, le golfe de Carpentaria, au sud la grande baie australienne échancrent profondément la masse compacte de terre aux contours monotones et rigides, aux anses rares, sauf sur la côte ouest, aux promontoires plus rares encore.

Le plateau australien est incliné du nord au sud et de l'est à l'ouest; c'est au sud-est qu'apparaissent les hautes saillies; elles longent la côte et forment les Alpes Australiennes, *Australian Alps*, s'étendant par le travers du cap Howe, entre Melbourne et Sydney, sur 450 kilomètres de longueur et 300 de largeur. Leur point culminant se trouve au Townshend, dans le massif des monts Kosciuszko, par 2,200 mètres. D'accès comparativement facile, les Alpes Australiennes n'offrent nulle part de redoutables barrières. Les neiges y sont abondantes mais n'y séjournent toute l'année que dans quelques vallées ouvertes au nord. A l'ouest, et orientés du nord au sud, s'allongent les Grampians et les Pyrénées que les hauts plateaux de Victoria séparent des Alpes. Ces hauts plateaux forment une plaine accidentée et fertile que longe, au sud, une série de monticules volcaniques récemment éteints. Plus au nord se déroulent les montagnes Bleues, bordées à l'est et à l'ouest par de riches pâturages. Leurs plus hautes cimes n'excèdent pas 1,800 mètres; leur versant abrupt fait face à la mer; l'autre, mollement incliné, s'affaisse vers le bassin du Murray, semé de plaines lacustres, riches et fertiles, parmi lesquelles les *Liverpool plains* sont renommées pour leur aspect pittoresque et riant.

Au nord, dans la Nouvelle-Galles du Sud et dans le Queensland, la saillie montueuse s'abaisse, les hauteurs descendent à 600 mètres pour reprendre à 1,000 sous le tropique du Capricorne et soulever la longue presqu'île d'York. Des chaînes de montagnes moins élevées, se rattachant à ces chaînes principales, s'étendent de l'est à l'ouest sur des centaines de kilomètres. On les retrouve, sous forme de massifs isolés, dans l'intérieur, surplombant des terres basses, arides et dont quelques-unes, d'après les calculs des géomètres seraient inférieures au niveau de la mer. Au nord-ouest de l'Australie occidentale, les montagnes cessent; les dernières explorations ont révélé l'existence, dans cette vaste région, de grandes plaines fertiles, de hautes forêts composées de différentes variétés d'eucalyptus fournissant des bois de construction d'une grande valeur. D'abondants pâturages recouvrent la plus grande partie de ces plaines et, dans celles que l'on tenait pour impropres à l'élevage, on a reconnu que les moutons se nourrissaient avec avantage d'une plante qui croît dans ce sol trop chaud pour l'herbage et que l'on désigne du nom de *salt bush*, « brousse salée ».

Peu de terres sont aussi dépourvues d'eau que l'intérieur de l'Australie; les fleuves y sont rares et espacés, les sources plus rares encore et les lacs y sont salés d'ordinaire. Ces lacs constituent une région spéciale, particulière à l'Australie, et qui commence immédia-

tement au nord du golfe Spencer situé sur la côte méridionale. Orientés du sud-est au nord-ouest, ces lacs se succèdent, remontant dans l'intérieur jusqu'à 1,800 kilomètres du littoral ; ce sont, d'abord, le lac Torrens, long de 170 kilomètres ; le lac Eyre, beaucoup plus vaste ; à l'ouest, les lacs Mac Farlane, Gairdner et Everard ; à l'est, les lacs Blanche, Gregory, Frome. D'autres, de moindre étendue, reposent dans des cratères de volcans éteints. Presque tous sont salés et de superficie variable, laissant à découvert, dans leurs mouvements de contraction, des terres basses qui en d'autres saisons disparaissent sous les eaux. Il serait difficile d'imaginer, sur ce continent aux contrastes heurtés, un paysage plus nu, plus aride et plus triste que celui qui encadre ces bassins lacustres. Le sol se déroule, ridé de sables et de dunes, alternativement nu ou recouvert de brousse. Au nord du lac Eyre, et au centre même de l'Australie, s'étend le lac Amadeus, bordé de marécages et d'immenses steppes que recouvre sur des centaines de kilomètres l' « herbe porc-épic », le *Triodia irritans,* qui atteint trois et quatre pieds de hauteur et dont les aiguilles lacèrent les vêtements du voyageur et blessent les pieds des chevaux.

La brousse, ou *scrub,* se retrouve partout sur ce continent. Elle est, à l'Australie, ce que les steppes sont à l'Asie, les prairies à l'Amérique, les déserts à l'Afrique, l'un de ses traits caractéristiques. Elle est essentiellement australienne, mais il existe deux variétés très distinctes de *scrub :* l'une que l'on désigne du nom de *mallee scrub,* l'autre le *mulga scrub.* La première consiste en une variété naine de l'eucalyptus, *eucalyptus dumosa,* que les indigènes appellent *mallee.* Elle offre l'aspect de joncs et atteint 14 pieds de hauteur sans branches. Un sentier taillé dans le *mallee scrub* ressemble à une tranchée ouverte entre deux talus. Vues d'une hauteur, les plaines que cette brousse recouvre se déroulent comme une mer de verdure sombre et triste, ondulant au vent ; aucun oiseau n'y chante, aucun animal n'y gîte. Ces plaines, monotones et plates, s'étendent à l'infini ; l'une d'elles, dans le sud-est, occupe une superficie de plus de 15,000 kilomètres carrés.

Plus redoutable pour l'explorateur est le *mulga scrub,* heureusement plus rare que le *mallee,* et formé par les buissons épineux de l'acacia. Dans certaines régions, cette brousse constitue une impénétrable barrière. Çà et là apparaissent d'autre *scrubs :* le *triodia irritans* dont nous avons parlé plus haut, le *melalanca,* ou arbuste à thé des colons, et le *Heath* que recouvre une végétation forestière naine, n'excédant pas deux pieds de hauteur, mais dans laquelle piétons et chevaux s'embarrassent les pieds.

Les fleuves sont peu nombreux. Le plus considérable, le Murray, prend sa source dans les *Victorian Alps* et forme, sur une grande étendue, la ligne frontière entre la province de Victoria et la Nouvelle-Galles du Sud. Dans son cours sinueux de 2,092 kilomètres, le Murray sillonne l'une des plus pittoresques régions de l'Australie. Il forme, avec le Darling, un réseau fluvial qui peut rivaliser avec les plus étendus de l'ancien et du nouveau monde. Ainsi que l'Amazone, le Murray détache en tous sens ses rameaux multiples, drainant un bassin d'un million de kilomètres carrés, plus vaste que celui du Danube et du Saint-Laurent, égal à celui du Gange ; mais son débit est de

beaucoup inférieur à celui de ces deux fleuves et, à l'exception du Darling et du Lachlan grossi du Morrumbidgee, ses affluents sont peu importants.

Sur la côte orientale de Queensland et de la Nouvelle-Galles du Sud, les cours d'eau, plus nombreux, sont de moindre parcours ; les plus considérables, le Burdekin et le Fitzroy, manquent d'espace suffisant pour se développer. Dans le golfe de Carpentaria se déversent le Roper, l'Albert, le Leichardt, le Flinders, le Norman, le Gilbert, le Mitchell, fleuves de maigre débit mais dont les cluses profondes attestent qu'autrefois ils roulaient de grandes masses d'eau. Dans le nord-ouest, les fleuves sont plus pauvres encore et ont peine à atteindre la mer, tels le Fitzroy, le Grey, l'Ashburton, le Murchison, la Gascoyne. Quant à la côte sud-ouest, elle déroule sur 1,800 kilomètres son interminable plage monotone et plate qu'aucun fleuve n'arrose, qu'aucune embouchure ne coupe.

La distribution des eaux sur le continent australien offre des traits caractéristiques. Parfois, des rivières profondes et rapides parcourent, pendant la saison des pluies, quelquefois pendant l'année entière, des centaines de kilomètres, et vont se perdre dans un lac sans issue. Quelquefois on se procurera de l'eau saumâtre à une profondeur de 10 à 24 mètres, alors qu'en creusant plus avant, l'eau douce s'élèvera à quelques pieds, bien qu'aucune pluie ne soit tombée depuis des mois et peut-être même des années aux environs du bassin. Dans ces mêmes régions se trouve une variété de petit arbre dont on peut extraire de l'eau en le déracinant, en coupant sa racine et la mettant dans un récipient. L'eau qui s'en échappe est douce et limpide. Au long de la côte on se procure l'eau en creusant dans le sable un peu au-dessus du niveau de la marée haute. On a foré avec succès des puits artésiens dans les terres plates de la Nouvelle-Galles du Sud et les mineurs de la colonie de Victoria ont retrouvé, à des profondeurs de 30 à 60 mètres, d'anciens lits de rivières enfouis sous des couches de lave.

Le climat est variable et caractérisé, dans l'intérieur, par la sécheresse. La température moyenne oscille entre 26 degrés à l'extrême nord rapproché de l'équateur, et 12 à l'extrême sud. « Le climat de l'Australie, dit M. E. Reclus, est écrit à la surface de son sol. A la vue de ces roches dénudées, de ces plaines sans arbres, de ces dépressions sans eau qui occupent la plus grande partie du continent, on constate les traits dominants de la météorologie australienne. Bien qu'environnée d'eau, l'Australie est de forme trop massive pour que son climat soit insulaire comme celui de l'Europe ; par la sécheresse de l'air, due aux contours des rivages et au relief du sol, c'est une terre essentiellement continentale. »

C'est surtout une terre aux contrastes marqués ; c'est aussi l'un des beaux climats du monde. L'hiver, dans le sens européen du mot, y est inconnu ; il est la saison où les pluies sont plus fréquentes et les chaleurs moins fortes. Peu d'Australiens ont vu de la neige ; on ne la rencontre que dans les montagnes de l'intérieur. Les arbres indigènes sont toujours verts et leurs feuilles ne tombent pas pendant l'hiver qui n'est qu'une forme modifiée de l'été. On ne rentre pas le bétail et on ne le nourrit pas à l'étable. Le bélier mérinos, qui donne la plus belle laine connue, passe l'hiver dans les

pâturages, le gros bétail se comporte de même et non seulement il vit dans les prairies pendant toute la saison pluvieuse, mais il y engraisse. Les pluies sont fréquentes sur le littoral de la colonie de Victoria, et même dans le bassin du Murray. On y cultive avec succès le blé, l'avoine et l'orge; le gazon anglais y prospère et aussi les tubercules et les racines. Dans un climat plus sec que celui de Victoria, dans l'Australie du Sud, la culture du blé donne un bon rendement, grâce à cette sécheresse de l'air qui permet de faire usage du *stripper*, faucheuse et batteuse mécanique qui fauche et bat le blé sur place. Puis ce climat est remarquablement salubre et la durée moyenne de l'existence y est supérieure à ce qu'elle est en Europe.

Il n'existe pas de flore aussi originale que la flore australienne, ni d'aussi variée ; sur les 12,250 espèces végétales classées jusqu'ici, 7,000 ne se trouvent que dans cet étrange continent qui déploie, au long de ses interminables plages, une végétation d'arbres dont les feuilles, disposées verticalement, n'abritent pas des rayons du soleil, alors que du large ils offrent l'aspect d'une barrière épaisse et sombre. L'eucalyptus est ici l'essence dominante; il atteint 250 pieds de hauteur. M. Walcot en a mesuré un qui dépassait 120 mètres; quatre hommes à cheval pouvaient s'abriter dans son tronc creux et s'y mouvoir à l'aise; près des sources de la Yarra on en cite qui ont 150 mètres d'élévation. Le *Casuarina* est l'un des arbres les plus curieux de l'Australie; il ne porte pas de feuilles mais des brindilles rigides et son bois a la couleur de la viande de bœuf, d'où le nom de *Beefwood* que lui donnent les colons. Le *Xanthorrea*, « l'arbre à herbe », appartient également au monde australien. Sur une tige rugueuse mesurant de un à trois mètres de hauteur, s'étale une ombelle ressemblant à une touffe d'herbe d'où surgit un long roseau qui, l'hiver, à l'époque de sa floraison, se couvre de fleurs blanches en forme d'étoiles.

Dans leur solitaire magnificence, les forêts australiennes, aux troncs lisses et superbes, portant fièrement leurs hautes ramures, font un étrange contraste avec les plaines de brousses que nous avons décrites plus haut. Là, les palmiers déploient à 100 pieds de hauteur leurs verdoyants panaches ; les fougères arborescentes, les lianes, l'*arbre bouteille* au tronc ventru, le *flame tree*, « l'arbre flamboyant » couvert d'éclatantes fleurs rouges, l'arbre à feu, *fire tree*, aux pétales orangées, le *stenocarpus cunninghami* aux étamines jaunes et pourpres, le *Warratah*, gigantesque pavot de deux mètres de hauteur, le *Rock Lily*, dont le tronc porte à dix mètres une couronne de lis gigantesques, étonnent les regards par leur tonalité violente et embaument l'air de leurs parfums. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, la région tempérée de l'Australie est plus riche en espèces originales que la région tropicale, et l'Australie occidentale, au sol plus pauvre, au relief moins accidenté, est plus favorisée sous ce rapport que l'Australie orientale.

L'étonnant assemblage de plantes inconnues ailleurs, et si singulièrement groupées à l'extrémité sud-ouest du continent, dans un espace relativement restreint et enserré par les steppes de l'intérieur, est un curieux problème pour le naturaliste. Ces espèces ne viennent pas du dehors; elles ont dû en outre s'étendre sur une superficie bien autrement considérable que celle qu'elles occupent actuellement ; elles constituent,

on n'en saurait douter, les débris d'une flore puissamment riche et variée, aujourd'hui réduite à d'étroites limites et condamnée peut-être à disparaître puisqu'elle cesse de s'étendre et de se multiplier. Non moins étrange est le fait constaté par M. Hooker, à savoir que si l'Europe ne possède aucune des espèces spéciales à l'Australie, par contre, on retrouve en Australie, et cela sur le sommet de montagnes récemment explorées, où elles n'ont pu être importées et acclimatées, 37 espèces bien caractérisées, existant en Europe et en Asie.

La faune australienne offre des contrastes plus étonnants encore que la flore. Si l'on examine la classe des mammifères, on en arrive à conclure qu'à aucune époque relativement récente, l'Australie n'a été reliée à l'Asie. On ne rencontre ici ni singes, ni bœufs, ni antilopes, ni daims; les chats, loups, ours, éléphants, cochons, rhinocéros, écureuils font défaut. Les kangourous dominent, on en relève plus de 50 espèces; la plus grande, celle du kangourou rouge, atteint plus d'un mètre et demi et pèse jusqu'à 100 kilogrammes. Les marsupiaux, les mammifères ovipares ou monotrèmes sont les plus nombreux.

Dans l'intérieur de ce continent presque aussi vaste que l'Europe et dont certaines parties sont encore inexplorées, dans ces forêts solitaires, la nature revêt un étrange aspect. Tout est mystère et silence dans la faune australienne. Les oiseaux, parés des couleurs les plus brillantes, sont le plus souvent sans voix; ni chant joyeux, ni pépiement n'éveillent les échos de ces hautes voûtes de ramures; le kangourou au cri rauque, l'opossum, le *dingo* ou chien sauvage, le serpent noir et le serpent sourd qui se confond avec la branche d'arbre et dont la morsure est mortelle, peuplent ces solitudes. Le regard de ces animaux est triste comme celui des indigènes. L'eau manque et les pluies sont rares ; parfois des sécheresses terribles déciment les troupeaux. Dans le district de Wagga-Wagga, M. Crawford mentionne l'absence de pluies dans les plaines pendant quatorze années. Certaines stations perdirent jusqu'à 100,000 animaux tués par la soif.

A ce fléau les colons en ont ajouté un autre, contre lequel ils luttent encore. Enrichis subitement par la guerre de sécession aux États-Unis, qui fit hausser le prix des laines en arrêtant la production américaine, ils se trouvèrent tout à coup disposer de revenus considérables. Des goûts de luxe et de dépense s'introduisirent parmi eux. Imitateurs zélés des coutumes anglaises, ils se prirent de passion pour la chasse et fondèrent en Australie et en Nouvelle-Zélande des sociétés d'acclimatation pour importer d'Europe des lièvres et des lapins. Ce fut une véritable rage, un vent de folie qui souffla sur la colonie. Empruntant à la législation anglaise ses mesures les plus rigoureuses, le parlement vota des lois contre la destruction de ces animaux qui, introduits en nombre considérable, multiplièrent avec une prodigieuse rapidité. Tout grand propriétaire n'eut plus qu'une idée : se créer une chasse réservée. Le sol et le climat convenaient si merveilleusement aux lapins qui, en Angleterre, ont de quatre à six portées de trois à quatre petits, qu'en Australie ils eurent jusqu'à dix portées par an, de huit à dix petits chacune. L'animal lui-même subit une transformation ; de petite taille et d'un poids moyen de deux livres et demie, il devint énorme et atteignit



PONT DE BAMBOU A BORNÉO.

jusqu'à 10 livres. Vainement on tenta d'enclore les terrains de treillis de fer, ils creusaient par-dessous et gagnaient le large, au grand désespoir des propriétaires qui redoublaient de soins pour en accroître le nombre.

Ils y ont si bien réussi, qu'aujourd'hui cette peste désole la Nouvelle-Zélande et l'Australie. Les jardins maraîchers sont dévastés, des terrains qui produisaient, quelques années auparavant, 150 boisseaux d'orge, et 75 à 80 de blé à l'hectare, durent être abandonnés, toute culture, dans certains districts, étant devenue impossible. M. Crawford cite l'exemple d'un grand propriétaire qui, après avoir dépensé 40,000 livres sterling, un million de francs, pour se débarrasser de ce fléau d'un nouveau genre, fut obligé d'y renoncer. Sur certaines fermes on évalue le nombre des lapins à des centaines de mille et, chaque année, ce nombre augmente. D'une voracité extraordinaire, ils mangent l'herbe jusqu'à la racine et convertissent de vastes pâturages, qui nourrissaient 25 à 30 moutons à l'hectare, en terrains dénudés et poussiéreux. Des vignobles ont été ruinés, et jusqu'ici les moyens employés pour détruire ces animaux n'ont pas abouti à un résultat appréciable. On les chasse, on les tue, on les empoisonne et ils fourmillent. M. Williamson raconte que, dans une excursion qu'il fit avec un délégué du gouvernement, ils reconnurent que dans tout un district l'herbe avait disparu. Des bandes d'énormes lapins parcouraient le pays, s'écartant à peine pour faire place à leur voiture. Le sol, raviné de terriers, ne permettait d'avancer qu'avec précautions. « Partout des lapins, dit-il; sur la route et dans la plaine; ils gambadent en troupes, se poursuivent dans les sables; on les voit assis par centaines à l'entrée de leurs trous. Plus prolifiques que la famille royale, ils sont aussi rusés que des Indiens quand une fois ils ont entendu un coup de fusil. A la Nouvelle-Zélande, on réussira peut-être à les détruire, mais en Australie, j'en doute. Le continent est trop vaste ; traqués sur un point, ils se réfugient sur un autre, et ils se multiplient avec une telle rapidité, qu'un cataclysme de la nature pourrait seul en avoir raison. »

Les fermiers, désespérés, ont bien essayé de tirer quelque parti de leurs peaux, mais elles n'ont qu'une minime valeur, qui ne saurait aucunement compenser celle de la laine et des céréales perdues. On a cependant triomphé de plus redoutables adversaires que ceux-là, et, en dépit des pronostics fâcheux, on finira bien par réparer la faute commise. En attendant, elle inflige à certaines parties de l'Australie et à la Nouvelle-Zélande des pertes considérables.

Repoussés partout et presque partout traqués comme des bêtes fauves, les indigènes australiens dont le seul crime fut de n'être pas les plus forts et de n'avoir pu défendre le sol qu'ils occupaient, sont dégradés par la misère, déformés par les privations et la mauvaise nourriture. Leurs jambes grêles, leurs ventres déprimés ou démesurément exagérés, leurs corps graisseux et malpropres font, de ceux que l'on rencontre auprès des stations anglaises, des êtres abjects que ceux-là même qui les ont réduits à ce degré d'abjection affectent de classer entre l'homme et le singe, plus rapprochés du dernier que du premier. Tel n'était pas l'Australien avant l'arrivée des blancs. Tel n'était pas Yuranigh, le guide, le compagnon, l'ami de Mitchell dans ses explorations.

« Quel animal civilisé, dit-il, eût pu se comparer à lui, rivaliser avec lui pour la beauté des dents, la puissance de la digestion, la perfection des organes de la vue, de l'ouïe, du flair, du goût, du toucher, pour la marche et la course, pour la santé robuste et fière, pour l'intensité de la vie? » Il loue sa fidélité, son jugement et son intelligence.

On ne saurait mettre en doute celle des primitifs Australiens quand on a vu leurs descendants manier avec une merveilleuse habileté l'arme étrange qu'ils ont inventée et que l'on ne rencontre qu'en Australie : le *boomerang*. « On sait, écrit M. Cortambert, que cette arme singulière est un morceau de bois recourbé qui, lancé avec adresse, revient à son point de départ. M. Depping a rassemblé quelques exemples curieux de la dextérité des Australiens. Tel indigène lance le *boomerang* de la main droite, et le rattrape dans la main gauche, et réciproquement. Avec ce projectile, on atteint, de la manière la plus précise, des objets cachés par d'autres corps, par exemple des oiseaux et des petits animaux blottis derrière un arbre et derrière une maison. Les objets plus rapprochés, on les atteint également par un certain coup de revers, *backstroke*, en ayant soin de jeter le *boomerang* sous un angle particulier. On a fait l'essai de le lancer autour du grand mât d'un navire, de manière à ce qu'il revînt, après un long trajet, tomber auprès du mât de beaupré. On pourrait calculer mathématiquement la courbe que décrit le *boomerang*. Le commodore Wilkes, qui commandait la célèbre expédition scientifique des États-Unis autour du monde, fit lui-même des expériences avec cet instrument et, dans son grand ouvrage, il a tracé la figure des courbes décrites par le projectile quand on le lance sous des angles de 22, de 45 et de 65 degrés. Le mouvement le plus singulier est celui qui s'accomplit sous l'angle de 45. Le vol du boomerang s'effectue alors en arrière ; l'individu qui le lance tourne le dos à l'objet qu'il veut frapper. »

Plus avancés à certains égards que nombre d'autres peuplades sauvages, les Australiens avaient des notions d'astronomie ; ils se guident d'après la position relative des astres et, de nuit, reconnaissent les heures avec une merveilleuse précision. Sculpteurs habiles, ils ont taillé dans les roches de grès des bas-reliefs curieux, et l'on a retrouvé, sur les rives du Glenelg, des peintures polychromes enduites d'un vernis qui en avivait les couleurs tout en les protégeant contre les intempéries. Aujourd'hui ils meurent de faim sur leur sol natal. Les Anglais ont, dans leur langage énergique, *cleaned out*, « nettoyé » la Tasmanie de ces propriétaires du sol, dépossédés mais gênants. Des 7,000 Australiens qui l'habitaient, lors de l'apparition des blancs, et dont ces mêmes blancs vantèrent la douceur et les vertus hospitalières, il ne reste plus trace. Leurs derniers descendants furent capturés, comme des fauves, par une bande de chasseurs d'hommes conduite par un nommé Robinson, auquel ce haut fait valut une ferme de plusieurs centaines d'hectares et un don national de 200,000 francs. Le dernier des Tasmaniens mourut en 1869 et, dans l'Australie colonisée, on ne compte pas 30,000 aborigènes.

C'est naturellement sur les côtes que se groupe la population européenne et que s'élèvent les grandes villes. Cette population s'étend peu à peu dans l'intérieur, remontant, au sud, du golfe Spencer vers la région des lacs, à l'est franchissant les montagnes

Bleues. Brisbane, Sydney, Melbourne, Adélaïde sont les points de départ de cet exode dont la zone de pénétration s'élargit chaque année, dépassant 600 kilomètres au nord d'Adélaïde, 300 à l'ouest de Sydney. Les colonies de Queensland, de la Nouvelle-Galles du Sud, de Victoria et de l'Australie du Sud, situées à l'est et au sud, sont les plus peuplées et les plus avancées.

Au début, l'Australie tout entière ne formait qu'une dépendance de la couronne, c'est-à-dire qu'elle était administrée par les représentants du gouvernement de la métropole, qu'elle ne possédait ni parlement ni ministres responsables. Le gouverneur résidait à Sydney; il était sous le contrôle direct du cabinet de Saint-James. Aujourd'hui, ce continent est divisé en cinq colonies : Australie Occidentale, Australie du Sud, Victoria, Nouvelle-Galles du Sud et Queensland, et un territoire : l'Australie du Nord. Les cinq colonies ont chacune leur gouverneur nommé par la reine d'Angleterre, mais, à l'exception de l'Australie Occidentale, elles jouissent toutes de leur autonomie et possèdent chacune leur gouvernement parlementaire. L'île de Tasmanie, que le détroit de Bass sépare de l'Australie, forme une colonie distincte également autonome. Nous les parcourrons successivement, en commençant par la Nouvelle-Galles du Sud, la plus ancienne et la première colonisée.

La Nouvelle-Galles du Sud, bornée au nord par le Queensland, à l'est par l'océan Pacifique, au sud par la colonie de Victoria, recouvre une superficie de beaucoup supérieure à celle de la France, 800,750 kilomètres carrés, sa population dépasse 1,100,000. Colonisée dès 1788, elle fut, jusqu'en 1829, l'unique centre des établissements anglais. Son orographie est simple. Une longue chaîne montagneuse, plus large que haute, se déroule parallèlement à la côte et à 50 kilomètres de l'océan; elle forme la ligne de partage des eaux et consiste en une série de massifs d'inégale altitude et d'appellations diverses : monts de la Nouvelle-Angleterre, de Liverpool, montagnes Bleues, Alpes Australiennes, monts de la Côte. Leurs points culminants se trouvent au mont Kosciusko, dans les Alpes Australiennes, 2,200 mètres, au Seaview, 2,000 mètres. A l'est, cette chaîne descend en pentes ondulées vers la mer, formant une longue plaine étroite que sillonnent de nombreux cours d'eaux. A l'ouest, vers l'intérieur du continent, la chaîne se raidit, dessinant de hauts plateaux, encadrant de larges prairies : les *Liverpool plains*, les *Manaeroo plains;* puis, peu à peu elle s'affaisse et va mourir en longs plissements de sol dans les terres plates de l'intérieur.

Les cours d'eau se déversent, à l'est dans le Pacifique, à l'ouest dans le bassin du Murray. Leur régime est irrégulier, leur cours torrentueux. La côte, bien que rigide, est çà et là échancrée par les flots et découpée en anses et en baies dont la plus considérable est celle de Port-Jackson, rade de Sydney, l'une des plus sûres, des plus profondes et des plus belles qui soient. Elle égale, si elle ne la surpasse, celle de Rio-Janeiro. Le climat de la Nouvelle-Galles du Sud est salubre, l'hiver doux, l'été chaud ; les coups de vents et les tempêtes sont rares, la faune et la flore variées ainsi que les produits du sol. Le principal est la laine ; la colonie possède 40 millions de moutons, plus que tout le reste de l'Australie, et la laine de la Nouvelle-Galles du Sud est la

plus estimée ; l'exportation dépasse 120 millions de livres à l'année. Au nombre des produits accessoires de l'élevage figurent le suif, les peaux, les cuirs et les conserves de viande. L'agriculture fournit les céréales, le tabac, le sucre, le vin et la soie.

Cette région est riche en or. En janvier 1849, un berger employé par M. J. Wood Beilby, propriétaire d'un établissement agricole, trouva de l'or dans une crique de la Nouvelle-Galles du Sud. Il le vendit à un nommé Brentani, bijoutier de Melbourne, mais il refusa d'indiquer le lieu de provenance ; plus tard, malade et soigné par son maître, il lui révéla son secret que M. Beilby communiqua au gouverneur Latrobe, lequel n'en dit rien jusqu'à ce que la découverte des placers de Clunes par Esmond, mineur californien, et celle des gisements de quartz de Buninyong et de Ballarat eussent inoculé à l'Australie entière la fièvre de l'or. Depuis 1851, la production totale d'or de la Nouvelle-Galles du Sud s'élève à près d'un milliard. Le cuivre, le fer et le plomb abondent dans les districts d'Orange et de Monaro ; on a trouvé le cinabre sur les rives du Cudgegong ; la houille est exploitée dans les massifs montagneux du bassin du Hunter, et l'extraction dépasse 3 milliards de tonnes à l'année.

La viticulture et l'arboriculture semblent appelées à jouer un rôle important dans l'avenir de cette colonie et de celle de Victoria. On entrevoit le jour où, sur les coteaux, la vigne remplacera les forêts et où le gigantesque projet conçu par M. Chaffay, projet appuyé par les hommes d'État et les capitalistes des deux colonies et de la mère patrie, ouvrira à l'Australie, par l'irrigation des *settlements* de Mildura et de Renmark, 500,000 acres de terres merveilleusement appropriées à la culture de la vigne, de l'olivier et des arbres fruitiers. Ces hardis colonisateurs n'en sont pas d'ailleurs à leurs débuts. En 1882, leur intelligente initiative créait en Californie un district actuellement occupé par 2,500 agriculteurs, une ville qui se peuple rapidement. Forts de leur expérience, disposant de capitaux importants, l'œuvre qu'ils ont entreprise est appelée à donner à l'immigration australienne une impulsion nouvelle.

L'un des traits saillants de notre fin de siècle, l'un de ceux que les grandes expositions modernes mettent le plus en relief, est l'ardeur avec laquelle les États nouveaux de l'Amérique et de l'Océanie s'efforcent d'attirer à eux le surplus de la population de l'Europe. Aux anciennes notions qui faisaient de l'émigrant sans ressources un hôte incommode pour une communauté naissante, un indigent à charge à tous ou un concurrent qui, réduisant le prix de la main-d'œuvre, portait préjudice au colon artisan, ont succédé des idées plus justes et plus saines. On s'est rendu compte que l'homme, arrivé à son plein développement, représentait un capital actif ; on a chiffré ce capital et on l'a évalué, en moyenne et au plus bas, à 7,500 francs ; on en a conclu que tout émigrant sain, débarquant sur une terre nouvelle, y apportait avec lui, ne possédât-il rien, un capital immédiatement utilisable et que son intelligence pouvait décupler. L'apparente non-valeur devenait une valeur réelle. En attirant en Australie 50,000 nouveaux colons, MM. Chaffay doteront la colonie d'une plus-value de 375 millions. Les bras et la terre ne suffisent pas, il est vrai, mais ils ont le troisième facteur : des millions pour première mise de fonds, et, ici, les capitaux abondent.

Sydney, capitale de la Nouvelle-Galles du Sud, est la plus ancienne cité de

l'Australie, elle est aussi la plus pittoresque ; sa merveilleuse situation, ses parcs, ses monuments, son port et sa rade mesurant 54 milles de développement lui ont valu le surnom de « Reine du Sud ». Sa population dépasse 382,000 âmes, en comprenant les faubourgs. Peu de villes possèdent des jardins botaniques aussi bien entretenus et, dans ses environs immédiats, des sites aussi riants. Sur l'emplacement où fut le pénitentiaire de Botany-Bay, s'élèvent aujourd'hui des villas faisant partie de la banlieue de Sydney. Située à l'extrémité méridionale de la vaste rade de Port-Jackson, échancrée de baies profondes, découpée d'anses et de promontoires boisés, la grande ville australienne, fille de la vieille Angleterre, déploie majestueusement dans son cadre semi-tropical son paysage à demi anglais ; elle fait face à l'Océanie et, par delà les îles verdoyantes de la Polynésie méridionale, à l'Amérique du Sud dont 9,000 kilomètres la séparent.

Au nord de Sydney, Maitland, sur la rivière Hunter et à 30 kilomètres de la mer, renferme 15,000 habitants. Les terres d'alluvion qui l'entourent sont d'une prodigieuse fertilité ; elles ont valu à Maitland le surnom mérité de « grenier de la Nouvelle-Galles du Sud ». Newcastle, à l'embouchure du Hunter, est le port de Maitland et de toute cette riche région. Par Newcastle, peuplée de 53,000 habitants, s'exportent les produits agricoles et la houille du bassin du Hunter ; son mouvement maritime égale presque, comme tonnage, celui de Sydney. Paramatta, sur la rivière de ce nom qui déverse ses eaux bleues dans la baie de Port-Jackson et la prolonge à l'ouest, est, après Sydney, la plus vieille ville de ce jeune continent. Paramatta est renommée pour ses fruits et surtout pour ses oranges. Bathurst, 10,000 habitants, est à l'ouest des montagnes Bleues, sur les rives du Macquarie, tributaire du Darling, et à 50 kilomètres des gisements aurifères ; une voie ferrée relie Bathurst à Sydney. Les autres villes de la colonie, villes d'avenir : Albury, Armidale, Bourke, Dubbo, Goulburn, Kiama, Orange, Tamworth, Wagga-Wagga, Wallsend, Yass, renferment de 5,000 à 12,000 habitants.

Victoria, la moins vaste des colonies australiennes, mais la plus peuplée, s'étend au sud de la Nouvelle-Galles du Sud. Le détroit de Bass la sépare de la Tasmanie et l'Australie du Sud la borne à l'ouest. Sa superficie est de 227,610 kilomètres carrés, sa population de 1,150,000 âmes. L'orographie en est montueuse et accidentée ; une longue chaîne montagneuse, irrégulière et large, orientée de l'est à l'ouest, coupe cette région en deux parties inégales ; du versant méridional descendent les cours d'eau qui appartiennent à proprement parler à la colonie de Victoria ; ils se déversent dans la mer ; les eaux du versant méridional vont grossir le bassin du Murray. Cette chaîne montagneuse porte des noms différents : à l'est, celui d'Alpes Australiennes ; à l'ouest celui de Pyrénées ; les ramifications septentrionales forment les Grampians, dont le point culminant, le mont William, approche de 2,000 mètres. Dans les Alpes Australiennes, le Bagong dépasse 2,200 mètres.

Les grandes plaines sont plus rares ici que dans la Nouvelle-Galles du Sud ; celles de Wimmera qui s'étendent des Pyrénées et des Grampians aux rives du Murray sont les plus considérables ; elles déploient, sur une superficie de 30,000 kilomètres carrés,

leurs terres plates, mieux appropriées à l'élevage qu'à l'agriculture et que découpent des forêts de Casuarina, de Banksia et d'Eucalyptus. Dans les parties inférieures le sol est marécageux, mais les eaux courantes sont rares et les sécheresses sont fréquentes.

A l'exception du Murray, Victoria possède en effet peu de rivières navigables. L'hiver, les eaux descendent, impétueuses et torrentueuses, des montagnes, inondant les terres basses, mais promptement taries dès le début de la saison sèche. Sur 900 kilomètres de longueur, le Murray borne au nord la colonie de Victoria. Dans son bassin s'épanchent le Goulburn, d'un parcours de 250 kilomètres ; le Glanelg, de même longueur, descendu des Grampians, le Loddon, le Wimmera, l'Avoca, le Hopkins, l'Owens, le Yarra-Yarra. Les bassins lacustres sont nombreux, peu étendus, sauf le lac Hindmarsh, et généralement salés.

L'aspect de cette région est infiniment varié et pittoresque ; les Alpes Australiennes y soulèvent leurs hautes cimes dénudées au sommet, verdoyantes sur les flancs, sillonnées de cascades écumantes. Les cônes volcaniques se découpent à l'horizon, affectant les formes les plus bizarres ; une épaisse verdure recouvre leurs sillons de laves et de cendres depuis longtemps refroidies et converties en humus. De grands troupeaux de bœufs, de chevaux, de moutons paissent ces riches pâturages dont l'idyllique parure contraste singulièrement avec les violentes convulsions du passé. Peu de sites sont aussi pittoresques que la haute vallée du Moorabool entre Ballarat et Geelong. La rivière fuit entre de hautes forêts, découpant çà et là des promontoires grandioses, plus loin promenant ses eaux bleues dans des plaines d'une incomparable fertilité, semées de collines verdoyantes, parc gigantesque et merveilleux dont tout l'art de l'homme ne saurait rehausser la beauté.

C'est à la découverte de l'or que Victoria est redevable de son rapide peuplement et de son prodigieux essor. Jusqu'en 1851, la colonie se développait lentement. L'*Australia Felix*, comme on l'appelait alors, ne pouvait, malgré la salubrité de son climat et ses sites riants, rivaliser avec la Nouvelle-Galles dont les pâturages plus étendus attiraient les éleveurs, non plus qu'avec l'Australie du Sud, région de grande culture, riche en céréales. Les mines d'or de Ballarat détournèrent vers elle le courant de l'émigration qui, jusque-là, se portait au nord et à l'ouest. Les émigrants affluèrent, arrachant l'or des entrailles de la terre, faisant surgir du sol des villes nouvelles, enrichissant Melbourne dont la population dépasse 450,000 âmes. En 1850, la colonie de Victoria ne renfermait que 76,000 habitants, 312,000 en 1854, 726,000 en 1870, 862,000 en 1881 ; elle en compte actuellement 1,150,000 et le mouvement ne se ralentit pas, non plus que l'accroissement plus significatif de la population coloniale résultant de l'excédent des naissances sur les décès.

L'or est, pour Victoria, ce qu'est la laine pour la Nouvelle-Galles du Sud, le principal article d'exportation. Depuis la découverte des placers, Victoria a extrait de ses mines plus de 1,200,000,000 d'or, sans compter l'argent, l'étain, l'antimoine, le cuivre, le plomb, le zinc, le fer, le charbon. Elle possède aussi des gisements de saphirs. L'afflux des bras a donné en outre une puissante impulsion à

l'agriculture et Victoria a conquis le premier rang. Si elle n'a pas dépassé la Nouvelle-Galles du Sud pour la production de la laine, elle a considérablement accru le nombre de ses troupeaux, et ses exportations de cuirs, de suif, de viandes de conserve, beurre, fromage et vins ont augmenté dans une proportion considérable.

Aussi le mouvement commercial annuel de Victoria dépasse-t-il actuellement 950 millions à l'importation et à l'exportation. Dans ce total, l'or figure pour près de 70 millions, la laine pour un chiffre presque égal. Le commerce d'échange alimente un mouvement maritime de 5,600 navires à l'entrée et à la sortie des ports.

Les villes importantes sont plus nombreuses ici que dans les autres colonies australiennes. Melbourne, capitale de la province, renferme, avons-nous dit, 450,000 habitants. Ainsi que la Rome antique, elle s'élève sur sept collines dominant le cours du Yarra-Yarra. « Cette ville, avec ses faubourgs, écrit M. de Hubner, s'étale sur deux coteaux, monte, descend, s'éparpille sur d'autres collines. De quelque côté que vous jetiez les yeux, vous n'apercevez que maisons et jardins, et sur l'horizon, semblables à des nuages d'un coloris tendre qui varie avec les dispositions de l'atmosphère, les contours peu accentués d'une ligne de montagnes. Le jardin botanique avec ses bosquets et ses pavillons, ses ruisseaux et ses pièces d'eau, ayant à côté le palais du gouverneur, qui est imposant et qui serait joli n'était la tour qui ne l'est guère, mérite sa réputation et me semble unique dans son genre. Sa verdure, aussi fraîche que variée, contraste agréablement avec les masses rose-gris des maisons et des flèches de la ville qui forment l'arrière-plan du tableau. Le Yarra-Yarra vous sépare du quartier principal de la ville. Le reste s'évapore dans le lointain, et ce n'est que par la dégradation de la lumière que vous pouvez juger des dimensions de l'espace énorme que couvre cette jeune métropole. » On a peine à se figurer, dans le *Magnificent Melbourne*, dans la « cité magnifique » d'aujourd'hui, le Melbourne d'il y a cinquante ans, la « ville de toile » *Canvass' Town*, dans les fondrières de laquelle s'engloutissaient chariots et attelages. Ces fondrières ont fait place à Collins-Street, l'artère principale et la voie luxueuse de la grande ville, parcourue, à l'heure du *Block*, par de brillants équipages, par une foule élégante que les colons d'alors montrent avec orgueil aux nouveaux débarqués, étonnés d'un changement si rapide.

Ballarat, la ville de l'or, le centre des districts miniers, est, après Melbourne, le centre le plus important de Victoria. Sa population dépasse 45,000 âmes. C'est une ville bien construite, située à 150 kilomètres au nord-ouest de Melbourne et par 500 mètres d'altitude ; mais la ville de l'or est aussi un grand centre agricole et pastoral, les terres qui l'entourent produisent d'abondantes récoltes et nourrissent de nombreux troupeaux. Sandhurst est, comme Ballarat, et plus encore que Ballarat, une ville de mineurs, peuplée de 40,000 habitants et autour de laquelle on ne compte pas moins de 778 placers exploités. Geelong, la quatrième ville de la colonie, renferme 24,000 âmes. Elle est située à 60 kilomètres au sud-ouest de Melbourne et possède de nombreuses manufactures de lainages, draps, cuirs, ainsi que d'importantes fabriques de conserves. Son port, sûr et profond, est accessible aux plus grands navires. Moins peuplées, les autres agglomérations urbaines de Victoria contiennent de

5,000 à 10,000 habitants; ce sont Castlemaine et Clunes, villes minières, Daylesford, sur le Wombat-Creek, centre agricole et aurifère, Eagleshawk où l'on exploite des dépôts de quartz, Stawell, à la fois minière et pastorale.

La colonie de l'Australie du Sud, mal nommée puisque, avec son annexe le Territoire du Nord, elle traverse le continent dans toute sa largeur, confine, à l'ouest, à l'Australie Occidentale, à l'est au Queensland, à la Nouvelle-Galles du Sud et à Victoria, au nord à la mer d'Arafura, au sud à l'Océan. Avec le Territoire du Nord, elle mesure 2,339,775 kilomètres carrés et renferme une population d'environ 350,000 âmes. Cette population se groupe sur la côte méridionale et ne s'accroît guère au nord; le climat est chaud, la mortalité des enfants excessive, et la sécheresse redoutable pour les cultivateurs. Puis la découverte des mines d'or de Victoria a, en partie, dépeuplé cette région. Les terres fertiles et les plateaux montueux n'y font cependant pas défaut, mais le sol est généralement plat et la plus haute cime n'excède pas 1,000 mètres. A l'exception du Murray on ne rencontre pas de grands cours d'eau. Le Gawler, le Torrens et les autres rivières secondaires qui se déversent dans le golfe Saint-Vincent n'ont qu'un faible débit et tarissent dans la saison sèche.

Par contre, les lacs abondent sur ce sol à l'orographie plate, mais ils ne sont que de faible ressource; la plupart sont salés, les autres s'évaporent et peu sont navigables. Le lac Torrens offre l'aspect d'un vaste marécage; le lac Gairdner est une immense nappe d'eau salée perdue dans un désert; le lac Eyre et les petits lacs avoisinants ne sont, l'été, que des marais salants boueux, de même que l'Amadeus, situé au centre même du continent; seuls, les lacs disséminés dans la région du mont Gambier avoisinent des terres fertiles.

Ici, l'agriculture domine, et bien que la surface cultivée ne dépasse guère un million d'hectares, la centième partie de ce que l'on pourrait exploiter, la récolte de céréales laisse un surplus considérable à l'exportation. La viticulture donne aussi d'excellents résultats et le sous-sol est riche en cuivre, en bismuth, en plomb et en or.

Adélaïde, capitale de l'Australie du Sud, renferme 140,000 habitants. Elle s'élève dans une plaine, sur les rives du Torrens, souvent à sec, et à quelques kilomètres des monts Lofty qui fournissent de l'eau à la ville. Adélaïde possède, à elle seule, plus du tiers de la population de cet immense territoire, quatre fois aussi vaste que la France. En dehors d'Adélaïde, il n'existe, comme dans les pays essentiellement agricoles, que de petits centres; tels sont Gawler, Kadina, Kapunda, Kooringa, centre minier d'où l'on a extrait, depuis trente-cinq ans, pour 100 millions de cuivre; Moonta qui en a produit pour 75 millions et Port-Adélaïde, port commercial de l'Australie du Sud.

A peine peuplée, l'Australie Occidentale, sur une superficie de 2,527,530 kilomètres, n'a pas 50,000 habitants. Confinant à l'Australie du Sud, elle occupe tout l'ouest du continent et baigne dans l'Océan du Sud, l'océan Indien et la mer de Timor; son développement de côtes excède 4,500 kilomètres. Son littoral est généralement plat et sablonneux, son relief peu accidenté; des plages basses on remonte insensiblement



UN CANAL A BATAVIA.

dans l'intérieur sans que le sol semble se relever; sur les longues pentes s'étendent de grandes forêts de l'*Eucalyptus marginata* dont le bois dur et résistant défie les attaques des termites. De longues rivières sillonnent cette région, mais dans leurs lits vides coulent à peine quelques minces filets d'eau; ce sont le Blackwood, le Swan, le Murchison, le Gascoyne, l'Ashburton, le Fortescue et l'Oakover. Les lacs sont des marécages ou des lagunes égarées dans des steppes et ces steppes sont nombreux dans l'Australie Occidentale. Dans le nord se déroulent de grands pâturages, mais les éleveurs s'en tiennent à l'écart à cause des herbes vénéneuses qui s'y trouvent et qui les rendent impropres à l'élevage du bétail.

Dans le sud, il n'en est pas de même; là, encore, l'élevage est la principale industrie de la population et la laine le principal produit d'exportation. A celui-ci l'Australie occidentale en ajoute deux autres : la nacre et le bois de sandal. Les huîtres perlières abondent sur la côte nord-ouest et si les perles qu'elles renferment sont de peu de valeur, la nacre en est recherchée. Outre le bois de sandal, qui est exporté en Chine et aux Indes, on exploite aussi l'*Eucalyptus marginata*, très recherché pour les constructions maritimes.

Sur un sol aussi vaste et avec une population aussi clairsemée, les centres sont peu peuplés. Perth, capitale de la colonie, n'a pas 8,000 âmes. Elle est située sur le Swan, à 16 kilomètres de son embouchure. Freemantle, son port maritime, renferme 5,000 habitants; ce port laisse à désirer, il est exposé aux vents du nord et les navires sont souvent obligés de chercher un refuge dans l'abri de Garden-Island, à 20 kilomètres de distance. Bunburg au sud et Geraldton au nord sont les deux autres ports de la colonie. Par le premier s'exportent les bois de sandal et d'eucalyptus; par le second : la laine, le cuivre et le plomb. Les petites villes de l'intérieur, Guildford, Greenough, York, ne renferment que quelques centaines d'habitants.

La plus jeune des colonies australiennes, Queensland, date de 1859, époque à laquelle elle fut détachée de la Nouvelle-Galles du Sud. Elle occupe l'angle nord-est du continent et confine: au sud à la Nouvelle-Galles, à l'ouest à l'Australie Méridionale. Sa superficie est de 1,730,630 kilomètres carrés, sa population de 410,000 habitants. Terre au relief accidenté, elle soulève, parallèlement au littoral, une série de massifs montueux d'une altitude moyenne de 750 à 1,000 mètres; au nord se dressent des pics plus élevés. Une chaîne transversale, orientée du nord-ouest au sud-est, coupe cette ligne de hauteurs, formant ainsi quatre versants distincts : celui du golfe de Carpentaria au nord-ouest, de l'océan Pacifique à l'est, du bassin du Darling, affluent du Murray, au sud, et enfin, au sud-ouest, du bassin lacustre de l'intérieur dont le principal tributaire est le Victoria, ou Barcoo, qui se déverse dans le lac Eyre.

De ces quatre versants, celui de l'est ou du Pacifique est le plus pittoresque, le plus fertile et de beaucoup le plus important. Il a pour lui un climat salubre, un sol riche, de hautes montagnes, des sites riants, des pluies abondantes, des forêts ombreuses, des côtes semées d'îles et des baies profondes. C'est là que se concentre la population et que s'élèvent les villes. Plus découvert et plus pastoral, le versant du

Darling est mieux adapté à l'élevage, bien que, comme partout ailleurs en Australie, les sécheresses y soient toujours à craindre. Le versant du golfe de Carpentaria est essentiellement tropical; celui de l'intérieur ou du bassin lacustre est aride, presque inhabité et peu connu. Par le versant du Pacifique s'écoulent les eaux du Burnett, du Fitzroy, et du Burdekin; le golfe de Carpentaria reçoit le Flinders, l'Albert, le Mitchell, le Gilbert et le Norman; dans le bassin du Darling s'épanchent le Dumaresque, le Condamine et le Wannego. La Victoria, ou Barcoo, est, avons-nous dit, le principal affluent du lac Eyre.

La végétation du Queensland est plus tropicale que celle des autres colonies australiennes; les pandanus et les araucarias dominent; les côtes rappellent celles de l'Inde et la flore, dans l'intérieur, évoque le souvenir du grand archipel d'Asie; toutefois les bambous et les orchidées y sont plus rares. Ici, l'on retrouve l'oiseau de paradis de la Nouvelle-Guinée et quelques-uns des merveilleux papillons des Moluques.

L'or et la laine constituent les deux principaux produits du Queensland, mais sa production d'or et de laine est inférieure à celle de Victoria et aussi de la Nouvelle-Galles du Sud; par contre le Queensland l'emporte par ses cultures tropicales, par sa production sucrière et cotonnière. On y cultive aussi, et avec un succès croissant, l'arrowroot et le tabac. L'exportation du Queensland s'élève, en moyenne, à 125 millions par an.

Brisbane, capitale de la colonie, est située sur la rivière du même nom et à 40 kilomètres environ de son embouchure dans Moreton-Bay. Ce fut, au début et jusqu'en 1842, une colonie pénitentiaire; c'est aujourd'hui une ville de plus de 100,000 habitants, y compris les faubourgs, possédant de beaux monuments, un jardin botanique très curieux, des parcs publics. Comparée à Melbourne et à Sydney, la capitale du Queensland est une cité de second ordre, mais le Queensland renferme plus de petites villes que la Nouvelle-Galles du Sud et Victoria. Ipswick, l'une des plus importantes, s'élève sur le Bremer, affluent du Brisbane. Agricole, industrielle et minière, Ipswick est un entrepôt de céréales et de houilles et possède des fabriques de lainages. Rockhampton, 14,000 habitants, sur le Fitzroy et à 60 kilomètres de son embouchure, est au centre d'une région minière. Maryborough, sur la Mary, exploite la canne à sucre; Cooktown, à l'estuaire de la rivière Endeavour, est l'un des ports importants du Queensland, l'escale de plusieurs lignes interocéaniques. Gympie, ville de mineurs, est située sur le cours supérieur du May; ses mines d'or donnent un bon rendement et l'on a découvert dans les collines avoisinantes des gisements de cuivre, d'antimoine, d'argent, de cinabre et de nickel.

II. — LA TASMANIE.

A 360 kilomètres au sud de Melbourne, par delà le détroit de Bass, la Tasmanie, la terre de Tasman, la Suisse Australienne, dresse au-dessus des flots son plateau montueux et pittoresquement accidenté. Le socle sur lequel elle repose s'élève entre deux fosses maritimes profondes : la fosse de Jeffreys à l'ouest, à l'est celle de Thomson

qui la sépare de la Nouvelle-Zélande. Elle affecte la forme d'un triangle dont la base fait face à l'Australie, dont le sommet est au sud. Sa superficie, de 68,309 kilomètres carrés est quelque peu supérieure à celle de la Grèce; sa population est d'environ 160,000 habitants. Sous le nom de Tasmanie on comprend, outre la grande île principale, 55 autres îles secondaires dont les plus importantes sont : Flinders-Island et Barren-Island à l'est du détroit de Bass, King-Island à l'ouest, les îles Robbins, Hunter et Hummocks sur la côte nord-ouest, Schouten et Maria sur la côte orientale et l'île Bruny au sud.

Bien qu'affectant des formes rigides dans son ensemble, l'île de Tasmanie est, en fait, échancrée de baies nombreuses, d'anses multiples formant de bons ports; bien que ne possédant pas de hautes et longues chaînes de montagnes, elle est l'une des îles les plus montueuses de l'Océanie; ses hautes cimes n'atteignent pas 2,000 mètres, mais sa surface est hérissée de pics verdoyants, creusée de vallées profondes, sillonnée de cours d'eau et de rivières, et ces pics, ces vallées, ces rivières font d'elle une terre infiniment variée, aux sites alpestres, tour à tour riants et sauvages, toujours pittoresques. Son climat salubre, sa température égale, en font aussi le sanatorium de l'Australie du Sud dont les colons énervés viennent demander aux frais ombrages de la Tasmanie de rétablir leur santé ébranlée.

L'île formait autrefois un haut plateau, massif et compact, incliné du nord-ouest au sud-est. Les eaux l'ont découpé et creusé, effritant les roches molles, dégageant les contours des roches résistantes. Sur cette page verte on peut suivre le séculaire labeur, les lentes excavations des agents atmosphériques et aussi des forces souterraines qui ont soulevé la côte occidentale et abaissé la côte sud-orientale. C'est dans l'ouest et le nord-est que se trouve la région la plus montagneuse et que surgissent les plus hauts sommets de la Tasmanie : le Cradle-Mountain, 1,680 mètres, et le Ben-Lomond, 1,670.

De nombreux cours d'eau arrosent l'île; dans leur cours sinueux ils serpentent à travers de hautes forêts et de riches vallées, coupés de rapides et de cascades dans leurs bassins supérieurs et généralement navigables près de leur embouchure. Le Derwent, issu du plateau central, est la plus considérable de ces rivières; orienté du nord au sud, il atteint la mer à Hobart-Town. Puis le Tamar, dans le vaste estuaire duquel s'épanchent le Macquarie et l'Esk; le Heron, au sud, bien que d'un faible parcours, est d'un large débit; à l'ouest, le Gordon et le King se déversent dans la baie de Macquarie; au nord-ouest coulent le Pieman et l'Arthur; au nord : le Forth, la Mersey et le Ringamora; au sud-est : le Swan, le Prosser et le Coal river. Partout ici on rencontre des lacs alpestres; les plus étendus sont le Grand Lac, recouvrant 14,000 hectares, le Saint-Clair dont le Derwent est l'effluent, le lac Arthur et le lac Écho d'une superficie de 5,000 hectares.

Le sol est fertile. La vallée centrale qui sillonne l'île du nord au sud est admirablement cultivée. C'est là que l'on rencontre les riches fermes, les belles résidences et les meilleures routes, et aussi les vergers plantureux qui faisaient dire à Trollope que l'île de Tasmanie pouvait alimenter l'univers de conserves de fruits.

Cette longue et large vallée est un parc anglais merveilleusement dessiné. « A mesure que nous la descendions, écrit M. William Howitt, le paysage gagnait encore en beauté ; la vallée se rétrécissait, les pics se multipliaient; je n'avais rien vu de comparable en Australie. Ce n'étaient plus des huttes de bois dans une forêt défrichée, mais une succession ininterrompue de bourgs et de hameaux, de maisons élégantes, de champs fertiles, de pâturages d'un vert intense où paissaient de gras troupeaux. C'était l'Angleterre avec ses villas, ses jardins, ses serres, ses parcs et ses prairies. Les cultures escaladaient les flancs des coteaux et, jusque sur leurs sommets conquis, les riches moissons ondulaient au vent. »

La flore rappelle celle de l'Australie et surtout celle de la région montagneuse de Victoria qui fait face à la Tasmanie. L'*Eucalyptus globulus* y domine, atteignant 100 mètres de hauteur, et aussi le *Dacrydium Franklini*, très recherché pour les constructions navales. Dans les forêts on a découvert 80 espèces d'orchidées, dont quelques-unes sont des plus rares et des plus belles que l'on connaisse.

L'analogie qui existe entre les formes végétales de la Tasmanie et de l'Australie ne se retrouve pas toutefois dans le monde animal. On rencontre ici deux mammifères qui n'existent pas en Australie : le loup-tigre des colons, *Thylacinus cynocephalus;* il a la taille d'un loup, mais il est zébré sur le dos et cause de grands ravages parmi les troupeaux; puis le *Sarcophilus ursinus*, tenant du chat et de l'ours, et, bien que plus petit que le loup-tigre, aussi redouté des éleveurs.

Découverte en 1642 par Abel Tasman, la Tasmanie fut convertie, en 1804, en un établissement pénitentiaire dont Hobart-Town était le centre administratif. Ce n'est qu'en 1841 que la colonie, cessant d'être l'exutoire des geôles anglaises, prit un rapide essor. Mais la découverte des mines d'or de l'Australie faillit la dépeupler; elle se releva lentement de ce coup et depuis plusieurs années sa population suit une marche ascendante; plus de la moitié des habitants sont nés dans l'île et la presque totalité sont d'origine anglaise, ce qui n'est pas le cas pour les autres colonies australiennes où la proportion des nationalités étrangères est relativement assez élevée. Quant à la race indigène, elle a complètement disparu ; son dernier représentant, une vieille femme de 73 ans, mourut en 1876.

La principale production de la Tasmanie est la laine; celle des fruits prendrait le premier rang si l'île produisait le sucre nécessaire pour les conserver. Nulle part les fruits ne sont aussi beaux, aussi parfumés et surtout aussi abondants; ils le sont à tel point que la plupart des récoltes pourrissent sur les arbres faute de consommation et d'écoulement. L'île produit aussi le houblon, les céréales, le fromage et le beurre ; du sous-sol on extrait l'étain et l'or, le charbon, le cuivre, le bismuth et le plomb. Le mouvement commercial dépasse annuellement 75 millions de francs, dont 36 millions pour l'exportation. Dans ce total, l'étain figure au premier rang, puis viennent, par ordre d'importance : la laine, les essences forestières, les fruits et l'or. Ce mouvement commercial, dont l'Angleterre et l'Australie absorbent la presque totalité, alimente un mouvement maritime de plus de 1,600 navires, qui s'effectue par les ports de Hobart-Town et de Launceston.

Hobart-Town, capitale de la Tasmanie, renferme une population de 30,000 habitants. Elle est pittoresquement située à l'embouchure du Derwent, large de trois kilomètres et qui forme un excellent port, et au pied du mont Wellington dont la cime de 1,500 mètres d'altitude est souvent couronnée de neige. « C'est, dit A. Trollope, l'une des plus jolies villes que je connaisse. La nature a beaucoup fait pour elle et l'homme a complété l'œuvre de la nature. Du sommet des collines et des montagnes on découvre une vue incomparable. L'air est d'une idéale pureté. Dans ce paradis des fruits, les fraises, les framboises, les pêches, les poires sont bien autrement parfumées qu'en Europe. L'homme, ou pour mieux dire les *convicts*, ont fait d'Hobart-Town une ville charmante, propre, bien bâtie et bien arrosée. »

Launceston, la seconde ville de l'île, s'élève sur le Tamar, à 60 kilomètres de son embouchure, et au confluent du Tamar avec l'Esk, dans une vallée fertile que domine à l'horizon le mont Barrow. Sa population est d'environ 18,000 âmes, mais bien que moins peuplée qu'Hobart-Town, Launceston, qui fait face à la côte australienne, rivalise par le chiffre de son commerce et par son mouvement maritime avec la capitale. En dehors de ces deux centres importants, la Tasmanie ne possède que de petites villes agricoles : Westbury, Campbelltown, Deloraine, Franklin, New-Norfolk, Stanley, renferment peu d'habitants.

III. — LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

Découverte en 1642 par Abel Tasman, la Nouvelle-Zélande, située à 2,000 kilomètres au sud-est de l'Australie, offre, malgré son caractère profondément océanien, une certaine analogie de faune et de flore avec l'Australie. Colonisée par la même race, elle fait partie du grand empire colonial anglais dans l'océan Pacifique du sud. On désigne du nom de Nouvelle-Zélande les deux grandes îles du Nord et du Sud, séparées par le détroit de Cook, large de 25 kilomètres, et les petites îles circonvoisines d'Auckland, Campbell, Macquarie au sud, de Chatham et des Antipodes à l'est, du groupe des Kermadec, de l'île Norfolk et des îles Philippe au nord. Découpées en ports profonds, en anses nombreuses, les côtes offrent d'excellents mouillages. De formation essentiellement volcanique, le sol des deux grandes îles du Sud et du Nord se relève en hauts plateaux accidentés qui viennent aboutir à une chaîne de montagnes abruptes, sorte d'épine dorsale et centrale qui se renfle, s'abaisse sous l'Océan pour reparaître dans l'île du Sud où le mont Cook, qui domine le glacier de Tasman, atteint 3,760 mètres d'altitude. Terre très boisée, la Nouvelle-Zélande est en outre bien arrosée et offre, sous ce rapport, un contraste marqué avec l'Australie. Sa superficie totale est de 269,957 kilomètres carrés, sa population de plus de 600,000 habitants.

Bien qu'elles ne soient séparées que par un étroit bras de mer, les deux grandes îles présentent un aspect très différent. L'île du Nord, découpée en vallées fertiles, sillonnée de nombreux cours d'eau, offre presque partout de longues pentes verdoyantes,

d'épaisses forêts, de gras pâturages. Au centre de l'île ces forêts et ces pâturages font place à des lacs, à des sources minérales, à des geysers. Au sud s'élève un haut plateau que dominent le mont Ruapehu et le cône volcanique du Tongariro. De ce plateau descendent la plupart des rivières de l'île qui se déversent, à l'est, dans Hawke-Bay, au sud dans le détroit de Cook.

Plus longue et plus large, l'île du Sud est d'un relief bien autrement mouvementé. Elle est sillonnée par une chaîne de montagnes que l'on désigne du nom d'Alpes méridionales et dont l'altitude varie de 3,000 à 3,500 mètres. Ce montagneux massif est, jusqu'à la limite des neiges, recouvert de forêts. L'extrémité méridionale de l'île, découpée en fiords profonds, rappelle le littoral norvégien.

Située sous la zone tempérée, la Nouvelle-Zélande est parfaitement adaptée aux cultures de cette zone, notamment le blé, l'avoine, l'orge. Occupée par la Grande-Bretagne en 1839, élevée au rang de colonie en 1841, elle donna de suite des résultats remarquables au point de vue de l'agriculture et de l'élevage. Ses hauts plateaux, couverts d'épais pâturages, étaient, quoique moins étendus que les plaines de l'Australie, également propres à ce genre d'exploitation.

Entre les deux races indigènes de la Nouvelle-Zélande et de l'Australie, le contraste était aussi heurté qu'entre le relief du sol et le climat. Doux, craintif, timide, l'Australien ne songeait nullement à entrer en lutte avec la race nouvelle qui envahissait son continent, le dépossédait et le refoulait dans l'intérieur, ne lui laissant pour subsister que les terres les plus arides et les plus désolées. Le courage, la force et les armes lui manquaient pour résister. Race grêle et chétive, aux membres frêles, au ventre énorme, au visage aplati, au front bas et étroit, disgraciée de la nature, dégénérée et condamnée, elle se soumit humblement, avec une résignation fataliste.

Il n'en fut pas de même pour le *Maori*, pour l'indigène de la Nouvelle-Zélande. Grand, vigoureux, bien découplé, expert dans l'art de fabriquer des armes, habile à s'en servir, courageux et dur à la fatigue, il offre une analogie frappante, par ses traits physiques, ses qualités et ses défauts, avec les Canaques de l'archipel Havaïen. Sa langue est la même, même aussi l'origine. D'après ses traditions il est originaire d'*Havaïki*. Est-ce de la grande île d'Havaï ou de Sawaï, dans l'Archipel Samoa, qu'il est venu coloniser la Nouvelle-Zélande? En tous cas, son histoire, sur ce sol, ne remonte pas au delà de vingt-cinq générations, soit 500 ans. Sa religion se rapproche de celle des Havaïens. Comme eux, il avait érigé le *Tabou* en institution. Un être *Tabou* était sacré, une rivière, une demeure déclarées *Tabou* ne pouvaient être franchies ni envahies. Étant donnés les instincts belliqueux de ces deux races, les causes si fréquentes et souvent si fertiles de conflit entre les tribus, le *Tabou* avait toute la valeur d'une sorte de droit d'asile. Il permettait de mettre à l'abri des combattants les femmes et les enfants renfermés dans les enceintes sacrées; il prévenait d'effroyables massacres et des destructions irréparables.

Envahis, les Maoris résistèrent; attaqués, ils se défendirent, et avec succès, gravant à coups de hache, dans le crâne des Anglais, la somme exacte du respect qui leur était due. Réfugiés dans leurs montagnes, abrités par leurs forêts, ils ont, au nombre de

3,000 combattants, tenu, pendant quatre années, dix régiments anglais en échec et la guerre ne s'est terminée que par un compromis qui laissait aux Maoris le *Cercle du Roi*, c'est-à-dire des terres considérables dans l'intérieur du pays où ils se retirèrent avec leur chef Tawhia. Ils y ont gagné de prolonger leur existence, mais le terme de cette existence est marqué. L'Angleterre n'a que faire de se hâter. La dépopulation est fatale, constante et régulière. Dans peu d'années le dernier des Maoris aura disparu, sans lutte. Chaque année, l'excédent des morts sur les naissances est d'un millier; la civilisation tue aussi sûrement par le contact de ses vices que par ses puissants moyens de destructions. Aujourd'hui, on compte tout au plus 40,000 Maoris contre 600,000 blancs.

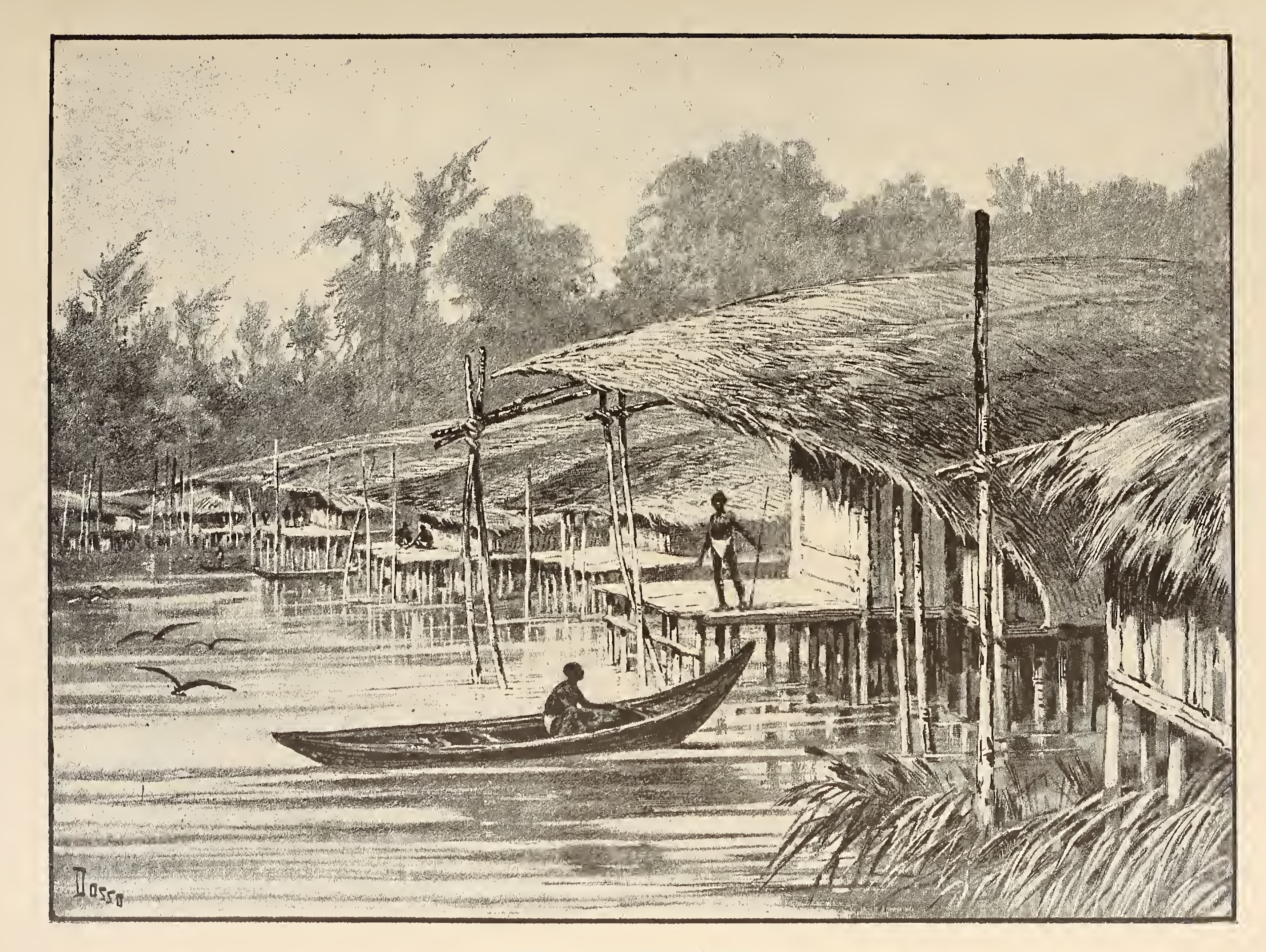
Leurs envahisseurs rendent hommage aux qualités qui distinguent ces indigènes. Assurés de les voir disparaître, ils se montrent équitables dans leurs appréciations. « Le Maori, écrit M. J. Crawford, est à beaucoup d'égards plus intelligent que la moyenne des Européens. Il ignore forcément ce qu'enseignent les livres, il n'a pas de notions philosophiques, mais il n'existe pas un arbre, un arbuste, une plante dans son pays dont il ne sache et ne vous dise le nom, les propriétés et l'usage; pas une rivière, pas un cours d'eau, pas un lac qu'il ne connaisse et ne désigne. Industrieux, ingénieux, fertile en ressources, il excelle dans l'art de la chasse et de la pêche et pourvoit largement à son alimentation là où le blanc mourrait de faim. Nul mieux que lui ne s'entend à construire rapidement un abri, à improviser un canot ou un radeau pour franchir une rivière et un lac... Le Maori est remarquable par la dignité naturelle de ses manières et son excellent caractère; il est à la fois courtois et fin observateur, doué de beaucoup de bon sens et fort capable de donner des conseils judicieux et pratiques. Il est intelligent et bon cultivateur, très courageux et tenace de ses droits, respectueux de ceux de son voisin. Il ne maltraite jamais sa femme; pour ses enfants il est d'une indulgence excessive; on ne saurait lui reprocher que de les trop gâter. »

L'appréciateur se montre bienveillant, mais il a longtemps vécu à la Nouvelle-Zélande; il y a perdu ce fonds de mépris que professe la race anglaise pour les races de couleur et qu'elle dissimule mal sous des apparences philanthropiques, cette inconsciente antipathie de colons essentiellement commerçants contre des populations exclusivement agricoles. Ce que les premiers émigrants anglais ont été demander en effet aux terres lointaines, ce furent l'or du Nouveau-Monde, les pierres précieuses de Ceylan, de l'Afrique Australe et des Indes, les épices de la Jamaïque, l'écaille des Bahamas, les bois de teinture de Bélize, l'acajou du Honduras, les fourrures du Canada et les phosphates du Pérou, en un mot tous les produits que l'on récolte sans culture. Si, plus tard, ils ont exploité la canne à sucre dans la Guyane et aux Indes occidentales, à Maurice, à Natal et aux îles Fiji ; s'ils ont demandé le coton aux Indes, la laine à l'Australie et à la Nouvelle-Zélande, ce n'a été ni comme agriculteurs, ni comme laboureurs, mais comme commerçants, en compte courant avec la mère patrie, acheminant sur ses ports les matières premières, important de ces ports les matières fabriquées, employant au labeur manuel les indigènes des pays conquis, les remplaçant, là où ils les supprimaient en tant que réfractaires à la domination britannique ou incapables d'un travail régulier, par d'autres plus souples et plus dociles, nègres, Hindous, Chinois.

Pour l'Angleterre, la valeur d'une colonie se mesure au chiffre de son commerce d'échange avec la métropole, et surtout à sa consommation de produits d'origine anglaise. Dans le siècle dernier, dès 1776, elle exportait déjà dans ses colonies américaines pour 150 millions d'objets fabriqués, un peu plus du tiers de son exportation totale. Un siècle plus tard, en 1876, son exportation atteignait le chiffre de 5 milliards, dont 1 milliard 625 millions, près du tiers, s'écoulait dans ses colonies. La proportion était donc restée, à peu de chose près, la même, et si, dans cet intervalle, elle a perdu les États-Unis, elle a, en revanche, colonisé une partie de l'Océanie, étendu sa domination en Asie.

Mais certains symptômes qui ne sauraient échapper à ses yeux clairvoyants la font redoubler d'efforts. Elle sent que sa situation commerciale n'est plus la même, que son incontestable suprématie est aujourd'hui menacée, d'abord par ses anciens colons américains devenus ses rivaux, puis par l'Allemagne qui, sur tous les points, en Océanie surtout, lui fait une sourde et redoutable concurrence. Pendant un séjour de quatorze années dans cette partie du monde, nous avons pu suivre de près le développement et les progrès de l'immigration allemande. C'était avant la guerre de 1870. L'Allemagne n'avait pas encore conquis le renom militaire qui double ses forces en doublant son prestige, et cependant déjà l'impulsion était donnée. Sur toutes les côtes, dans les ports les moins connus comme dans les plus considérables, on voyait surgir des comptoirs allemands alimentés d'abord de produits germaniques, pacotilles modestes empruntant le pavillon anglais ; puis, peu à peu, ces comptoirs prenaient plus d'importance, étendaient le cercle de leurs opérations. Aux navires de commerce anglais succédaient les baleiniers d'Oldenbourg, à la fois trafiquants et pêcheurs; derrière eux apparaissaient les navires de Brême et de Hambourg. Ces comptoirs prospéraient, gérés par des hommes jeunes, négociants dans l'âme, préparés à ces opérations multiples par une éducation spéciale et une expérience préalablement acquise dans les grandes villes hanséatiques. L'Allemand a sur l'Anglais d'incontestables avantages en tant que commerçant dans ces pays lointains. Tout d'abord il acquiert facilement et promptement la connaissance des langues étrangères, il se plie sans effort aux conditions de climat et de milieu, il ne s'impose pas ; mais surtout, à la raideur et à l'exclusivisme britannique, qui froissent et aliènent les races que l'Anglais considérera toujours comme inférieures et traite comme telles, l'Allemand substitue une bonhomie calculée, une faculté d'assimilation et d'adaptation qui font de lui, en peu de temps, un résident connu, accepté, au courant de la langue, des usages, des intérêts de la population au milieu de laquelle il habite, avec laquelle il s'identifie et dont il adopte le mode de vie.

Quiconque a vécu en Océanie a pu, comme nous, observer cette substitution lente des comptoirs allemands aux comptoirs anglais, cette invasion qui, peu à peu refoule le commerce de la Grande-Bretagne et ne lui laisse plus guère, sur les points qu'elle n'occupe pas en maîtresse, qu'une existence précaire. Là où ses capitaux accumulés ne permettent pas aux maisons allemandes de lui disputer le premier rang, elle se heurte aux comptoirs américains soutenus par les banques de San-Francisco. Ce sont ces dernières qui lui ont disputé d'abord, puis enlevé la prépondérance commerciale aux



CASES LACUSTRES OCÉANIENNES.

îles Havaï, qui ont créé une ligne de bateaux à vapeur américains de San-Francisco à Sydney par Honolulu, une autre de San-Francisco au Japon et en Chine qui détourne au profit de la Californie et des États-Unis une partie notable du trafic de l'extrême Orient. Aux îles Havaï, le point le plus important et la clef de l'océan Pacifique du nord, le haut commerce est aux mains des Américains, celui du demi-gros aux mains des Allemands, et l'Angleterre, autrefois prépondérante, n'occupe plus, au point de vue commercial, que le troisième rang. Dans nombre d'îles de l'Océanie il en est de même, et ce mouvement ne fait que s'accélérer depuis que l'Allemagne a officiellement pris pied dans le Pacifiqne par l'occupation d'une partie de la Nouvelle-Guinée et des archipels adjacents de la Nouvelle-Irlande, des îles du Duc-d'York, des Salomon septentrionales et des îles Marshall.

Par ses Alpes dont l'altitude dépasse de beaucoup la limite des neiges persistantes, par ses névés qui recouvrent des milliers de kilomètres carrés, par ses fleuves de glace dont quelques-uns, comme le Tasman, mesurent plus de 15 kilomètres de longueur sur 3 de largeur, la Nouvelle-Zélande semble appartenir encore à l'époque glaciaire. Par ses lacs innombrables, dont plusieurs mesurent plus de 100 kilomètres carrés, par ses étangs et ses bassins, par ses plaines, elle appartient à la période lacustre. Par ses massifs volcaniques et ses cratères actifs, par ses geysers et ses solfatares, par ses jets de vapeurs brûlantes et ses sources chaudes, elle est plutonienne. Ses glaciers et ses lacs évoquent l'idée de la Suisse, ses fiords rappellent la Norvège, ses paysages l'Écosse; son climat est celui de l'Italie, mais sa faune et sa flore sont océaniennes et, par certains côtés, se relient plus à la faune et à la flore de l'Amérique du Sud, dont 10,000 kilomètres la séparent, qu'à celles de l'Australie dont la Nouvelle-Zélande n'est distante que de 2,000.

Sa région lacustre constitue l'un de ses traits caractéristiques les plus accentués. Le lac Taupo, situé au centre de l'île septentrionale, forme une mer intérieure qu'alimentent 17 rivières dont la plus considérable, le Waikato, descendu des plateaux neigeux du Ruapehu, ne fait que traverser le lac, comme le Rhône traverse le Léman. A 40 kilomètres en aval de sa sortie du Taupo, le Waikato déroule dans un cadre merveilleux son cours sinueux et ses eaux d'opale. L'étroite et profonde vallée dans laquelle il s'engage est bordée de geysers, de cascades mugissantes, de sources d'eau bouillante. Des nuages de vapeurs blanches enveloppent ce paysage étrange, ces énormes jets d'eau qui jaillissent de cônes innombrables et, par des séries de cascades, se déversent dans le fleuve écumant, dont le grondement est dominé par le sifflement continu d'un geyser que l'on entend à plus de 60 kilomètres de distance.

Au nord-est du lac Taupo apparaît une autre région lacustre, semée de seize lacs, qu'entourent des sources chaudes, des solfatares, et des centaines de petits volcans de boue. De ces lacs, le plus grand est le Tarawera, le plus pittoresque est le Rotorua. « Ce lac, écrit M. E. Reclus, d'une superficie d'environ 80 kilomètres carrés, est charmant à voir avec sa petite île, les collines et les promontoires de ses bords, les bosquets et les forêts des rivages ; mais ce qui fait de cette région un lieu de merveilles, ce sont

les sources variées à l'infini par la forme, la périodicité, la composition chimique, qui jaillissent du sol au sud-ouest du lac; l'espace sans cesse vibrant occupe une zone de 5 à 6 kilomètres au bord de l'eau et de 1,600 mètres dans l'intérieur. Fontaines intermittentes, jets errants, vasques tranquilles où l'eau pure est à peine troublée par quelques bulles, sources froides, tièdes, chaudes ou brûlantes, sulfureuses, solfatares, fumerolles, geysers, la vallée du Rotorua montre à côté les uns des autres tous ces phénomènes. Un des geysers jaillit à 20 mètres de haut d'un cône siliceux de 15 mètres; la vapeur s'échappe en sifflant et l'eau qu'elle soulève bruit comme le tonnerre. Les eaux thermales et minérales avaient attiré de toutes parts les malades maoris; maintenant les blancs néo-zélandais et même des Européens s'y rendent à leur tour; un sanatoire s'élève sur les bords du lac. »

Cette terre vibre encore, secouée par les tremblements de terre; elle obéit en outre à un mouvement de bascule qui exhausserait sa partie méridionale, tandis que la partie nord s'affaisserait; la poussée souterraine a soulevé, dans l'île du Sud, fort au-dessus du niveau des plus hautes marées, la carcasse d'un navire naufragé en 1814. Quand on l'a retrouvé, en 1847, un arbre avait poussé à travers l'une des fissures de sa carène. Terre de formation volcanique dans sa partie septentrionale où, sur un périmètre de 20 kilo mètres autour d'Auckland-City, on ne compte pas moins de 60 cônes ignivômes de 100 à 300 mètres d'altitude, elle est, dans sa partie méridionale, riche en gisements de houille et d'or. Le métal précieux se trouve jusque dans les moraines, et les sables de la plage en contiennent de nombreuses parcelles. Le mont Rangitoto est argentifère; on extrait le cuivre de l'île Barrier, l'étain du Buller, mais, malgré la découverte des mines d'or qui attira dans la Nouvelle-Zélande de nombreux immigrants, l'agriculture est restée, avec l'élevage du bétail, la principale industrie de la population; on évalue à 600,000 hectares la superficie des terrains cultivés, à près de 5 millions d'hectares celle des terres d'élevage et de pâturage.

La Nouvelle-Zélande est administrativement divisée en neuf provinces dont quatre dans l'île septentrionale et cinq dans l'île méridionale. Ces provinces, d'inégale étendue, correspondent aux groupements primitifs des colons. Les villes sont peu nombreuses. Wellington, la capitale, renferme environ 30,000 habitants et s'élève dans l'île du Nord sur le détroit de Cook, en face de l'île du Sud. Elle n'est ni la plus peuplée ni la plus importante des cités maritimes néo-zélandaise. Ce rang appartient à Auckland à laquelle sa situation dans le nord fit préférer Wellington comme siège du gouvernement. Auckland renferme 60,000 habitants, en comprenant ses faubourgs; son port est sûr et son commerce très actif; elle est en outre au centre de la région la plus pittoresque et la plus curieuse. Au sud d'Auckland et sur la côte orientale se trouve Napier, dont le port, difficilement abordable aux grands navires, n'en fait pas moins un trafic dépassant 20 millions.

Blenheim, dans l'île du Sud, fait face à Wellington. Le détroit de Cook qui sépare les deux villes et les deux îles est peu praticable ; les vents et les courants, les flots tourmentés en rendent la navigation incertaine et souvent périlleuse. Mieux située, Westport est plus prospère; mais les deux cités principales de l'île méridionale sont

Christchurch et Dunedin sur la côte orientale. Christchurch est dans une vaste plaine que sillonne l'Avon et à 13 kilomètres de Lyttelton, son port, dont la valeur des échanges dépasse 75 millions. Christchurch renferme, avec ses faubourgs, 45,000 habitants. Elle est la seconde ville de la Nouvelle-Zélande. Dunedin est la troisième, avec un chiffre à peu près égal de population; elle est redevable de sa prospérité à la découverte des mines d'or. Invercagill, Campbelltown, Queenstown, centres secondaires, sont appelés à devenir des villes importantes.

La production de l'or a subi, depuis dix années, une baisse assez forte à la Nouvelle-Zélande; cette production n'excède guère 20 millions à l'année; par contre l'extraction du charbon s'est accrue et atteint 600,000 tonnes. Le commerce général de la Nouvelle-Zélande se chiffre par un total d'environ 400 millions de francs, dont 250 millions à l'exportation et 150 à l'importation. La laine figure au premier rang parmi les produits exportés pour une valeur de 100 millions, puis les céréales pour 30 millions; viennent ensuite, par ordre d'importance : l'or, les viandes congelées, la gomme de kauri, le beurre et les fromages, les peaux, les cuirs, les bois, les conserves, le suif et le bétail. Depuis la découverte de l'or, les placers de la Nouvelle-Zélande ont produit plus d'un milliard et demi.

Dans le mouvement commercial de l'Archipel, Lyttelton a conquis le premier rang; Dunedin vient ensuite, puis Wellington et Auckland; mais, dans le mouvement maritime, Auckland reprend le premier rang et par le nombre de ses navires et par la quotité de son tonnage. Ce mouvement maritime se chiffre par un total d'environ 1,300 navires, dont près de 500 pour le seul port d'Auckland.

IV. — LA NOUVELLE-GUINÉE.

Séparée de l'Australie par le détroit de Torrès, la Nouvelle-Guinée, ou la terre des Papous, est la plus grande île du monde; sa superficie, de 785,362 kilomètres carrés, de 814,839, en y comprenant les terres fragmentaires adjacentes, telles que l'archipel d'Aroe, est de quelque peu supérieure à celle de Bornéo; elle égale une fois et demie celle de la France. On évalue à 500,000 le nombre de ses habitants.

Jorge de Menezes, navigateur portugais, découvrit, en 1528, la grande île qu'avant lui, en 1515, releva peut-être le Florentin Corrali qui se borna, dans une lettre à Julien de Médicis, à faire mention d'une terre étendue qu'il aurait longée à l'est des Moluques. Après Menezes, Alvaro de Saavedra mouilla dans la baie de Geelwink, puis Rétis prit possession, au nom de la couronne d'Espagne, de cette région dont la situation insulaire ne fut reconnue que plus tard par Torrès, pilote espagnol. Ni l'Italie, ni le Portugal, ni l'Espagne ne devaient bénéficier de cette découverte qui fut la leur et dont la Hollande, l'Angleterre et l'Allemagne profitèrent. Dès 1828 la Hollande occupait le nord-ouest. Au sud la côte de la Nouvelle-Guinée fait face à la péninsule d'York, pointe extrême de l'Australie, et le détroit de Torrès peut être franchi en quelques

heures de navigation. Un voisinage aussi rapproché rendait dangereuse pour la grande colonie britannique l'occupation, par une puissance étrangère, de la Nouvelle-Guinée; aussi l'Angleterre crut-elle devoir s'établir sur la côte méridionale par mesure de précaution.

A peine était-elle en possession de ce nouveau territoire que l'Allemagne s'emparait officiellement du district de Makata, sur la côte nord, qu'elle baptisait Kaiser Wilhelm's Land, de la Nouvelle-Irlande et de la Nouvelle-Bretagne auxquelles elle donnait le nom d'archipel de Bismark et du groupe des îles Salomon. L'émotion fut vive en Australie de se voir ainsi gagner de vitesse. La presse coloniale prit feu et réclama vivement auprès de la métropole pour qu'elle obtînt de l'Allemagne l'abandon de ces points importants. Elle représentait, et non sans raison, qu'en 1883 le pavillon anglais avait été hissé sur ces îles par l'ordre de sir Thomas Mac Ilwraith, président du conseil Australien, en vue, précisément, de prévenir une occupation allemande dont on se croyait menacé; que cette mesure avait reçu l'approbation de sir Arthur Kennedy, gouverneur de la colonie, et qu'en la désavouant sous prétexte qu'aucune puissance européenne ne songeait à occuper ces archipels, lord Derby avait laissé le champ libre à l'Allemagne et compromis la sécurité de l'Australie. Lord Derby, interpellé peu avant dans le Parlement, affirmait, en effet, avoir reçu du gouvernement allemand les assurances les plus positives qu'il ne se proposait nullement d'occuper ces côtes, ajoutant même qu'il considérerait comme un acte discourtois vis-à-vis de l'Angleterre tout établissement de ce genre. Et cependant, quelques mois après le retrait du pavillon anglais, l'Allemagne hissait le sien sur ces territoires abandonnés.

Les Australiens ne s'en tenaient pas là. Ils insistaient avec force sur la situation que leur créait l'indifférence coupable de la métropole. L'occupation de ces archipels par l'Allemagne complétait l'investissement de leur continent commencé, disaient-ils, par l'établissement de la France à la Nouvelle-Calédonie, puis aux Nouvelles-Hébrides. Au nord et à l'est, sur une étendue de 800 lieues, un demi-cercle de colonies étrangères enserrait l'Australie, lui barrant la route dans le nord-est, vers Panama, vers Vancouver, tête de ligne du chemin de fer du Pacifique par le Canada, construit tout entier sur le sol anglais, et, en cas de guerre, unique voie de communication militaire entre l'Atlantique et le Pacifique. L'Australie se sentait isolée et menacée. Vainement, avec une désinvolture imitée de M. de Calonne, les ministres anglais répondaient aux réclamations de la colonie que, pour la satisfaire, ils ne se brouilleraient pas avec M. de Bismark, et que l'Allemagne était une alliée dont on ne pouvait suspecter les intentions, M. Julian Thomas répliquait par les vers de Tennyson :

It is true we have a faithful ally,
But only the devil knows what he means.
(Oui, je veux croire notre alliée sincère,
Mais Satan seul pénètre ses projets.)

Et, de fait, le traité conclu entre l'Angleterre et l'Allemagne à Berlin, le 6 avril 1886, par l'entremise de sir Edward Baldwin Malet, ambassadeur anglais, et du comte Herbert

de Bismark, sous-secrétaire aux Affaires étrangères, n'est pas de nature à donner satisfaction aux réclamations de l'Australie, ni à calmer ses inquiétudes. Il abandonne virtuellement à l'Allemagne, outre ce qu'elle a pris, ce qu'il lui plaira encore de prendre au nord d'une ligne de démarcation, qui, partant d'un point situé près de Whiterock, sur la côte nord-ouest de la Nouvelle-Guinée, à 8 degrés de longitude méridionale, coupe les îles Salomon de façon à ce que les trois grandes îles septentrionales de ce groupe : îles Bougainville, Choiseul et Isabelle, restent à l'Allemagne, et se dirige ensuite vers le nord-est, du côté des îles Marshall. Il stipule, il est vrai, que les deux parties contractantes s'engagent à ne pas occuper les Samoa et les Tonga, considérées comme terres neutres, mais l'influence de l'Allemagne prédomine dans ces deux archipels.

Ces faits expliquent la désaffection chaque jour croissante des colons australiens, leurs tendances séparatistes et l'idée d'une vaste confédération australienne, idée qui gagne du terrain parmi eux. L'exemple du Canada les séduit; comme lui, ils réclament le relâchement des liens qui les unissent à la mère patrie, la suppression des gouverneurs spéciaux nommés par la couronne et leur remplacement par un gouverneur général, lequel désignerait en conseil colonial les lieutenants gouverneurs. C'est le prélude de l'affranchissement complet par la substitution du pouvoir du conseil colonial à celui des gouverneurs uniformément choisis parmi les membres éminents du Parlement ou les hauts fonctionnaires de la diplomatie, de l'armée et de la marine.

Les prétentions officielles des colons australiens ne vont pas au delà, pour le moment; mais la polémique soulevée par la prise de possession d'une partie de la Nouvelle-Guinée, des îles de la Nouvelle-Bretagne et des îles Salomon, a révélé les ambitions secrètement caressées par les hommes politiques de l'Australie et qui ne visent à rien moins qu'à la création d'un empire embrassant la Mélanésie tout entière, de l'île de Diémen à l'équateur; au centre de cet immense espace, le continent australien rayonnant sur des archipels nombreux : par les Célèbes, Bornéo et les Philippines se frayant une route vers la Chine, par Java et Sumatra vers les Indes.

N'est-ce là qu'un rêve? L'avenir le verra-t-il se réaliser, et par quelles mains? Un conquérant sauvage, homme de génie perdu dans une île au nord de l'océan Pacifique, Kaméhaméha, l'avait conçu, lui aussi. Des plages volcaniques et brûlantes d'Havaï, il voyait, comme dans un mirage, par delà l'horizon lointain où disparaissaient, irisés d'or, les grands nuages floconneux des vents alizés, des archipels verdoyants peuplés d'hommes de sa race. Il rêvait leur conquête. Vainqueur de ses ennemis, maître absolu de l'archipel Havaïen, il voulait, ignorant des distances, dédaigneux des obstacles, lancer sur l'Océan ses pirogues de guerre, disparaître, lui aussi, comme Lono, son fabuleux ancêtre, ne rentrer dans ses États qu'après avoir réuni sous son sceptre les descendants épars de sa race et fondé un empire qui s'étendrait sur 2,000 lieues de mer. Le temps lui fit défaut. Kaméhaméha ne put qu'appeler à la vie nationale un peuple dompté et façonné par lui. Son œuvre subsiste et nous verrons, aux îles Havaï, ce que peuvent devenir, au contact de notre civilisation européenne et de nos idées religieuses, les Canaques qui peuplent encore les îles du Pacifique.

La Nouvelle-Guinée, souvent dénommée, avec ses îles adjacentes, *Papouasie* ou « terre des Papous », affecte une forme irrégulière. Orientée au nord et au sud-ouest, elle présente au centre un renflement considérable, aux contours extérieurs massifs et compacts, aux lignes rigides. A l'ouest et à l'est, les extrémités s'allongent et s'effilent, les côtes s'échancrent, des baies profondes se creusent. A l'ouest, celles de Geelwink et de Mac-Clure se rejoignent presque et la péninsule septentrionale qu'elles forment ne se relie à la grande île que par un mince pédoncule. Il en est de même entre la baie de Geelwink et celle de Briton qui dessinent, à l'est, un second isthme, par delà lequel l'île s'évase brusquement. A l'extrémité orientale, la Nouvelle-Guinée se contracte de nouveau ; au sud, le golfe de Papua, au nord celui de Huon pénètrent dans les terres ; des anses et des baies creusent les côtes qui se terminent, au cap Sud, par une double pointe, de même qu'à l'extrémité occidentale par le double cap Tanjong-Ram et Tanjong-Sele dénommés cap Spencer et cap Anglais. Les ports et les anses sont nombreux; les plus connus sont le port Dorey, les baies de Humboldt et de l'Astrolabe, le golfe Huon, les baies de Collingwood et de Goodenough au nord; à l'extrémité sud-est, la baie Milne; puis, au sud, la baie de Hood, Port-Moresby, les anses de Redscar et de Hall-Sound et l'estuaire de la Fly à l'est du détroit de Torrès; sur la côte ouest, les baies du Triton, de Kamran et de Goens. Autour des côtes, de nombreuses îles offrent des abris aux navires.

Encore mal connu dans l'intérieur des terres, le relief orographique de la Nouvelle-Guinée se révèle bien différent de celui de l'Australie dont le détroit de Torrès, large de 60 kilomètres, la sépare. Au cœur de l'île, le sol déprimé s'allonge monotone et plat, mais on ignore si ces terres basses occupent tout l'espace entre la côte méridionale et la côte septentrionale. Au nord du golfe de Mac-Clure la péninsule massive soulève partout des massifs montueux ; ils se succèdent au long de la côte septentrionale, atteignant leur point culminant au sud de la baie de Dorey, au mont Arfak, dont l'altitude dépasse 3,000 mètres. Au sud et à l'est de la baie de Geelwink, les chaînes montagneuses se multiplient, dominant la baie profonde d'Argoeni où le Genoffo atteint 1,500 mètres. Interrompue par les échancrures de la baie du Triton et de la baie de l'Etna, la chaîne côtière se relève au mont Lakahia, 1,390 mètres, puis, se renflant brusquement, soulève, au-dessus de la limite des neiges, des cimes de plus en plus puissantes. C'est là que le mont Charles-Louis dresse à 5,100 mètres ses crêtes étincelantes, point de repère des navigateurs et qui, plus à l'est, se relie au massif que d'Albertis a relevé au nord du bassin de la Fly.

Plus facile d'accès, la péninsule sud-orientale est aussi la mieux connue, étant plus voisine de l'Australie. Une série de massifs s'y succèdent, orientés du nord-ouest au sud-est. Ce sont les monts Albert, le mont Yule, 3,062 mètres, l'Owen-Stanley dont la cime de 5,024 mètres, gravie pour la première fois en 1888 par un Australien, W. Martin, domine le double versant de la péninsule. A l'est de l'Owen-Stanley, la chaîne s'abaisse, dessinant la pointe orientale de l'île, disparaissant sous les flots et soulevant successivement au large, dans son remous montueux, les îles Moresby et Massim. Le détroit qui les sépare a reçu le nom de *China-Straits*, détroit de Chine ;

il est en effet la route la plus directe entre l'Australie et l'Empire du Milieu.

C'est à ses hautes cimes qui arrêtent les nuages et retiennent les pluies que la Nouvelle-Guinée est redevable du constraste qu'offrent avec celles de l'Australie ses plaines et ses vallées arrosées par de nombreuses rivières. Elles roulent des eaux abondantes ; tel le Fly que découvrit Blackwood en 1845 et qu'Albertis a remonté jusqu'à 800 kilomètres de son embouchure ; tel aussi l'Amberno ou le Rochussen, descendu des monts Charles-Louis et qui se déverse dans la baie de Geelwink. Terre chaude et humide, la Nouvelle-Guinée, dont la température moyenne s'élève à 26 degrés, possède une flore de transition entre la flore australienne et celle des Moluques. De l'Australie, elle tient les acacias et les eucalyptus ; des Moluques, les muscadiers, les palmiers, les cocotiers ; par sa faune, elle est australienne ; on y retrouve le kangourou, non plus sauteur mais grimpeur, le chien *dingo*, qui n'aboie pas et dont la chair est comestible. Les oiseaux sont surtout remarquables ; l'oiseau de paradis abonde et aussi les pigeons et les perroquets, depuis le grand cacatoès noir jusqu'au *Nasiterna* nain.

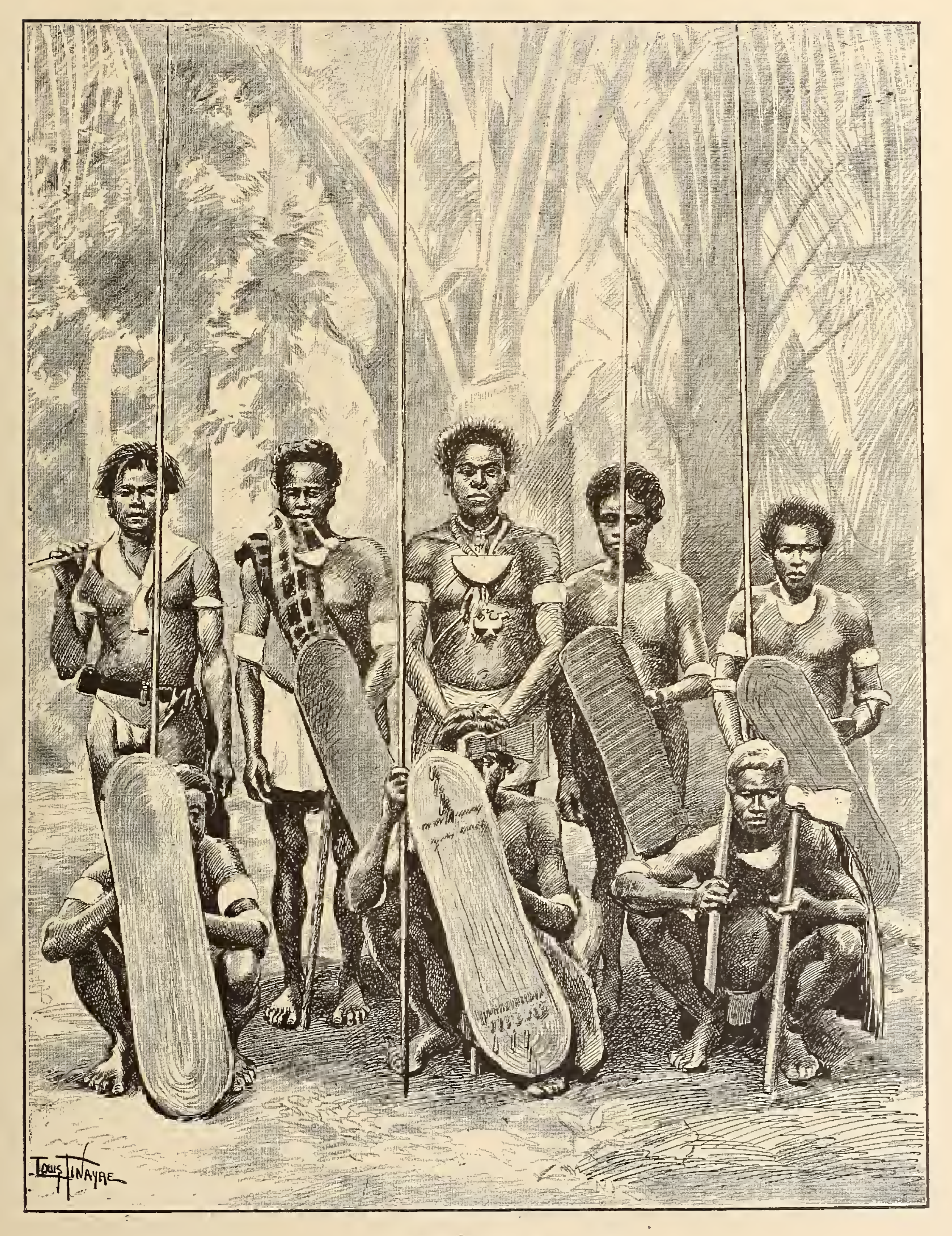
Trois races distinctes se juxtaposent sur ce sol : les Papoua, ou Papous, les Négritos et les Polynésiens. Les plus nombreux sont les Papoua, noirs, de taille moyenne, souples et agiles. Leurs traits caractéristiques sont les cheveux naturellement frisés, le nez busqué, long et pointu, et la forme allongée du crâne. Si certaines tribus en sont encore à l'âge de la pierre et vivent uniquement de chasse et de pêche, d'autres, riveraines de la mer et en contact avec les blancs, se construisent des huttes, défrichent la forêt, cultivent le bananier, le taro, le tabac et échangent le surplus de leurs récoltes contre des articles européens, surtout des armes à feu et des outils en fer. Dans l'intérieur des terres, là où les blancs n'ont pas encore pénétré, M. d'Albertis a trouvé les indigènes doux, simples et crédules. « Hommes, femmes et enfants, dit-il, accourent en foule et je m'amuse à les électriser avec ma petite machine. Les rires partent comme des fusées, mais la détonation successive des six canons de mon revolver met bien vite les curieux en fuite. Je réussis à les rappeler, non sans peine. Tirant alors de ma poche une fiole d'alcool, j'en verse une partie dans une coquille empruntée aux spectateurs, puis j'approche une allumette. Le soleil empêche d'apercevoir la flamme mais ils en sentent la chaleur ; lorsque je l'ai placée dans l'ombre et qu'ils en distinguent la fugitive lueur blanche, leur étonnement ne connaît plus de bornes : « Une eau qui brûle comme le feu ! » Je descends sur la plage, toujours suivi de mes visiteurs, je prends une autre allumette, la frotte sur la boîte et me penche au-dessus des vagues comme si j'allais aussi les enflammer. A cette vue, ils se précipitent vers moi, me conjurant de m'arrêter ; je fais mine de céder à leurs prières et souffle gravement la bougie. Ils m'expliquent alors, avec force gestes d'effroi, que si j'avais brûlé la mer, plus ils ne se seraient servis de leurs canots, plus ils n'auraient eu de poissons à manger. Mais toute gloire a fatalement son ombre et les naturels me redoutent terriblement, les femmes surtout ; dès que je m'approche d'une plantation, elles viennent me supplier de retourner sur mes pas. » Quand, plus tard, M. d'Albertis tenta de pénétrer

dans l'intérieur, il lui fallut, à maintes reprises, livrer combat aux indigènes et s'ouvrir une route par la force.

Il n'existe pas de villes proprement dites dans la Nouvelle-Guinée. Sur le vaste territoire occidental qui appartient à la Hollande on ne rencontre que de simples escales où résident quelques traitants européens. La plus importante, Doréï, située sur la côte septentrionale, à l'entrée de la grande baie de Geelwink, est un centre missionnaire fréquenté par les trafiquants. A l'ouest, se trouve Amberbaki, le « pays de l'Ambre », dont les indigènes habitent des demeures aériennes édifiées sur des tiges de bambous. Relativement pacifiques, sédentaires et cultivateurs, ils ont pour voisins des peuplades belliqueuses, comme les montagnards des Arfak, anthropophages comme les Karou, d'origine négritienne, et les Gébar campés au sud sur les rives du golfe de Mac-Clure. Entre la baie de Geelwink et celle de Mac-Clure, sur l'isthme étroit qui les sépare, s'élève le village de Wairoer, fréquenté par les Malais qui y viennent trafiquer des noix de muscade. Mais la côte est ici moins visitée par les traitants que les îles et îlots qui la bordent. Ces îles ont pour eux plus d'importance commerciale; celles d'Aroe au sud, sont riches en écailles de tortues, en perles, holothuries, plumes d'oiseaux de paradis, nids de salanganes. Dobbo est le centre de ce trafic qui attire, chaque année, de nombreux bateaux malais venus de l'Insulinde et qui se chiffre par plus d'un demi-million.

Ce n'est que dans la Nouvelle-Guinée anglaise que l'on rencontre une ville européenne naissante. Sur cette côte qui fait face à l'Australie, l'Australie reflue; ses colons s'établissent sur les riches terres d'alluvion du bassin du Fly. La capitale, Port-Moresby, s'élève plus à l'ouest, au pied du massif grandiose d'Owen-Stanley; un fil télégraphique sous-marin la relie au continent australien. Outre la résidence du gouverneur et quelques factoreries, Port-Moresby possède un séminaire protestant d'où, chaque année, de jeunes missionnaires indigènes partent pour les villages de l'intérieur, catéchisant et instruisant, défrichant et plantant, élargissant la zone d'une civilisation relative. Cette partie de l'île est la plus peuplée, et ses habitants, moins réfractaires à l'influence extérieure, semblent être d'origine polynésienne. Port-Moresby n'est pas, d'ailleurs, le seul point de cette côte occupé par les blancs. Sur le promontoire de Hula, au sud-est de la capitale, sont établies quelques factoreries; on en rencontre d'autres, et aussi des plantations européennes, dans les îles et îlots adjacents et dans les Louisiades.

La Nouvelle-Guinée allemande possède déjà trois centres; l'un, Finsch-Hafen, situé à l'extrémité de la péninsule au-dessous de laquelle se creuse le golfe Huon, port accessible aux plus forts navires, est la capitale de la colonie. A l'ouest, et dans la baie de l'Astrolabe, se trouve Friedrich-Wilhems-Hafen, le plus abrité et le plus sûr des ports de cette région, et enfin celui de Hatzfeldt, presque aussi bon et plus salubre. Une mission protestante fondée à Finsch-Hafen paraît appelée à donner, sur cette côte septentrionale, des résultats analogues à ceux que les Anglais ont obtenus de la mission de Port-Moresby.



INDIGÈNES DES ILES SALOMON.



Pirogue indigène des îles de Fiji.

III. — MÉLANÉSIE

On désigne du nom de Mélanésie les terres océaniennes situées au nord et à l'est de l'Australie et de la Nouvelle-Guinée; ce sont : au nord, les îles de l'Amirauté et l'archipel de Bismarck; au nord-est les îles Salomon et Santa-Cruz; à l'est les Nouvelles-Hébrides, le groupe des îles Loyauté, la Nouvelle-Calédonie et, plus au large et confinant à la Polynésie méridionale, l'archipel des Viti ou Fiji. La superficie totale de ces terres dépasse 145,000 kilomètres carrés, leur population est évaluée à 700,000 âmes.

L'appellation de Mélanésie donnée à ces îles fut dictée par des considérations plus ethnographiques que géographiques ; la race qui les habitait était plus noire que les races polynésienne et micronésienne; elle se distinguait de celles-ci par d'autres caractères encore et leur était inférieure en beauté physique ; plus tard un examen moins superficiel, une étude plus approfondie permirent de constater des analogies nombreuses de langage, de coutumes et de croyances entre ces races. Les communications plus fréquentes, l'instinct migrateur des Polynésiens stimulé par l'exemple des blancs, le trafic dit des *engagés* auquel se livrent les armateurs européens en vue de fournir aux colons et aux planteurs la main-d'œuvre nécessaire à leurs défrichements, ont eu pour résultat de multiplier les croisements de races, d'affaiblir les

divergences et d'accentuer les ressemblances. En même temps que les navires d'engagés transportaient en Australie des Micronésiens, les Polynésiens émigraient en Micronésie, aux Nouvelles-Hébrides et aux îles Loyauté; la fusion s'opérait lentement mais sûrement.

Pour s'être ainsi modifié, le type mélanésien pur n'a pas entièrement disparu et, dans l'intérieur des terres occupées par cette race, on retrouve encore les traits caractéristiques qui frappèrent les premiers explorateurs européens et leur firent classer ces indigènes parmi les plus laids de l'Océanie. « Les traits du visage des Mélanésiens, écrit M. Vivien de Saint-Martin, ont un caractère simiesque assez prononcé; ils ont le front petit et fuyant, les yeux très enfoncés, le nez généralement large et aplati, la bouche grande, les lèvres épaisses et proéminentes; les dents, qui sont naturellement belles, sont gâtées par l'usage du bétel. Les cheveux, dont l'apparence broussailleuse est souvent un effet de l'art, paraissent laineux comme ceux des nègres, mais ne sont que très fortement frisés. Chez beaucoup, le corps est très velu; les épaules sont étroites, les bras et les jambes sont grêles, mais les mains et les pieds assez gros; la peau n'est pas noire, mais seulement d'un brun foncé; toutefois on a rencontré en Nouvelle-Guinée, en Nouvelle-Bretagne, des Mélanésiens de couleur claire. » Par contre, cette race est l'une des plus résistantes à la fatigue, l'une de celles qui fournit les meilleurs travailleurs; aussi les archipels qu'elle habite furent-ils, de bonne heure, fréquemment visités par les navires d'engagés.

L'Europe se partage la Mélanésie, de même qu'elle se partage l'Afrique. Ici, nous retrouvons la France à la Nouvelle-Calédonie et aux îles Loyauté; l'Angleterre occupe les Fiji; l'Allemagne possède les îles de l'Amirauté, l'archipel Bismarck et les îles Salomon. L'Espagne, qui découvrit ces îles, n'y possède rien. Mendana de Neyra débarqua, en 1568, aux îles Salomon; satisfait du résultat de ses explorations, mais à court de vivres, il revint sur ses pas chercher des approvisionnements et des renforts. La mort le prit et, après lui, deux siècles s'écoulèrent avant que Carteret, en 1767, Bougainville, en 1768, et Surville, en 1769, retrouvassent et la route suivie par Mendana et l'archipel découvert par lui. Chemin faisant, leurs prédécesseurs et eux-mêmes relevèrent d'autres terres, les îles de l'Amirauté et celles de la Nouvelle-Bretagne; de nos jours, d'autres appellations se sont substituées aux anciennes : la Nouvelle-Bretagne est devenue l'archipel de Bismarck, Tombara s'appelle Neu-Mecklenburg, l'île d'York Neu-Lauenbourg, les « vingt-cinq îles » archipel de l'Amirauté.

Ces terres sont pour la plupart d'origine volcanique; l'île Vulcain fume encore; il en est de même de l'île Lesson, et lorsque le navigateur anglais William Dampier franchit le détroit qui sépare la Nouvelle-Bretagne de la Nouvelle-Guinée et qui porte son nom, il dut naviguer entre des cônes ignivomes dont la fumée obscurcissait l'atmosphère et dont les flammes l'éclairaient la nuit. Dans l'île Bougainville, le Balbi, ancien volcan de 3,100 mètres d'altitude, semble éteint, mais le Bagana vomit des cendres et des scories. A côté des îles volcaniques qui dressent au-dessus des flots leurs hautes cimes, apparaissent les *attols;* ces îlots à peine émergés dessinent, au nord des îles Salomon, un long brise-lames mesurant plus de 200 kilomètres de

longueur, troué de passes; ailleurs ils forment des ceintures de récifs redoutables qui rendent inaccessibles une partie des côtes qu'ils bordent. Massifs corralligènes, ils s'élèvent sur des socles sous-marins de 700 à 800 mètres de profondeur ; ils s'exhaussent et s'étendent, et les milliards de zoophytes invisibles qui les édifient font surgir du fond des mers les assises d'un continent nouveau.

Déjà ces attols se couvrent d'une abondante végétation ; les courants et les oiseaux y apportent les graines ; déjà les bancs de coraux sont semés de cocotiers et de pandanus. Des pluies abondantes activent ce travail de la nature. Dans l'archipel des Salomon, Guppy évalue à 3 mètres 50 centimètres la tranche d'eau pluviale annuelle ; sur les hauts sommets, par 2,000 mètres d'altitude, cette épaisseur dépasse 10 mètres et peu de terres sont autant arrosées que ces îles situées dans la zone des vents alizés du sud-est, auxquels, lors du renversement de saison, succèdent les vents indécis, mais saturés d'humidité, du sud-ouest. Aussi les versants des montagnes et des collines sont-ils revêtus d'épaisses forêts dans lesquelles le figuier banyan se fait une large place, enserrant de ses fils souples et résistants les autres arbres qu'il étouffe.

De même qu'aux îles Moluques nous avons constaté une faune de transition entre la faune de l'archipel d'Asie et celle de l'Australie, de même la Mélanésie nous offre une faune de transition entre la faune australienne et la faune polynésienne. Si, sur certains points, on retrouve les singes anthropoïdes, on retrouve aussi les reptiles et les grands sauriens, puis les porcs, les chiens, les sarigues et surtout les pigeons, infatigables agents de dispersion des semences végétales.

Le type mélanésien domine dans ces îles auxquelles il a donné son nom, mais, pour les causes indiquées plus haut, les traits primitifs s'atténuent. On a noté une certaine analogie de race avec les Papouas de la Nouvelle-Guinée. Si les Mélanésiens résistent mieux que les Polynésiens aux influences morbides qui résultent pour eux du contact avec la race blanche, ils ont, comme les Polynésiens, érigé l'infanticide en système, aussi la dépopulation fait-elle ici, comme en Polynésie, de rapides progrès. Les guerres incessantes qu'ils se livrent, tantôt pour se procurer des captifs, tantôt pour décorer de têtes humaines la demeure de leur chef ou leurs canots de guerre, activent encore cette dépopulation que pourront seules arrêter, si elles l'arrêtent à temps, l'influence et l'intervention de l'Europe.

C'est que, il faut bien en convenir, notre civilisation européenne, telle qu'elle se révèle à l'Océanien, telle qu'elle va le relancer dans ses îles lointaines, sur ses plages ou dans ses forêts, n'est pas toujours pour lui inspirer un grand respect. Elle se présente d'ordinaire à lui sous la forme du trafiquant, débitant d'eau-de-vie ou d'objets sans valeur, spéculant sur ses passions ou sur son enfantine naïveté, habile à le tromper ou à le corrompre, luttant de ruse avec lui, entant sur les vices du sauvage ceux de l'homme blanc. Parfois elle lui apparaît sous la forme de navires baleiniers, d'équipages qui se croient tout permis là où la loi n'existe pas et où ils ont pour eux, sinon la supériorité du nombre, du moins celle des armes et des moyens d'intimidation. Ce n'est que plus tardivement, plus lentement que s'exerce l'influence du missionnaire, catholique ou protestant, la seule qui ait donné des résultats et amené quelques-

unes de ces peuplades à un état de civilisation déjà avancée, et encore à quel prix!

Pour quiconque a vécu en Océanie, il n'est pas douteux que les conquêtes, même les plus pacifiques de la civilisation, ont été aussi meurtrières que les guerres les plus terribles. Si l'on prend parmi ces races, non les moins réfractaires à nos idées, mais les plus ardentes à se les assimiler, celles qui, loin de repousser notre civilisation, l'accueillaient et l'appelaient, si l'on étudie l'histoire de quelques-uns de ces archipels, d'Havaï, de Tahiti, on verra que jamais conquête à la civilisation ne fut plus rapide que dans ces archipels. Et pourtant c'est par centaines de mille que se comptent les victimes. En moins de deux années les habitants passent d'un état de nudité complet à l'usage des vêtements européens; dans ces deux années, la dépopulation dépasse 50,000. Le milieu climatologique est changé pour eux; ils contractent des maladies nouvelles. Puis, l'eau-de-vie, le plus redoutable des poisons dans ces climats chauds, les décime. En un peu plus d'un demi-siècle la dépopulation atteint, aux îles Havaï, un chiffre énorme : 325,000 décès en excédent des naissances; aux îles de la Société : 240,000. Il en fut et il en est encore de même, bien que dans de moindres proportions, parmi les archipels de la Mélanésie, dépeuplés surtout par le trafic des engagés.

Nous diviserons en deux parties notre étude de la Mélanésie. La première, celle de la Mélanésie occidentale, comprendra les îles de l'Amirauté, l'archipel de Bismarck, les îles Salomon et les Nouvelles-Hébrides. La seconde, celle de la Mélanésie orientale, sera consacrée au groupe des îles Loyauté, à la Nouvelle-Calédonie et aux îles Viti ou Fiji.

I. — MÉLANÉSIE OCCIDENTALE : ILES DE L'AMIRAUTÉ. — ARCHIPEL DE BISMARCK. ILES SALOMON. — NOUVELLES-HÉBRIDES

Situé au nord-est de la Nouvelle-Guinée, dont 50 kilomètres le séparent, le groupe des îles de l'Amirauté fait, ainsi que la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée, ainsi que l'archipel de Bismarck et les îles Salomon, partie de l'empire colonial allemand. Ce groupe se compose d'une grande île qu'entourent de nombreux îlots; il forme l'extrémité nord-ouest de la longue chaîne de terres océaniennes qui, du sud-est au nord-ouest, se déploie autour de la Nouvelle-Guinée sur un axe parallèle.

Découvertes, en 1616, par Le Maire et Schouten, qui leur donnèrent le nom des « Vingt-cinq îles », ces îles ne furent visitées qu'en 1767 par le capitaine Philippe Carteret, navigateur anglais. Mal accueilli par les indigènes qui attaquèrent ses embarcations, il n'y fit qu'un très court séjour. En 1792, d'Entrecasteaux, à la recherche de Lapérouse, visita l'archipel, dont il détermina la position. Près d'un siècle s'écoula avant que l'exploration du *Challenger*, en 1875, et les documents publiés par M. H. N. Moseley donnassent sur les îles de l'Amirauté et leurs habitants des renseignements précis. Leur superficie totale n'excède guère 1,900 kilomètres carrés; leur population ne dépasse pas 3,000 âmes. Terres basses, humides et chaudes, situées à deux degrés

au-dessous de l'équateur, ces îles disparaissent sous une végétation exubérante qui leur donne l'aspect de vasques de verdure semées sur le Pacifique. Leur relief orographique ne comporte pas d'altitudes supérieures à 500 mètres. Sur ce sol légèrement mamelonné, arrosé par des pluies abondantes, coulent de nombreux cours d'eau; sous ces ombrages épais vit une population clairsemée, d'origine Papoua, mais au type moins accentué; par sa langue, elle se rapproche des indigènes des îles Carolines; elle a, des Papoua, la taille moyenne, le teint brun très foncé, presque noir, les cheveux frisés, la barbe rare, le corps poilu. Comme les Fijiens et les Samoiens, ces indigènes se tatouent.

La terre et la mer leur fournissent, sans travail, une nourriture abondante : les noix de coco, le taro, les bananes, les poissons, des cochons et des pigeons. Pêcheurs habiles, ils sont aussi d'excellents chasseurs et capturent le gibier pendant la nuit. Sur un point, ils diffèrent toutefois des autres habitants de la Mélanésie : leurs armes, lances et traits, sont offensives, ils n'en ont pas de défensives et ne font usage ni de boucliers, ni de frondes, ni d'arcs; par contre, ils fabriquent des filets qui sont entre leurs mains des armes redoutables. Leur organisation politique réalise l'idéal des anarchistes. Ils n'ont pas de chefs; l'égalité la plus absolue règne parmi les membres de la tribu, égaux en droits et délibérant, sans maître, sans président, sur les intérêts communs.

Plus important par sa superficie, qui est de 47,000 kilomètres carrés, et par sa population de 180,000 habitants, l'archipel de Bismarck, longtemps connu sous le nom de Nouvelle-Bretagne, se compose de deux grandes îles : Tombara, dénommée Neu-Mecklenburg, et Birara, autrefois Neu-Britain, aujourd'hui Neu-Pommern, et de plusieurs autres, plus petites, parmi lesquelles les plus importantes sont Neu-Hanover et Neu-Lauenburg. Un étroit bras de mer sépare l'extrémité de Neu-Pommern de la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée; entre Neu-Pommern et Neu-Mecklenburg la distance est moindre encore et ces deux îles, qui semblent n'en former qu'une seule, affectent la forme d'un large croissant ouvert vers l'ouest.

Leur découverte est due, ainsi que celle des îles de l'Amirauté, à Le Maire et à Schouten qui se crurent sur la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée. En 1643, Tasman eut la même illusion. En 1706, William Dampier, le premier pénétra dans ce dédale de bras de mer et de détroits de la Mélanésie dans laquelle les précédents explorateurs ne voyaient que des péninsules de la grande terre de la Nouvelle-Guinée et non des archipels distincts. Il note, en passant, que ces îles lui parurent montagneuses et boisées, sillonnées de vallées ombreuses et de cours d'eau; sur la plage les rideaux de cocotiers masquaient des cultures primitives. Les indigènes, ajoute-t-il, étaient vigoureux et bien découplés; ils avaient le nez aplati et les cheveux frisés; leurs armes consistaient en épées, lances, frondes, arcs et flèches. Plus tard, Carteret, Bougainville, Hunter, d'Entrecasteaux et Dumont d'Urville visitèrent ces côtes, mais leur exploration méthodique ne date que de 1884, époque où l'Allemagne en prit possession.

Birara, la Nouvelle-Poméranie allemande, mesure 440 kilomètres de longueur

sur 150 de largeur maximum. Elle consiste en une série de montagneux massifs que relient des seuils bas et dont quelques-uns, affectant la forme péninsulaire, comme la partie nord-est, dite de la Gazelle, ne tiennent à la terre ferme que par un mince pédoncule. Par delà la côte basse et boisée, le sol se renfle ; des volcans éteints, le *Père* et les *Fils*, la *Mère* et les *Filles* s'élèvent à 600 mètres; d'autres, plus petits, fument encore et, sur la côte occidentale, des cônes ignivomes sont en activité. Mieux connue, la côte orientale est profondément échancrée par la baie Jacquinot, la baie Spacieuse et la Blanche Bay, où se concentrent les établissements européens. Sur la côte nord, que bordent de petites îles, les courants maritimes et les récifs rendent la navigation dangereuse.

Cette côte, peu habitée, ne se peuple que temporairement et à certaines saisons, quand la pêche y attire les indigènes. Par contre, le littoral du sud, celui de l'est et de l'ouest sont semés de villages que voilent des rideaux de cocotiers. En arrière de ces villages s'étendent des forêts ombreuses, aux teintes variées, et dont l'exubérante végétation reflue sur les pentes des montagnes aux contours élégants et purs.

Le canal de Saint-Georges, que Dampier crut être une baie et que Carteret franchit le premier, sépare la Nouvelle-Poméranie du Nouveau-Mecklenbourg, la Tombara des indigènes. Par sa forme recourbée et symétrique elle rappelle son île sœur. Bien que de moindre étendue, elle est plus montagneuse et plus haute, surtout dans sa partie méridionale où ses sommets atteignent 2,000 mètres; au nord de l'île ils n'en dépassent pas 1,000 et, sur la côte orientale, le sol se déroule en longues plaines. C'est dans cette île qu'une société française tenta de fonder, en 1878, la colonie de *Port-Breton*. On sait comment échoua cette aventure, mal conçue et plus mal dirigée.

En dehors de ces deux grandes îles, celle du Nouveau-Hanovre a seule quelque importance, mais l'accès en est difficile. Le détroit de Byron, qui la sépare du Nouveau-Mecklenbourg, est semé d'écueils, de récifs, de bancs de sable qui lui ont valu le surnom mérité d'*Intricate Strait*, « détroit compliqué ». Les grands bâtiments ne s'y hasardent pas et la navigation n'en est possible qu'aux pirogues indigènes.

Les établissements européens sont clairsemés dans cet archipel dont le commerce est encore très restreint, les principaux produits d'échange consistant en copra, écailles de tortues, et holothuries. Le trafic le plus actif est celui auquel se livrent les navires *d'engagés* qui viennent recruter des travailleurs, soi-disant libres, pour les plantations australiennes et les îles orientales. Ce trafic, qui, par certains côtés, rappelle l'ancienne traite des nègres, est de date comparativement récente. A mesure que la civilisation s'étend et que les défrichements se multiplient, le besoin de travailleurs se fait de plus en plus sentir. Il en faut pour les fermes et les stations du Queensland, pour les plantations de sucre et de coton, et naturellement on tourne les yeux vers ces îles peuplées de sauvages vigoureux et solides. Transplantés, disséminés, bien encadrés et bien dirigés, ce sont en effet d'excellentes recrues, habituées au climat, faciles à nourrir. Aussi, sur certains points, et notamment dans la Mélanésie, les navires d'engagés se livrèrent-ils à une véritable chasse à l'homme. Les abus furent tels, et telles aussi les représailles exercées par les tribus exaspérées sur des équipages parfois

innocents, que les autorités européennes durent intervenir, non pour empêcher, mais pour réglementer ce genre d'industrie. Si le contrôle officiel n'est pas absolument efficace pour réprimer tous les excès, il en a du moins considérablement diminué le nombre et les capitaines ont, aujourd'hui, plus souvent recours à la séduction qu'à la violence pour décider les indigènes à émigrer à leur bord. Dans certaines îles ils s'entendent avec les chefs, désireux de se débarrasser d'adversaires inquiétants, de partisans trop exigeants ou de malfaiteurs dont ils ne savent que faire. L'Allemagne, ainsi que l'Angleterre et la France, surveillent ce trafic, dont l'extension dépeuplerait leurs colonies océaniennes.

Le groupe des îles Salomon s'étend à l'est de la Nouvelle-Guinée et au sud-est de l'archipel de Bismarck. Il se compose d'une double série d'îles orientées du nord-ouest au sud-est et déployées sur près de 1,000 kilomètres de longueur. Au nord, se succèdent les îles Bougainville, Choiseul, Yzabel et Malaïta; elles varient en longueur de 150 à 200 kilomètres et sont séparées les unes des autres par des détroits de 20 à 60 kilomètres. Parallèlement à cette série d'îles septentrionales, s'allongent les îles méridionales de New-Georgia, Guadalcanar et San-Cristobal. Entre New-Georgia et Guadalcanar, se trouve la petite île de Russell, et de nombreux îlots bordent les côtes des grandes terres. On évalue à 44,000 kilomètres carrés la superficie totale du groupe des Salomon et à près de 200,000 le chiffre de sa population.

Mendaña de Neyra, navigateur espagnol, découvrit, en 1568, ces terres d'origine volcanique que peu d'explorateurs visitèrent après lui, vu la réputation de férocité faite aux indigènes qui les habitaient. L'intérêt toutefois devait l'emporter sur la crainte; les îles étaient riches en bois de sandal, dont le trafic avec la Chine procurait de gros bénéfices. Ce bois précieux abondait, ainsi que l'ébène, dans les hautes forêts qui font de ces îles les terres les plus ombreuses de l'océan Pacifique; les fougères arborescentes y atteignent 12 mètres de hauteur, et les cimes boisées dépassent 2,000 mètres d'altitude, comme dans Guadalcanar. La faune des îles Salomon rappelle celle de la Nouvelle-Guinée, mais les espèces spéciales à la Papouasie s'y confondent avec les espèces de la Polynésie. On retrouve, affirment les indigènes, les singes anthropoïdes dans les îles de Malaïta et de Guadalcanar. Les reptiles sont nombreux et aussi d'énormes crapauds auxquels les Mélanésiens rendaient un culte. Les Espagnols retrouvèrent et détruisirent, dans l'île Yzabel, des temples élevés en l'honneur de ces batraciens.

Ici, la race indigène n'a ni les traits saillants et caractéristiques de la race Papoua, ni la physionomie ouverte et intelligente des Fijiens. Les habitants des îles Salomon sont de petite taille, trapus et vigoureux, aux cheveux laineux; marins habiles, ils excellent dans l'art de construire et d'orner leurs pirogues, qui ne ressemblent en rien à celles des insulaires des mers du sud. Leurs canots de guerre sont, au dire des connaisseurs, des modèles de construction navale, et attestent un art décoratif très original. Eux-mêmes se plaisent à se parer d'ornements, de colliers, bracelets, ceintures, plaques d'écaille curieusement travaillées. Dans leurs armes offensives et défensives,

dans leurs lances, leurs arcs et leurs boucliers se retrouve le même goût d'ornementation.

Aux îles Salomon, comme dans la plupart des îles de l'Océanie, nous voyons érigées en loi la soumission complète de la femme, la domination brutale du sexe fort sur le sexe faible. Presque partout nous y voyons la femme esclave des caprices d'un maître, maintenue par lui dans un état de révoltante infériorité, auquel rien ne réussit à la soustraire et qu'aggravent encore les désirs qu'elle peut inspirer. Dans une tribu sauvage, les jeunes années d'une femme remarquable par sa beauté ne sont qu'une série ininterrompue de captivités auprès de différents maîtres, de terribles blessures, de fuites, de mauvais traitements. La Grèce avait atteint déjà un état de civilisation avancée à l'époque où Homère, dans ses vers immortels, chantait l'enlèvement d'Hélène et la guerre de Troie. Ramené aux réalités prosaïques de la vie primitive, l'épisode d'une Hélène ravie à son époux, ne comporte peut-être pas moins de luttes, de colères soulevées et de sang versé; mais l'hommage rendu à sa beauté, le dévouement chevaleresque de héros prêts à mourir pour sa défense, supposent un raffinement de civilisation dont on chercherait vainement la trace dans une tribu de l'Océanie.

La pauvreté du langage est un indice de l'absence de certains sentiments. Si une langue est impuissante à les exprimer, c'est que ceux qui la parlent les ignorent. Chez la plupart de ces peuplades les mots « amour, aimer » n'existent pas. Les expressions de « chère, » de « bien-aimée » sont complètement inconnues. « J'essayai vainement, raconte le capitaine Lefroy, de les expliquer à Nanette, en supposant une phrase telle que : ma chère femme, ma chère fille. Quand, à la fin, elle eut compris, elle me répondit avec beaucoup d'emphase: I' disent jamais ça; i' disent: ma femme, ma fille. »

Mais la preuve la plus évidente est le fait que nombre de dialectes ne possèdent pas de mot pour dire « aimer », et que les traducteurs de la Bible sont obligés d'en forger un. Tous les missionnaires de l'Océanie se sont heurtés à la même difficulté. Les mots manquent pour exprimer des idées qui font défaut et que l'on classe souvent, et à tort, au nombre des idées innées. Pour la plupart de ces insulaires, le terme de femme est synonyme d'esclave, ou tout au moins de propriété. Comme Shakespeare le fait dire à Petruchio, de Catherine, dans sa pièce *Taming of the Shrew* : « Je veux être le maître de ce qui m'appartient. Elle est mon bien, ma chose; elle est ma maison, mon ameublement, mon champ, ma grange, mon cheval, mon bœuf, mon âne, mon tout. »

Elle est surtout le bœuf et l'âne. Demandez à un naturel de l'Océanie pourquoi il désire prendre femme; il vous répond invariablement : « Pour qu'elle me procure du bois, de l'eau et des aliments, et pour qu'elle porte les fardeaux. » Dans les tribus où il y a plus d'hommes que de femmes, par suite de l'accaparement des chefs, ceux qui veulent se donner le luxe d'en posséder une se trouvent dans la nécessité d'aller voler quelque autre tribu. Quand, dans leurs expéditions, ils découvrent aux environs d'un village ou d'un campement, une femme isolée, ils l'étourdissent d'abord d'un coup de *dowak* sur la tête, puis la saisissent par les cheveux et la traînent dans le bois le plus voisin pour attendre qu'elle revienne à elle. Dès qu'elle a recouvré ses sens, ils la forcent à les accompagner, et comme, après tout, elle ne fait qu'échanger un maître



RIVAGE DE RAIETEA (ILES SOUS LE VENT).

brutal pour un autre, elle se résigne, bien convaincue qu'une résistance inutile ne ferait que multiplier les coups de *dowak*.

Au début de tout ordre social, antérieurs à lui, le vol, la rapine, la violence sont et font la loi; mais de ce chaos informe se dégage peu à peu une organisation rudimentaire affectant généralement la forme despotique, le pouvoir absolu du plus fort, du plus habile ou du plus cruel. Il en fut ainsi aux îles Salomon où les chefs gouvernent, sans contrôle, des tribus sans droits politiques. Usant du procédé adopté par l'Angleterre, l'Allemagne s'efforce, et non sans succès, de se rallier ces chefs par la crainte ou les faveurs et de les convertir en vassaux subventionnés.

Entre les îles Salomon au nord-ouest et les groupes des îles Loyauté et de la Nouvelle-Calédonie au sud-est, se succèdent les archipels de Santa-Cruz, de Banks, de Torrès, et des Nouvelles-Hébrides. Leur superficie totale dépasse de peu 13,000 kilomètres carrés et leur population est évaluée à environ 60,000 habitants.

Terres de transition entre la Mélanésie et la Polynésie, ces archipels renferment des éléments ethniques distincts, mais également réfractaires à toute civilisation. Terres d'origine volcanique, situées entre l'équateur et le tropique du Capricorne, abondamment arrosées et merveilleusement fertiles, leurs cimes verdoyantes évoquent dans la pensée du voyageur l'idée de retraites ombreuses, paisibles et riantes. Leur histoire, cependant, n'est qu'une monotone et sombre série de meurtres, de rapts, de guerres obscures, de monstrueux sacrifices humains, suivis de scènes de cannibalisme et d'orgies. « La nature, livrée à elle-même, écrit le docteur Monin, a déployé sur ce sol constamment chaud et humide, ses productions les plus diverses et les plus remarquables; fougères arborescentes, palmiers de toute sorte, pandanus et bambous se mêlent aux arbres les plus vigoureux, tamanous, arbres de fer, inocarpes et figuiers élastiques. Ces derniers couvrent des espaces considérables de leurs branches horizontales supportées par des racines droites et lisses comme des colonnes; à leur ombre poussent les mousses les plus délicatement découpées et des fouillis d'arbustes aux feuilles panachées et aux fleurs éclatantes. Partout les troncs disparaissent sous la riche végétation des plantes parasites et sont réunis par des lianes flexibles qui couronnent leurs cimes et retombent en festons. La richesse et la variété du premier plan n'enlèvent rien à la beauté du fond formé par des rangées de collines dont les plus éloignées se perdent dans un horizon bleuâtre. »

Alonzo de Mendana découvrit, en 1595, l'archipel de Santa-Cruz; Quiros, son pilote, releva, en 1600, les côtes des Nouvelles-Hébrides; Bligh, abandonné en mer par son équipage révolté, aborda, en 1789, aux îles Banks, près desquelles, sur l'îlot de Vanikoro, était venu se briser, l'année précédente, le navire qui portait Lapérouse. Ce ne fut que 39 ans plus tard que Dillon retrouva les épaves du naufrage.

Dans ces archipels de Santa-Cruz et des îles Banks et, il y a peu d'années encore, dans celui des Nouvelles-Hébrides, se rencontraient les tribus anthropophages les plus redoutables de l'Océanie. La persistance de cette coutume révoltante s'explique par la nature et les productions du sol. Les peuplades sauvages passent d'ordinaire par trois phases suc-

cessives avant d'être mûres à la civilisation. Au début, elles vivent de chasse, puis de l'existence nomade du pasteur et enfin de l'agriculture, qui forcément les groupe en villages, les attache au sol et, en créant la propriété, crée du même coup des usages et des coutumes que le temps convertit en lois. L'état social apparaît alors en embryon. Cette progression dont on a pu constater les phases régulières dans toutes les agglomérations humaines, suppose toutefois la préexistence, sur le sol occupé ou envahi, du gibier pour le chasseur et du bétail pour le pasteur nomade. Ce fut le cas en Europe, en Asie, en Afrique et en Amérique, dans quatre des parties du monde sur cinq, mais ce ne fut pas le cas pour l'Océanie, où le gibier est rare et où le bétail n'existait pas. Il en résulta ceci : à défaut de gibier, le sauvage chassa son semblable et s'en nourrit ; à défaut de bétail, il fit de ses prisonniers du sexe le plus faible une sorte de troupeau de réserve d'abord, puis des esclaves ensuite, le jour où, parvenu à la troisième phase et devenu prévoyant, il s'avisa de les employer à la culture du sol, à la pêche, à la récolte des ignames et des bananes.

Tout le cannibalisme est là, et si, lors de l'apparition des missionnaires dans les îles de l'Océanie, il était déjà dans sa période décroissante, c'est que le gibier humain se faisait rare ; que, plus méfiant, il se défendait mieux; qu'on ne pouvait sacrifier les femmes sans rester seul à planter les ignames et à cueillir les bananes et que le sauvage a horreur du travail manuel qu'il estime indigne de lui. La polygamie naquit, moins de ses appétits sensuels que de la préoccupation de s'assurer, par le labeur des femmes, une existence à sa guise et une nourriture plus abondante.

Dans l'île de Tanna, les tribus qui habitent sur le bord de la mer, en rapport plus fréquents avec les trafiquants, ont à peu près renoncé à la chair humaine. Celles de l'intérieur en sont encore friandes et apprécient surtout les blancs. Aussi, quand leurs voisins réussissent à attirer sur la plage et à tuer quelque matelot, s'empressent-ils d'expédier le cadavre aux gens de l'intérieur qui en donnent un bon prix. Ces occasions se font de plus en plus rares ; les blancs sont armés et se tiennent sur leurs gardes.

De tous les indigènes de l'Océanie, ceux d'Api, d'Ambrym et de Tanna sont parmi les plus réfractaires à la civilisation. Grands, forts, bien découplés, ils sont essentiellement belliqueux par nature, toujours prêts à se battre, tous pourvus de fusils, de poudre et de balles qu'ils achètent aux trafiquants en échange de copra. Le *copra*, dont il se fait un grand négoce dans ces îles, est la noix de coco découpée en tranches puis séchée au soleil sur des claies en bambou. Le copra se payait aux indigènes, il y a peu d'années encore, 175 francs la tonne ; il valait 375 francs à Sydney, 500 à Londres. Quant aux 175 francs que l'indigène était supposé recevoir en marchandises, c'était une pure fantasmagorie ; ce qu'on lui remettait en tabac, allumettes, armes et poudre n'en représentait pas le quart. Il est vrai que son travail se bornait à surveiller celui de ses femmes et à stimuler leur zèle à coups de bambou.

Tout belliqueux que soient les indigènes de Tanna et d'Ambrym, leurs instincts guerriers n'excluent pas une forte dose de prudence. Ils tendent des pièges à leurs ennemis, dressent des embûches, mais attaquent rarement à découvert. Depuis peu, séduits par les offres des trafiquants, ils commencent à émigrer, soit comme travailleurs

à gages, soit comme marins. Ils visitent alors les Fiji ou Sydney et reviennent dans leur île avec un petit pécule et quelques notions rudimentaires de civilisation acquises au contact des blancs.

Orienté du nord-ouest au sud-est, l'archipel des Nouvelles-Hébrides déploie sur 800 kilomètres de longueur sa traînée d'îles qui continuent, au sud, la courbe décrite par les îles Salomon et que la fosse maritime profonde, dite de la Gazelle, sépare de la Nouvelle-Zélande. La superficie de cet archipel dépasse 13,000 kilomètres carrés, sa population est évaluée à 65,000 habitants. Il se compose de 39 îles, non compris les îlots ; les îles Banks en forment l'extrémité septentrionale. C'est au centre que se trouvent les plus grandes terres : Saint-Esprit, Mallicolo, Sandwich, Eromanga.

De formation ignée, ces îles sont presque toutes montagneuses, mais leurs plus hauts sommets ne dépassent pas 1,500 mètres. Situées sur la longue fissure volcanique qui s'étend, en forme de croissant, de la ligne au tropique du Capricorne, elles reposent sur un socle étroit, à droite et à gauche duquel l'Océan se creuse brusquement. Les récifs coralligènes qui entourent les Fiji et la Nouvelle-Calédonie à l'est et à l'ouest des Nouvelles-Hébrides, font ici défaut, les éruptions sous-marines élevant la température de l'eau à un degré tel que les zoophytes n'y sauraient vivre. Sur les hauteurs boisées, plane en tout temps un voile de vapeurs que la brise soulève sans le dissiper. « Nous remarquons, écrit le Dr Monin, que bien que le ciel se soit éclairci et que la brume ait disparu de l'horizon, il n'en reste pas moins, sur plusieurs points, des amas de vapeur suspendus aux arbres ou attachés aux sommets ; nous ne tardons pas à reconnaître que ces vapeurs proviennent d'un grand nombre de fumerolles dont les jets saccadés s'échappent des crevasses du sol à intervalles courts et réguliers. Il n'est pas un point de la côte qui ne présente ce phénomène d'autant plus curieux que ces fumerolles sortent au niveau même de l'eau ou du milieu des touffes de cocotiers qui restent frais et verts parmi les gaz qui les enveloppent. »

Peu de terres océaniennes sont aussi riches que les Nouvelles-Hébrides en productions de toute nature. Dans quelques-unes de ces îles que recouvrent d'immenses forêts vierges, abondent les plus précieuses essences forestières, notamment les myrtes, les cèdres et le sandal. Markham signale comme des plus curieuses et des moins connues la faune et la flore de cet archipel enrichi par les semences végétales que les courants et les vents y ont apportées. Les oiseaux, les papillons, les insectes y sont nombreux ; plus nombreux encore et plus variés les poissons. « La belle eau transparente et profonde dans laquelle baignent ces îles, écrit Markham, abonde en poissons de diverses espèces. A Tanna les indigènes nous mirent en garde contre un poisson vénéneux qui causa de terribles ravages parmi les matelots de Quiros et de Cook. A Foutouna, qu'entoure une eau limpide et profonde, je ne pouvais me lasser de regarder du haut d'une falaise les évolutions, parmi les roches, de grands poissons du plus beau bleu et du vert le plus brillant. »

Au long du littoral fertile et boisé s'ouvrent de beaux ports naturels. Le port aSndwich, dans l'île de Mallicolo, est l'un des meilleurs havres connus ; masqué du côté

de la mer, il apparaît comme un fiord découpé par des canaux maritimes naturels aussi sûrs et aussi tranquilles que des docks. Dans l'île Sandwich, on rencontre les ports de Pepita, d'Havannah et d'Evakor; dans l'île d'Aneitium, celui d'Ingany ; dans l'île Saint-Esprit, la baie du Requin et le port Olvy. De tous ces ports, celui d'Havannah paraît avoir le plus d'avenir, sa configuration se prêtant à de grands établissements commerciaux et maritimes.

La cruauté des indigènes des Nouvelles-Hébrides est restée proverbiale. Ils passent, et non sans raison, pour les plus féroces de l'Océanie, mais on n'a pas assez tenu compte des procédés dont les blancs ont souvent usé à leur égard pour se procurer le bois de sandal que l'on exportait en Chine. En 1842, un équipage anglais abattit à coups de fusil, une trentaine d'insulaires qui s'opposaient à la destruction de leurs forêts. D'autres, réfugiés dans une grotte, furent enfumés. Nombre de faits analogues expliquent la haine des indigènes et les mauvais traitements qu'eurent à subir les matelots dont ils réussissaient à s'emparer.

Le climat est le plus redoutable obstacle que la colonisation européenne ait à vaincre dans ces îles. Si belliqueux et si cruels que soient les insulaires, on aurait promptement raison de leurs résistances, mais la chaleur et l'humidité, les changements brusques de température, les hautes forêts et les marécages, les pluies abondantes et la végétation intense, entretiennent des fièvres redoutables et rendent meurtrier pour les blancs cet archipel aux sites enchanteurs.

II. — MÉLANÉSIE ORIENTALE : ILES LOYAUTÉ. — NOUVELLE-CALÉDONIE. — ILES VITI OU FIJI. — ILE NORFOLK.

Dépendance de la colonie française de la Nouvelle-Calédonie, dont la sépare un détroit profond, large d'environ 100 kilomètres, le groupe des îles Loyauté se déroule, parallèlement à la côte calédonienne, sur une longueur de 248 kilomètres, formant une série d'anneaux orientés du nord-ouest au sud-est. Au nord apparaissent les récifs de l'Astrolabe, reconnus par d'Entrecasteaux et que les navigateurs évitent avec soin, et au-dessous desquels l'île d'Ouvéa ou Halgan dresse son plateau circulaire, soulèvement de corail auquel donnent accès des canaux navigables creusés par les flots à travers les récifs. Sur ce sol de corail mort les pandanus ont seuls pris racine.

Plus étendue qu'Ouvéa, l'île Chabrol ou Lifou est un massif de formation coralligène dont les étages superposés indiquent quatre exhaussements successifs. La végétation y est plus abondante et plus variée qu'à Ouvéa; le sol de corail est creusé de cavernes et de grottes ; les côtes plongent abruptement dans l'Océan à de grandes profondeurs. La longueur de l'île n'excède pas 60 kilomètres et son altitude moyenne ne dépasse pas 100 mètres. Une série de petits îlots : Vauvilliers, Tika, Ouo et Léliogat relient l'île de Lifou à l'île méridionale de Maré.

Ici, la superposition des plateaux est plus accentuée encore qu'à Lifou. Parfaitement

horizontaux, ces plateaux, au nombre de cinq, et qui correspondent à un nombre égal de soulèvements géologiques, atteignent, comme à Lifou, une altitude d'environ 100 mètres. Au centre de l'île se déroule une vaste plaine à deux étages, formée par le deuxième et le troisième plateaux, et que recouvre une végétation assez abondante; certaines parties sont boisées. « Les îles Loyauté, dit un rapport officiel, sont d'une conformation tout à fait particulière ; elles présentent sur le rivage une zone plus ou moins étendue couverte de cocotiers, mais sans aucune culture; puis vient ce que les indigènes appellent le *Soût*. Cette partie du territoire est formée de corail qui se projette en pyramides très inégales comme hauteur et comme volume. Entre ces pyramides, entre ces blocs de corail, il y a des fissures profondes, remplies d'un humus assez fertile, et c'est là que l'indigène prépare ses cultures. Vient ensuite la forêt, puis un plateau défendu sur presque tout son pourtour par des falaises à pic. Ce plateau ayant pour base un corail absolument uni et sans aucune fissure n'est recouvert que de quelques centimètres de terre; il forme une vaste plaine sans arbres, sans autre végétation qu'une herbe dure que l'on s'efforce d'utiliser pour l'élevage du mouton. »

La flore des îles Loyauté offre une grande analogie avec celle de la Nouvelle-Calédonie. On retrouve ici le bois de sandal, les plantations de bananiers, d'ignames, taro, *arum esculentum*, de papayers, patates douces, communes à presque toutes les îles de l'Océanie, mais les eaux font défaut dans ces îles, le sol y étant très perméable et les eaux ne pouvant séjourner à la surface, aussi les indigènes n'ont-ils eu longtemps d'autre boisson que le lait de coco et de l'eau saumâtre qu'ils puisaient dans les grottes et dont les Européens ne sauraient s'accommoder. Depuis quelques années on a réussi à forer des puits de 25 à 40 mètres de profondeur donnant une eau potable. La constitution géologique de ces îles ne se prête pas à une colonisation étendue et leur sol rocailleux a peine à nourrir une population évaluée à 13,000 ou 14,000 habitants, appartenant à la race polynésienne et à la race mélanésienne confondues par de fréquents croisements.

Au sud-ouest des îles Loyauté, la Nouvelle-Calédonie, l'une des îles les plus importantes de la Mélanésie orientale, s'étend entre le 20e et le 22e degré de latitude sud. Terre élevée, sol tourmenté, hérissé de hautes montagnes, ramifications de la chaine centrale qui forme son arête principale, la Nouvelle-Calédonie fut découverte en 1774 par le capitaine Cook. Visitée successivement par La Pérouse, qui périt à Vanikoro, puis par d'Entrecasteaux, évitée pendant quarante ans par les navigateurs, qu'effrayaient les dispositions belliqueuses des habitants et leur réputation de cannibalisme, cette île devint possession française en 1853.

L'Angleterre ne vit pas sans dépit la France s'établir à 1,400 kilomètres à l'est du continent australien, ce voisinage l'inquiétait. Ombrageuse et méfiante, elle n'entendait pas que la France fît de la Nouvelle-Calédonie ce qu'elle-même avait fait de l'Australie, et créât dans l'Océanie du Sud un établissement pénal. Certes, ni les temps ni les procédés n'étaient les mêmes, mais un établissement pénal comporte un établissement militaire, une garnison, un port de ravitaillement, et l'Australie y voyait une menace pour le présent, un danger pour l'avenir. Cet afflux soudain de population augmentait

l'importance de Nouméa, assurait la soumission des indigènes, contrariait la propagande politique et religieuse des missions anglaises. Puis les mesures adoptées par la France vis-à-vis des Canaques, aussi bien à Tahiti, aux Marquises que dans la Nouvelle-Calédonie, contrastaient étrangement avec celles au moyen desquelles l'Angleterre avait assuré sa domination sur l'Australie, où l'indigène constamment refoulé par l'immigration, dépossédé du sol qui lui appartenait, décimé par l'eau-de-vie et les balles anglaises, traînait dans les solitudes inexplorées de l'intérieur une existence misérable et précaire.

L'extension, par la France, à ses possessions océaniennes, de la méthode de colonisation déjà appliquée à l'Algérie, démentait l'assertion qu'en respectant la nationalité et les coutumes des peuples protégés ou conquis, la France obéissait moins à des sentiments d'humanité qu'à des considérations politiques et à la crainte de provoquer des insurrections redoutables. On la voyait, à Tahiti, comme à la Nouvelle-Calédonie, soucieuse du bien-être de ses nouveaux sujets, de leurs droits et de leurs traditions et, loin de demander à la suppression de la race autochtone la paix et l'affermissement de sa conquête, admettre cette même race à l'égalité des droits civils et adopter les mesures propres à combattre une dépopulation rapide. Un pareil contraste était une perpétuelle critique. L'Angleterre s'en irritait d'autant plus qu'elle y devinait pour la France un puissant moyen de propagande qui devait, dans un temps donné, accroître son influence dans l'Océanie.

Comme la plupart des races océaniennes, la race Canaque est fière, sensible aux bons procédés, irritable et violente par accès. Elle reconnaît la supériorité du blanc; elle n'éprouve à son égard aucun des sentiments de haine et de dédain que la race chinoise dissimule sous sa stricte observance des rites et sa servilité asiatique. Ses qualités, comme ses défauts, la rendent facilement accessible à l'influence de l'exemple et la prédisposent à l'imitation. Indolents, là où le climat les y convie et le leur permet, les Canaques sont industrieux et travailleurs là où la nature l'exige, et l'on ne saurait porter sur eux un jugement définitif si on ne les a vus que dans quelques îles privilégiées où, la terre produisant sans culture, l'homme récolte sans labeur. Dans certaines parties de l'Océanie ils ont dû au contraire suppléer par un travail opiniâtre à la stérilité d'un sol volcanique, détourner à grand'peine les cours d'eau pour fertiliser des plaines arides, convertir leurs récifs en bassins artificiels pour y conserver le poisson. Leurs travaux d'irrigation sont remarquables et dénotent une rare intelligence de l'art de l'ingénieur.

Ainsi que presque tous les peuples primitifs, les Canaques sont surtout imaginatifs. Ils ont le culte et le don de la parole. Leurs discours, éloquents et concis, rendent nettement leur pensée, et le plus habile dans l'art de bien dire est le plus influent parmi eux. Aussi les chefs ont-ils su de tout temps s'attacher les orateurs de leur tribu et leur faire, soit comme conseillers, soit comme prêtres, une part dans le gouvernement. Quand, par suite des progrès de la civilisation, le pouvoir despotique des chefs et des prêtres s'est écroulé, les Canaques ont accepté sans répugnance les divers essais de gouvernement parlementaire tentés sur plusieurs points et qui ont abouti, aux îles

Havaï, à l'organisation d'un gouvernement constitutionnel représenté par un souverain indigène, un cabinet responsable, une Chambre des nobles héréditaire et une Chambre élue par le peuple.

Crête de montagnes émergeant de l'Océan, la Nouvelle-Calédonie ressemble à ce que serait la chaîne des Pyrénées si l'on supposait la France et l'Espagne submergées par les eaux, et si l'exubérante nature des tropiques déployait sur le montueux squelette les couleurs éclatantes et l'épaisse verdure des terres aimées du soleil. Découverte en 1774 par Cook, visitée en 1790 par d'Entrecasteaux qui en releva les côtes, la Nouvelle-Calédonie est, de toutes parts, environnée de terres et d'îles anglaises. Orientée, comme l'archipel des îles Loyauté, du nord-ouest au sud-est, l'île mesure 400 kilomètres de longueur sur 50 de largeur moyenne. Sa superficie, de 16,712 kilomètres carrés, est couverte de montagnes, de massifs et de mamelons que séparent des plaines parfaitement horizontales, des lacs, et, çà et là, des bois épais.

Vue à vol d'oiseau, l'île offrirait l'aspect d'une longue terre accidentée, bordée sur chacune de ses deux faces latérales d'une chaîne dont la hauteur se maintiendrait entre 1,200 et 1,700 mètres d'altitude ; entre ces deux chaînes parallèles apparaîtrait un sillon de 10 à 15 kilomètres de largeur, creusé de vallées profondément ravinées par les eaux, semé de plaines d'alluvion riches et fertiles et dominé par des escarpements abrupts couverts de forêts. Au long des côtes, pittoresquement découpées, une ceinture de récifs enserre des eaux paisibles, voies de navigation intérieure qui relient les uns aux autres les ports et les anses. Çà et là les cours d'eau ont ouvert cette ceinture madréporique, creusé des passes par lesquelles la lagune intérieure communique avec l'Océan. Plus au large enfin, des îles d'importance secondaire dessinent, au nord, un brise-lames troué de détroits; ce sont les îles Belep, Yande, Néba, Paaba, Boualabio; au sud apparaissent l'île Ouen et celle des Pins.

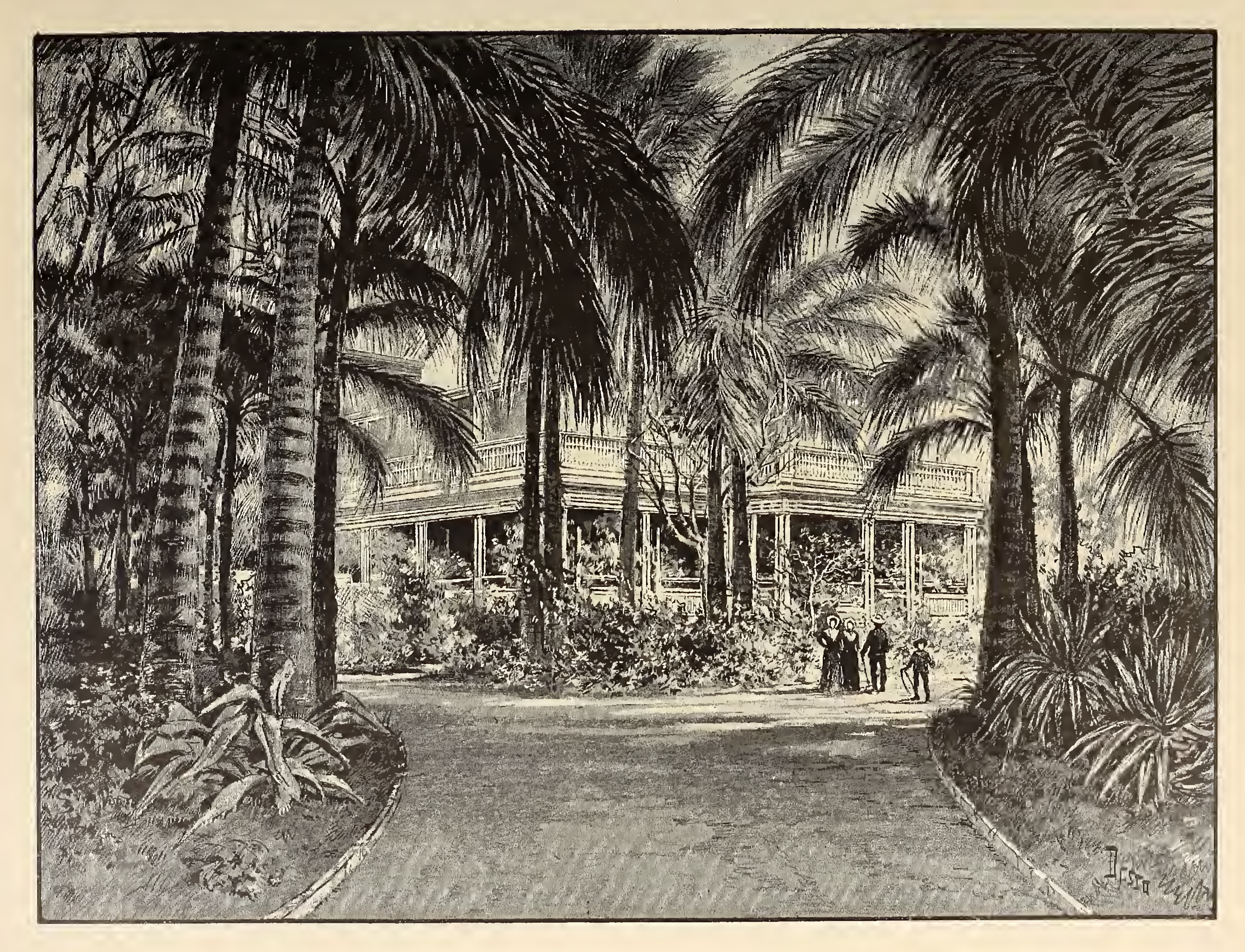
Nulle part les sommets n'excèdent 1,700 mètres. Les mieux connus sont le pic de Humboldt, 1,642 mètres, le Panié, de même altitude, le pic de Saint-Vincent, 1,547, puis le pic Table et les sommets de Mu, de Homédeboua et de Couaoua. De ces hauteurs ruissellent de nombreux torrents au cours rapide; ils forment quelques rivières, mais la plupart d'entre eux se perdent directement dans la mer. La plus considérable de ces rivières, le Diahot, ne mesure guère que 80 kilomètres de longueur; elle se déverse dans la baie d'Harcourt. Bien inférieurs au Diahot, les autres cours d'eau sillonnent des vallées ombreuses et fertiles, tels la Tamoa, la Dumboa, le Tontouta, la Foa, le Pouébo, l'Outième, le Hougape, le Canala, le Yaté, larges ruisseaux, presque rivières, aux eaux claires et abondantes et dont le volume semble parfois hors de proportion avec la quantité de pluie que reçoivent les hauts plateaux. La Tontouta en est un exemple. « La source de cette rivière, dit M. Faure-Biguet, est une puissante cascade qui jaillit brusquement, par une large fente horizontale, du rocher, au sommet d'une énorme falaise près du pic de Humboldt. D'où vient un pareil volume d'eau pour sortir à une pareille hauteur? Il n'y a pas, comme dans nos Alpes, des glaciers et des neiges dont la fonte pourrait alimenter une semblable source,

et les infiltrations des pluies, même pendant l'hivernage, ne sauraient suffire à son entretien. Il n'est pas téméraire de supposer que la source de la Tontouta n'est autre chose que l'extrémité libre d'un gigantesque siphon dont l'autre branche plonge dans une nappe souterraine. Des phénomènes semblables à celui du Tontouta ne sont pas rares dans le massif du Humboldt, où l'on entend, en maints endroits, l'eau courir et se précipiter en cascade sous le sol que l'on parcourt; aussi ces montagnes paraissent-elles privées d'eau, les ruisseaux qui coulent à ciel ouvert étant relativement très rares. Il n'en est pas de même dans le nord de l'île, où les ruisseaux sont au contraire extrêmement nombreux; on en rencontre jusqu'à trois ou quatre sur une longueur de grève de 400 mètres, et ils présentent cette particularité que parfois deux ruisseaux, tombant à la mer à cinquante pas l'un de l'autre, donnent l'un de l'eau presque tiède, l'autre de l'eau glaciale. »

Bien que située entre le 20e et le 22e degré de latitude sud, la Nouvelle-Calédonie jouit d'un climat salubre et modéré. Elle doit sa température relativement fraîche à son peu de largeur, aux brises de l'Océan qui la prennent par le travers et aux pluies régulières. Elle doit sa salubrité à la porosité de son sol, à l'absence de marécages et aux forêts de *niaouli*, bois balsamique dont les propriétés sont analogues à celles de l'Eucalyptus, et qui remplace aujourd'hui les bois de sandal et les bois de rose, autrefois très abondants dans l'île et que l'on a gaspillés avec une coupable imprévoyance. Il faudra bien des années pour reconstituer cette source de richesses.

Deux races distinctes, dont la fusion tend à effacer les traits caractéristiques, peuplent la Nouvelle-Calédonie: ce sont les Négritos océaniens et les Polynésiens. « La plupart des voyageurs, écrit M. A. Bourgaret, constatent que la race calédonienne n'est pas une, et les naturels eux-mêmes ont parfaitement conscience de ce fait; pour moi l'île est peuplée par deux races. L'une, appartenant au type nègre océanien proprement dit, et se rapprochant un peu du type éthiopien, se fait remarquer par une couleur très foncée de la peau, des cheveux courts et très crépus, une petite stature, des membres grêles et disproportionnés, un grand aplatissement du crâne en travers, un nez très épaté et profondément déprimé à sa racine, un prognathisme très prononcé et des pommettes très saillantes. L'autre, outre la coloration plus claire de la peau, se distingue de la première par un front plus large et plus droit, des yeux moins injectés et moins enfoncés sous les orbites, un nez moins épaté, des lèvres plus minces et moins proclives, des pommettes moins saillantes, une stature et un développement musculaire plus avantageux, caractères qui tous la rapprochent du type polynésien. Mais c'est surtout dans le crâne qu'on trouve de grandes différences entre les deux races. »

Les indigènes de la Nouvelle-Calédonie ont passé longtemps pour être plus réfractaires à la civilisation que leurs congénères de l'océan Pacifique. Aujourd'hui que l'Océanie est mieux connue, on peut constater que cette assertion est erronée. Chez ces races primitives, les instincts belliqueux sont en raison directe de la pauvreté du sol et de la difficulté de pourvoir à leur subsistance. Les Néo-Calédoniens sont, à cet



UNE HABITATION A HONOLULU.

égard, moins bien partagés que les naturels de Tahiti, des Marquises et des îles Havaï. Ils se nourrissent des produits de la terre, de poissons, d'oiseaux et quelquefois de porcs. Les produits de la terre se sont accrus depuis que l'agriculture s'est développée avec la sécurité. La culture des ignames, espèces de longues pommes de terre du poids moyen d'une livre à deux, a fait de grands progrès. Ils cultivent aussi le *niambi*, salsifis vénéneux, que l'on râpe, presse et fait sécher pour le réduire en une farine qui peut se conserver fort longtemps. Le taro, *arum esculentum*, le *mayoré*, ou arbre à pain, le coco, le maïs, complètent leur alimentation ordinaire.

Le chiffre de la population indigène a considérablement décru, s'il était primitivement, comme on l'affirme, de 60,000. Mais on ne saurait trop se défier de ces appréciations approximatives des navigateurs. Cook et Vancouver ont donné à maintes reprises des renseignements erronés sur la population des îles qu'ils ont découvertes ou visitées. La curiosité des indigènes, surexcitée par l'apparition de ces gigantesques *pirogues de guerre* qu'ils n'avaient pas encore vues, faisait affluer sur la plage une foule nombreuse accourue des villages les plus éloignés. Après avoir lentement et prudemment contourné l'île, les Européens retrouvaient, sur les divers points où ils mouillaient, la même affluence, et attribuaient à chacun des districts qu'ils visitaient un chiffre d'habitants bien supérieur au chiffre réel. D'autre part, il n'est pas douteux que les mêmes causes qui accélèrent la dépopulation des îles de l'Océanie n'aient produit les mêmes effets à la Nouvelle-Calédonie où le chiffre de la population indigène est tombé à 23,000. On y compte en outre 6,000 colons européens, dont près de 4,000 Francais, 3,400 soldats et fonctionnaires et 11,000 déportés et libérés.

Que la présence de cette dernière catégorie de résidents soit un obstacle aux progrès de l'immigration, ce n'est pas douteux. En cinq années l'émigration libre n'a fourni qu'un contingent de 751 colons, dont 330 Français, 382 Anglais et 39 de nationalités diverses. L'abbé Raynal, dans son *Histoire philosophique et politique des Européens aux Indes*, représentait les malfaiteurs déportés contractant dans leur exil « le goût du travail et aussi des habitudes qui les remettaient sur la voie de la fortune ». Imbu de la phraséologie humanitaire et sentimentale de la fin du XVIIIe siècle, il essaye en vain de montrer combien « cette modération dans les lois pénales, conforme à la nature humaine qui est faible et sensible, capable du bien même après le mal, s'accorde avec l'intérêt des États civilisés ». Les résultats obtenus en Amérique et en Australie n'ont pas confirmé les assertions de l'abbé Raynal, auxquelles d'ailleurs les colonies américaines ne voulaient rien entendre, protestant énergiquement contre un système qui convertissait alors le Maryland en un vaste établissement pénitentiaire.

L'insurrection des États-Unis affranchit l'Amérique de cette humiliante servitude, de même que les énergiques protestations de l'Australie contraignirent l'Angleterre à renoncer à un système de transportation pénale qu'aucune de ses colonies n'a, depuis, consenti à subir. La France sera-t-elle plus heureuse dans ses tentatives et l'application de la loi de 1885 donnera-t-elle les résultats qu'en attend le législateur? Il est encore trop tôt pour se prononcer sur cette grave question.

C'est autour de Nouméa, chef-lieu de la colonie et résidence du gouverneur, que se groupent les pénitenciers, que se trouvent les postes militaires et les centres de population. Nouméa, nommée d'abord Port-de-France, et à laquelle on restitua son nom indigène, est le principal entrepôt de l'île. Fondée en 1854, après la soumission de la tribu du même nom, Nouméa, écrit M. E. Reclus, « occupe une belle position commerciale vers l'extrémité méridionale de l'île, sur la côte tournée vers l'Australie. Elle est située sur une péninsule montagneuse, découpée de baies et de criques et entourée d'îles et d'îlots; une grande brèche ouverte dans la barrière extérieure des récifs communique avec plusieurs rades, toutes parfaitement abritées; la principale, qui s'ouvre au nord-ouest entre l'île Nou et la presqu'île Ducos, pourrait recevoir une flotte. » Tout le commerce de la Nouvelle-Calédonie se concentre dans ce port. Ce commerce s'élève, en moyenne, au chiffre de 12 millions par année, dont 9 à l'importation et 3 à l'exportation. Cette dernière est alimentée surtout par le nickel, dont on exploite d'importants gisements dans la vallée du Diahot. A l'extrémité méridionale de la grande terre, se trouvent l'île des Pins, les îles Pott et Art, toutes trois habitées.

Nouméa est le seul port et aussi la seule ville de la Nouvelle-Calédonie. En dehors de Nouméa, on ne rencontre que des centres secondaires, dont quelques-uns, toutefois, semblent appelés à une certaine importance. Tels sont Paita, où l'élevage du bétail se développe; Bouloupari, la Foa et Moindou, où l'on cultive le tabac, le café et le maïs; Gomen, Manghine et Bongi, centres miniers; Kanala, pourvue d'une belle baie; Saint-Louis et Mont-d'Or, stations de missionnaires.

Le sol et le climat de la Nouvelle-Calédonie se prêtent bien à l'élevage du bétail : bœufs, moutons et chevaux, mais jusqu'ici on s'est surtout occupé de l'élevage des bœufs, dont le nombre dépasse 120,000. Au début de l'occupation, des concessions considérables de terres ont été faites aux colons qui ont négligé l'agriculture pour se livrer à la production, plus lucrative, de la viande, mais l'accroissement rapide du bétail n'a pas tardé à appauvrir les pâturages surmenés. « L'élevage du gros bétail, dit un rapport officiel, n'est pas normal dans la Nouvelle-Calédonie; il est au contraire absolument surmené. La meilleure preuve en est que la production dépassant sensiblement la consommation, les éleveurs en sont venus à se préoccuper de la question des débouchés et à préconiser la création d'une société ayant pour but la préparation de la viande conservée. C'est là un terrain sur lequel ils auront bien de la peine à lutter avec leurs concurrents australiens et américains. »

Les prix qui font cours à Nouméa ne permettent guère, en effet, d'autoriser ces espérances. « Ces prix, constate le même rapport, constituent une cherté excessive par rapport surtout avec l'Australie. Puis les trois quarts des bœufs sont errants à l'état sauvage et ravagent les cultures environnantes, d'où réclamations incessantes des propriétaires et hostilité des indigènes qui en sont les premières victimes sur leurs réserves. Ce fut même là une des causes indéniables de l'insurrection canaque en 1878. » L'élevage des moutons n'a donné que de médiocres résultats, par suite de l'existence d'une graminée, *andropogon allionii*, dont les piquants blessent ces animaux et les font mourir.

A l'est des Nouvelles-Hébrides et à 1,220 kilomètres de la Nouvelle-Calédonie, l'archipel des îles Viti ou Fiji se déploie en un vaste cercle dont le diamètre dépasse 600 kilomètres, entre le 15e et le 19e degré de latitude sud. Leur superficie totale est de 20,806 kilomètres carrés, leur population de 124,919 habitants, dont 110,000 indigènes, 2,000 Européens, le reste composé de métis, de travailleurs hindous et d'émigrants polynésiens. L'Angleterre prit possession, en 1874, de ces terres découvertes par Tasman, successivement visitées par Cook, Bligh, Wilson, Dumont-d'Urville et Wilkes.

C'est toujours un sujet d'étonnement quand on côtoie ces archipels si riants, si riches et si fertiles de l'océan Pacifique, de penser que l'on a sous les yeux les dernières citadelles de la barbarie ; qu'elle s'est cantonnée là, dans ces forêts verdoyantes, qu'elle y règne depuis un temps immémorial, et que sous ce climat voluptueux et doux, où tout semble à souhait pour la vie indolente, règnent les passions les plus violentes et les appétits les plus brutaux. Les côtes sont poissonneuses, la terre se couvre de fleurs et de fruits; pour vivre, l'indigène n'a souvent qu'à recueillir sa nourriture ; le sol produit sans travail et l'homme récolte sans efforts. On s'imaginerait que l'histoire de ces peuplades, ignorantes du froid, de la faim et des privations, n'est qu'un long poème de paresse et de vie contemplative. Peu d'histoires au contraire contiennent autant de récits dramatiques, de crimes et d'excès, de vices et de misères, de tortures et de souffrances que celle de ces pays aimés du soleil et favorisés entre tous. Il semble qu'affranchi de la nécessité de pourvoir, par un labeur incessant, à ses besoins multiples et quotidiens, l'homme n'applique son intelligence qu'à nuire à ses semblables, à les asservir aux exigences des monstrueux caprices d'une imagination oisive et cruelle.

L'histoire des îles Fiji en fait foi. Situé sous les tropiques, l'archipel des Fiji comprend environ deux cent cinquante îles ou îlots dont 80 seulement sont habités. Perdues dans cet immense océan Pacifique, ces îles font, sur la carte, l'effet de points minuscules à peine visibles ; mais Viti-Levu, l'une d'elles, est aussi grande que la Corse ; Vanua est trois fois plus étendue que l'île Maurice et dix fois plus que la Barbade ; la superficie de cet archipel dépasse celle des îles anglaises des Indes occidentales, y compris la Trinité. Sur les flancs arrondis des collines, d'épaisses forêts aux nuances variées déroulent au long de la côte leur verdure éternelle ; dans les vallées, à l'humus riche et profond, sillonné de nombreux cours d'eau, croissent en abondance bananiers, arbres à pain, orangers, citronniers. Çà et là des anses sablonneuses, couvertes de cocotiers, servent d'estuaires à des rivières navigables jusqu'à une certaine distance dans l'intérieur, mais que défendent les récifs madréporiques.

Dumont-d'Urville tenait cet archipel pour l'un des plus dangereux du Grand Océan à cause de ces récifs de corail qui rendent ses abords difficiles. « Ces récifs, dit le Dr Rochas, forment çà et là de petites îles couvertes d'une puissante végétation ; ils accroissent la circonférence d'autres îles d'une constitution différente, en formant dans tout leur pourtour une plage marécageuse, recouverte de palétuviers, où s'accumulent les sables, la vase et les détritus d'une végétation intense. » Ces îles ont une double origine : volcaniques au centre, elles sont entourées d'une barrière madréporique élevée par les zoophytes.

Dans l'île de Viti-Levu, la plus considérable, et dont la superficie est de 10,645 kilomètres carrés, les volcans éteints se succèdent, soulevant à 1,200 et à 1,500 mètres d'altitude leurs sommets verdoyants. De nombreux cours d'eau l'arrosent et aussi une rivière navigable, le Waï-Levu, que les embarcations remontent jusqu'à 120 kilomètres de son estuaire. Sur les deux rives du Waï-Levu se déroulent de vastes plaines qui vont rejoindre la chaîne montueuse dessinant l'arête dorsale de l'île. Les villages se groupent au long de son cours et sur les côtes. Viti-Levu est, en outre, entourée d'une ceinture d'îlots et de petites îles, dont la plus importante est Ovalaou; son port, Suva, est le centre de la population européenne, la résidence des consuls et des missionnaires.

Ce n'est pas sans quelques appréhensions que les navigateurs pénètrent dans la lagune qui forme le port de Suva. Des récifs de corail, épouvantail du marin, la séparent de l'Océan qui mugit au dehors et va se briser sur la muraille sous-marine. La ville de Suva est de construction récente. Les maisons neuves se détachent sur un fond de verdure épaisse. A l'est, sur une hauteur, apparaissent les constructions de l'hôtel du gouverneur. « L'ensemble du paysage, écrit M. de Hubner, produit l'effet d'une idylle. Rien de saisissant, rien qui parle à l'imagination, rien même qui soit pittoresque, mais tout est paisible, gracieux, étrange. Tournez vos regards vers l'ouest, et vous découvrirez tout un dédale de dômes, de pics, de rochers qui, comme contraste avec les coteaux bas qui sont devant vous, rappellent, malgré leur peu d'élévation, les chaînes des Alpes, des Pyrénées, du Caucase. Un pic d'une forme bizarre est appelé par les marins le *Pouce*. Le nom n'est pas poétique, mais il rend bien l'idée de la chose. C'est la terre inhospitalière et inaccessible qui montre le poing aux navigateurs. L'ensemble du dessin fantastique et du coloris magique retient l'œil, excite la curiosité, vous fascine, vous enlève insensiblement aux réalités de la vie et déroule devant vous les horizons nouveaux d'un monde idéal. » Suva, la ville moderne, a remplacé Levuka, autrefois capitale des Fiji, assise au pied d'une montagne aux assises superposées. Sur ces assises, de petites villas se détachent dans un cadre de verdure sombre. Au long de la plage se succèdent des maisonnettes en bois recouvertes de toitures en fer plissé.

Au nord-est de Viti-Levu, et séparé d'elle par un détroit de 75 kilomètres, Vanua-Levu, la seconde île du groupe comme superficie, renferme une population d'environ 20,000 âmes. Volcanique comme sa voisine, Vanua-Levu dessine au nord-est deux larges péninsules qui enserrent dans leurs bras repliés la large baie de Nateva aux eaux paisibles. Autour de cette terre gravitent les petites îles de Vouna, Yendoua, Rambé et Kamia. Au sud-est de Vanua-Levu apparaît Taviuni, surnommée le jardin des Fiji; le détroit de Somo-Somo sépare ces deux îles, toutes deux salubres et d'une rare fécondité. Les cultures tropicales y réussissent admirablement, et les forêts abondent en essences rares et variées; les côtes sont des plus poissonneuses et le sous-sol recèle d'importants gisements de cuivre et de nickel. Les autres îles de l'archipel, Goro, Ngan, Kandavu, Ovalau, sont de moindre étendue et de moindre importance.

La race qui peuple ce groupe d'îles est d'origine mélanésienne, intelligente, industrieuse, mais peu courageuse. Courbée sous un joug despotique, elle a longtemps subi

celui de Thakambau, le « roi des Cannibales », comme on le désignait alors, chef habile et rusé qui façonna son peuple à l'obéissance et comprenant son impuissance à résister aux blancs, ménagea la transition qui amena la prise de possession par l'Angleterre. En 1854 il fit profession publique de christianisme et abjura le cannibalisme. Ce ne fut que trois ans plus tard qu'il consentit à renoncer à la polygamie et reçut le baptême. Peu après, l'influence des étrangers, séduits par sa conversion, le faisait reconnaître par l'Angleterre roi des îles Fiji et le vieux païen cannibale octroyait à ses sujets une constitution des plus libérales, mais dont ces derniers se gardèrent bien de réclamer les bénéfices. En septembre 1874, il abdiquait et cédait officiellement son royaume à l'Angleterre. Cet acte d'abnégation, motivé par les sérieuses appréhensions que lui inspirait Maafu, roi de Tonga, fut récompensé par une pension que lui alloua le gouvernement anglais. Affranchi des soucis du pouvoir, Thakambau accepta l'invitation que lui adressa Sir Hercules Robinson, de visiter Sydney. Il s'y rendit à bord d'un bâtiment de guerre mis à sa disposition et passa un mois à Sydney, fort étonné de tout ce qu'il y vit, puis il rentra chez lui. Mais la civilisation devait lui être fatale; il revint d'Australie avec la rougeole et mourut peu après, non sans avoir communiqué son mal à son entourage. L'épidémie importée par lui sévit avec violence dans tout l'archipel et coûta la vie à plus de 40,000 Fijiens.

Aux îles Fiji se trouve le point de rencontre et de jonction des deux races qui ont peuplé l'Océanie : la race négrito, aux cheveux crépus et au nez aplati, et la race bronzée, au type caucasique et aux cheveux lisses. « La population des Fiji, écrit le Dr Berthold Seeman, semble, d'après les traits physiques, provenir d'un mélange de Malais et de Papous. Les indigènes n'ont pas la beauté régulière de ceux de la Nouvelle-Zélande, des îles Havaï et de Tahiti, mais ils n'ont pas non plus le caractère d'abjection des Mélanésiens purs de l'Australie et de la Nouvelle-Calédonie. Ils sont grands, agiles, vigoureux ; le haut du visage est large, le nez gros et aplati, la bouche grande ; les yeux, farouches, sont surmontés de hauts sourcils ; les lèvres sont épaisses, les dents blanches, les cheveux abondants et crépus ; le ton de la peau est d'un noir jaunâtre assez semblable à la fumée et très différent de la teinte cuivrée des Polynésiens. Tel est le type général ; toutefois, beaucoup d'indigènes en diffèrent par la coupe de la figure et la couleur de la peau ; ce sont des métis issus des relations de l'archipel polynésien de Tonga avec les Fijiennes, car les vents soufflant de l'est à l'ouest pendant dix mois de l'année poussent les migrations dans cette partie de l'Océanie. »

Bien que situées sous le tropique du Capricorne, les îles Fiji jouissent d'un climat relativement tempéré et salubre, grâce aux brises régulières et aux pluies abondantes. Le sol y est d'une merveilleuse fécondité et des plus aptes aux cultures intertropicales. Les forêts abondent en essences variées et de qualité supérieure et aussi en arbres fruitiers. « La variété des produits végétaux est infinie, écrit M. Vivien de Saint-Martin ; à côté des racines comestibles, des plantes médicinales, des parfums, le tabac, le tamarin et le café y réussissent, ainsi que la patate douce, le maïs, la canne à sucre ; celle-ci a dû être importée, la canne indigène étant de médiocre qualité ; on remarque cependant une variété de canne à sucre de couleur pourpre qui atteint la hauteur de

5 mètres. » Lors de la guerre de sécession aux États-Unis, la culture du cotonnier prit, dans ces îles, une grande extension, mais la paix qui mit fin à la crise amena une baisse considérable de prix et la plupart des plantations de coton des Fiji furent abandonnées ; la production du copra et aussi de la noix de bancoule, très commune dans l'archipel, a remplacé celle du coton.

Depuis que l'Angleterre occupe les Fiji, le commerce de l'archipel a pris un essor rapide. Il se chiffre actuellement par un total de 15 millions, dont 5 à l'importation et 10 à l'exportation. Cette exportation, qui consiste principalement en sucre, copra, bananes et fruits tropicaux, est desservie par 60 vapeurs et 30 navires à voile. La presque totalité de ce commerce s'effectue avec la Nouvelle-Zélande et l'Australie. En prenant possession de cet archipel et en le civilisant, l'Angleterre a fait œuvre utile ; elle a surtout fait une excellente affaire.

Au sud de la Nouvelle-Calédonie et des Fiji, à égale distance de ces deux groupes et aussi de la Nouvelle-Zélande, se trouve l'île Norfolk, moins importante par sa superficie et ses ressources que par son étrange histoire qui résume en quelques traits saisissants ce que fut, ce qu'est aujourd'hui et ce que peut devenir cette Océanie encore peu connue.

Nous avons dit plus haut qu'avant d'être une ville riche et prospère de près de 400,000 habitants, Sydney débuta par être le grand exutoire de l'Angleterre, le lieu d'internement des *convicts*. Parmi ces malfaiteurs que la Grande-Bretagne expédiait aux extrémités du monde, se trouvaient des criminels tellement endurcis et corrompus qu'aucune discipline, même la plus rigoureuse, n'avait prise sur eux. Ils tuaient pour tuer ou se faire tuer; ils assassinaient leurs gardiens et suscitaient parmi leurs compagnons de misère des révoltes terribles. Pour en avoir raison, le gouverneur Phillips fit transporter les plus dangereux à l'île Norfolk. Là, courbés sous le fouet de geôliers impitoyables, fusillés au premier signe de résistance, à peine nourris, on les employa aux travaux les plus rudes. Traités comme des bêtes de somme, punis pour la moindre faute avec une rigueur implacable, ils vivaient peu de temps, mais de nouveaux envois comblaient les vides. La menace d'être envoyés au pénitentiaire de Norfolk terrorisait à Sydney les plus récalcitrants. Ils savaient que l'on n'en revenait jamais; pour eux, c'était l'enfer avec toutes ses horreurs. On se racontait en frémissant qu'exaspérés par les mauvais traitements qu'ils subissaient, à bout de forces et sans espoir, les *convicts* de Norfolk tiraient entre eux au sort à qui tuerait son compagnon de chaîne.

L'Angleterre a la main lourde. Ce régime de compression farouche et de répression sans merci ne régnait pas seulement alors dans ses pénitentiaires, mais jusque dans son armée, soumise aux châtiments corporels, et à bord de ses navires. Insultés, frappés, mis aux fers, privés de nourriture, souvent pour le plus léger délit, les équipages se soulevaient parfois et peuplaient de déserteurs les îles de la Polynésie. Assurés d'être pendus s'ils étaient repris, ils préféraient à la certitude du sort qui les attendait une existence misérable au milieu des indigènes.

Ainsi raisonnèrent les marins du bâtiment de guerre *Bounty*, quand, en 1789,

après leur révolte, ils se virent maîtres du navire et de leur capitaine Bligh, dont les violences et les mauvais traitements avaient épuisé leur résignation. Ils se sentirent perdus et n'eurent plus qu'une pensée : disparaître. Mais où se cacher, si ce n'était parmi ces îles sans nombre, encore inconnues, peuplées de sauvages féroces et cannibales ? Abandonnant à leur sort, en haute mer, dans une embarcation approvisionnée de vivres et d'eau, le capitaine et les officiers qu'ils ne voulurent pas tuer, ils naviguèrent de leur mieux à travers l'océan Pacifique et abordèrent aux îles de la Société. Là, ils enlevèrent de force un certain nombre de femmes et s'engagèrent avec leur navire dans le dédale des îles Pomotou, au débouché desquelles ils découvrirent l'île inhabitée de Pitcairn, aux abords escarpés, aux côtes dénudées, à l'aspect menaçant. Ici, du moins, on ne viendrait pas les chercher. Ils se savaient aux antipodes de l'Europe, hors de toute route maritime. Ils débarquèrent avec leurs captives, déchargeant le navire de tout ce qui pouvait leur être utile ; puis, pour anéantir tout indice de leur existence, résolus à ne plus rien voir ni savoir du reste du monde, à s'enlever tout moyen et toute tentation d'y reparaître, ils incendièrent le navire et les embarcations.

Au début, les rixes, les querelles furent fréquentes ; elles durèrent, dirent les survivants, aussi longtemps que dura l'eau-de-vie. Ils s'en disputaient la possession, le partage des provisions, le droit de commander. Puis, quand l'eau-de-vie fut épuisée, les vivres réduits, force fut de se mettre au travail et tout alors changea d'aspect. Les femmes canaques, violemment arrachées à leur sol natal, se révélèrent ce qu'elles étaient, des créatures résignées et douces, auxquelles ils s'attachèrent et dont l'influence se fit sentir sur ces natures rudes et violentes. La nécessité leur apprit à s'entr'aider. L'intérieur de l'île était fertile ; le sol, bien cultivé, donnait un bon rendement. Ils défrichèrent et plantèrent ; ils se construisirent des demeures et se donnèrent des lois. En peu d'années la population s'accrut.

Longtemps on les chercha sur toutes les mers. Ordre était donné de les traiter en pirates ; mais comme, malgré toutes les enquêtes, on ne retrouva nulle part la trace d'aucun d'eux non plus que du navire, on en conclut que, dirigé par des mains inexpérimentées, le *Bounty* avait dû sombrer sur quelqu'un des innombrables récifs de l'océan Pacifique et s'était perdu corps et biens. On ne pensait plus à eux, et la révolte du *Bounty* n'était plus qu'une de ces légendes qui défrayent les récits du gaillard d'avant, quand on apprit, longtemps après, que l'île de Pitcairn, que l'on avait cru inhabitée jusqu'ici, contenait une population d'apparence métisse. Elle était gouvernée, ajoutait-on, par un vieillard d'origine européenne, patriarche obéi et respecté de la communauté. On sut enfin que ce vieillard était le dernier survivant de l'équipage du *Bounty*. Le temps avait passé et l'on ne songea pas à l'inquiéter. Puis, quand les faits se précisèrent, quand on connut l'ordre parfait qui régnait parmi cette population, la douceur et la pureté de ses mœurs, le respect dont les enfants entouraient leurs parents, l'égalité complète qui existait entre tous, on s'émut en Angleterre de cette étrange série d'événements, de ce roman océanien né d'un drame maritime, de cette idylle ébauchée par des matelots en révolte accouplés à des femmes sauvages, et réalisée par leurs descendants.

D'autre part, les mœurs s'adoucissaient en Angleterre. L'opinion publique s'était enfin prononcée contre les atroces traitements infligés aux détenus de Norfolk; le gouvernement avait ordonné l'évacuation de l'île et inaugurait, à la Nouvelle-Galles du Sud, un régime humain. Aussi, lorsqu'on sut que, par suite de l'accroissement de la population à Pitcairn, la terre manquait et ne pouvait nourrir ses habitants, eut-on l'idée, en 1856, de leur offrir de coloniser Norfolk abandonné. Ils acceptèrent. Plus de deux cents d'entre eux vinrent s'y établir, le gouvernement leur faisant l'abandon gratuit du sol, de 80 constructions qui y étaient édifiées, et leur fournissant, en outre des vivres, des semences et des instruments d'agriculture.

Il y a de cela 36 ans, et déjà la population a plus que triplé. On retrouve à l'île Norfolk les traditions de Pitcairn, le même mode de vie. Comme à Pitcairn, les familles sont nombreuses et les descendants y portent avec orgueil les noms de leurs ascendants, des matelots révoltés du *Bounty* : les Young, Christian, Adams et Quintel y abondent. La race est de haute taille, bien découplée, aux yeux et aux cheveux noirs, au teint olivâtre. Les femmes surtout sont belles; elles ont conservé l'usage des Polynésiennes d'orner leurs cheveux de guirlandes de fleurs naturelles. Leur costume est le même : un long peignoir flottant montant jusqu'au cou. Chose singulière, les enfants, malgré des mariages fréquents entre parents assez proches, sont forts et vigoureux; rien n'indique encore une dégénérescence de la race.

Certaines particularités frappent tout d'abord l'étranger qui visite l'île Norfolk : les maisons sont ouvertes : elles ne ferment qu'au simple loquet; le vol est inconnu et nul ne songe à mettre ce qu'il possède à l'abri des convoitises; puis une indifférence complète à ce qui se passe au dehors de l'île. Les événements extérieurs n'intéressent en rien ces descendants d'hommes qui, résolument, se sont isolés du monde, cloîtrés dans leur îlot et détachés brusquement de la vie commune, de cette vie active et fiévreuse dont la vapeur et l'électricité transmettent à toutes les parties de l'univers les pulsations quotidiennes, qui mettent New-York et San-Francisco, Calcutta et Hong-Kong, Yeddo et Bombay à portée de Paris et de Londres, qui apportent aux antipodes le récit d'une séance de Parlement, d'un événement ou d'un incident politique à l'heure même où le lecteur européen le parcourt dans son journal.

Ils ont aussi conservé le gouvernement patriarcal; leur magistrat est élu annuellement. Laissés libres de s'administrer, ils ne tolèrent parmi eux ni vins ni liqueurs spiritueuses. Ils vont même, par crainte de l'ivrognerie, jusqu'à interdire aux équipages de débarquer sur leurs côtes. Essentiellement agricoles, ils ne s'occupent de commerce que pour échanger le surplus de leurs produits contre des objets manufacturés d'Europe, surtout des étoffes et des effets d'habillement. Ils n'ont gardé de leur origine anglaise qu'une tendance très marquée pour les pratiques religieuses. Par contre, ils tiennent de leur ascendance maternelle une nature quelque peu indolente et rêveuse qui tempère en eux la rudesse du sang anglo-saxon.

C'est un contraste étrange de voir cette île, il y a un demi-siècle encore souillée de sang, théâtre des vices les plus infâmes et des répressions les plus cruelles, habitée aujourd'hui par une population issue d'hommes mis hors la loi, et vivant là paisible,



PALAIS DU GOUVERNEMENT, A HONOLULU.

isolée du monde, presque inconnue de lui et ne le connaissant pas, indifférente à ce qui nous passionne, repliée sur elle-même, s'administrant sans lois écrites, sans code, sans force armée et sans autre gouvernement qu'un vieux patriarche, le plus souvent oisif.

Bien que, nominalement, sous la juridiction de la Nouvelle-Galles du Sud, l'île Norfolk est en réalité une commune qui se gère elle-même, sans aucune intervention du dehors, réalisant ainsi, à l'extrémité de l'Océanie, le rêve de nos utopistes européens. Le sol est équitablement partagé entre les habitants. Lorsqu'un couple se marie, la communauté lui alloue 25 acres de terrain, environ 12 hectares, et les matériaux nécessaires à la construction d'une habitation. Deux hectares en culture suffisent largement, vu la fertilité du sol et la douceur du climat, aux besoins matériels de la famille; le surplus sert au pâturage.



Un village indigène aux îles Samoa.



L'île de Yap, l'une des îles Carolines.

IV. — MICRONÉSIE

L'ensemble des terres océaniennes que l'on désigne du nom de Micronésie se déploie au nord-est de la Mélanésie, dont le sépare la fosse maritime de Nares, à l'est des Philippines, au sud-est du Japon ; à l'ouest une nappe d'eau d'une superficie d'environ 200,000 kilomètres carrés, libre d'écueils, profonde de 2,000 à 3,000 mètres, s'étend vers les Philippines et la mer de Chine ; au nord, l'Océan se creuse, déroulant ses flots solitaires jusqu'à la fosse du Tuscarora et jusqu'au seuil de la mer de Behring. De l'archipel de Magellan, son extrémité septentrionale, à celui des Gilbert au sud, on compte plus de 4,000 kilomètres, sur lesquels la Micronésie sème les îles de peu d'étendue qui lui valent son nom et les nombreux îlots qui les relient. La superficie totale de ces terres insulaires n'excède pas 4,000 kilomètres carrés que peuplent environ 100,000 habitants. Les terres principales de la Micronésie sont : l'archipel de Magellan, les Mariannes, les Carolines, les îles Palaos, Marshall et Gilbert.

Lorsque, après avoir heureusement franchi, ainsi que nous l'avons dit plus haut, le détroit qui porte son nom, Magellan déboucha enfin dans l'océan Pacifique, une seule idée hantait ce cerveau puissant : regagner le temps perdu, forcer de voiles et atteindre le grand archipel d'Asie. Ignorant des distances qui l'en séparaient, des myriades d'îles dont était semé cet océan nouveau sur lequel il s'engageait, il fit

route au nord-est, naviguant pendant des mois sans se lasser, décrivant une courbe immense, mais suivant d'instinct la route qui devait le conduire au terme, favorisé par les vents et les courants de cette mer, sur laquelle il ne devait rencontrer ni cyclones ni tempêtes, comptant les jours qui le séparaient de sa conquête, et aussi de la mort.

Le 6 mars 1521, il relevait au large un groupe d'îles, le premier archipel de la Micronésie entrevu par un Européen. Au centre, l'île de Guam, la plus importante des Mariannes, dressait au-dessus des flots ses hauts sommets couverts de forêts, ses côtes envahies par une abondante végétation. La longue chaîne d'îles, orientée du nord au sud, semblait lui barrer la route, lui masquer les Philippines. C'était au delà, à 500 lieues dans l'ouest, que se trouvaient Luçon et Mindanao, le seuil de cet archipel asiatique cherché sur tant de mers. Les Mariannes ne l'arrêtèrent pas; il les contourna, suivi par toute une flotte de canots aux grandes voiles carrées, montés chacun par 50 à 100 indigènes. Frappé du spectacle curieux qu'offrait cette multitude d'embarcations dont la mâture et la voilure lui rappelaient les felouques de la Méditerranée, il baptisa d'abord ces îles du nom de *Islas de las Velas latinas*, « îles des Voiles latines »; puis, ayant accueilli à son bord quelques indigènes qui, séduits par la vue du fer qu'ils voyaient pour la première fois, cherchèrent à en dérober des fragments, il les appela *Islas de los Ladrones*, « îles des Larrons ». Plus tard, enfin, se conformant à un vieil usage espagnol, il les porta sur ses cartes sous la dénomination d'*Archipel Saint-Lazare*, d'après l'évangile du jour où il les découvrit.

A leur retour en Europe, ses compagnons firent une si merveilleuse description des pays qu'ils avaient visités, que Charles-Quint conçut le projet de joindre l'Orient à l'Occident par la conquête de toutes ces îles dont, pour la première fois, l'existence était révélée à l'Europe. Maître du Mexique et de l'Amérique centrale, de 800 lieues de côtes sur le Pacifique, le tout-puissant empereur, arbitre de l'Europe, ne voyait pas de bornes à sa domination. Entre les rives du Mexique et l'archipel d'Asie, l'imagination surexcitée des hardis marins espagnols rêvait une succession ininterrompue d'archipels riches en or et en épices, séparés par des bras de mer faciles à franchir, étapes préparées par la nature et destinées à relier les deux continents. Tout un monde nouveau s'ouvrait à leurs yeux éblouis. On ajoutait foi aux récits les plus surprenants, aux assertions les plus étranges. L'or du nouveau monde, les produits précieux de l'Asie affluaient et levaient tous les doutes; ce que l'on voyait, ce que l'on touchait, autorisait à tout croire.

Sur l'ordre de Charles-Quint, le général Ruy Lopez de Villalobos mit à la voile. Il devait vérifier le rapport des compagnons de Magellan, compléter ses découvertes, achever ses conquêtes. Villalobos reconnut les Carolines orientales, les Palaos, Luçon, Saragan; mais, à court de vivres et de munitions, ne pouvant ni combler les vides de son effectif ni remplacer ou réparer sa flottille, échoué, comme une épave, à Amboine, il y mourut à bout de forces, rongé par le chagrin, désespéré de ne pouvoir rentrer triomphateur en Espagne. Il avait cependant accompli des prodiges avec les faibles ressources dont il disposait. Lancé ainsi aux extrémités du monde, il avait tenté

l'impossible : conquérir avec une poignée d'hommes des archipels peuplés de millions d'indigènes, planter et maintenir sur ces terres inconnues le pavillon confié à sa garde.

La mort de Villalobos n'était pas pour décourager ses successeurs. Jamais l'Espagne ne fut plus riche en hommes qu'à cette époque. Un souffle ardent soulevait ce peuple enfiévré de sa grandeur, ne doutant de rien, convaincu qu'il était appelé à conquérir et à gouverner le monde. Jamais la fierté castillane ne fut plus et mieux justifiée ; jamais autant de héros, illustres ou obscurs, n'allèrent plus hardiment audevant de l'inconnu, à l'encontre de tous les obstacles, emportés par une force irrésistible, mélange singulier de soif de l'or, d'amour des aventures, de ferveur religieuse et d'orgueil patriotique.

Après Charles-Quint, Philippe II. Après Magellan et Villalobos, Michel Lopez de Legaspe. Philippe II reprit les projets de son père, Legaspe fut chargé de les exécuter. Sur l'ordre du roi d'Espagne, le gouverneur du Mexique, don Luis de Velasco, équipe une nouvelle flotte dont Legaspe prend le commandement. Parti en 1563, au moment de la mousson, les vents d'ouest le poussent rapidement sur la route déjà suivie en partie par Magellan. Il relève l'archipel de Saint-Lazare qui, débaptisé une fois de plus, en 1668, devait recevoir, en l'honneur de la feue reine d'Espagne, Marie-Anne d'Autriche, le nom d'îles Mariannes qui lui est définitivement resté. Il y débarqua et planta sur la plage, à côté de l'étendard d'Espagne, la croix chrétienne, prenant possession de ces îles au nom du roi son maître. Bien accueilli par les habitants, auxquels il promit d'envoyer des missionnaires pour les instruire, il n'y fit qu'un court séjour et se dirigea sur les Philippines dont il compléta la conquête. Plus importantes et plus riches que les Mariannes, les Philippines l'absorbèrent, lui et ses successeurs. Ce beau fleuron ajouté à la couronne d'Espagne leur fit oublier longtemps l'archipel voisin. Ils l'eussent entièrement négligé sans le zèle des missionnaires, aussi impatients de porter dans ces contrées la croix du Christ que ces intrépides soldats l'étaient de les soumettre.

Un de ces missionnaires a joué un grand rôle dans l'histoire des îles Mariannes. Don Luis Diego de Sanvitores, descendant d'une illustre maison de Burgos, comptant le Cid parmi ses aïeux, était entré dans la Compagnie de Jésus et avait professé à l'Université d'Alcala. Le clergé espagnol d'alors se recrutait fréquemment parmi les plus grandes familles du royaume. L'Église, et surtout la Compagnie de Jésus, était une armée enflammée du zèle de Dieu, impatiente d'étendre son empire, aspirant, elle aussi, à l'universelle domination. Passionnés pour la conquête des âmes, asssoiffés de martyre, les missionnaires affrontaient les dangers avec la même intrépidité que les marins et les soldats. Les supérieurs de la Compagnie avaient peine à modérer le zèle de leurs ardents acolytes qui, tous, brûlaient du désir d'illustrer leurs noms et de conquérir une place dans le martyrologe déjà long du XVI[e] siècle. Sanvitores obtint d'eux d'être envoyé au Mexique, où le vice-roi, comte de Baños, essaya vainement de le retenir, séduit par son éloquence et frappé des conversions nombreuses qu'il faisait. Si vaste que fût ce champ nouveau, il ne satisfaisait pas encore les vœux de Sanvitores. Pionnier du christianisme, il aspirait à le prêcher là où le nom du Christ était

encore inconnu. Les Philippines l'attiraient; il sollicita et obtint la permission de s'y rendre.

Parti d'Acapulco le 5 avril 1662, il abordait aux Philippines le 10 juillet suivant, après avoir fait escale dans l'archipel des Mariannes, où les indigènes lui rappelèrent la promesse de l'amiral de Legaspe de leur envoyer des missionnaires d'Espagne. Touché par leur accueil, par le désir qu'ils manifestaient de le voir se fixer au milieu d'eux, saisi d'un grand trouble religieux à la pensée qu'ils attendaient depuis des années l'exécution d'un engagement solennel, il crut en outre entendre, dans le silence de la nuit, une voix mystérieuse l'appeler par son nom et lui dire qu'il avait reçu la mission de faire connaître l'Évangile à ces pauvres insulaires. A peine débarqué aux Philippines, il fit part de cet appel d'en-haut à son supérieur ecclésiastique, don Michel Solano, qui essaya vainement de le dissuader, charmé, lui aussi, du zèle religieux de ce nouvel apôtre qui, en peu de temps, apprenait la langue tagale et conquérait, par sa douceur persuasive, une grande influence parmi ces populations jusqu'alors rebelles aux enseignements des missionnaires.

Pour triompher de la résistance qu'il rencontrait, Sanvitores s'adressa à Philippe IV et à la reine. Dans deux mémoires touchants qu'il leur adressa, il représenta avec force l'état d'ignorance et d'abandon de ces malheureux indigènes, leur ardent désir de recevoir les enseignements et les consolations de l'Église, leur foi naïve et vague ne sachant à quoi s'arrêter et se fixer, le danger qu'ils couraient « d'être infectés du mahométisme qui se répand de tous côtés, et qui fait tous les jours de nouveaux progrès, à la honte du catholicisme ».

Philippe IV se mourait quand ce mémoire lui parvint. Devançant l'événement et le prédisant, le hardi missionnaire n'hésitait pas à lui rappeler ses devoirs et « l'heure fatale où le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, doit l'appeler au jugement et lui dire ces paroles redoutables : « Rendez compte de votre administration. » Le 24 juin 1665, Philippe IV donnait ordre au gouverneur des Philippines de fournir au nouvel apôtre « tous les vaisseaux et les secours nécessaires pour travailler à la conversion des indigènes des îles Mariannes ». Lui-même succombait le 17 septembre de la même année.

Malgré ces ordres formels, le mauvais vouloir des autorités des îles Philippines entrava, plus de deux ans encore, le zèle de Sanvitores, mais la reine lui vint en aide. Le 15 juin 1668, il débarquait aux Mariannes où il devait jouer un si grand rôle, convertir les indigènes et obtenir, le 2 avril 1672, cette palme du martyre à laquelle il aspirait de toutes les forces de son âme.

Sa mort fut le prétexte et le point de départ d'une de ces guerres d'extermination dans lesquelles se révélait le sombre et fanatique génie de l'Espagne. Doux et humble de cœur, Sanvitores en avait retardé l'explosion. Vénéré comme un saint par les indigènes aussi bien que par ses compatriotes, sa haute autorité, son éloquence persuasive, son amour pour ses ouailles, avaient prévenu l'inévitable conflit entre la race conquérante et la race convertie à la foi, mais non soumise par la force. Les *Chamorros*, issus d'un fonds indonésien mélangé de Papouas et de Négritos, étaient fiers,

soucieux de leur autonomie et de leur indépendance. Sur un sol fertile, sous un climat chaud mais salubre, dans leurs épaisses forêts et au milieu d'une végétation luxuriante, ils vivaient heureux et paisibles au sein de l'abondance. Contenues par le respect que leur inspirait Sanvitores, les convoitises des Espagnols se déchaînèrent à sa mort. Pour le venger, il ne fallait rien moins que la conquête.

La lutte éclata, âpre, furieuse, entre une poignée d'envahisseurs disciplinés et bien armés, et 60,000 indigènes sans autre moyen de défense que des arcs, des flèches et des lances. La guerre fut longue, mais le résultat n'en fut pas douteux un instant. Écrasés, décimés, les *Chamorros* ne se soumirent pas, ils moururent. En 1710 on n'en compte plus que 3,539; en 1741 il n'en restait que 1,816. Rarement vit-on dépopulation aussi rapide; rarement aussi modifications plus profondes se produisirent chez un peuple dans un aussi court espace de temps. On aurait peine à reconnaître, dans le portrait que Sanvitores et ses contemporains ont tracé des Chamorros, les descendants éteints et dégénérés de cette race brillante. Vifs, gais, intelligents, pleins d'énergie et de fierté, agriculteurs habiles, hardis marins, robustes et de haute taille, experts dans l'art de conduire et diriger leurs canots, les anciens Chamorros étaient en tout supérieurs aux indigènes des Philippines. Quand le gouvernement espagnol prit des mesures pour arrêter enfin l'œuvre de dépopulation, il était trop tard. Épuisés par la misère et les mauvais traitements, les survivants n'avaient ni la force de réagir ni celle de se remettre au travail. L'Espagne dut faire venir des Philippines un certain nombre de familles tagales et repeupler lentement une contrée dépeuplée en quelques années.

Race conquérante, dure à elle-même et aux autres, intrépide et fanatique, la race espagnole n'a pas été une race colonisatrice. Semblable à ces hardis pionniers de l'Amérique du Nord qui s'enfoncent chaque jour plus avant dans les solitudes du Far-West, détruisant les Indiens, faisant de larges trouées dans les forêts, frayant la voie à la civilisation dont ils sont les enfants perdus, l'avant-garde inconsciente, à laquelle ils empruntent surtout ses moyens de destruction, l'Espagnol du XVI[e] et du XVII[e] siècle a pénétré dans le nouveau monde et dans l'Océanie comme la cognée dans l'arbre séculaire qu'elle couche à terre. Éblouie par l'éclat et la rapidité de ses conquêtes, par cette audace inouïe et cette fortune sans pareille qui, de l'Orient à l'Occident, de l'Amérique à l'Asie, faisaient flotter son drapeau victorieux sur des ruines entassées et des peuples décimés, l'Europe vit longtemps dans l'Espagne, comme plus tard dans l'Angleterre, la puissance colonisatrice par excellence.

L'or cachait le sang; l'éclat de la domination voilait la misère et l'abjection des autochtones asservis. Partout où l'Espagnol passait comme un vent de colère et de tempête, le vide se faisait, et, sur le sol en friche, les rares survivants erraient affamés et traqués. Conquérir n'est pas coloniser, supprimer n'est pas édifier, et, de ces immenses contrées à travers lesquelles l'Espagne a promené son génie conquérant, à peine lui reste-t-il aujourd'hui quelques possessions, incertaines comme Cuba, précaires comme les Philippines. Elle a perdu tout le nouveau monde, du Texas et de la Floride au cap Horn, et ce n'est pas à elle qu'ont profité le génie d'un Colomb, les prodigieuses audaces

d'un Cortès, d'un Pizarre, d'un Almagro, la ténacité d'un Magellan, les vertus d'un Sanvitores. Elle a cherché à se substituer aux races vaincues, non à les élever à elle, à les instruire, à les civiliser. Là où elle a réussi dans son œuvre, elle a vu se dresser devant elle, menaçants et haineux, ses sujets révoltés, et, après des luttes fratricides, elle a vu lui échapper ses plus belles conquêtes. Là où elle avait semé la ruine, elle a récolté la tempête. Les descendants de ceux qui avaient vaincu pour elle se sont armés contre elle; ils ont hérité des colères des indigènes dépossédés et les ont vengés.

Terres d'origine volcanique au nord, d'origine madréporique au sud, les îles Mariannes sont au nombre de dix-sept. Le groupe du nord dont les îles principales sont Pagan, Grigan, Anatagan et Gugan, est montueux et accidenté, ses plus hauts sommets n'excèdent toutefois pas 800 mètres. Plus basses, les îles du sud : Guam, Rota, Aguigan, Tinian et Saypan, sont aussi plus étendues et plus fertiles; Guam, ou Guajam, est la plus importante et la plus peuplée. Par sa structure géologique elle participe à la double origine de l'archipel: un récif madréporique borde ses côtes escarpées; à l'intérieur, le sol se soulève, formant un large plateau que recouvrent des savanes étendues et que dominent de hautes collines envahies par les forêts. Dans la partie la plus étroite de l'île se trouve la ville d'Agana, le seul centre un peu considérable. Sur la côte inhospitalière les ports sont rares ; celui de Tarafofo est situé sur la côte orientale, ouverte aux vents et peu fréquentée. La plage occidentale est défendue par une barrière presque ininterrompue de récifs, au travers desquels s'ouvrent les baies de Mérizo et de Oumatai, le port de San-Luis de Caldera, et celui d'Agana accessible seulement aux embarcations.

Un détroit de 50 kilomètres sépare l'île de Rota ou Sarpan de l'île de Guam. On n'y rencontre qu'un seul centre de population, Sossanhaya, et les rives escarpées n'offrent que deux ancrages dangereux. Tinian, île madréporique, n'a ni cours d'eau ni sources, mais de petits lacs dénommés *Jagois* par les indigènes et que remplit une eau abondante. Le sol est fertile, les forêts recouvrent les collines, mais le climat est insalubre. Il n'en est pas de même de l'île Saypan qui possède un bon port, Tanapac, sur sa côte occidentale, et un centre, Anaguan, le plus considérable de l'archipel après celui d'Agana.

Le climat des îles Mariannes est généralement salubre, bien que la température très élevée se maintienne, en moyenne, à 27 degrés. « La flore, écrit M. Vivien de Saint-Martin, se rapproche de celle de l'archipel asiatique, et plus particulièrement de celle des Philippines, dont plusieurs espèces ont en outre été directement importées par les Espagnols et sont devenues sauvages. Le riz et la canne à sucre croissaient déjà dans l'archipel avant l'arrivée des Européens; il y a diverses espèces de palmiers, parmi lesquelles le cocotier est la plus répandue; l'arbre appelé *Ifil* donne un bois d'une grande dureté, employé à la construction des maisons; les autres familles de plantes les plus représentées sont les orchidées, les urticacées, les euphorbiacées. Les plantes alimentaires sont celles que l'on retrouve dans toute l'Océanie. Parmi les arbres frui-

tiers, on trouve à Guam le *Rima* ou *Lemay*, grand figuier dont le bois sert à faire des planches et des canots, et dont le fruit, gros comme un melon, donne une nourriture saine et agréable, puis des orangers, des limoniers et des cacaoyers. Parmi les céréales, on trouve en premier lieu le maïs, très abondant à Guajam, le riz, la patate et l'igname. » La faune est pauvre, très inférieure à celle des îles Carolines, plus rapprochées de l'équateur.

Au sud des îles Mariannes et à 220 lieues dans l'est des îles Philippines, on relève un groupe d'îles, les Palaos ou Pelews, suivant que l'on adopte l'appellation espagnole ou anglaise. Ce sont les avant-postes de l'archipel des Carolines, avec lequel elles se confondent, et qui déploie sur un espace de 3,000 kilomètres de l'est à l'ouest et de 600 du sud au nord, son vaste éventail de cinq cents îles ou îlots, semés comme des émeraudes sur l'océan Pacifique.

Orienté du nord-est au sud-ouest, l'archipel des Palaos se compose d'une grande île, Baobeltaob, dont la superficie n'excède pas 300 kilomètres carrés, et de nombreuses îles minuscules qui s'élèvent sur un socle sous-marin que bordent à l'est et à l'ouest des abîmes dépassant 2,000 mètres de profondeur. Elles se succèdent sur une longueur de 900 kilomètres et sur une largeur de 400, donnant le nom de mer des Palaos à la vaste étendue d'eau qui les enserre et qui recouvre une superficie de 100,000 kilomètres carrés.

Une population de 10,000 à 15,000 indigènes habite ces terres que sépare les unes des autres un labyrinthe de détroits semés de récifs. La plupart de ces îles sont basses et de formation madréporique ; seule, celle de Baobeltaob dresse au-dessus des flots des collines d'origine éruptive recouvertes de forêts ou *Palos* qui valurent à l'archipel le nom de Palaos que lui donnèrent les Espagnols. Selon Semper, l'archipel contenait autrefois une population bien autrement considérable et qu'il évalue à 100,000 âmes ; les guerres intestines, les maladies importées par les blancs, et le contact avec la civilisation européenne ont décimé cette population et l'ont réduite à son chiffre actuel.

Les produits principaux des Palaos consistent en nacre et en *balate* ou écaille de tortue. Dans la grande île de Baobeltaob et dans l'île plus petite de Korror, on récolte d'excellent tabac et le sol produit en abondance les fruits des tropiques. Le riz forme avec le poisson qui pullule sur les côtes la base de l'alimentation des indigènes.

Sur le même piédestal sous-marin, et à l'est des Palaos, apparaît l'archipel bien autrement vaste des Carolines. On évalue, avons-nous dit, à 500 environ, le nombre des îles et des îlots qui le composent, et à 1,600,000 kilomètres carrés la surface maritime sur laquelle ils sont semés ; leur superficie terrestre ne dépasse cependant pas 1,000 kilomètres carrés, peuplés d'environ 30,000 habitants. Trois de ces îles seulement, Ponapé, Oualan et Ruk dressent à plus de 800 mètres leurs sommets couronnés de verdure sur lesquels s'effrangent les nuages rosés du contre-courant équatorial. Une végétation intense tapisse le sol jusqu'au bord de la mer. Les cocotiers bordent la plage ; les *Nipas*, palmiers sans tronc et dont les feuilles gigantesques naissent de la racine, entrelacent



PORT-HAVANNAH, DANS LES NOUVELLES-HÉBRIDES.

leurs puissants rameaux. Le pandanus, l'arbre des attols et des terres volcaniques, le bananier, le figuier, l'arbre à pain, abondent. Mais plus abondantes encore sont les fougères, dont on retrouve dans ces îles toutes les variétés, depuis la fougère arborescente, si commune dans l'archipel havaïen où elle atteint 8 et 9 mètres de hauteur.

Tout le reste de cet archipel se compose d'îles basses, d'attols édifiés par les zoophytes, lentement surexhaussés pendant des siècles par l'Océan, et atteignant déjà une altitude qui les met à l'abri des raz de marée et des vagues de translation. Situées entre le courant et le contre-courant équatorial qui les enserrent, dans la zone des vents d'ouest qui entraînent vers les côtes asiatiques les nuages du tropique du Cancer, arrosées par des pluies abondantes et fréquentes, ces îles, sillonnées de cours d'eau, jouissent d'une température égale qui oscille toute l'année entre 22 et 29 degrés. Cette chaleur continue est tempérée par la brise de mer. L'action du soleil et de l'eau sur ce sol de détritus d'une grande épaisseur entretient une végétation abondante et fournit aux indigènes tout ce qui est nécessaire à leur alimentation. Vivant sans besoins, ils vivent aussi sans commerce et, seuls peut-être parmi les peuples de l'Océanie, ils ignorèrent longtemps la guerre et la chasse. La pêche est leur principale industrie ; les côtes, semées de récifs qui se prolongent au large, sont très poissonneuses et abondent surtout en *Narwalls*, licornes de mer. Les dangers de la navigation ont fait d'eux d'intrépides marins. Sur leurs pirogues, habilement construites, ils n'hésitent pas à s'aventurer à de grandes distances ; ils excellent à capturer le poisson volant, et pourchassent même les baleines qu'ils forcent à s'échouer dans les récifs, où ils les tuent et les dépècent. « Leurs voyages maritimes, écrivait le capitaine Lutké, sont faits pour exciter l'étonnement. Outre une grande audace et de la témérité même, ils exigent la connaissance détaillée des lieux. Les insulaires des Carolines déterminent avec une exactitude surprenante la position respective de toutes les îles de leur archipel ; mais, quant aux distances, leurs indications sont beaucoup plus vagues. Ainsi que tous les peuples dans l'enfance de la civilisation, ils n'ont pour cela qu'une seule mesure, incertaine et variable : la durée du voyage. »

La moelle de certains arbres, les fruits du bananier et de l'arbre à pain forment, avec le poisson et les tortues, la base de leur nourriture. Le bambou leur fournit les matériaux nécessaires pour construire leurs habitations et les rares meubles dont ils font usage. Presque toujours nus, ils ne portent de pagnes que dans les grandes occasions. Ces pagnes, fabriqués avec les fibres d'une herbe longue et souple, sont soyeux et teints avec goût ; ils rappellent, par leur tissu fin et léger, les étoffes confectionnées en Chine avec les fils des feuilles d'ananas. Leur costume ordinaire se compose d'une ceinture en écorce de bananier. Les femmes y ajoutent par derrière une sorte de coussin épais et pendant, qui leur permet de s'asseoir où elles se trouvent, mais qui leur donne une apparence bizarre et une démarche grotesque. Cette mode, qui prévaut dans l'île d'Oualan, n'est cependant pas générale dans tout l'archipel.

M. Auguste Gouts fait des habitants du groupe d'Hogolou un portrait qui, sauf quelques modifications peu importantes, s'applique à la plupart des indigènes des Carolines. « Les hommes, dit-il, sont de haute stature, bien proportionnés, musculeux et actifs ;

leur poitrine est large et saillante, leurs membres bien tournés, leurs pieds et leurs mains petits ; leurs cheveux sont beaux et bien frisés, sans être semblables à ceux des Africains. Le front est haut et droit, les pommettes saillantes, le nez bien dessiné et les lèvres assez minces. Ils ont les dents belles et blanches, le menton large, le cou court et épais. Les yeux sont noirs, vifs, brillants et perçants. Les femmes sont petites, douées de jolis traits; elles ont la taille élancée, les attaches fines et les extrémités fort petites. » Le Révérend L. H. Gulick, fils d'un missionnaire américain des îles Havaï, missionnaire lui-même aux îles Carolines où il a passé de longues années, fait des femmes de l'île Ponapé la description suivante : « La plupart, dit-il, ont le teint d'une couleur olive claire, rarement plus foncé que celui de nos brunes foncées. Cette couleur est encore rehaussée par une application journalière du jus de curcuma qui, avec les tresses longues et couleur de jais de leurs cheveux élégamment noués et retenus par une guirlande de fleurs, complète le beau idéal de la nymphe de Ponapé. »

De l'étude de leurs traditions religieuses, il semblerait résulter que ces insulaires ont eu, dans des temps reculés, des rapports avec les Japonais. On retrouve en effet, chez eux, certaines pratiques religieuses dérivées du culte que les Japonais rendent aux esprits invisibles, et les formules mêmes de ce culte sont évidemment empruntées à la langue asiatique.

Entrevu, en 1526 et 1528, par don Diego da Rocha, navigateur portugais, reconnu en 1542 par Ruy Lopez de Villalobos, chargé par Mendoza, vice-roi du Mexique, de visiter les îles à l'ouest de l'Amérique, l'archipel des Carolines reçut, en 1686, son nom actuel, de Francesco Lazeano, marin espagnol, qui le baptisa ainsi en l'honneur du fils de Philippe IV et de Marie-Anne d'Autriche, Charles II, depuis roi d'Espagne. Vers 1721, des pères Jésuites du collège de Manille y firent un court séjour et publièrent les premiers renseignements sur ses habitants. Ils dressèrent aussi des cartes de leur situation géographique, mais ces cartes fourmillent d'erreurs et c'est au capitaine russe Lutké, depuis amiral, que l'on fut redevable d'indications exactes et précises. Lutké a laissé aux îles Carolines la réputation méritée d'un bienfaiteur.

Il y a quelques années à peine, l'occupation, par les Allemands, de l'île Yap, l'une des plus importantes de ce groupe, faillit amener entre l'Espagne et l'Empire Germanique un conflit qui, déféré à l'arbitrage du Saint-Siège, se termina par une décision en faveur de l'Espagne. Tous les droits étaient de son côté, mais on ne saurait toutefois se dissimuler qu'elle avait singulièrement négligé ses devoirs en s'abstenant de notifier officiellement sa prise de possession d'un archipel découvert, depuis plus de trois siècles, par elle, et d'y créer un établissement. Réveillée de sa torpeur par cette alerte, elle s'est empressée de réparer sa faute, et cet incident amena un rapprochement inattendu de l'Espagne avec l'Angleterre. L'entrée en scène, dans le Pacifique, de l'Allemagne maritime et commerçante, s'emparant brusquement d'une partie de la Nouvelle-Guinée, de l'archipel de Bismarck et de la Nouvelle-Islande, portant une main hardie sur les Carolines, réclamant l'archipel des Marshall, celui de Samoa, le groupe des Salomon, les îles des Amis, était en effet de nature à éveiller les appréhensions.

Nous avons relaté plus haut les craintes conçues en Australie, les réclamations des colons anglais, leurs menaces et leurs rêves ambitieux. Les conventions intervenues entre l'Allemagne et l'Angleterre n'ont pas résolu, mais ajourné la question; si elles n'accordent pas à l'Allemagne tout ce à quoi elle prétendait, elles consacrent ses prises de possession dans une large mesure, laissant à ses ambitions coloniales une porte largement ouverte et lui assurant des avantages commerciaux très sérieux. L'Espagne a dû également, en échange de la reconnaissance de ses droits sur les Carolines, concéder à la navigation allemande un traitement de faveur et, aux émigrants allemands, les mêmes facilités d'achat de terres, les mêmes privilèges et les mêmes droits qu'à ses nationaux. Étant données l'activité prodigieuse des Allemands et l'apathie des colons espagnols, il est à craindre que, dans peu d'années, les premiers n'aient conquis aux Carolines une véritable prépondérance et ne laissent à l'Espagne qu'une suzeraineté nominale sans force et sans racines.

Déjà, ils occupent en nombre l'île Tamil, résidence du gouverneur et centre du mouvement commercial. Ils en exportent le copra et les biches de mer. On les retrouve à Yap, l'île la plus rapprochée des Philippines et celle qui renferme le plus d'Européens, et aussi à Ponapé où ils possèdent des plantations, et à Malan, d'où leurs missionnaires, nonobstant l'opposition de l'Espagne, qui a dû reconnaître la libre propagation du protestantisme, se répandent sur les diverses îles de l'archipel.

A l'est des Carolines, sur une mer transparente et calme, l'archipel des Marshall soulève au-dessus de l'Océan ses trente-trois îles, que relient, les unes aux autres, des récifs sous-marins tapissés de sable et de madrépores. De formation coralligène, elles se rattachent au groupe des Gilbert, avec lequel elles se confondent, et qui, au dire de certains navigateurs, tendrait à disparaître, par suite d'un affaissement du sol. Cette hypothèse ne repose sur aucune observation précise. Ce qui paraît plus vraisemblable, au contraire, c'est l'exhaussement continu des bancs de coraux qui, prolongeant toujours plus au large la superficie des îles basses des Gilbert, semble leur enlever en altitude ce qu'il leur ajoute en étendue. Les zoophytes poursuivent, là encore, leur incessant travail de construction, et les prodigieux massifs créés par eux amortissent à ce point la houle de l'océan, qu'entre ces îles, la mer acquiert une translucidité prodigieuse. On navigue sur des eaux paisibles qui permettent de discerner, jusqu'à une grande profondeur, le relief du sol sous-marin, les arêtes aiguës des récifs, les bancs madréporiques, la flore océanique, les coraux aux formes bizarres et contournées, entre lesquels se meuvent capricieusement des poissons étranges, sillonnant, comme de rapides éclairs qui emprunteraient au prisme de l'arc-en-ciel ses couleurs variées, l'eau immobile dans laquelle ils se jouent.

A mesure que nous nous éloignons du grand archipel d'Asie, la flore et la faune s'affinent. A la végétation sombre et monstrueuse de Sumatra et de Bornéo succèdent des forêts dans lesquelles l'air circule, sous lesquelles pénètre la lumière tamisée du soleil des tropiques, brûlant encore, mais moins écrasant que celui de l'équateur. L'impénétrable ramure qui recouvre les marécages croupissants fait place aux troncs

élancés, aux verts panaches des cocotiers et des palmiers, aux tiges noueuses, aux feuilles lancéolées et bruissantes du pandanus. La faune est pauvre en animaux terrestres : quelques oiseaux de terre et de mer et aussi d'innombrables moustiques, fléau de ces régions.

Wallis, prédécesseur de Cook, découvrit cet archipel en 1767; mais, on a pu le remarquer, c'était rarement alors à celui qui découvrait une terre nouvelle qu'en revenait l'honneur. Bien que la postérité ait cassé l'injuste arrêt qui attribuait à Amerigo Vespucci la gloire d'avoir abordé le premier au nouveau monde, son nom n'en reste pas moins attaché à tout un continent. Marshall, qui devait donner le sien à ce groupe d'îles, y aborda en 1778, revenant de Port-Jackson en Chine, avec ses vaisseaux le *Scarborough*, commandé par le capitaine Gilbert, dont le nom est resté à l'archipel voisin, et la *Charlotte* qu'il commandait lui-même.

L'archipel des Marshall se subdivise en deux groupes principaux : celui de Balik, dont la plus grande île habitée, Yalouit, ne mesure que 90 kilomètres carrés, et celui de Ratak, dont Arono, Majomo et Mulgrave sont les plus importantes. « Le groupe Mulgrave, écrit le capitaine Bérard, dont la description peut s'appliquer aux autres îles de l'archipel, se compose d'un grand nombre d'îles basses, petites, extrêmement étroites, et couvertes de végétation. Presque toutes sont réunies par des récifs de corail sur lesquels on peut marcher quand la mer est basse. La mer intérieure est parsemée de quelques plateaux de récifs qui sont très aisés à distinguer de loin. Le fond est partout composé de sables et de madrépores; le sable forme des taches blanches qui s'aperçoivent à une grande profondeur; on les distingue très bien à 20 brasses. Les eaux de cette mer intérieure étant toujours tranquilles, acquièrent une transparence remarquable. Les productions végétales sont très bornées et ne fournissent à la nourriture des naturels que des cocos, des fruits du pandanus et de l'arbre à pain. Aussi remarque-t-on, sur les bancs et les récifs, des constructions de bassins et de réserves pour prendre le poisson, qui est la principale ressource de ces îles. »

On évalue à 55,000 le chiffre des habitants des îles Marshall, Gilbert et Ellice. Entre ces indigènes et ceux de l'archipel des Carolines, l'analogie est frappante. Les femmes y sont belles et gracieuses, les hommes bien faits, le front développé, les cheveux longs et parfois bouclés. Les habitations, les coutumes, les mœurs sont les mêmes. Les chefs pratiquent la polygamie, mais leurs inférieurs n'ont d'ordinaire qu'une femme. Par une coutume singulière, ils limitent eux-mêmes l'accroissement de la population par l'infanticide, n'admettant pas qu'une femme puisse avoir plus de trois enfants et mettant à mort ceux dont elle pourrait devenir mère, ce chiffre atteint. Contrairement aussi à la plupart des tribus polynésiennes, ils n'ont ni culte ni temples, et n'admettent que les ancêtres au rang des divinités. Lorsqu'un des leurs vient à mourir, ils le déposent, soigneusement entouré de bandelettes, dans un canot qu'ils lancent à la mer, la proue à l'ouest. Le contre-courant équatorial saisit le frêle esquif avec son lugubre fardeau et l'entraîne au large. Plus d'un navire, dans ces parages, a vu passer près de lui ces canots mortuaires que la mer engloutit, non sans qu'ils aient parcouru parfois de grandes distances.

Les missionnaires havaïens ont tenté, les premiers, de convertir ces indigènes au protestantisme, et leurs efforts ont été couronnés de succès. La mission protestante des îles Havaï relève elle-même directement de la société mère, dont le siège est à Boston. L'influence américaine fut donc la première à se faire sentir dans ces îles, mais elle s'y exerça au profit de l'Allemagne, et ce n'est pas la dernière fois que nous noterons ce symptôme d'entente tacite entre deux peuples qu'unit un même désir d'entraver dans l'Océanie les progrès de l'Angleterre. A la jalousie commerciale que l'Angleterre leur inspire se joint d'autre part l'hostilité religieuse qu'ils éprouvent pour la France et l'Espagne catholiques. Aussi les États-Unis, loin de contrecarrer les visées coloniales de l'Allemagne, les favorisent-ils, au contraire, dans ces mers, où leur politique séculaire est de ne pas chercher à s'étendre eux-mêmes par des prises de possession, mais de s'assurer des ports de relàche et de ravitaillement, et de tenir la balance égale entre les grandes puissances européennes. Les Allemands, derniers venus, leur paraissent les moins à redouter, étant les moins pourvus. En 1878, les Allemands avaient établi à Yalouit, l'une des Marshall, un dépôt de charbon. En octobre 1885, ils plantaient leur drapeau sur plusieurs îles des deux groupes, et, en février 1886, ils annonçaient officiellement l'annexion de l'archipel à l'Empire Germanique. Ils étendaient même cette annexion à deux petits archipels, ceux d'Eniwetok et de Providence que les conventions avec l'Espagne indiquaient cependant comme relevant des îles Carolines.

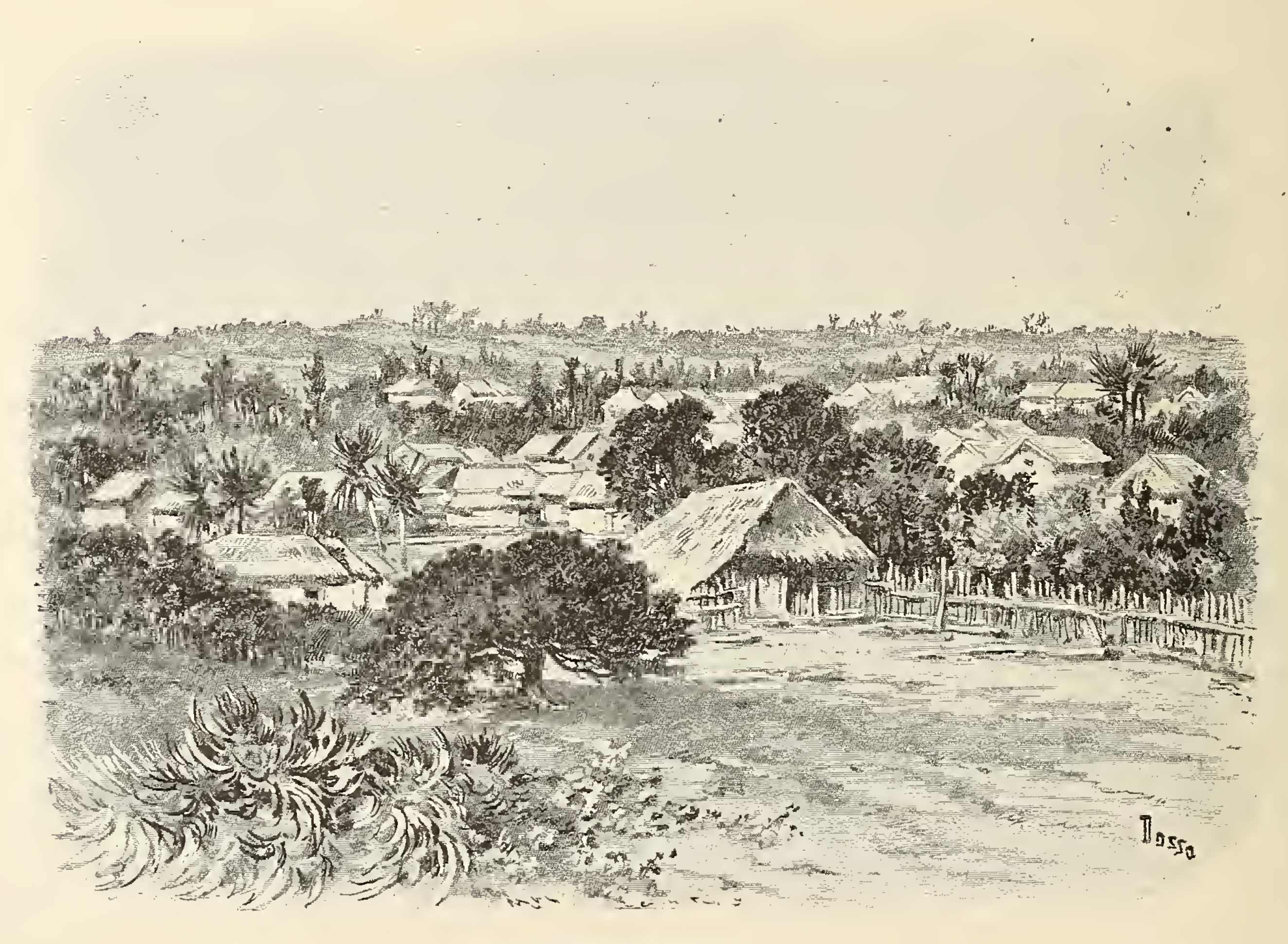
Moins fertile, mais plus peuplé que l'archipel des Marshall, celui des Gilbert le prolonge au sud et déroule sous l'équateur sa longue chaîne d'îles, dont dix-huit sont habitées. « Ce qui frappe le plus dans les îles Gilbert, écrit M. Vivien de Saint-Martin, lorsqu'on a visité les autres parties de la Polynésie du Nord, c'est la grande masse de population qu'on y trouve. Dans les autres groupes, les habitants sont généralement peu nombreux, mais ici on est surpris de leur nombre relativement considérable. Perou, pour une superficie de 35 kilomètres carrés, a 1,500 à 2,000 âmes ; Aranouka en a 1,000 sur 16 kilomètres carrés ; Tapoutéoua en compte de 7,000 à 8,000 sur 25 kilomètres carrés. »

Grands et généralement corpulents, les indigènes des Gilbert ont le teint plus foncé que les Polynésiens, le nez aquilin, les pommettes et le menton saillants, la chevelure longue et parfois bouclée. Ils sont gais et bienveillants, hospitaliers, nonobstant leurs ressources limitées ; leur sol est peu productif et ils demandent à la pèche leur principale alimentation. Ils excellent dans l'art de construire les canots, dont quelques-uns, de grande taille, peuvent porter jusqu'à 100 hommes. Ils fabriquent aussi des cordes, des nattes et extraient l'huile de la noix de coco.

Dans leur langue, dans leurs coutumes et dens leurs mœurs, on retrouve le mélange des deux races polynésienne et micronésienne qui a constitué cette race intermédiaire. « Leur langue, ajoute M. Vivien de Saint-Martin, est absolument micronésienne par sa construction, mais elle renferme de nombreuses racines polynésiennes. Cette juxtaposition des deux langues s'explique par le fait d'une infusion de sang polynésien due à une immigration des îles Samoa. L'organisation de la société a un caractère démo-

cratique; les limites des castes sont flottantes; il n'y a pas de roi, mais les riches propriétaires peuvent acquérir une influence qui se transforme peu à peu en souveraineté. C'est ce qui arrive dans les îles du nord; dans le sud, l'anarchie est complète; aussi les guerres et les incursions d'État à État y sont-elles assez fréquentes. La guerre est conduite d'une façon barbare; les femmes y prennent part et accompagnent les hommes. Ayant conquis une île, les vainqueurs la dévastent complètement et ne laissent debout que les arbres à fruit. »

Ici, nous retrouvons les missionnaires havaïens et américains dont nous avons signalé la présence et les progrès dans les groupes voisins. Ils sont établis dans les îles de Tardoua, Apiang et Butaritari, et aussi dans l'archipel d'Ellice, composé d'îles et d'îlots madréporiques, dont Founafouti ou Ellica occupe le centre. Peu peuplé, cet archipel, situé au sud des îles Gilbert, à distance à peu près égale de ces dernières et des Samoa, est encore de peu d'importance. Il marque la limite méridionale de la Micronésie, au nord-est de laquelle s'ouvre la Polynésie.



Un village des îles TAHITI.



[Avenue de palmiers à Honolulu, dans les iles Havai.

V. — POLYNÉSIE

Les terres océaniennes que l'on désigne du nom de Polynésie s'étendent sur une surface maritime évaluée à 3 millions de kilomètres carrés; elles sont au nombre d'environ deux cents, non compris des milliers d'îlots et de récifs semés à la surface des eaux, non compris les attols en formation que les flots couvrent et découvrent et qui lentement surgissent de l'Océan.

Ces terres sont, les unes madréporiques, les autres d'origine volcanique, quelques-unes à la fois madréporiques et volcaniques. Elles forment deux groupes distincts, celui de la Polynésie méridionale qui se déploie entre le tropique du Capricorne et l'équateur, à l'est de la Mélanésie et de la Micronésie, et celui de la Polynésie septentrionale, entre l'équateur et le tropique du Cancer.

Ce n'est guère qu'à dater des voyages de Cook et de Vancouver que l'histoire de la Polynésie se substitue à la légende. Parmi ces populations, bien autrement nombreuses alors qu'elles ne le sont aujourd'hui, et qui ignoraient l'écriture, les chants transmis de génération en génération, ou pour parler plus exactement, de mère à fille, perpétuaient le souvenir des événements passés. Il était, en effet, d'usage de choisir, dans chaque famille de chef, une jeune fille, douée d'une bonne mémoire, à laquelle on enseignait dès l'enfance les chants de la peuplade et de ses ancêtres. Instruite par ses

devancières, elle transmettait à une de ses filles ou parentes ce dépôt sacré, en y ajoutant, dans le mode rythmé, le récit des événements dont elle avait été témoin. On conçoit tout ce que ce genre d'archives avait de défectueux. Les détails oiseux abondent, les dates manquent, les faits d'armes, les généalogies occupent une place considérable. La superstition assigne à chaque fait une cause surnaturelle. Il se dégage pourtant de tout cela un parfum de terroir, un accent de vérité, une couleur locale qui charment.

Une population nombreuse, que Cook évaluait à 300,000 habitants pour l'archipel havaïen, à 240,000 pour les îles Tahiti, et qui se chiffrait par millions pour l'ensemble des terres, habitait la Polynésie. Parlant la même langue, imbus des mêmes idées superstitieuses, les Canaques, ainsi nommés du mot *Kanaka*, qui, dans leur langue, veut dire « hommes », et par lequel ils se désignaient eux-mêmes, les Canaques étaient loin de former une race homogène, bien qu'ayant une origine commune.

Cette origine, on l'a cherchée, à tort, en Amérique, sous prétexte que les courants généraux de l'Océanie et les vents alisés portent de l'est à l'ouest; les observations ethnologiques et physiques réfutent cette théorie. Ce qui domine dans la Polynésie, c'est l'empreinte asiatique; on la retrouve dans les habitants, dans la faune et dans la flore, et les faits dont nous avons été témoins pendant un séjour de quatorze années dans cette partie de l'Océanie, nous ont prouvé que les migrations asiatiques, la plupart involontaires, ont peuplé ces terres. Souvent des jonques japonaises, entraînées par les courants ou chassées par les cyclones, sont venues échouer, à notre connaissance, sur les côtes de l'île d'Oahu, et les Asiatiques qu'elles contenaient vivaient encore. On peut suivre, en quelque sorte pas à pas, la marche de ces migrations qui, dans le sud, parties de Sumatra, sont venues s'établir d'abord à Bornéo; de là, traversant le détroit de Macassar, le courant d'émigration arrive à Célèbes; il atteint ensuite la Nouvelle-Guinée, située à huit degrés de distance, mais les îles de Bassey et de Céram lui servent de point de relâche pour cette traversée. De la Nouvelle-Guinée, il gagne les Nouvelles-Hébrides, après un parcours de 1,200 milles tout semé d'îles; à 500 milles plus loin, il occupe les îles des Navigateurs; des Navigateurs au groupe des Hervey, 700 milles; de là aux îles de la Société, 400 milles. La plus longue des traversées, entre Sumatra et Tahiti, est celle du groupe de Hervey aux îles de la Société, mais la tradition de Raratongas désigne Hervey comme le berceau de leurs ancêtres. Entre les indigènes de Tahiti et ceux des îles Havaï enfin, l'analogie de langue est complète et l'origine commune des deux peuples ne fait plus l'objet d'un doute.

Sauf quelques légères modifications résultant soit de leur fusion avec les races autochtones, soit des différences de climat et de productions, les mœurs, les coutumes, les traditions étaient les mêmes. Dans chaque archipel, dans chaque île souvent, régnaient plusieurs chefs, séparés les uns des autres non moins par des rivalités d'ambition et des haines de famille que par la configuration du sol et la difficulté des communications. D'île à île on ne se connaissait pas et, dans la même île, les précipices, les montagnes interposaient autant de barrières, constituaient autant de frontières. Le chef était sacré, lui et les siens; il avait sur ses sujets droit de vie et de mort. Nul ne pouvait manger avec lui: c'était crime de lèse-majesté de projeter son ombre sur sa



LE MONT MAJO, A TAHITI.

personne, crime aussi de pénétrer sans son ordre dans sa hutte. Maître absolu de ceux qui l'entouraient, il était toutefois lui-même esclave des usages de sa race et de son rang. Tout cela était bien de tradition asiatique.

Au-dessous du chef, représentant de la force brutale, et souvent à côté de lui, siégeait la force intellectuelle, personnifiée dans le prêtre, tout à la fois devin, sacrificateur de la peuplade et conseiller du chef. C'était lui qui interprétait les présages bons ou mauvais, qui prescrivait l'époque et la durée du *Tabou*, superstition religieuse élevée à la hauteur d'une institution politique.

De chef à chef les guerres étaient fréquentes; chacun d'eux convoitait le territoire de son voisin et rêvait d'agrandir le sien. En cas de succès, les dépouilles du vaincu : terres, femmes, pirogues, esclaves, étaient partagées par le chef vainqueur entre ses lieutenants et ses guerriers. La nécessité où se trouvait chaque chef de grouper autour de lui le plus grand nombre de combattants et de s'assurer leur dévouement tempérait seul le despotisme. L'abus du pouvoir engendrait en effet le mécontentement, lequel se traduisait par des désertions nombreuses. Les fuyards étaient toujours sûrs d'être bien accueillis par le chef le plus voisin, anxieux d'augmenter ses forces en diminuant celles de son ennemi.

Chez eux, la vie humaine n'avait aucune valeur; elle n'inspirait aucun respect et leurs superstitions religieuses les en détachaient encore. Le meurtre, commis par tout autre que par un chef, était puni, mais d'une amende. Le vol, au contraire, entraînait la peine de mort. L'hospitalité était une loi suprême à laquelle personne ne pouvait ou ne cherchait à se soustraire. Nul n'eût refusé le manger ou le boire à son plus grand ennemi, et l'hospitalité était poussée si loin que les premiers Européens qui abordèrent en Polynésie crurent que la communauté la plus absolue régnait entre les membres de la même peuplade. Il n'en était rien; celui qui dérobait un objet quelconque était attaché pieds et poings liés dans une pirogue livrée à la merci des flots et dans laquelle le coupable, dévoré par les rayons ardents d'un soleil tropical, soupirait après une mort trop lente.

Les rangs et dignités des chefs étaient héréditaires, mais se transmettaient par les femmes. Le ventre anoblissait. La veuve succédait à son mari, la première du moins, car la polygamie existait. A l'époque dont nous parlons, le paganisme était à son déclin. Comparativement simples au début, les rites religieux n'offraient déjà plus, lors de l'apparition des Européens, qu'un mélange confus de pratiques bizarres ou cruelles dont la signification primitive se perdait dans la nuit du passé. Des dieux tyranniques gouvernaient sans merci une population sans règle morale. La terreur tenait lieu de foi. Des cérémonies sanguinaires, des restrictions imposées par les chefs et les prêtres au gré de leur caprice formaient un ensemble religieux qui ne reposait que sur l'aveugle superstition du peuple et le despotisme non moins aveugle de ceux qui le dominaient. Les Canaques croyaient à une autre vie, si c'est y croire que de redouter un pouvoir malfaisant attribué aux morts.

Un dieu naissait de chacune de leurs terreurs. La déesse des volcans engloutissait leurs villages, dévorait leurs récoltes et semait sur son passage la stérilité et la mort.

Derrière elle marchaient le dieu des vapeurs pestilentielles, celui des pluies de feu, celui des tonnerres; ils habitaient les cratères et n'avaient d'autre joie que de nuire aux hommes. Pour les apaiser il fallait des offrandes: offrandes aux prêtres, aux chefs, aux volcans mêmes dans lesquels on jetait des victimes humaines désignées par les sacrificateurs. Toujours prêts à diviniser les objets de leurs craintes, ces insulaires peuplaient la terre et les mers de dieux cruels; ils livraient aux requins des femmes et des enfants.

On retrouve bien dans leurs traditions des notions vagues de la création du monde, d'un déluge, mais ils n'avaient ni la croyance simple et nette des Indiens de l'Amérique à l'existence d'un grand esprit, maître souverain des cieux et de la terre, ni l'idée païenne d'un dieu, maître des dieux, trônant comme le Jupiter antique dans l'Olympe soumis à ses lois. Aucune idée philosophique ne se dégageait plus du chaos informe de leurs superstitions. Le paganisme s'écroulait de toutes parts. L'abus atroce appelait la réaction violente; aussi les premiers Européens, les premiers missionnaires surtout, trouvèrent-ils la voie préparée; accueillis avec enthousiasme par une population lasse des excès d'une théocratie sans règle morale et d'un despotisme sans frein, ils n'eurent qu'à semer pour récolter.

Jamais conquête à la civilisation ne fut plus pacifique, et cependant c'est par centaines de mille que se comptèrent ses victimes. C'est une loi fatale de l'humanité que le progrès même ne peut s'accomplir que lentement, et, partout où sa marche est violentée, nouveau char de Juggernaut, il écrase les retardataires. Plus on forçait les étapes, plus la marche en avant était rapide, exempte de heurts et de résistances et plus aussi la mortalité croissait. Par un étrange phénomène, elle progressait en raison directe des conquêtes de la civilisation, dépeuplant Tahiti, les Marquises et les îles Havaï. Tout ce qui, en Europe, en Amérique, contribue au bien-être de l'homme, au maintien de sa santé physique, à la prolongation de son existence, aboutissait ici à un résultat diamétralement opposé. L'usage du vêtement, brusquement imposé à une race primitive, sous un ciel tropical, provoquait des maladies jusqu'alors inconnues; le milieu climatérique était changé pour elle. Des habitations mieux closes, une alimentation plus variée, en apparence plus conforme aux lois de l'hygiène, faisaient des milliers de victimes. La civilisation nouvelle agissait sur cette race comme un poison mortel et sûr qu'elle absorbait avidement, confiante dans la bonne foi de ceux qui lui en vantaient les bienfaits. En soixante-quatorze ans, de 1779 à 1853, la dépopulation atteignait, à Tahiti, un chiffre énorme: 240,000 décès en excédent des naissances; 325,000 aux îles Havaï.

La lutte, car il y eut lutte, s'engagea, mais non pas entre le Canaque réfractaire et la civilisation envahissante. Ce fut entre le missionnaire blanc d'une part, et, de l'autre, l'aventurier blanc, les capitaines et matelots baleiniers que le négoce, la pêche et l'espoir du gain amenaient sur ces terres lointaines. Les lois restrictives, la discipline austère des missionnaires les gênaient dans leurs affaires non moins que dans leurs plaisirs. Ils entendaient écouler leurs produits, échanger leur eau-de-vie, leur genièvre et leur whiskey contre du bois de sandal, acquérir des terres, cultiver la canne à sucre, fabriquer du rhum. Or les lois faites par les missionnaires pour arrêter la dépopulation

et aussi la dépossession des indigènes, interdisaient la vente des spiritueux, la fabrication des liqueurs fortes, le transfert des propriétés aux étrangers. Les capitaines et les matelots baleiniers qui, après six mois de pêche dans les rudes parages de la mer d'Ochotsk ou du détroit de Behring, venaient passer quelques semaines sous le chaud soleil des tropiques, dans ces îles qu'ils avaient entendu vanter comme une Cythère océanienne, s'irritaient d'y trouver les cabarets interdits, les femmes cloîtrées chez elles, l'ivresse et la débauche punies comme des crimes.

Ces faits expliquent, et la dépopulation rapide de ces terres que les premiers navigateurs représentèrent comme peuplées entre toutes, et comment la Polynésie devint un champ clos de luttes entre les missionnaires d'une part et les Européens de l'autre. Le Canaque fut la victime; lentement mais sûrement la race s'éteint, le vide se fait dans ces îles riantes et fertiles que l'Europe convoite et occupera avant un siècle. Et cependant cette race a mérité de vivre, car elle a compris, accepté le progrès; elle l'a payé du meilleur de son sang et a su conquérir les sympathies de ceux qui l'ont connue et ont vécu au milieu d'elle.

Nous diviserons en trois parties notre étude de la Polynésie. La première, consacrée à la Polynésie occidentale, comprendra les îles Samoa, les îles Tonga, l'archipel de Cook, les îles de la Société et Tahiti. Dans la seconde, nous étudierons la Polynésie orientale : les îles Pomotou, les îles Gambier, l'île Rapa, l'archipel des Tubnaï, les Marquises, les îles Ducie et Pâques. La troisième comprendra la Polynésie septentrionale : l'archipel Havaïen.

I. — POLYNÉSIE OCCIDENTALE : ILES SAMOA. — ILES TONGA. ARCHIPEL DE COOK. — ILES DE LA SOCIÉTÉ.

Au nord-est des îles Fiji, au nord des Tonga et au nord-ouest de l'archipel de Cook, les îles Samoa, orientées de l'ouest à l'est sur une longueur de 400 kilomètres, déploient leurs quatre grandes terres de Savaï, d'Upolu, de Tutuila et de Tau qu'entourent de nombreux îlots. Leur superficie totale est de 2,790 kilomètres carrés, leur population d'environ 35,000 habitants.

Terres ignées et terres d'attols, elles offrent tout d'abord à la vue un brise-lames d'îlots annulaires, vasques de vermeil qu'enserre une haute mer, inquiète, courroucée, dont les eaux d'un vert foncé et dont l'agitation fébrile contrastent avec l'immobilité métallique et la coloration bleue de la lagune qu'abrite une muraille de corail et qui la sépare des îles. Celles-ci se dessinent à l'horizon, sous la forme de collines basses, boisées, dont l'altitude ne dépasse pas 100 mètres. Les cônes s'estompent, oblitérés par la verdure, isolés par de profondes vallées; puis les hautes cimes apparaissent; le volcan éteint de Savaï dresse à 2,000 mètres sa masse aride et compacte qu'entourent des pitons secondaires dont les cratères muets débordent de verdure et dont les forêts couvrent les flancs. Dernier éteint, le cône central est encore sillonné de laves scoriacées; les traditions locales ont conservé le souvenir d'éruptions comparativement récentes.

Bougainville donna à cet archipel le nom d'*archipel des Navigateurs*, tant le

commerce maritime des indigènes entre les diverses îles et aussi avec les groupes voisins lui parut actif. Ce nom subsista longtemps sur les cartes. Lorsqu'on le remplaca par l'appellation canaque de Samoa, il avait cessé d'être exact et le mouvement commercial avait passé en d'autres mains ; l'Allemagne avait pris pied aux îles Samoa et deux grandes maisons de Hambourg accaparaient, à elles seules, plus de la moitié du trafic de l'archipel.

Ce trafic appartient aux *traders*, comme on appelle les blancs que nous retrouverons dans nombre des îles de la Polynésie. Ces *traders* sont des commerçants isolés, commandités le plus souvent par des maisons anglaises, allemandes, australiennes, qui les approvisionnent à haut prix de cotonnades, tabac, couteaux et autres objets que recherchent les sauvages, surtout de poudre et d'armes. Le *trader* les échange avec un profit énorme, là où il n'a pas de concurrents, contre le copra et le coton. Chaque année des goélettes viennent le ravitailler et enlever les produits accumulés dans ses magasins. Si le *trader* est sobre, intelligent, énergique mais prudent, il fait, en peu d'années, une fortune assez considérable. La vie matérielle lui coûte peu, mais l'ennui le ronge et souvent l'ivrognerie le tue.

L'Allemand est spécialement apte à ce genre de commerce dont il a dépossédé l'Anglo-Saxon, plus hautain, moins sobre et plus violent. Nos observations personnelles confirment pleinement ce que dit, à propos des *traders* des îles Samoa, M. le baron de Hübner. « J'ai vu, écrit-il dans la *Revue des Deux-Mondes*, et observé l'Allemand sur différents points du globe. Je l'ai rencontré partout et je l'ai trouvé partout le même. Il a peut-être oublié sa langue, ce qui lui arrive parfois, surtout à la seconde génération ; il a adopté quelques-uns des usages du milieu où il vit, mais, en tout ce qui touche à la tournure d'esprit et au caractère, il reste Allemand. Il est d'ordinaire intelligent, toujours frugal, sobre, économe, patient, persévérant, courageux, mais pas jusqu'à la témérité. Il ne vise pas aux gains rapides et n'aime pas à se risquer. A ce sujet il se distingue de l'Anglo-Saxon qui, plus entreprenant que lui, cherche les aventures hasardées et, très souvent, en sort avec succès. L'Allemand avance un peu plus lentement, mais plus sûrement; il reste où il a pris racine et ne se laisse pas évincer. Enfin l'Allemand, si l'on parle en particulier des classes populaires, est plus instruit et mieux préparé que ne l'est d'ordinaire l'Anglo-Saxon de la même couche sociale, à s'adapter aux exigences d'une situation nouvelle ; comme cultivateur, il partage avec l'Écossais la réputation d'être le premier colon du monde. »

L'empreinte allemande domine ici. La plupart des plantations sont aux mains des Allemands ; ils exploitent, outre les cocotiers qui abondent sur les plages et dans les îles basses, le *Sea Island cotton*, le caféier et le tabac. La main-d'œuvre est fournie par les indigènes et aussi par des travailleurs que les navires d'engagés recrutent dans l'archipel de Bismarck et la Nouvelle-Guinée.

Savaï, la plus grande des îles Samoa, est aussi celle dont le nom revient le plus souvent, avec ceux de Raiatea et de Raratonga, dans les légendes polynésiennes. Elle fut, semble-t-il, l'un des berceaux mystérieux de la race, l'un des points de départ de ses imgrations à travers l'Océanie. Bien que dépassant en superficie les autres îles du

groupe, Savaï est l'une des moins peuplées aujourd'hui, l'une de celles où les éruptions volcaniques ont laissé le plus de traces. Le sol y disparaît sous des amas de lave et de scories qui justifient les assertions des légendes indigènes d'après lesquelles une éruption formidable aurait, il y a deux siècles, bouleversé l'île et converti en un désert une terre merveilleusement fertile. Il semble qu'un vent desséchant ait passé sur cette île, dénudant les plateaux et les montagnes, asséchant les sources, à tel point que la traversée de l'intérieur est périlleuse pour les insulaires eux-mêmes, qui se cantonnent sur le littoral. La riche végétation qui le recouvre et masque le stérilité des hautes terres donne une idée de ce que devait être Savaï avant la pluie de feu et de scories qui s'abattit sur elle.

Non moins redoutables sont les ouragans qui viennent, du large, se briser sur les côtes et dont plusieurs sont restés célèbres dans les annales maritimes. Les insulaires s'en défendent en construisant leurs demeures avec des tiges d'arbre d'une étonnante élasticité qu'ils relient avec des fibres souples. Ces cases oscillent sous l'action des coups de vent qui rarement les déracinent.

Apia, centre commercial de l'archipel, résidence des consuls européens, est située dans l'île d'Upolu, la seconde du groupe en étendue, mais la première par le chiffre de sa population et par l'importance de ses plantations. La ville est riante et coquette avec ses maisonnettes blanches, ses pavillons étrangers, son église catholique qui s'élève au bord de l'eau et ses montagnes couvertes de verdure qui forment l'arrière-plan. Les navires à l'ancre, les canots indigènes qui sillonnent les eaux de la baie donnent à ce port polynésien une certaine animation ; les Européens sont assez nombreux à Apia, ville de plus en plus cosmopolite. A quelques kilomètres à l'est d'Apia se trouve la capitale indigène, située sur une langue de terre entre deux sinuosités de la baie.

Au sud d'Upolu, se dresse l'île haute de Tutuila. On y accède par une passe étroite, que bordent des promontoires à pic lavés par les vagues, et qui aboutit à la baie de Dango-Dango. Le site rappelle, sous un ciel tropical, les fiords de la Norvège, mais l'épaisse forêt de cocotiers qui couvre la plage et gravit les flancs des montagnes, détruit l'illusion première. Cette baie est un lac, tant l'eau y est calme et paisible. Elle formerait un excellent port si l'abord en était moins difficile et l'île elle-même moins écartée ; telle qu'elle est, elle paraît appelée par son ancrage sûr à devenir, dans un temps peu éloigné, le nœud central des communications entre Sydney et San-Francisco et aussi avec les différents groupes de la Polynésie.

Ce qui fait défaut ici pour mettre en valeur les ressources de l'archipel, ce sont les bras, et la question de la main-d'œuvre tend à devenir, de jour en jour, la *Question du Pacifique*. « On prend ces bras où on les trouve, dit M. de Hübner, et comme l'on est peu scrupuleux sur les moyens, on en prend tant que bientôt l'on n'en trouvera plus. Ce ne sont pas les îles que l'on convoite, ce sont plutôt les insulaires. Il devient de plus en plus difficile de se procurer des hommes. Les Nouvelles-Hébrides, à la suite de ce drainage constant, n'en fournissent presque plus ; les îles Salomon aussi commencent à se dépeupler et partout la population décroît à vue d'œil. Et pourtant, dans bien des archipels, depuis l'arrivée des missionnaires et l'apparition fréquente des croisières anglaises, les

mœurs se sont adoucies, les guerres intestines sont quelquefois arrêtées, abrégées ou empêchées ; le cannibalisme disparaît aux Fiji et dans d'autres îles, mais malgré ces améliorations incontestables, le nombre des habitants diminue constamment. Une des causes principales de cette décroissance, tout le monde en convient aux Samoa, c'est le recrutement des travailleurs. Les jeunes gens s'en vont, et peu d'entre eux rentrent dans leurs foyers. »

Par un acte signé le 14 juin 1889 à Berlin, l'Angleterre, l'Allemagne et les États-Unis ont reconnu l'indépendance et garanti la neutralité de l'archipel des Samoa, dans lequel les citoyens des trois États co-signataires ont droits égaux de résider et de commercer. Une cour suprême, présidée par un sujet suédois, sert d'arbitre dans toutes les contestations des Européens tant entre eux qu'avec les indigènes auxquels est laissé le droit d'élire leur chef ou leur roi et de déterminer la forme de gouvernement qui leur convient. Mais cet acte diplomatique ne saurait modifier la situation de fait ni amoindrir la prédominance de l'Empire Germanique dans cette partie de l'Océanie. Il absorbe la majeure partie du commerce qui se chiffre par un total annuel d'environ 5 millions de francs à l'année également répartis entre l'importation et l'exportation. Sur 370 navires entrés dans le port d'Apia, 228 naviguent sous pavillon germanique et appartiennent, en majorité, au port de Hambourg.

Au sud-est des îles Fiji et au sud du groupe des Samoa, apparaît l'archipel des Tonga ou des Amis. Deux mille kilomètres le séparent de la Nouvelle-Zélande dont il prolonge, au nord, l'axe volcanique. Deux détroits le partagent en trois groupes distincts ; dans le plus méridional se trouve Tongatabou, l'île la plus vaste de l'archipel, dont la superficie totale est de 1,186 kilomètres carrés et la population d'environ 20,000 âmes.

Cette population décroît rapidement, et c'est cependant aux îles Tonga que l'on rencontre les plus beaux types de la race polynésienne. Lord George Campbell dit d'eux : « Aucun peuple au monde ne frappe autant, à première vue, que les indigènes des îles des Amis. Leur teint clair, légèrement cuivré, leur chevelure frisée, leurs têtes belles et rieuses, leur tout ensemble constituent un type nouveau pour moi, et certainement unique, du *genus homo;* à en juger par l'apparence et l'extérieur ils me donnent l'impression d'une race physiquement supérieure à la nôtre. » En parlant d'eux, le capitaine Erskine écrivait : « Ces insulaires étaient parfaitement beaux; plusieurs d'entre eux mesuraient six pieds de hauteur et me parurent taillés en hercules. La beauté virile des jeunes hommes était très remarquable: l'un d'eux surtout, couronné de fleurs d'hibiscus, rappelait l'Antinoüs antique. Leurs traits sont d'une étonnante régularité, sauf que le nez est quelque peu aplati, mais cela est dû à leurs mères qui le compriment pendant leur enfance. » Ce n'est pas seulement par la beauté physique que les habitants des Tonga l'emportent sur les indigènes des mers du Sud, ils leur sont supérieurs aussi par l'intelligence et l'adresse; leurs demeures, leurs armes, leurs canots révèlent un art plus avancé, un goût plus délicat de l'ornementation.

Découvert par Tasman en 1643, visité par Cook en 1777, l'archipel des Tonga se compose de nombreuses îles dont les principales sont Tongatabou, Vavao, Eua et

Tofoa; ces îles sont basses, de formation corralligène ou de dépôts volcaniques. Dans plusieurs d'entre elles les cratères fument encore, tels ceux de Tofua, de Laté à l'ouest de Vavao, d'Amargura qui vola en éclats en 1846 et dont l'explosion se fit entendre à plus de 200 kilomètres de distance. Quelques-uns de ces cratères atteignent une altitude assez considérable; celui de Tofua mesure 854 mètres; celui de Kao, point culminant de l'archipel, atteint 1,524 mètres.

Situé quelque peu en dehors des grandes voies de communications maritimes entre l'Amérique et l'Australie, voies dont le point d'intersection se trouve à 700 kilomètres plus à l'est, aux îles Fiji, le groupe des Tonga attira l'attention des trafiquants par l'abondance de ses cocotiers et la quantité de copra qu'ils fournissaient. Une petite ville, Nukualofa, ne tarda pas à s'élever sur la côte septentrionale de Tongatabou, au long d'une rade accessible aux navires. Elle est devenue la capitale de ce petit royaume, la résidence du souverain et l'entrepôt principal des blancs. Deux autres entrepôts, fréquentés surtout par les commerçants allemands, se trouvent aussi dans les autres ports de l'archipel : Lefuka, dans le groupe des îles Haabaï, et Niuafou qui passe pour l'une des meilleures anses de ces parages. Entre les Tonga et les Samoa, se trouve l'île Niue, que Cook nomma « île Sauvage », *Savage island*, à la suite de l'accueil inhospitalier que lui firent les indigènes. La population qui l'habite n'est pas exclusivement polynésienne, mais mélangée de Samoens et de Mélanésiens. Aujourd'hui, convertie au christianisme, cette population est devenue douce et paisible. Moins en rapport avec les blancs que la population des îles Tonga, celle de Niue ne décroît pas; ce fait vient à l'appui des assertions de ceux qui attribuent au contact journalier avec les blancs la dépopulation des archipels de l'Océanie. En 1847, on évaluait à environ 50,000 âmes, la population des Tonga; aujourd'hui, elle ne dépasse pas 10,000. Les principaux articles d'exportation de ces îles sont le copra, les huiles de coco et les bois.

A l'est des îles Tonga et au sud-est des Samoa dont 1,000 kilomètres le séparent, l'archipel de Cook, ou de Hervey, soulève au-dessus des flots ses neuf îles dont les plus importantes sont Raratonga et Mangia. La superficie totale de ce groupe est de 368 kilomètres carrés, sa population d'environ 12,000 âmes. Volcaniques et coralligènes, ces îles sont d'un abord difficile, défendues par des récifs dangereux, et pauvres en ports. La plus étendue, Raratonga, est une terre de volcans éteints; son relief est accidenté, son sol fertile est sillonné de vallées bien arrosées.

Le nom de Raratonga revient souvent, avons-nous dit, dans les légendes polynésiennes, comme l'un des berceaux de la race et l'un des premiers points occupés par ses ancêtres, lesquels y trouvèrent, disent leurs chants, une race noire qu'ils subjuguèrent. Il est certain que les insulaires actuels de Raratonga ont les traits plus accentués, le teint plus foncé et les cheveux plus frisés que les habitants des Samoa et des Tonga. Dans l'île méridionale de Mungaia, ces traits caractéristiques s'accusent davantage encore. Les mœurs y sont plus féroces et les coutumes plus barbares qu'à Raratonga. Il y a un demi-siècle, ces indigènes étaient cannibales et le sang mélanésien prédomine en eux. L'Angleterre a mis un terme à leurs coutumes sauvages; elle a civilisé et assoupli cette race à laquelle elle impose ses usages, son costume, mais qui

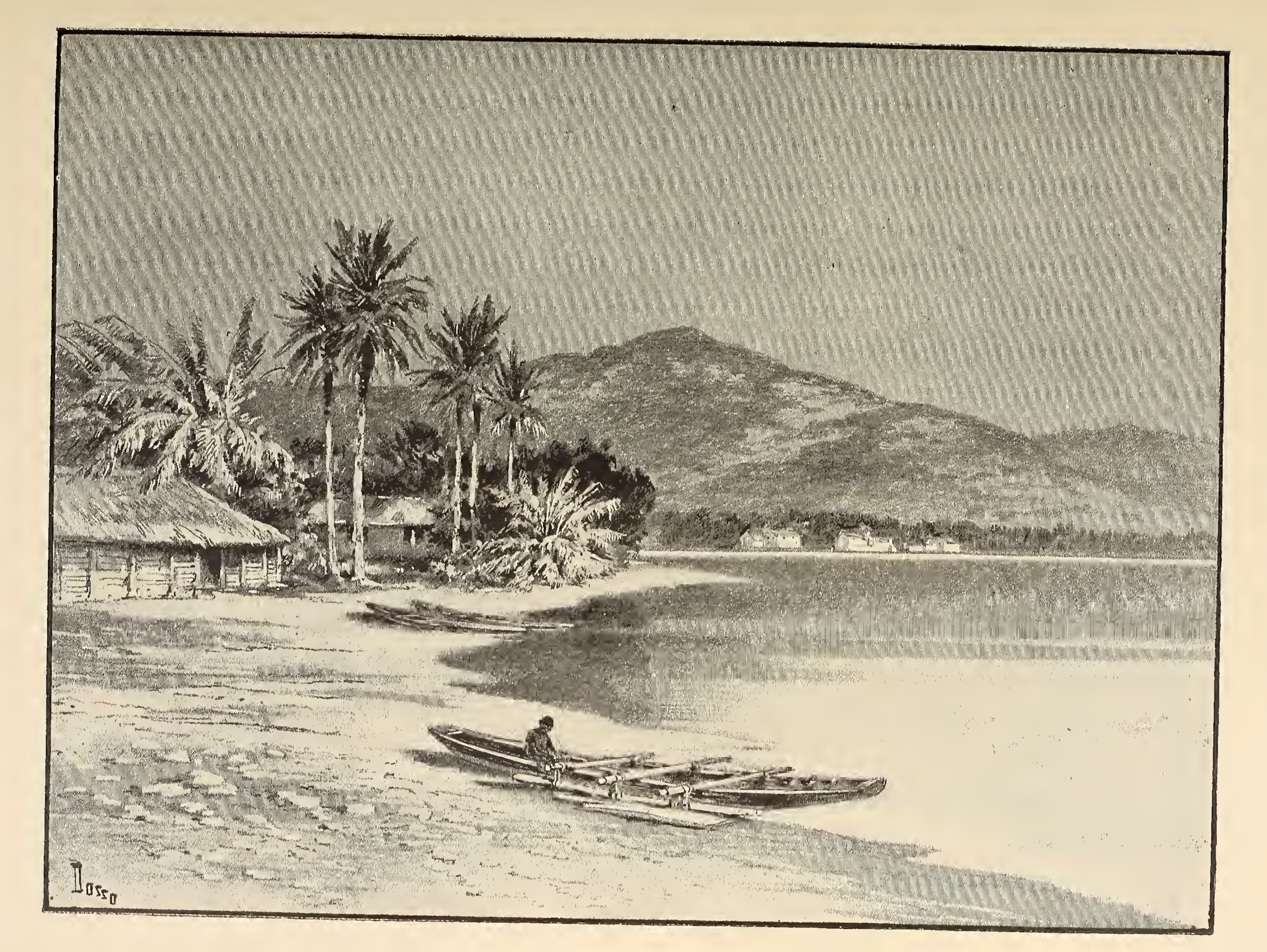
décroît rapidement et dont l'extinction totale n'est qu'une question de temps.

Entre les mains des Anglais, Raratonga est devenue l'une des étapes de la navigation entre la Nouvelle-Zélande et l'Amérique centrale, mais la rade peu sûre de Raratonga a, dans l'île française de Rapa, une rivale qui peut détourner à son profit ce mouvement commercial, grâce à son port mieux abrité.

Les principaux produits de l'archipel de Cook sont le copra, les fruits de l'arbre à pain et des bananiers, le coton, le café et le tabac. Les plantations se multiplient dans ces îles dont le sol fécond et le climat se prêtent à toutes les cultures intertropicales. Dans cet archipel, presque inconnu il y a un demi-siècle, on trouve aujourd'hui des écoles, des églises, des bibliothèques, un journal rédigé en langue indigène, une sécurité complète et nombre de colons européens.

Entre l'archipel de Cook à l'est, et les îles Pomotou à l'ouest, s'étend le groupe, bien autrement important, des îles de la Société. Elles sont, sans compter les îlots, au nombre de onze, orientées du nord-ouest au sud-est et réparties en deux groupes : *îles sous le vent* et *îles au vent.* Parmi les premières se trouvent Huahine, Raiatea, Tahaa, Borabora et Tapamanoa; parmi les secondes, Moorea et Tahiti. La superficie totale de ces îles est de 1,650 kilomètres carrés; leur population d'environ 18,000 habitants, Ces îles font partie des établissements français de l'Océanie, lesquels forment eux-mêmes deux groupes distincts : les établissements orientaux comprenant les archipels de la Société, des Tuamotu, des Gambier, des Marquises, des îles Rapa et Clipperton, et les établissements occidentaux que forme l'archipel néo-calédonien et que nous avons étudiés plus haut.

Centre des possessions françaises de la Polynésie méridionale, Tahiti, composé de deux massifs montagneux reliés par un isthme bas, est une terre volcanique qu'enserre une ceinture de coraux. Certains géologues voient en elle l'une des sommités de l'Océanide engloutie. « On peut la considérer, écrit M. de Lanessan, comme un sommet de montagnes dont la base est aujourd'hui ensevelie sous les flots par suite d'un affaissement graduel du sol. Il en est ainsi de toutes les îles qui forment à travers l'océan Pacifique cette vaste ceinture, étendue de l'isthme de Panama aux côtes orientales de l'Asie. Là, sans doute, existait autrefois un immense continent, une Océanide gigantesque, à grand diamètre dirigé transversalement entre l'Amérique d'une part, l'Asie et l'Afrique de l'autre. Le sol de ce continent s'est lentement affaissé, ne laissant plus, au-dessus des eaux, comme témoins de son existence, que le vaste archipel des Philippines, la Nouvelle-Guinée, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, les milliers de petites îles qui s'étendent de ces grandes terres au continent américain, et enfin, plus au sud, les archipels des Seychelles et des Mascareignes et la grande île de Madagascar. L'Australie seule mérite encore le nom de continent; toutes les autres îles ne sont que des sommets montagneux dont les bases sont depuis longtemps recouvertes par les eaux. » A cette théorie qui, dans une certaine mesure, s'appuie sur les observations de Darwin et ses constatations de l'aire d'affaissement des terres océaniennes, et qui reconstituerait dans le Pacifique une *Océanide* analogue à la mystérieuse *Atlantide*



VUE D'APIA, DANS LES ILES SAMOA.

ensevelie dans les abîmes de l'Atlantique et dont les traditions antiques affirmaient l'existence, on en juxtapose une autre, qui fait de ces archipels les assises récentes d'un continent naissant, créé par les zoophytes et soulevé par les forces volcaniques.

Ce sont ces dernières qui ont fait surgir de l'océan l'île de Tahiti. Le terrain est formé de laves poreuses dont les cavités renferment des cristaux zéolithiques, des conglomérats en couches stratifiées composées de roches et de scories entremêlées de corail. On n'y trouve pas trace toutefois de cratères récents. Tout semble indiquer que depuis des siècles, depuis la dernière convulsion qui a donné naissance aux sommets basaltiques, l'effort volcanique s'est déplacé et, son œuvre terminée, a laissé la nature accomplir la sienne.

Sous l'action combinée du soleil et des pluies, les scories désagrégées, les strates d'argile calcinée délayées par l'eau et entraînées dans les vallées ont formé un sol d'une richesse et d'une fertilité incomparables, envahi par une végétation puissante. Toutefois des siècles ont dû s'écouler avant d'assurer définitivement la conformation actuelle de ces archipels du sud. A de longs intervalles, les volcans ont, plus d'une fois, bouleversé ces îles, incendié les forêts, exhaussé les plaines, modifié le relief du sol. On retrouve encore dans les débris de lave des branches d'arbres à l'état de charbon, des empreintes de fougères et même de coléoptères.

Des deux massifs montagneux qui constituent l'île de Tahiti, le plus grand a reçu le nom de Tahiti, le plus petit celui de presqu'île de Taïarapu. C'est dans le premier que se trouvent les hautes cimes : le Diadème qui rappelle par sa forme une gigantesque couronne déchiquetée, l'Ahoraï qui mesure plus de 2,000 mètres d'altitude, l'Orohéna 2,236 ; dans la presqu'île de Taïarapu, la Roniu n'atteint que 1,200 mètres. Sur les pentes boisées de ces montagnes ruissellent de nombreux cours d'eau ; ils se déversent dans les vallées étroites et fraîches qu'ils ont eux-mêmes creusées à travers les terres basses.

En abordant l'étude de cette partie de l'Océanie dans laquelle la France occupe le premier rang, des faits nouveaux, d'ordre historique autant que géographique, s'imposent à notre attention. Étant donnée l'attitude des grandes nations européennes qui attendent, et parfois devancent, l'heure de se partager ces terres qui chaque jour se dépeuplent, il importe de mettre en relief la place que chacune d'elles s'y est faite, d'indiquer les jalons posés, de délimiter les zones d'influence. Pour ce faire, force est de remonter au point de départ, de préciser les occupations successives, les modes divers d'acquisition. Les questions religieuses et commerciales, les procédés divers de colonisation jouent ici un rôle important; nous en aborderons l'examen avec toute l'impartialité que le sujet comporte et aussi avec l'expérience acquise par quatorze années de séjour dans la Polynésie septentrionale.

Le 1er mai 1842, le contre-amiral du Petit-Thouars prenait possession, au nom de la France, de l'île Touata et du groupe sud-est des îles Marquises; le 2 juin suivant de l'île Nukahiva et du groupe nord-ouest; puis il se rendait à Tahiti où la reine Pomaré

se débattait au milieu d'inextricables difficultés. Son autorité, mal assise, était contestée par quelques-uns des chefs principaux ; à ces embarras intérieurs s'ajoutaient les querelles religieuses et les convoitises inavouées des grandes puissances maritimes. L'occupation par la France des archipels voisins décida la reine à recourir à une mesure extrême qu'elle considérait comme une mesure de protection et à solliciter de l'amiral du Petit-Thouars le protectorat de la France. Il l'accordait, sous réserve de l'approbation de son gouvernement qu'il avisait des faits accomplis et des mesures prises. Le 25 mars 1843, le gouvernement français ratifiait l'acceptation conditionnelle de l'amiral; le 14 octobre, le capitaine de vaisseau Bruat débarquait aux îles Marquises en qualité de gouverneur des établissements français de l'Océanie et de commissaire du roi près la reine des îles de la Société.

L'Angleterre ne vit pas sans ombrage la France prendre ainsi pied dans l'Océanie. *L'entente cordiale* d'alors n'excluait pas la méfiance, et le cabinet de Londres la poussait loin quand il s'agissait d'occupations maritimes. Puis, la question religieuse qui a joué et joue encore un rôle considérable dans la colonisation océanienne, compliquait singulièrement la question politique. C'était Cook, le grand navigateur anglais, qui avait révélé l'existence de ces îles; c'étaient les missionnaires anglais qui en avaient évangélisé la population. Le 4 mars 1797, les premiers missionnaires protestants débarquaient à Tahiti et commençaient, dans des conditions exceptionnellement favorables, leur œuvre de propagande religieuse. En 1798, cinq nouveaux missionnaires anglais étaient venus les rejoindre, huit autres arrivaient en 1801. En 1805, ils adoptaient l'alphabet tahitien et faisaient imprimer à Londres le premier livre destiné aux écoles, dont le nombre s'accroissait chaque année. Des résistances partielles, des révoltes locales entravaient, mais sans l'arrêter, l'œuvre de propagande. Lorsque, en 1824, le commandant Duperrey visita Tahiti, à bord de la corvette *La Coquille,* il fut frappé des changements survenus : « L'île de Tahiti, écrivait-il dans son rapport officiel, est aujourd'hui bien différente de ce qu'elle était du temps de Cook. Les missionnaires ont totalement changé les mœurs et les coutumes de ses habitants. L'idolâtrie n'existe plus parmi eux et ils professent généralement la religion chrétienne. Les femmes ne viennent plus à bord des bâtiments; elles sont d'une réserve extrême lorsqu'on les rencontre à terre. La secte infâme des Arreoys n'existe plus ; les guerres sanglantes que ces peuples se livraient et les sacrifices humains n'ont plus lieu depuis 1816. Tous les naturels savent lire et écrire ; ils ont entre les mains des livres de religion traduits dans leur langue et imprimés soit à Tahiti, soit à Uljéta ou à Eiméo. De belles églises ont été construites et tout le peuple s'y rend deux fois par semaine avec une grande dévotion pour entendre la prédication. »

A la même époque, un mouvement identique se produisait aux îles Havaï sous l'impulsion des missionnaires américains. En Europe, on suivait, avec une curiosité sympathique cette initiation de peuples barbares à la civilisation; on rendait publiquement hommage aux efforts heureux des missions protestantes.

L'établissement du protectorat devait fatalement modifier cet état de choses, non par le fait du gouvernement d'alors, peu soucieux de propagande religieuse, mais par

l'impossibilité matérielle et morale de dénier libre accès dans l'archipel aux missionnaires catholiques impatients de se mesurer avec leurs rivaux et de leur disputer leurs conquêtes. Déjà Chateaubriand avait prêché la croisade nouvelle et signalé au zèle de la Société des Missions ces terres peu connues. « Tahiti, écrivait-il dans la préface de son *Voyage en Amérique*, a perdu ses danses, ses chœurs, ses mœurs voluptueuses. Les belles habitantes de la Nouvelle-Cythère sont aujourd'hui des puritaines qui vont au prêche, lisent l'Écriture avec des missionnaires méthodistes, controversent du matin au soir et expient dans un grand ennui la trop grande gaieté de leurs mères. »

On sent percer dans ces appréciations le déplaisir que lui causaient les progrès du protestantisme et la nonchalante insouciance avec laquelle il juge les faits religieux qui ne répondent pas à son sentiment du beau. D'autres renchérissaient encore sur ses assertions, reprochant aux missionnaires protestants de substituer à la licence d'un passé regretté, l'austérité des mœurs présentes; d'autres enfin, au nom d'intérêts privés, se prétendaient lésés par l'interdiction de vente de spiritueux aux indigènes et réclamaient des lois moins sévères. Le colon suivait le missionnaire et trouvait fort mauvais que la stricte observance du dimanche, les services religieux, la fréquentation des écoles, empêchassent les indigènes de se consacrer au travail qu'il attendait d'eux et qu'il rétribuait peu. A Tahiti, la vie était facile; l'indigène récoltait en abondance et sans labeur ce qui était nécessaire à son existence. La douceur du climat et la fécondité du sol l'affranchissaient de toute prévoyance. Des besoins limités et facilement satisfaits n'éveillaient point en lui d'idées de convoitise et de richesse. Aussi bornait-il ses efforts à s'assurer le strict nécessaire et comprenait-il peu la nécessité d'un travail rémunérateur.

Force était de créer en lui des besoins nouveaux, d'élargir son horizon, borné à la satisfaction de ses appétits matériels, pour l'amener à défricher la brousse, à cultiver le sol, à planter, à récolter, à quitter ses îles pour s'embarquer à bord des navires baleiniers, pour aller extraire, sur les îlots inhabités, l'huile de la noix de coco. Ce fut l'œuvre du temps; elle fut lente, difficile, et les commerçants impatients se joignaient à ceux qui regrettaient les mœurs faciles pour accuser et dénigrer les efforts des missionnaires protestants.

Ces accusations, ces dénigrements étaient de nature à encourager les missionnaires catholiques, dont le zèle n'avait d'ailleurs pas besoin d'être stimulé. Le 2 juin 1833, un décret de la Propagande, confirmé par le pape Grégoire XVI, confiait à la maison-mère de Picpus la tâche considérable de convertir au catholicisme toutes les îles de l'océan Pacifique, depuis les îles Havaï jusqu'au tropique antarctique et depuis l'île de Pâques jusqu'à l'archipel Roggewein, dont Kotzebue et Krusenstern avaient cependant déjà constaté la non-existence.

A la fin de 1833, les missionnaires catholiques s'embarquaient à Bordeaux pour le Chili et de là gagnaient les îles Gambier, première étape sur la route de Tahiti. En 1836, ils abordaient à Papeete et sollicitaient du gouvernement indigène une autorisation de séjour qui leur était refusée. Contraints de s'éloigner, ils réclamaient et obtenaient l'intervention de la France. Une convention était signée, en vertu de laquelle les mission-

naires catholiques devaient être admis à Tahiti et traités sur le même pied que les missionnaires protestants. Ce fut le signal de la lutte entre les deux missions, et cette lutte atteignit promptement un degré de violence qui surexcita l'opinion publique en Europe.

On le vit par le retentissement de l'affaire Pritchard, dont les discussions passionnées, en France et en Angleterre, mirent en péril « l'entente cordiale » et le trône du roi Louis-Philippe. A la distance où nous sommes de ces événements, on s'étonne que de si petites causes aient pu produire de tels effets et qu'une rivalité obscure dans un coin perdu de l'Océanie ait soulevé des passions si vives. Pour le comprendre il faut se rendre compte que la lutte s'engageait entre deux principes rivaux représentés par les deux premières puissances du monde ; qu'elle n'était pas circonscrite à Tahiti, mais qu'elle s'ouvrait simultanément sur les principaux points de l'Océanie ; qu'elle se compliquait d'annexions territoriales, de questions commerciales, d'une entre autres dont la France, mal renseignée, avait pris l'initiative et qui menaçait d'une dépopulation plus rapide encore les îles de l'Océanie. En 1830, le commandant Laplace imposait en effet au gouvernement havaïen l'admission des eaux-de-vie et spiritueux à un droit d'entrée qui ne pouvait excéder 5 0/0 de la valeur.

En agissant ainsi et en engageant son gouvernement dans cette voie, le commandant Laplace croyait, de bonne foi, ouvrir aux produits français un débouché de quelque importance. En cela, il se trompait fort. Puis, imposer, par une même convention, l'admission des missionnaires et la libre introduction des eaux-de-vie, c'était créer dans l'esprit des populations une choquante confusion d'idées, mettre une arme redoutable entre les mains des missionnaires protestants et prendre l'initiative d'une mesure fiscale dont l'odieux était pour la France et le profit pour l'étranger. Nous avons pu constater par nous-même les tristes résultats obtenus, l'impopularité qui en devait, plus tard, rejaillir sur notre pays. En vertu des traités conclus avec l'Angleterre et les États-Unis, toute concession faite à la France devait s'étendre, de droit, à leurs produits. Il en résultait que les spiritueux anglais et américains, tels que le genièvre et l'eau-de-vie de grain, antérieurement prohibés, entraient dans la consommation après avoir acquitté le droit dérisoire de 5 0/0 de la valeur. La France n'ayant aucun commerce direct avec les îles, le traité restait lettre morte en ce qui la concernait, mais il n'en était pas de même pour l'Angleterre et surtout pour les États-Unis. Chaque année plusieurs centaines de navires baleiniers américains relâchaient dans le port de Honolulu et débarquaient des spiritueux dont la consommation, partout et toujours dangereuse pour les indigènes, le devenait plus encore par l'abus résultant du bon marché et par l'excessive chaleur d'un climat intertropical.

Si la France s'était proposé pour but de développer le commerce de ses rivaux, de hâter la dépopulation de l'archipel et d'assurer la prédominance des États-Unis aux îles Havaï, elle n'eût pu adopter une mesure d'une réussite plus prompte et plus infaillible. En peu d'années, la mortalité fit des progrès tels que force fut bien de se rendre à l'évidence et de résilier cette clause du traité dont les missionnaires catholiques eux-mêmes étaient les premiers à signaler les dangers et à demander le rappel. Mais, aujourd'hui encore, dans toute cette partie de l'Océanie, les adversaires de l'in-

fluence française ont pour mot d'ordre le dicton de *French priests and French brandies*, « prêtres français et eaux-de-vies françaises ».

En 1863, l'auteur de ces lignes reçut une intéressante communication du gouverneur de nos établissements français dans l'Océanie du Sud. Frappé des progrès rapides du commerce et de l'agriculture aux îles Havaï, le gouverneur m'écrivait pour me demander de lui en expliquer les causes. A huit cents lieues de distance, tous deux compatriotes, tous deux appelés à gouverner à des titres divers, lui comme délégué du pouvoir central, moi comme ministre dirigeant, des populations de même race, sous des climats identiques, sur un sol de même formation, nous pouvions et nous devions, ajoutait-il, nous prêter un mutuel concours. Il se heurtait aux difficultés que j'avais rencontrées au début, mais alors qu'aux îles Havaï on entrait en pleine prospérité commerciale, à Tahiti tout languissait. L'immigration était arrêtée, les bras manquaient aux plantations, les capitaux faisaient défaut et ses efforts les plus persévérants aboutissaient à d'insignifiants résultats. L'examen auquel je dus me livrer alors me permit de constater les causes d'infériorité et d'impuissance qui pesaient et pèsent encore lourdement sur notre colonie. En les signalant, comme je le fis alors, non pas au nom de théories préconçues, élaborées loin du théâtre de l'action, mais au nom d'une expérience acquise par quatorze années de travail, d'études et d'expérience pratique, nous pensons faire œuvre utile. Pourquoi les moyens qui ont porté si haut la prospérité des îles Havaï, solidement assis leur crédit, créé un mouvement agricole, commercial et maritime important, attiré l'émigration, seraient-ils inefficaces dans nos archipels du Sud? La race est la même, le sol est le même, mêmes aussi le climat et les productions.

Le budget des recettes et des dépenses des îles de la Société se soldait alors par un chiffre de 900,000 francs. Ce chiffre était plus que décuplé aux îles Havaï. L'exportation du sucre atteignait à peine 20,000 francs à Papeete; elle était de 8 millions à Honolulu et devait dépasser 40 millions. On comptait dans l'île de Tahiti trois usines à sucre; dans l'archipel havaïen il y en avait plus de cent, et nombre de plantations sucrières donnaient un bénéfice net de 200,000 à 300,000 francs par année. Et cependant, aux îles Havaï, le gouvernement avait une tâche autrement compliquée : il lui fallait résister aux convoitises étrangères, maintenir son indépendance, éviter de donner prise, par une mauvaise administration, à des plaintes, à des conflits qui mettraient en danger l'autonomie; pour cela, assurer la sécurité des biens et des personnes, entretenir une police, une force armée, une magistrature, encourir de grosses dépenses, tandis qu'à Tahiti le protectorat résolvait toutes ces questions, assurait ces services et permettait de faire concourir toutes les forces vives au développement matériel du pays, assuré de son indépendance garantie par une grande puissance. Que de fois avons-nous vu, aux îles Havaï, nos efforts entravés, contrecarrés par les représentants de l'Angleterre et des États-Unis, par les réclamations des gouvernements étrangers prétendant s'immiscer dans des questions d'administration intérieure, désireux d'exercer leur influence et de faire prévaloir leurs idées! Quand, au nom du gouvernement, nous affirmions notre volonté bien arrêtée de nous tenir en dehors des

questions religieuses, de limiter le rôle de l'État à l'impartialité la plus stricte, la France nous reprochait de ne pas encourager les progrès de la mission catholique; les États-Unis nous accusaient d'entraver l'œuvre de propagande des missionnaires méthodistes; l'Angleterre réclamait pour les missionnaires anglicans envoyés de Londres en 1863 des privilèges et des droits nouveaux.

A Paris on s'étonnait de nos résistances à la libre admission des eaux-de-vie et de notre refus persistant d'en autoriser la vente aux indigènes; à Londres et à Washington, on réclamait la prohibition absolue; les journaux américains entretenaient une agitation annexionniste, mettaient leur gouvernement en demeure d'agir et de s'emparer d'un archipel civilisé par leurs missionnaires, et où leurs comptoirs, leur commerce, leurs capitaux et leur immigration primaient tous les autres. C'est au milieu de ces complications chaque jour renaissantes qu'il fallait gouverner, donner l'impulsion, développer les ressources matérielles d'un pays dont la prospérité croissante éveillait les convoitises du dehors et dans lequel on chercherait vainement aujourd'hui un adulte ne sachant pas lire, écrire et compter. Nos établissements de l'océan Pacifique du sud n'ont pas eu à traverser ces épreuves; le champ était libre, on pouvait agir sans entraves. Le problème était autrement simple. Pourquoi et comment n'a-t-on pas abouti à des résultats plus satisfaisants? Pour répondre à cette question, rendons-nous compte de ce qu'est une colonie océanienne et de ce qu'est Tahiti.

Situées à plus de 3,000 lieues de distance de la métropole et en dehors des grands courants commerciaux, les îles de la Société sont habitées par une race molle, indolente, vivant sans besoins sur un sol presque sans culture. Une terre riche et fertile, un climat tropical tempéré par les brises de l'océan, des mœurs faciles, l'oisiveté, bercent et endorment l'activité humaine. Une population, que Cook évaluait, en 1774, à 240,000 âmes, en basant son calcul sur le chiffre de guerriers que le chef Toouha embarquait sur 210 pirogues de guerre destinées à opérer une descente sur l'île Moorea, population aujourd'hui rare et clairsemée, réduite à 13,000 habitants, trouve à sa portée tout ce qui est nécessaire à une existence d'où le froid et la faim sont bannis. Nuls besoins de luxe; la nature seule en fait les frais; l'air, la lumière, la chaleur, les beaux ombrages, les fleurs éclatantes et leurs parfums, les fruits savoureux, sont à tous sans labeur et sans peine. Tout est facile, sauf le travail; tout est simple, hormis l'effort. Transporté dans ce milieu, l'Européen lui-même sent son énergie faiblir; les ressorts de sa volonté se détendent; volontiers, lui aussi, il s'abandonnerait à cette influence dissolvante, n'était que d'autres besoins, d'autres ambitions le stimulent et le pressent. L'homme civilisé revient rarement à l'état de nature; il peut retomber à l'état de bestialité; ainsi font ces matelots déserteurs, ces écumeurs de mer jetés par le hasard des vents et des flots sur les îles de l'Océanie, vivant avec les sauvages, plus sauvages et plus cruels qu'eux; mais il est peu d'exemples de l'homme civilisé retournant à l'état simple, d'ordinaire contemplatif, des races primitives. Au milieu d'elles il est meilleur ou pire qu'elles, mais il est autre.

Dans ces archipels dépeuplés par le contact avec la civilisation, la population décroît

chaque année. On peut, par des mesures énergiques, ralentir, arrêter pour un temps cette dépopulation; nous en avons fait l'expérience aux îles Havaï; mais il n'est, croyons-nous, au pouvoir de personne d'en arrêter la marche ni d'en supprimer les causes. Cette loi fatale suit son cours. L'immigration seule comble les vides, superposant lentement une race à l'autre en attendant l'heure de la substitution absolue. On sait comment se recrute l'immigration vers ces terres lointaines. Les aventuriers de toute race, les déclassés de toute origine, les impatients, ceux que la civilisation comprime, ceux à qui une organisation sociale savante et compliquée mesure l'air, la place et l'espace, ceux-là forment l'avant-garde. Derrière eux viennent les spéculateurs hardis, les négociants en quête de débouchés nouveaux, les colons possesseurs d'un petit capital, désireux de le convertir en grandes propriétés, les gens de métier alléchés par la perspective de gros salaires et de faibles dépenses.

Tels sont les éléments dont se compose une colonie naissante; éléments hétérogènes et disparates dont il s'agit de tirer le meilleur parti possible, qu'il faut orienter dans leur voie et réunir dans un effort commun : le développement moral, intellectuel et matériel du pays. Qu'on ne s'y trompe pas, il ne s'agit pas là de l'emporter de haute lutte, de lancer à l'assaut de la barbarie ces forces brutales et impatientes, d'abattre l'Indien à coups de fusil, comme dans le *Far west*, pour s'approprier son champ, ou l'Inca, pour le dépouiller de son or. L'œuvre est autre, bien autrement compliquée, mais aussi bien autrement humaine : protéger l'indigène contre la violence et la fourberie, tout en faisant place aux nouveaux venus; diriger dans la lutte contre la nature ces forces violentes qui sont un danger dans une civilisation comme la nôtre parce qu'elles y restent souvent sans emploi et que la discipline militaire leur répugne, mais qui sont souvent une bonne fortune pour une colonie. Ce sont les rôdeurs de prairies qui, les premiers, s'enfonçant dans les plaines de l'Ouest, ont découvert et colonisé le Kansas, l'Arizona, conquis le Texas et annexé la Californie aux États-Unis. Ce sont les rudes bûcherons du Maine qui ont peuplé la région des Grands Lacs, de même que les émigrants anglais ont envahi l'Australie et donné un continent à une île. Qu'étaient ces Espagnols, compagnons de Balboa, aventurier lui-même, qui, franchissant le Darien, découvraient le Pacifique et prenaient possession du Grand Océan au nom de la couronne d'Espagne? Et les soldats de Pizarre et de Cortès, les matelots de Magellan, tous ou presque tous soldats ou matelots d'aventure, qui dépensaient au loin, et au profit de leur pays, une énergie sans emploi dans leur pays même?

Étant donnés ces éléments divers, et ce sont invariablement les mêmes que l'on retrouve à la naissance de toutes les colonies, on peut se former une idée juste des mesures générales à prendre et des aptitudes multiples à exiger de ceux appelés à les appliquer. Il n'y a rien là qui ressemble au mécanisme savant d'un état social tout organisé, dont les rouages fonctionnent sans choc et sans heurt, en vertu d'une impulsion partie de haut et par l'intermédiaire d'une hiérarchie où chacun a son rôle, sa place assignée. Il faut gouverner, mais sans faire sentir trop lourdement la main; il faut laisser une large part à l'initiative individuelle, accepter les ennuis qu'elle cause en compensation des services qu'elle rend, éviter les conflits, détendre autant que possible les

liens d'une discipline trop rigoureuse, tolérer beaucoup, s'effacer souvent, n'intervenir qu'en cas d'absolue nécessité et alors avec une énergie proportionnée à l'importance du résultat à obtenir et aux résistances que l'on rencontre.

Entrons plus avant dans le détail des faits. Pourquoi l'immigration affluait-elle aux îles Havaï et faisait-elle défaut à Tahiti ? Aux îles Havaï on l'encourageait, on l'appelait, on la facilitait. L'émigrant n'avait pas, en débarquant, à demander de permis de séjour, à justifier de ses moyens d'existence. Il pouvait aller, venir, sans être entravé dans sa liberté d'action. Les règlements de police étaient simples; du moment qu'il s'y conformait, il était en règle. A Tahiti, on exigeait de lui des formalités sans nombre. Il n'était que toléré au début; de là à être surveillé il n'y a pas loin. Il devait justifier de ses moyens d'existence, expliquer d'où il venait, ce qu'il entendait faire, à quel genre d'industrie il comptait se livrer. J'assistais un jour, sur le quai de Honolulu au débarquement d'une goélette arrivant de Tahiti. Parmi les passagers, presque tous indigènes, je reconnus à ses allures un compatriote; je l'interrogeai en français; tout heureux de trouver quelqu'un qui parlât sa langue, il me raconta son histoire. Après un séjour infructueux au Chili, il s'était rendu à Papeete. A peine débarqué, on lui demanda, entre autres questions, s'il avait des capitaux. « Si j'en avais, je ne viendrais pas ici. » Cette brusque réponse parut un peu séditieuse. On l'accueillit assez mal; ennuyé des formalités que l'on exigeait de lui, il se lassa; quinze jours après il partait pour Honolulu. Je le revis deux ans plus tard. Il avait gagné une jolie somme comme menuisier, 25,000 francs; il possédait un terrain qu'il plantait en cannes à sucre à la suite d'un traité passé avec une plantation voisine qui lui achetait sa récolte. Il me dit qu'il espérait, dans cinq ans, avoir assez d'argent pour établir lui-même un moulin à broyer.

Ce n'est pas là un fait isolé. Une petite île dépendant de l'archipel havaïen est louée à bail, pour un long terme, par une famille anglaise précédemment établie dans l'archipel de la Société. Le chef de cette famille disposait de capitaux assez considérables et voulait se livrer à l'élevage du bétail. Il faut pour cela de grands terrains. Promené pendant six mois de l'un à l'autre, découragé par les exigences méticuleuses de l'administration tahitienne, il avait, lui aussi, quitté notre colonie pour émigrer aux îles Havaï.

On a cru bien faire, au début, en transportant dans nos possessions lointaines les traditions et les prescriptions administratives de la métropole. Elles ont, dans une certaine mesure, leur raison d'être en France ; elles ne l'ont pas au dehors. Ces rouages sont trop compliqués; il y aurait avantage à les simplifier et à diminuer du même coup le nombre des fonctionnaires. Sauf les principaux, il y aurait avantage aussi à en recruter parmi les colons ou fils de colons, plus directement intéressés aux progrès commerciaux et au développement agricole du pays, dont le sol est admirablement approprié à la culture du coton et de la canne à sucre. Et cependant l'industrie sucrière est presque nulle, alors qu'aux îles Havaï elle est une des principales sources de la prospérité du pays et que chaque année on crée des plantations nouvelles. Les bras et les capitaux font défaut à l'agriculture ; l'immigration seule peut amener les uns et les autres. C'est elle qu'il importe d'encourager et c'est elle que nos formalités bureaucratiques tiennent le plus souvent à distance.



SEVUKA, DANS LES ILES FIJI.

Le sol n'est pas plus riche, le climat n'est pas plus doux, la vie n'est pas plus facile aux îles Havaï que dans notre colonie. Si l'immigration se porte de préférence aux îles Havaï, si les capitaux y affluent, si l'exportation grandit chaque jour, la cause en est dans une législation très simple, des impôts modérés, la mise en valeur des terres et des lois de naturalisation qui permettent à l'émigrant de s'identifier avec la population et de prendre part, comme électeur et comme éligible, sous certaines conditions de cens électoral, à la vie politique. Les lois ne créent pas l'immigration; elles l'encouragent ou la repoussent. A Tahiti, on n'a rien fait pour l'encourager. Redoutait-on, dans l'état de choses précaire que constituait le protectorat, l'introduction d'un élément étranger, hostile à son maintien? Peut-être. Ces préventions doivent aujourd'hui disparaître. La France n'a plus rien à redouter de ce côté. Cet archipel est terre française; il dépend de nous qu'il devienne riche et prospère. Abandonnons, parmi nos anciens errements, ceux que l'expérience a condamnés, empruntons aux pays voisins les mesures qui leur ont si bien réussi. Un champ nouveau s'offre à notre activité; il est de nature à tenter de nobles ambitions.

Tahiti, la plus importante des îles de l'archipel, est, avons-nous dit, d'origine essentiellement volcanique et d'aspect montagneux. Les mornes se dressent en amphithéâtre, formant de hauts plateaux circulaires qui convergent au centre, et que surplombent des pics élevés. Le climat aussi beau que salubre, l'air imprégné du parfum des fleurs, l'abondance des fruits, le charme du paysage, font de cette île l'une des plus riantes résidences de l'Océanie. Sous l'action du soleil et des pluies, les traces volcaniques disparaissent, recouvertes par une exubérante végétation qui envahit et comble les cratères éteints et jette sur les flancs des montagnes un manteau de verdure. Rien n'est plus pittoresque que la route circulaire qui enserre la côte septentrionale de l'île : d'un côté la plage blanche unie que les vagues caressent doucement; de l'autre des gorges étroites et sombres, de fraîches vallées largement ouvertes, abondamment arrosées, semées de bouquets d'orangers et de citronniers, d'arbres à pain, de bananiers et dominées dans l'horizon lointain par le pic d'Orohena.

On évalue à un peu plus de 117,000 hectares la superficie de Tahiti, et à 24,000 hectares sa surface cultivable. Une très faible partie de ce dernier total est exploitée. L'île entière est envahie par le goyavier, introduit en 1815 et qui trouva dans cet archipel un sol si propice qu'il s'y multiplia au delà de toute prévision. L'oranger, importé par Cook en 1774, est également abondant et porte d'excellents fruits. L'arbre à pain, le le bananier et le cocotier complètent les ressources naturelles du sol. « Les zones intérieures de l'île, écrit M. Viaud, sont inhabitées et couvertes de forêts profondes. Ce sont des régions sauvages coupées par des remparts d'inaccessibles montagnes et où règne un éternel silence. Dans ces vallées étrangement encaissées, la nature est sombre et imposante, de grands mornes surplomblent les forêts, et des pics aigus se dressent dans l'air; on est là comme au pied de cathédrales fantastiques dont les flèches accrochent les nuages au passage; tous les petits nuages errants que le vent alizé promène sur la grande mer sont arrêtés au vol; ils viennent s'amonceler contre les parois de

basalte, pour redescendre en rosée ou retomber en ruisseaux ou en cascades. Les pluies, les brumes épaisses et tièdes entretiennent dans les gorges une verdure d'une inaltérable fraîcheur, des mousses inconnues et d'étonnantes fougères. »

De nombreuses rivières sillonnent l'île, mais elles ne sont pas navigables; ce ne sont que cours d'eau et torrents épandus des montagnes. Sur les côtes, la ceinture de récifs s'entr'ouvre, dessinant quelques ports dont le plus important et le plus fréquenté est celui de Papeete, sur la côte nord-ouest. Viennent ensuite celui du Phaéton sur la côte sud-ouest de l'isthme de Taiaparu, celui de Tantira sur la côte nord-est et de Hitaia sur la plage orientale.

Le port de Papeete est le seul de l'île qui soit accessible aux grands navires; il est vaste et sûr, abordable par trois passes qui trouent la ceinture de récifs. Papeete, capitale de l'île et résidence du gouverneur des établissements français, est une riante petite ville, merveilleusement encadrée de jardins, de palmeraies, de frais ombrages « sous lesquels, écrit M. E. Reclus, résonnent souvent les *himéné* océaniennes, c'est-à-dire les mélodies que les jeunes gens et les jeunes filles chantent d'une voix harmonieuse, en chœur à plusieurs parties. Des ruisselets sinuent entre les maisonnettes, sous les branches entremêlées, d'où le nom de Papeete « petite eau ». Cette ville, d'environ 3,000 habitants, dont un tiers d'Européens, est une ville aux contrastes heurtés. Avec sa rue de Rivoli, son Palais de Justice, son Trésor Colonial, son Palais-Royal et sa rue de la Pologne, elle rappelle, dans un cadre minuscule, la grande cité française; ses magasins chinois, ses *tea shops* évoquent le souvenir de San-Francisco, tandis que le paysage et la population indigène ont, au plus haut degré, l'aspect tropical. Moorea, située au nord-ouest de l'île, est un centre agricole important, relié à Papeete par les barques qui circulent sans relâche entre les brèches de la ceinture de récifs.

Raïateia, dans les îles Sous-le-Vent, s'annonce comme une rivale de Tahiti, par la beauté de son port et la supériorité de sa position. Raïatea-Tahaa est composée de deux îles jumelles qu'enserre une même barrière de récifs. Elles furent autrefois rattachées l'une à l'autre par un isthme affaissé et que remplace aujourd'hui un canal navigable d'environ quatre kilomètres de largeur. Son port d'Opoa est l'un des meilleurs du Pacifique et aussi l'un des plus vastes; on y pourrait abriter les flottes les plus considérables. Ce port devient plus fréquenté que celui de Tahiti, les droits de quai, de phare, d'octroi de mer n'y existant pas. Les Allemands y prédominent et le commerce s'y concentre entre leurs mains.

L'ensemble du mouvement commercial des îles de la Société se chiffre par un total de 2,500,000 francs à l'exportation et de 2,470,000 à l'importation. L'exportation consiste surtout en copra, coton, sucre, café, perles et écailles. Dans ce mouvement commercial, les États-Unis tiennent le premier rang, l'Angleterre et l'Australie le second, la France le troisième.

II. POLYNÉSIE ORIENTALE : ARCHIPEL DES POMOTOU. — ILES GAMBIER. ARCHIPEL DES TUBUAI. — ILES MARQUISES. — ILES RAPA, DUCIE ET PAQUES.

A l'est de l'archipel de la Société, l'océan se creuse abruptement, puis soulève un socle sous-marin que la baisse des eaux laisse émerger à la surface. Sur la roche polie on retrouve les lignes successives de niveau, les marches horizontales nettement visibles. Elles attestent quatre baisses successives de l'océan. C'est à cette période que remonte l'apparition de l'archipel des Pomotou, vaste réseau madréporique alors enfoui à quelques mètres au-dessous de l'eau. Il ne fait encore qu'affleurer, mais déjà la végétation l'a envahi et lui donne l'aspect d'une gigantesque vasque de verdure. Dans le groupe des Gambier, le même mouvement de retrait a mis à nu les immenses bancs élevés par les zoophytes sur les flancs de ces îles.

Est-ce à leur origine soudaine, incompréhensible pour les Canaques, que les îles Pomotou sont redevables du nom qu'ils leur ont donné d'*îles de la Nuit* ou d'*îles mystérieuses?* Nous les désignons sous le nom d'*îles basses,* les Anglais sous celui d'*archipel dangereux* et aussi de Tuamotou, *îles lointaines.* Ces diverses appellations sont exactes. Orienté du nord-ouest au sud-est, l'archipel des Pomotou décrit une courbe de 2,000 kilomètres de longueur sur 1,200 de largeur. Sur ce vaste espace, ce n'est qu'un fourmillement d'îles et d'îlots séparés par des détroits sans profondeur que sillonnent de rapides courants. Partout les zoophytes à l'œuvre rétrécissent ces étroits canaux, exhaussent le massif sous-marin, diminuant ainsi la distance qui sépare ces terres basses. Longtemps ces îles ont été l'effroi des navigateurs. Pour les apercevoir de la haute mer, il fallait le coup d'œil exercé des indigènes. Sur la plage sablonneuse, les cocotiers profilent leurs troncs élancés ; mais entre cette plage et le navire se déroule une enceinte de brisants à fleur d'eau, de récifs qui s'étendent au large. Les passes sont rares ; elles n'étaient pas connues, et les bâtiments engagés dans cet inextricable dédale s'en dégageaient difficilement. Des courants les drossaient sur les écueils, et, dans les nuits noires, ils ne savaient où se diriger entre ces bancs de coraux aux arêtes invisibles et aiguës.

Une race forte et vigoureuse habitait cet archipel. L'Océanie n'avait pas de plus intrépides marins. La mer était leur élément ; ils en vivaient et se jouaient sur ses flots. Le sol de leurs îles annulaires ne leur offrait que de maigres ressources : l'eau courante faisant défaut, ils n'avaient, pour se désaltérer, que l'eau de pluie recueillie dans des anfractuosités de roches et les noix de coco dont le lait constituait leur principale boisson; pour aliments : le fruit insipide du pandanus et, sur quelques points seulement tels qu'Anoa et l'île de la Chaîne, du taro, des patates et des bananes. Ils se nourrissaient surtout de poissons. Guerriers redoutables, pillards effrontés, ils ont été longtemps la terreur des trafiquants. Aujourd'hui, soumis depuis 1880 au protectorat de la France, la civilisation les envahit, tempère leurs instincts farouches, modifie

leurs mœurs et leurs usages. Les négociants de Tahiti ont établi des comptoirs aux Pomotou; ils achètent aux indigènes le copra, objet d'un commerce assez important, le *tripang* ou « biche de mer », dont il se fait en Chine une consommation assez considérable, et surtout la nacre et les perles que les insulaires, plongeurs habiles, vont chercher dans les récifs.

La nacre est au nombre des produits de valeur que les régions intertropicales fournissent à l'Europe; celle de l'Océanie orientale est particulièrement appréciée. On y trouve, aux Pomotou notamment, une huître qui fournit, outre une nacre d'excellente qualité, de très belles perles. Mais ces bancs, exploités sans souci de l'avenir, s'épuisent et, jusqu'ici, les mesures prises pour empêcher la destruction des huîtres n'ont pas été suffisamment efficaces. On s'en est tenu au procédé adopté dans les mers des Indes et le golfe Persique, procédé connu sous le nom de *rahui* ou d'interdiction de pêche pendant un certain temps, après que l'exploitation a duré plusieurs années. Ce système n'a pas donné les résultats que l'on en attendait, la *pintadine* du Pacifique différant sensiblement de la petite huître perlière de Ceylan et du golfe Persique qui vit en bancs étendus, tandis que la première ne forme que des agglomérations espacées et peu nombreuses.

Du rapport officiel de M. Bouchon-Brandely sur ce produit spécial des Pomotou, il résulte qu'il n'est pas une des 79 îles de l'archipel qui ne puisse être avantageusement exploitée et utilisée pour l'élevage des huîtres perlières, qu'il en est de même des îles de l'archipel Gambier et aussi de Tahiti et de Moorea. « A Tahiti, écrit-il, les endroits convenant au parcage des huîtres sont nombreux. Je citerai entre autres la rade de Papeete, le voisinage de Tabaa, les baies de Matawaï, de Tantira, de Taravao, du port Phaéton, les portions de mer situées dans les districts de Tiaréi et d'Hitaia. Abrités de la mer et des vents et faciles à surveiller, ces différents emplacements sont compris dans les eaux intérieures du récif. A l'île Moorea on trouve les baies de Cook et d'Éponuhu, deux merveilles de la nature, qui conviendraient à de grandes exploitations; puis la plupart des parties intérieures du récif où la profondeur d'eau est suffisante pour l'immersion des caisses ostréophiles. Les huîtres à nacre y viennent à l'état naturel et, là où elles font défaut, il serait toujours loisible de s'approvisionner de semence aux Pomotou. Moorea est à 12 ou 13 milles de Papeete, le climat en est sain, les moyens d'existence sont les mêmes qu'à Tahiti. C'est une île charmante, l'une des plus curieuses de l'Océanie; le sol cultivable ne manque pas et il est d'une grande fécondité. » Aux îles Tubuaï, il existe aussi maints endroits favorables à l'organisation de parcs. Ces îles offrent plus de ressources que les Pomotou et sont aussi plus agréables à habiter.

L'archipel des Gambier, ou groupe de Mangaréva, nom de la plus grande des îles qui le composent, s'étend à l'extrémité méridionale des Pomotou; comme ces dernières, il est placé sous le protectorat de la France. Il comprend, outre de nombreux îlots, cinq îles habitables, mais à peine peuplées : Mangaréva, Taravaï, Akamarou, Aokena et Kamaka. Le capitaine anglais Wilson découvrit cet archipel en 1797, et lui donna le

nom de l'amiral Gambier, de même qu'il donna celui de *Duff*, nom de son navire, au pic le plus élevé de la plus grande terre.

Un vaste récif madréporique entoure ces îles, bien autrement hautes que celles des Pomotou. Ce récif est troué de trois brèches, formant des passes qui permettent d'accéder à la terre ferme. Partout, dans ces archipels aux abords défendus par des récifs corralligènes, nous retrouvons la même conformation : des canaux profonds qui, çà et là, coupent le massif de corail; ils se rencontrent toujours à l'issue de larges vallées, dans le sens du courant et sous l'influence des eaux douces qui ne permettent pas aux polypes de se fixer. Presque nulle part, ici, le mouillage n'est parfaitement sûr, sauf dans la rade d'Elson ou d'Aokena, où les navires sont à l'abri des vents, excepté de celui de l'est, et dans l'île de Mangaréva où s'élève la petite ville de Rikitéa, siège de la résidence française dans l'archipel.

Essentiellement volcanique et montagneuse, l'île de Mangaréva est médiocrement boisée et ses vallées seules se prêtent à la culture; les pâturages dominent et les eaux y sont abondantes. C'est à Mangaréva que Darwin fit ses plus curieuses observations sur les oscillations de la croûte terrestre. Selon lui, ces îles seraient dans une période d'affaissement; tout l'espace que limite actuellement le récif extérieur aurait été, autrefois, occupé par une grande terre qui se serait lentement abaissée, en même temps que le récif aurait été surélevé par le travail des polypiers. On pourrait, ajoute-t-il, mesurer l'élévation graduelle de la muraille de corail, par les profondeurs des gouffres qui enserrent les escarpements sous-marins servant de socle au récif.

Une bande de verdure entoure ces îles hautes, au sol accidenté et mouvementé, qui renferment toutefois plusieurs belles plaines et des terres susceptibles de culture. La végétation spontanée consiste en l'arbre à pain, le cocotier, le bananier, le ti, *dracœna species*, la canne à sucre, le tomanou, *calophyllum enophyllum*, le bouraau, *hibiscus tiliaceus*, ainsi qu'en nombre de fougères et de plantes que l'on retrouve à Tahiti. D'ailleurs, à l'exception de l'arbre à pain, du cocotier et du bananier, les végétaux sont peu cultivés, aussi les indigènes se nourrissent-ils surtout de poisson et de *tioo*, farine du fruit de l'arbre à pain, dont ils fabriquent une pâte d'un goût aigre et qu'ils soumettent à la cuisson.

Les quelques indigènes qui habitent ces îles sont de race polynésienne. Ils ont le teint bronzé, le nez épaté, les cheveux lisses, mais ils ne sont en rien comparables aux Polynésiens de Tahiti et de Havaï; contrairement à leurs congénères de l'Océanie, ils sont, nonobstant leur situation insulaire et les traditions de leur race, de médiocres marins. Ils n'ont pas de pirogues, tout au plus quelques rares troncs d'arbres creusés; ils se servent, pour naviguer, de radeaux composés de trois troncs liés transversalement par d'autres morceaux de bois. Leurs voiles triangulaires sont, comme celles des archipels voisins, fabriquées avec des nattes. Quelques-uns de leurs radeaux peuvent porter jusqu'à 40 individus; quand ils vont à l'encontre du vent, ils en attachent plusieurs ensemble, et cette réunion produit un effet aussi pittoresque que singulier. Le terme extrême de leur navigation est l'île Crescent, située à cinquante kilomètres de leurs côtes.

Leur gouvernement est monarchique. L'*Alii*, roi ou grand chef, commande à tout le groupe, bien que chaque île ait son chef particulier. Autrefois ceux-ci et leur peuple dépendaient entièrement de la grande île; ils payaient un tribut annuel, mais, dans les moments de disette, ce tribut ne les mettait pas à l'abri des incursions des habitants de Mangaréva qui, plus nombreux et plus forts, ne se faisaient nul scrupule de leur enlever ce qu'ils possédaient.

Ici, la dépopulation est singulièrement rapide. On l'a attribuée à bien des causes, communes à toutes les îles océaniennes. Il convient toutefois d'en signaler deux particulières à ces îles : la principale paraît être la nécessité où se trouvent les indigènes, vu leur petit nombre dans chacune des îles, de se marier entre parents proches; puis les maladies pulmonaires et autres que la pêche des huîtres perlières et l'habitude de la plonge leur font contracter, activent encore ce mouvement de décroissance. « L'unique industrie des îles Gambier, écrivait l'amiral Aube, est la pêche de la nacre et des huîtres perlières; aussi les revenus alimentaires en diminuent-ils chaque jour et les produits ne suffisent pas, même dans les circonstances les plus heureuses, au chargement d'un seul navire. Le sort des Gambier semble donc écrit : le peu de bruit qui s'est fait autour d'elles va s'éteignant; la population de ces îles végétera probablement quelques années encore dans l'état de torpeur dont rien ne semble devoir la retirer, puis elle disparaîtra pour toujours. » Ces tristes prédictions semblent en cours d'accomplissement, et cependant, bien que médiocrement fertiles, ces îles pourraient nourrir, par la culture, des milliers d'habitants qu'elles n'ont plus.

Au sud et à l'ouest des Gambier se trouvent l'île Rapa et l'archipel des Tubuaï, formé de six îles : Tubuaï, qui donne son nom au groupe, Raivarae, Rurutu, Rimatura, Hull, et de nombreux îlots et récifs. Ces terres font partie du domaine colonial de la France.

L'île Rapa, d'origine volcanique, est l'une des dernières îles méridionales qu'entoure la ceinture de récifs commune à ces terres polynésiennes. Ce récif, qui s'exhausse lentement, rend de plus en plus difficiles les abords de Rapa. Ici, par 27° 36′ de latitude sud, cesse la culture du taro, base de l'alimentation des Canaques. Terre accidentée, Rapa sert de point de repère aux navigateurs qui relèvent, de 25 à 30 milles au large, ses roches aux formes bizarres. Elles affectent l'apparence de tours, de vieux castels fortifiés, perchés comme des nids d'aigle sur des cimes abruptes. Au nord, se dresse un rocher des plus pittoresques, représentant, à s'y méprendre, la statue d'un géant, dans une attitude menaçante, avançant la jambe et le bras gauche et levant le bras droit comme pour menacer les audacieux qui abordent l'île de ce côté. La végétation est plus pauvre à Rapa que dans la plupart des autres îles. Les grands arbres y sont rares, sauf le tiaïri, *aleurites triloba,* dont les indigènes emploient le tronc à la construction de leurs pirogues; le noyau du fruit leur sert de bougie. L'île de Rapa n'a d'importance que par sa position géographique, qui fait d'elle une escale sur la ligne directe de Panama à la Nouvelle-Zélande et à Sydney, et un point de ravitaillement pour les vapeurs.

Les légendes de Rapa, de même que nombre d'autres en Océanie, font mention d'un temps où la population était tellement dense, que le sol ne suffisait pas à nourrir les habitants qui se livraient des combats acharnés et se nourrissaient de la chair des vaincus. Aujourd'hui, l'île est presque déserte et l'œuvre de dépopulation s'achève.

Il en est de même à Laïvavaï, l'une des îles où l'on a trouvé ces étranges monuments, signalés pour la première fois dans l'île de Pâques, retrouvés à Pitcairn, et qui consistent en statues grossières et colossales, montées sur des socles de rochers, aux extrémité des terres basses. Ces monuments sont ici, comme partout où l'on en a rencontré, dans un état de dégradation complète; moins grands que ceux de l'île de Pâques, ils sont exactement les mêmes sous tous les autres rapports; les êtres qu'ils représentent ont les traits identiques, menaçants et grotesques, les oreilles énormes et percées, le bas du corps difforme et monstrueux.

Plus étendue que Rapa et Laïvavaï, l'île de Tubuaï, qui donne son nom au groupe, renferme, dans son enceinte de récifs, des plateaux, des collines et de larges plaines recouvertes de verdure, depuis le pied des hauteurs jusqu'au rivage ; mais ces plaines sont entrecoupées de marécages et peu fertiles. L'accès de l'île est difficile et le mouillage peu sûr.

Au sud-est de l'archipel des Tibuaï, apparaît l'île Élisabeth, que Quiros baptisa du nom de San-Juan-Batista. Il n'y aborda pas, la côte, à pic sur la mer, ne paraissant accessible sur aucun point. Visitée depuis, cette île a donné lieu, par sa formation, à de nombreuses hypothèses. Elle ressemble à toutes les îles basses de l'Océanie, en ce qu'elle est, comme elles, de formation corralligène, mais elle en diffère en ce qu'elle n'a point de lac central d'eau salée et qu'au lieu de s'élever de quelques pieds à peine au-dessus du niveau de l'Océan, elle mesure plus de 80 pieds d'altitude et offre, au sommet, un large plateau uni. L'île est inhabitable et déserte, on y a retrouvé les squelettes de malheureux jetés par la tempête sur cette terre inhospitalière dépourvue d'eau et de végétation.

A l'est des Pomotou, l'île Ducie et l'île de Pâques prolongent, avec l'île Salay-Gomez, la longue traînée des terres océaniennes qui, par les îles Mas-a-Tierra, Mas-a-Fuero et Juan-Fernandez, vont rejoindre les côtes du Chili. Terre basse, si basse que du large on la distingue à peine à 10 kilomètres de distance, l'île Ducie ne se révèle aux navigateurs que par le vol des oiseaux qui, le soir, vont y chercher un abri ; elle repose sur un socle de corail et renferme, au centre, un lac d'eau salée. Ce socle que recouvre déjà un sol sablonneux de quelques pieds d'élévation, présente, à peu de distance, l'aspect d'une frange de verdure émergeant de l'océan. Les cocotiers n'ont pas encore fait leur apparition; seuls, les pandanus et les hibiscus bordent la côte inhospitalière. Découverte par Quiros, en 1606, l'île Ducie reçut son nom du navigateur anglais Edwards.

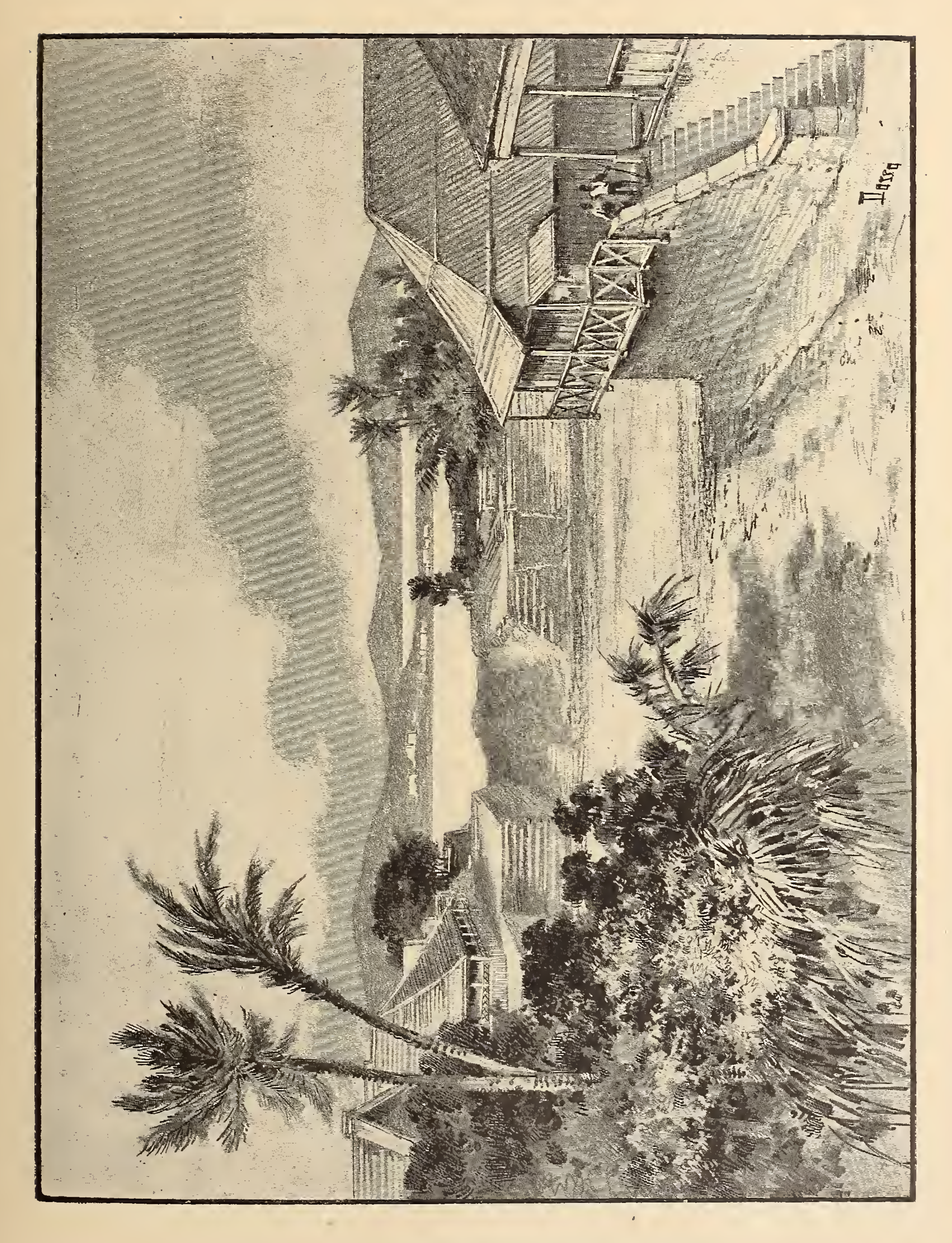
Plus étendue, l'île de Pâques est aussi plus haute et d'origine volcanique. Terre solitaire, elle dresse au-dessus de l'océan son gigantesque bloc de lave, que domine un volcan à la cime triangulaire et ébréchée. La haute et belle stature des habitants frappa vivement les premiers navigateurs, Roggewein entre autres, qui découvrit l'île

de Pâques, le 6 août 1722. La première observation qu'il fit, dès qu'une pirogue indigène vint à son bord, constate, comme trait distinctif reconnu depuis chez les habitants de toute la Polynésie, la naïve gaîté, la bonne humeur de cette race, chez laquelle il ne retrouvait plus la gravité, la taciturnité, l'aspect farouche de l'Indien de l'Amérique.

Abordant avec confiance le bâtiment, raconte M.-J.-A. Moerenhout, celui qui monta le premier à bord manifesta une hilarité, un laissez-aller enfantins. Il reçut avec plaisir, mais sans témoigner d'avidité, tout ce qu'on lui donnait; il se para de verroteries, d'étoffes, mangea sans hésitation de ce qu'on lui offrit et montra la confiance la plus absolue. Ce fut là, croit-on, la première entrevue, qui ait été publiée, des Européens avec les naturels de l'Océanie.

Le lendemain, tout changeait de face. Roggewein mouillait près de l'île et les communications s'établissaient entre les naturels et le navire, quand l'un des hommes de l'équipage, sans que l'on sache pourquoi, fit feu sur la foule réunie au bord du rivage et tua un indigène. Le peuple étonné, indigné, courut aussitôt prendre des armes, comme pour venger la mort d'un compatriote; mais Roggewein, décidé à réprimer toute velléité de révolte, descendit à terre en personne, à la tête de 150 hommes. Débarqué librement, et quoiqu'il ne fût pas encore sûr d'être attaqué, dès qu'il se vit à portée, il fit tirer sur ces malheureux dont plusieurs tombèrent, entre autres celui qui, le premier, était venu à bord et s'était montré si confiant et si bienveillant pour les Hollandais. Les Indiens consternés, presque aussi épouvantés du bruit que de l'effet des armes à feu, et craignant sans doute d'être massacrés jusqu'au dernier, se sauvèrent en toute hâte, mais ne tardèrent pas à revenir pour se mettre à la discrétion des étrangers, leur apportant tous leurs produits, qu'ils leur offrirent pour désarmer leurs colères. « A partir de ce moment, ajoute le chroniqueur, les Hollandais purent, sans danger, parcourir l'île entière. Ils la trouvèrent dans l'état le plus florissant et les habitants leur en parurent parfaitement heureux. Les terres étaient cultivées, bien encloses, et les maisons aussi spacieuses que propres et bien bâties. »

Ici, avons-nous dit plus haut, les Européens rencontrèrent pour la première fois de nombreuses et gigantesques statues, placées sur plusieurs points du rivage et dont quelques-unes avaient de 30 à 40 pieds de hauteur, mesurant de 8 à 10 pieds d'une épaule à l'autre. Exhaussées sur des plates-formes de pierres, souvent taillées et polies avec soin, chacune de ces statues était tirée d'un monolithe ; elle portait sur la tête, en guise de coiffure, une autre énorme pierre de couleur rougeâtre. Représentations des divinités inférieures, des *Tiis*, ces statues marquaient autrefois, croit-on, les frontières des tribus placées sous leur protection. « Ces statues, écrit M. Moerenhout, le but et le mode de leur érection, sont, depuis longtemps, l'objet de discussions et de conjectures sans cesse renouvelées. Je les ai retrouvées depuis à Pitcairn, à Toubouaï, et, d'après ce qu'en disent les traditions locales, je crois pouvoir affirmer que ce n'étaient point, comme on l'a cru jusqu'ici, des divinités de premier ordre, mais simplement des *Piis* ou divinités inférieures, marquant les limites, et qu'elles étaient très probablement érigées dans le but de perpétuer le souvenir des phénomènes les plus extraordinaires,



LA RADE DE NOUMÉA.

des catastrophes les plus épouvantables survenues dans le pays, comme la destruction du continent. »

A 150 lieues au nord-est des Pomotou et plus rapprochées de l'équateur, les îles Marquises soulèvent au-dessus des flots leurs cônes volcaniques de 1,000 mètres d'altitude. Elles sont au nombre de onze, sans compter les îlots, et affectent toutes une forme bien différente de celle des îles basses et madréporiques des Pomotou, et aussi des archipels volcaniques que nous venons de parcourir. Ici, la ceinture de récifs commune à toutes ces îles disparaît. Les terres, aux flancs noirs et abrupts, zébrées de ravins boisés semblables à des torrents de verdure épandus des sommets, plongent perpendiculairement dans l'océan. Autour d'un pic central se groupent d'autres cimes séparées par des vallées étroites et difficilement accessibles par terre. L'altitude de ces pics atteint 1,178 mètres dans l'île de Nouka-Hiva, 1,260 dans celle de Hiva-Oa.

La superficie totale des Marquises est de 1,275 kilomètres carrés. Nouka-Hiva en mesure 482. Hiva-Oa, 400. Les autres îles : Roa, Fatou-Hiva, Taouata, Hiaou, Ouaouka n'ont pas 100 kilomètres carrés chacune. Dans toutes on retrouve la même architecture géologique : un cône en saillie dont la crête dentelée s'estompe vigoureusement sur le ciel; des ravins verts descendant en pentes rapides; une herbe haute desséchée recouvrant le sol ainsi qu'un tapis jaune. Ce sol est maigre sur les pentes, et çà et là sa mince couche d'humus laisse percer un roc noir comme des scories de fer. Du fond des ravins surgissent de grands arbres au feuillage sombre, et sur la plage les arbustes se montrent, nombreux et pressés.

La première impression qu'éprouve le voyageur à la vue de ces îles est une impression mélancolique; ce paysage est âpre et sévère, sans grandeur et sans majesté. « La montagne infranchissable, dont la crête désolée se découpe sur le ciel, écrit M. Max Radiguet, traverse l'île comme une colonne vertébrale, en suivant son plus grand diamètre, c'est-à-dire de la pointe nord à la pointe sud. La végétation, d'une couleur monotone, semble le squelette de cette puissante et glorieuse végétation du Brésil et des Antilles, et si les arbres sont nombreux et variés, ils forment plus de halliers que de futaies; du reste, quand on parcourt ce pays sillonné de gorges étroites et rapides, quand on a compris qu'une mince couche de terre couvre à peine le sol dans la majeure partie de l'île, cette végétation que l'on dirait tombée du ciel sur un sol maudit, peut vraiment sembler magnifique. »

Une population, aujourd'hui réduite à 5,500 âmes, habite cet archipel que les premiers visiteurs décrivirent comme populeux à l'excès, attribuant plus de 60,000 habitants à la seule île de Nouka-Hiva. Il est certain que l'on retrouve partout, dans l'intérieur des terres, aujourd'hui presque désertes, des traces de clôture, d'irrigation et de culture qui attestent qu'elles nourrissaient autrefois un beaucoup plus grand nombre d'indigènes. Ceux-ci sont restés tels que Cook les a décrits, d'une beauté remarquable; dans ses rapports, il les place au premier rang pour les proportions harmonieuses du corps et la régularité des traits. Le portrait qu'en trace M. Max Radiguet diffère peu de celui qu'en faisait Cook. « D'une haute stature, les épaules

effacées, le torse légèrement cambré sur les hanches, le Nukahivien s'avance, la tête fière et parfois arrogante, mais avec un port assuré, une démarche libre et hardie. Il semble taillé moins pour la lutte que pour la course et l'escalade. Il tient plutôt du gymnaste que de l'athlète. Il a les traits du visage purs et corrects, le nez droit ou aquilin, court parfois ou légèrement épaté, jamais difforme. La bouche n'est ni grande ni lippue; le front, un peu bas, un peu fuyant, est rasé à la partie supérieure. Si le Nukahivien parle et s'anime, son œil noir, grand, nacré, éclate dans le tatouage où s'ouvre aussi, dans un sourire, la raie d'argent de ses dents blanches. »

L'être moral est plus difficile à décrire. Il tient beaucoup de l'enfant; il en a les caprices et l'irascibilité. Le plus souvent, avenant au premier abord, il se froisse facilement. La prédominance du système nerveux explique ses brusques revirements, l'effervescence de ses passions et aussi ses découragements subits. Les femmes sont de taille moyenne, bien faites et ont la peau d'une finesse extrême. L'habitude de courir pieds nus, sur des terrains escarpés, gâte la forme de leurs pieds, mais « leurs mains au toucher onctueux, aux doigts effilés, aux ongles longs, taillés en amande, luisants comme de l'agate et amoureusement soignés, sont en général d'une beauté surprenante. Peu de femmes au monde ont plus de grâce, sinon dans leurs mouvements, au moins dans leurs poses. » Auprès d'elles, les Tahitiennes si vantées paraissent épaisses et lourdes; elles ne sauraient rivaliser avec ces nymphes océaniennes.

Ici, le tatouage est élevé à la hauteur d'un art, aujourd'hui en décadence, et dépasse par ses conceptions originales tout ce que l'on peut voir dans les autres îles polynésiennes. Tatoués sur toutes les parties de leur corps, les Marquisiens portent sur eux, en hiéroglyphes merveilleux où les végétaux, les reptiles, les poissons s'agencent avec une symétrie et une délicatesse étonnantes, leur généalogie et la chronique de leur famille. Plus le tatouage est compliqué, plus haut remonte la noblesse de leurs aïeux. Ainsi passés à l'état de documents historiques, les vieux chefs exhibent sur les parties les plus imprévues de leur individu les annales de toute une race. Ils en sont fiers et les étalent. A court de parchemin, tatoué jusque sous les aisselles et jusqu'à la nuque, un vieux chef de la baie de Chikakoff avait fait graver sur sa langue l'emblème de quelque exploit qui n'avait pu trouver place ailleurs.

Un de leurs griefs sérieux contre la civilisation est la nécessité où elle les astreint de voiler une partie de leur arbre généalogique. Aussi réduisent-ils leur vêtement aux plus modestes proportions compatibles avec la décence. Ce vêtement consiste en une ceinture étroite, le *hami*, nouée à la taille; les deux bouts réunis entre les jambes viennent se rejoindre à la ceinture au bas des reins et, roulés en corde se terminant par deux ou trois nœuds, pendent jusqu'à terre, formant un appendice caudal d'un effet aussi original que grotesque.

Soit humilité, soit coquetterie, les femmes sont rarement tatouées, sauf autour des poignets. Le reste de leur personne n'a rien d'historique et, comme elles possèdent, avons-nous dit, avec des traits réguliers et des formes attrayantes, des extrémités fines et gracieuses, une chevelure abondante, de belles dents et de beaux yeux, elles n'en brillent que d'un plus vif éclat au milieu des palimpsestes vivants qui les entourent.

Les femmes ne sont ni esclaves ni opprimées, mais libres jusqu'à l'extrême licence. On retrouvait aux îles Marquises, ainsi qu'autrefois aux îles Havaï, le signe irréfutable de l'affranchissement complet de la femme chez certaines peuplades primitives : la polyandrie. Aux Marquises, comme aux îles Havaï, les femmes de rang élevé avaient autant de maris que bon leur semblait ; elles imposaient la loi de leur fantaisie au lieu de subir celle de l'homme. La civilisation est en voie de modifier cet état de choses ; mais ainsi que nous l'avons déjà dit, il faut créer toute une langue nouvelle pour inculquer à ces races des sentiments et des idées qu'elles ignorent. Il faut leur apprendre et la chose et le mot, tâche ingrate devant laquelle n'ont pas reculé les missionnaires catholiques et protestants. On arrive ainsi peu à peu, sinon à convaincre leur esprit réfractaire, tout au moins à le façonner dans une certaine mesure, et à enseigner aux jeunes générations des idées que leurs ancêtres n'ont pas même soupçonnées.

C'est ainsi que le tatouage, très usité dans ces îles, tend à disparaître. Il constituait l'une des coutumes les plus bizarres et les plus caractéristiques de la race polynésienne. A ce titre nous dirons quelques mots des procédés employés, en empruntant à M. Max Radiguet le récit d'une de ces opérations dont il fut le témoin oculaire. « Le chef-d'œuvre de tatouage du grand chef Hiha ayant éveillé, dit-il, notre désir de voir travailler l'artiste qui l'avait exécuté, Hiha nous mena un jour chez Manuhu, le plus célèbre des praticiens de Tahouta, et, pour la première fois, nous assistâmes à un labourage d'épiderme qui, s'il était imposé, semblerait un traitement odieux et propre à légitimer toutes les révoltes. Hiha fit opérer sur le premier individu qui lui tomba sous la main. Le patient, si l'on peut nommer ainsi un Canaque radieux de la bonne fortune qui lui arrivait, était un jeune homme nommé Tohutaï. Les instruments de torture se composaient d'un os d'oiseau scié de façon à présenter quelques pointes comme un peigne et engagé dans un roseau, d'un petit marteau de *casuarina*, bois très dur, enfin d'une large coquille contenant une composition liquide et noirâtre, dont l'ingrédient principal est le noir de fumée des noix de bancoule employées à l'éclairage des cases. Quant à l'opération, rien ne ressemblait plus à un martyre. Tohutaï, assis par terre, le haut du corps renversé en arrière, appuyait sa tête contre les genoux d'un Canaque qui le maintenait immobile. Le tatoueur, agenouillé près de lui, se servait du petit marteau pour lui faire pénétrer sous la peau les pointes acérées du peigne qu'il trempait, de temps à autre, dans la matière colorante. Ainsi martelé, le peigne se promena d'abord entre les deux tempes de Tahutaï et lui traça sur le front une auréole sanglante. Une seconde ligne, qui traversait horizontalement le visage, joignit ensuite les deux oreilles en passant un peu au-dessous des paupières inférieures. Malgré les saillies de la face, le peu de longueur du peigne et la nécessité de l'imprégner de teinture, la régularité et le parallélisme de ces deux lignes furent irréprochables. Elles servirent de limites à une série de hachures obliques, très rapprochées et dirigées dans le même sens, qui, par leur ensemble, formaient le commencement d'un large bandeau destiné, sans doute, à faire ressortir l'éclat des yeux. La douloureuse contraction du visage de Tohutaï, souillé par un sang noirci, le tremblement nerveux qui agitait ses membres et la plainte

continue que lui arrachaient les morsures du peigne montraient assez au prix de quelles souffrances il se parait de l'étrange et indélébile ornement national. Cette opération cruelle finit, au bout d'un certain temps, par triompher des volontés le plus stoïquement résignées. On la suspend alors et des semaines, des mois s'écoulent avant qu'elle soit reprise; aussi est-il rare de voir un Canaque dont le corps soit entièrement tatoué avant l'âge de quarante ans. »

Le groupe des îles Marquises fut découvert le 21 juillet 1595, par l'*Adelantado* Alvaro Mendana de Neira. Il lui donna le nom de *Marquesas de Mendoza*, en l'honneur de la belle marquise de Mendoza, femme du vice-roi du Pérou, promoteur de son expédition. Mendana ne laissa aucun établissement dans ces îles, et deux siècles s'écoulèrent avant la visite de Cook. Ce dernier y mouilla, lors de son second voyage en 1772, mais ne reconnut que le groupe du sud-est, composé des îles Fatuhiva, Tahuata, Motane et Hiva-Oa ; ce fut un capitaine français, Marchand, qui releva le groupe nord-ouest et aborda le premier à Nukahiva. Après lui, Krusenstern, Stewart, Bennett, Dumont d'Urville visitèrent l'archipel dont l'amiral du Petit-Thouars prit possession, le 1er mai 1842, au nom de la France.

Nuka-Hiva, la plus grande des îles, contient en superficie 482 kilomètres carrés. Elle offre un aspect à la fois imposant et gracieux. Les vallées s'y déploient en éventail, convergeant à la baie de Taiohaï, escaladant les contreforts de l'arête escarpée qui traverse Nuka-Hiva, comme toutes les autres îles de l'archipel, dans le sens de sa longueur. Çà et là, sur les saillies du sol, la pointe aiguë d'un rocher noir se détache en relief sur le fond de verdure; des bouquets d'arbres au feuillage sombre jaillissent des anfractuosités. Les cocotiers aux troncs sveltes se découpent sur le ciel, abritant les cases canaques bâties au bord des ruisseaux. Cette baie de Taiohaï offre un excellent abri et constitue l'un des meilleurs ports de l'archipel. Grâce à cette configuration du sol de Nouka-Hiva, l'accès des vallées y est relativement facile; il n'en est pas de même dans les autres îles, où il y a souvent folie pour les Européens de chercher à y pénétrer. « Nul sentier. C'est tout au plus si une herbe pelée de loin en loin, si un escarpement où le pied nu des indigènes a laissé une trace luisante, font foi du passage d'êtres vivants. On doit se résigner à marcher en trébuchant dans le lit d'un ruisseau, puis gravir des pentes ardues et parcourir des crêtes étroites, rocailleuses, où le pied se pose, hésitant, sur des plantes grasses ou des herbes glissantes, tandis que, fouetté par une brise qui hurle implacable à l'oreille sa chanson assourdissante, on sent à chaque pas son équilibre compromis. L'obstacle d'une muraille basaltique se présente ; des fissures où pénètre tout au plus l'extrémité des doigts, des racines qu'on étreint avec défiance, prêtent leur secours et rendent possible l'ascension ; mais il faut redescendre et le péril redouble; l'orteil tâtonne, interroge la paroi presque perpendiculaire et trouve l'appui d'un creux où il se loge avec peine; les mains se cramponnent à quelques lianes; il faut se suspendre de toute sa longueur pour prendre pied sur la saillie d'un zigzag ciselé par le hasard au flanc de la muraille et où l'on avance, la poitrine frictionnant la pierre et un pied chassant l'autre, tandis que vous menace la

béante profondeur d'un gouffre où gronde le tonnerre des eaux fumantes. » De pareils obstacles naturels, des voies de communication aussi précaires et aussi faciles à couper, expliquent l'isolement dans lequel les tribus vivaient, et aussi la résistance qu'elles purent opposer aux envahisseurs.

Ouapou est, de toutes ces îles, la plus pittoresque. Vue du large, elle profile sur le ciel une haute silhouette noire bizarrement découpée en pics si nombreux, si aigus, qu'on croit voir surgir des flots une vieille ville gothique hérissée de flèches de cathédrales, de clochers, de tours. Des raies sombres indiquent les vallées, des tons fauves recouvrent les montagnes et les aiguilles basaltiques se découpent en noir sur l'arrière-plan.

Le climat de l'archipel est chaud et humide; la température s'y maintient entre 25° et 33°, sans écart marqué entre les saisons. Ce climat, toutefois, est généralement sain. La faune et la flore sont moins riches que ne le ferait supposer l'élévation de la température; le peu d'épaisseur de la couche d'humus en est cause. Dans les vallées où cette couche est plus abondante, les essences forestières atteignent souvent un grand développement. On y rencontre le latanier, le *fau* aux branches capricieuses dont le bois étonne par son excessive légèreté; l'artocarpe, l'arbre nourricier, providence des indigènes, l'*aleurites triloba* qui produit la noix de bancoule; puis le *tamanou* et le *koa*, bois de fer dont les indigènes fabriquent leurs armes; l'oranger, le citronnier, le goyavier, enfin la banane, la patate douce, l'ananas, le tabac, la canne à sucre et le cocotier, l'arbre des plages océaniennes, sur lesquelles il règne en maître, avec le pandanus, l'arbre des plages madréporiques.

Sur les hauteurs, les graminées dominent et le sandal parfumé croît au penchant des abîmes. L'introduction des bêtes à cornes a parfaitement réussi aux îles Marquises; ces animaux se sont multipliés et constituent déjà l'une des richesses de l'archipel. La principale exportation est celle du copra qui atteignait, en 1884, la somme de 22 millions, puis d'un produit végétal d'une espèce particulière, le *puaika vehineae*, sorte de champignon qui croît sur les arbres morts et que l'on expédie dans les ports de Chine. La culture du coton s'étend et paraît appelée à donner de bons résultats.

Ici finit la Polynésie orientale; au-dessus de l'équateur s'ouvre la Polynésie septentrionale, dernières terres de l'Océanie.

III. — POLYNÉSIE SEPTENTRIONALE : ARCHIPEL HAVAIEN.

Quand, remontant le Pacifique, le navigateur franchit la ligne et s'élève vers le nord, il voit se dérouler devant lui une mer sans fin; les îles sont rares, largement espacées; sur les eaux profondes les attols ont disparu, les îlots ne jalonnent plus sa route, reliant les hautes terres, en annonçant le voisinage. Sur les flots solitaires on n'aperçoit plus les pirogues des pêcheurs, les voiles blanches des goélettes. Seuls, de loin en loin, quelques grands navires à vapeur fuient à l'horizon, trouant l'océan de leur

hélice, traçant sur l'eau un sillage profond, déroulant dans l'air leur long panache de fumée. Ils viennent de San-Francisco et de Honolulu, ils se rendent en Australie, en Chine, au Japon; ils sont chargés d'or, de laine, de thé, de soie, des produits du monde entier; ce qu'un seul d'entre eux transporte eût exigé toute une flotte du temps de Colomb et vaut plus que le chargement d'une caravelle de galions. Ils relient l'Océanie à l'Europe, à l'Asie, à l'Amérique et, dans l'Océan du nord, leur point de convergence, leur centre de ravitaillement se trouve dans la plus haute terre polynésienne, dans l'archipel Havaïen.

Sept cents lieues séparent l'archipel Havaïen de la côte américaine, du grand port de San-Francisco; 1,400 lieues de mer le séparent du Japon. Mer solitaire, semée çà et là, à de grands intervalles, d'îlots inhabités, de récifs mal connus, de rocs hantés par des bandes innombrables d'oiseaux pêcheurs accumulant, sur les sommets dénudés, de riches dépôts de guano. Deux grands courants parallèles, le courant et le contre-courant équatorial, sillonnent cet espace vide. Le premier, au nord, roule ses flots de l'est à l'ouest; le second, plus au sud, court en sens inverse, de l'ouest à l'est. Les navires qui vont d'Amérique en Asie longent le tropique du Cancer. Entre le grand archipel d'Asie, entre la Mélanésie et la Micronésie d'une part, et l'archipel Havaïen, étape naturelle pour atteindre l'Amérique, il n'y a pas d'intercourse direct. La distance est trop considérable; la mer des Indes, la mer Rouge et le canal de Suez offrent aux produits des îles de la Sonde, de Célèbes et des Philippines, une route plus courte pour gagner l'Europe.

Aussi, entre ces deux subdivisions de l'Océanie, nul point de contact, aucun rapprochement. Ce sont deux mondes parfaitement distincts, nonobstant la communauté d'origine des races indigènes qui les peuplent. L'influence espagnole et hollandaise domine dans l'archipel d'Asie, de même que l'influence anglaise dans l'Australasie. Dans la Polynésie du nord, nous rencontrons celle des États-Unis. San-Francisco, la grande métropole de l'Ouest, la reine du Pacifique, déborde sur cette partie du monde, détournant à son profit une partie du commerce du Japon et de la Chine, attirant dans sa rade immense, tête de ligne du grand chemin de fer transcontinental, les soieries, les thés, le coton, le riz de l'Asie, le sucre, le café, les cuirs et les fruits tropicaux de l'archipel Havaïen.

Situées entre le 23e et le 18e degrés de latitude nord et entre le 160e et le 155e degré de longitude ouest, les îles Havaï, au nombre de huit, décrivent une courbe du sud-ouest au nord-ouest. Leur superficie totale est de 22,070 kilomètres carrés, leur population est de 85,700 âmes. En 1823, ce chiffre dépassait 140,000; en 1872, il était tombé à 56,807. L'accroissement porte uniquement sur la population étrangère qui dépasse actuellement 24,000. Quant à la population indigène, elle est en décroissance constante; toutefois, il y a lieu de noter que cette décroissance se ralentit depuis quelques années.

La découverte de cet archipel remonte à plus de trois siècles. L'empire des mers appartenait encore, mais non plus sans conteste, aux Espagnols. Leur étoile pâlissait, celle de l'Angleterre se levait. L'océan Pacifique, peu connu, n'offrait à l'œil du navi-

gateur que des solitudes immenses du sein desquelles surgissaient quelques îles soigneusement évitées aussitôt qu'entrevues. Les rares navires qui osaient affronter les tempêtes du cap Horn remontaient lentement et timidement les côtes de l'Amérique; ils mettaient deux ans pour aller d'Europe au Chili, au Pérou, et pour effectuer leur retour. La soif ardente de l'or, les besoins pressants du trésor espagnol amenaient seuls quelques galions lourdement manœuvrés dans les ports de Panama, d'Acapulco, de Manzanillo. Chargés d'or et d'argent, ils retournaient en Europe, fuyant les parages fréquentés; craignant moins encore les tempêtes que les rencontres, ils cherchaient dans les mers de l'Inde, redoutées pour leurs cyclones, une sécurité douteuse, et n'hésitaient pas quelquefois à s'aventurer en tâtonnant sur le Pacifique et à franchir l'espace qui sépare l'Amérique de l'Asie.

C'est à l'un de ces hardis navigateurs, don Juan Gaëtano, qu'est due la découverte de l'archipel Havaïen, découverte attribuée à tort au capitaine Cook. En 1865, la confiance de Kaméhaméha m'avait appelé aux fonctions de ministre des Affaires étrangères du royaume; je désirais rétablir dans toute leur vérité les faits relatifs à la découverte géographique et à l'histoire des îles. Le hasard me fit retrouver une carte antérieure à 1778, sur laquelle, à côté de grossières erreurs, se trouvait indiqué un groupe d'îles à peu près sous la même latitude que l'archipel Havaïen. J'écrivis alors au gouverneur général des îles Philippines, le priant de vouloir bien faire faire des recherches dans les archives de son gouvernement. Ces recherches, autorisées et secondées par le cabinet de Madrid, aboutirent, et le 17 novembre 1866, je reçus une lettre du gouvernement général contenant la preuve que c'était bien à don Juan Gaëtano qu'était due cette découverte.

En ne l'ébruitant pas et en n'en revendiquant pas le mérite, Gaëtano se conformait aux traditions de bon nombre de navigateurs espagnols, jaloux de se réserver exclusivement les avantages, en cas de poursuite, d'un lieu de refuge, d'un point de relâche et de ravitaillement. La plupart de leurs découvertes, connues du gouvernement seul, étaient alors autant de secrets d'État précieusement gardés.

En arrivant du sud-est, Gaëtano releva d'abord la grande île de Havaï qui donne son nom au groupe, plus connu à l'étranger sous celui d'archipel des Sandwich dont le capitaine Cook le baptisa en l'honneur de lord Sandwich, premier lord de l'Amirauté anglaise en 1778. Le vrai nom est îles Havaï ou archipel Havaïen; les indigènes et le gouvernement ne le désignent pas autrement. La superficie de l'île est de 16,496 kilomètres carrés; elle est la plus grande et aussi la plus élevée de l'archipel; les montagnes d'Havaï, couvertes de neiges éternelles, projettent au loin leur ombre immense sur l'Océan. Ces cônes géants étaient, il y a peu d'années encore, couronnés de volcans en éruption, vomissant des fleuves de lave et de feu qui venaient se perdre dans la mer, comblant ses abîmes, créant, çà et là, des caps menaçants, enserrant des anses profondes et modifiant constamment le relief des côtes. L'île a ainsi grandi, et, dans cette lutte incessante entre les vagues de l'Océan et le feu souterrain, le feu l'a emporté, conquérant tantôt quelques mètres, tantôt des lieues entières.

J'ai vu, en 1868, à la suite d'une éruption violente, le volcan de Kilauéa rouler dans

la mer des flots de lave dont l'amoncellement forme un promontoire de plus d'une lieue de longueur et d'au moins 150 mètres de hauteur. Dans un siècle ou deux, cette lave noire et stérile, désagrégée par l'action du soleil et des pluies, sera convertie en un sol fertile, tapissé d'une herbe épaisse et qui n'attendra plus que le travail de l'homme pour récompenser ses peines au centuple.

L'île de Havaï se compose, à proprement parler, de trois montagnes, aux flancs arrondis, séparées par de hauts plateaux, couvertes de belles forêts et de riches pâturages. Le voyageur qui aborde l'île par la côte méridionale, par le port de Kavaihaé, voit se dresser au-dessus de nuages semblables à de légers flocons de fumée, deux cimes étincelantes de blancheur, les sommets neigeux de Mauna-Kea et de Mauna-Loa, les deux géants de l'Océanie. Mauna-Kea, la montagne mère, s'élève à 35 milles de distance, soulevant son dôme énorme à 4,208 mètres d'altitude; ses flancs, boisés jusqu'à mi-hauteur et couronnés de neige, offrent un singulier contraste avec Mauna-Hualalaï, moins élevé, mesurant 2,522 mètres d'altitude, et qui ferme le golfe à l'horizon. Montagne de laves et de scories, Mauna-Hualalaï présente à l'œil un plan sombre et sauvage; aucun arbre, aucune végétation ne recouvre ses longues pentes noires; des roches énormes que l'on dirait lancées par la main des géants, se superposent les unes aux autres dans un chaotique désordre; elles encombrent la plaine à perte de vue, la mer même en est jonchée et semée d'écueils. Sur les flancs de cette montagne on aperçoit distinctement nombre de volcans éteints. Vus de Kavaihaé, ils ressemblent à ces amas de terre qu'accumulent les fourmis, mais plusieurs d'entre eux dépassent 500 pieds.

Entre Mauna-Kea et Mauna-Hualalaï, dans un horizon plus lointain, Mauna-Loa, « la grande montagne », soulève à 4,145 mètres sa cime neigeuse, aux pentes douces et arrondies, couverte de forêts, véritable amphithéâtre de verdure, dont la masse recouvre une superficie de près de 5,000 kilomètres carrés et dont le sommet est couronné par le cratère de Mokuaveoveo de plus de 300 mètres de profondeur et de deux kilomètres et demi de diamètre. Lors de l'éruption de 1880, ce cratère déversa pendant six jours une coulée de laves évaluée à 700 millions de mètres cubes.

Si prodigieux que soit le cratère culminant de ce géant des mers, il est inférieur encore à celui du volcan de Kilauéa qui s'ouvre sur ses flancs, par 1,210 mètres d'altitude, et dont les insulaires ont fait la demeure de Pélé, déesse des volcans. Nous empruntons à nos notes de voyage la description suivante de ce cratère, l'un des plus actifs et des plus considérables qui soient au monde. Nous l'avions abordé par le port de Hilo, capitale de l'île d'Havaï, distant d'une journée de marche à cheval du cratère de Kilauéa :

La nuit est à peu près faite. A peine quelques rayons du soleil mourant enveloppent-ils encore de reflets roses la cime lointaine de la grande montagne. Derrière nous, à notre droite et à notre gauche, une sombre forêt où le brouillard pleure sur les feuilles et tombe en gouttes silencieuses à nos pieds. Nous sommes sur une étroite clairière. Des deux côtés les arbres s'avancent jusqu'au bord d'un précipice et se penchent vers l'abîme comme curieux d'en sonder les mystères. L'abîme est dans l'ombre, mais un reste de jour permet d'en suivre les contours énormes de plus de 15 kilo-



UN VILLAGE DES ILES CAROLINES.

mètres de circonférence, et qui se perdent dans un lointain obscur. Le cirque immense a 1,000 pieds de profondeur. Ses parois semblent coupées à pic; au fond, une lueur rougeâtre brille plus vive à chaque étoile qui s'allume au firmament. Un pilier de feu se dresse au centre, éclairant d'un reflet sinistre les roches calcinées qui l'entourent. Des flocons d'une fumée blanche s'échappent en spirales de milliers de crevasses béantes qui sillonnent la croûte noire et durcie que l'on distingue à peine du sommet; un grondement sourd et continu, qu'on ne saurait comparer qu'à celui de la mer, sort de ce gouffre béant.

Le lendemain, le jour nous permit de nous renseigner sur notre position géographique et de constater que nous étions sur l'une des pentes de Mauna-Loa, distant encore d'environ 40 kilomètres. Son sommet neigeux et dégagé du brouillard de la nuit dessinait ses arêtes vives et pures sur un ciel d'une incomparable limpidité. Les oiseaux chantaient dans les arbres autour de nous, tout empruntait aux premiers rayons du jour un cachet particulier de beauté calme et reposée. L'aspect du cratère lui-même semblait s'être modifié, et nos yeux plongeaient sans effroi dans l'abîme que nous allions explorer et dont la sévère grandeur nous attirait autant alors qu'elle nous intimidait la veille.

Accompagnés de nos guides et munis de bâtons ferrés, nous nous engageâmes dans une espèce de sentier, aussi raide qu'une échelle, qui nous conduisit, après trois quarts d'heure d'une descente accidentée, au fond du cratère. Arrivés là, nous nous trouvions sur cette plaine noire et qui nous paraissait unie d'en haut, mais qui revêtait de près un aspect bien différent. Rien ne saurait en donner une idée exacte que la mer elle-même. Que l'on se figure les vagues de l'Océan subitement solidifiées et conservant leurs formes intactes, leurs contours arrondis et repliés sur eux-mêmes, et jusqu'à la frange d'écume qui couronne leurs crêtes. Nous nous engageâmes sur cette mer figée, passant d'un flot à l'autre, sondant du bout de nos bâtons la solidité de cette croûte vitrifiée, mais chaude encore. De nombreuses crevasses de toutes tailles et de toutes profondeurs sillonnaient la plaine. Les unes mesuraient à peine quelques pieds, les autres plongeaient jusqu'à la couche de feu, et nous pouvions distinguer au fond une raie de lumière pareille au zigzag de la foudre. De chacune de ces crevasses s'échappait une vapeur chaude fortement imprégnée de soufre.

De vague en vague, de crevasse en crevasse, nous marchâmes ainsi plus d'une heure avant d'atteindre Lua-Pélé, le temple de Pélé, cette divinité suprême de l'archipel Havaïen, déesse des feux souterrains qui ont créé ses îles, et dont les colères les ont tant de fois bouleversées. Certes, jamais déesse de l'antiquité n'eut une demeure mieux appropriée que celle qui s'offrit à nos yeux.

Ce que l'on appelle Lua-Pélé est une cavité ou un lac d'une lieue de circonférence et d'environ 70 pieds de profondeur. Au moment où nous en atteignions le bord, nos Canaques se déchaussèrent et se découvrirent. Après quelques mots prononcés à voix basse et dont le sens nous échappa, ils attachèrent à des pierres quelques petits objets apportés évidemment dans ce but de Hilo, tels que colliers de verroteries, bracelets de noix de Kukui, et les lancèrent dans le gouffre mugissant en s'écriant à trois reprises différentes : *Aloha, Pele!* je te salue, Pélé !

Dans le lac, d'où rayonnait une chaleur intense, s'agitait dans tous les sens une masse noire, liquide, semblable aux flots d'une mer tourmentée, se heurtant aux parois qui l'emprisonnaient. Après quelques instants de violentes convulsions, une vague, plus considérable que les autres, se souleva à plusieurs pieds de hauteur, l'écume se fendit sous l'effort et laissa à découvert une masse rouge de feu liquide, qui s'avança par un mouvement lent et régulier de translation, de l'un des côtés du cratère vers le centre, engloutissant sur son passage l'écume qu'elle refoulait devant elle. Du côté opposé, le même phénomène s'était produit, dans les mêmes proportions, autant du moins que nous en pouvions juger à cette distance, et une autre vague de feu marchait à la rencontre de la première. On eût dit que l'écume noire qui, tout à l'heure, recouvrait le tout, avait été repliée comme un voile. Le bruit qui frappait nos oreilles n'avait rien de commun avec celui de la mer ; on se fût cru entouré de torrents roulant des avalanches de cailloux et de pierres. Nous restions les yeux fixés sur ces deux vagues, attendant ce qui allait résulter de leur choc inévitable.

Les deux montagnes mouvantes, dont la hauteur atteignait alors plus de vingt pieds, semblaient se dresser comme pour mesurer leurs forces. Un bruit formidable, semblable à celui d'un craquement souterrain, marqua le moment de leur rencontre. Le sol oscillait autour de nous et sous nous. Elles se soulevèrent en une pyramide de feu de plus de 60 pieds de hauteur au centre même du cratère, lançant leur écume brûlante dans toutes les directions. Puis, la plus forte des deux vagues l'emporta et, refoulant devant elle sa rivale, s'étendit comme une nappe rouge et vint battre avec fureur les parois volcaniques qui se fondirent sous l'action de cette effroyable chaleur et disparurent dans le lac, ainsi que le sable d'une falaise que la mer mine, sape et engloutit. Ce spectacle avait duré près d'une demi-heure et fut suivi d'une période d'accalmie ; la nappe de lave noircie se reforma, fendillée çà et là en zigzags de feu ; la masse reprit son mouvement d'ondulation lent et régulier. Pélé, disaient les indigènes, reprenait ses forces et se préparait à de nouvelles manifestations de sa puissance.

Profitant de ce moment de repos du volcan, nous commençons notre descente et, à part l'excessive chaleur, nous ne trouvons qu'un endroit un peu difficile à franchir. Sur un parcours d'environ 10 mètres, il nous fallut traverser des vapeurs de soufre impossibles à respirer; mais accélérant notre descente autant que la nature friable du sol le permettait, nous gagnâmes, sains et saufs, le point que nous nous proposions d'atteindre et au delà duquel aucune curiosité n'eût pu nous entraîner.

Cette descente nous prit environ dix minutes et nous arrivâmes juste à temps pour assister à la reproduction du phénomène décrit plus haut. La question, pour nous, à l'endroit où nous nous trouvions, était de savoir laquelle des deux vagues de feu l'emporterait et si la masse se dirigerait vers nous. Après une lutte, dont nous suivîmes avec une curiosité anxieuse les péripéties, les vagues s'acheminèrent de notre côté. L'emplacement n'était pas tenable, aussi dûmes-nous battre en retraite avec précipitation jusqu'à ce que nous eussions réussi à nous abriter derrière un pan de lave qui formait éperon et nous protégeait. Nous n'avions pas évidemment le temps de remonter. En quelques instants, la place que nous venions de quitter était inondée d'une pluie de feu

et de pierres. Un plus long intervalle de calme succéda à cette éruption, moins violente que la précédente; nous en profitâmes pour ramasser à la hâte, et non sans nous brûler quelque peu les doigts, des morceaux de lave et des « cheveux de Pélé » et pour regagner le sommet. Ces cheveux de Pélé, comme les appellent les Canaques, sont une substance fine et soyeuse, friables comme des fils de verre. Le volcan en rejette de petites quantités, et ils sont d'autant plus rares que c'est sur les bords mêmes du lac qu'il faut aller les ramasser. Nous n'en pûmes recueillir que peu; la chaleur nous étouffait et ce ne fut qu'à quelque distance de Lua-Pélé qu'il nous fut possible de reprendre haleine. Rien toutefois ne put nous ôter, de la journée, l'affreux goût de soufre qui nous tenait à la gorge.

Autant la côte méridionale de l'île de Havaï est aride, monotone, nue, sillonnée de fleuves de laves, et jonchée de scories, autant la côte occidentale est grandiose. Abrupte, elle plonge dans une mer profonde, surplombant une plage étroite que les navires peuvent serrer de près. Au voyageur qui la longe, cette côte, échancrée de profonds ravins, présente une succession de falaises, de plus en plus élevées, boisées au sommet, à pic du côté de la mer. A mesure que l'on avance, remontant vers le nord, les ravins s'élargissent en vallées, les falaises s'exhaussent et finissent par atteindre une élévation de 1,000 à 1,300 pieds. Du sommet de chacune tombe une chute d'eau d'un volume considérable, qui va s'amincissant ainsi qu'un fil d'argent jusqu'à quelques centaines de pieds au-dessus de la plage et se dissout en une pluie fine semblable à un léger brouillard. Le soleil, éclairant cette pluie, y produit de merveilleux effets de lumière; tantôt il s'y réfléchit en arc-en-ciel, tantôt, la pénétrant d'un vif rayon, il lui donne l'aspect d'un nuage de mica. Sur un parcours de 60 kilomètres, on compte plus de quarante de ces chutes. La plus belle, celle de Waipio, tombe d'une hauteur de plus de 2,000 pieds au fond d'une des plus riantes et des plus fraîches vallées que l'on puisse entrevoir du pont mouvant d'un navire.

Si hautes qu'elles soient, les montagnes géantes de Havaï sont d'une ascension relativement facile. Leurs longues pentes permettent d'en atteindre le sommet à cheval. Ce n'est qu'une question de temps et de résistance à la fatigue. Le récit suivant de l'ascension de Mauna-Kea, que nous empruntons également à nos notes de voyage, donnera une idée des sites pittoresques que l'on rencontre à chaque pas dans ce beau pays.

A la pointe du jour, nous partons pour Kalaeha, située entre Mauna-Kea et Mauna-Loa; de là, l'ascension de Mauna-Kea semblait devoir offrir moins de difficultés. Nos chevaux sont frais, la plaine unie; nous galopons avec un plaisir indicible; pas un nuage au ciel, un ciel pur et un air transparent qui rapproche à ce point les objets que notre entreprise nous semble une partie d'enfants. Nous courons ainsi pendant quinze milles et faisons halte sous un bosquet de pandanus, pour laisser reposer nos montures et pour déjeuner. Quelle vue grandiose! La route, ou pour mieux dire la direction que nous suivons, contourne la montagne et nous a permis d'atteindre une altitude d'environ 2,000 mètres. A notre droite, le paysage se déroule en longues pentes gazonnées qui se perdent dans une haute forêt, par delà laquelle la mer scintille; à

notre gauche, Mauna-Kea et son dôme neigeux; devant nous, à l'horizon, la masse sombre de Mauna-Hualalaï, le massif grandiose de Mauna-Loa; puis, comme un cercle d'azur, la mer, d'un bleu pâle, au long de laquelle se découpent avec une admirable netteté les caps, les anses, les promontoires.

A cinq heures du soir nous atteignons Kalacha, où nous nous proposons de camper. Kalacha n'est ni un bourg, ni un village, ni même une collection de huttes. C'est une immense plaine, très élevée, qui relie les deux montagnes, et que fréquentent, à certaines époques, les chasseurs d'oies sauvages, très friandes des *ohelos*, petites baies rouges d'un arbuste abondant sur ce plateau. La saison est passée, la plaine entièrement déserte et les arbustes dépouillés de leurs fruits. En revanche, si les oies manquent, les bœufs sauvages, les sangliers et les chiens sauvages s'y trouvent en grand nombre. Les sangliers pullulent; le sol, labouré par leurs défenses sur des espaces considérables, rend fort incertaine l'allure de nos chevaux qui trébuchent dans les sillons creusés par eux à la recherche des racines du ti et de l'igname.

Dans cette vaste plaine qui ne mesure pas moins de dix lieues de longueur sur environ quatre de largeur, on ne trouve pas un seul cours d'eau. Çà et là, dans les anfractuosités des rochers, on rencontre quelques larges flaques ou des sources peu abondantes qui suffisent cependant à désaltérer les animaux sauvages errant dans ces solitudes. Près d'une de ces sources, sous un épais bosquet de pandanus et de kukui se dresse une hutte dont les quatre murs, construits de pierres posées sur champ, soutiennent une toiture de branches d'arbres. Nos préparatifs de campement sont promptement faits. Les seuls bruits qui troublent notre solitude sont les hurlements lointains des chiens sauvages qui s'avertissent de notre invasion de leur territoire.

Le lendemain, au point du jour, frais et dispos, nous nous remettons en route. Nous quittons la plaine et nous nous engageons dans d'épaisses forêts de Koa, *Acacia fulcata;* çà et là se dressent d'énormes fougères arborescentes, *Cibotium Chamissonio;* mais à mesure que nous nous élevons, les arbres s'espacent, s'étiolent, puis cessent tout à fait. Les arbustes les remplacent, vigoureux et serrés d'abord, puis clairsemés et rachitiques; le sol se tapisse de fraisiers couverts de fruits que nos chevaux écrasent à chaque pas; l'herbe devient rare et courte, les *Ranunculi* lui succèdent. Plus haut, nos chevaux enfoncent dans un sol de cendre, ou trébuchent sur les pierres qui roulent derrière eux, aussi nous faut-il monter de front ou nous tenir à bonne distance les uns des autres pour éviter ces avalanches. Nous montons, nous montons encore. A dix mille pieds de hauteur, nous commençons à apercevoir les premières touffes de l'*Ensis Argentea,* dernier mais puissant vestige de la végétation. Cette plante, que je n'ai jamais vue ailleurs que sur les hautes cimes de Havaï, est des plus curieuses. Attachée au sol par des racines pivotantes et profondes, elle rappelle par sa forme l'aloès. Ses feuilles ensiformes sont d'un blanc grisâtre et légèrement duvetées; elles flamboient ainsi que l'argent aux rayons du soleil; du centre s'élève une tige qui atteint dix pieds de hauteur, et qui porte un panache soyeux assez semblable à celui de la canne à sucre lors de la floraison.

Enfin nous apercevons la neige. La transparence de l'air est telle que nous nous

en croyons beaucoup plus rapprochés que nous ne le sommes. Nos chevaux, haletants, aspirent bruyamment et veulent s'arrêter à chaque pas; leurs flancs se soulèvent et retombent ainsi qu'un soufflet de forge. Nous avons pitié de ces pauvres animaux épuisés et, pour les soulager, nous mettons pied à terre, mais telle est la raréfaction de l'air, que nous sommes contraints de nous arrêter au bout de dix pas. Force est de remonter en selle.

Le sommet semble fuir devant nous et se dérober à nos efforts. Nous montons, lentement; les neiges succèdent aux neiges. Enfin nous atteignons le dernier plateau; l'éclat du soleil sur cette vaste nappe blanche nous éblouit. Quel silence! quelle solitude! Comme tout est mort! Pas un son, pas un bruit, pas un être vivant. Nous nous retournons, nos yeux plongent dans l'espace, et cet espace est sans bornes visibles. Au premier plan, sous nos pieds, les forêts que nous venons de traverser, des plaines, des collines, des ondulations de terrain; en face de nous : Mauna-Loa et son dôme neigeux; au delà se creuse le chenal entre Havaï et Mauï; *Hale-a-Ke-La*, la « maison du soleil », la haute montagne de Mauï se dresse à l'horizon. Vingt lieues à vol d'oiseau nous en séparent et nos regards étonnés plongent dans son vaste cratère. A droite, les collines de Kohala s'abaissent et vont mourir dans l'Océan qui, autour de nous et au-dessous de nous, se déroule à perte de vue.

Partout, ici, les volcans ont laissé les traces de leurs ravages : de grands fleuves de lave figée, des plaines arides revêtues d'une végétation rabougrie et de rochers parmi lesquels errent en paix de vastes troupeaux de chèvres. Puis d'ombreuses forêts; les lianes pendent des arbres en festons pittoresques, dessinant ici des arceaux, plus loin des ogives, partout d'élégants pilastres. Ailleurs de fertiles vallées encadrant de riches plantations de cannes à sucre, des plateaux cultivés, des fermes prospères, de grands troupeaux de bétail, et sur les flancs des montagnes géantes, des bandes nombreuses de bœufs sauvages et de sangliers, descendants révoltés des animaux importés par Vancouver; tel est l'aspect de Havaï.

Essentiellement ichtyophage, la population se groupe surtout sur le bord de la mer, loin des volcans situés plus avant dans les terres, sur les flancs ou au sommet des montagnes. Sur la plage, des cocotiers élancés; des pandanus aux racines multiples qui descendent de l'arbre comme autant de suçoirs; des *Haos* aux fleurs changeantes, blanches le matin, jaunes à midi, rouges le soir; des orangers, toujours chargés de fleurs et de fruits, sous un ciel toujours pur, abritent des ardeurs du soleil des tropiques les huttes indigènes aux toitures de feuillage.

Au nord-ouest d'Havaï, et séparée de la grande île par un chenal de dix lieues de largeur, l'île de Mauï offre à peu près le même aspect, sauf que les volcans, depuis longtemps silencieux, n'y troublent plus la sécurité des habitants. *Hale-a-Ke-La*, la « maison du soleil », montagne de 3,110 mètres d'altitude, y rappelle seule, par sa masse compacte et son aspect grandiose, les colosses volcaniques de Havaï. L'île de Mauï est plus petite, les collines sont moins élevées, mais la couche d'humus plus épaisse atteste que, depuis des siècles, les laves sont

refroidies et que la nature y poursuit son œuvre de désagrégation et de transformation.

L'île de Havaï est en effet la seule, dans l'archipel Havaïen, où se produisent de notre temps les éruptions volcaniques. Dans les autres îles, les traces en sont partout visibles, pas une montagne, pas une colline qui ne soit un cratère éteint; mais la nature a étendu son manteau de verdure sur ces laves refroidies et, de mémoire d'habitants, on n'y a constaté d'éruptions. De loin en loin quelques grondements souterrains attestent encore l'origine volcanique de l'archipel, mais tout l'effort des feux souterrains s'est concentré dans Havaï.

Lahaina est la ville et le port principal de Mauï, de même que Hilo est celui de Havaï. Lahaina est l'un des points de relâche les plus fréquentés. Située au fond d'un golfe que domine, au sud, la masse sombre de *Hale-a-Ke-La*, Lahaina apparaît, du large, paresseusement couchée sous un dôme de verdure. Des cocotiers élancés bordent la plage et déploient leurs verts panaches au-dessus d'épais massifs où le vert sombre de l'oranger se marie aux teintes pâles des Haos et des Kukuis.

Plus loin, à 20 lieues dans le nord-ouest, on relève les collines d'Oahu: elle est la plus importante et la plus peuplée des îles de l'archipel, dont Honolulu, sa ville principale, est la capitale. L'effort volcanique auquel l'archipel doit son existence a été moindre ici. Les cratères y sont encore nombreux, mais peu élevés, recouverts d'humus et d'herbes; les collines, couronnées de verdure, sont de moindre altitude, les falaises moins hautes. A l'extrémité est de l'île, la pointe du Diamant, cratère éteint, point de repère des navigateurs, surgit des flots; sentinelle avancée elle annonce le voisinage du port de Honolulu. Entre Oahu et Mauï apparaissent les petites îles de Molokaï, Lanaï et Kahoolawe. Molokaï, la plus étendue, ne renferme que 490 kilomètres carrés.

Enfin, dans l'ouest, hors de vue, l'île de Kauaï dresse au-dessus des flots une côte menaçante et inhospitalière. Des falaises à pic, des rochers noirs, des anses sans profondeur et minées par la vague, des caps sans verdure et sans plage enserrent l'île coquette et charmante à travers laquelle de frais cours d'eau promènent leurs capricieux méandres, l'île aux vallées plantureuses, aux plateaux fertiles, aux cascades abondantes, aux riches plantations.

Tel était l'aspect de l'archipel Havaïen en 1555, quand Juan Gaetano, à bord de son lourd vaisseau battant pavillon de Castille, longea lentement ces côtes, releva successivement les principales îles et leur donna le nom d'îles des jardins : *Li Giardini*.

Y aborda-t-il? Sur ce point son journal est muet et les traditions indigènes ne laissent deviner qu'un souvenir confus d'*îles flottantes* entrevues au large et de terreurs causées par ce spectacle inexplicable. Ce n'est guère qu'à partir de la visite de Cook aux îles que l'histoire se substitue à la légende. Nous avons dit plus haut comment, parmi les Canaques ignorants de l'écriture, le récit des événements se perpétue par les *Mélés*, chants transmis de génération en génération; nous avons dit aussi quelle était, à l'arrivée des blancs, la théogonie païenne de la race, le joug insupportable sous lequel elle vivait.

Sans être dieux de leur vivant, les chefs participaient de la divinité par la crainte qu'ils inspiraient. L'un des chefs de Havaï, Lono, disparu depuis de longues années,

était l'objet d'un culte particulier. On le croyait immortel, on attendait son retour. La traduction suivante d'un vieux chant indigène expliquera comment et pourquoi, à son arrivée dans les îles, le capitaine Cook fut salué par les Canaques du nom de Lono et reçut d'eux, par suite de cette erreur qu'il ne chercha nullement à dissiper, les honneurs que les insulaires n'accordaient qu'aux dieux. « Lono, chef de Havaï, » habitait avec sa femme à Kealakekua. Le nom de cette femme, belle à voir, son unique amour, était Kaikilani. Lono s'était fait construire une demeure sous un roc abrité du soleil et qui dominait la grande mer. Un jeune chef de la tribu aimait Kaikilani, mais elle détournait la tête pour ne pas le voir quand il passait. Un matin, il monta sur le roc et, se penchant, il adressa à Kaikilani les paroles suivantes : « O Kaikilani, celui qui t'aime te salue; aime-moi, abandonne Lono. » Lono, entendant ces paroles artificieuses, tua Kaikilani. Torturé de remords, il transporta ensuite dans un temple le corps inanimé de sa femme, et il pleura et gémit. Il parcourut ensuite Havaï, provoquant à la lutte ceux qu'il rencontrait. Le peuple étonné disait : « Lono est-il fou? » Il répondait : « Mon grand amour me rend fou. » Ayant institué des jeux et des sacrifices en mémoire de Kaikilani, il s'embarqua dans une pirogue à voile triangulaire pour se rendre dans des pays inconnus. Avant son départ, il prophétisa et dit à son peuple : « Ne pleurez pas; je reviendrai dans longtemps sur une île flottante. Vous ne me verrez plus, mais les enfants de vos petits-enfants verront la face de Lono. »

Les chants indigènes mentionnent les noms de 74 chefs, prédécesseurs de Kaméhaméha qui devait réunir sous ses lois l'archipel entier. Né en 1760 environ, il n'avait que 18 ans lorsque, le 19 janvier 1778, Cook releva l'île de Kauai, la plus septentrionale du groupe. Le grand navigateur s'attendait-il à rencontrer des terres par cette latitude? cela paraît assez vraisemblable, nonobstant le silence que garde son journal sur ce point. Cook omet du reste toute mention des découvertes maritimes de ses prédécesseurs et contemporains. Un fait n'en demeure pas moins constant, c'est qu'en 1748, trente années avant son voyage de circumnavigation, une carte publiée par Anson indiquait l'existence d'un groupe d'îles par la latitude où se trouve l'archipel Havaïen, mais avec une erreur de 10 degrés de longitude. Une autre île y est également désignée sous le nom d'île de San-Francisco, avec une erreur d'un degré seulement et, pour l'étendue, elle correspond exactement à la grande île de Havaï. Il semble peu vraisemblable qu'un navigateur aussi expérimenté et aussi bien renseigné que Cook n'eût pas connaissance de cette carte. Il ne fut du reste nullement surpris, dit-on, quand les matelots de vigie à bord de la *Résolution* signalèrent une terre sur bâbord. Le lendemain, la *Résolution* et la *Discovery* jetèrent l'ancre dans la baie de Waïméa, l'un des ports de l'île de Kauaï.

Il n'y resta que peu de jours et fit voile pour la côte nord-ouest de l'Amérique. Ce ne fut qu'un an après, le 17 janvier 1779, qu'il releva la grande île de Havaï et qu'il mouilla dans la baie de Kealakekua où il devait trouver la mort.

Au moment même où Cook révélait à l'Europe l'existence de l'archipel Havaïen, un jeune chef de l'un des districts de la grande île concevait le projet audacieux de

réunir toutes les îles sous sa domination. Par la ruse, l'intrigue et les armes, il poursuivait son but, divisant ses adversaires, gagnant ceux qu'il ne pouvait vaincre, abattant ceux qu'il ne pouvait rallier, supérieur aux revers, ramenant la fortune par sa ténacité, sauvage de génie, capable de former et de réaliser de hautes conceptions.

Il avait nom Kaméhaméha, *le Solitaire*. Son père était chef de Kona, et, bien jeune encore, il lui succéda. Adossé à la haute montagne de Mauna-Loa, ce district, l'un des plus riches de l'île de Havaï, était renommé pour ses pêcheries. Kiwalao, son voisin, chef de Kau, convoitait Kona et crut le moment opportun pour s'en emparer. Sous prétexte de venir assister, suivant la coutume, aux funérailles du père de Kaméhaméha, Kiwalao réunit ses principaux guerriers et arma une flottille de pirogues de guerre pour se rendre à Kailua, port du royaume de Kona. Une tradition faisait en effet de Kailua le lieu consacré à la sépulture des grands chefs de Havaï. Kaméhaméha, soupçonnant ses desseins, l'invita à réduire son escorte et, sur le refus hautain de Kiwalao, une lutte, d'autant plus acharnée que les deux chefs étaient parents, et qu'à la mort de l'un d'eux l'autre lui succédait de droit, s'engagea sur la plage. Les forces étaient égales et la bataille, alternativement reprise et suspendue, continua sans avantages marqués de part et d'autre jusqu'au soir du huitième jour où Kiwalao fut tué dans la mêlée. Les troupes se débandèrent et Kaméhaméha resta maître du champ de bataille, chef légitime de Kona et de Kau.

Néanmoins il lui fallut conquérir une à une les places fortes de son rival, défendues par ses lieutenants soutenus par les renforts que leur envoyaient les chefs de l'île de Mauï. Maître enfin de Kau, il entraîna ses soldats aguerris à la conquête du reste de l'île de Havaï, prodiguant les terres et le butin, attirant à lui par ses promesses et sa générosité les plus intrépides, s'ouvrant aux plus intelligents de ses projets de réunir sous ses lois des tribus divisées, en lutte perpétuelle entre elles-mêmes, de substituer l'ordre à l'anarchie, la paix à la guerre et leur montrant, avec le but à atteindre, la récompense assurée à leurs efforts.

Vainqueur de Havaï, il tourna ses armes contre l'île deMauï, contre Kahikili son chef, allié de Kivalao. La tactique de Kaméhaméha, son sang-froid et son courage personnel lui assurèrent une victoire éclatante. Le carnage fut affreux. Un cours d'eau, l'Iao, était tellement encombré de cadavres que cette digue humaine détourna le cours de ses eaux. Le champ de bataille en reçut le nom de *Kepaniwaï*, « digue des eaux ». C'est aujourd'hui l'une des plus riches plantations de l'île.

Lors de la visite de Cook, en 1778, Kaméhaméha s'était rendu compte de l'immense supériorité des blancs. Il comprenait l'avantage qu'il y aurait pour lui de s'attacher quelques-uns de ces matelots, ouvriers habiles dans l'art de manier les outils, de travailler le fer, et bons navigateurs. En 1789, une goélette américaine, commandée par un nommé Metcalf, était à l'ancre sur les côtes de Mauï. Dans la nuit, les indigènes volèrent une embarcation. Une lutte s'engagea entre les matelots et les Canaques. Ces derniers, écrasés par la mousqueterie, laissèrent bon nombre des leurs sur la plage, mais la goélette mit à la voile précipitamment pour se soustraire à un retour offensif et abandonna un quartier-maître, Isaac Davis, et un matelot, John Young, qui ne purent



STATUES GÉANTES DE L'ILE DE PAQUES.

rallier le bord. Kaméhaméha arracha ces deux malheureux à une mort certaine et à force de bons traitements se les attacha par la reconnaissance et l'intérêt; tous deux parvinrent au rang de chef, qu'ils transmirent à leurs enfants, dont l'histoire est intimement liée à celle de la dynastie.

Le 3 mars 1792, Vancouver, célèbre circumnavigateur anglais, mouilla en rade de Havaï. Lieutenant sous les ordres de Cook en 1778, il avait été témoin de sa fin tragique. La visite de Vancouver a toute l'importance d'un fait historique dans l'histoire des îles. C'est d'elle que datent les premiers germes de civilisation, les premières notions religieuses. Jusqu'à ce jour la civilisation ne s'était présentée à cette race que sous une forme violente ou menaçante; elle n'en avait connu que la force sans en apprécier les bienfaits. C'est à Vancouver que revient la gloire, gloire rare à cette époque, de s'être montré juste et bon dans ses rapports avec les Canaques, qui vénèrent encore aujourd'hui sa mémoire, comme celle de leur premier bienfaiteur.

Depuis quelque temps déjà des relations plus fréquentes existaient entre les étrangers et les indigènes. Le bois de sandal, abondant aux îles, devenait l'objet d'un commerce d'échange, et quelques Européens et Américains, attirés par l'appât du gain et la sécurité relative dont jouissait l'île de Havaï, depuis que Kaméhaméha y régnait seul, s'aventuraient parfois à terre pour acheter aux Canaques ce bois précieux qu'ils revendaient fort cher en Chine. A sa première visite, Vancouver obtint de Kaméhaméha sa protection pour ces étrangers et lui promit, en retour, de lui rapporter quelques présents utiles à sa relâche suivante. Il revint en effet le 14 février 1793, ramenant avec lui un taureau, cinq vaches, des brebis et des béliers. Les grands troupeaux qui paissent aujourd'hui les pâturages de l'archipel proviennent de ce présent de Vancouver. Pour protéger ces animaux et leur permettre de multiplier, Kaméhaméha imposa sur eux un *tabou* qui ne fut levé qu'après plusieurs années.

Convaincu, et avec raison, que la domination d'un chef unique pouvait seule assurer la prospérité de l'archipel, mettre un terme aux luttes sanglantes des grands chefs entre eux, et donner sécurité au commerce étranger, Vancouver, loin de détourner Kaméhaméha de ses projets ambitieux, l'encouragea et s'appliqua à lui faciliter les moyens d'exécution. Il comprenait tout ce qu'il y avait d'intelligence et de hauteur de vues dans ce sauvage, capable de concevoir un plan, d'en suivre l'accomplissement, et qui joignait l'habileté d'un homme d'État à l'intrépidité et au sang-froid d'un grand capitaine.

Lors du départ de Vancouver, Kaméhaméha se rendit, en grand apparat, à bord du vaisseau de celui qu'il appelait son ami. Il lui demanda de lui envoyer d'Angleterre des missionnaires pour instruire son peuple. Vancouver le promit et Kaméhaméha lui demanda solennellement, et en présence de ses chefs, de solliciter en outre, pour ses sujets et pour lui, la bienveillance et l'amitié du roi d'Angleterre. Soit que Vancouver et ses officiers ne se rendissent pas un compte exact des expressions ou des intentions de Kaméhaméha, soit que l'Anglais l'emportât en ce moment sur le philanthrope, Vancouver comprit ou affecta de comprendre que le roi mettait son royaume sous le protectorat de l'Angleterre et, en termes ambigus, déclara accepter, au nom de son souverain, la proposition qui lui était faite.

Ce malentendu, dont l'Angleterre ne se prévalut pas officiellement en fait, subsista cependant de longues années et ne cessa qu'en 1843, époque où, conjointement avec la France, le cabinet anglais reconnut l'indépendance absolue du royaume Havaïen. Quant à la promesse d'envoi de missionnaires, elle ne reçut pas alors d'exécution. L'Angleterre, absorbée par les grandes guerres du premier Empire, avait autre chose à faire qu'à s'occuper d'un petit royaume perdu en Océanie. Ce qu'elle ne fit pas à cette époque, les États-Unis le firent quelques années plus tard et leurs missionnaires assurèrent leur prédominance dans cette partie de la Polynésie.

Vancouver parti, Kaméhaméha poursuivit son œuvre. Il subjugua successivement Mauï, Oahu, Kauaï, les petites îles de Molokaï et de Kahoolawe. Administrateur non moins habile que politique heureux et grand capitaine, il profita du prestige que lui donnaient ses succès pour organiser ses conquêtes et briser toutes les résistances. Dans chaque île, ses lieutenants reçurent de lui des apanages en terres. Ces apanages, répartis dans des districts différents, constituaient une ample récompense de leurs services, mais ne leur permettaient pas de se créer, sur un point donné, une position assez considérable pour résister jamais à l'autorité royale. Il régla, par de sages ordonnances, les droits de pêcherie sur les côtes et l'exploitation des forêts dans l'intérieur. Devinant l'importance future de Honolulu, il abandonna, bien qu'à regret, sa résidence favorite de Kailua, dans l'île de Havaï, pour aller habiter la plage de Waïkiki, près du port que commençaient à fréquenter les navires étrangers.

Deux idées dominèrent la fin de sa vie. La première était le désir de voir arriver d'Angleterre les missionnaires promis par Vancouver, et l'impatience de savoir d'eux quelle était cette religion chrétienne dont il avait entendu parler et au sujet de laquelle il ne se lassait pas de questionner les blancs qui abordaient à Honolulu. Les réponses vagues de ces marins, presque tous ignorants et grossiers, ne le satisfaisaient pas; il sentait chanceler la religion de ses pères, amas de pratiques bizarres ou honteuses, pour lesquelles il dissimulait mal son dédain. Sa seconde pensée était d'étendre plus loin encore sa conquête. Il portait ses regards vers le sud et rêvait la conquête de la Polynésie méridionale dont il était séparé par 800 lieues de mer. C'eût été un étrange spectacle que ce roi barbare, suivi de ses pirogues de guerre, se lançant hardiment à travers le Pacifique, bravant les orages et les calmes de l'équateur, pour ajouter de nouvelles terres à son royaume dans lequel il se sentait à l'étroit. Ce ne fut qu'un rêve qu'il ne put réaliser. Le 8 mai 1819, Kaméhaméha Ier mourait dans sa résidence de Waïkiki.

Ses successeurs, dont quatre portèrent son nom et descendaient de lui, continuèrent son œuvre. Aidés par les missionnaires, conseillés par des Européens et des Américains, ils amenèrent l'archipel Havaïen à son état actuel de prospérité, ils montrèrent à quel degré de culture et de civilisation pouvait s'élever cette race polynésienne, si bien douée physiquement et intellectuellement.

Huit îles, dont quatre importantes : Havaï, Mauï, Oahu et Kauaï, et quatre plus petites : Molokaï, convertie en hôpital de lépreux, Lanaï, Kahoolawe et Nïhau, composent l'archipel Havaïen. Toutes, sauf les deux dernières, sont merveilleusement

adaptées à la culture de la canne à sucre qui, depuis 1863, a pris de grands développements. L'archipel ne produit pas seulement le sucre, mais aussi le riz, le café, les peaux, la laine, le *fungus* et le *pulu*, produits textiles, le sel et les fruits des tropiques. Presque tous ces produits sont exportés à San-Francisco. Les forêts fournissent des bois d'ébénisterie et de construction et l'Exposition de 1889 a permis à l'archipel Havaïen de faire connaître ses belles essences forestières et de mettre en plein relief les étonnants progrès de son commerce et de son industrie.

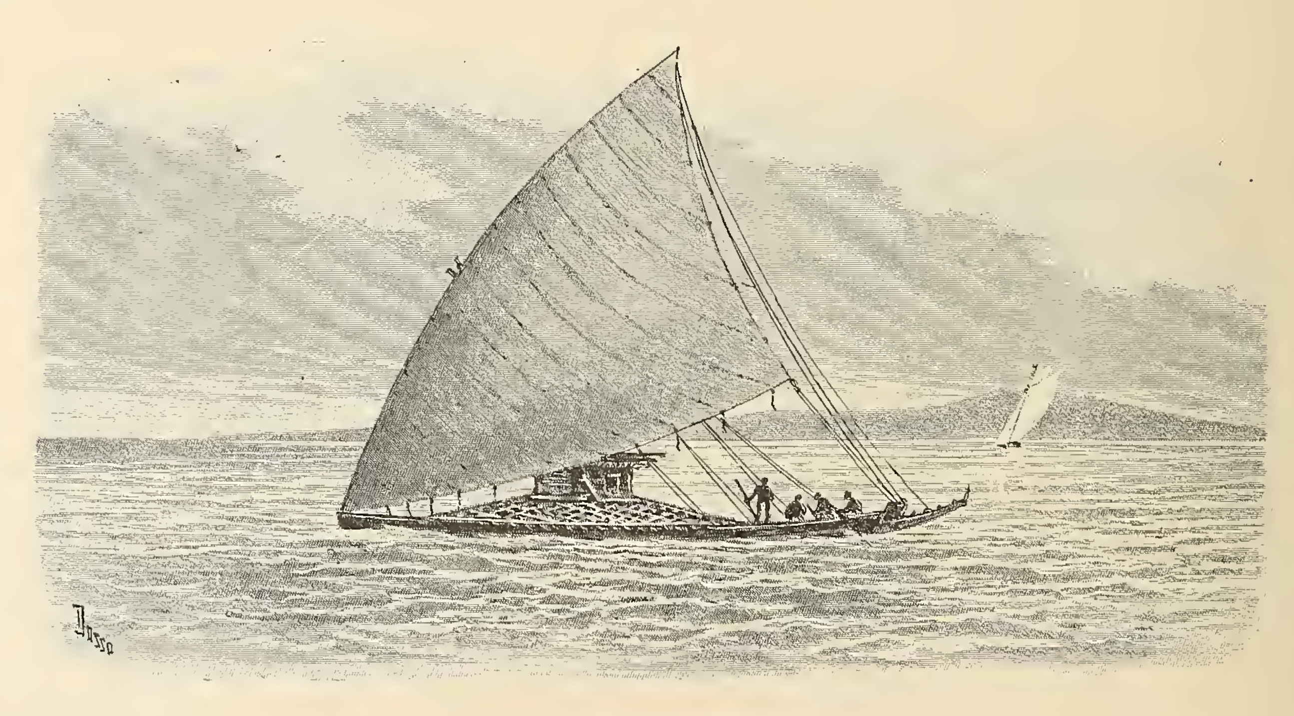
Honolulu, capitale de l'archipel, est aujourd'hui l'une des plus charmantes villes de l'Océanie, ville de 20,000 habitants, aux rues éclairées par l'électricité, sillonnée par des tramways et des fils téléphoniques, déployant, sous l'exubérante verdure des tropiques et un incomparable climat, sa flore variée, ses jardins et ses parcs, ses hôtels, ses villas et ses monuments. Cette ville est en voie de devenir la Nice océanienne, la résidence d'hiver des millionnaires des États de l'Ouest qui viennent demander à ses brises parfumées, à son air pur et léger, à sa température toujours égale, le calme, le repos et la santé. Des lignes de bateaux à vapeur relient son port à ceux de San-Francisco, de l'Australie, de l'Océanie, du Japon. Ce port est le centre d'un commerce actif d'importation et d'exportation. Il se chiffrait, en 1860, par un total de 1,500,000 francs; aujourd'hui il dépasse 77,500,000 francs dont 25 millions à l'importation et 52 millions et demi à l'exportation.

Le traité de réciprocité commerciale conclu avec les États-Unis et aujourd'hui dénoncé par le cabinet de Washington, a beaucoup contribué aux progrès du royaume. Les échanges, même avec l'Europe, se font par la voie des États-Unis. Le chemin de fer transcontinental entre New-York et San-Francisco, met aujourd'hui Honolulu à 22 jours de Paris. « Service postal, télégraphes, téléphones, écrit M. E. Reclus, les insulaires des îles Havaï possèdent tous ces avantages matériels de la civilisation moderne dans une plus large mesure que la plupart des populations européennes. Il n'y a pas un seul indigène au-dessus de sept ans, homme ou femme, qui ne sache lire, écrire, calculer. Le jury de l'Exposition universelle de Paris, en 1878, a donné à Havaï le grand prix pour le développement de l'instruction primaire. La race est « curieuse de savoir », dit Jules Rémy. Elle est fière aussi, amoureuse de son indépendance. L'air du pays est libre, suivant le proverbe havaïen. »

Mais ce que l'on ne saurait révoquer en doute, c'est que cette partie de l'Océanie gravite autour des États-Unis, vit de leur commerce, s'enrichit de leur prospérité. Ce qui n'est pas douteux non plus, c'est que, dans ces îles, comme dans toute l'Océanie, la race indigène décroît en nombre, et cela, non seulement en raison directe de son contact avec la race blanche, mais aussi de son contact avec l'Asie, dont les émigrants ont importé dans ces îles la terrible maladie de la lèpre qui fait de grands ravages parmi les Canaques. Plus de 800 de ces malheureux peuplent aujourd'hui l'une des vallées de l'île de Molokaï, vallée accessible par mer seulement. Isolés à jamais de tout contact avec leurs compatriotes, ils s'éteignent lentement dans ce vaste hôpital, où des infirmières européennes et des missionnaires catholiques et protestants s'enferment avec eux. La

mort héroïque du Père Damien, victime volontaire de son dévouement, atteste le courage et l'abnégation de ces hommes qui sacrifient leur vie pour consoler et soigner des êtres condamnés. Grâce aux mesures prises on a réussi à ralentir la dépopulation aux îles Havaï, mais il n'est au pouvoir de personne de l'arrêter. Elle est générale, universelle dans toute la Polynésie, et le mouvement d'expansion coloniale qui caractérise la fin de ce siècle, qui entraîne, les unes après les autres, les grandes puissances dans l'océan Pacifique et les pousse à en occuper les points importants, n'est que l'impatience d'héritiers naturels à prendre possession d'une succession bientôt en déshérence.

Les Canaques le savent et le voient. Envahis par la civilisation, ils se hâtent d'en savourer les fruits avant d'en mourir. Une vieille légende du temps de Lono leur a prédit qu'un jour viendrait où leurs dieux détrônés céderaient la place à un Dieu venu de l'Orient, et eux, à une race nouvelle. Leurs dieux se sont évanouis devant le Dieu nouveau que les missionnaires leur prêchent, comme eux-mêmes disparaissent devant la race nouvelle annoncée. Les temps sont proches, et bientôt, dans ces riches et fertiles vallées de l'Océanie, dans ces archipels verdoyants que baigne le Pacifique immense, la postérité de Japhet régnera seule et maîtresse.



Embarcation océanienne

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE
L'AFRIQUE

III

AFRIQUE AUSTRALE

IV

AFRIQUE INSULAIRE

DEUXIÈME PARTIE

L'OCÉANIE

I. — ARCHIPEL D'ASIE

II. — AUSTRALASIE

III. — MÉLANÉSIE

IV. — MICRONÉSIE

V. — POLYNÉSIE



TABLE DES ILLUSTRATIONS

CARTES ET PLANS

GRAVURES

TABLE DES ILLUSTRATIONS

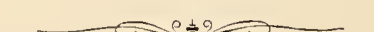


TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

L'AFRIQUE

III
AFRIQUE AUSTRALE

IV
AFRIQUE INSULAIRE

DEUXIÈME PARTIE
L'OCÉANIE



TABLE DES ILLUSTRATIONS

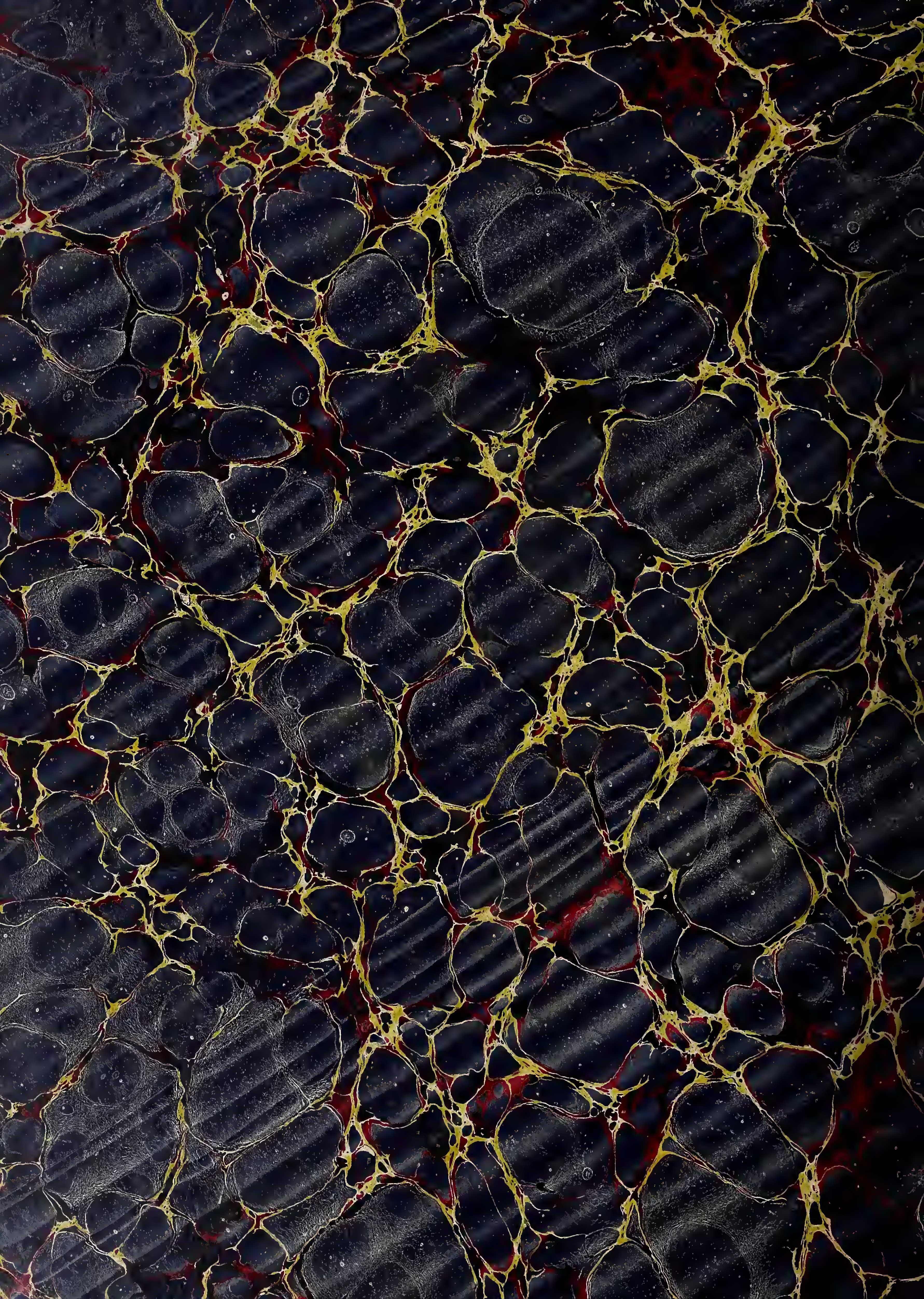
CARTES ET PLANS

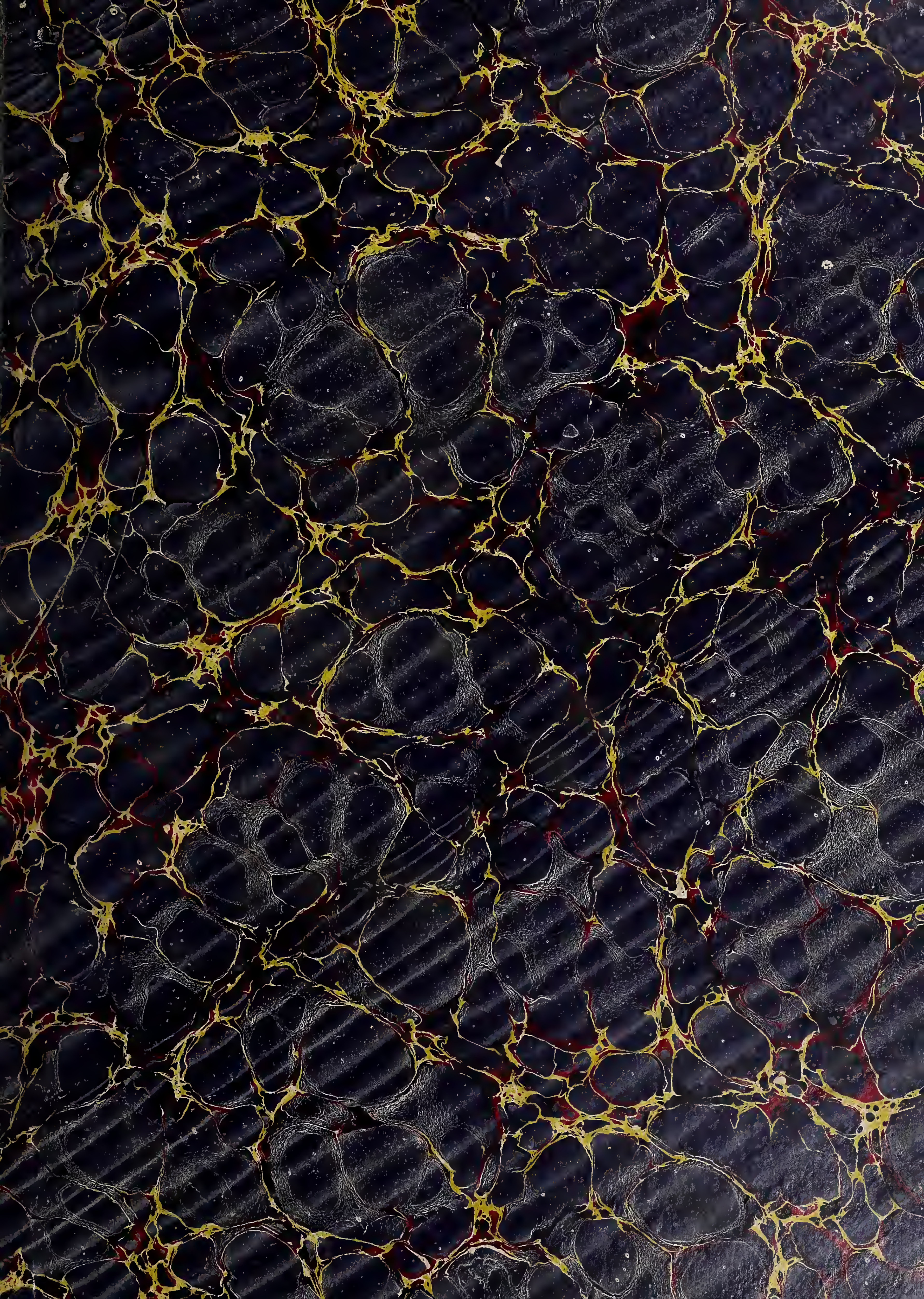
GRAVURES



Sceaux. — Imprimerie Charaire et Cie.


J.HESS
RELIEUR
GENÈVE
23 Chantepoulet






SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES
3 9088 00578 9102